
VIRTUTIS
PRÆMIUM

F. 238

M xx

18/l

F238



Ch. Parrocel. In. L. Cars Sculp.

E'DUCATION D'ACHILLES. *Philostrates page. 289.*

F.238

ECOLE DE CAVALERIE.

CONTENANT
LA CONNOISSANCE,
L'INSTRUCTION,
ET LA CONSERVATION
DU CHEVAL.

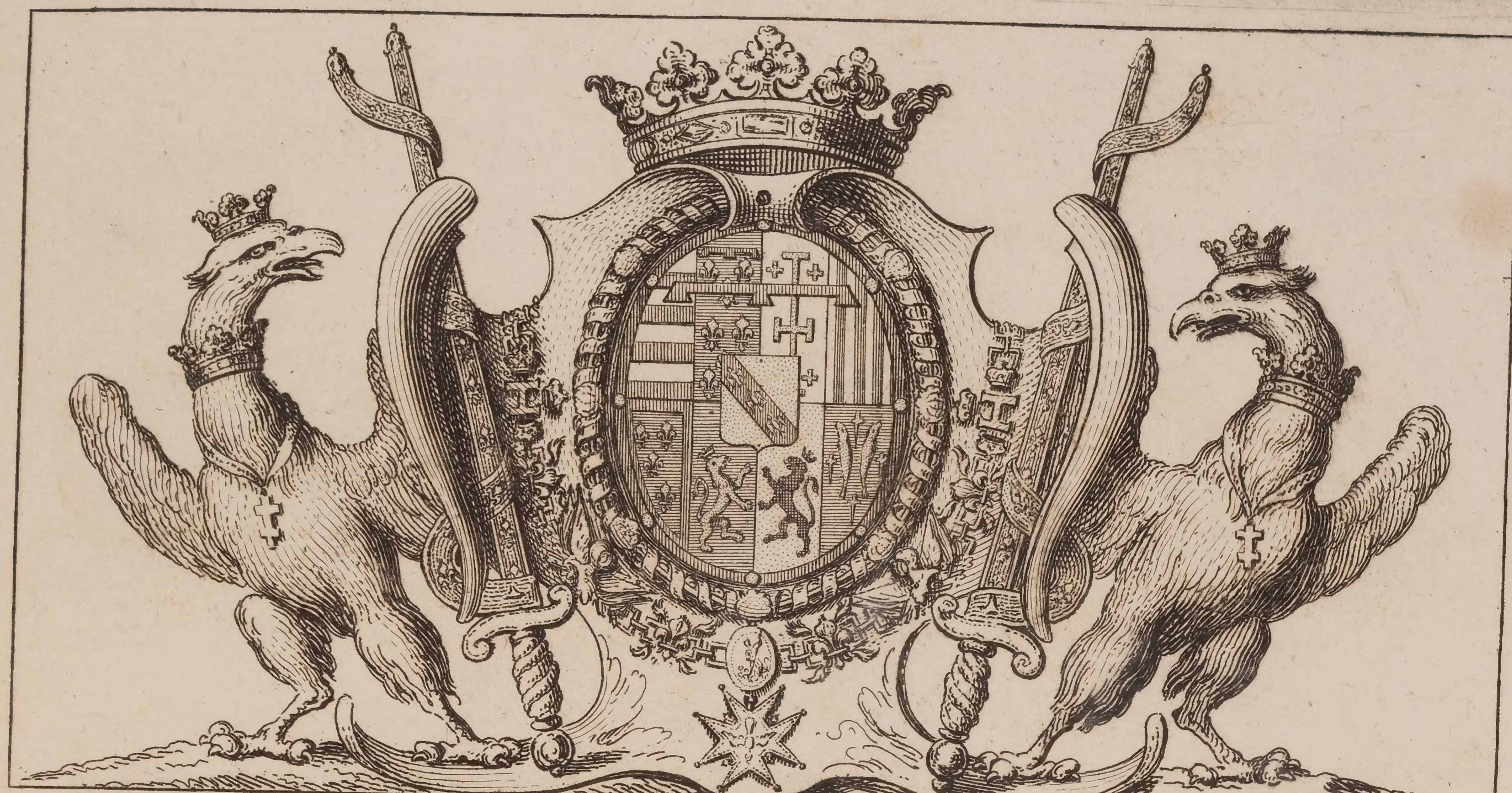
Avec Figures en Taille-douce.

Par M. DE LA GUERINIERE, *Ecuyer du Roy.*



A PARIS, RUE S. JACQUES.
De l'Imprimerie de JACQUES COLLOMBAT, Premier Imprimeur ordinaire du Roy, du Cabinet, Maison & Bâtimens de Sa Majesté, Académies des Arts, & Manufactures Royales.

M. DCC. XXXIII.
AVEC APROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR

LE PRINCE CHARLES DE LORRAINE,

COMTE D'ARMAGNAC, DE CHARNY, &c. Pair & Grand Ecuyer de France, Chevalier des Ordres du Roy, Lieutenant Général de ses Armées, Gouverneur & Lieutenant Général de Sa Majesté en la Province de Picardie, Artois, Boulonnois, & Pays reconquis, Grand Sénéchal héréditaire de Bourgogne, Gouverneur des Ville & Citadelle de Montreuil sur Mer.

Monseigneur,

Je ne puis justifier la témérité avec laquelle j'ose presenter à VOTRE ALTESSE*, un Ouvrage si peu proportionné à Ses*

lumieres, que par l'aplication et la protection, dont vous honorez l'Art de la Cavalerie, à l'exemple des plus Grands Princes. Il est vrai, MONSEIGNEUR, que ces connoissances profondes devroient redoubler mes craintes; mais je suis rassuré, par la bonté qui acompagne toutes les grandes qualitez qu'on admire dans la personne de VOTRE ALTESSE, et dont l'Auguste nom de Lorraine, peut seul remplir les idées mieux que la plus vive éloquence. Si je ne suis point assez heureux pour meriter une aprobation, qui seroit au dessus de tous les Eloges, je me flate du moins, MONSEIGNEUR, que VOTRE ALTESSE me sera grace, en faveur du motif qui m'a fait entreprendre cette Ecole de Cavalerie, pour l'utilité des Gentilshommes qui font leurs Exercices; et dont je me croirai toujours trop récompensé, par l'avantage de vous donner un témoignage public du profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

De Votre Altesse,

Le très humble et très obéissant Serviteur,
DE LA GUERINIERE.

PREFACE.

JE ne ferai point ici, à l'exemple de plusieurs Auteurs, l'éloge d'un exercice, qui de tout tems a passé pour le plus noble & le plus utile; je dirai simplement que mon dessein, en composant cet Ouvrage, a été de rassembler & de mettre dans un ordre métodique les principes qui peuvent faciliter aux amateurs de la Cavalerie la connoissance de tout ce qui y a du rapport.

Cet Art, comme l'on sait, renferme trois choses essentielles, qui sont, la connoissance du Cheval, la maniere de le dresser, & sa conservation: ce sont aussi ces trois objets qui font la matiere de cet Ouvrage, que j'ai divisé en trois Parties.

Dans la premiere je donne le nom & la situation des parties extérieures du Cheval, avec leurs beautez & leurs défauts: & je traite de l'âge, de la diference des poils, des Chevaux de diferens Pays, de l'embouchure, & de la selle.

La deuxiéme Partie renferme les principes pour dresser les Chevaux, soit pour le manège, soit pour la guerre, pour la chasse ou pour le Carosse; en un mot suivant les diferens usages ausquels on les destine. J'ai joint à cette Partie un Traité des Tournois, des Joûtes, des Carousels, & des Courses de Têtes & de Bague.

La troisiéme Partie contient l'Osteologie du Cheval, la définition de ses maladies, les remedes pour les guérir, avec un Traité des Opérations de Chirurgie qui se pratiquent sur cet animal; mais je me crois obligé d'avertir le Lecteur que je n'y ai contribué en rien: Il faut

être versé dans les matieres qui concernent l'anatomie & la medecine, pour entreprendre de traiter cette matiere ; autrement on tomberoit dans le défaut assez ordinaire aux Auteurs qui ont écrit des maladies des Chevaux : ce défaut est de donner des définitions confuses ou fausses, & des remedes, qui par leur multiplicité se détruisent souvent les uns les autres. C'est pour éviter de si dangereux inconveniens que j'ai eu recours à un Medecin de la Faculté, qui (à l'exemple d'Erouard Premier Medecin d'Henry IV. auquel ce Monarque avoit ordonné d'aprofondir cette matiere), a bien voulu employer ses soins & ses talens pour continuer de perfectionner une entreprise, qui fut presqu'aussi-tôt interrompuë que commencée, par la mort inopinée de ce Prince.

J'avoüerai naturellement aussi, que ce n'est point de mon propre fonds que j'ai tiré la plûpart des principes que je donne dans ce Traité. J'ai nonseulement puisé ce qu'il y a de bon dans les meilleurs Auteurs qui ont travaillé sur cette matiere ; mais j'ai encore consulté les personnes qui par une longue expérience ont aquis la réputation de vrais connoisseurs. C'est avec de pareils garans que j'ose mettre en avant des règles & des principes, dont la téorie est d'autant plus certaine, qu'elle est fondée sur l'autorité & sur la pratique des plus habiles Maîtres de l'Art. Je me borne donc dans mon travail, à déveloper autant qu'il m'a été possible, le vrai, le simple, & l'utile de cet Art, pour éviter aux amateurs de la Cavalerie les ennuyeuses dissertations & les nombreuses redites qu'on a à essuyer dans la plûpart des Auteurs qui m'ont précedé, & qui loin d'embrasser le tout, n'en ont traité qu'une partie.

Nonseulement je me suis apliqué à donner des définitions claires, nettes & précises ; mais pour les rendre encore plus intelligibles, j'ai joint à cet Ouvrage des Planches qui aplaniront & leveront toutes les dificultez. Ce qui s'expose aux yeux devient infiniment plus sensible dans ces matieres, que tout ce qu'on décrit, quelqu'art que l'on y employe. C'est d'après les Originaux & sous la conduite de M. Parrocel, Peintre ordinaire du Roy, & de son Académie Royale, dont la réputation

en ce genre eſt généralement connuë, qu'on a gravé les diférens airs de manège qui ſe trouvent dans la deuxiéme Partie. J'y ai mis auſſi des Plans de terre, pour faire voir la proportion de terrain que l'on doit obſerver dans les diférentes façons d'aſſouplir & de travailler un Cheval.

Enfin j'ai tout mis en uſage pour réveiller cette ancienne émulation qui règnoit dans les beaux jours de la Cavalerie: Et c'eſt dans cette vuë que j'ai cherché à dévoiler des miſtères qui ſembloient n'être réſervez que pour un tres petit nombre de perſonnes; comme ſi la verité ne devoit pas ſe répandre univerſellement, & que la ſubtilité de cet Art n'apartînt abſolument qu'à ceux qui ſe diſent Enfans de la bale.

Il faut l'avouer à notre honte: l'amour du vrai beau de cet exercice s'eſt bien ralenti de nos jours; on ſe contente preſentement d'une exécution un peu trop négligée, au lieu qu'autrefois on recherchoit les beaux airs, qui faiſoient l'ornement de nos manèges, & le brillant des revües, des pompes & des parades.

Il ne faut point imputer cette négligence, ni au manque de mérite, ni au peu d'atention de ceux qui ſont à la tête des établiſſemens inſtituez pour l'inſtruction de la Nobleſſe; la juſtice que le Public leur rend eſt un ſur garant de leur capacité. Mais qu'il me ſoit permis, par un mouvement de juſte reconnoiſſance, de joindre mon ſufrage à celui des perſonnes qui, avec connoiſſance de cauſe, ont loué Mr. de Vendeüil mon illuſtre Maître. Cet hommage particulier que je dois à qui je dois tout, n'altere en rien l'eſtime que j'ai pour les perſonnes qui courent la même cariere. Mr. de Vendeüil eſt un reſte précieux de ces hommes illuſtres qui l'ont précedé, & dont la mémoire ſera toujours chere à quiconque ſuivra leurs traces. M. de Vendeüil a ſçu joindre la grace & la juſteſſe de M. du Pleſſis, à la brillante exécution de M. de la Vallée, Perſonnages dont le nom & la réputation ſubſiſteront autant que l'exercice durera.

Comme nous ne nous ſommes propoſé, dans cet Ouvrage, que de donner une connoiſſance éxacte du Cheval, la maniere de le dreſſer ſelon les uſages auxquels on le deſtine, & les moyens de le conſerver, nous

ne sommes point entrez dans tous les détails dont l'Art de la Cavalerie est susceptible ; d'autant plus que ce que nous avons à dire contient des choses assez curieuses & assez étenduës pour former un Volume particulier, que nous espérons de joindre à cette Ecole, si nous sommes assez heureux pour voir notre zéle fortifié par l'aprobation du Public.

APPROBATION.

J'Ay lû, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Livre qui a pour titre : *Ecole de Cavalerie, avec des Figures* : je l'ay trouvé tres-utile pour les Gentilshommes qui font leurs Exercices, & en general pour tous les Amateurs de la Cavalerie. A Paris ce 28. Avril 1733. *Signé*, LA SERRE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre cher & bien amé le Sieur DE LA GUERINIERE, l'un de nos Ecuyers ordinaires, Nous a fait remontrer qu'il a depuis peu établi dans son Academie une Ecole pour la Cavalerie, dans laquelle on donne des Leçons publiques, accompagnées de démonstrations & d'opérations pour enseigner la connoissance des Chevaux, leurs Maladies, leur Guérison, l'Embouchure, la Ferrure, la Selle ; la maniere de dresser les jeunes Chevaux, & generalement tout ce qui peut former un connoisseur & un homme de cheval. Comme cette Ecole est tres-utile pour les Gentilshommes qui font leur Exercice, il auroit composé un Recuëil de Principes qui regardent cette matiere, qu'il a divisé en six Leçons ou Cahiers, qu'il desireroit faire imprimer pour la facilité de ceux qui en voudront profiter ; s'il Nous plaisoit luy en accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modéle sous le contrescel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Sieur Exposant, & reconnoître en sa Personne les services qu'il Nous a cy-devant rendus, & ceux qu'il Nous rend encore actuellement, & luy donner les moyens de Nous les continuer ; Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer l'*Ecole de Cavalerie avec Figures, & l'Abregé du même Ouvrage, distribué par Leçons, de sa composition* ; en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon luy semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contrescel ; & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le temps de huit années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance. Comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Ouvrage cy-dessus specifié, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, même en feüille separée ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation, tant des Planches que des Exemplaires contrefaits, de six mil livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celuy du 10. Avril 1725. Et qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, és mains de notre tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte-Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le 11. jour du mois d'Aoust, l'an de grace 1729. & de notre Regne le quatorze. Par le Roy en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale & Syndicale de l'Imprimerie & de la Librairie de Paris, n°. 414. folio 357. conformement au Reglement de 1723. qui fait défenses, Art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Imprimeurs & Libraires, de vendre, debiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement ; & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le vingt-trois Aoust mil sept cent vingt-neuf. Signé, P. A. LE MERCIER.


L'AVANT-MAIN
Le Front 1
Les Temples 2
Les Salieres 3
La Ganache 4
Les Levres 5
Les Nazeaux 6
Le Bout-du-nez 7
Le Menton 8
La Barbe 9
L'Encolure 10
Le Crin ou la Criniere 11
Le Toupet 12
Le Gosier 13
Le Garot 14
Les Epaules 15
Le Poitrail 16
Le Coude 17
Le Bras 18
L'Ars 19
La Chateigne 20
Le Genou 21
Le Canon 22
Le Nerf 23
Le Boulet 24
Le Fanon 25
Le Paturon 26
La Couronne 27
Le Sabot 28
Les Quartiers 29
La Pince 30
Le Talon 31


NOM ET LA SITUATION
S PARTIES EXTERIEURES
DU CHEVAL
LE CORPS.
Les Reins.......32
Les Rognons.......33
Les Côtez.......34
Le Ventre.......35
Les Flancs.......36
L'ARRIERE-MAIN.
La Croupe.......37
Le Tronçon de la Queue.38
Les Fesses.......39
Les Hanches.......40
Le Grasset.......41
Les Cuisses.......42
Le Jarret.......43
La Châteigne.......44
La Pointe du Jarret...45



C. Parrocel invenit J. P. Lebas Sculp.

ECOLE DE CAVALERIE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du nom & de la ſituation des Parties extérieures du Cheval.

POUR faciliter la connoiſſance du Cheval, je le diviſe en trois parties principales ; ſavoir, l'Avant-main, le Corps, & l'Arriere-main.

Les parties qui compoſent l'Avant-main, ſont la Tête, l'Encolure, le Garot, les Epaules, le Poitrail ou la Poitrine, & les Jambes de devant.

Les parties du Corps, ſont les Reins, les Rognons, les Côtez ou les Côtes, le Ventre & les Flancs.

Celles de l'Arriere-main, sont la Croupe, les Hanches, la Queue, les Fesses, le Grasset, les Cuisses, le Jarret & les Jambes de derriere.

ARTICLE PREMIER.

De la situation & de la division particuliere des Parties de l'Avant-main.

LA premiere partie de l'Avant-main, est la tête, qui a une division particuliere, étant composée des oreilles, du front, des temples, des salieres, des sourcils, des paupieres, des yeux, de la ganache & de la bouche.

De toutes ces parties, je ne donnerai la définition que de la ganache & de la bouche, parce que les autres sont assez connues.

LA GANACHE est une partie composée des deux os de la machoire inférieure qui touchent le gosier. Cette partie est mouvante & sert à mâcher les alimens.

LA BOUCHE a ses parties extérieures & ses parties intérieures.

Les parties extérieures, sont les lèvres, les nazeaux, le bout du nez, le menton & la barbe, qui est l'endroit où porte la gourmette.

Les parties intérieures de la bouche, sont la langue, le canal, le palais, les barres & les dents.

LE CANAL est le creux de la machoire inférieure où est située la a ngue.

LES BARRES, sont l'endroit de la bouche où il n'y a jamais de dents, & où se doit faire l'apui du mors.

LES DENTS ont aussi une division particuliere, par laquelle on connoît l'âge du Cheval; mais on ne parlera de cette division que dans le Chapitre troisiéme.

L'ENCOLURE où est atachée la tête, est la seconde partie principale de l'Avant-main. Elle est bordée dans sa partie supérieure par le crin ou la criniere, & elle se termine au garot.

LE CRIN qui tombe sur le front entre les deux oreilles, & qui fait partie de la criniere, s'apelle TOUPET.

LE GOSIER est la partie inférieure de l'Encolure. Il commence entre les deux os de la ganache, & finit à la partie supérieure & antérieure du poitrail.

LE GAROT est placé à l'extrémité de la criniere, & au haut des épaules.

LES EPAULES commencent au garot & finissent au haut du bras.

LE POITRAIL est la partie antérieure de la poitrine, contenue entre les deux épaules; laquelle commence au bas du gosier, & finit entre les deux bras.

LES JAMBES DE DEVANT sont atachées aux épaules, & ont encore une division particuliere; étant composées du coude, de l'ars, du genou, du canon, du nerf, du boulet, du pâturon, de la couronne & du pied.

LE COUDE eſt l'os du haut de la jambe, qui eſt ſitué contre les côtes.

LE BRAS eſt cette partie ſupérieure de la jambe, qui eſt depuis l'épaule juſqu'au genou.

L'ARS eſt une veine aparente, ſituée au devant & au dedans du bras.

Tous les Chevaux ont au deſſus des genoux en dedans, une eſpèce de corne tendre, ſans poil, qu'on apelle *Châteignes*, plus ou moins groſſes; mais toujours aparentes: Elles ſe trouvent également aux jambes de derriere, avec cette diférence cependant, qu'à celles-ci, elles ſont placées au deſſous des jarrets auſſi en dedans.

LE GENOU eſt la jointure du milieu de la jambe, qui aſſemble le bras avec le canon.

LE CANON eſt la partie de la jambe, qui commence au genou & finit au boulet.

Derriere le canon, il y a un tendon qu'on apelle communément le Nerf de la jambe, qui règne tout du long, & dont la qualité contribue beaucoup à la bonté de la jambe, comme nous le dirons ci-après.

LE BOULET eſt la jointure du canon avec le pâturon.

Derriere chaque boulet, tant aux jambes de devant qu'à celles de derriere, il y a un toupet de poil qu'on apelle FANON, au milieu duquel il y a une eſpèce de corne tendre qu'on nomme ERGOT.

LE PATURON eſt la partie ſituée entre le boulet & la couronne.

LA COURONNE eſt le poil qui couvre & entoure le haut du ſabot.

LE PIED, qui eſt la derniere partie de la jambe, eſt diviſé en parties ſupérieures & inférieures.

Les parties ſupérieures, ſont le ſabot, les quartiers, la pince & le talon.

LE SABOT eſt toute la corne qui règne autour du pied.

LES QUARTIERS, ſont les deux côtez du ſabot, depuis la pince juſqu'au talon. On dit, quartier de dedans & quartier de dehors.

LA PINCE eſt le bout de la corne qui eſt au devant du pied.

LE TALON eſt la partie de derriere du pied, où ſe terminent les quartiers, à l'opoſite de la pince.

Les parties inférieures du pied, ſont la fourchette, la ſole & le petit-pied.

LA FOURCHETTE eſt une corne tendre & molle, placée dans le creux du pied, qui ſe partage en deux branches vers le talon en forme de fourche, d'où lui vient le nom de Fourchette.

LA SOLE eſt l'eſpace de corne que l'on voit dans le creux du pied, entre les quartiers & la fourchette. C'eſt une corne plus dure que celle de la fourchette, & plus tendre que celle du ſabot.

LE PETIT-PIED eſt un os ſpongieux, renfermé dans le milieu du ſabot, entouré d'une chair, qui lui ſert de nouriture. Il n'eſt point viſible, même quand le Cheval eſt deſſolé.

ARTICLE II.

De la situation des Parties du Corps.

LES REINS sont la partie supérieure du corps du Cheval. Ils prennent depuis le garot jusqu'à la croupe; mais ce nom n'apartient proprement qu'à l'extrémité de l'épine la plus voisine de la croupe, qu'on a apellée jusqu'à présent *Rognons*; mais comme l'usage a donné à cette partie le nom de *Reins*, nous en conserverons la dénomination.

LES ROGNONS sont proprement les Reins; & c'est la partie de l'épine du dos qui est la plus proche de la croupe.

LES COTEZ sont le tour des côtes, qui renferment les parties internes contenues dans le ventre du Cheval.

LE VENTRE est la partie inférieure du corps, située au bas des côtes.

LES FLANCS sont placez depuis la derniere côte jusqu'à l'os des hanches, & vis-à-vis du grasset, dont la définition est dans l'Article suivant.

ARTICLE III.

De la situation des Parties de l'Arriere-main.

LA CROUPE est la partie supérieure de l'Arriere-main, qui va en rond depuis les rognons jusqu'à la queue.

LES FESSES prennent depuis la queue en descendant jusqu'au pli, qui est à l'oposite du grasset.

LES HANCHES sont les deux côtez de la croupe. Elles prennent depuis les deux os qui sont au haut des flancs jusqu'au grasset. On apelle aussi vulgairement les Hanches, tout le train de derriere ou l'Arriere-main.

LE GRASSET est la jointure placée au bas de la hanche, vis-à-vis des Flancs, à l'endroit où commence la cuisse. C'est cette partie qui avance près du ventre du Cheval quand il marche.

LES CUISSES prennent depuis le grasset, qui en fait partie, & depuis l'endroit où finissent les fesses, jusqu'au pli du jarret.

LE JARRET est la jointure qui assemble le bas de la cuisse avec le canon de la jambe de derriere.

LES JAMBES DE DERRIERE étant semblables aux jambes de devant dans les autres parties, il n'est pas necessaire de raporter ici ce qui en a été dit.

Dans les définitions que l'on vient de donner, on a négligé de parler de la situation de quelques parties du Cheval; parce qu'elles sont si généralement connues, que le détail en eût été inutile.

Quoique ces définitions soient très-claires; cependant pour avoir une connoissance encore plus parfaite & plus intelligible, on peut avoir recours à la planche qui est au commencement de cet Ouvrage, dans

laquelle toutes les parties extérieures du Cheval sont distinguées & marquées par des chifres de renvoi.

CHAPITRE II.

De la beauté & des défauts des Parties extérieures du Cheval.

LA beauté d'un Cheval consiste dans la conformation & dans la juste proportion de ses parties extérieures. Comme il est dangéreux dans le choix d'un Cheval, de se laisser séduire par la figure, & par un je-ne-sçai-quoi qui plaît, qui souvent fascine les yeux, & empêche qu'on n'examine d'assez près, & qu'on ne détaille au juste toutes ses parties: Il faut suivre en cela le conseil de M. de Soleysel, Auteur du Parfait Maréchal, qui dit: *Que lorsqu'on veut acheter un Cheval, il faut se prévenir d'abord contre, afin d'être juge sévére de tous ses défauts.*

ARTICLE PREMIER.

De la beauté & des défauts des Parties de l'Avant-main.

APrès avoir donné la définition de toutes les parties extérieures du Cheval, il faut éxaminer maintenant, en suivant le rang que nous avons donné à chacune de ces parties, seulement celles qui contribuent à la beauté ou à la diformité du Cheval.

De la Tête.

Une belle tête en général est petite, sèche, courte & bien placée. Quand elle a ces qualitez, on voit ordinairement les veines qui règnent le long de la tête, près des yeux & sur le nez, ce qui embellit beaucoup cette partie.

Il faut qu'elle soit petite, parce que les têtes grosses & quarrées, outre leur diformité, pèsent ordinairement à la main.

Elle doit être sèche; car celles qui sont chargées de chair, qu'on nomme, *Têtes grasses*, sont sujettes au mal des yeux. Il ne faut pourtant pas qu'elle soit si sèche, qu'elle soit privée de nouriture; car elle seroit encore plus sujette au mal des yeux qu'une tête grasse.

Il y a des têtes qui sont grosses d'ossemens, qui pèchent contre la beauté seulement, & non contre la bonté.

Il faut que la tête soit un peu courte: les têtes trop longues, qu'on apelle *Têtes de vieille*, sont diformes, quoique la plûpart des Chevaux des meilleures races d'Andalousie pèchent par cet endroit; mais on leur passe ce manque de beauté en faveur de leurs rares qualitez.

La tête d'un Cheval, pour être bien placée, doit tomber perpendiculairement, ou à plomb du front au bout du nez. Lorsqu'elle sort de

la perpendiculaire en avant; on apelle ce défaut, *tendre le nez, porter au vent, tirer à la main:* & lorsqu'elle vient en deçà, & que le Cheval baisse le nez & la tête, il pèse ordinairement à la main; & s'il se ramène trop, & que la branche de la bride apuye contre le gosier, c'est ce qu'on apelle, *un Cheval encapuchonné.*

Il y a encore un défaut qu'on apelle, *Tête mal atachée*; c'est lorsque la partie supérieure de la tête, qui est entre les deux oreilles, se trouve plus élevée que l'encolure.

Des Oreilles.

La forme des oreilles, leur situation & leur mouvement, sont les principales choses à éxaminer dans cette partie.

Un Cheval doit avoir les oreilles petites & déliées; quand elles sont trop épaisses, larges & pendantes, ce défaut fait nommer un Cheval, *Oreillard.* Beaucoup de Chevaux d'Espagne cependant, & des meilleurs Haras, ont les oreilles longues; mais pour l'ordinaire elles sont bien placées, ce qui en corige le défaut.

Les oreilles bien placées doivent être au haut de la tête, peu distantes l'une de l'autre. Quand un Cheval marche, il doit avoir les pointes des oreilles avancées; cette situation donne un air d'éfronterie, qui sied parfaitement bien à un brave Cheval.

Par le mouvement des oreilles, on juge du naturel d'un Cheval. Ceux qui sont coleres & malins, portent une oreille en avant, & l'autre couchée en arriere, & continuent ce mouvement alternativement. Comme cette partie est le siége de l'ouie, un Cheval porte les oreilles du côté où il se fait du bruit. Si on le frape sur la croupe, il tourne les oreilles vers le dos, & s'il est éfrayé de quelque objet par devant, il les porte en avant, & baisse les pointes. Si le bruit se fait à côté de lui, il tourne l'oreille de ce côté. Mais le plus beau port d'oreilles, & la situation la plus belle & la plus noble, c'est d'avoir en marchant les pointes des oreilles hautes & en avant; ce qui forme, comme nous venons de dire, l'oreille hardie; parce qu'alors le Cheval regarde fierement ce qui se présente à lui.

Du Front.

La beauté du Front d'un Cheval, c'est d'être un peu étroit & uni; en sorte qu'il ne soit ni trop avancé, ni trop enfoncé. Les têtes qui ont le bas du front un peu avancé, s'apellent, *Têtes busquées* ou *moutonnées,* comme le sont celles de la plûpart des Chevaux Anglois, des Barbes, & de ceux nez dans les Pays orientaux, & aussi de ceux de leur race.

Un défaut essentiel contre la grace, c'est lorsque le Cheval a le front bas & enfoncé; on apelle ces Chevaux, *Camus.*

Une marque qui embellit beaucoup la tête du Cheval, & qui lui donne de la grace; c'est lorsqu'il a au milieu du front une étoile ou pelote blanche: cela doit s'entendre des Chevaux noirs, bais, alzans, ou qui ont un poil tirant sur le brun.

Presque tous les Chevaux ont encore au milieu du front une épie ou molette; c'est le nom qu'on donne au retour de poil, qui au lieu d'être couché, comme il l'est par tout le corps, remonte d'un sens oposé. Il s'en trouve de semblables aux flancs, au poitrail, & en d'autres endroits.

Des Salieres.

La seule belle qualité que doivent avoir les salieres, c'est d'être pleines, & même un peu élevées. Lorsqu'elles sont enfoncées & creuses, c'est le défaut des vieux Chevaux: il se trouve pourtant quelques jeunes Chevaux qui ont cette imperfection; mais par ce signe on connoît qu'ils sont engendrez de vieux Etalons.

Des Yeux.

La plus belle partie de la tête du Cheval, c'est l'œil. Cette partie est aussi difficile que nécessaire à connoître.

L'œil doit être clair, vif & éfronté, ni trop gros, ni trop petit, placé à fleur & non hors de tête. Un Cheval qui a de gros yeux sortant de la tête, a ordinairement l'air morne & stupide; & ceux qui les ont trop petits & enfoncez, (on les apelle, *Yeux de cochon,*) ont le regard triste & souvent la vue mauvaise.

Telles sont les remarques générales que l'on doit faire d'abord sur les yeux; ensuite de quoi il est nécessaire de les éxaminer plus en détail: & pour en faire l'examen rigoureux & en juger sainement, il faut, si le Cheval est dans un lieu obscur, le faire conduire dans un lieu clair, & là lui regarder les yeux l'un après l'autre, de côté & non vis-à-vis. Il ne faut pas non plus les regarder au soleil; au contraire, il faut mettre la main au dessus de l'œil pour rabatre le grand jour & empêcher la réflexion.

Les deux parties de l'œil les plus essentielles à connoître, & qu'il faut éxaminer avec le plus de soin, sont la vitre & la prunelle.

La vitre est la partie extérieure de l'œil, & la prunelle la partie interne ou le fond de l'œil.

C'est de l'éxacte considération de la vitre que dépend la parfaite connoissance de l'œil. Elle doit être claire & transparente; en sorte qu'on puisse voir la prunelle sans aucun empêchement. Lorsque cette partie est trouble & couverte, c'est signe que le Cheval est lunatique, c'est-à-dire, qu'il lui survient des fluxions de tems à autre sur l'œil: & lorsque la fluxion a endommagé un œil, il devient plus petit que l'autre: alors il est perdu sans ressource, puisqu'il se dessèche. Quelquefois un œil paroît plus petit que l'autre, parce que par quelqu'accident la paupiere a été fendue, & qu'en se rejoignant elle reste plus serrée. Mais il est rare que cela arive, & il est aisé de ne s'y pas tromper, en éxaminant si l'œil n'est ni trouble ni brun.

Lorsqu'un Cheval jette la gourme, ou change les dents de lait, ou pousse les crochets d'enhaut; il arive souvent que la vue lui devient

auſſi trouble, que s'il étoit borgne ou aveugle; mais lorſqu'il eſt guéri, ſa vue s'éclaircit. Quelquefois auſſi par ces accidens, un Cheval perd entierement la vue.

La prunelle, qui eſt la ſeconde partie de l'œil, doit être grande & large, & il faut qu'on puiſſe l'apercevoir diſtinctement.

Il vient quelquefois au fond de l'œil une tache blanche, qu'on apelle *Dragon*, qui, quoique très-petite dans le commencement, couvre avec le tems la prunelle, & rend le Cheval borgne, ſans qu'on y puiſſe aporter aucun remède.

Un autre défaut qu'on apelle, *œil cul de verre*; c'eſt lorſque la prunelle eſt d'un blanc verdâtre & tranſparent. Quoiqu'un Cheval ne ſoit pas toujours borgne avec ce défaut, il court grand riſque de le devenir. Lorſqu'il y a plus de blanc que de verdâtre, on l'apelle *œil veron*: il donne au Cheval un air méchant & traître.

Nous ne ferons point ici un plus grand détail des accidens qui arivent aux yeux ni aux autres parties dont nous alons décrire les défauts; parce qu'on ſe réſerve d'en parler plus amplement dans la troiſiéme Partie de cet Ouvrage, qui traite des maladies.

De la Ganache.

Les deux os qui compoſent la Ganache, doivent être peu charnus à l'extérieur, c'eſt-à-dire, à chaque côté de la machoire inférieure, & l'entre-deux, qui eſt la partie qui touche au goſier, que quelques Ecuyers apellent, *la Braye*, & quelques Maquignons, l'*Auget*, doit être bien ouvert & bien évuidé, afin que le Cheval ait la facilité de bien placer ſa tête.

La Ganache quarrée eſt une diformité qui provient de ce que les deux os qui la forment, ſont trop gros, trop ronds, ou trop chargez de chair: ſi avec cela ils ſont ſerrez l'un près de l'autre; en ſorte qu'il n'y ait point aſſez de vuide & d'eſpace, pour que le Cheval puiſſe loger ſa tête, il aura beaucoup de peine à ſe ramener, à moins qu'il n'ait l'encolure fort longue, peu épaiſſe, & relevée.

Lorſque l'entre-deux des os de la Ganache n'eſt pas bien évuidé, & qu'on y trouve quelque groſſeur ou glande; c'eſt ordinairement un ſigne de gourme, quand le Cheval n'a pas paſſé ſix ans; mais s'il a paſſé ſept ans, & que la glande ſoit douloureuſe, & atachée à l'un des os de la Ganache; c'eſt preſque toujours un ſigne de morve. On trouve quelquefois dans cette partie pluſieurs petites groſſeurs, qui ſont une ſuite de rume ou morfondement, mais elles ne ſont point dangereuſes, un travail médiocre les diſſipe.

De la Bouche & de ſes Parties extérieures.

L'ouverture ou plutôt la fente de la bouche doit être proportionnée à la longueur de la tête: en ſorte qu'elle ne ſoit ni trop fendue,

ni

ni trop petite. Quand la bouche eſt trop fendue, le mors va trop avant dans la bouche du côté des dents macheliéres, ce qu'on apelle, *boire la bride :* & lorſqu'elle n'eſt pas aſſez fendue, le mors ne peut porter en ſon lieu ſans faire froncer les lèvres.

Ce qu'on entend par une belle bouche ; c'eſt lorſque le Cheval étant bridé, elle devient fraîche & pleine d'écume, c'eſt une qualité qui dénote un bon tempérament. On dit d'un tel Cheval, qu'il goûte bien ſon mors.

Des Lèvres.

Il faut que les lèvres ſoient peu épaiſſes & menues à proportion de la bouche. Quand elles ſont trop groſſes & trop charnues, elles couvrent les barres, & empêchent l'effet du mors. C'eſt ce qu'on apelle, *s'armer de la lèvre.*

Des Nazeaux.

Un Cheval doit avoir les nazeaux ouverts ; parce que la reſpiration en eſt plus facile : Cependant ce n'eſt pas toujours de cette ouverture des nazeaux que dépend la liberté de la reſpiration, mais de la bonne conſtitution des poumons ; ainſi il n'eſt pas toujours ſur de fendre les nazeaux, dans la vue de faciliter la reſpiration à certains Chevaux, comme les Houſards & les Hongrois le pratiquent. Cette opération ne produit qu'un ſeul avantage, qui ne laiſſe pas d'être quelquefois utile à la guerre ; c'eſt qu'on dit, que les Chevaux qui ont les nazeaux fendus ne peuvent plus hannir. Lorſqu'un Cheval s'ébroue en marchant, & qu'on voit dans le creux de ſes nazeaux un vermeil, c'eſt ſigne qu'il a le cerveau bien conſtitué.

De la Barbe.

La barbe, que quelques-uns apellent le *Barbouchet*, eſt une partie qui contribue autant à la bonté de la bouche d'un Cheval que les barres, puiſque c'eſt l'endroit où la gourmette fait ſon effet, laquelle doit porter également partout. Il faut pour cela que la barbe ne ſoit ni trop plate ni trop relevée. Si la barbe étoit trop plate, c'eſt-à-dire, que les deux os qui la compoſent fuſſent trop éloignez l'un de l'autre & peu élevez, la gourmette n'apuieroit qu'aux deux côtez & point dans le milieu ; & ſi au contraire, les deux os étoient trop élevez, & trop près l'un de l'autre, la gourmette n'apuieroit que dans le milieu, & alors l'effet en ſeroit trop ſenſible au Cheval, & lui feroit donner des coups de tête. Il faut encore pour la perfection de cette partie, qu'il y ait peu de chair & de poil, & rien que la peau, pour ainſi dire, ſur les os ; ce qui rend la barbe plus ſenſible. Lorſque cette partie eſt bleſſée, ou qu'il s'y trouve des duretez & des calus, c'eſt ſigne, ou qu'un Cheval apuie trop ſur ſon mors, ou que la gourmette eſt mal faite, ou qu'elle a été mal placée ; mais plus ordinairement que le Cavalier a la main rude.

De la Langue & des autres Parties intérieures de la Bouche.

Il faut que la langue d'un Cheval soit logée dans le canal, c'est pourquoi elle doit être de même que les lèvres, menue & déliée; parce que si la langue étoit trop épaisse, & qu'elle débordât par dessus les barres, cela ôteroit l'effet du mors sur cette partie, & rendroit l'apui sourd. Il faut éxaminer si elle n'est point coupée par l'embouchure; accident qui suposeroit, ou une mauvaise bouche, ou souvent la rudesse de la main du Cavalier.

Deux autres choses désagréables qui se rencontrent quelquefois dans cette partie; c'est lorsqu'elle pend d'un côté ou de l'autre & sort de la bouche, ou qu'elle passe par dessus le mors quand un Cheval marche.

Du Palais.

Ce qu'on doit rechercher au palais d'un Cheval, c'est qu'il soit un peu décharné. Si les sillons étoient trop gras & trop épais, cette partie seroit chatouilleuse; & le mors en y touchant, feroit que le Cheval batroit à la main, & donneroit des coups de tête. Il faut remarquer que le palais d'un jeune Cheval, est toujours plus gras, que celui d'un vieux; & à mesure qu'un Cheval avance en âge, les sillons du palais & les gencives se décharnent.

Des Barres.

Les barres sont la partie de la bouche qu'il faut éxaminer avec le plus de soin, puisque c'est l'endroit où se fait l'apui du mors. Les meilleures qualitez qu'elles puissent avoir, sont d'être assez élevées, pour que la langue puisse se loger dans le canal, sans déborder sur les barres, & d'être un peu décharnées, parce qu'elles en sont plus sensibles; il ne faut pourtant pas qu'elles soient trop tranchantes; car alors le Cheval seroit sujet à batre à la main par leur trop de sensibilité. Lorsque les barres sont basses, rondes & trop charnues; c'est un défaut qui rend cette partie moins sensible, & qui fait que le mors n'a pas tant d'effet.

De l'Encolure.

Une belle encolure doit être longue & relevée; il faut qu'en sortant du garot, elle monte en forme de col de Cigne jusqu'au haut de la tête; qu'il y ait peu de chair près de la criniere, cela forme ce qu'on apelle, *Encolure tranchante:* Elle seroit défectueuse, si avec cela elle n'étoit proportionnée à la taille du Cheval; car lorsqu'elle est trop longue & trop menue, trop molle & trop éfilée, les Chevaux donnent ordinairement des coups de tête: Si au contraire, elle étoit trop courte, trop épaisse & trop charnue, le Cheval pèseroit à la main. On remarque que la plûpart des Jumens, des Barbes & autres des Pays orientaux, sont sujets à avoir l'encolure éfilée; & que les Chevaux entiers & ceux qui sont nez dans les climats humides, & qui ne sortent point d'Etalons Barbes ou autres de cette espèce, ont l'encolure épaisse & charnue.

Il y a trois ſortes d'encolures mal faites ; ſavoir, les encolures *renverſées*, les encolures *fauſſes*, & celles qu'on apelle, *Panchantes.*

Les encolures renverſées, qu'on apelle, *Encolures de Cerf*, parce qu'elles ſont faites comme le col de cet animal, ſont celles dont la rondeur, qui doit prendre depuis le garot juſqu'au haut de la tête, le long de la criniere, ſe trouve en deſſous, le long du goſier. Les Chevaux qui ont ce défaut ſont dificiles à emboucher ; parce qu'il eſt dificile d'empêcher que la branche de la bride ne porte contre le goſier, ce qui ôte l'effet du mors.

L'encolure fauſſe, eſt celle qui tombe à plomb & perpendiculairement, depuis l'entre-deux de la ganache, le long du goſier, juſqu'au poitrail, au lieu de venir en talus ; & dans la partie ſupérieure, auprès du garot, où commence la criniere, il y a un enfoncement, qu'on apelle, *Coup de hache*, qui empêche l'encolure de ſortir directement du garot. Ce défaut n'eſt pas ſi conſidérable que celui des encolures renverſées.

Les encolures panchantes, ſont celles qui tombent d'un côté ou d'un autre ; ce qui arive aux Chevaux qui ont l'encolure trop épaiſſe & trop charnue près de la criniere. Ce défaut ne ſe trouve guéres qu'aux vieux Chevaux, ſur tout ſi on leur laiſſe les crins trop épais, & plus ordinairement aux Chevaux entiers qu'à ceux qui ſont hongres : c'eſt pour cela qu'il ne faut pas laiſſer la criniere trop garnie dans ſa racine, & l'on doit avoir ſoin d'aracher les crins par deſſous, afin qu'ils ſoient déliez & longs ; cela contribue à la beauté de la criniere : d'ailleurs les crinieres trop épaiſſes ſont ſujettes à la craſſe, qui engendre la gale, ſi l'on n'a ſoin de les laver tous les jours à fond & non ſuperficielement, afin de bien nétoyer la racine des crins.

Du Garot.

Il faut que le garot ſoit élevé, long & décharné ; en ſorte qu'il n'y ait, pour ainſi dire, que la peau ſur les os. Non-ſeulement ces qualitez dénotent la force d'un Cheval, mais elles lui rendent les épaules plus libres ; & elles ſont néceſſaires pour empêcher la ſelle de tomber ſur les épaules ; car cela cauſeroit de grands accidens dans cette partie. Lorſque le garot eſt rond & trop charnu, il eſt très-ſujet à ſe bleſſer, & la plaie eſt longue & dangéreuſe dans cet endroit.

Quoique le garot élevé ſoit une qualité à eſtimer dans un Cheval de ſelle, il faut prendre garde qu'il ne le ſoit trop pour les Chevaux qui portent la trouſſe de fourage à l'armée, & auſſi pour les Chevaux de bât ; car les uns & les autres ſont très-ſujets à être eſtropiez dans cette partie.

Des Epaules.

Les épaules, pour être bien faites, doivent être plates, peu charnues, larges, libres & mouvantes. Les défauts contraires à ces qualitez, ſont lorſqu'un Cheval eſt, ou trop chargé d'épaules, ou trop ſerré, ou lorſqu'il les a chevillées.

On apelle un Cheval chargé d'épaules, lorſqu'il les a trop groſſes, charnues & rondes; & quand le joint de l'épaule, qui eſt l'endroit où porte le poitrail de la ſelle, eſt trop avancé; & qu'avec cela il y a trop de diſtance d'un bras à l'autre; ce qui provient auſſi de ce que la poitrine eſt trop large & trop ouverte. Un Cheval trop chargé d'épaules eſt ſujet à broncher, à moins qu'il ne les ait naturellement mouvantes: ainſi les Chevaux qui ont ce défaut ne ſont pas bons pour la ſelle; mais ils ſont excellens pour le tirage; parce qu'ils donnent mieux dans le colier, & qu'ils ne ſont pas ſujets à être écorchez par les harnois.

Il y a des Chevaux qui ne paroiſſent pas chargez d'épaules par devant, & qui le ſont dans l'endroit où portent les arçons de devant de la ſelle; lorſque cette partie eſt épaiſſe de chair, le Cheval n'eſt pas ſi libre des épaules, & n'eſt pas propre pour la chaſſe & pour les courſes de viteſſe, quoiqu'il puiſſe ſervir à d'autres uſages.

On doit remarquer que le défaut d'avoir beaucoup d'épaules, qui eſt très-conſidérable pour quelques Chevaux François, eſt une qualité à eſtimer dans les Chevaux d'Eſpagne, dans les Barbes, & autres des Pays méridionnaux, ou dans les Poulains qui ſortent d'Etalons nez dans ces climats; parce que ceux-ci pèchent ordinairement pour avoir les épaules trop ſerrées.

Le Cheval ſerré d'épaules, eſt celui qui n'a pas la poitrine aſſez ouverte; en ſorte que ſe trouvant trop peu de diſtance d'un bras à l'autre, les épaules ſe trouvent ſerrées l'une près de l'autre. Ce défaut eſt très-conſidérable; car les Chevaux qui n'ont point aſſez d'épaules manquent de force ordinairement, ne peuvent pas facilement déployer les bras pour bien galoper, ſont ſujets à tomber ſur le nez, à ſe croiſer & à ſe couper en marchant. Les Anglois, qui ſont très-connoiſſeurs & très-curieux en Chevaux de courſe & de chaſſe, éxaminent avec beaucoup de ſoin les épaules d'un Cheval, & jugent de ſa force par la ſtructure de cette partie. Ils veulent que l'os de l'omoplate, qui eſt, à proprement parler, l'épaule, non-ſeulement ſoit large, plat & libre; mais ils veulent encore qu'il deſcende bas au deſſous du garot, c'eſt-à-dire, qu'ils prétendent que plus il ſe trouve au deſſous du garot, ce qui rend le garot élevé, plus libre en eſt le mouvement de l'épaule, & c'eſt avec raiſon.

Un troiſiéme défaut eſſentiel, eſt lorſque les épaules ſont chevillées, c'eſt-à-dire, engourdies, liées & ſans mouvement; ce qui rend la démarche d'un Cheval rude & incommode; parce que le mouvement vient ſeulement du bras & de la jambe. Ces Chevaux ſont ſujets à broncher, pèſent à la main pour ſe ſoulager, & ſont bien-tôt ruinez des jambes.

Lorſqu'un Cheval qui a les épaules chevillées, après quelqu'exercice qui l'aura échaufé, vient à ſe refroidir, il demeure roide comme s'il étoit forbu: On remarque auſſi que quoique ce ſoit une bonne qualité pour un Cheval de ſelle, d'avoir les épaules plates & décharnées; ſi cependant elles ſont trop ſèches, en ſorte que l'on voye les os avancer

ſous la peau, ces Chevaux les ont ordinairement chevillées, & ne peuvent pas ſuporter de grands travaux.

Il faut encore faire atention à certains Chevaux, qui, quoiqu'ils lèvent la jambe fort haut & avec beaucoup de facilité, ont cependant les épaules chevillées; ce qu'il eſt aiſé de remarquer, en prenant garde que ce beau mouvement en aparence ne vient que du bras, & que l'épaule n'y participe point.

Enfin tout Cheval trop chargé, ou trop ſerré d'épaules, ou qui les a trop ſèches, & qui n'a point cette partie naturellement libre & mouvante, ne peut jamais paſſer pour un Cheval de Maître, & a le devant bien-tôt ruiné.

Du Poitrail.

Lorſqu'un Cheval a les épaules bien faites, ordinairement le poitrail ou la poitrine l'eſt auſſi. Cette partie doit être proportionnée à la taille du Cheval: les gros Chevaux & les Rouſſins ont preſque toujours la poitrine trop large & trop ouverte; ce qui les rend peſans & par conſéquent excellens pour le tirage: ceux de légere taille au contraire, pèchent ſouvent pour avoir cette partie trop étroite; en ſorte que c'eſt une qualité pour ceux-ci, que de l'avoir large & ouverte.

Quand le poitrail eſt trop avancé, ce qui ſe connoît lorſque les jambes de devant ſont retirées ſous le derriere des épaules, ce défaut eſt conſidérable pour les Chevaux de ſelle; il eſt dangereux de galoper ſur de tels Chevaux, parce qu'ils ſont ſujets à tomber ſur le nez, & à s'apuyer ſur le mors.

Des Jambes de devant.

Avant que d'entrer dans le détail des parties qui compoſent les jambes de devant, il faut d'abord examiner leur proportion, leur ſituation, & la maniere dont un Cheval place les pieds.

La longueur des jambes doit être proportionnée à la taille du Cheval. Lorſqu'il eſt trop élevé ſur ſes jambes, on l'apelle, *Haut monté*; & c'eſt une diformité d'autant plus conſidérable, que ces ſortes de Chevaux ne ſont pas aſſurez ſur leurs jambes: au contraire lorſqu'elles ſont trop courtes, ce qu'on apelle, *Bas du devant*; non-ſeulement c'eſt un défaut qui fait aler un Cheval ſur la main & ſur les épaules; mais qui fait tomber la ſelle ſur le garot. Les Jumens ſont plus ſujettes que les Chevaux à être baſſes du devant.

Les jambes bien ſituées doivent être un peu plus éloignées l'une de l'autre près de l'épaule que près du boulet: Et elles doivent tomber par une ſeule ligne droite depuis le haut du bras juſqu'au boulet.

Un Cheval en marchant, doit poſer les pieds à plat, tant ceux de devant que ceux de derriere. Quand il poſe le talon le premier, c'eſt ordinairement un ſigne qu'il a été forbu; & quand il poſe la pince la premiere, ce qui le fait nommer, *Cheval rampin*, c'eſt ſouvent une marque qu'il a tiré à la charue; quelquefois auſſi une écurie mal pavée lui ocaſionne ce défaut, parce qu'il fait entrer la pince du pied

entre deux pavez, ſituation qui eſt cauſe que les tendons ſe retirent avec le tems.

Les pieds, ſoit de devant, ſoit de derriere, ne doivent point être tournez ni en dehors ni en dedans, & la pince du pied doit être par conſéquent directement en avant.

Après ce premier éxamen, il faut enſuite détailler toutes les parties de la jambe en commençant par le coude.

Du Coude.

Le coude ne doit être, ni trop ſerré près des côtes, ni trop ouvert en dehors. Un Cheval qui a le coude trop ſerré, porte la jambe & le pied en dehors, & celui qui l'a trop ouvert, porte les jambes & les pieds en dedans. Ces deux ſituations non-ſeulement font mal placer les jambes, mais marquent en même tems de la foibleſſe dans cette partie.

Du Bras.

La plus grande force de la jambe réſide dans le bras; c'eſt pour cela qu'il doit paroître nerveux & large, lorſqu'on le regarde de côté; & ce qui en augmente la force, c'eſt lorſque les muſcles qui ſont en dehors ſont gros & charnus.

On remarque dans la plûpart des Chevaux qui ont le bras long, qu'ils ſe laſſent moins, & qu'ils ſont plus en état de réſiſter au travail; mais que le mouvement de la jambe n'en eſt pas ſi relevé. Quand au contraire le bras eſt court, le mouvement & le pli de la jambe en ſont ordinairement plus beaux. On tire de cette remarque une conſequence; ſavoir, qu'un Cheval qui a les bras courts eſt bon pour le manège & pour la parade; & que celui qui les a longs, eſt infiniment meilleur pour la fatigue.

Du Genou.

Le genou doit être plat, & large; & n'avoir que la peau ſur les os. Les genoux ronds & enflez, dénotent une jambe travaillée: & lorſqu'ils ſont couronnez, c'eſt-à-dire, que le poil manque au milieu du genou à force de tomber deſſus en marchant, c'eſt une marque certaine de jambe uſée, à moins que cela ne ſoit venu d'accident, comme il arive à ceux qui ſe donnent des coups au genou contre la mangeoire.

On doit encore faire atention à la ſituation du genou. Lorſque le Cheval étant en place, a le genou plié en avant, & que les jambes ſe retirent en deſſous, depuis le genou juſqu'au boulet, ce qui lui fait paroître la jambe comme pliée en deux; cette défectuoſité s'apelle, *Jambe arquée*; parce qu'elle prend la forme d'un arc: ce qui eſt une preuve que les nerfs ſe ſont retirez par un grand travail, & ordinairement les jambes leur tremblent après avoir marché.

Il y a des Chevaux qui naiſſent avec des jambes arquées: On les apelle *Braſſicourts*; & alors ce n'eſt qu'un vice de conformation naturelle, qui ne vient point de jambes travaillées: ſi on regarde ces

Chevaux du côté du ſervice, cette diformité ne doit point empêcher de les acheter. Beaucoup de Barbes & de Chevaux d'Eſpagne, ſont ſujets à avoir les jambes arquées; parce qu'on leur met des entraves dans l'écurie; ce qui leur fait mal placer les jambes & les rend arquées avec le tems.

Du Canon.

L'os du canon doit être uni, gros & court à proportion de la jambe & de la taille du Cheval.

Quand l'os du canon eſt trop menu, c'eſt une marque de foibleſſe de jambe. Cependant les Chevaux Turcs & autres des Pays chauds, ont preſque tous le canon menu, & avec cela les jambes excellentes; parce que la chaleur du climat conſolide cette partie & en augmente la force : mais dans les Pays froids & humides, tout Cheval qui a le canon trop menu, n'a point de force dans les jambes.

Il ne doit y avoir le long de l'os, ni en dedans ni en dehors, aucune groſſeur, comme *ſur-os*, *oſſelets*, *fuſées*; accidens qui ſurviennent au canon, & dont nous parlerons dans la troiſiéme Partie.

Du Nerf de la jambe.

Nous avons obſervé dans le premier Chapitre, que derriere & le long du canon, il règne un tendon qu'on a apellé juſqu'à préſent, *Nerf*, & dont nous conſerverons la dénomination. C'eſt une partie eſſentielle pour la bonté de la jambe. Voici les qualitez qu'il doit avoir; il faut qu'il ſoit gros ſans dureté ni enflure; détaché & éloigné de l'os du canon ſans aucune humeur ni groſſeur entre-deux, qui faſſe paroître la jambe ronde.

Les Nerfs qui ſont gros ſans dureté ni enflure ſont les meilleurs; parce que les Chevaux qui ont le nerf menu ſe ruinent bien-tôt, bronchent facilement, & les jambes s'arondiſſent par le moindre travail. Il faut preſſer le nerf avec la main, en la coulant le long de cette partie; & ſi le Cheval marque quelque douleur, on doit prendre garde qu'il n'y ait quelque dureté ou enflure : ces duretez empêchent le mouvement du nerf. Il faut de même couler la main entre le nerf & l'os pour voir s'il n'y a point auſſi de duretez ou de glaires mouvantes qui arêtent la main, ou qui échapent ſous le doit.

Le nerf doit être détaché & éloigné de l'os; ce qui forme une jambe plate & large, qui eſt la meilleure. On apelle jambes de Bœuf ou de Veau, celles qui ont le nerf peu éloigné de l'os. Ces ſortes de jambes ont ordinairement le nerf menu, & un médiocre travail fait tomber ſur cette partie une humeur qui s'y endurcit & arondit la jambe en peu de tems.

Il ſe trouve encore un défaut dans le nerf, mais qui eſt rare; c'eſt lorſqu'étant aſſez gros par en bas, il va trop en diminuant ſe perdre dans le genou: c'eſt un ſigne de foibleſſe dans cet endroit. On apelle ce défaut, *Nerf failli*.

Lorſque le nerf dont nous parlons eſt bien détaché, on voit entre ce nerf & le canon, en dehors & en dedans, un autre petit nerf, qui eſt un ligament en forme d'λ grec renverſé, qui unit l'os du canon avec le boulet, ce qui augmente beaucoup la beauté & la bonté de la jambe.

Du Boulet.

Le boulet doit être nerveux & gros à proportion de la jambe, ſans aucune enflure ni couronne.

Un Cheval qui a le boulet menu l'a ordinairement trop fléxible, ce qui le rend ſujet aux molettes; & il ne peut pas ſuporter un long travail. C'eſt pourtant une belle qualité pour un Cheval de manège, que d'avoir le boulet un peu fléxible; les reſſors en ſont plus doux & plus lians; & dans un manège les Chevaux ne s'uſent pas comme ailleurs, leur travail étant réglé. Un Cheval de grand Seigneur, qui n'eſt deſtiné que pour les jours de revue & de parade, eſt encore à eſtimer, lorſqu'il a la jointure du boulet un peu pliante par la même raiſon, que les mouvemens en ſont plus doux. Mais c'eſt un grand défaut pour les Chevaux de caroſſe & de tirage, lorſque le boulet eſt trop fléxible; cela les empêche de reculer & de retenir dans les deſcentes.

Lorſque le boulet eſt enflé, c'eſt une marque de jambe fatiguée & travaillée, à moins que ce ne ſoit par accident: & lorſqu'il eſt couronné, c'eſt-à-dire, que ſans écorchure ni bleſſure, il y a une groſſeur ſous la peau qui va en forme de cercle autour du boulet; c'eſt une preuve certaine de jambe uſée par le travail.

Du Pâturon.

Cette partie, pour être bien proportionnée, ne doit être ni trop courte, ni trop longue. On apelle les Chevaux qui ont le premier défaut, *Court-jointez*; & les autres ſe nomment, *Long-jointez*.

Lorſqu'un Cheval a le pâturon trop court, & que le genou, le canon & la couronne tombent à plomb, on le nomme, *Droit ſur jambes*, & les Maquignons l'apellent, *Cheval huché*. Lorſqu'il marche dans cette ſituation, il devient avec le tems bouleté, c'eſt-à-dire, que le boulet ſe porte en avant. Généralement tous les Chevaux droits ſur jambes, ſont ſujets à broncher & à tomber; & les Chevaux court-jointez, deviennent facilement droits, & enſuite bouletez, ſi on leur laiſſe le talon trop haut.

Quand un Cheval eſt long-jointé, c'eſt encore une plus grande imperfection, que quand il eſt droit; car c'eſt un ſigne de foibleſſe & un défaut de conſtruction ſans remède. Au lieu qu'à ceux qui ſont droits, on peut y remédier par la ferrure, en s'y prenant de bonne heure. Il y a pourtant quelques Chevaux qui ont le pâturon long; mais qui ne le portent point trop bas en marchant, ce qui marque de la force en cette partie, & que la vigueur du nerf empêche le boulet de ſe trop plier. Ces Chevaux ſont beaucoup plus commodes au Cavalier qu'un court-jointé;

jointé; mais ils se ruinent plus facilement que les autres; ils ne sont bons que pour la parade.

Quelquefois un des côtez du pâturon est plus élevé que l'autre. Quand ce défaut n'est pas considérable, il peut se racommoder par la ferrure.

Le poil du pâturon doit être couché & uni. Il faut prendre garde qu'il ne soit point hérissé près de la couronne; ce qui signifieroit, qu'il y auroit une gratelle farineuse, qu'on apelle *Peignes*, & qui tient la couronne enflée.

De la Couronne.

Il faut que la couronne soit aussi unie que le pâturon, & qu'elle acompagne la rondeur du sabot tout autour du pied; car si elle surmontoit, & qu'elle fût plus élevée que le pied, ce seroit une marque, ou que le pied seroit dessèché, ou la couronne enflée.

La couronne est l'endroit où les Chevaux se donnent des ateintes.

L'ateinte est un coup qu'un Cheval reçoit par un autre Cheval qui le suit de trop près; ou bien qu'il se donne lui-même, en s'atrapant les pieds de devant avec ceux de derriere. Quelquefois aussi les Chevaux qui sont cramponnez ou ferrez à glace, s'atrapent le dessus de la couronne avec le crampon ou le clou de glace, & y font un trou qui cause souvent de grands désordres.

Du Pied en général & de ses parties.

Il faut éxaminer avec grand soin toutes les parties du pied; car c'est l'endroit qui porte tout le corps du Cheval. Le pied doit être proportionné à la structure du corps & des jambes, ni trop grand, ni trop petit. Les Chevaux qui ont de grands pieds, sont pour l'ordinaire pesans, & sujets à se déferrer; & ceux qui ont le pied trop petit, l'ont souvent douloureux, & les talons se serrent & deviennent encastelez.

La forme du sabot, qui est la partie extérieure qui entoure le pied, doit être presque ronde, un peu plus large en bas qu'en haut, ayant la corne luisante, unie & brune.

La corne blanche est ordinairement cassante, & les rivets des clous du fer la font facilement éclater.

Lorsque la corne n'est pas unie, & qu'elle est élevée dans quelques endroits, en forme de cercle autour du sabot; c'est signe que le pied est alteré, sur-tout si les cercles entourent tout le pied.

Quand une partie de la corne du sabot est tombée par quelque accident, il s'en forme une nouvelle, qu'on apelle *Avalure* ou *Quartier neuf*; ce qui est aisé à connoître, en ce que cette partie est d'une corne molle & raboteuse, qui ne revient presque jamais si solide que l'autre, & par conséquent rend cette partie foible.

Lorsque le sabot est trop large par en bas, & que les quartiers s'élargissent trop en dehors, on apelle ces sortes de pieds, *Pieds plats*; défaut considérable, qui fait que la fourchette porte à terre & fait sou-

vent boiter le Cheval. Quand au contraire les quartiers sont trop serrez, que le sabot s'étrécit trop auprès de la fente de la fourchette, & qu'il ne suit pas la rondeur du pied; c'est encore un grand défaut, qu'on apelle, *Cheval encastelé.* Dans cet accident, les quartiers pressent & serrent le petit-pied, qui, comme nous l'avons déja dit, est un os spongieux, renfermé dans le centre du pied, entouré de chair qui communique la nouriture à toutes les parties du pied. Alors le petit-pied, qui est le seul endroit sensible de cette partie, n'étant point à son aise, & étant trop pressé, cela y cause de la douleur, & fait boiter le Cheval. Les Chevaux encastelez sont encore sujets à avoir des seymes, qui sont des fentes dans l'un des quartiers du pied, qui règnent quelquefois depuis la couronne jusqu'au fer.

Après avoir examiné le pied à l'extérieur, il faut ensuite le lever & en examiner les parties de dedans, qui sont la fourchette & le sabot.

La corne de la fourchette doit être bien nourie, sans pourtant être trop grosse ni trop large, ce qu'on apelle, *Fourchette grasse :* défaut qui arive ordinairement aux Chevaux qui ont le talon bas; & alors la fourchette portant contre terre, le Cheval boite nécessairement. De même si la fourchette est trop petite & dessèchée, c'est le défaut des Chevaux encastelez, & une marque que cette partie est privée de nouriture.

La sole, qui est la corne située dans le creux du pied, entre les quartiers & la fourchette, doit être forte, épaisse, point dessèchée ni afoiblie par aucun instrument. Lorsque le dedans du pied n'est pas creux, & que la sole est plus haute que la corne du sabot, c'est une défectuosité qu'on apelle, *Pied comble.* Ces sortes de pieds, non-seulement sont dificiles à ferrer, mais ne valent rien pour la selle, ni pour le carosse; ils ne sont tout au plus bons que pour la charue.

Il y a encore d'autres accidens qui arivent au pied: Nous en parlerons dans la troisiéme Partie.

ARTICLE II.

De la beauté & des défauts des parties extérieures du Corps.

AVant que d'entrer dans le détail de la beauté & des défauts des parties extérieures du corps d'un Cheval, il est bon de se rapeller ici, que ce corps est composé, suivant la division générale que nous en avons faite dans le premier Chapitre, des Reins, des Rognons, des Côtez, du Ventre & des Flancs.

Des Reins.

Les Reins sont, suivant la dénomination commune, la partie supérieure du corps, depuis le garot jusqu'à la croupe.

La force des reins est une chose essentielle pour la bonté d'un Cheval. Il faut pour cela qu'ils soient un peu courts, & que l'épine du dos soit ferme, large & unie.

Plus un Cheval eſt court de reins, plus il raſſemble ſes forces; il galope mieux ſur les hanches, parce que ſes forces ſont plus unies; mais comme ſes mouvemens ſe font près de la ſelle, ils ſont incommodes au Cavalier. Il ne va jamais ſi bien le pas que celui qui a les reins longs; parce que ce dernier étend les jambes avec plus de facilité; mais auſſi celui qui a les reins trop longs ne galope pas ſi bien, ſes forces étant déſunies, ce qui l'empêche de ſe raſſembler.

Lorſqu'un Cheval n'a point l'épine du dos unie, & qu'il a le dos bas & enfoncé, on le nomme *Cheval enſellé*. Ces ſortes de Chevaux ont pour l'ordinaire un bel avant-main, l'encolure fort relevée, la tête placée haut, & couvrent leur Cavalier; ils ſont aſſez legers, & vont commodément pendant quelque tems; mais ils ſe laſſent bien-tôt; parce qu'ils ont peu de force, & ne peuvent pas porter ſi peſant qu'un autre; outre cela ils ſont dificiles à ſeller.

Dans un Cheval gras, qui eſt en bon état, & qui a l'épine du dos large, on doit voir au milieu de cette partie, un canal qui règne le long de l'épine; c'eſt ce qu'on apelle *avoir les reins doubles*.

Des Côtez.

Le tour des côtes doit prendre en rond depuis l'épine du dos juſques deſſous la poitrine à l'endroit où paſſent les ſangles; mais il faut prendre garde que les dernieres côtes qui joignent les flancs, ne ſoient trop arondies & retrouſſées; parce qu'un Cheval avec ce défaut, ne peut jamais prendre beaucoup de corps: Il mange ordinairement moins qu'un autre; & pour peu qu'il travaille, il a le ventre coupé comme un Levrier.

Quand un Cheval a la côte plate, c'eſt-à-dire, quand les côtes ſont ſerrées, plates & avalées, il n'a pas la reſpiration ſi libre, & il eſt dificile à ſeller ſans le bleſſer. Beaucoup de ces ſortes de Chevaux ne laiſſent pas avec ce défaut, d'avoir les reins bons, mais ils ont toujours une vilaine croupe.

Du Ventre.

Le ventre ne doit pas deſcendre plus bas que les côtes: il doit être large à proportion de la taille du Cheval.

Il y a des Chevaux qui ont trop de ventre, & d'autres qui n'en ont pas aſſez. Manquer de ventre, de corps, ou de boyau, ſont termes ſinonimes.

Un Cheval a trop de ventre, lorſque cette partie deſcend trop bas & eſt trop pleine: ce qu'on apelle, *Ventre avalé, Ventre de Vache.*

Lorſqu'un Cheval maigre commence à s'engraiſſer, il paroît avoir trop de ventre: mais quand il a la côte bien tournée, & qu'il n'a pas le flanc retrouſſé, le ventre paſſe à la croupe. Les ſurfaix à l'Angloiſe étant très-larges, ſont excellens pour ces ſortes de Chevaux.

Lorſqu'un Cheval n'eſt pas jeune, & qu'il a le ventre grand & avalé, qu'il mange beaucoup & qu'il touſſe ſouvent, c'eſt un acheminement à la pouſſe: maladie dont nous parlerons dans la troiſiéme Partie.

Des Flancs.

Les flancs doivent acompagner la rondeur du ventre & des côtes jusqu'auprès de la croupe.

Un grand défaut dans un Cheval, c'est lorsqu'il manque de flanc, c'est-à-dire, que cette partie n'est point assez remplie ; on l'apelle, *Flanc retroussé.*

Il y a des Chevaux, qui avec la côte bien tournée, ont le flanc creux. Quoiqu'ils soient gras & qu'ils ayent beaucoup de chair sur les côtes, ils manqueront toujours de flanc ; & l'on remarque que tout Cheval qui a de l'ardeur, quoiqu'il mange bien, devient toujours éflanqué par le moindre travail.

Lorsqu'un Cheval a quelque douleur ou quelque accident aux jarrets, ou à quelque autre partie du train de derriere, il est toujours éflanqué & étroit de boyau.

Quand le flanc d'un Cheval commence à batre plus qu'à l'ordinaire, sans avoir été surmené, on l'apelle, *Flanc alteré:* Et lorsqu'un Cheval est trop échaufé dans le corps, soit par trop de fatigue, soit qu'il soit actuellement malade, ou qu'il doive bien-tôt le devenir, le flanc lui bat comme à un poussif.

Il y a certains Chevaux, qui sans être altérez de flanc, souflent beaucoup en travaillant ; on les apelle pour cela *Soufleurs* ; mais si-tôt qu'on les arête, le flanc leur bat naturellement. Les conduits de la respiration étant trop étroits causent ce défaut.

Il y en a d'autres qui sont gros d'haleine : ils ont la respiration un peu plus libre qu'un soufleur, mais ils ne laissent pas de soufler beaucoup en travaillant ; ce qui est très-incommode, sur-tout pour les Chevaux de chasse & de carosse.

ARTICLE III.

De la beauté & des défauts des parties extérieures de l'Arriere-main.

LEs parties de l'Arriere-main, sont la croupe, les hanches, la queue, les fesses, les cuisses, le grasset, le jarret, & les jambes de derriere.

De la Croupe.

Il faut que la croupe soit ronde & large à proportion du corps du Cheval. Dans un Cheval qui est gras, il doit y avoir au milieu de la croupe, dans l'endroit où se place la croupiere, une ligne creuse depuis les rognons jusqu'à la queue ; c'est la continuation du canal dont nous avons parlé au sujet des reins doubles.

Quand la croupe ne s'étend point assez en rond depuis l'extrémité des reins jusqu'au haut de la queue, & que cette partie paroît extrêmement courte, on l'apelle, *Croupe avalée, coupée* ou *Cul de prune.* C'est un défaut assez ordinaire aux Chevaux Barbes, Espagnols & autres

nez dans les Pays orientaux: mais ce défaut qui n'eſt contraire qu'à la beauté, eſt réparé par la bonté de leurs hanches.

Lorſque les deux os des hanches, qui ſont aux deux côtez de la croupe, ſont trop élevez, on apelle les Chevaux qui ont cette diformité, *Chevaux cornus*. Ceux qui ont la côte plate & le ventre avalé, paroiſſent preſque toujours cornus.

Des Hanches.

Les hanches, qui ſont partie de la croupe, doivent être d'une juſte longueur. C'eſt par la ſituation du jarret qu'on juge de la ſtructure des hanches. Lorſque le jarret vient trop en arriere, les hanches ſont trop longues; & quoique les Chevaux qui ont ce défaut aillent bien le pas, ils ont beaucoup de peine à galoper aſſis & n'ont jamais grand'force.

Lorſque les hanches deſcendent à plomb depuis l'os de la hanche juſqu'au boulet, elles ſont alors trop courtes, & les Chevaux de cette ſtructure, marchent ordinairement roides de derriere; parce qu'ils ne peuvent pas facilement plier le jarret.

De la Queue.

La ſituation, la force & le port de la queue, font juger de la beauté de cette partie, & en même tems de la force du Cheval.

Il ne faut pas que la queue ſoit placée ni trop haut ni trop bas. La queue trop haute rend la croupe pointue, & la queue trop baſſe marque ordinairement foibleſſe de reins.

Le tronçon de la queue doit être gros, ferme & garni de poil. Si un Cheval ſerre la queue & qu'il réſiſte quand on veut la lui lever avec la main, c'eſt un ſigne de vigueur.

Un défaut contre la beauté de la queue, c'eſt lorſqu'il y a peu de poil: on l'apelle *Queue de rat*.

Non-ſeulement la queue doit être longue & garnie de poil; mais pour la grace de cette partie, il faut qu'elle deſcende en rond en ſortant de la croupe & non à plomb; c'eſt ce qu'on apelle, *porter la queue en trompe.*

Des Feſſes & des Cuiſſes.

Les feſſes & les cuiſſes d'un Cheval doivent être groſſes & charnues à proportion de la croupe, & le muſcle qui paroît au dehors de la cuiſſe, au deſſus du jarret, doit être fort épais; parce que les cuiſſes maigres, & qui ont ce muſcle petit, ſont une marque de foibleſſe au train de derriere. Il faut avec cela que les cuiſſes ſoient ouvertes en dedans. Un Cheval ſerré de derriere, qu'on apelle *Mal-gigoté*, eſt celui dont les cuiſſes ſont trop près l'une de l'autre.

Des Jarrets.

Il faut que les jarrets ſoient grands, larges, décharnez & nerveux. Les petits jarrets ſont foibles; & ceux qui ne ſont pas décharnez, qu'on

apelle *Jarrets gras*, sont sujets à avoir des courbes, des vessigons, & autres accidens, dont nous parlerons dans la troisiéme Partie. Ils sont encore la source de toutes les humeurs qui causent les maux des jambes.

Lorsque les jarrets sont serrez l'un près de l'autre, on apelle les Chevaux qui ont ce défaut, *Crochus* ou *Jartez*. C'est le même défaut que les cuisses serrées & un signe de foiblesse dans le train de derriere. Il se trouve pourtant quelquefois des Chevaux crochus qui ont assez de rein. Quand les jarrets sont trop tournez en dehors, c'est un défaut encore plus considérable que celui d'être crochu; jamais un Cheval ne peut s'asseoir sur les hanches.

A l'égard des autres parties des jambes de derriere, elles doivent avoir les mêmes qualitez que celles de devant, c'est-à-dire, être larges, plates, sèches, nerveuses, peu garnies de poil, excepté celui du fanon; & enfin elles doivent tomber sur une seule ligne depuis le jarret jusqu'au boulet.

ARTICLE IV.

Récapitulation des qualitez & des défauts dont on a parlé dans les trois Articles précédens, avec la maniere d'examiner un Cheval avant que de l'achetter.

LA premiere chose à examiner lorsque la figure d'un Cheval qu'on veut achetter nous plaît, c'est de voir s'il ne boite point, en le faisant troter en main sur le pavé.

Un Cheval qui boite marque tous les tems du trot avec la tête, & il apuie ferme à terre & promtement le pied de la jambe dont il ne boite point pour soulager l'autre.

Il y a des Chevaux qui en marchant badinent de la tête, comme s'ils étoient boiteux, quoiqu'ils ne le soient pas, on les apelle *Boiteux de la bride*.

Avant que de détailler toutes les parties d'un Cheval, il faut lui regarder à la bouche pour voir son âge, & s'il n'est point bégut, contremarqué & fillé, comme il est expliqué dans le Chapitre suivant.

Puis il faut suivre la division que nous avons faite ci-devant, en commençant par l'Avant-main.

Voir si la tête est petite, sèche, courte & bien placée.

Si le front est uni, s'il n'est point camus, ou au contraire s'il n'a point la tête trop busquée.

S'il a une épie au front, avec une étoile ou pelote.

Si les salieres ne sont point enfoncées ou creuses.

Si l'œil est clair, vif & effronté.

Si les yeux ne sont point trop gros ou trop petits. S'il n'a point la vitre obscure, & le fond de l'œil noir ou brun. S'il n'y a point quelque tache ou blancheur. Si la prunelle est grande & large; s'il n'y a point de dragon; & si l'œil n'est point cul de verre ou véron.

Si la ganache n'eſt point trop quarrée ; & l'entre-deux des os trop ſerré. Si entre les deux os de la ganache, il n'y a point quelque groſſeur ou glande.

Si la bouche n'eſt point trop fendue, ou trop petite.

Si la langue & les lèvres ne couvrent point les barres. Si la langue n'eſt point coupée par l'embouchure.

Si les barres ſont aſſez hautes & décharnées, ſans pourtant être trop tranchantes; ou ſi elles ne ſont point trop baſſes, trop rondes, ou trop charnues.

Si les nazeaux ſont aſſez fendus & aſſez ouverts.

Si la barbe eſt trop plate ou trop élevée ; ſi elle n'eſt point bleſſée, & ſi elle n'a point de duretez ou de calus.

Si l'encolure eſt relevée & tranchante près de la criniere ; ſi elle n'eſt point éfilée ou trop épaiſſe, renverſée, fauſſe ou panchante.

Si le garot eſt long & peu charnu ; s'il n'a point le coup de hache.

Si les épaules ſont plates, décharnées, libres & mouvantes ; ſi le Cheval n'eſt point trop chargé d'épaules, ou au contraire trop ſerré ; s'il ne les a point chevillées.

Si le poitrail n'eſt point trop large, trop avancé, ou trop étroit.

S'il n'eſt point trop élevé ſur les jambes ; ſi elles tombent en ligne droite depuis le haut du bras juſqu'au boulet.

Si le bras de la jambe eſt large, long & nerveux.

Si le genou eſt plat, large & décharné ; s'il n'eſt point plié en avant en forme d'arc (ce qu'on apelle *Jambe arquée*) ; s'il n'eſt point couronné ou enflé.

Si le canon eſt gros & court à proportion de la taille.

S'il n'y a point de ſur-os, d'oſſelets, de fuſées & de ſur-os chevillez.

Si le nerf de la jambe eſt détaché & éloigné de l'os, ſans dureté ni enflure.

Si le boulet eſt nerveux & gros ſans enflure ni couronne ; s'il n'y a point de molettes, & s'il n'eſt point trop fléxible.

Si le pâturon n'eſt point trop court ou trop long, c'eſt-à-dire, court-jointé ou long-jointé.

S'il n'eſt point droit ſur jambes ou bouleté.

Si un côté du pâturon n'eſt pas plus haut que l'autre ; s'il n'a pas de peignes.

Si la couronne acompagne la rondeur du pied, ſans être plus haute que le ſabot.

S'il ne ſe donne point des ateintes.

Si le pied n'eſt ni trop grand ni trop petit.

Si la forme du ſabot eſt ronde, & s'il a la corne unie & brune.

Si les talons ne ſont point ſerrez, ou un des quartiers plus haut que l'autre.

Si la fourchette eſt bien nourie ſans être trop groſſe & trop large ; ſi au contraire elle n'eſt point trop petite ou deſſèchée.

Si le dedans du pied est creux sans que la sole soit afoiblie.

Si les pieds ne sont point plats, encastelez, combles, cerclez; s'il n'y a point de seymes, d'avalure; s'il n'a point été forbu.

S'il place bien les pieds, & que la pince ne soit ni en dedans ni en dehors.

Il faut ensuite passer aux parties du Corps & de l'Arriere-main.

Voir si les reins sont assez courts, & si l'épine du dos est large, ferme & unie.

Si le Cheval n'est point ensellé; si le tour des côtes prend bien en rond, & s'il ne les a point trop serrées.

S'il a trop de ventre ou de boyau, ou au contraire, s'il n'est point éflanqué; s'il n'a pas le flanc retroussé, alteré ou poussif.

S'il n'est point soufleur ou gros d'haleine.

Si la croupe est ronde & large, si elle n'est point avalée; si le Cheval n'est point cornu.

Si les hanches ne sont point trop longues ou trop courtes.

S'il a la queue bien placée; s'il la porte en trompe; si le tronçon est gros & ferme & garni de poil; s'il n'a point une queue de rat.

Si les cuisses & les fesses sont grosses & charnues; si elles ne sont point trop serrées l'une contre l'autre.

Si les jarrets sont grands, larges, nerveux, & décharnez.

Si le Cheval n'est point crochu, ou au contraire, si les jarrets ne sont point trop tournez en dehors; s'il n'a point de vessigons, de courbes, &c.

Si les jambes de derriere sont larges, plates, sèches & nerveuses; s'il n'a point trop de poil aux jambes.

Après avoir ainsi détaillé toutes les parties d'un Cheval, il faut le faire monter, pour voir s'il marche bien, c'est-à-dire, s'il lève les jambes avec facilité, sans se croiser ni billarder. Celui qui se croise, porte les deux pieds de devant en dedans, en les passant l'un par dessus l'autre en marchant; & celui qui billarde fait le contraire, il les jette en dehors, & lève les pieds fort haut. Le premier défaut fait qu'un Cheval se coupe en marchant, & celui qui billarde se fatigue & se ruine bientôt. Pour mieux s'apercevoir de ces défauts, il faut faire venir un Cheval droit à soi au pas, & non en tournant ni au galop, comme font les Maquignons lorsqu'ils veulent vendre ces sortes de Chevaux.

Il faut ensuite voir s'il tient les reins droits sans se bercer; s'il marche la tête haute & bien placée; s'il ne pèse point à la main; s'il ne donne point des coups de tête; s'il a un pas hardi sans broncher; s'il galope légerement & surement; s'il prend bien l'éperon; s'il rassemble facilement ses forces à l'arêt après qu'on l'a échapé de la main.

Un Cheval qui auroit toutes les qualitez que l'on vient de décrire, sans en avoir les défauts, seroit sans contredit un animal parfait; ce qui est rare à trouver: mais comme il est essentiel à un connoisseur de tout savoir, j'ai jugé à propos de mettre cette récapitulation à la fin de ce Chapitre.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

De l'Age du Cheval.

COMME la connoiſſance la plus particuliere de l'âge du Cheval ſe tire de la connoiſſance de ſes dents, il eſt néceſſaire d'en expliquer la diſpoſition & la diférence.

Les Chevaux ont quarante dents, qui ſe diviſent en dents machelieres, en dents de devant, & en crocs ou crochets.

Les Jumens ont rarement des crochets; & quand elles en ont, ils ſont fort petits.

Les dents machelieres ſont placées au fond de la bouche, au delà des barres. Il y en a vingt-quatre: ſavoir, douze à la machoire ſupérieure, rangées ſix de chaque côté, & autant à la machoire inférieure, rangées dans le même ordre. Ces dents ne tombent point pour faire place à d'autres, comme celles de devant, & ne ſervent point à la diſtinction de l'âge.

Les dents de devant ſont au nombre de douze: ſavoir, ſix à la machoire ſupérieure & ſix à la machoire inférieure. Environ quinze jours après la naiſſance d'un Poulain, elles commencent à pouſſer, & s'apellent *Dents de lait*; elles ſont courtes, & petites, blanches, & non creuſes: Elles tombent pour faire place à d'autres, qui ſervent à indiquer l'âge.

A deux ans & demi, il en tombe quatre, à la place deſquelles viennent les pinces, qui ſont placées ſur le devant de la bouche, deux deſſus & deux deſſous.

A trois ans & demi, ou environ, il en tombe quatre autres; & celles qui viennent à leur place, s'apellent *les Mitoyennes*; elles ſont placées proche des pinces, deux deſſus & deux deſſous, à chaque côté des machoires.

Les pinces & les mitoyennes font leur croiſſance en peu de tems.

A quatre ans & demi, les quatre dernieres dents de lait tombent, & font place à quatre autres qu'on apelle *les Coins*.

Quand les coins commencent à pouſſer, la dent ne fait que border la gencive, & croît peu à peu. Il reſte un creux dans le milieu de la dent, lequel ſert à marquer l'âge du Cheval.

Le mot de *marquer*, vient de la marque noire qui ſe trouve dans le creux des coins.

A ſix ans, le creux commence à ſe remplir & la marque noire commence auſſi à diminuer juſqu'à ſept ans & demi ou huit ans, qu'elle eſt effacée: alors on dit que le Cheval a raſé, c'eſt-à-dire, que le creux eſt rempli, & la marque noire effacée, parce que la dent eſt pleine & unie, comme ſi elle avoit été raſée.

Il y a des Chevaux qui marquent toute leur vie, c'eſt-à-dire, aux-

quels la marque noire dont nous venons de parler, ne s'efface jamais: cela provient de la dureté des dents qui ne s'usent point. On les apelle *Béguts.*

Les Chevaux Polonois, les Hongrois, les Cravates, sont sujets à être béguts; & les Jumens plus que les Chevaux.

Comme il ne sufit pas pour la distinction de l'âge, qu'un Cheval ait cette marque noire, & qu'il faut encore qu'il y ait un creux dans la dent, c'est à cette diférence que l'on connoît un Cheval bégut, quand il a passé huit ans.

Quand un Cheval a rasé ou qu'il est bégut, & qu'on ne peut plus distinguer l'âge aux dents des coins, c'est aux crochets qu'on les connoît.

Les crochets sont placez au delà des coins sur les barres. Il y en a quatre, deux en haut, & deux en bas, à chaque côté des machoires. Ils ne sont précédez non plus que les dents machelieres, d'aucune dent de lait.

Les crochets de la machoire inférieure percent tantôt à trois ans & demi, tantôt à quatre, & ceux de la machoire supérieure poussent ordinairement à quatre ans, quelquefois à quatre ans & demi, quelquefois avant les coins, quelquefois après; jusqu'à l'âge de six ans ils sont fort pointus & cannelez, c'est-à-dire, creusez dans l'intérieur de la bouche.

Avant qu'un Cheval ait les crochets d'en haut, il n'est pas capable de grande fatigue, & beaucoup sont malades lorsqu'ils leur poussent.

Vers les dix ans, les crochets d'en haut paroissent fort usez; & comme la gencive commence aussi à se retirer à cet âge-là, & que les dents deviennent décharnées, elles semblent s'alonger.

Lorsqu'un Cheval ne marque plus par les dents ni par les crochets, il faut éxaminer ses sourcils, pour voir s'il n'est point fillé.

Sur les treize à quatorze ans, il vient des poils blancs sur les sourcils en plus ou moins grand nombre, selon que le Cheval est âgé, (& c'est ce qu'on apelle *filler,*) de sorte qu'un Cheval de dix-huit à vingt ans, a les sourcils tout à fait blancs.

Un Cheval engendré d'un vieux Etalon, & d'une vieille Cavale, commence ordinairement à filler dès l'âge de neuf à dix ans.

Les Chevaux rubicans, qui ont des poils blancs semez par tout le corps, paroissent fillez aussi, quoiqu'ils ne le soient pas. Ainsi à ces sortes de Chevaux, il faut avoir recours aux crochets.

Les crochets usez, les dents jaunes, crasseuses, longues & décharnées, & les poils blancs sur les sourcils, sont toutes preuves de vieillesse, auxquels signes on connoît les Chevaux béguts & contre-marquez.

On apelle *Contre-marqué*, celui à qui on a adroitement avec un burin creusé les coins; & à qui on a ensuite mis une fausse marque noire dans le creux de la dent; mais quelque adroit qu'on soit, il s'échape toujours quelques traits de burin, qu'il est aisé de voir, quand on éxamine de près.

Ces ſubtils Maquignons pour la contre-marque des Chevaux, ont encore la trompeuſe adreſſe de rogner les crochets & de les rendre pointus; mais heureuſement ils ne peuvent les alonger, & il ne ſufit pas qu'un crochet ſoit pointu & cannelé pour juger de la jeuneſſe du Cheval, il faut encore qu'il ſoit long.

Quelques Maquignons en Allemagne, & ſur tout les Juifs, ſont fort experts dans ces artifices. Ils ont encore une métode auſſi pernicieuſe pour faire paroître un Cheval plus âgé qu'il n'eſt, ils lui arrachent les dents de lait vers les trois ans; & comme les pinces, les mitoyennes, & les coins viennent à leur place, ils vendent ces Chevaux pour quatre à cinq ans, lorſqu'ils n'en ont que trois, & qu'ils ne ſont pas en état de ſuporter aucune fatigue.

CHAPITRE IV.

De la diférence des Poils.

PLUSIEURS Auteurs, ſur tout les Italiens, ont fait d'amples Diſſertations ſur la conſtitution du Cheval, par raport à la diférence des poils; mais comme je ſuis perſuadé que ce n'eſt qu'un jeu de la nature, & que de tous poils il y a de bons Chevaux, je donnerai ſimplement le nom & la définition de chaque poil.

C'eſt un terme impropre que de dire; ce Cheval eſt de telle couleur; il faut dire, d'un tel poil ou d'une telle robe.

Le Cheval bai eſt le plus commun de tous les poils. Il eſt de couleur de châtaigne, plus ou moins claire ou obſcure; ce qui forme les diférens bais, comme bai clair, bai châtain, bai brun, bai doré, bai à miroir.

BAI CLAIR, eſt celui, dont la couleur eſt plus claire que celle d'une châtaigne.

BAI CHATAIN, eſt celui qui eſt de la couleur d'une châtaigne.

BAI BRUN, eſt un bai très obſcur, & preſque noir, excepté aux flancs & au bout du nez; & alors on dit, qu'un Cheval a du feu, c'eſt-à-dire, des poils roux.

BAI DORÉ, eſt celui, dont le fond du poil eſt de couleur jaune.

BAI A MIROIR, ou BAI MIROUETTÉ, eſt celui qui a des marques ſur la croupe d'un bai plus obſcur.

Il faut remarquer que tous les Chevaux bais ont les extrémitez, les crins & la queue noire.

NOIR. Il y a deux ſortes de noir; noir get, & noir mal teint.

Noir get, eſt un noir clair & beau.

Noir mal teint, eſt un noir brun, qui a les flancs & les extrémitez lavées, c'eſt-à-dire, d'un poil plus d'éteint.

GRIS, eſt celui dont le poil eſt mêlé de blanc & de noir.

Il y a gris pommelé, gris ſale, gris argenté.

Gris pommelé, eſt celui qui a ſur la croupe & ſur le corps des eſpèces de pelotes, les unes plus noires, les autres plus blanches.

Gris ſale, eſt un poil où il y a plus de noir que de blanc.

Gris argenté, a très-peu de poils noirs, ſemez ſur un fond blanc & clair.

TIGRE, eſt un gris tiſonné, qui a des marques larges & toutes noires ſur un poil blanc.

POIL D'ETOURNEAU, eſt une eſpèce de gris encore plus brun que le gris ſale.

Il faut remarquer que tous les Chevaux gris, quand ils ſont vieux, deviennent blancs, & qu'il y a très-peu de Poulains qui naiſſent tout-à-fait blancs.

PIE, eſt un mêlange de blanc & d'une autre couleur par grands placards.

Il y a trois ſortes de Chevaux pies; Pies noirs, Pies bais, & Pies alzans.

ALZAN, eſt une eſpèce de bai roux, comme le poil des Vaches. Il y a alzan clair & alzan brulé.

Alzan clair, eſt celui qui a moins de roux.

Alzan brulé, eſt un alzan foncé fort brun.

ROUHAN, eſt un poil mêlé de rouge & de blanc. Il y a rouhan vineux, & rouhan cap-de-maure.

Rouhan vineux, eſt celui qui tire plus ſur le rouge.

Rouhan cap-de-maure, a la tête & les extrémitez noires, & le reſte du corps rouhan.

RUBICAN, c'eſt lorſqu'un Cheval noir, bai, ou alzan, a des poils blancs ſemez par le corps, ſur tout aux flancs.

POIL DE SOURIS, eſt celui qui eſt de la couleur de cet animal; il y en a de ce poil, qui ont la raie noire ſur le dos.

LOUVET, ſe dit des Chevaux qui ont un poil de loup; il y en a de clairs & d'obſcurs; quelques uns ont auſſi la raie noire ſur le dos.

AUBER, MILLE FLEUR, FLEUR DE PECHER, ſont la même choſe. Ce poil a la couleur de fleur de pêcher.

TRUITÉ; on donne ce nom au Cheval qui a le fond du poil blanc, & le corps & la tête mouchetez de petites marques rouſſes ou alzanes.

PORCELAINE, eſt un poil biſarre, dont le fond eſt blanc, avec des taches ſur tout le corps, comme on en voit ſur les vaſes de porcelaine.

ISABELLE, eſt une eſpèce de jaune clair qui tire ſur le blanc. Iſabelle doré, eſt un jaune plus vif.

SOUPE DE LAIT, eſt une eſpèce de blanc ſale.

Tous les Chevaux, de quelques poils qu'ils ſoient, qui ont les extrémitez, les crins & la queue noirs, ſont les plus eſtimez, & ſont effectivement les plus beaux à la vue.

Ceux qui ont les flancs & les extrémitez lavez, ſont communément moins eſtimez.

La Nature varie tant en fait de couleurs, qu'il ſe trouve beaucoup

d'autres poils, dont nous ne raportons point le nom, parce qu'on leur donne celui qui aproche le plus de ceux dont on vient de donner la définition.

On apelle un Cheval zain, celui qui n'a aucune marque blanche naturelle. C'est pourquoi les Chevaux blancs ou gris ne peuvent pas s'apeller zains.

Tous les Chevaux nez dans les Pays orientaux & méridionnaux, comme Turcs, Persans, Arabes, Barbes, ont le poil beaucoup plus ras que les autres Chevaux.

Quand le bas de la jambe d'un Cheval est blanc; cette marque s'apelle *Balzane*.

De ceux qui ont des balzanes, les uns s'apellent *Travat*, les autres, *Trastravat*.

Quand un Cheval a le bas de la jambe de derriere & de celle de devant du même côté blanc, on l'apelle *Travat*.

TRASTRAVAT, est celui dont les balzanes sont oposées. Quand, par exemple, la jambe de devant hors du montoir, & celle de derriere du côté du montoir; ou bien celle de devant du côté du montoir & celle de derriere hors du montoir, sont blanches, cela s'apelle *Trastravat*.

Il y a des Chevaux balzans des quatre pieds, c'est-à-dire, qui ont le bas des quatre jambes blanc..

Il y en a qui ont des balzanes mouchetées de noir, qu'on apelle *Jambes herminées*.

L'étoile ou pelote, est une marque blanche au front du Cheval. Si la marque blanche prend depuis le front jusqu'au bas de la tête, cela s'apelle *Chanfrain blanc*, ou *Belle face*.

Quand un Cheval est zain, on peut lui faire une pelote artificielle, comme nous l'enseignerons dans la troisiéme Partie.

On apelle *Epie* ou *Molette*, le retour du poil que les Chevaux ont au front, aux flancs & autres endroits, & qui est à contre-sens.

L'EPÉE ROMAINE, est une épie ou retour de poil qui règne à quelques Chevaux le long de la criniere; cette marque est assez rare & fort estimée des curieux en poil.

COUP DE LANCE, est une cavité sans cicatrice, qui se trouve au col, ou à l'épaule de quelques Chevaux Turcs, Barbes & Espagnols.

Les Curieux atribuent aux Chevaux qui portent ces marques, des qualitez infinies; mais les Auteurs, qui ont si amplement écrit sur les conjectures que l'on doit tirer de ces diférentes marques, & de ces diférens poils, ont l'expérience contr'eux: car elle prouve que la bonté d'un Cheval dépend de sa ressource & de sa vigueur, qui sont des qualitez intérieures, & non de son poil, ni de ses marques extérieures. Il n'y a qu'une seule chose à dire là-dessus; c'est que pour le coup d'œil, certaines marques & certains poils, plaisent plus que les autres.

CHAPITRE V.

Remarques sur les Chevaux de diférens Pays.

TOUS les Auteurs ont donné la préférence au Cheval d'Espagne, & l'ont regardé comme le premier de tous les Chevaux pour le manège, à cause de son agilité, de ses ressors, & de sa cadence naturelle: Pour la pompe & la parade, à cause de sa fierté, de sa grace & de sa noblesse; pour la guerre dans un jour d'afaire, par son courage & sa docilité. Quelques uns s'en servent pour la chasse & pour le carosse; mais c'est dommage de sacrifier à ce dernier usage un si noble animal.

M. le Duc de Newcastle, qui donne de grands éloges au Cheval d'Espagne, ne lui trouve qu'un défaut, qui est d'avoir trop de mémoire; parce qu'il s'en sert pour manier de soi-même & pour prévenir la volonté du Cavalier; mais ce défaut, si c'en est un, n'est que l'effet de sa gentillesse & de sa ressource, dont il est aisé de profiter, en suivant les principes de la vraie Ecole.

C'est des haras d'Andalousie que sortent les meilleurs Chevaux. La race en avoit été bien abatardie dans les derniers tems, par l'avarice de ceux qui les gouvernoient, & qui préféroient les Mulets aux Chevaux, parce qu'ils en tiroient plus de profit; mais depuis quelques années, on a remedié à cet abus.

Le Cheval Barbe est plus froid & plus négligent dans son alure; mais lorsqu'il est recherché, on lui trouve beaucoup de nerf, de légereté & d'haleine. Il réüssit parfaitement aux airs relevez, & dure longtems dans une Ecole. En France, on se sert plus volontiers de Chevaux Barbes, que de Chevaux d'Espagne pour les haras. Ce sont d'éxcellens Etalons pour tirer des Chevaux de chasse: les Chevaux d'Espagne ne réüssissent pas de même, parce qu'ils produisent des Chevaux de plus petite taille que la leur; ce qui est le contraire du Barbe.

Les Napolitains sont pour la plûpart indociles, & par conséquent dificiles à dresser. Leur figure ne prévient pas d'abord, parce qu'ils ont ordinairement la tête trop grosse, & l'encolure trop épaisse; mais ils ne laissent pas avec ces défauts, d'être fiers, & d'avoir de beaux mouvemens. Un atelage de Chevaux Napolitains bien choisis & bien dressez à cet usage est fort estimé.

Les Chevaux Turcs ne sont pas si bien proportionnez que les Barbes & les Chevaux d'Espagne. Ils ont pour la plûpart l'encolure éfilée, le dos trop relevé; ils sont trop longs de corps, & avec cela ont la bouche sèche, l'apui mal-aisé, peu de mémoire; sont coleres, paresseux, & quand ils sont recherchez, ils partent par élans, & à l'arêt ils s'abandonnent sur l'apui & sur les épaules; ils ont encore les jambes très-menues, mais très-nerveuses, & quoique les pâturons soient longs, ils ne

ſont pas trop fléxibles. Ils ſont grands travailleurs à la campagne avec peu de nouriture, de longue haleine, peu ſujets aux maladies. Par ces qualitez & par ces défauts, il eſt aiſé de juger que les Chevaux Turcs ſont plus propres pour la courſe que pour le manège.

Les haras d'Allemagne ſont entretenus d'Etalons Turcs, Barbes, Eſpagnols, & Napolitains; c'eſt pourquoi il y a dans ce Pays de parfaitement beaux Chevaux; mais peu réüſſiſſent bien à la chaſſe, parce que ceux qui y ſont nez, n'ont pas ordinairement beaucoup d'haleine.

M. de la Broue dit que les Chevaux Allemans ſont naturellement malicieux & ramingues. Ce qu'on atribuoit de ſon tems à leur mauvais naturel, provenoit peut-être de l'imprudence de ceux, qui en les exerçant, les recherchoient d'abord avec trop de violence & de ſujettion.

Les Chevaux Danois ſont bien moulez & ont de beaux mouvemens; on en fait de braves ſauteurs. Ils ſont excellens pour la guerre, & l'on tire de ce Pays de ſuperbes atelages.

Il y a deux Provinces en France d'où l'on tire de fort beaux & bons Chevaux, le Limouſin & la Normandie. Les Chevaux Limouſins tiennent beaucoup du Barbe, auſſi ſont-ils excellens pour la chaſſe. Le Cheval Normand eſt meilleur pour la guerre que pour la chaſſe: Il a plus de deſſous, c'eſt-à-dire, plus de jambes, & eſt plutôt en état de rendre ſervice que le Limouſin, qui n'eſt dans ſa force qu'à huit ans. Depuis qu'on a mis en Normandie des Etalons de taille & étofez, on en tire de parfaitement beaux Chevaux de caroſſe, qui ont plus de légereté, plus de reſſource, & une auſſi belle figure que les Chevaux d'Hollande.

Les Chevaux Anglois ſont les plus recherchez pour la courſe & pour la chaſſe, par leur haleine, leur force, leur hardieſſe & la légereté avec laquelle ils franchiſſent les haies & les foſſez. S'ils étoient aſſouplis par les règles de l'art avant de les faire courre (ce que l'on pratique peu) les reſſors en ſeroient plus lians, ſe conſerveroient plus long-tems, & le Cavalier ſeroit plus commodément; ils auroient la bouche plus aſſurée, & ils ne ſeroient pas ſi ſujets, comme le dit M. le Duc de Newcaſtle, à rompre le col à leur homme, quand ils ceſſent de galoper ſur le tapis, c'eſt-à-dire, ſur le terrain uni. Les meilleurs ſont de la Province d'Iorkſire.

On ſe ſert communément en France des Chevaux d'Hollande pour le caroſſe. Ceux de la Nort-hollande ou de Friſe ſont les meilleurs.

Il y a beaucoup de Chevaux Flamands qu'on veut faire paſſer pour Chevaux d'Hollande; mais preſque tous pèchent pour avoir les pieds plats, ce qui eſt un des plus grands défauts qu'un Cheval de caroſſe puiſſe avoir.

CHAPITRE VI.

De la Bride.

LEs premieres Brides dont on s'eſt ſervi, n'étoient qu'un ſimple morceau de bois ou de fer arondi, que l'on mettoit dans la bouche d'un Cheval, ſans branche ni gourmette, & l'on atachoit des longes aux deux extrémitez de cette embouchure. On ajoûta dans la ſuite des branches, que l'on atacha à la place des longes, & l'on mit des eſpèces de rènes au bas de chaque branche; mais comme on s'aperçut que cet inſtrument ne faiſoit pas encore aſſez d'effet, on inventa enfin la gourmette, & par ce moyen la bride travailla ſur les barres & ſur la barbe également, par le ſecours des rènes qui font agir les branches, leſquelles branches produiſent l'effet du levier & font agir le mors & la gourmette conjointement.

La plûpart des anciens Ecuyers, croyant que toute l'obéïſſance qu'on pouvoit tirer d'un Cheval étoit renfermée dans la maniere d'ordonner la bride, la composerent d'une multitude de pièces tant fixes que mouvantes, dont les étranges effets cauſez par des mors rudes, joints à une gourmette trop courte, obligeoient le Cheval de forcer la main du Cavalier, juſqu'à s'emporter & à s'en aller ſur le mors, ſans qu'on pût l'arêter, en ſorte que cette grande ſujettion les déſeſperoit au lieu de les rendre obéïſſans.

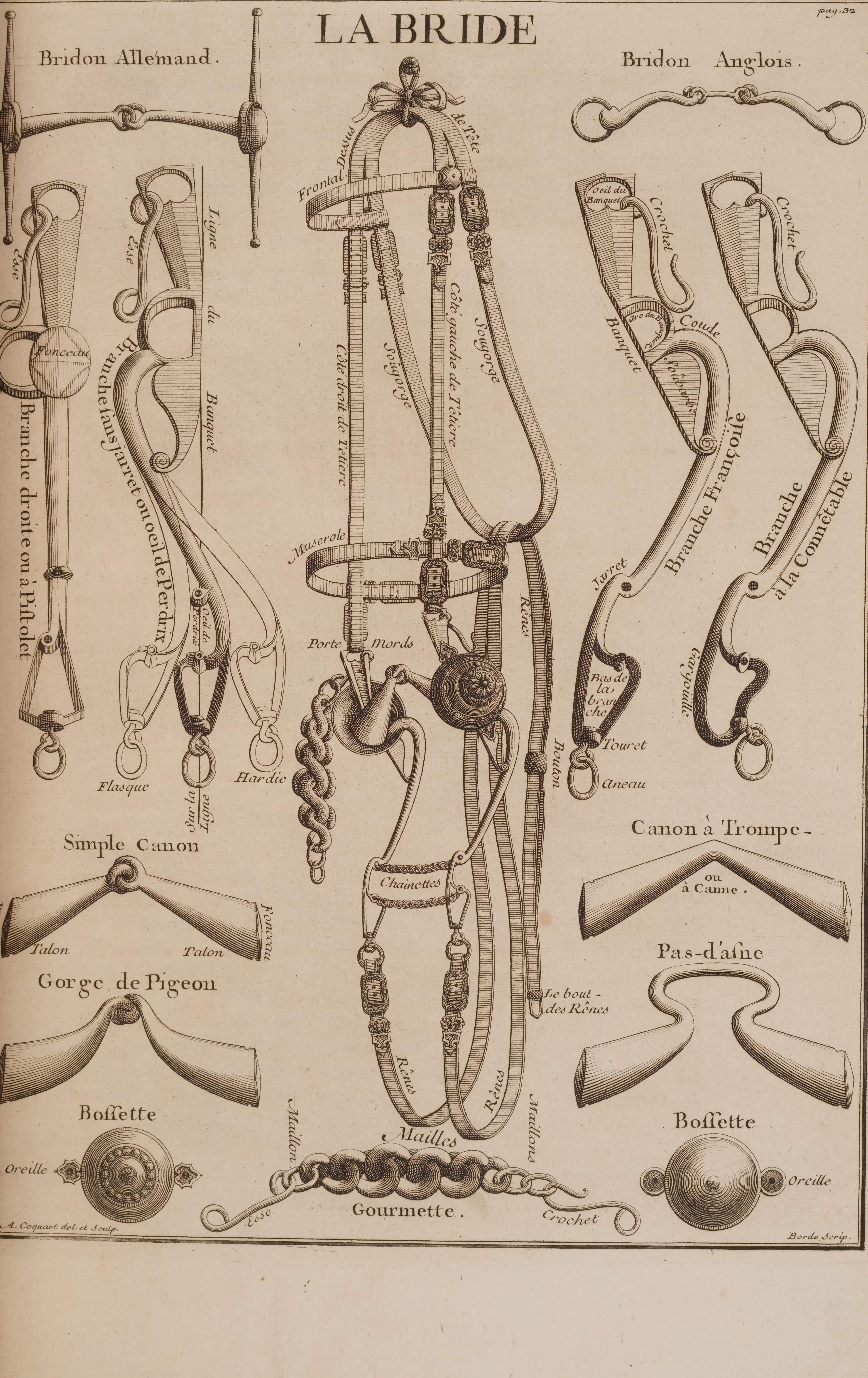
Pignatel, ce fameux Ecuyer, qui étoit en ſi grande réputation à Naples vers la fin du ſeiziéme ſiecle, ne donna pas long-tems dans cette erreur, & inventa une ſorte d'embouchure compoſée de trois pièces mouvantes, laquelle reſſembloit aſſez à la gorge de pigeon, & étoit infiniment plus douce que celles dont on s'étoit ſervi juſqu'alors, perſuadé, par ſa propre expérience que la bride devoit plutôt ſervir à avertir le Cheval de la volonté du Cavalier qu'à le contraindre. Il diſoit que ſi les brides avoient par elles-mêmes la proprieté miraculeuſe de faire la bouche d'un Cheval, & de le rendre obéïſſant, le Cavalier & le Cheval ſeroient habiles au ſortir de la boutique d'un Epronnier.

Nous ne parlerons donc uniquement que des brides qui n'offenſent point la bouche; puiſque le ſentiment des plus habiles Ecuyers eſt confirmé par l'expérience, qui nous prouve que les mors les plus ſimples & les plus doux en conſervant la bouche d'un Cheval, ſufiſent pour en tirer toute l'obéïſſance qu'une main ſavante doit en atendre: que la bonté de la main doit l'emporter ſur celle de la bride, qui n'eſt qu'une cauſe ſeconde, & que les barres & la barbe ſont des parties trop tendres pour ſoufrir, ſans être alterées ou eſtropiées, les effets d'une bride trop rude & mal ordonnée.

Avant que d'expliquer les effets de la bride, nous commencerons par détailler toutes les parties dont elle eſt compoſée.

Je

LA BRIDE


Bridon Allemand.
Bridon Anglois.
Esse
Fonceau
Branche droite ou à Pistolet
Esse
Ligne du Banquet
Branche sans jarret ou oeil de Perdrix
Oeil de Perdrix
Flasque
Sur la Ligne
Hardie
Frontal.
Dessus de Tête
Côté droit de Têtiere
Sougorge
Côté gauche de Têtiere
Sougorge
Muserole
Porte Mords
Rênes
Bouton
Chainettes
Le bout des Rênes
Rênes
Rênes
Mailles
Maillon
Maillons
Esse
Gourmette.
Crochet
Oeil du Banquet
Crochet
Coude
Banquet
Arc du Banquet
Soubarbe
Branche Françoise
Jarret
Bas de la branche
Touret
Aneau
Crochet
Branche à la Connêtable
Gargouille
Simple Canon
Talon
Talon
Fonceau
Gorge de Pigeon
Canon à Trompe- ou à Canne.
Pas-d'asne
Bossette
Oreille
Bossette
Oreille
A. Coquart del. et Soulp.
Borde Scrip.

Je dirai premierement, que quoique le terme de Mors, d'Embouchure & de Bride soient sinonimes, suivant l'usage; il n'y a à proprement parler que celui de bride qui soit générique, car le mors ou l'embouchure regarde particulierement la partie qui est dans la bouche.

La bride est composée de trois parties principales; savoir, le mors ou l'embouchure, qui se place dans la bouche du Cheval; la branche, qui est atachée aux deux extrémitez de l'embouchure; & la gourmette qui fait son effet sur la barbe.

ARTICLE PREMIER.

Du Mors.

LE Mors ou l'Embouchure, est un morceau de fer arondi, qui se met dans la bouche du Cheval; on l'apelle communément *Canon.* Les deux extrémitez du canon, où sont atachées les branches, se nomment *Fonceaux*; & la partie située entre le fonceau & le milieu du canon, s'apelle *le Talon.*

On se servoit autrefois de plusieurs sortes de canons, dont la structure étoit aussi singuliére que dangéreuse pour la bouche du Cheval; mais on n'en admet présentement que trois, ou au plus quatre, qui sont, le simple canon, le canon à trompe ou à canne, le canon à liberté de langue, & le pas-d'âne.

Le simple canon est composé de deux pièces, parce qu'il est brisé dans le milieu, ce qui lui donne plus de jeu. C'est aussi la plus douce de toutes les embouchures, & celle qui contraint moins la bouche du Cheval.

Le canon à trompe ou à canne n'est point brisé dans le milieu, & n'est composé que d'une seule pièce, ce qui le rend plus rude que le simple canon.

Le canon à liberté de langue, est celui au milieu duquel il y a un espace vuide pour loger la langue du Cheval. Cette liberté donne, selon sa forme, plusieurs dénominations au mors; comme, *Gorge de pigeon, Canon montant* & *Pas-d'âne.*

On apelle, *Canon à gorge de pigeon*, celui dont l'espace vuide & relevé, qui est au milieu du canon, va en diminuant par en haut. Il y a des gorges de pigeon brisées & non brisées: Et lorsque la liberté est encore plus haute que celle du canon à gorge de pigeon ordinaire, on l'apelle, *Canon montant.* Le montant de ces embouchures se proportionne à l'épaisseur de la langue.

Le pas-d'âne, est un canon dont l'espace est plus grand & plus fort que celui de la gorge de pigeon. Il n'est point brisé dans le milieu. Ce canon est un reste des anciennes embouchures rudes, qu'on devroit abolir: On ne s'en sert plus guéres que pour quelques Chevaux de carosse.

Il se trouve encore quelques pas-d'âne à liberté gagnée; il y en a de brisez & de non brisez. On les apelle, *Col d'oye*; la liberté en est plus

large & plus écrasée qu'au pas-d'âne ; mais je ne conseillerois pas de faire aucun usage ni de l'une ni de l'autre de ces embouchures.

ARTICLE II.

De la Branche.

LA Branche, dont le propre est de faire agir l'embouchure, à laquelle elle est atachée par les fonceaux, est composée du banquet; de l'œil du banquet; de l'arc du banquet; de la soubarbe; du coude; du jarret; du bas de la branche ; du touret; des anneaux & des chainettes.

Le banquet est la partie du haut de la branche; il est aussi composé de deux autres parties, qu'on apelle l'*Oeil du banquet* & l'*Arc du banquet*.

L'œil du banquet, est le trou d'en haut de la branche où passe le porte-mors, & où est aussi atachée la gourmette.

L'arc du banquet, est cette partie en forme d'arc, dans laquelle entrent les deux extrémitez de l'embouchure. Cette partie est cachée par les bossettes, lesquelles bossettes s'atachent par les deux oreilles, qui en sont les deux extrémitez; savoir, l'oreille d'en haut atachée au dessous de l'œil du banquet; & l'oreille d'en bas, sur la partie qu'on apelle, *Soubarbe*.

Le coude, est l'endroit au dessous de l'arc du banquet, qui prend un tour circulaire en forme d'S. Les branches droites, qu'on apelle aussi *Branches à pistolet* ou *Buades*, n'ont point de coude.

Le Jarret, est le milieu de la branche au dessous du coude.

Le bas de la branche, est l'espace vuide qui se trouve au dessous du jarret & au dessus du touret.

Le touret, est un clou arêté dans la partie du bas de la branche, par une grosse tête & recourbé par la pointe, pour tenir l'anneau dans lequel on passe les rènes.

Les deux chainettes sont atachées aux deux branches par chacune deux petits tourets. Pour les Chevaux de carosse, au lieu de chainettes, on y met ordinairement une petite barre de fer, qui tient les branches & le mors plus en état.

Il n'y avoit point autrefois d'œil au haut de la branche; la gourmette étoit atachée au dessus du mors, comme on voit aux mors à la Genette & à la Moresque.

Il y a présentement quatre sortes de branches en usage; ce sont la branche droite, qu'on apelle aussi *à Pistolet* & *Buade*; la branche à la Françoise; la branche sans jarret, autrement *œil de Perdrix*, & la branche à la Conêtable.

La branche droite, ou à pistolet, qu'on apelle aussi *Buade*, du nom de celui qui l'a inventée, est celle dont on se sert pour les jeunes Chevaux, parce qu'elle contraint moins: & pour cela, on fait ordinaire-

ment les branches longues, ce qui en rend le mors encore plus doux, la ſujettion venant de loin, ne contraint pas le Cheval ſi rudement, qu'une branche courte dont l'effet eſt plus ſubit.

La branche à la Françoiſe, eſt celle qui a un jarret au milieu, qui en interrompt le contour.

La branche ſans jarret, ou œil de perdrix, eſt celle dont la tournure n'eſt point interrompue par un jarret; & ce qu'on apelle *œil de Perdrix*, eſt un trou qui ſert à paſſer un touret pour tenir la chainette.

La branche à la Conêtable n'eſt diſtinguée de la Françoiſe que par le bas de la branche, parce que la gargouille, qui eſt la partie du devant du bas de la branche, eſt beaucoup plus alongée & rejettée en deſſous, ce qui fait que le trou du touret ſe trouve auſſi rejetté en arriere: Et aux autres branches, le trou par où paſſe le touret, ſe trouve directement au bas de la branche. On l'apelle *à la Conêtable*, parce qu'elle eſt de l'invention de M. le Conêtable de Montmorenci, le meilleur homme de Cheval de ſon tems.

Il y a encore une ancienne branche, depuis peu revenue à la mode; c'eſt une eſpèce de mors à la Houſarde, dont la branche eſt très-courte & n'a qu'une chainette. Elle ſe fait de diférentes tournures, comme les autres branches, quelquefois tournée en S, quelquefois toute droite, & quelquefois le trou du touret en deſſous. Cette branche peut paſſer pour les petits Chevaux & les coureurs, lorſqu'ils ont la bouche faite, parce qu'elle a moins de poids que les autres branches.

On juge de l'effet de la branche par la ligne du banquet, qui eſt une ligne à plomb, qu'on tire depuis le haut & le long du banquet, juſqu'au bas de la branche, ce qui en détermine la force ou la foibleſſe; en ſorte qu'une branche eſt, ou hardie ou flaſque ou ſur la ligne.

La branche hardie, eſt celle qui a le trou du touret au delà de la ligne du banquet; c'eſt-à-dire, le bas de la branche pouſſé en avant; ce qui augmente plus ou moins l'effet de l'embouchure, ſelon qu'elle eſt plus ou moins hardie.

La branche qu'on apelle *Flaſque*, eſt celle qui a le trou du touret en deçà de la ligne du banquet, c'eſt-à-dire, rejettée en arriere, ce qui diminue l'effet de l'embouchure, à proportion de ce qu'elle eſt plus ou moins flaſque.

La branche ſur la ligne, eſt celle qui n'eſt ni hardie ni flaſque, dont le bas de la branche n'eſt ni pouſſé en avant, ni rejetté en arriere, mais ſur la ligne du banquet.

ARTICLE III.

De la Gourmette.

LA Gourmette eſt une chaine compoſée de mailles, de maillons, d'une S, & d'un crochet.

Les mailles qui forment la chaine de la Gourmette, doivent être

plus grosses & plus renflées dans son milieu, qu'à ses extrémitez.

Les maillons, sont les petites mailles qui acompagnent les grosses mailles allant vers les extrémitez, dont deux du côté du crochet, & une du côté de l'S.

L'S est la partie de la gourmette, qui tient à un maillon plat & soudé, & qui est atachée à l'œil droit du banquet.

Le crochet est la partie qui tient à l'œil gauche du banquet du côté du montoir, qui sert à mettre la gourmette, & qui entre dans l'un des deux maillons plats & soudez qui sont de ce côté.

On se servoit autrefois de gourmettes plates, mais on a trouvé que les grosses gourmettes rondes étoient plus douces.

ARTICLE IV.

De la maniere d'ordonner la bride suivant la diférence des Bouches.

IL faut ajuster un mors suivant la structure intérieure de la bouche du Cheval; les branches selon la proportion de son encolure; & la gourmette suivant la sensibilité de la barbe.

Le mors doit porter sur les barres, un demi-doit au dessus du crochet, & quelquefois un doit, suivant que la bouche est fendue; mais s'il portoit plus haut, il feroit froncer la lèvre, & offenseroit l'os de la barre, qui est plus tranchant dans cette partie que près du crochet: Il faut aussi prendre garde que l'endroit du mors qui doit porter sur les barres, ne soit pas dans l'ouverture que l'on donne à sa liberté: il faut qu'il apuie à un demi-doit des talons qui sont les extrémitez de la liberté, autrement il blesseroit la langue & les barres; c'est pourquoi il est de conséquence que le mors soit pris dans la juste largeur de la bouche du Cheval. Il faut encore, pour bien asseoir l'embouchure en son lieu propre, que le mors soit droit depuis le pli du banquet environ un pouce & demi, jusqu'à l'endroit où doit commencer la liberté; autrement l'action en seroit fausse dans la bouche. Il faut aussi que la lèvre du Cheval soit si éxactement logée, qu'elle empêche de voir l'embouchure, & que les pièces qui composent le mors soient bien polies & bien jointes, de crainte de blesser la lèvre ou d'offenser les barres.

La grosseur du mors doit être proportionnée à la fente de la bouche. Quand on donne trop de fer à une bouche peu fendue, cela fait nécessairement froncer la lèvre, & de même si la bouche est trop fendue, & que le mors ne soit pas assez gros, il va trop avant dans la bouche: c'est ce qu'on apelle, *boire la bride*.

Il faut donner à un Cheval qui a la bouche bonne, un simple canon avec une branche sur la ligne; parce que quoiqu'une bonne bouche ne s'offense d'aucun mors, il est toujours mieux de lui en donner un doux, afin de lui conserver cette bonne qualité.

On entend par une bonne bouche, celle qui a l'apui ferme & léger,

c'eſt-à-dire, qui ne s'ébranle point par le mouvement ferme d'une bonne main, ni par les autres mouvemens qu'on eſt obligé de faire pour aider le Cheval.

Les bouches dificiles à emboucher, ſont les bouches trop ſenſibles ou égarées; foibles; trop fortes; trop peſantes; trop ou trop peu fendues; celles qui ont la barbe trop petite, trop plate ou trop élevée, & enfin celles qui font qu'un Cheval s'arme.

Des Bouches trop ſenſibles.

La bouche trop ſenſible, eſt celle qui s'offenſe naturellement de toutes ſortes de brides. Cette ſenſibilité ſe connoît, lorſque pour le moindre mouvement de la main, le Cheval ſecoue la bride, donne des coups de tête & bat à la main, ce qui arive d'ordinaire aux Chevaux qui ont les barres hautes & tranchantes. La langue ſe trouvant alors tout-à-fait logée dans le canal, elle ne peut ſoutenir l'apui du mors, qui faiſant trop d'effet ſur les barres, eſt cauſe que le Cheval met ſa tête en déſordre. Ces coups de tête peuvent auſſi venir de meurtriſſures & d'ulcéres ſur les barres & ſur les gencives; accident cauſé par des embouchures mal ordonnées, & ſouvent par une mauvaiſe main. Quelquefois auſſi la gourmette aura pu bleſſer la barbe, qui eſt une partie auſſi ſenſible que les barres à certains Chevaux. Il faut dans ces cas atendre que la plaie ſoit guérie & conſolidée, avant que de ſonger à l'emboucher: mais quand la barre a été tellement bleſſée, qu'une portion de la ſubſtance de l'os eſt tombée: quoique les bons remèdes & la nature ayent rempli la cavité; cette partie reſte toujours plus foible & plus ſujette à être offenſée.

Pluſieurs hommes de Cheval ſe ſont ſervi juſqu'à préſent du canon à trompe pour emboucher les Chevaux qui ont la bouche trop ſenſible, & qui donnent des coups de tête; parce que, diſent-ils, ce mors, n'étant point briſé, & étant tout d'une pièce, il porte également par tout, & par conſéquent endort la partie. Pour moi, je ſuis de l'avis de ceux qui diſent, qu'il eſt plus convenable de leur donner un ſimple canon, qui ne joue pas trop; en ſorte qu'il ait en même tems la ſolidité du canon à trompe & la douceur du ſimple canon: & afin qu'il ſoit encore plus doux & qu'il endorme la partie, il faut qu'il ſoit gros près des fonceaux, autant que le permet la fente de la bouche, & qu'il ait peu de montant, c'eſt-à-dire, que le milieu du canon ne monte pas trop haut, afin de ne point chatouiller le palais.

Il faut avec cela que l'œil du banquet ſoit un peu bas, & un peu renverſé & courbé en arriere, pour diminuer l'effet de la gourmette; car il eſt à remarquer que plus l'œil eſt haut, plus la gourmette fait d'effet.

A l'égard de la branche qui convient à ces ſortes de Chevaux, on doit en choiſir une dont la tournure ſoit aiſée, ſur la ligne, & un peu longue; car il faut encore remarquer, comme nous l'avons dit ci-deſſus, qu'une branche longue contraint moins qu'une courte; parce qu'elle

arive plus facilement à la poitrine, ce qui ſoulage la barre & diminue l'apui du mors.

Des Bouches foibles.

La bouche foible eſt celle qui ne prend d'apui ſur aucun mors, que très dificilement, quelque doux qu'il ſoit, ſans pourtant batre à la main. Les Chevaux qui ont ce défaut doivent être embouchez de la même façon que ceux qui ont la bouche trop ſenſible, c'eſt-à-dire, avec un ſimple canon, une branche ſur la ligne & un peu longue; & ſurtout l'œil bas.

Ceux qui croyent, comme nous venons de le dire, pouvoir rectifier les bouches trop ſenſibles ou trop foibles avec le canon à trompe, ſont dans l'erreur; car cette embouchure étant naturellement rude, & par conſéquent propre à réveiller les barres, elle ne peut convenir que pour les bouches qui ont perdu leur ſenſibilité naturelle, & principalement pour les Chevaux de caroſſe, qui ont beſoin d'un mors plus ſolide que les Chevaux de ſelle.

Des Bouches fortes.

On entend par bouche forte, celle d'un Cheval qui tire à la main. Cette dureté provient ordinairement, ou de l'épaiſſeur de la langue, des lèvres & des gencives, qui couvrent les barres & empêchent l'effet du mors; ou de ce que les barres ſont trop rondes & trop baſſes. Quelquefois auſſi un Cheval tire à la main par trop de fougue & d'apréhenſion; ou faute d'haleine. Dans ces derniers cas, il faut l'apaiſer par de bonnes leçons, & lui donner une bride convenable à la ſtructure de ſa bouche.

Mais s'il tire à la main pour avoir la langue trop groſſe, les lèvres trop épaiſſes, ou les barres trop rondes; il faut lui donner un mors à gorge de pigeon, avec liberté de langue: alors la langue étant dégagée, & ayant la liberté de ſe loger dans l'eſpace vuide du milieu du canon, le mors fera ſon effet ſur les barres. Les embouchures à liberté de langue ont encore cela d'avantageux, qu'elles empêchent la langue de paſſer par deſſus le mors.

Afin de rendre ces bouches encore plus ſenſibles, il ne faut pas que le mors ſoit trop gros, mais il doit y avoir moins de fer près des fonceaux, en proportionnant pourtant la groſſeur de l'embouchure à la fente de la bouche.

A l'égard de la branche, elle doit être un peu courte & hardie, ſans pourtant l'être trop; car en voulant trop contraindre un Cheval qui porte haut, au lieu de le ramener, le trop de ſujettion le fait tirer à la main encore davantage.

Des Bouches peſantes.

Un Cheval pèſe ordinairement à la main, quand il a les barres épaiſſes, charnues & baſſes; la langue trop groſſe; l'encolure malfaite & trop épaiſſe; la ganache quarrée & ſerrée. Souvent auſſi un Cheval a

la tête pesante par foiblesse naturelle, soit aux pieds, aux reins, ou aux hanches; ce qui fait que ces sortes de Chevaux se méfiant de leur force, s'apuient incessamment sur le mors, & s'en servent comme d'une cinquiéme jambe; en ce cas la bride ne remédie point à ces défauts. Il y a souvent aussi des Chevaux qui pèsent à la main par mauvaise habitude, par ignorance & par paresse; alors il faut avoir recours à l'art.

Si le Cheval pèse à la main pour avoir la langue & les lèvres épaisses, & les barres rondes & basses, il faut lui donner le même mors qu'à celui qui tire, c'est-à-dire, à gorge de pigeon avec peu de fer, & dont la liberté soit proportionnée à la grosseur de la langue. Il faut aussi lui donner une branche sans jarret, un peu plus hardie & l'œil un peu plus haut qu'à celui qui tire à la main, afin d'augmenter la force de la gourmette, laquelle ne doit pas être si grosse qu'à l'ordinaire; parce que ces sortes de Chevaux ont ordinairement la barbe épaisse.

Des Bouches trop, ou trop peu fendues.

Nous avons dit ci-dessus que le trop de fer à une bouche peu fendue faisoit froncer la lèvre, & qu'un mors trop peu garni de fer aloit trop avant dans une bouche trop fendue. Suivant ce principe, il est aisé de remédier à ces défauts par le simple aspect de la structure de la bouche; mais une atention qu'on doit avoir, c'est, dans ces sortes de bouches, de proportionner l'œil à leur fente; en sorte qu'il soit plus bas aux bouches trop fendues, & plus haut à celles qui le sont trop peu; & cela par une raison bien sensible, qui est, que si l'œil étoit trop haut & la fente de la bouche trop grande, la gourmette surmonteroit en voulant ramener le Cheval: Et si la fente de la bouche étoit trop petite, & l'œil trop bas, la gourmette descendroit trop.

Des Chevaux qui s'arment.

Les bouches les plus dificiles à emboucher, sont celles des Chevaux qui s'arment; parce que dans la bride il n'y a nulle action qui pousse directement le nez d'un Cheval en avant, son effet étant seulement de retenir & de racourcir l'action du Cheval.

Les Chevaux s'arment de deux manieres: les uns, qui ont l'encolure longue, éfilée, & le col trop souple, courbent l'encolure, baissent le front, & apuient la branche contre la poitrine, ce qui ôte tout effet à l'embouchure.

Les autres sont ceux qui ont l'encolure renversée, le gosier tendu, & plein de gros muscles qui empêchent la ganache de se loger, surtout si cette derniere partie est trop serrée; à ceux-ci, la branche apuie contre le gosier, & empêche l'effet du mors & de la gourmette.

De quelque façon qu'un Cheval s'arme, il faut lui donner un mors plus doux, avec l'œil bas; car un mors rude le feroit armer encore davantage; puisqu'il ne tombe dans ce défaut que pour éviter la sujettion du mors.

Les branches à la Housarde, dont nous avons parlé ci-devant, avec

le mors ajusté aux parties intérieures de la bouche, réüssissent assez bien aux Chevaux qui s'arment en apuyant la branche contre le gosier; & le bridon est bon pour désarmer ceux qui s'encapuchonnent.

A l'égard de la gourmette, elle doit être grosse aux Chevaux qui ont la barbe maigre, élevée & trop sensible, afin de ne pas estropier cette partie; & moins grosse aux barbes charnues & garnies de poil, afin de réveiller le sentiment dans cet endroit.

Il faut à toutes sortes de gourmettes, que l'S & le crochet soient bien faits, c'est-à-dire, qu'ils doivent être courbez, pour acompagner & suivre la rondeur de la lèvre; & descendre jusqu'au coude de la branche, autrement ils pinceroient la lèvre, & offenseroient cette partie.

Une autre atention absolument nécessaire, c'est de savoir placer la gourmette sur son plat, afin qu'elle n'estropie point la barbe. De trois côtez qui se trouvent à une gourmette, il y en a deux, dont les mailles qui forment la chaine, sont fendues; & le troisiéme où elles ne le sont point. Si c'est le côté qui n'est point fendu, qui paroît à l'extérieur, lorsque la gourmette est placée, alors elle est sur son plat.

Lorsque la barbe d'un Cheval est trop sensible, on met à la gourmette un feutre, qui est un morceau de vieux chapeau, ou de cuir large de deux pouces, de la longueur de la gourmette, fendu aux deux extrémitez, afin de pouvoir passer la gourmette dedans, en sorte qu'il soit placé entre la barbe & la gourmette, ce qui soulage cette partie, & ôte la dureté de la gourmette.

Il ne sufit pas de savoir emboucher toutes sortes de Chevaux, par raport à leurs diférentes bouches. La meilleure de toutes les brides, sans une bonne main, & sans beaucoup de prudence dans le Cavalier, seroit inutile.

C'est par l'art qui renferme les bonnes leçons, sagement pratiquées, & secondées d'une bride qui n'offense point la bouche d'un Cheval, que l'on parvient à le dresser.

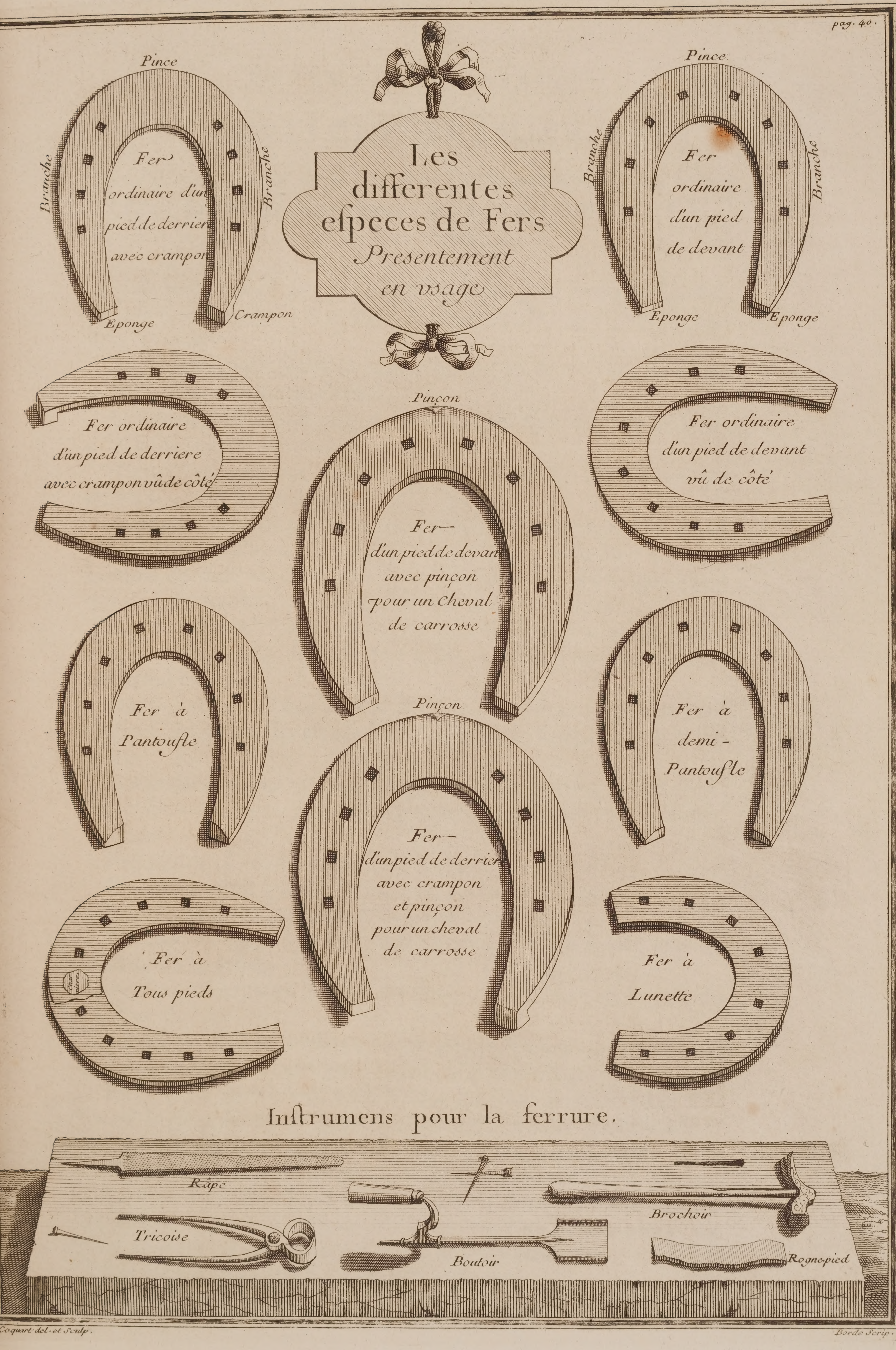
CHAPITRE VII.

De la Ferrure.

LA Ferrure est de toutes les parties qui regardent la connoissance du Cheval, une des plus utiles, & qui mérite le plus d'atention; puisqu'on voit tous les jours plusieurs braves Chevaux périr par les pieds, qui sont le fondement de tout l'édifice, pour avoir été mal ferrez, & faute de savoir y aporter remède.

Pour bien ordonner la Ferrure, il faut connoître les instrumens qu'on employe pour cet usage; les termes dont se servent les Maréchaux; les noms des parties du fer, & leur diférence, par raport aux diférens pieds; ce que nous alons traiter dans les Articles suivans.

ARTICLE



Coquart del. et Sculp. Borde Scrip.

ARTICLE PREMIER.

Des Inſtrumens dont on ſe ſert pour ferrer un Cheval; des termes uſitez parmi les Maréchaux; des noms des parties du Fer & de leur diférence.

LEs principaux Inſtrumens dont on ſe ſert pour ferrer un Cheval, ſont, le brochoir, le boutoir, la triquoiſe, le rogne-pied, la rape & le repouſſoir.

BROCHOIR, eſt le marteau dont ſe ſervent les Maréchaux pour atacher les clous au pied du Cheval.

BOUTOIR, eſt un inſtrument d'acier, garni d'un manche de bois, avec lequel on pare le pied.

TRIQUOISE, eſt une tenaille qui ſert à couper les clous avant que de les river; & à ôter le fer.

ROGNE-PIED, eſt un morceau d'acier, long environ d'un demi-pied, tranchant d'un côté, avec un dos de l'autre; lequel ſert à couper la corne qui paſſe au delà du fer quand il eſt broché, & à couper avant que de river les clous, le peu de corne qu'ils ont fait éclater.

RAPE, eſt une eſpèce de lime, longue environ d'un pied, garnie d'un manche de bois; laquelle ſert à unir le pied & les rivets, quand le Cheval eſt ferré.

REPOUSSOIR, eſt une eſpèce de gros clou, dont on ſe ſert pour chaſſer & faire ſortir les clous du pied du Cheval, lorſqu'on veut le déferrer.

Les termes les plus uſitez qui regardent la maniere de ferrer, ſont, forger, brocher, parer, percer maigre, percer gras, étamper, enclouer, couder.

FORGER, c'eſt ajuſter un fer ſur l'enclume.

BROCHER, c'eſt atacher les clous au pied avec le brochoir.

PARER, c'eſt couper la corne & la ſole avec le boutoir.

PERCER MAIGRE, c'eſt lorſque les trous du fer ſont percez près du bord du fer en dehors.

PERCER GRAS, c'eſt lorſque les trous du fer ſont percez près du bord de dedans.

ETAMPER, c'eſt la même choſe que percer; ainſi on dit également, étamper maigre, étamper gras; au lieu de percer maigre, percer gras.

ENCLOUER un Cheval; c'eſt lorſque les clous rencontrent le vif, qui eſt la chair dont le petit pied eſt entouré, entre la ſole & le ſabot: ou bien lorſqu'un clou ſerre la veine qui entoure le petit-pied.

COUDER; c'eſt lorſqu'en brochant un clou, il ſe plie, ou ſe coude.

LE FER d'un Cheval, eſt une pièce de fer, plate, tournée en rond du côté de la pince; compoſée de deux branches, d'une pince, de deux éponges, & quelquefois d'un ou de deux crampons.

LES BRANCHES, ſont les deux côtez du fer.

LA PINCE, eſt la partie arondie du devant du fer.

L'EPONGE, eſt le bout de chaque branche près du talon.

CRAMPON, eſt le retour du fer en deſſous, à l'endroit des éponges.

Il faut remarquer que les fers des pieds de devant ſont diférens de ceux de derriere; en ce que les premiers ſont percez à la pince, & non auprès du talon; & que ceux de derriere le ſont au talon, & non à la pince; parce que les pieds de devant ont plus de corne à la pince qu'au talon; & ceux de derriere en ont plus au talon qu'à la pince.

Il y a quatre ſortes de fers en uſage; ſavoir, le fer ordinaire, le fer à pantoufle, le fer à demi-pantoufle, & le fer à lunette.

Il y en a encore un cinquiéme qu'on apelle, *Fer à tous pieds*, qui ſe plie au milieu de la pince, s'élargit & ſe ſerre ſelon la forme du pied. On s'en ſert en voyage, quand un Cheval a perdu ſon fer.

LE FER ORDINAIRE, eſt également plat partout & acompagne la rondeur d'un pied bien fait.

LE FER A PANTOUFLE, eſt celui qui a le dedans de l'éponge plus épais de beaucoup que le dehors; en ſorte que la partie qui s'aplique contre la corne va en talus.

DEMI-PANTOUFLE, eſt l'éponge du fer un peu tournée en talus, & un peu plus épaiſſe du côté de dedans, mais pas tant que le fer à pantoufle, en ſorte qu'il paroît voûté en dedans.

LE FER A LUNETTE, eſt celui dont les éponges ſont coupées juſqu'au premier trou.

Nous dirons l'uſage de ces fers en parlant des diférens pieds.

ARTICLE II.

Des Règles pour bien ferrer.

IL y a quatre Règles principales qui ſervent de métode pour ferrer les Chevaux qui ont de bons pieds; ſavoir,

PINCE DEVANT, TALON DERRIERE.

N'OUVRIR JAMAIS LES TALONS.

EMPLOYER LES CLOUS LES PLUS DÉLIEZ DE LAME.

FAIRE LES FERS LES PLUS LEGERS SELON LE PIED ET LA TAILLE DU CHEVAL.

Selon la premiere de ces Règles, qui eſt, pince devant, talon derriere, il faut brocher les clous à la pince des pieds de devant, & non au talon, pour ne point enclouer un Cheval; parce que le talon des pieds de devant, eſt plus foible que la pince, y ayant peu de corne: Et au contraire, il faut brocher au talon des pieds de derriere, & non à la pince, parce que la pince eſt plus foible.

La ſeconde Règle, qui eſt de n'ouvrir jamais les talons, ſignifie, qu'il ne faut ni trop couper, ni creuſer le dedans du pied du côté des talons en parant: cela ſépareroit les quartiers d'avec le talon, & par conſéquent affameroit & ruineroit le pied, qui au lieu de s'élargir ſe ſerre-

roit & s'étréciroit davantage; parce que les talons étant creusez, les quartiers se raprochent nécessairement, serrent & pressent le petit-pied.

La troisiéme Règle est d'employer les clous les plus déliez de lame; parce que les clous trop épais, faisant un grand trou, soit en brochant, soit en rivant, font éclater la corne; & avec cela les gros clous sont plus sujets à enclouer que les autres, surtout aux pieds où il y a peu de corne.

Aux fers des Chevaux de carosse, on employe des clous plus gros; à cause de la forme du pied, qui doit être naturellement plus grosse; mais ils doivent toujours être déliez de lame, à proportion de la grandeur & de l'épaisseur du fer.

La quatriéme Règle, c'est d'employer les fers les plus legers, selon le pied & la taille du Cheval; parce que les fers trop pesans foulent les nerfs, lassent & fatiguent le Cheval, & sont sujets à se détacher & à se perdre par le moindre heurt ou la moindre pierre qu'un Cheval rencontre.

Outre ces quatre Règles générales, il y en a encore de particulieres, & aussi essentielles à observer.

1°. Il faut que le fer acompagne la rondeur du pied jusqu'auprès du talon, afin que le Cheval marche plus à son aise, & que les éponges ne débordent guéres au talon; ce qui l'empêchera de forger en marchant, & de se déferrer.

2°. Le fer doit porter justement sur la corne; car s'il portoit sur la sole, qui est une corne plus tendre, il feroit boiter le Cheval. C'est aussi pour cette raison, qu'il ne faut pas qu'il soit bordé par dedans, ni étampé trop gras, c'est-à-dire, les clous percez trop en dedans.

3°. Il ne faut pas que les clous soient brochez plus haut les uns que les autres, mais également en rond, de peur que quelque clou étant trop élevé, ne serre la veine qui entoure le petit-pied.

4°. Quand les clous sont brochez, il faut bien les river, afin que le Cheval ne se coupe pas; ce qui arive aux Chevaux vieux ferrez, auxquels les clous s'enfoncent dans le fer à mesure qu'il s'use; ce qui fait sortir les rivets.

5°. Enfin quand le Cheval est ferré, il faut raper le pied tout au tour, afin de l'unir & de lui donner une forme ronde & égale, & d'émousser les pointes des rivets qui pouroient déborder.

Il est à remarquer qu'il y a des Chevaux qui ont les pieds si durs & si secs, qu'on ne peut brocher un clou sans qu'il coude. Il faut avant que de les ferrer, leur tenir les pieds de devant dans de la fiente mouillée, environ une demi-journée, pour leur atendrir la corne. On doit bien se donner de garde de soufrir qu'on leur brule les pieds avec un fer chaud, comme font la plûpart des Maréchaux, afin qu'ils soient plus aisez à parer. Cette métode ne vaut rien: par-là on dessèche le pied, on l'affame, & on en ôte la substance; mais comme pour les Chevaux de carosse on est obligé de mettre un pinçon à la pince du fer, lequel pinçon est un retour du fer qui entre dans la pince du

pied, pour entretenir le fer droit, & l'empêcher de se jetter ou en dedans ou en dehors; ce qui feroit que le Cheval se couperoit ou se déferreroit: dans cette ocasion on ne peut pas se dispenser de faire chaufer ce pinçon, afin qu'il puisse s'enfoncer dans la corne; mais tout le reste du fer doit être froid.

Les Règles ci-dessus sont pour les Chevaux qui ont bon pied. Il faut présentement éxaminer la ferrure qui convient à ceux qui ont les pieds défectueux, qui sont, les talons bas, les pieds plats, les pieds combles, les pieds encastelez; ceux qui sont droits sur membres, bouletez; ceux qui ont les jambes arquées; ceux qui sont rampins; ceux qui bronchent, qui se coupent en marchant; & enfin ceux qui ont été forbus, ou qui ont eu un étonnement de sabot.

Des Talons bas.

Il y a deux sortes de talons bas: quelques Chevaux ont le talon bas & la fourchette grasse; d'autres ont le talon bas & serré.

Les talons bas & la fourchette grasse, font de très mauvais pieds: on a coutume, pour supléer à ce défaut, d'épaissir le fer à l'endroit des éponges; mais cela ne dure qu'autant qu'il est neuf: c'est pourquoi il faut nécessairement mettre à ces sortes de Chevaux des crampons, pour empêcher le talon & la fourchette de porter à terre; & afin que la nouriture se jette du côté du talon, il ne faut presque point creuser dans les quartiers, mais parer la fourchette plate; par ce moyen le talon se fortifiera: il faut aussi à chaque ferrure couper un peu de la pince & percer le fer maigre en pince, de peur d'enclouer.

A l'égard de ceux qui ont le talon bas & serré, il faut leur donner un fer à pantoufle, avec l'éponge droite & épaisse en dedans pour élargir & faire pousser le talon en dehors, à mesure qu'il croîtra; ne point creuser les talons; & rogner la pince à chaque ferrure. Comme ces sortes de fers ne manqueront pas de causer quelque douleur aux pieds les premiers jours, il faut les tenir dans la fiente mouillée pour adoucir la corne & la faire pousser.

Des Pieds plats.

Les pieds plats, sont ceux dont les quartiers s'élargissent trop en dehors, ce qui fait que la fourchette porte ordinairement à terre & fait boiter le Cheval. C'est un défaut considérable, surtout aux jeunes Chevaux; parce que les quartiers s'élargissent de plus en plus, à moins qu'on n'y aporte remède de bonne heure.

La maniere de ferrer qui convient le mieux à ces sortes de Chevaux, c'est de leur mettre des fers dont les branches & la pince soient plus droites que la forme des quartiers & de la pince du pied, & de les percer maigre. Chaque fois qu'on les ferre, on ôte avec le rogne-pied, ce qui déborde de la pince & des quartiers. Comme par cette ferrure, il est impossible que le fer ne porte un peu sur la sole, il faut après que le Cheval a été ferré, lui mettre dans le pied un restraintif, comme il est

dit dans la troisiéme Partie, & ne pas le faire travailler de quelques jours, afin qu'il s'acoutume à cette ferrure.

Si le pied pousse trop vers la sole & se resserre du côté des talons, il faut se servir du fer à pantoufle, afin de les élargir, d'empêcher la sole de trop pousser, & de faire passer la nouriture du côté du talon : & il ne faut point dans cette ocasion, que les branches du fer soient droites.

Des Pieds combles.

Le pied comble est celui qui a la sole plus haute que la corne, les uns plus, les autres moins. Ce défaut, qui est ordinaire aux Chevaux élevez dans les pays marécageux, vient de ce que la nouriture pousse trop à la pince & à la sole, au lieu de passer au talon : C'est aussi pour cela que presque tous les pieds combles, quoiqu'ils s'élargissent du côté des quartiers, se serrent au talon, qui se trouve privé de nouriture.

Suivant la structure de ces pieds, il est aisé de voir, qu'il faut leur donner des fers à pantoufle avec les éponges étroites & épaisses en dedans, afin d'ouvrir les talons, & de contraindre la nouriture, superflue à la pince & à la sole, de passer au talon. Il faut aussi pour la même raison, racourcir à chaque ferrure la pince du fer, & percer maigre en pince.

Il y a quelques Maréchaux qui se servent de fers voutez pour ces sortes de pieds. Cette métode ne vaut rien : car bien loin de soulager les pieds, on les ruine par la suite, parce que le pied prenant la forme du fer, la nouriture pousse toujours à la sole ; ce qui rend le pied comble & diforme de plus en plus ; & empêche le Cheval de marcher surement, n'apuyant que sur le milieu du fer. Il y a pourtant des pieds auxquels la sole surmonte plus dans un endroit que dans l'autre, ce que les Maréchaux apellent *Ognons*. Pour se servir de ces Chevaux, on est obligé nécessairement de vouter le fer.

Il y en a qui font barer les veines dans les pâturons, pour arêter en haut la nouriture qui va à la sole ; ce qui réüssit quelquefois : mais pour les Chevaux qui ont les pieds si combles, qu'on ne peut les rétablir par cette métode, il faut les envoyer à la charue, dans un pays dont le terrain soit doux : ils pouront peut-être se rétablir, en observant la métode de les ferrer, comme il a été dit ci-dessus.

Des Pieds encastelez.

On apelle Cheval encastelé, comme nous l'avons déja dit, celui dont les talons sont si serrez, & pressent si fort le petit-pied, qu'ils l'empêchent de marcher à son aise, & le font souvent boiter. Il n'y a guéres que les Chevaux de légere taille & élevez dans les pays secs, qui soient sujets à l'encastelure. La cause de ce mal vient de la mauvaise forme du pied, qui au lieu d'avoir la rondeur ordinaire jusqu'auprès des talons, se serre & s'étrécit dans cet endroit. Les pieds trop longs, secs, & privez d'humeur, sont pour la plûpart encastelez. Une ferrure mal ordonnée cause souvent aussi cet accident. Comme les Chevaux en-

castelez marchent ordinairement de la pince, pour éviter la douleur du talon, cette démarche leur racourcit le nerf, & leur rend par la suite les jambes arquées. Pour prévenir & coriger ce mal, il faut en parant les pieds, abatre les talons plats, sans creuser les quartiers; il faut aussi parer la fourchette plate, & laisser la sole forte au talon: car, comme on l'a déja dit; en creusant les quartiers, on afoiblit les talons & l'on ôte la force du pied; en sorte que les quartiers venant naturellement à se r'aprocher pour remplir le vuide, ils pressent nécessairement le petit-pied, & causent de la douleur dans cette partie, ce qui fait boiter le Cheval.

Après avoir ainsi paré le pied, il faut le ferrer à pantoufle, (le propre de cette ferrure étant d'élargir les talons) parce que le dedans de l'éponge étant de beaucoup plus épais que le dehors, la corne est obligée de pousser en dehors, & en renouvellant plusieurs fois cette sorte de ferrure, le talon s'élargit, & cette partie prend de la force. Il faut que le dedans de l'éponge soit trois fois plus épais que le dehors, & qu'elle soit étroite, afin que la partie de dedans porte peu sur la sole.

Comme les Chevaux encastelez ont ordinairement le pied sec, il faut avant de les ferrer, leur tenir les pieds dans de la fiente mouillée, environ l'espace d'une demi-journée; l'humidité leur atendrit la corne, la rend plus aisée à parer, & prépare le talon à s'élargir plus facilement. J'ai vu beaucoup de Chevaux guérir de l'encastelure par ce moyen. Il faut aussi de deux jours l'un graisser les talons & le tour de la couronne avec l'onguent de pied décrit dans la troisiéme Partie.

Lorsqu'on est obligé de faire voyage avec un Cheval encastelé, il ne faut pas lui abatre les talons, comme il est expliqué ci-dessus; car on doit lui conserver cette partie dans sa force, afin qu'il puisse fournir la route; mais après le voyage, il faut reprendre la métode ci-dessus.

Quand un Cheval est absolument si encastelé que la ferrure seule ne peut y remédier, parce qu'il aura été négligé ou mal ferré, le remède est de le dessoler suivant la maniere expliquée au Traité des Opérations.

Lorsqu'on s'aperçoit qu'un talon veut se serrer, il faut le ferrer à demi-pantoufle, dont l'éponge du fer est un peu tournée en talus du côté de dehors, & un peu plus épaisse du côté de dedans; de façon pourtant que le dedans des éponges ne porte pas tout-à-fait sur la sole. Il faut avec cela observer la même maniere de le parer, comme pour les pieds tout-à-fait encastelez; c'est-à-dire, ne point creuser dans les quartiers, parer la fourchette plate, racourcir le pied à la pince à chaque ferrure, & percer maigre en pince.

Les Chevaux qui ont des seymes (accident qui provient ordinairement de sécheresse & de talons serrez) doivent aussi être ferrez à demi-pantoufle, pour les raisons que nous avons dites ci-dessus; & si les talons continuent de se serrer, il faut leur donner un fer à pantoufle.

Des Chevaux droits ſur membres, bouletez, qui ont les jambes arquées, & qui ſont rampins.

La maniere de ferrer les Chevaux qui ſont droits ſur membres, qui ont les jambes arquées, & qui ſont rampins; c'eſt de leur abatre les talons fort bas, ſans pourtant creuſer les quartiers; cela leur fait baiſſer le boulet, & contraint le nerf de s'étendre: Il faut auſſi que le fer déborde à la pince environ d'un demi-doit, & qu'il ſoit plus épais en cet endroit; parce que ces Chevaux uſent plus le fer en pince qu'ailleurs.

Quand le Cheval eſt tout-à-fait bouleté, c'eſt-à-dire, que l'os du boulet ſe pouſſe ſi fort en avant, qu'il paroît ſortir de ſa place, il faut lui abatre le talon juſqu'au vif; faire déborder le fer de deux doits à la pince; lui graiſſer le nerf de la jambe avec l'onguent décrit dans la troiſiéme Partie; le promener tous les jours au petit pas ſur un terrein doux juſqu'à ce que le boulet ait repris ſa place. C'eſt la ſeule maniere de ferrer ces ſortes de pieds: mais elle réüſſit rarement, s'ils ont été négligez.

Il y a beaucoup de perſonnes qui font énerver un Cheval aux ars, lorſqu'il eſt bouleté, ou qu'il a les jambes arquées: cette métode eſt fort bonne; on en trouvera l'explication dans le Traité des Opérations.

Des Chevaux qui bronchent, & de ceux qui ſe coupent.

Lorſqu'un Cheval eſt ſujet à broncher, on a coutume de lui abatre la pince du pied & de racourcir le fer en pince, afin qu'il ne rencontre pas ſi facilement les pierres: mais ce défaut qui eſt ordinaire aux Chevaux qui ſont foibles du devant, ou qui ont les jambes uſées, ſe racommode rarement par la ferrure.

A l'égard des Chevaux qui ſe coupent en marchant; cela arive aux uns, parce qu'ils n'ont pas l'habitude de marcher, en ſorte que portant mal leurs jambes, ils s'atrapent avec le fer: d'autres, par foibleſſe de reins, trainent les jambes au lieu de les lever & de les porter droit: ſouvent auſſi la mauvaiſe ferrure cauſe ce déſordre; ſoit parce que le fer déborde ou que les rivets ſont trop longs: d'autres enfin, par laſſitude après un long travail: le repos eſt le ſeul remède pour ces derniers.

C'eſt l'uſage aux Chevaux qui ſe coupent du devant, de leur abatre le quartier de dehors de chaque pied; on ſerre auſſi l'éponge de dedans & on la coupe courte & au niveau du talon: Il faut avec cela river les clous de façon que les rivets entrent dans la corne & qu'ils ne débordent pas. Aux jambes de derriere on obſerve la même choſe, & l'on met un petit crampon en dedans, ſans qu'il déborde; le Cheval en marche plus ouvert & plus à ſon aiſe. Voilà la ſeule façon de ferrer ces ſortes de Chevaux; mais ſi c'eſt par mauvaiſe habitude, par foibleſſe, ou par laſſitude qu'un Cheval ſe coupe, la ferrure ſeule ne leur ôte point ce défaut.

Il y a certains Chevaux, qui ſans ſe couper, portent ſi mal leurs

pieds en marchant, qu'ils ufent tous leurs fers en dehors: il faut leur mettre un crampon en dehors.

A l'égard des Chevaux forbus, ou qui ont eu un grand étonnement de fabot, il ne faut pas leur parer ni abatre la pince, afin de conferver dans fa force la fole, qui dans ces accidens pouffe & s'abaiffe du côté de la pince & vers le milieu du fabot; mais avec toutes les précautions qu'on peut aporter, lorfque la forbure eft tombée fur la fole, on ne rétablit que très-dificilement ces fortes de pieds par la ferrure.

Il nous refte à dire un mot de l'ufage des crampons, qu'on met en Allemagne à prefque tous les Chevaux, même à ceux de manège. Les perfonnes qui font pour les crampons, difent qu'ils tiennent un Cheval plus ferme & plus affuré fur fon derriere, qu'ils l'empêchent de gliffer & de tomber fur le cul, ce qui pouroit lui caufer un effort de reins. Ceux au contraire qui ne les admettent point, difent qu'ils ruinent & foulent les nerfs, caufent des feymes, rendent les Chevaux droits fur jambes, bouletez & rampins, leur font devenir les jambes arquées, parce qu'ils font racourcir le nerf. Quoique ces dernieres raifons foient non-feulement plaufibles mais vraies; je crois cependant qu'il y a des ocafions, où les crampons font néceffaires; lorfque, par exemple, on eft obligé de marcher fur un terrein gliffant, fur le pavé, fur la glace; parce qu'alors la confervation du Cavalier eft préférable à celle des jambes du Cheval.

CHAPITRE VIII.

De la Selle.

UNE felle mal ordonnée caufe fouvent des bleffures fi longues & fi dangéreufes à un Cheval, qu'il eft abfolument néceffaire qu'un Cavalier en connoiffe toutes les parties, afin de pouvoir la faire conftruire de maniere qu'elle ne caufe point d'accident; & de favoir aporter remède à ceux qui arivent quelquefois malgré les précautions qu'on a prifes.

La connoiffance des diférentes fortes de felles & de leur ufage ne lui eft pas moins néceffaire.

ARTICLE PREMIER.

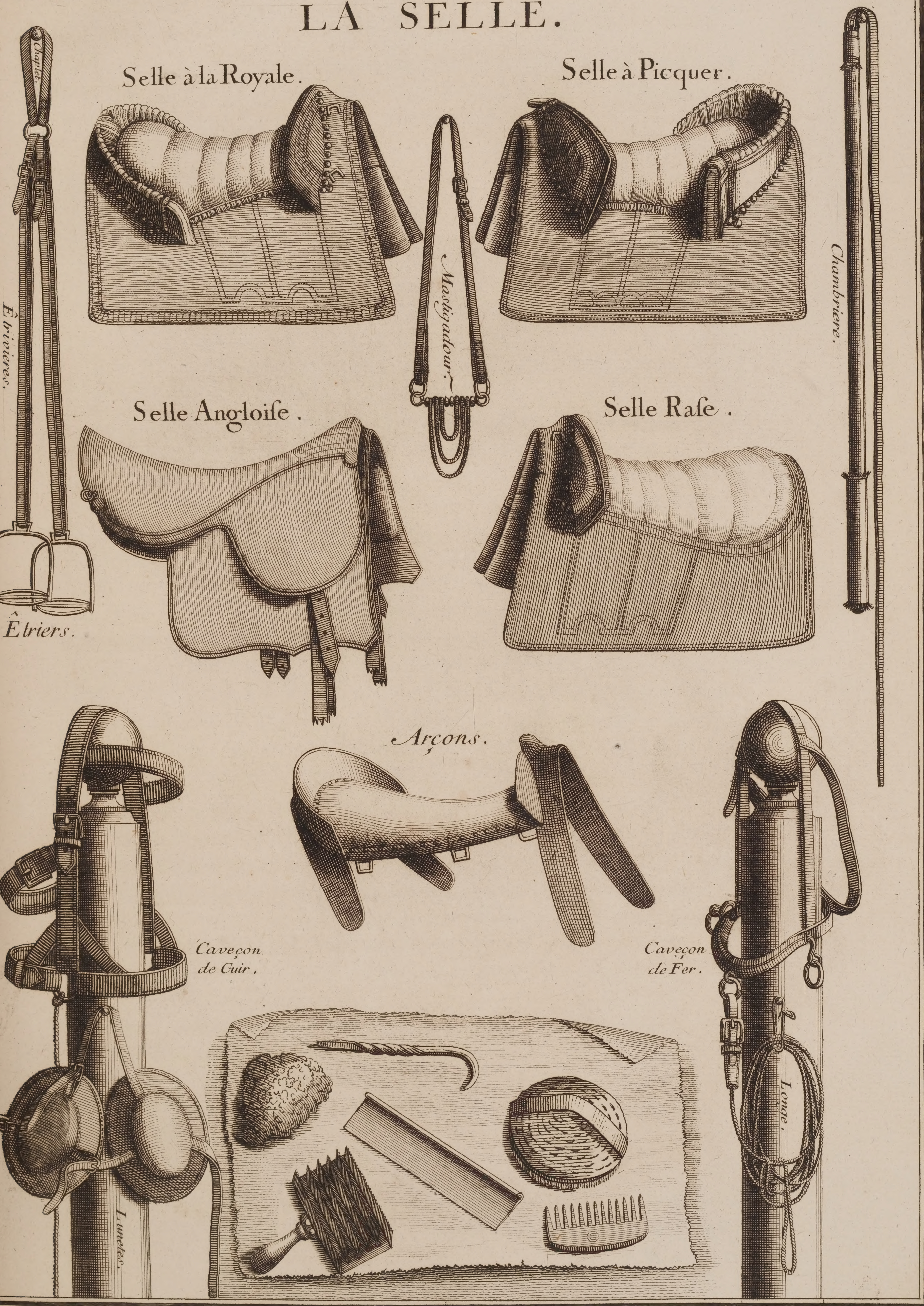
Des parties de la Selle.

LA felle eft compofée des arçons, des bandes, des bâtes, du pommeau, du garot ou de l'arcade, du fiège, des panneaux, des quartiers & des contre-fanglots.

Les apartenances de la felle, font le poitrail, les fangles, le furfaix, les porte-étriers, & la croupiere.

Des

LA SELLE.



Coquart Del. A. Aveline Sculp.

Des Arçons.

Les arçons sont deux pièces de bois de hêtre tournées en rond pour embrasser le dos du Cheval, donner la forme à une selle, & la tenir en état. Il y a l'arçon de devant & celui de derriere.

L'arçon de devant est composé du garot ou de l'arcade, des liéges, des mammelles & des pointes.

LE GAROT ou l'arcade, est la partie de l'arçon de devant qui est au dessus du garot du Cheval.

LE POMMEAU est attaché au haut du garot.

LES MAMMELLES, sont les parties de chaque côté de l'arçon qui s'apliquent au défaut des épaules, au dessous du garot du Cheval, dans l'endroit où finit l'arcade de l'arçon.

LES POINTES, sont les extrémitez de chaque côté des arçons, tant de devant que de derriere.

LES LIÉGES, sont des morceaux de bois plats & élevez au dessus de chaque arçon de devant, sur lesquels on chausse les bâtes.

L'arçon de derriere est diférent de celui de devant, en ce qu'il est d'une tournure plus large & plus ronde. Il y a sur la partie supérieure une pièce de bois élevée qui acompagne la rondeur du haut de l'arçon, qu'on apelle, *Troussequin*, & qui sert à assurer les bâtes de derriere.

Pour rendre les arçons plus forts & plus durables, on les nerve avec des nerfs de bœuf batus & réduits en filasse, que l'on cole tout au tour des arçons, & surtout dans les jointures, avec de la cole d'Angleterre. Lorsqu'ils sont secs, on cloue en dedans de chaque arçon, jusqu'au bout des pointes, une bande de fer de tole: on en met aussi une petite derriere le pommeau pour tenir & assembler les deux liéges; & deux autres à l'arçon de derriere pour tenir le troussequin. Lorsque les arçons sont ferrez, on les entoure d'une toile neuve trempée dans de la cole d'Angleterre.

Des Bandes.

Les bandes sont deux pièces de bois, plates & larges d'environ trois doits, qui sont clouées & atachées à chaque côté des arçons, pour tenir & arêter l'arçon de devant avec celui de derriere: ces bandes doivent porter également le long du dos du Cheval, au dessous de l'épine, afin d'empêcher l'arçon de devant de porter sur le garot, & celui de derriere sur les rognons.

Les bandes se faisoient autrefois de fer, comme on le pratique encore en Province; mais elles se plient & blessent le Cheval, soit par le poids du Cavalier, ou par quelqu'autre accident; ce qui n'arive point aux bandes de bois, à moins qu'elles ne se cassent. Il est aisé de s'en apercevoir.

Des Bâtes.

On apelle *Bâtes*, les parties qui sont élevées au dessus de chaque arçon, c'est-à-dire, sur les liéges de l'arçon de devant, & sur le trousse-

quin de celui de derriere. Les bâtes servent à tenir un Cavalier plus ferme dans la selle : Elles sont beaucoup plus élevées aux selles à piquer qu'aux selles à la royale ; & autrefois on les faisoit beaucoup plus élevées qu'elles ne le sont à présent.

Des Panneaux.

Les panneaux, sont deux coussinets de toile, remplis de boure, placez & atachez au dessous de la selle pour la tenir un peu élevée au dessus du corps du Cheval, afin que les arçons & les bandes ne touchent pas au garot, aux rognons ou sur les côtes.

Du Siége.

Le siége est l'endroit du haut de la selle où le Cavalier est assis. Autrefois le siége étoit fort rembouré & creux dans le milieu : on le rembouré peu présentement & on le fait uni ; parce qu'on s'est aperçu que les siéges trop rembourez & enfoncez dans le milieu échaufoient & écorchoient les fesses du Cavalier.

Des Quartiers.

Les quartiers, sont des pièces de cuir qui entourent les deux côtez de la selle, & empêchent la genouilliere de la bote de porter contre le ventre du Cheval ; c'est pour cela qu'on les fait assez larges ; car lorsqu'ils sont trop étroits, & qu'ils ne descendent pas assez bas, ils se retroussent par le mouvement du Cheval, & font plier & baisser la genouilliere ; ce qui incommode le Cavalier, & souvent lui écorche les jarrets & les genoux en apuyant contre la pointe des arçons de devant.

Des Contre-sanglots.

On apelle contre-sanglots de petites couroies, qui sont clouées & atachées ferme aux arçons de devant & de derriere, & qui servent à atacher les sangles. On en met deux à chaque côté des arçons. On les fait du meilleur cuir qu'on puisse trouver, c'est-à-dire, de cuir de Hongrie, de peur qu'ils ne se cassent.

A l'égard des sangles, & du surfaix, du poitrail, de la croupiere, des boucles & des ardillons ; ce sont des parties si connues, que la définition en seroit superflue.

ARTICLE II.

Des diférentes Selles & de leur usage.

ON se sert communément de quatre sortes de selles, qui sont, la selle à piquer, la selle à la royale, la selle angloise, & la selle rase.

La selle à piquer, est celle dont on se sert pour le manège & pour dresser les jeunes Chevaux. Elle difere des autres selles, en ce que les bâtes de devant & de derriere sont fort élevées au dessus des arçons,

afin de tenir les cuiſſes du Cavalier plus fermes, leur hauteur doit être d'environ quatre pouces.

La ſelle à la royale, qui eſt la plus en uſage, ſoit pour la guerre, ſoit pour la campagne, a les bâtes moins élevées que la ſelle à piquer, elles ne le doivent être que de deux pouces & demi. Il eſt à remarquer que depuis quelques années, on ne met plus de pommeau à cette ſorte de ſelle, à cauſe des accidens auxquels le Cavalier étoit expoſé en cas de chute, ou lorſque le Cheval ſe renverſe.

La ſelle angloiſe & la ſelle raſe, ſont celles dont on ſe ſert pour la chaſſe. La premiere n'a point de bâtes, ni devant ni derriere; & la ſelle raſe n'a des bâtes que devant, élevées ſeulement de deux pouces. La ſelle angloiſe eſt ſuivant ſa ſtructure la plus légere; mais auſſi un Cavalier n'a pas le même avantage que ſur les autres.

Il y a deux qualitez à obſerver dans une ſelle pour qu'elle ſoit bonne & bien faite, ſavoir, d'être juſte au Cheval & commode au Cavalier.

Pour être juſte au Cheval, il faut d'abord, qu'elle ſoit bien placée, c'eſt-à-dire, au milieu du corps; en ſorte que l'arçon de devant ſoit au défaut des épaules, & que la ſelle porte également partout, ſans toucher, ni ſur le garot, ni ſur l'épine du dos, ni ſur les rognons: il faut pour cela que l'arçon de devant & celui de derriere prennent le même tour que les côtes; car ſi l'arçon de devant eſt trop étroit de pointes, il ſera vuide aux mammelles, & bleſſera le Cheval à l'endroit des pointes: ſi au contraire, l'arçon eſt trop large de pointes, il bleſſera aux mammelles; & lorſqu'une ſelle eſt trop large d'arçons, elle bleſſe au garot, ſur le dos, ou ſur les rognons; c'eſt-à-dire, dans l'endroit où elle le preſſera trop.

Non-ſeulement les arçons doivent être bienfaits & proportionnez au corps du Cheval; mais il faut encore que les panneaux ſoient aſſez & également rembourez, pour empêcher la ſelle de porter dans aucun endroit. La boure de crin ou de poil de cerf, s'endurcit moins à la ſueur que celle de bœuf. La toile des panneaux doit auſſi pour cette raiſon, être déliée & fine; parce que la groſſe toile prend trop de ſueur, & par conſéquent s'endurcit bientôt.

Lorſqu'on veut conſerver les Chevaux qui ſuent beaucoup, & qui par conſéquent ſe foulent aiſément, on fait ajuſter & coudre ſous les panneaux une peau de Chevreuil ou de Biche, en ſorte que le poil ſoit contre le poil du Cheval: l'uſage de cette peau eſt excellent.

Afin qu'une ſelle ſoit commode au Cavalier, il faut qu'elle ſoit près du Cheval, c'eſt-à-dire, qu'il y ait peu d'épaiſſeur entre les cuiſſes du Cavalier & le corps du Cheval; que le ſiége ne ſoit pas plus élevé du devant que du derriere; que les bandes ſoient moins larges & plus près l'une de l'autre au haut de l'arçon de devant qu'à celui de derriere; parce que ſi elles deſcendoient trop bas; en ſerrant les cuiſſes, on rencontreroit les bandes: il faut encore qu'une ſelle ſoit plus ou moins longue ſur bandes, à proportion de la groſſeur du ventre & des cuiſſes du Cavalier, & de la longueur du corps du Cheval.

On doit avoir la même atention pour les apartenances de la ſelle.

Le poitrail ne doit pas deſcendre plus bas que la jointure du devant de l'épaule, autrement il en empêcheroit le mouvement, ce qui dépend des potences plus ou moins longues : il faut auſſi que les boucles du poitrail ſoient placées de façon qu'elles ne coupent pas le poil.

Les ſangles doivent être fortes & larges avec des boucles à l'angloiſe, qui ſont les meilleures : outre qu'elles ne ſe caſſent pas facilement, elles ne déchirent point la bote avec les ardillons, dont la pointe eſt recourbée & aſſurée.

La meilleure croupiere, eſt celle qui eſt atachée à la ſelle par une boucle ſans ardillons : il y a une autre boucle au milieu, par le moyen de laquelle la croupiere s'alonge & ſe racourcit aiſément. Il faut bien prendre garde que la boucle ne porte pas ſur les rognons, elle bleſſeroit le Cheval ; & lorſqu'on s'aperçoit qu'elle coupe le poil, il faut y ajuſter un morceau de peau de Chevreuil ou de Veau, & que le poil ſoit contre le poil du Cheval.

Le culeron de la croupiere doit être plus gros que petit, afin de ne pas écorcher le Cheval ſous la queue ; accident qui arive ſouvent aux Chevaux bas du devant, & par la même raiſon aux Jumens qui ſont ſujettes à s'écorcher dans cet endroit. On donne à ces ſortes de Chevaux une ſelle plus haute du devant qu'à l'ordinaire, & l'on remboure peu les panneaux ſur le derriere.

Les étrivieres doivent être de cuir de Hongrie.

Les étriers ronds ſont les meilleurs, ils doivent être étamez avec une grille deſſous, & aſſez larges pour qu'on puiſſe ſe dégager facilement en cas de chute.

A l'égard de la têtiere où eſt atachée la bride, & qui fait partie de l'équipage du Cheval ; elle eſt compoſée d'un deſſus-de-tête, d'un frontal, d'une ſougorge, de deux côtez de têtiere, de deux porte-mors, d'une muſerole, & d'une paire de rênes. On parlera dans la deuxiéme Partie de la maniere de placer la têtiere.

CHAPITRE IX.

De la maniere de nourir les Chevaux ; de les panſer, & de les gouverner en voyage.

QUOIQUE le Cheval ſoit un animal très-vigoureux & très-robuſte, il ne laiſſe pas d'être un des plus délicats ; & ſi l'on n'en a un grand ſoin, ſoit en le nouriſſant bien, en le panſant éxactement, & en le gouvernant ſagement en voyage, il luy arive ſouvent, faute de ces atentions, des accidens qui le rendent incapable de ſervice.

ARTICLE PREMIER.

De la nouriture du Cheval.

LA quantité de nouriture doit être proportionnée à la taille d'un Cheval, à son tempérament, & au travail qu'il fait.

Le foin, la paille & l'avoine, sont les alimens dont on se sert ordinairement pour nourir les Chevaux.

Les féveroles engraissent en peu de tems un Cheval, & lui donnent un bon poil; mais on prétend que les Chevaux qui en ont été engraissez sont sujets aux tranchées.

Le son est bon pour rafraîchir un Cheval & lui donner du boyau; mais la graisse qui en provient n'est pas ferme.

Le mélange, qui est moitié son & moitié avoine, n'est bon que pour l'économie; car les Chevaux ne s'en trouvent pas mieux.

La quantité de foin est bonne pour les jeunes Chevaux, & pour les Chevaux maigres, pourvu qu'ils n'ayent pas le flanc alteré.

Quand un Cheval de selle est en bon état, six à sept livres de foin par jour sufisent pour l'entretenir.

Lorsqu'un Cheval est grand mangeur, qu'il a trop de ventre, & que le foin le fait tousser, on lui en donne seulement une poignée avant que de le faire boire; mais à la place du foin, il faut lui augmenter la paille.

La paille de froment nouvellement batue, & qui ne provient pas de bleds couchez, est une excellente nouriture; elle donne de l'haleine, conserve le flanc frais & forme une graisse ferme. On en donne à chaque Cheval par jour une bote de huit à neuf livres; mais quand il ne mange point de foin ou très-peu, pour les raisons ci-dessus, il faut lui en donner deux botes.

On a coutume de donner par jour à un Cheval de selle trois picotins d'avoine, c'est-à-dire, trois quarts de boisseau mesure de Paris; mais quand il est maigre, il faut lui donner le boisseau entier, jusqu'à ce qu'il soit gras, & même davantage suivant sa corporance.

Quand un Cheval est naturellement gras, & qu'il est d'une constitution à s'entretenir de peu, il faut prendre garde de lui donner trop de nouriture; car les Chevaux trop gras, outre qu'ils se lassent bientôt, sont encore sujets à la gras-fondure, & à la forbure: Quand un Cheval est maigre, il ne faut pas à force de nouriture vouloir l'engraisser trop vîte, il pouroit devenir farcineux.

Comme les Chevaux de carosse travaillent beaucoup, & qu'ils sont d'une autre stature que les Chevaux de selle, il faut aussi que leur nouriture soit plus abondante en foin & en avoine, suivant leur taille, leur tempérament, & le travail qu'on leur fait faire.

Les Chevaux qui sont devenus maigres à force de fatigue, ont ordinairement le flanc alteré; il est besoin de les saigner, de les purger, & de les rafraîchir, afin que la nouriture leur profite.

Le plus ſur pour engraiſſer bientôt un Cheval, quand il eſt jeune & qu'il a le flanc bon; c'eſt de le mettre au vert, qui ſe donne au Printems : il faut le faire ſaigner auparavant, & l'y laiſſer pendant trois ſemaines.

L'éturgeon, qui eſt un orge ſemé avant l'hiver, engraiſſe mieux que l'orge qu'on ſème au mois de Mars; mais celui-ci purge mieux.

Quelques perſonnes ne ſont pas d'avis qn'on étrille les Chevaux pendant qu'ils ſont au vert, & prétendent qu'il faut les laiſſer dans leur fiente; parce que, diſent-ils, cette ordure les fait mieux tranſpirer; je crois au contraire que de leur lever tous les jours la litiere, & de les bien panſer, c'eſt une propreté qui doit leur faire du bien.

Pour empêcher que le vert n'engendre des vers dans le corps, on donne une fois le jour un picotin de ſon ſec à chaque Cheval, & on y mêle une once de foie d'antimoine en poudre.

Si l'air eſt froid dans le tems que les Chevaux prennent le vert, il faut avoir ſoin de les tenir bien couverts; autrement ils pouroient devenir forbus.

On met auſſi les Chevaux à l'herbe : quand elle eſt tendre, elle eſt excellente pour les jeunes Chevaux : la roſée qui eſt deſſus les purge, les engraiſſe, & leur rétablit les jambes. Elle ne vaut rien pour les vieux Chevaux, ni pour ceux qui ont le flanc alteré, ou d'autres maladies qui viennent d'obſtruction, comme morve, pouſſe, morfondement, &c.

On laiſſe ordinairement un Cheval l'eſpace d'un mois à l'herbe, nuit & jour, ſans autre nouriture, & il faut l'avoir fait ſaigner avant que de l'y mettre.

Quand on retire les Chevaux du vert ou de l'herbe, & qu'on les remet au ſec, il faut encore les faire ſaigner pour évacuer les humeurs ſuperflues, que cette nouriture aura engendrées.

ARTICLE II.

De la maniere de panſer les Chevaux.

PLuſieurs perſonnes croient que l'abondance de la nouriture, eſt la ſeule choſe néceſſaire pour engraiſſer un Cheval; mais l'expérience fait pourtant voir, qu'un Cheval bien panſé s'entretiendra plus gras avec moins de nouriture, qu'un autre à qui on en donnera abondamment & qui ſera mal panſé : ce qui prouve la néceſſité de l'étrille & de la broſſe, qui en débouchant les pores, facilitent la tranſpiration, & diſſipent les humeurs qui abondent dans les Chevaux, & qui en formant une craſſe ſur le cuir, empêchent la tranſpiration, inquiettent un Cheval, lui cauſent des démangeaiſons, & ſouvent la gale; & enfin le font maigrir, malgré la nouriture qu'on poura lui donner.

C'eſt un uſage dans les Académies, que de donner à chaque Palfrenier ſept Chevaux par jour à panſer. Comme ils ne quitent point leur

écurie, ils peuvent facilement en avoir soin; mais dans les autres maisons, quatre sufisent à chaque Palfrenier.

La premiere chose qu'on doit faire le matin, c'est de bien nétoyer la mangeoire, ensuite donner l'avoine; lever la litiere avec une fourche de bois, en séparant la paille nette d'avec la sale; & ensuite balayer l'écurie.

Dans les Académies on laisse les Chevaux à la mangeoire pendant qu'on les étrille; parce qu'étant obligez de travailler au manège tout le matin, ils mangent du foin pendant ce tems-là; mais ailleurs, il faut les mettre au filet, & les atacher entre deux piliers, ou les panser hors de l'écurie.

C'est une excellente métode que de leur mettre quelquefois le mastigadour au lieu de filet en les pansant; parce que l'action que leur donne l'étrille, leur fait mâcher le mastigadour, ce qui leur purge le cerveau, & leur rend la bouche fraîche.

Il faut étriller légerement un Cheval, & continuer jusqu'à ce que l'étrille n'amène plus de crasse.

Quand un Cheval a le cuir délicat, & qu'il est chatouilleux à l'étrille, il faut se servir de la brosse plus que de l'étrille.

Avant que de brosser un Cheval, après l'avoir étrillé, il faut lui épouster le corps avec un morceau de toile ou de serge qu'on apelle *Epoussette*, pour ôter la poudre de dessus le poil.

A chaque coup de brosse que l'on donne, il faut en tirer la crasse avec l'étrille.

On brosse la criniere & le toupet dessus & dessous, & l'on fait entrer la brosse dans les crins, afin d'en ôter la poudre & l'ordure.

Il y en a qui ne brossent point les jambes & qui les frottent avec un bouchon de paille, cette métode ne vaut rien, la brosse est meilleure & pénetre davantage.

Quand le Cheval est bien brossé, il faut avec l'époussette lui froter la tête, les oreilles, & le dedans des jambes de devant, & les cuisses.

Le Cheval étant ainsi étrillé, brossé, & épousté, on lui démele les crins & la queue, en commençant toujours par le bas de la queue, & en alant très-doucement, de peur de lui aracher les crins. Il faut prendre garde que les dents du peigne ne soient cassées ou fendues, cela déchire la queue; & afin que le peigne soit plus coulant, il faut mettre un peu d'huile entre les dents.

Quand la queue est démélée, on mouille la racine des crins & de la queue avec une éponge, en continuant de les peigner. Si la queue est sale, il faut la tremper dans un sceau d'eau, en levant le sceau jusqu'au tronçon, & froter ensuite la queue avec les deux mains. On se sert aussi de savon noir pour la décrasser: Il faut ensuite avec une époussette sèche essuyer le haut de la queue, la croupe, les fesses, les crins, l'encolure & la tête, afin d'unir le poil.

Pour entretenir le poil uni & conserver la chaleur naturelle, il faut toujours tenir un Cheval couvert à l'écurie, & prendre garde de trop

ſerrer le ſurfaix, ce qui empêcheroit la reſpiration. Les Anglois font doubler la couverture de leurs Chevaux avec une toile fine : cela contribue beaucoup à leur tenir le poil uni.

ARTICLE III.

De la maniere de gouverner un Cheval en voyage.

POur maintenir un Cheval ſain en voyage, il faut, quelques jours avant que de partir, le faire promener deux ou trois heures par jour, pour le préparer & le mettre en haleine. Il faut auſſi voir, s'il ne manque rien à la ſelle, à la bride, & s'il eſt bien ferré & à ſon aiſe.

Les premiers jours, on ne doit pas lui faire faire beaucoup de chemin, ni lui donner trop d'avoine, afin de ne le point dégoûter; mais quand il eſt en haleine, on peut faire de plus grandes journées, & augmenter auſſi la nouriture.

Ceux qui conduiſent un équipage, c'eſt-à-dire, pluſieurs Chevaux, font 7. à 8. lieues tout d'une traite ſans débrider; parce que les Chevaux ont le tems de ſe repoſer juſqu'au lendemain.

Quand on aproche de l'Hôtellerie, il faut marcher plus doucement, afin qu'un Cheval ne ſoit pas échaufé en arivant.

Si-tôt qu'un Cavalier eſt deſcendu de cheval, il doit lui défaire la gourmette, la paſſer dans la bouche pardeſſous le mors & l'atacher au crochet; cela fait l'effet du maſtigadour, empêche le Cheval de ſe débrider, & lui donne de l'apétit: Il faut auſſi lâcher les ſangles, defaire la croupiere & le poitrail. Enſuite on lui lave les pieds & les jambes juſqu'au deſſus des genoux & des jarrets, & ne point lui laver le ventre; car outre les tranchées auxquelles cela l'expoſeroit, il pouroit devenir encordé, ſi c'eſt un Cheval entier, c'eſt-à-dire, qu'un des teſticules entreroit entierement dans le corps, maladie mortelle, commune en Italie, mais rare & preſque inconnue en France.

La métode de laver les jambes avec de l'eau froide eſt excellente; car ſi on les frote au lieu de les laver, les humeurs émûes par le travail, tombent & ſe fixent ſur les jambes, les rendent roides, & empêchent le cours des eſprits, qui ſont la cauſe du mouvement; l'eau froide au contraire empêche la chute de ces humeurs, & conſerve les jambes ſaines.

Quand un Cheval a bien chaud, ſoit pour l'avoir couru, ou à cauſe de la ſaiſon; la meilleure de toutes les métodes, eſt de le débrider & le deſſeller d'abord, de lui mettre le maſtigadour, de lui abatre l'eau avec un couteau de chaleur, de lui eſſuyer enſuite la tête autour des oreilles avec une épouſſette, & de lui en faire autant entre les jambes de devant & les cuiſſes; de lui laver & nétoyer les yeux, le nez, le dedans des nazeaux, les lèvres, la barbe & le fondement avec une éponge trempée dans de l'eau nette : cette propreté fait un grand bien à un Cheval; parce qu'ordinairement ces parties ſe trouvent chargées de pouſſiere mêlée avec la ſueur. Enſuite il faut lui étendre de la paille

fraiche

fraiche ſur le corps, & mettre la couverture pardeſſus pour le faire ſécher plus vîte ; lui laver les jambes, comme nous l'avons expliqué ci-devant, & lui jetter de la paille fraiche ſous le ventre pour l'obliger à uriner; ce qui délaſſe un Cheval. Il faut enſuite ôter avec un cure-pied la terre qui eſt dans les pieds, & voir s'il ne manque rien aux fers.

Quand un Cheval ſe couche ſi-tôt qu'il eſt arivé, c'eſt ſigne qu'il reſſent de la douleur aux pieds, ſoit pour les avoir naturellement foibles & douloureux, ou que le fer le bleſſe. Si le pied eſt chaud, il faut le déferrer, voir ſi le fer ne porte pas ſur la ſole; ce que l'on connoît, lorſqu'il eſt plus poli en cet endroit; en ce cas, on lui pare le pied, afin qu'il puiſſe marcher plus à ſon aiſe.

Pour nourir le pied d'un Cheval, ſoit en voyage, ſoit en ſéjour, il faut, de trois jours l'un, lui graiſſer les pieds de devant avec de l'onguent de pied. Cet onguent eſt décrit dans la troiſiéme Partie.

Il eſt eſſentiel, après avoir débridé un Cheval, de laver la bride, & de l'eſſuyer enſuite: cela la conſerve propre & empêche la craſſe de s'atacher au mors; ce qui dégoûteroit le Cheval. On regarde auſſi ſi les panneaux de la ſelle ne ſont point pleins de ſueur, & alors on les fait ſécher au ſoleil ou au feu; & avant que de ſeller le Cheval, il faut les batre avec une gaule: cela empêche la ſelle de fouler le Cheval.

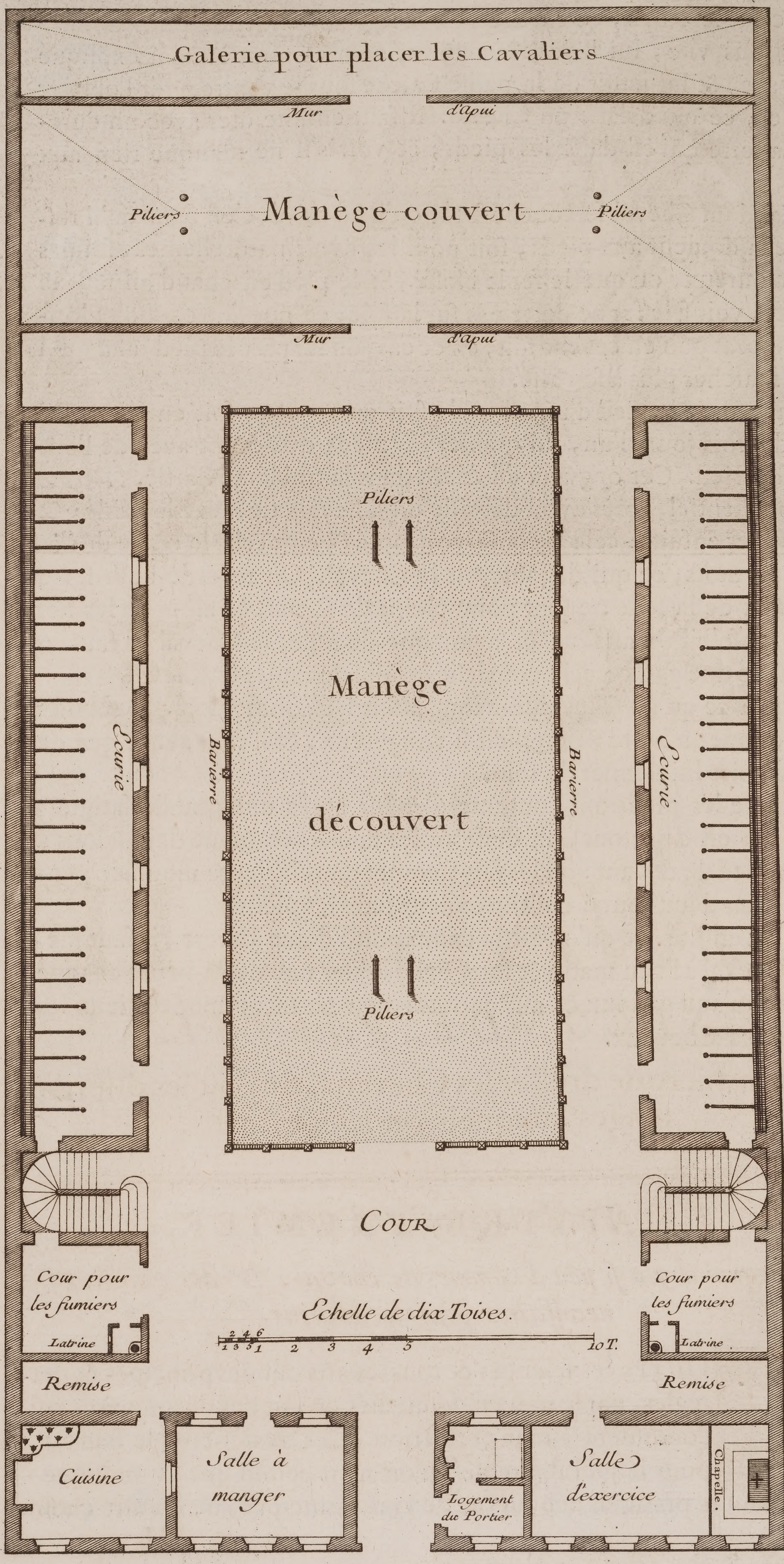
Juſqu'à ce qu'un Cheval ſoit tout-à-fait ſec, on ne doit pas s'aviſer de lui donner à boire: rien n'eſt ſi dangereux, & il faut avant que de le faire boire lui donner du foin.

Comme les pieds ont coutume d'enfler après une grande fatigue; quand on eſt de retour, on deſſerre les talons, en ôtant deux clous à chaque pied de devant: on les fait tremper dans la fiente mouillée pendant un ou deux jours: enſuite on leur pare les pieds.

Si c'eſt en Eté, & qu'on ait la commodité d'une riviere, il faut mener le Cheval à l'eau matin & ſoir, & l'y laiſſer une demi-heure chaque fois, juſqu'aux genoux & aux jarrets: rien ne racommode mieux les jambes des Chevaux.

Fin de la premiere Partie.

PLAN D'UNE ACADEMIE REGULIERE



A. Coquart Sculp. Borde Scrip.



C. Parrocel invenit. J. P. Lebas Sculp.

ECOLE DE CAVALERIE.

SECONDE PARTIE.

De la maniere de dreſſer les Chevaux, ſuivant les diférens uſages auxquels on les deſtine.

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi il y a ſi peu d'hommes de cheval ; & des qualitez néceſſaires pour le devenir.

TOUTES les ſciences & tous les arts ont des principes & des règles, par le moyen deſquelles on fait des découvertes qui conduiſent à leur perfection. La Cavalerie eſt le ſeul art, pour lequel il ſemble qu'on n'ait beſoin que de pratique : Cependant la pratique dépourvue de vrais principes, n'eſt autre choſe

qu'une routine, dont tout le fruit eſt une éxécution forcée & incertaine, & un faux brillant qui éblouit les demi-Connoiſſeurs, ſurpris ſouvent par la gentilleſſe du Cheval, plutôt que par le mérite de celui qui le monte. Delà vient le petit nombre de Chevaux bien dreſſez, & le peu de capacité qu'on voit préſentement dans la plûpart de ceux qui ſe diſent hommes de cheval.

Cette diſette de principes, fait que les Elèves ne ſont point en état de diſcerner les défauts d'avec les perfections. Ils n'ont d'autre reſſource que l'imitation; & malheureuſement, il eſt bien plus facile de tourner à la fauſſe pratique, que d'aquerir la bonne.

Les uns, voulant imiter ceux qui cherchent à tirer d'un Cheval tout le brillant dont il eſt capable, tombent dans le défaut d'avoir la main & les jambes dans un continuel mouvement; ce qui eſt contre la grace du Cavalier, donne une fauſſe poſture au Cheval, lui falſifie l'apui de la bouche, & le rend incertain dans les jambes.

Les autres s'étudient à rechercher une préciſion & une juſteſſe, qu'ils voient pratiquer à ceux qui ont la ſubtilité de choiſir, parmi un nombre de Chevaux, ceux auxquels la nature a donné une bouche excellente, des hanches ſolides, & des reſſorts unis & lians; qualitez qui ne ſe trouvent que dans un très-petit nombre de Chevaux. Cela fait que ces imitateurs de juſteſſes ſi recherchées, amortiſſent le courage d'un brave Cheval, & lui ôtent toute la gentilleſſe que la nature lui avoit donnée.

D'autres enfin, entrainez par le prétendu bon goût du Public, dont les déciſions ne ſont pas toujours des oracles, & contre lequel la timide vérité n'oſe ſe révolter, ſe trouvent, après un travail long & aſſidu, n'avoir pour tout mérite, que la flateuſe & chimérique ſatisfaction de ſe croire plus habiles que les autres.

Nos grands Maîtres de l'art, * qui ont fait tant de bruit dans les tems heureux de la Cavalerie, & dont on regrette encore la perte aujourdui, ne nous ont point laiſſé de règles pour nous conduire dans ce qu'ils avoient aquis par une aplication ſans relâche, ſecondée par d'heureuſes diſpoſitions, entretenue par l'émulation de toute la Nobleſſe, & animée par la vue d'une récompenſe inſéparable du vrai mérite. Comme il eſt dificile d'ateindre le degré de perfection où ils ont pouſſé la Cavalerie, c'eſt moins à notre nonchalance qu'on doit atribuer la décadence d'un ſi noble éxercice, qu'au peu de modéles qui nous reſtent.

Privez de ces avantages, nous ne pouvons chercher la vérité que dans les principes de ceux qui nous ont laiſſé par écrit le fruit de leurs travaux & de leurs lumieres. Parmi un aſſez grand nombre d'Auteurs, nous n'en avons, ſuivant le ſentiment unanime de tous les Connoiſſeurs, que deux dont les Ouvrages ſoient eſtimez, qui ſont M. de la Broue, & M. le Duc de Newcaſtle.

M. de la Broue vivoit ſous le règne d'Henry IV. Il a composé un Ouvrage in fol. qui renferme les principes de Jean-Baptiſte Pignatel

* *Meſſieurs du Pleſſis & de la Vallée freres.*

son Maître, lequel tenoit Académie à Naples: Cette Ecole étoit en si grande réputation, qu'on la regardoit comme la premiere du monde. Toute la Noblesse de France & d'Allemagne, qui vouloit se perfectionner dans la Cavalerie, étoit obligée d'aller prendre les leçons de cet illustre Maître.

M. le Duc de Newcastle, dit que M. de la Broue a porté ses leçons à un si haut point de perfection, qu'il faut être consommé dans ce métier, pour les réduire en pratique. Cet éloge, quoi qu'un peu critique, ne laisse pas de prouver l'excellence de cet Auteur.

M. le Duc de Newcastle étoit un Seigneur Anglois Gouverneur de Charles II. Il a infiniment honoré la profession par l'unique étude qu'il en a faite pendant tout le cours de sa vie; aussi a-t'-il passé pour le plus savant Homme de cheval de son tems. Nous avons de lui deux excellens Livres. L'un est un in fol. en françois, imprimé à Anvers, & orné de Planches; mais comme il n'en fit tirer que cinquante, dont il fit présent à plusieurs Princes & Seigneurs, & qu'il fit briser les Planches, il est devenu si rare, qu'à peine peut-on le trouver. Le second Ouvrage de sa composition, est un in 4°. imprimé en Anglois & traduit par M. de Soleysel, Auteur du Parfait Maréchal.

Quelques Auteurs, tant François qu'Italiens & Allemands, ont aussi écrit de l'Art de monter à Cheval; mais les uns ont si fort abregé les matiéres, dans la crainte d'y mettre du superflu, qu'ils ne donnent aucune idée distincte de ce qu'ils traitent; & l'ennuyeuse dissertation des autres, étoufe, sous une prétendue érudition déplacée, la simple vérité, qui est l'unique objet du Lecteur.

Il n'y a donc à proprement parler, que les deux Auteurs que je viens de citer, qui puissent servir de modelles; c'est pourquoi, dans la vue de faire un Ouvrage métodique, & fondé sur de bons principes, j'ai pris ce qu'il y a de plus instructif dans l'un & dans l'autre; cela sera en même tems une espèce de paralelle de ces deux excellens Hommes, dont on ne peut trop respecter la mémoire; leurs Ouvrages sont cependant des trésors infructueux pour la plûpart des Lecteurs, soit par le peu d'ordre qui y règne; soit par la quantité de redites dont ils sont remplis. J'éviterai, s'il est possible, de semblables reproches, par la précision avec laquelle je tâcherai de déveloper mes idées, qui deviendront encore plus sensibles, avec le secours des figures dont ce Traité est orné.

Le sentiment de ceux qui comptent pour rien la théorie dans l'Art de monter à Cheval, ne m'empêchera point de soutenir, que c'est une des choses les plus nécessaires pour ateindre à la perfection. Sans cette théorie la pratique est toujours incertaine. Je conviens que dans un éxercice, où le corps a tant de part, la pratique doit être inséparable de la théorie, puisqu'elle nous fait découvrir la nature, l'inclination & les forces du Cheval; & que par ce moyen on déterre sa ressource & sa gentillesse ensevelies, pour ainsi dire, dans l'engourdissement de ses membres; mais pour parvenir à l'excellence de cet Art, il faut nécessairement être préparé sur les dificultez de cette pratique par une théorie claire & solide.

La théorie nous enseigne à travailler sur de bons principes, & ces principes, au lieu de s'oposer à la nature, doivent servir à la perfectionner par le secours de l'Art.

La pratique nous donne la facilité de mettre à éxécution ce que la théorie nous enseigne; & pour aquerir cette facilité, il faut aimer les Chevaux; être vigoureux & hardi; & avoir beaucoup de patience. Ce sont-là les principales qualitez qui font le véritable Homme de cheval.

Il y a peu de personnes qui n'aiment les Chevaux: il semble que cette inclination soit fondée sur la reconnoissance que nous devons à un animal, dont nous tirons tant de services; & s'il se trouve quelqu'un qui pense autrement, il est puni de son indiférence, par les accidens auxquels il s'expose, ou par la privation du secours qu'il esperoit tirer du Cheval.

Quand je dis qu'il faut de la vigueur & de la hardiesse, je ne prétens pas que ce soit cette force violente, & cette témérité imprudente, dont quelques Cavaliers se parent, & qui leur fait essuyer de si grands dangers; qui désesperent un Cheval, & le tiennent dans un continuel désordre: j'entens une force liante, qui maintienne un Cheval dans la crainte & dans la soumission pour les aides & pour les châtimens du Cavalier; qui conserve l'aisance, l'équilibre & la grace, qui doivent être le propre du bel Homme de cheval, & qui sont d'un grand acheminement à la science.

La dificulté d'aquerir ces qualitez, & le tems considérable qu'il faut pour se perfectionner dans cet éxercice, fait dire à plusieurs personnes, qui afectent un air de capacité, que le manège ne vaut rien, qu'il use & ruine les Chevaux, & qu'il ne sert qu'à leur aprendre à sauter & à danser; ce qui par conséquent les rend inutiles pour l'usage ordinaire. Ce faux préjugé est cause, qu'une infinité de gens négligent un si noble & si utile éxercice, dont tout le but est d'assouplir les Chevaux, de les rendre doux & obéïssans, & de les asseoir sur les hanches, sans quoi un Cheval, soit de guerre, de chasse ou d'école, ne peut être agréable dans ses mouvemens, ni commode pour le Cavalier: ainsi la décision de ceux qui tiennent un pareil langage, étant sans fondement, il seroit inutile de combatre des opinions qui se détruisent sufisamment d'elles-mêmes.

CHAPITRE II.

Des diférentes natures de Chevaux; de la cause de leur indocilité, & des vices qui en résultent.

LA connoissance du naturel d'un Cheval, est un des premiers fondemens de l'Art de le monter, & tout Homme de cheval en doit faire sa principale étude. Cette connoissance ne vient qu'après une longue expérience, qui nous aprend à déveloper la four-

ce de la bonne ou de la mauvaiſe inclination de cet Animal.

Quand la juſte ſtature, & la proportion des parties ſont acompagnées d'une force liante, & qu'avec cela on trouve dans un Cheval du courage, de la docilité, & de la bonne volonté, on peut avec ces bonnes qualitez mettre aiſément en pratique les vrais principes de la bonne Ecole; mais quand la nature eſt rebelle; & qu'on n'eſt point en état de découvrir d'où naît cette opiniâtreté, on court riſque d'employer des moyens plus capables de produire des vices nouveaux, que de corriger ceux que l'on croit connoître.

Le manque de bonne volonté dans les Chevaux procède ordinairement de deux cauſes: ou ce ſont des défauts extérieurs, ou ç'en ſont d'intérieurs. Par défauts extérieurs, on doit entendre la foibleſſe des membres, ſoit naturelle, ſoit accidentelle, qui ſe rencontre aux reins, aux hanches, aux jarrets, aux jambes, aux pieds, ou à la vue. Comme nous avons détaillé aſſez au long tous ces défauts dans la premiere Partie, nous ne les raporterons point ici.

Les défauts intérieurs, qui forment préciſément le caractère d'un Cheval, ſont la timidité, la lâcheté, la pareſſe, l'impatience, la colere, la malice, auxquels on peut ajoûter la mauvaiſe habitude.

Les Chevaux timides, ſont ceux qui ſont dans une continuelle crainte des aides & des châtimens, & qui prennent ombrage du moindre mouvement du Cavalier. Cette timidité naturelle, ne produit qu'une obéïſſance incertaine, interrompue, molle, & tardive; & ſi l'on bat trop ces ſortes de Chevaux, ils deviennent tout-à-fait ombrageux.

La lâcheté, eſt un vice qui rend les Chevaux poltrons & ſans cœur. On apelle communément ces ſortes de Bêtes, *des Carognes*. Cette lâcheté avilit totalement un Cheval, & le rend incapable d'aucune obéïſſance hardie & vigoureuſe.

La pareſſe, eſt le défaut de ceux qui ſont mélancoliques, endormis, & pour ainſi dire, hébétez; il s'en trouve pourtant quelques-uns parmi ceux-ci, dont la force eſt engourdie par la roideur de leurs membres; & en les réveillant avec des châtimens faits à propos, ils peuvent devenir de braves Chevaux.

L'impatience eſt ocaſionnée par le trop de ſenſibilité naturelle, qui rend un Cheval plein d'ardeur, déterminé, fougueux, inquiet. Il eſt dificile de donner à ces ſortes de Chevaux une alure réglée & paiſible, à cauſe de leur trop grande inquiétude, qui les tient dans une continuelle agitation, & le Cavalier dans une aſſiette incommode.

Les Chevaux coleres, ſont ceux qui s'ofenſent des moindres châtimens, & qui ſont vindicatifs: ces Chevaux doivent être conduits avec plus de ménagement que les autres: mais quand, avec ce défaut, ils ſont fiers & hardis, & qu'on ſait bien les prendre, on en tire meilleur parti, que de ceux qui ſont malicieux & poltrons.

La malice forme un autre défaut naturel. Les Chevaux ataquez de ce vice, retiennent leurs forces par pure mauvaiſe volonté, & ne vont qu'à contre-cœur. Il y en a quelques-uns qui ſont ſemblant d'obéïr,

comme vaincus & rendus ; mais c'eſt pour échaper aux châtimens de l'Ecole ; & ſi-tôt qu'ils ont repris un peu de force & d'haleine, ils ſe défendent de plus belle.

Les mauvaiſes habitudes que contractent certains Chevaux, ne viennent pas toujours de vices intérieurs, mais ſouvent de la faute de ceux qui les ont d'abord mal montez : & quand ces mauvaiſes habitudes ſe ſont enracinées, elles ſont plus dificiles à coriger, qu'une mauvaiſe diſpoſition, qui viendroit de la nature.

Les diférens vices que nous venons de définir, ſont la ſource de cinq défauts eſſentiels, & d'une dangereuſe conſéquence ; ſavoir, d'être, ou ombrageux, ou vicieux, ou rétifs, ou ramingues, ou entiers.

Le Cheval ombrageux, eſt celui qui s'éfraie de quelque objet, & qui ne veut point en aprocher. Cette apréhenſion, qui vient ſouvent de timidité naturelle, peut être cauſée auſſi par quelque défaut à la vûe, qui lui fait voir les choſes autrement qu'elles ne ſont ; ſouvent encor, c'eſt pour avoir été trop batu, ce qui fait que la crainte des coups, jointe à celle de l'objet qui lui fait ombrage, lui acable la vigueur & le courage. Il y a d'autres Chevaux, qui après avoir été trop long-tems dans l'écurie, la premiere fois qu'ils ſortent, tout leur fait peur & les met en allarme ; mais cette manie, quand elle ne vient point d'autre cauſe, dure peu, ſi on ne les bat point, & ſi on leur fait connoître avec patience ce qui leur fait peur.

Le Cheval vicieux eſt celui, qui à force de coups, eſt devenu malin au point de mordre, de ruer, & de haïr l'homme : ces défauts arivent aux Chevaux coleres & vindicatifs, qui ont été batus mal-à-propos ; car l'ignorance & la mauvaiſe humeur de certains Cavaliers fait plus de Chevaux vicieux que la nature.

Le Cheval rétif, eſt celui qui retient ſes forces par pure malice, & qui ne veut obéïr à aucune aide, ſoit pour avancer, pour reculer ou pour tourner. Les uns ſont devenus rétifs, pour avoir été trop batus & contraints ; & les autres pour avoir été trop reſpectez par un Cavalier qui les aura redoutez. Les Chevaux chatouilleux, qui retiennent leurs forces, ſont ſujets à ce dernier défaut.

Le Cheval ramingue, eſt celui qui ſe défend contre les éperons, qui y réſiſte, qui s'y atache, & qui rue dans une place, qui recule ou ſe cabre, au lieu d'obéïr aux aides, & d'aler en avant. Lorſqu'un Cheval réſiſte par poltronnerie, c'eſt un indice de carogne, & quoiqu'il faſſe de grands & de furieux ſauts, c'eſt plutôt malice que force.

Le Cheval entier, eſt celui qui refuſe de tourner, plutôt par ignorance, & faute de ſoupleſſe, que par malice. Il y a des Chevaux qui deviennent entiers à une main, quoiqu'ils y ayent d'abord paru ſouples & obéïſſans, parce qu'on aura voulu trop tôt les aſſujettir, & paſſer trop vîte d'une leçon à l'autre. Un accident, qui vient à la vue ou à quelqu'autre partie du corps, peut auſſi rendre un Cheval entier à une main, & même rétif. Le défaut d'être entier, eſt diférent de celui d'être rétif, en ce que le Cheval rétif, par malice ne veut point tourner, quoiqu'il le

le ſache faire ; & l'entier ne tourne point parce qu'il ne le peut, ſoit par roideur ou par ignorance.

Quand les défauts, que nous venons de définir, viennent de manque de cœur & par foibleſſe, la nature du Cheval étant alors défectueuſe, & le fond n'en étant pas bon, il eſt dificile d'y ſupléer par l'Art.

L'origine de la plûpart des défenſes des Chevaux, ne vient pas toujours de la nature ; on leur demande ſouvent des choſes, dont ils ne ſont pas capables, en les voulant trop preſſer & les rendre trop ſavans ; cette grande contrainte leur fait haïr l'exercice, leur foule & leur fatigue les tendons & les nerfs, dont les reſſors font la ſoupleſſe ; & ſouvent ils ſe trouvent ruinez, quand on croit les avoir dreſſez : alors n'ayant plus la force de ſe défendre, ils obéïſſent, mais de mauvaiſe grace, & ſans aucune reſſource.

Une autre raiſon fait encore naître ces défauts : on les monte trop jeunes ; & comme le travail, qu'on leur demande, eſt au deſſus de leur force, & qu'ils ne ſont pas encore aſſez formez, pour réſiſter à la ſujettion qu'ils doivent ſoufrir avant d'être dreſſez, on leur force les reins, on leur afoiblit les jarrets, & on les gâte pour toujours. Le véritable âge, pour dreſſer un Cheval, eſt ſix, ſept ou huit ans, ſuivant le climat où il eſt né.

La rebellion & l'indocilité, qui ſont ſi naturelles, ſurtout aux jeunes Chevaux, viennent encore de ce qu'ayant contracté l'habitude d'être en liberté dans les haras, & de ſuivre leurs meres, ils ont peine à ſe rendre à l'obéïſſance des premieres leçons, & à ſe ſoumettre aux volontez de l'homme, qui, profitant de l'empire qu'il prétend avoir ſur eux, pouſſe trop loin ſa domination ; joint à ce qu'il n'y a point d'Animal, qui ſe reſſouvienne mieux que le Cheval, des premiers châtimens qu'on lui a donnez mal-à-propos.

Il y avoit autrefois des perſonnes prépoſées pour éxercer les Poulains au ſortir du haras, lorſqu'ils étoient encore ſauvages. On les apelloit *Cavalcadours de Bardelle :* on les choiſiſſoit parmi ceux qui avoient le plus de patience, d'induſtrie, de hardieſſe & de diligence ; la perfection de ces qualitez n'étant pas ſi néceſſaire pour les Chevaux qui ont déja été montez : Ils acoutumoient les jeunes Chevaux à ſoufrir qu'on les aprochât dans l'écurie, à ſe laiſſer lever les quatre pieds, toucher de la main, à ſoufrir la bride, la ſelle, la croupiere, les ſangles, &c. Ils les aſſuroient & les rendoient doux au montoir. Ils n'employoient jamais la rigueur ni la force, qu'auparavant ils n'euſſent eſſayé les plus doux moyens, dont ils puſſent s'aviſer ; & par cette ingénieuſe patience, ils rendoient un jeune Cheval familier & ami de l'homme ; lui conſervoient la vigueur & le courage ; le rendoient ſage & obéïſſant aux premieres règles. Si l'on imitoit à préſent la conduite de ces anciens amateurs, on verroit moins de Chevaux eſtropiez, ruinez, rebours, roides & vicieux.

CHAPITRE III.

Des Inſtrumens dont on ſe ſert pour dreſſer les Chevaux.

APRÈS la bride & la ſelle, dont nous avons parlé dans les Chapitres VI. & VIII. de la premiere Partie, les Inſtrumens qui ſont le plus en uſage, pour dreſſer les Chevaux, ſont la chambriere, la gaule, les éperons, la longe, la martingale, le poinçon, les lunettes, le trouſſequeue, les piliers, le caveçon de cuir, le caveçon de fer, le bridon, & le filet.

LA CHAMBRIERE, eſt une bande de cuir de cinq à ſix pieds de long, atachée au bout d'une canne de jet raiſonnablement groſſe, & longue d'environ quatre pieds: Cet inſtrument ſert à animer & à réveiller un Cheval qui s'endort ou ſe retient; & à châtier celui qui refuſe d'aler en avant. La chambriere eſt encore d'une grande utilité, pour dreſſer un Cheval dans les piliers; mais il faut ſavoir s'en ſervir à propos. On a banni le fouet des Ecoles bien réglées, parce qu'il peut cauſer des cicatrices aux feſſes & au ventre; on eſt pourtant quelquefois obligé d'y avoir recours pour rendre ſenſible un Cheval qui a le cuir dur, & pour lui faire craindre le châtiment.

LA GAULE eſt une baguette de bouleau que le Cavalier tient dans la main droite: Elle ne doit être longue que d'environ trois pieds & demi; car ſi elle l'étoit davantage, ce ſeroit le milieu qui apliqueroit ſur les épaules, & ce doit être la pointe de la gaule: elle donne beaucoup de grace à un Cavalier quand il ſait bien s'en ſervir; & répréſente auſſi de quelle maniere il doit tenir ſon épée à Cheval.

L'EPERON eſt une pièce de fer, compoſée de trois branches, dont deux entourent le talon; & au bout du colet, qui eſt la troiſiéme branche qui ſort en dehors, il y a une étoile qu'on apelle *Molette*, laquelle doit avoir cinq ou ſix pointes, pour piquer ou pincer le Cheval. Les pointes des molettes ne doivent pas être rondes & émouſſées, de peur qu'elles ne cauſent des cicatrices au ventre: il ne faut pas non plus qu'elles ſoient trop pointues, parce que cela déſeſpereroit un Cheval qui auroit le cuir ſenſible. Le colet de l'éperon doit être un peu long; autrement le Cheval ne ſentiroit pas ſi bien l'effet de la molette, & le Cavalier ſeroit obligé de faire un trop grand mouvement de la jambe, pour ariver au ventre.

LA LONGE, eſt une longue corde, de la groſſeur du petit doit, au bout de laquelle il y a une boucle atachée à un cuir, que l'on paſſe dans l'aneau du milieu du caveçon de fer. Cet inſtrument eſt excellent, pour acoutumer les jeunes Chevaux à troter ſur des cercles, avec le ſecours de la chambriere; il ſert encore pour ceux qui ſont rétifs, qui retiennent leurs forces par malice, ou qui ſont ramingues, comme nous l'enſeignerons en ſon lieu.

LA MARTINGALE, eſt une couroie de cuir, atachée par un bout aux ſangles ſous le ventre du Cheval, & de l'autre à la muſerole, en paſſant entre les deux jambes de devant, & remontant le long du poitrail. Quelques Cavaliers prétendent avec cet inſtrument, empêcher un Cheval de batre à la main, & de donner des coups de tête; mais c'eſt une grande erreur; car on le confirme dans ſon vice, au lieu de le coriger; & l'on devroit bannir cette invention des bonnes Ecoles.

LE POINÇON, eſt un manche de bois, long de ſept à huit pouces; au bout duquel il y a une pointe de fer. On tient un bout du poinçon dans le creux de la main droite, & on apuie la pointe ſur la croupe du Cheval, pour lui faire détacher la ruade. Je n'aprouve point cet inſtrument; car outre la ſituation contrainte, où eſt le bras du Cavalier, lorſqu'il apuie le poinçon, il peut y avoir encore deux autres inconvénients, qui ſont, ou que la pointe du poinçon étant trop émouſſée, il ne fait point d'effet; ou lorſqu'elle eſt trop pointue, elle déchire & enſanglante lacroupe & y fait de longues eſtafilades. Je préfére l'invention de M. de la Broue, qui eſt une eſpèce de col d'éperon creuſé avec une molette: On atache cet éperon à un bout de gaule long d'environ deux pieds, de ſorte qu'on s'en ſert comme de la gaule ſous main; & alors le Cavalier aide ſon Cheval avec plus de grâce & de facilité, & ne court pas riſque d'enſanglanter la croupe.

LES LUNETTES, ſont deux eſpèces de petits chapeaux de cuir, dont on ſe ſert pour mettre ſur les yeux d'un Cheval qui ne veut point ſe laiſſer monter, qui veut mordre le Cavalier qui l'aproche, ou le fraper des pieds de devant.

LE TROUSSEQUEUE, eſt un inſtrument de cuir, long d'un grand pied, dont on ſe ſert pour enveloper la queue d'un ſauteur. Cet inſtrument ſe ferme par le moyen de pluſieurs petits crochets, dans leſquels on entre-laſſe une couroie. Il eſt ataché près du culeron de la croupiere par deux petits contre-ſanglots. Il y a au bas du trouſſequeue deux longes de cuir, qui paſſent le long des cuiſſes & des flancs du Cheval, & qui aboutiſſent aux contre-ſanglots, pour tenir la queue en état. Le trouſſequeue fait paroître un Cheval plus large de croupe, lui donne plus de grace lorſqu'il ſaute, & empêche auſſi la queue de donner dans les yeux du Cavalier.

LES PILIERS, ſont deux pièces de bois rondes, ayant chacune une tête, plantées dans le manège, à cinq pieds l'un de l'autre. Ils doivent avoir ſix pieds hors de terre. On fait à chaque pilier des trous de diſtance en diſtance pour les Chevaux de diférentes hauteurs: ou bien on y met des aneaux de fer, pour paſſer & atacher les cordes du caveçon. L'uſage des piliers, eſt d'acoutumer un Cheval à craindre le châtiment de la chambriere; de l'animer; de lui aprendre à piafer, & à lever le devant. On ſe ſert auſſi communément des piliers dans les Académies pour y mettre les Chevaux deſtinez à ſauter.

LE CAVEÇON DE CUIR, eſt une eſpèce de têtiere faite de gros cuir plat, qui ſe met à la tête d'un Cheval, avec deux longes de corde aux

deux côtez pour l'atacher dans les piliers. Il faut qu'un caveçon ſoit rembouré au haut de la têtiere, de peur de bleſſer un Cheval au deſſus de la tête près des oreilles : on le rembourе auſſi à l'endroit de la muſerole, qui porte au deſſus du nez, de peur de lui écorcher cette partie lorſqu'il donne dans les cordes.

LE CAVEÇON DE FER, eſt une bande de fer tournée en arc, garnie de trois aneaux, montée de têtiere & de ſougorge. Il y en a de tors, de mordans & de plats. Les caveçons plats ſont les meilleurs; car les mordans, qui ſont creuſez dans le milieu & dentelez par les côtez, écorchent le nez du Cheval, à moins qu'on ne les faſſe armer d'un cuir. Le caveçon doit être placé un doit plus haut que l'œil de la branche de la bride, afin qu'il n'empêche pas l'action du mors ni l'effet de la gourmette.

M. de la Broue, & après lui, M. le Duc de Newcaſtle, atribuent au caveçon de ſi grands avantages, que je me ſuis cru obligé de raporter ici ce qu'ils en ont dit l'un & l'autre.

M. de la Broue dit: „ que le caveçon a été inventé pour retenir, re-„ lever, rendre leger, aprendre à tourner, & à parer, aſſurer la tête & „ la croupe ſans ofenſer la bouche ni la barbe, & auſſi pour ſoulager les „ épaules, les jambes, & les pieds de devant, & pour remédier aux „ fautes que font les Chevaux dreſſez qui ſe dérangent à l'Ecole, parce „ que la partie intérieure de la bouche où ſe fait le principal apui de „ la bride eſt plus ſenſible que n'eſt l'endroit du nez où ſe place le ca-„ veçon, & en ôtant le caveçon, le Cheval eſt plus atentif aux effets „ de la bride, & par conſéquent plus leger.

Voici le ſentiment de M. le Duc de Newcaſtle. „ Le caveçon eſt pour „ retenir, relever, rendre leger, aprendre à tourner, arêter, aſſouplir le „ col, aſſurer la bouche, placer la tête, la croupe, conſerver la bouche „ ſaine & entiere, les barres & la place de la gourmette, plier les épau-„ les, les rendre ſouples de même que ſes bras, ſes jambes, plier le col „ & le rendre ſouple. Un Cheval ira mieux enſuite ayant quité le ca-„ veçon, & aura de l'atention à tous les mouvemens de la main. Il ne „ faut pas tout faire avec le caveçon, mais il faut que la main de la bri-„ de agiſſe avant le caveçon, qui n'eſt qu'une aide pour la bride.

„ La longe de dedans du caveçon, atachée au pommeau de la ſelle, „ donne un beau pli au Cheval, l'aſſure & l'aſſujetit au véritable apui „ de la main, & le rend ferme ſur les hanches, ſurtout au Cheval qui „ pèſe ou qui tire à la main, parce qu'il l'empêche d'apuyer ſur le mors.

„ Le caveçon apuyant partout également ſur la moitié du nez, on a „ plus de priſe pour donner un plus grand pli, & pour faire tourner le „ Cheval, ce qui agit auſſi puiſſamment ſur les épaules.

„ Un Cheval dreſſé ſans caveçon, ne ſera jamais dans cet agréable „ apui que doivent avoir les braves Chevaux, qui eſt d'être égal, ferme „ & leger.

„ Les branches de la bride ſont plus lentes à faire leur effet, & ſont ſi „ baſſes, qu'il ne reſte pas aſſez d'eſpace pour tirer comme avec le

caveçon. La bride peut à grand peine tirer le bout du nez. "

Le caveçon & la bride font fort diférens dans leurs effets, par la " diférence qu'il y a de la bouche au nez. Si vous tirez le caveçon en " haut, les ongles tournez en avant, cela hauſſe la tête du Cheval ; & " ſi vous tirez la bride les ongles en haut, cela fait baiſſer ſeulement le " nez du Cheval en bas, & encore plus, ſi vous tenez la main baſſe de " la bride. "

En travaillant avec la bride ſeule, on ſe peut facilement tromper, " à moins que d'être bien ſavant dans les diférens effets des divers mou- " vemens de la main de la bride ; ainſi il faut ſe vouloir aveugler ſoi- " même, ſi on ne veut pas prendre un chemin ſi court & ſi aſſuré, com- " me eſt celui du caveçon lié au pommeau & ſecondé de la bride. "

Après le jugement que portent ces deux grands Maîtres ſur les avantages & les effets du caveçon, il y auroit de la témérité à ne pas ſuivre une déciſion ſi reſpectable. La ſeule remarque que je trouve à propos de faire, c'eſt que je crois le caveçon très-excellent entre les mains d'un Homme de cheval qui ſait bien s'en ſervir ; mais je crois en même tems, qu'il eſt dangereux de le donner aux Ecoliers, parce que l'expérience nous fait voir que ceux qui ont été élevez dans les Ecoles, où on ſe ſert de cet inſtrument, ont pour la plûpart la main rude & déplacée, ce qui eſt ocaſionné par la force majeure qu'on emploie pour le faire agir.

LE BRIDON, eſt une embouchure montée d'une têtiere ſans muſerole : cette embouchure a peu de fer, & eſt briſée dans le milieu ; quelques-uns le font en pluſieurs endroits. Le bridon n'eſt autre choſe qu'une imitation des premieres brides, dont on s'eſt ſervi pour monter les Chevaux, & qui n'étoient autre choſe qu'une ſimple embouchure ſans branches & ſans gourmette.

Il y a deux ſortes de bridons : les uns dont l'embouchure eſt très-mince, ſe mettent avec la bride, & ſervent à ſoulager la bouche d'un Cheval ; & en cas d'accident : lorſque les rènes viennent à ſe rompre, par exemple, ou à être coupées dans un combat, on a alors recours au bridon.

L'autre eſpèce de bridon, eſt celui dont on ſe ſert pour acheminer les jeunes Chevaux. L'embouchure en eſt plus groſſe ; & aux deux extrémitez, il y a deux petites barres de fer rondes pour empêcher qu'il ne ſorte de la bouche d'un côté ou de l'autre, en tirant l'une des deux rènes.

Voici de quelle façon M. le Duc de Newcaſtle s'explique ſur les effets du bridon.

Le bridon n'apuie que ſur les lèvres, & peu ſur les barres, & la " barbe ſe conſerve en ſon entier. Il eſt bon pour les Chevaux qui pè- " ſent à la main, portent bas, & s'arment, pour les relever. On peut " gourmander un Cheval en tirant les deux rènes du bridon l'uné après " l'autre, fortement, & pluſieurs fois de ſuite, comme ſi on vouloit lui " ſcier la bouche. Il eſt encore bon, pour acheminer un jeune Cheval, " lui aprendre à tourner au pas, au trot, l'arêter : la ſujettion de la bride "

„ lui peut donner ocafion de fe défendre, & le bridon le difpofe à mieux „ obéïr à la bride. Il faut avoir les ongles en deffous, avancer les mains „ & avoir les bras en avant. Il n'eft pas bon pour ceux qui n'ont point „ d'apui, qui battent à la main; car, comme il ôte l'apui à ceux qui en „ ont trop, il gâte ceux qui n'en ont point.

LE FILET, eft une efpèce de mors, monté d'une têtiere fans muferole, avec une gourmette, & des branches fans chainettes. Ce mors fert aux Chevaux de caroffe ou autres, lorfqu'on les étrille, ou qu'on les mène à la riviere.

Les Anglois plus atentifs qu'aucune autre nation, pour ce qui regarde l'équipage d'un Cheval, ont inventé un filet d'une ftructure affez finguliére; il fert en même tems de bridon & de bride, par le moyen de deux paires de rènes, l'une defquelles eft atachée au bas des branches, comme aux brides ordinaires. Les autres rènes font atachées à deux arcs, qui font aux deux extrémitez de l'embouchure; & en fe fervant de ces deux dernieres rènes, la gourmette alors n'agiffant plus, l'embouchure agit comme celle du bridon, & produit le même effet.

CHAPITRE IV.

Des termes de l'Art.

RIEN ne contribue davantage à la connoiffance d'un Art où d'une Science, que l'intelligence des termes qui lui font propres. L'Art de monter à Cheval en a de particuliers; c'eft pourquoi j'ai cherché à en donner des définitions claires & précifes.

MANEGE; ce mot a deux fignifications; favoir, le lieu où l'on éxerce les Chevaux; & l'éxercice qu'on leur fait faire.

A l'égard des manèges où l'on éxerce les Chevaux, il y en a de couverts & de découverts. Un beau manège couvert doit être large de 35 à 36 pieds, & long de trois fois fa largeur.

Un manège découvert peut être plus large & plus long; fuivant le terrain qu'on a à y employer; on l'entoure de barieres.

Le manège regardé comme l'éxercice que l'on fait faire au Cheval, eft la maniere de le dreffer fur toutes fortes d'airs.

AIR, eft la belle atitude que doit avoir un Cheval dans fes diférentes alures; c'eft auffi la cadence propre à chaque mouvement qu'il fait dans chaque alure, foit naturelle, ou artificielle, comme nous l'expliquerons dans la fuite.

CHANGER DE MAIN, eft l'action que fait un Cheval avec les jambes, lorfqu'il change de pied, foit pour galoper fur le pied droit ou fur le pied gauche. Ce terme vient des anciens Ecuyers, qui nommoient les parties du corps du Cheval, par préférence aux autres Animaux, comme celles de l'Homme; & de même qu'on dit encore aujourdui, la bouche d'un Cheval, le menton & le bras, ils apelloient auffi le pied

d'un Cheval, la main; ainſi changer de main, c'eſt changer de pied. Selon l'uſage, on entend auſſi par changement de main, la ligne ou la piſte que décrit un Cheval, en traverſant le manège avant de faire ce changement de pied.

PISTE, eſt le chemin que décrivent les quatre pieds d'un Cheval en marchant. Un Cheval va d'une piſte ou de deux piſtes. Il va d'une piſte, lorſqu'il marche droit ſur une même ligne, & que les pieds de derriere ſuivent & marchent ſur la ligne de ceux de devant. Il va de deux piſtes, lorſqu'il va de côté; & alors les pieds de derriere décrivent une autre ligne que ceux de devant: c'eſt ce qu'on apelle, *Fuir les talons*.

AIDES, ſont les moyens dont le Cavalier ſe ſert pour faire aller ſon Cheval, & le ſecourir: ces moyens conſiſtent dans les diférens mouvemens de la main & des jambes.

AIDES FINES. On dit d'un Homme de cheval, qu'il a les aides fines, lorſque ſes mouvemens ſont peu aparens, & qu'en gardant un juſte équilibre, il aide ſon Cheval avec ſcience, avec aiſance, & avec grace; ce qu'on apelle auſſi, *Aides ſecrettes*. On dit encore qu'un Cheval a les aides fines, lorſqu'il obéït promtement, & avec facilité au moindre mouvement de la main & des jambes du Cavalier.

RENDRE LA MAIN; c'eſt le mouvement que l'on fait en baiſſant la main de la bride, ſoit pour adoucir, ou pour faire quiter le ſentiment du mors ſur les barres. Il faut remarquer, qu'on entend toujours par la main de la bride, la main gauche du Cavalier; car, quoiqu'on ſe ſerve quelquefois de la main droite pour tirer la rène droite, ce n'eſt alors qu'une aide à la main gauche, qui reſte toujours la main de la bride.

S'ATACHER A LA MAIN; c'eſt lorſqu'un Cavalier a la main rude, & qu'il la tient plus ferme qu'il ne doit: c'eſt le plus grand défaut qu'on puiſſe avoir à cheval; car cette dureté de main, gâte la bouche d'un Cheval, l'acoutume à ſe cabrer, & le met en danger de ſe renverſer; accident bien funeſte, & dont les ſuites ſont quelquefois la mort du Cavalier, comme il eſt arivé plus d'une fois.

TIRER A LA MAIN. Ce défaut regarde le Cheval; c'eſt lorſque ſa bouche ſe roidit contre la main du Cavalier, en tirant & en levant le nez, par ignorance ou par déſobéïſſance.

PESER A LA MAIN; c'eſt lorſque la tête du Cheval s'apuie ſur le mors, & s'apeſantit ſur la main de la bride, en ſorte qu'on eſt obligé de porter, pour ainſi dire, la tête du Cheval.

BATRE A LA MAIN; c'eſt le défaut des Chevaux qui n'ont pas la tête aſſurée ni la bouche faite, & qui, pour éviter la ſujettion du mors, ſecouent la bride, & donnent des coups de tête.

FAIRE LES FORCES; c'eſt un mouvement très-déſagréable que font certains Chevaux, en ouvrant la bouche, & en portant continuellement la mâchoire inférieure de gauche à droit, & de droit à gauche: c'eſt le défaut des bouches foibles.

APUI; eſt le ſentiment que produit l'action de la bride dans la main du Cavalier; & réciproquement l'action que la main du Cavalier opere

ſur les barres du Cheval. Il y a des Chevaux qui n'ont point d'apui, d'autres qui en ont trop, & d'autres qui ont l'apui à pleine main. Ceux qui n'ont point d'apui, ſont ceux qui craignent le mors, & ne peuvent ſoufrir qu'il apuie ſur les barres, ce qui les fait batre à la main, & donner des coups de tête. Les Chevaux qui ont trop d'apui, ſont ceux qui s'apeſantiſſent ſur la main: L'apui à pleine main, qui fait la meilleure bouche, c'eſt lorſque le Cheval, ſans peſer ni batre à la main, a l'apui ferme, leger, & temperé: ces trois qualitez ſont celles de la bonne bouche d'un Cheval, leſquelles répondent à celles de la main du Cavalier, qui doit être legere, douce, & ferme.

PARADE, eſt la maniere d'arêter un Cheval à la fin de ſa repriſe, ainſi PARER, ſignifie arêter.

REPRISE, eſt une leçon rëitérée, qu'on donne à un Cheval, & dans l'intervale d'une repriſe à l'autre, on lui laiſſe reprendre haleine.

MARQUER UN DEMI-AREST; c'eſt lorſqu'on retient la main de la bride près de ſoi, pour retenir & ſoutenir le devant d'un Cheval qui s'apuie ſur le mors, ou lorſqu'on veut le ramener ou le raſſembler.

RAMENER; c'eſt faire baiſſer la tête & le nez à un Cheval, qui tire à la main & porte le nez haut.

RASSEMBLER un Cheval, ou le tenir enſemble; c'eſt le racourcir dans ſon alure, ou dans ſon air, pour le mettre ſur les hanches; ce qui ſe fait en retenant doucement le devant avec la main de la bride, & chaſſant les hanches ſous lui avec le gras des jambes, pour le préparer à le mettre dans la main & dans les talons.

ETRE DANS LA MAIN ET DANS LES TALONS; c'eſt la qualité que l'on donne à un Cheval parfaitement dreſſé, qui ſuit la main, ſuit les jambes & les éperons avec liberté & obéïſſance, ſoit en avant ou en ariere, dans une place, de côté ſur un talon & ſur l'autre, & qui ſoufre les jambes & même les éperons ſans ſe traverſer, ni déplacer la tête. Si l'on trouvoit aujourdui un pareil Cheval, on pouroit, ſans témérité, lui donner le nom de *Phenix*.

RENFERMER; c'eſt tenir beaucoup enſemble un Cheval, qui eſt aſſez avancé pour commencer à le mettre dans la main & dans les talons.

BIEN MIS; c'eſt-à-dire, bien dreſſé, bien mis dans la main & dans les talons.

SE TRAVERSER; c'eſt lorſque la croupe d'un Cheval ſe dérange de la piſte qu'elle doit décrire, ſoit en fuyant les talons, ou en alant par le droit.

S'ENTABLER; c'eſt lorſque le Cheval, alant de côté, s'acule, au lieu d'aler en avant, & que les hanches marchent avant les épaules. Ce terme n'eſt plus guéres en uſage, on ſe ſert, d'aculer.

HARPER; c'eſt l'alure des Chevaux qui ont des éparvins ſecs, dont le mouvement ſe fait de la hanche avec précipitation, au lieu de plier le jarret.

PIAFFER; c'eſt l'action que fait le Cheval, lorſqu'il paſſage dans une

même place, en pliant les bras, & en levant les jambes avec grace, sans se traverser, ni avancer, ni reculer; & en demeurant dans le respect pour la main & pour les jambes du Cavalier.

TREPIGNER; c'est le défaut de ceux qui piaffent mal, qui au lieu de soutenir la jambe haut, précipitent leur mouvement & batent la poudre. Les Chevaux qui ont trop d'ardeur, sont sujets à ce défaut.

DOUBLER. Il y a doubler large, & doubler étroit. Le doubler large, est lorsqu'on tourne un Cheval par le milieu du manége sans changer de main, en partageant le terrain également: Et le doubler étroit, est lorsqu'on le tourne dans un quaré étroit aux quatre coins du manége.

FALQUER, FALCADE, est l'action que fait le Cheval, en coulant les hanches basses & trides à l'arêt du galop.

TRIDE; ce mot est de M. de la Broue: il s'en est servi pour exprimer les mouvemens promts, courts & unis, que font les Chevaux avec les hanches, en les rabatant promtement sous eux. On dit d'un Cheval, qu'il a la carierre tride, c'est-à-dire, qu'il galope court & vîte des hanches.

FERMER, SERRER une demi-volte; cela s'entend de la fin d'un changement de main, ou d'une demi-volte, où un Cheval doit ariver également de côté, les quatre jambes ensemble, sur la ligne de la muraille, pour reprendre à l'autre main.

TRAVAILLER DE LA MAIN A LÀ MAIN; c'est lorsqu'on tourne un Cheval d'une piste, avec la main seule, & peu d'aide des jambes: ce qui est bon pour le manége de guerre.

SECOURIR; c'est aider un Cheval avec les jarrets, ou avec les gras de jambes, lorsqu'il veut demeurer, ou se ralentir dans son alure.

CHEVALER; c'est lorsque le Cheval en alant de côté, en fuyant les talons, les jambes de dehors passent par dessus celles de dedans.

DEDANS & DEHORS; c'est une façon de parler, dont on se sert quelquefois, au lieu de droit & de gauche, pour exprimer les aides que l'on doit donner avec les rènes de la bride, avec les jambes & les talons du Cavalier, & aussi les mouvemens des jambes du Cheval selon la main où il va. Pour mieux entendre ceci, il faut savoir qu'autrefois les Ecuyers travailloient presque toujours leurs Chevaux sur des cercles, & le centre au tour duquel ils tournoient, déterminoit la main où ils aloient; en sorte qu'en tournant un Cheval à droite sur un cercle, la rène de la bride, la jambe & le talon du Cavalier, & les jambes du Cheval qui étoient du côté du centre, s'apelloient la rène de dedans, la jambe de dedans, le talon de dedans, ce qui est le même de dire, rène droite, jambe droite, &c. Pour lors la rène de dehors, la jambe de dehors, sont la rène gauche, la jambe gauche: & de même en tournant un Cheval à gauche sur un cercle, la rène & la jambe qui sont du côté du centre, s'apellent la rène & la jambe de dedans, & sont la rène gauche & la jambe gauche; & par conséquent la rène de dehors, & la jambe de dehors, sont la rène droite, & la jambe droite. Aujourdui que les manéges sont quarez, & bornez de murailles ou de barierres, il est

aiſé de comprendre, qu'on entend par la rène de dehors & la jambe de dehors, celles qui ſont du côté du mur. Si le mur eſt à la gauche du Cavalier, cela s'apelle aler à main droite, alors la rène & la jambe de dehors ſont du côté du mur, ce ſont la rène gauche & la jambe gauche, & celles de dedans ſont du côté du manége. Si la muraille eſt à la droite du Cavalier, cela ſe dit travailler à main gauche; la rène droite & la jambe droite, ſont la rène & la jambe de dehors, & par conſéquent la rène gauche & la jambe gauche, ſont celles de dedans. J'ai été obligé de donner une explication un peu ample de ces termes, parce que pluſieurs perſonnes les confondent; mais pour parler plus intelligiblement, on dit droit & gauche, qui eſt plus ſimple, tant pour exprimer les jambes du Cavalier, que celles du Cheval, & auſſi les rènes de la bride.

A l'égard des termes qui regardent les airs du manége, on en trouvera l'explication & la définition dans le Chapitre VI. où il eſt traité des mouvemens artificiels.

CHAPITRE V.

Des diférens mouvemens des jambes des Chevaux, ſelon la diférence de leurs alures.

LA plûpart de ceux qui montent à Cheval n'ont qu'une idée confuſe des mouvemens des jambes de cet Animal dans ſes diférentes alures; cependant ſans une connoiſſance auſſi eſſentielle à un Cavalier, il eſt impoſſible qu'il puiſſe faire agir des reſſors, dont il ne connoît pas la mécanique.

Les Chevaux ont deux ſortes d'alures; ſavoir, les alures naturelles, & les alures artificielles.

Dans les alures naturelles, il faut diſtinguer les alures parfaites, qui ſont, le pas, le trot, & le galop; & les alures défectueuſes, qui ſont, l'amble, l'entre-pas ou traquenard, & l'aubin.

Les alures naturelles & parfaites, ſont celles qui viennent purement de la nature, ſans avoir été perfectionnées par l'Art.

Les alures naturelles & défectueuſes, ſont celles qui proviennent d'une nature foible ou ruinée.

Les alures artificielles ſont celles qu'un habile Ecuyer ſait donner aux Chevaux qu'il dreſſe, pour les former dans les diférens airs, dont ils ſont capables, & qui doivent ſe pratiquer dans les manéges bien reglez.

ARTICLE PREMIER.

Des alures naturelles.

Le Pas.

LE pas, eſt l'action la moins élevée, la plus lente & la plus douce de toutes les alures d'un Cheval. Dans le mouvement que fait un



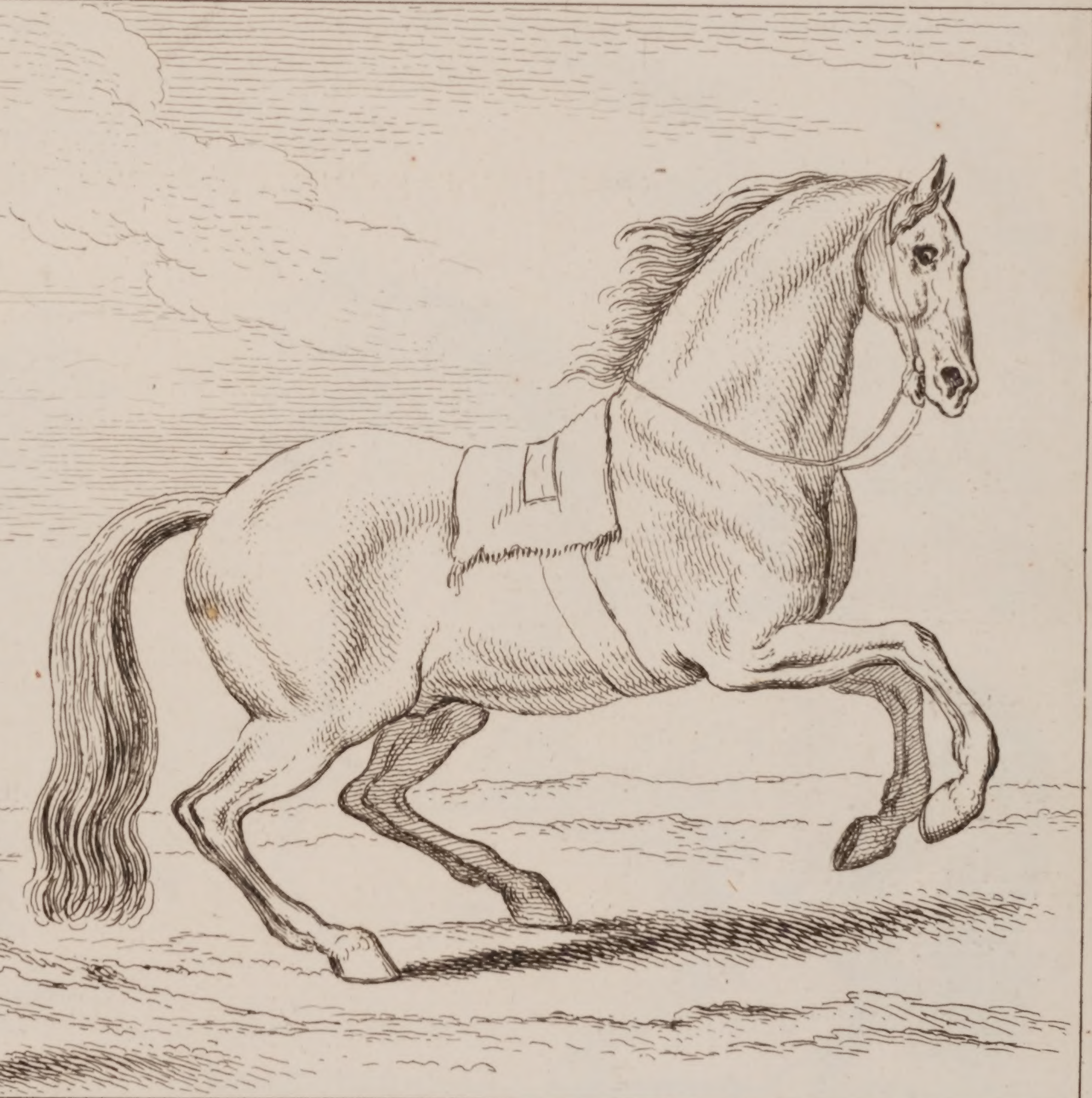
Le Pas.



Le Trot.



Le Galop désuni du devant à droite.



Le Galop désuni du derriere à droite.



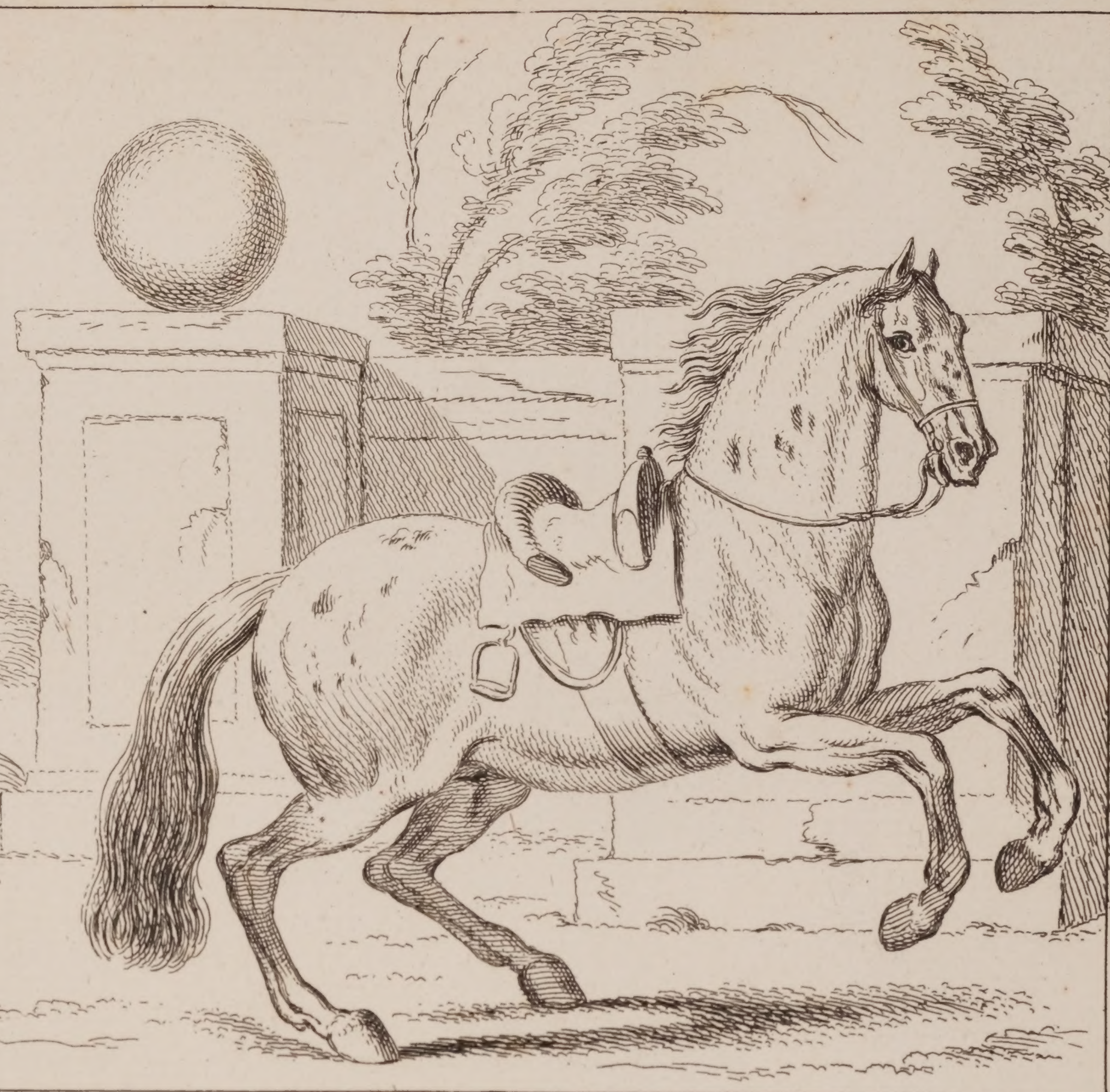
Le Galop désuni du devant à gauche.



Le Galop désuni du derriere à gauche.

Parrocel. In. *J. Audran. Soulp.*





Le Galop uni à droite. *Le Gàlop faux à droite.*





Le Galop uni à gauche. *Le Galop faux à gauche.*





L'Amble. *L'Aubin.*

rrocel. In.

Cheval lorſqu'il va le pas, il lève les deux jambes qui ſont opoſées & traverſées ; l'une devant, l'autre derriere : Quand, par exemple, la jambe droite de devant eſt en l'air & ſe porte en avant, la gauche de derriere ſe lève immédiatement après & ſuit le même mouvement que celle de devant, & ainſi des deux autres jambes ; en ſorte que dans le pas, il y a quatre mouvemens : le premier eſt celui de la jambe droite de devant, qui eſt ſuivie de la jambe gauche de derriere, qui fait le ſecond mouvement ; le troiſiéme eſt celui de la jambe gauche de devant, qui eſt ſuivie de la jambe droite de derriere ; & ainſi alternativement.

Le Trot.

L'action que fait le Cheval qui va au trot, eſt de lever en même tems les deux jambes qui ſont opoſées & traverſées ; ſavoir, la jambe droite de devant avec la jambe gauche de derriere, & enſuite la jambe gauche de devant avec la droite de derriere. La diférence qu'il y a entre le pas & le trot, c'eſt que dans le trot, le mouvement eſt plus violent, plus diligent & plus relevé, ce qui rend cette derniere alure beaucoup plus rude que celle du pas, qui eſt lente & près de terre : Il y a encore cette diférence : c'eſt que quoique les jambes du Cheval, qui va le pas, ſoient opoſées & traverſées, comme elles le ſont au trot, la poſition des pieds ſe fait en quatre tems au pas, & qu'au trot, il n'y en a que deux, parce qu'il lève en même tems les deux jambes opoſées, & les poſe auſſi à terre en même tems, comme nous venons de l'expliquer.

Le Galop.

Le galop, eſt l'action que fait le Cheval en courant. C'eſt une eſpèce de ſaut en avant, car les jambes de devant ne ſont point encore à terre, lorſque celles de derriere ſe lèvent ; de façon qu'il y a un inſtant imperceptible où les quatre jambes ſont en l'air. Dans le galop, il y a deux principaux mouvemens, l'un pour la main droite, qu'on apelle, galoper ſur le pied droit ; & l'autre pour la main gauche, qui eſt galoper ſur le pied gauche. Il faut que dans chacune de ces diférences, la jambe de dedans de devant avance & entame le chemin, & que celle de derriere du même côté, ſuive & avance auſſi, ce qui ſe fait dans l'ordre ſuivant. Si le Cheval galope à droite, quand les deux jambes de devant ſont levées, la droite eſt miſe à terre plus avant que la gauche, & la droite de derriere chaſſe & ſuit le mouvement de celle de devant ; elle eſt auſſi poſée à terre plus avant que la gauche de derriere. Dans le galop à main gauche, c'eſt le pied gauche de devant qui mène & entame le chemin ; celui de derriere du même côté ſuit, & eſt auſſi plus avancé que le pied droit de derriere. Cette poſition de pieds ſe fait dans l'ordre ſuivant.

Lorſque le Cheval galope à droite, après avoir raſſemblé les forces de ſes hanches pour chaſſer les parties de devant ; le pied gauche de derriere ſe poſe à terre le premier ; le pied droit de derriere fait enſuite la ſeconde poſition, & eſt placé plus avant que le pied gauche de derriere, & dans le même inſtant le pied gauche de devant ſe poſe auſſi

à terre ; en ſorte que dans la poſition de ces deux pieds, qui ſont croiſez & opoſez comme au trot, il n'y a ordinairement qu'un tems qui ſoit ſenſible à la vue & à l'oreille ; & enfin le pied droit de devant, qui eſt plus avancé que le pied gauche de devant, & ſur la ligne du pied droit de derriere, marque le troiſiéme & dernier tems. Ces mouvemens ſe répetent à chaque tems de galop, & ſe continuent alternativement.

A main gauche, la poſition des pieds ſe fait diféremment ; c'eſt le pied droit de derriere qui marque le premier tems ; le pied gauche de derriere & le pied droit de devant, ſe lèvent enſuite & ſe poſent enſemble à terre, croiſez comme au trot, & font le ſecond tems ; & enfin le pied gauche de dêvant, qui eſt plus avancé que le pied droit de devant, & ſur la ligne du pied gauche de derriere, marque la troiſiéme & derniere cadence.

Mais lorſqu'un Cheval a les reſſors lians & le mouvement des hanches tride, il marque alors quatre tems, qui ſe font dans l'ordre ſuivant. Lorſqu'il galope à droite, par exemple, le pied gauche de derriere ſe poſe à terre le premier, le pied droit de derriere fait la ſeconde poſition, le pied gauche de devant, immédiatement après celui-ci, marque le troiſiéme tems ; & enfin le pied droit de devant, qui eſt le plus avancé de tous, fait la quatriéme & derniere poſition : ce qui fait alors, 1. 2. 3. & 4. & forme la vraie cadence du beau galop, qui doit être diligent des hanches, & racourci du devant, comme nous l'expliquerons dans la ſuite.

Quand il arive qu'un Cheval n'obſerve pas en galopant le même ordre aux deux mains dans la poſition de ſes pieds, comme il le doit, & comme nous venons de l'expliquer ; il eſt faux ou déſuni.

Un Cheval galope faux ou ſur le mauvais pied, lors qu'alant à une main, au lieu d'entamer le chemin avec la jambe de dedans, comme il le doit, c'eſt la jambe de dehors qui eſt la plus avancée ; c'eſt-à-dire, ſi le Cheval, en galopant à main droite, entame le chemin avec la jambe gauche de devant, ſuivie de la gauche de derriere, alors, il eſt faux, il galope faux, ſur le mauvais pied : & ſi en galopant à main gauche, il avance & entame le chemin avec la jambe droite de devant, & celle de derriere, au lieu de la gauche, il eſt de même faux & ſur le mauvais pied. La raiſon de cette fauſſeté dans cette alure, vient de ce que les deux jambes, celle de devant & celle de derriere, qui ſont du côté du centre du terrain au tour duquel on galope, doivent néceſſairement être avancées, afin de ſoutenir le poids du Cheval & du Cavalier ; car autrement le Cheval ſeroit en danger de tomber en tournant ; ce qui arive quelquefois, & ne laiſſe pas d'être dangereux. On court auſſi le même riſque quand un Cheval galope déſuni.

Un Cheval ſe déſunit de deux manieres, tantôt du devant, & tantôt du derriere ; mais plus ordinairement du derriere que du devant. Il ſe déſunit du devant, lorſqu'en galopant dans l'ordre qu'il doit avec les jambes de derriere à la main où il va, c'eſt la jambe de dehors du devant qui entame le chemin, au lieu de celle de dedans. Par exemple,

lorſqu'un Cheval galope à main droite, & que la jambe gauche de devant eſt la plus avancée au lieu de la droite, il eſt déſuni de devant: Et de même, ſi en galopant à main gauche, il avance la jambe droite de devant au lieu de la gauche, il eſt encore déſuni du devant. Il en eſt de même pour le derriere: ſi c'eſt la jambe de dehors de derriere qui entame le chemin, au lieu de celle de dedans, il eſt déſuni du derriere. Pour comprendre encore mieux ceci; il faut faire atention, que lorſqu'un Cheval en galopant à droite, a les jambes de devant placées comme il devroit les avoir pour galoper à gauche, il eſt déſuni du devant; & lorſque les jambes de derriere ſont dans la même poſition, où il devroit les avoir à gauche, lorſqu'il galope à droite, il eſt déſuni du derriere. Il en eſt de même pour la main gauche.

Il faut remarquer que pour les Chevaux de chaſſe & de campagne, on entend toujours, ſurtout en France, par galoper ſur le bon pied, galoper ſur le pied droit. Il y a pourtant quelques hommes de cheval qui font changer de pied à leurs Chevaux, afin de repoſer la jambe gauche, qui eſt celle qui ſoufre le plus, parce qu'elle porte tout le poids, au lieu que la droite, entamant le chemin, a plus de liberté, & ne ſe fatigue pas tant.

ARTICLE II.

Des alures défectueuſes.

L'Amble.

L'Amble eſt une alure plus baſſe que celle du pas, mais infiniment plus alongée, dans laquelle le Cheval n'a que deux mouvemens, un pour chaque côté; de façon que les deux jambes du même côté, celle de devant & celle de derriere ſe lèvent en un même tems, & ſe portent en avant enſemble, & dans le tems qu'elles ſe poſent à terre, auſſi enſemble, elles ſont ſuivies de celles de l'autre côté, qui font le même mouvement, lequel ſe continue alternativement.

Pour qu'un Cheval aille bien l'amble, il doit marcher les hanches baſſes & pliées, & poſer les pieds de derriere, un grand pied au delà de l'endroit où il a poſé ceux de devant; & c'eſt ce qui fait qu'un Cheval d'amble fait tant de chemin. Ceux qui vont les hanches hautes & roides n'avancent pas tant & fatiguent beaucoup plus un Cavalier. Les Chevaux d'amble ne ſont bons que dans un terrain doux & uni, car dans la boue & dans un terrain raboteux, un Cheval ne peut pas ſoutenir longtems cette alure. L'on voit à cauſe de cela, plus de Chevaux de cette eſpèce en Angleterre qu'en France, parce que le terrain y eſt plus doux & plus uni; mais généralement parlant, un Cheval d'amble ne peut pas durer longtems, & c'eſt un ſigne de foibleſſe dans la plûpart de ceux qui amblent: les jeunes Poulains même prennent cette alure dans la prairie, juſqu'à ce qu'ils ayent aſſez de force pour troter & galoper. Il y a beaucoup de braves Chevaux, qui après avoir rendu de longs ſervices, commencent à ambler; parce que leurs reſſors venant à s'uſer,

ils ne peuvent plus soutenir les autres alures qui leur étoient auparavant ordinaires & naturelles.

L'Entrepas ou *Traquenard.*

L'Entrepas, qu'on apelle aussi *Traquenard*, est un train rompu, qui a quelque chose de l'amble. Les Chevaux qui n'ont point de reins & qu'on presse sur les épaules, ou qui commencent à avoir les jambes usées & ruinées prennent ordinairement cette alure. Les Chevaux de charge, par exemple, qui sont obligez de faire diligence, après avoir troté pendant quelques années le fardeau sur le corps; lorsqu'ils n'ont plus assez de force pour soutenir l'action du trot, prennent enfin une espèce de tricotement de jambe, vîte & suivi, qui a l'air d'un amble rompu, & qui est, à proprement parler, ce qu'on apelle Entrepas ou Traquenard.

L'Aubin.

On apelle Aubin, une alure dans laquelle le Cheval en galopant avec les jambes de devant, trote ou va l'amble avec le train de derriere. Cette alure qui est très vilaine, est le train des Chevaux qui ont les hanches foibles & le derriere ruiné, & qui sont extrêmement fatiguez à la fin d'une longue course. La plûpart des Chevaux de poste aubinent au lieu de galoper franchement; les Poulains qui n'ont point encore assez de force dans les hanches pour chasser & acompagner le devant, & qu'on veut trop tôt presser au galop, prennent aussi cette alure, de même que les Chevaux de chasse, lorsqu'ils ont les jambes de derriere usées.

ARTICLE III.

Des alures artificielles.

LEs mouvemens artificiels sont tirez des naturels, & prennent diférens noms, suivant la cadence & la posture que l'on donne aux Chevaux dressez au manége qui leur est propre.

Il y a, selon l'usage ordinaire, deux sortes de manéges; le manége de Guerre, & celui de Carierre, ou d'Ecole.

On entend par manége de guerre, l'exercice d'un Cheval sage, aisé & obéïssant aux deux mains, qui part de vitesse, s'arête & tourne facilement sur les hanches; qui est acoutumé au feu, aux tambours, aux étendars; & qui n'a peur de rien.

Par manége de Carierre ou d'Ecole, on doit entendre celui qui renferme tous les airs inventez par ceux qui ont excellé dans cet art, & qui sont ou doivent être en usage dans les Académies bien réglées.

Parmi ces diférens airs, il y en a de bas & de relevez.

Les airs qu'on apelle *Bas*, sont ceux des Chevaux qui manient près de terre.

Les airs relevez sont ceux des Chevaux, dont les mouvemens sont détachez de terre.

Airs pres de terre.



Le Passage. *La Galopade.*



La Volte à droite. *La Pirouette à Gauche.*



Le Terre-à terre. *Le Mezair.*

Parrocel. In. N. Tardieu Sculp.

Airs bas ou près de terre.

Les airs des Chevaux qui manient près de terre, sont, le passage, le piafer, la galopade, le changement de main, la volte, la demi-volte, la passade, la pirouette, & le terre à terre.

Il faut remarquer que la plûpart des termes de manége dérivent de l'Italien; parce que les Italiens sont les premiers Inventeurs des règles & des principes de cet Art.

Passage.

PASSAGE, qu'on apelloit autrefois, *Passège*, du mot Italien, *Spasseggio*, signifie *Promenade*. C'est un pas ou un trot mesuré & cadencé. Il faut dans ce mouvement qu'un Cheval tienne plus longtems ses jambes en l'air, l'une devant & l'autre derriere, croisées & oposées comme au trot; mais il doit être beaucoup plus racourci, plus soutenu, & plus écouté que le trot ordinaire; en sorte qu'il n'y ait pas plus d'un pied de distance entre chaque pas, qu'il fait, c'est-à-dire, que la jambe qui est en l'air, se pose environ un pied au delà de celle qui est à terre.

Piafer.

Lorsqu'un Cheval passage dans une place sans avancer, reculer, ni se traverser, & qu'il lève & plie les bras haut & de bonne grace dans cette action: on apelle cette démarche, *Piafer*. Cette alure qui est très-noble, étoit fort recherchée dans les carousels & dans les fêtes à Cheval; elle est encore fort estimée en Espagne; les Chevaux de ce Pays & les Napolitains y ont beaucoup de disposition.

Galopade.

La galopade ou le galop de manége, est un galop uni, bien ensemble, racourci du devant & diligent des hanches; c'est-à-dire, qui ne traine pas le derriere, & qui produise par l'égalité des ressors du Cheval, cette belle cadence, qui charme autant les Spectateurs, qu'elle plaît au Cavalier.

Changement de main.

Nous avons dit dans le Chapitre précédent, qu'on ne devoit pas seulement entendre par changement de main, l'action que fait le Cheval lorsqu'il change de pied; mais que l'usage vouloit aussi, qu'on entendît par cette expression, le chemin que décrit le Cheval, lorsqu'il va d'une muraille à l'autre, en traversant le manége, soit de droite à gauche, ou de gauche à droite. Dans cette derniere espèce, il y a deux choses à observer, qui sont les contre-changemens de main, & les changemens de main renversez.

Contre-changer de main; c'est lorsqu'après avoir mené un Cheval jusqu'au milieu du manége, comme si on vouloit le changer tout-à-fait, & après l'y avoir placé la tête à l'autre main, on le ramène sur la ligne de la muraille que l'on vient de quiter, pour continuer à la même main, où il étoit avant que d'avoir changé de main.

Dans le changement de main renversé, la premiere ligne que décrit le Cheval est, jusqu'au milieu du manége, la même que celle du changement de main ordinaire; mais en revenant à la muraille qu'on vient de quiter, comme si l'on vouloit contre-changer de main, au lieu de le faire, on retourne & on renverse l'épaule du Cheval pour reprendre à l'autre main; en sorte que si en changeant de main de droite à gauche, dans le contre-changement de main, on se trouve à la même main, qui est la droite; mais dans le changement de main renversé, on se trouve à gauche en arivant à la muraille; & cela par le renversement d'épaule qu'on a fait.

Les changemens de main, les contre-changemens, & les changemens renversez se font d'une piste ou de deux pistes, suivant que le Cheval est plus ou moins obéïssant à la main & aux talons.

Volte

Le mot de volte, est une expression Italienne, qui signifie *cercle, rond* ou *piste circulaire.* Il faut remarquer qu'on entend en Italie par volte, le cercle que décrit un Cheval qui va simplement d'une piste, & ce que nous entendons par volte, ils l'apellent, *Radoppio*; mais en France, le mot de volte signifie, aler de deux pistes, de côté, le Cheval formant deux cercles paralelles, ou un quaré dont les coins sont arondis.

La demi-volte est la moitié d'une volte, ou une espèce de demi-cercle de deux pistes. On fait les demi-voltes, ou dans la volte même, ou aux deux extrémitez d'une ligne droite.

Il y a encore des voltes renversées & des demi-voltes renversées.

Par volte renversée, on entend le chemin que décrit un Cheval qui va de deux pistes, avec la tête & les épaules du côté du centre; & alors les pieds de devant décrivent la ligne la plus près du centre, & ceux de derriere la plus éloignée; ce qui est l'oposé de la volte ordinaire, où la croupe est du côté du centre de la volte.

La demi-volte renversée, se fait comme le changement de main renversé, excepté que le Cheval doit aler de deux pistes pour la demi-volte.

Passade

Faire des passades, c'est mener un Cheval sur une même longueur de terrain, en changeant aux deux bouts, de droite à gauche, & de gauche à droite, passant & repassant toujours sur la même ligne.

Il y a des passades au petit galop, & des passades furieuses.

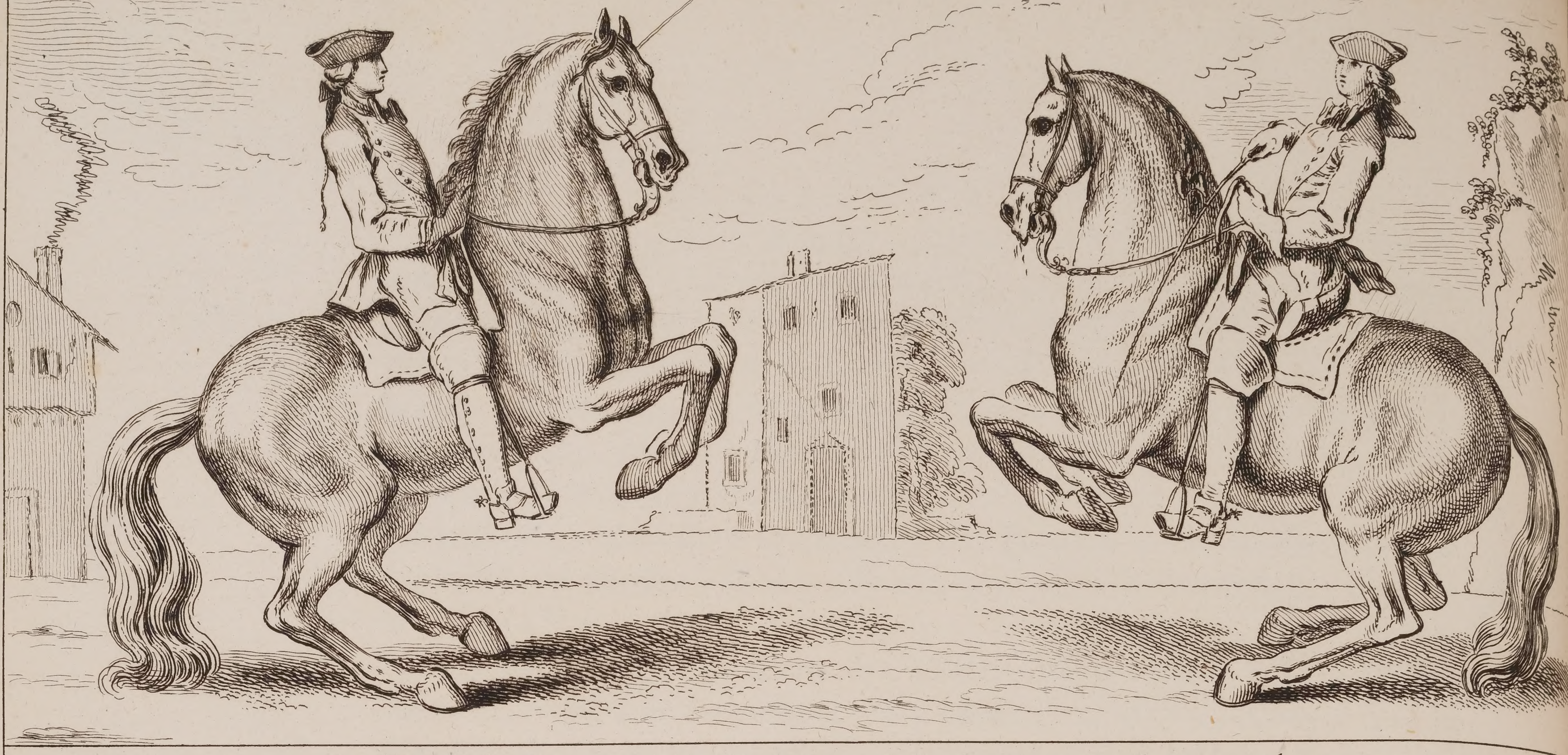
Les passades qui se font au petit galop, sont celles où l'on tient le Cheval rassemblé dans un galop racourci & écouté, tant sur la ligne droite de la passade, que sur les demi-voltes des deux extrémitez de la ligne.

Dans les passades furieuses, on mène le Cheval au petit galop jusqu'au milieu de la ligne droite, & delà on le fait partir à toutes jambes, jusqu'à l'endroit où on le rassemble pour commencer la demi-volte.

Pirouette

ALURES ARTIFICIELLES.

Airs Relevez.



La Pésade. *La Courbette.*



La Croupade. *La Balotade.*



La Capriole.

J. Audran

Pirouette.

La Pirouette eſt une eſpèce de volte, qui ſe fait dans une même place & dans la longueur du Cheval: la croupe reſte dans le centre, & la jambe de derriere de dedans, ſert comme de pivot au tour duquel tournent, tant les deux jambes de devant, que celle de dehors de derriere.

Terre à terre.

M. le Duc de Newcaſtle a fort bien défini le Terre à terre, un galop en deux tems, qui ſe fait de deux piſtes. Dans cette action le Cheval lève les deux jambes de devant à la fois, & les poſe à terre de même; celles de derriere ſuivent & acompagnent celles de devant; ce qui forme une cadence tride & baſſe, qui eſt comme une ſuite de petits ſauts fort bas, près de terre, alant toujours en avant & de côté.

Quoique le terre à terre ſoit mis avec raiſon au nombre des airs bas, parce qu'il eſt près de terre; c'eſt pourtant cet air qui ſert de fondement à tous les airs relevez, parce que généralement tous les ſauts ſe font en deux tems, comme au terre à terre.

AIRS RELEVEZ.

On apelle Airs relevez, tous les ſauts qui ſont plus détachez de terre que le terre à terre. On en compte ſept, qui ſont, la Péſade, le Mézair, la Courbette, la Croupade, la Balotade, la Capriole, & le Pas-&-le Saut.

Peſade.

La Péſade eſt un air, dans lequel le Cheval lève le devant haut dans une place ſans avancer, tenant les pieds de derriere ferme à terre ſans les remuer, en ſorte qu'il ne fait point de tems avec les hanches, comme à tous les autres airs. On ſe ſert de cette leçon pour préparer un Cheval à ſauter avec plus de liberté, & pour lui gagner le devant.

Mézair.

Mézair, eſt un terme qui ſignifie, moitié air; c'eſt un ſaut, qui, quoiqu'au nombre des airs relevez, ne l'eſt pourtant qu'un peu plus que le terre à terre, mais moins écouté & plus avancé que la courbette: On l'apelle, *Moitié air, Mézair*, parce qu'il eſt entre l'un & l'autre; & c'eſt pour cela que quelques Ecuyers l'apellent, *Demi-courbette*, ce qui exprime aſſez bien le mouvement que fait un Cheval dans cette action.

Courbette.

La Courbette eſt un ſaut, dans lequel le Cheval eſt plus relevé du devant, plus écouté & plus ſoutenu que dans le Mézair, & où les hanches rabatent & acompagnent avec une cadence baſſe & tride, les jambes de devant dans l'inſtant qu'elles retombent à terre.

Croupade.

La Croupade eſt un ſaut plus élevé que la Courbette, tant du devant

que du derriere, dans lequel le Cheval, étant en l'air, trousse & retire les pieds & les jambes de derriere sous le ventre, & les tient dans une hauteur égale à celle des pieds de devant.

Balotade.

La Balotade est un saut, dans lequel le Cheval ayant les quatre pieds en l'air, & dans une égale hauteur, au lieu de retirer & de trousser ses jambes & ses pieds de derriere sous le ventre, comme dans la croupade, il présente ses fers de derriere, comme s'il vouloit ruer, sans pourtant détacher la ruade, comme dans la capriole.

Capriole.

La Capriole, est le plus élevé & le plus parfait de tous les sauts. Lorsque le Cheval est en l'air, & dans une égale hauteur du devant & du derriere, il détache la ruade avec autant de force, que s'il vouloit, pour ainsi dire, se séparer de lui-même, en sorte que ses jambes de derriere partent comme un trait. On apelloit autrefois cette action, *S'éparer, nouer l'éguillette.*

Il faut bien remarquer que ces trois derniers airs de Croupade, de Balotade, & de Capriole, diférent entr'eux, en ce que le Cheval, dans la croupade, ne montre point ses fers de derriere, lorsqu'il est au haut de son saut; qu'au contraire il les retire sous le ventre; que dans la balotade, il montre ses fers & s'ofre à ruer, sans pourtant détacher la ruade; & que dans la capriole, il détache la ruade aussi vivement qu'il le peut.

Le Pas-&-le Saut.

Cet air se forme en trois tems, dont le premier est un tems de galop racourci, ou terre à terre: le second, une courbette; & le troisiéme, est une capriole; & ainsi alternativement. Les Chevaux qui ne se sentent pas assez de force pour redoubler à caprioles, prennent d'eux-mêmes cet air; & les plus vigoureux sauteurs, lorsqu'ils commencent à s'user, prennent aussi cet air, pour se soulager, & pour prendre mieux le tems du saut.

CHAPITRE VI.

De la belle posture de l'Homme de cheval; & de ce qu'il faut observer avant que de monter.

LA grace est un si grand ornement pour un Cavalier, & en même tems un si grand acheminement à la science, que tous ceux qui veulent devenir Hommes de cheval, doivent avant toutes choses, employer le tems nécessaire pour aquerir cette qualité. J'entens par grace, un air d'aisance & de liberté, qu'il faut conserver dans

une posture droite & libre, soit pour se tenir & s'afermir à cheval, quand il le faut; soit pour se relâcher à propos, en gardant autant qu'on le peut, dans tous les mouvemens que fait un Cheval, ce juste équilibre qui dépend du contre-poids du corps bien observé; & que les mouvemens du Cavalier soient si subtils, qu'ils servent plus à embellir son assiette, qu'à paroître aider son Cheval. Cette belle partie ayant été négligée, & la nonchalance jointe à un certain air de molesse, ayant succedé à l'atention qu'on avoit autrefois pour aquerir & pour conserver cette belle assiette, qui charme les yeux des Spectateurs, & relève infiniment le mérite d'un beau Cheval, il n'est point étonnant que la Cavalerie ait tant perdu de son ancien lustre.

Avant que de monter un Cheval, il faut visiter d'un coup d'œil tout son équipage: Cette atention, qui est l'afaire d'un moment, est absolument nécessaire pour éviter les inconvénients qui peuvent ariver à ceux qui négligent ce petit soin. Il faut d'abord voir, si la sougorge n'est point trop serrée, ce qui empêcheroit la respiration du Cheval: Si la muserole n'est point trop lâche; car il faut au contraire, qu'elle soit un peu serrée, tant pour la propreté, que pour empêcher certains Chevaux d'ouvrir la bouche; & pour prévenir dans d'autres le défaut qu'ils ont de mordre à la botte. Il faut ensuite voir, si le mors n'est point trop haut, ce qui feroit froncer les lèvres; ou trop bas, ce qui le feroit porter sur les crochets; Si la selle n'est point trop en avant; car, outre le danger d'estropier un Cheval sur le garot, on lui empêcheroit le mouvement des épaules; si les sangles ne sont point trop lâches, ce qui feroit tourner la selle; ou si elles ne sont point trop tendues, d'où il arive souvent de fâcheux accidens: Il y a, par exemple, certains Chevaux, qui s'enflent tellement le ventre par malice, en retenant leur haleine, lorsqu'on veut les sangler, qu'à grand'peine les sangles peuvent aprocher des contre-sanglots: Il y en a d'autres, qui, si on les monte dès qu'ils sont sanglez, ont la dangereuse habitude d'essayer, en sautant, de casser leurs sangles, & quelquefois même de se renverser. Pour coriger ces défauts, on les tient sanglez dans l'écurie quelque tems avant de les monter, & on les fait troter en main quelques pas. Il faut aussi voir, si le poitrail est au dessus de la jointure des épaules; car s'il étoit trop bas, il en empêcheroit le mouvement: Et enfin, si la croupiere est d'une juste mesure; ni trop lâche, ce qui feroit tomber la selle en avant; ni trop courte, ce qui écorcheroit le Cheval sous la queue, & lui feroit faire des sauts & des ruades tres-incommodes.

Après avoir fait ce petit examen, il faut s'aprocher près de l'épaule gauche du Cheval, non-seulement pour être plus à portée de monter facilement dessus, mais pour éviter de recevoir un coup de pied; soit avec la jambe de devant, si l'on étoit vis-à-vis de l'encolure; soit avec celle de derriere, si l'on étoit placé vis-à-vis du ventre. Il faut ensuite prendre le bout des rènes avec la main droite, pour voir si elles ne sont point à l'envers ni détournées, & en ce cas, il faudroit les remettre sur leur plat, en tournant le touret du bas de la branche. Il faut tenir la

gaule la pointe en bas dans la main gauche, & de la même main, prendre les rènes, un peu longues de peur d'accident, avec une poignée de crin près du garot, & bien ferrer ces trois choses. Il faut ensuite avec la main droite, prendre le bas de l'étriviere près de l'étrier, tourner l'étriviere du côté du plat du cuir, ensuite on met le pied gauche à l'étrier, on porte la main droite sur l'arçon de derriere, on s'éleve au dessus de la selle, en passant la jambe droite étendue jusqu'à la pointe du pied, & enfin on entre dans la selle, en se tenant le corps droit. Toute cette suite d'action, qui est plus longue à décrire qu'à exécuter, doit se faire avec beaucoup de grace, de promtitude & de légereté, afin de ne pas tomber dans le cas de certains Cavaliers, qui afectent un air de sufisance dans la pratique de choses, qui, quand on les sait faire une fois, sont tres-faciles & tres-simples, mais nécessaires.

Lorsqu'on est en selle, il faut passer la gaule dans la main droite, la pointe en haut; avec la même main, prendre le bout des rènes, pour les tenir égales, ensuite les ajuster dans la main gauche, en les séparant avec le petit doit de la même main, renfermer le bout des doits dans le creux de la main, & étendre le pouce dessus les rènes, afin de les assurer, & de les empêcher de couler de la main.

La main de la bride gouverne l'avant-main. Elle doit être placée au dessus du col du Cheval, ni en dedans, ni en dehors, à la hauteur du coude, deux doits au dessus & plus avant que le pommeau de la selle, afin qu'il n'empêche pas l'effet des rènes: Elle doit être par conséquent détachée du corps, & éloignée de l'estomac, avec les ongles un peu tournez en dessus, vis-à-vis du ventre, & le poignet un peu arondi. Nous parlerons dans le Chapitre suivant des effets de la main de la bride, laquelle mérite une explication particuliere.

La main droite doit être placée à la hauteur & près de la main gauche, quand on mène un Cheval les rènes égales; mais lorsqu'on se sert de la rène droite pour le plier avec la main droite, il faut qu'elle soit plus basse que la main gauche, & plus près de la bâte de la selle.

Immédiatement après avoir placé la main de la bride, il faut s'asseoir juste dans le milieu de la selle, la ceinture & les fesses avancées, afin de n'être point assis près de l'arçon de derriere: il faut tenir ses reins pliez & fermes, pour résister au mouvement du Cheval.

M. le Duc de Newcastle dit, qu'un Cavalier doit avoir deux parties mobiles & une immobile. Les premieres sont le corps jusqu'au défaut de la ceinture, & les jambes depuis les genoux jusqu'aux pieds; l'autre, est depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Suivant ce principe, les parties mobiles d'enhaut sont, la tête, les épaules, & les bras. La tête doit être placée droite & libre au dessus des épaules, en regardant entre les oreilles du Cheval; les épaules doivent être aussi fort libres & un peu renversées en ariere; car si la tête & les épaules étoient en avant, le derriere sortiroit du fond de la selle, ce qui, outre la mauvaise grace, feroit aler un Cheval sur les épaules, & lui donneroit ocasion de ruer par le moindre mouvement. Les bras doivent être pliez au coude, & joints

au corps ſans contrainte, en tombant naturellement ſur les hanches.

A l'égard des jambes, qui ſont les parties mobiles d'en bas; elles ſervent à conduire & à tenir en reſpect le corps & l'ariere-main du Cheval: leur vraie poſition eſt d'être droites & libres du genou en bas, près du Cheval ſans le toucher, les cuiſſes & les jarrets tournez en dedans, afin que le plat de la cuiſſe ſoit, pour ainſi dire, colé le long du quartier de la ſelle. Il faut pourtant que les jambes ſoient aſſurées, quoique libres, car ſi elles étoient incertaines, elles toucheroient inceſſamment le ventre, ce qui tiendroit le Cheval dans un continuel déſordre: Si elles étoient trop éloignées, on ne ſeroit plus à tems d'aider ou de châtier un Cheval à propos; c'eſt-à-dire, dans le tems qu'il commet la faute: Si elles étoient trop avancées, on ne pouroit pas s'en ſervir pour le ventre, dont les aides ſont les jambes: Si au contraire, elles étoient trop en ariere, les aides viendroient dans les flancs, qui ſont une partie trop chatouilleuſe & trop ſenſible pour y apliquer les éperons; & ſi enfin les jambes étoient trop racourcies, lorſqu'on pèſeroit ſur les étriers, on ſeroit hors de la ſelle.

Le talon doit être un peu plus bas que la pointe du pied, mais pas trop, parce que cela tiendroit la jambe roide: il doit être tourné tant ſoit peu plus en dedans qu'en dehors, afin de pouvoir conduire l'éperon facilement & ſans contrainte à la partie du ventre, qui eſt à quatre doits derriere les ſangles. La pointe du pied doit déborder l'étrier d'un pouce ou deux ſeulement, ſuivant la largeur de la grille; ſi elle étoit trop en dehors, le talon ſe trouveroit trop près du ventre, & l'éperon chatouilleroit continuellement le poil: ſi au contraire, elle étoit trop en dedans, alors le talon étant trop en dehors, la jambe ſeroit eſtropiée. A proprement parler, ce ne ſont point les jambes qu'il faut tourner à Cheval, mais le haut de la cuiſſe, c'eſt-à-dire, la hanche, & alors les jambes ne ſont point trop tournées, & le ſont autant qu'elles le doivent être auſſibien que le pied.

Il ne ſufit pas de ſavoir préciſément comme il faut ſe placer à Cheval, ſuivant les règles que nous venons de donner; le plus dificile eſt de conſerver cette poſture, lorſque le Cheval eſt en mouvement: c'eſt pour cela, qu'un habile Maître a coutume de faire beaucoup troter les Commençans, afin de leur faire prendre le fond de la ſelle. Rien n'eſt au deſſus du trot, pour donner de la fermeté à un Cavalier. On ſe trouve à ſon aiſe après cet exercice dans les autres alures, qui ſont moins rudes. La métode de troter cinq ou ſix mois ſans étriers, eſt encore excellente; par là néceſſairement les jambes tombent près du Cheval, & un Cavalier prend de l'aſſiette & de l'équilibre. Une erreur dans laquelle on tombe trop ordinairement, c'eſt de donner des ſauteurs aux Commençans, avant qu'ils ayent atrapé au trot cet équilibre, qui eſt au deſſus de la force des jarrets, pour ſe bien tenir à Cheval. Ceux qui ont l'ambition de monter trop tôt des ſauteurs, prennent la mauvaiſe habitude de ſe tenir avec les talons; & au ſortir de l'Académie, ils ne laiſſent pas, avec leur prétendue fermeté, de ſe trouver tres embaraſſez ſur de

jeunes Chevaux. C'eſt en alant par degrez, qu'on aquiert cette fermeté, qui doit venir de l'équilibre, & non de ces jarrets de fer, qu'il faut laiſſer aux caſſecous des Maquignons. Il faut pourtant dans de certaines ocaſions ſe ſervir de ces jarrets, & même vigoureuſement, ſurtout dans des contre-tems, qui ſont ſi rudes & ſi ſubits, qu'on ne peut s'empêcher de perdre ſon aſſiette, mais il faut ſe remettre en ſelle & ſe relâcher d'abord après la bouraſque, autrement le Cheval recommenceroit à ſe défendre de plus belle.

Dans une Ecole bien réglée, on devroit après le trot, mettre un Cavalier au piafer dans les piliers; il aprendroit dans cette action, qui eſt tres aiſée, à ſe tenir de bonne grace. Après le piafer, il faudroit un Cheval qui alât à demi-courbette; enſuite un à courbette; un autre à balotade ou à croupade; & enfin un à capriole. Inſenſiblement & ſans s'en apercevoir un Cavalier prendroit avec le tems la maniere de ſe tenir ferme & droit, ſans être roide ni gêné; deviendroit libre & aiſé ſans moleſſe ni nonchalance; & ſurtout il ne ſeroit jamais panché, ce qui eſt le plus grand de tous les défauts; parce que les Chevaux ſenſibles vont bien ou mal, ſuivant que le contre-poids du corps, eſt réguliérement obſervé ou non.

CHAPITRE VII.

De la main de la bride, & de ſes effets.

LEs mouvemens de la main de la bride, ſervent à avertir le Cheval de la volonté du Cavalier; & l'action que produit la bride dans la bouche du Cheval, eſt l'effet des diférens mouvemens de la main. Comme nous avons donné dans la premiere Partie de cet Ouvrage, l'explication des parties qui compoſent la bride, & la maniere de l'ordonner, ſuivant la diférence des bouches, nous n'en parlerons point ici.

M. de la Broue, & après lui M. le Duc de Newcaſtle, diſent que pour avoir la main bonne, il faut qu'elle ſoit légére, douce & ferme. Cette perfection ne vient pas ſeulement de l'action de la main, mais encore de l'aſſiette du Cavalier; car lorſque le corps eſt ébranlé ou en déſordre, la main ſort de la ſituation où elle doit être, & le Cavalier n'eſt plus ocupé qu'à ſe tenir: il faut encore que les jambes s'acordent avec la main, autrement l'effet de la main ne ſeroit jamais juſte; cela s'apelle en termes de l'Art, acorder la main & les talons, ce qui eſt la perfection de toutes les aides.

La main doit toujours commencer le premier effet, & les jambes doivent acompagner ce mouvement; car c'eſt un principe général, que dans toutes les alures, tant naturelles qu'artificielles, la tête & les épaules du Cheval doivent marcher les premieres; & comme le Cheval a quatre principales alures, qui ſont, aler en avant, aler en ariere, aler à

droite, & aler à gauche; la main de la bride doit auſſi produire quatre effets, qui ſont, rendre la main, ſoutenir la main, tourner la main à droite, & tourner la main à gauche.

Le premier effet, qui eſt de rendre la main, pour aler en avant, eſt un mouvement qui ſe fait en baiſſant la main, & en la tournant un peu les ongles en deſſous: la ſeconde action qui eſt, de ſoutenir la main, ſe fait en aprochant la main de l'eſtomac, & en la levant les ongles un peu en haut. Cette derniere aide, eſt pour arêter un Cheval, ou marquer un demi-arêt, ou bien pour le reculer: Il ne faut pas dans cette action, peſer trop ſur les étriers, & il faut, en marquant le tems de la main, mettre les épaules un peu en ariere, afin que le Cheval arête ou recule ſur les hanches. Le troiſiéme effet de la main, eſt de tourner à droite, en portant la main de ce côté, ayant les ongles un peu en haut, afin que la rène de dehors, qui eſt la rène gauche, laquelle doit faire action, puiſſe agir plus promtement. Le quatriéme effet, eſt de tourner à gauche, en y portant la main, tournant un peu les ongles en deſſous, afin de faire agir la rène de dehors, qui eſt la rène droite à cette main.

Suivant ce que nous venons de dire, il eſt aiſé de remarquer qu'un Cheval obéïſſant à la main, eſt celui qui la ſuit dans tous ſes mouvemens, & que ſur l'effet de la main, eſt fondé celui des rènes qui font agir l'embouchure.

Il y a trois manieres de tenir les rènes; Séparées dans les deux mains; égales dans la main gauche; ou l'une plus courte que l'autre, ſuivant la main où l'on travaille un Cheval.

On apelle, rènes ſéparées, lorſqu'on tient la rène droite dans la main droite, & la rène gauche dans la main gauche.

On ſe ſert des rènes ſéparées pour les Chevaux, qui ne ſont point encore acoutumez à obéïr à la main de la bride; on s'en ſert auſſi pour les Chevaux qui ſe défendent, & qui refuſent de tourner à une main.

Pour bien ſe ſervir des rènes ſéparées, il faut baiſſer la main gauche, lorſqu'on tire la rène droite pour tourner à droite; & de même en tirant la rène gauche, pour faire tourner un Cheval à gauche, il faut baiſſer la rène droite: autrement le Cheval ne ſauroit à quelle rène obéïr, ſi on ne baiſſoit pas celle qui eſt opoſée à la main où on le veut tourner.

Les rènes égales dans la main gauche, ſervent à mener un Cheval obéïſſant à la main de la bride, tant pour les Chevaux de campagne, que pour ceux de chaſſe & de guerre; mais lorſqu'on travaille un Cheval dans un manége, pour le dreſſer & lui donner leçon, il faut que la rène de dedans ſoit un peu racourcie dans la main de la bride, afin de lui placer la tête du côté qu'il va; car un Cheval qui n'eſt point plié, n'a point de grace dans un manége; mais la rène de dedans ne doit point être trop racourcie; cela donneroit un faux apui, & il faut toujours ſentir dans la main de la bride, l'effet des deux rènes. Le plus dificile eſt de plier un Cheval à droite, non-ſeulement parce que la plûpart des Chevaux ſont naturellement plus roides à cette main qu'à gauche; mais cette dificulté vient encore de la ſituation des rènes dans la main gau-

che: comme elles doivent être séparées par le petit doit, il se trouve que la rène gauche, qui est par dessous le petit doit, agit plus que la rène droite, qui est par dessus; en sorte que lorsqu'on travaille un Cheval à droite, il ne sufit pas d'acourcir la rène droite pour le plier, on est souvent obligé de se servir de la rène droite, en la tirant avec le petit doit de la main droite, qui fait la fonction du petit doit de la main gauche, lorsqu'on travaille à gauche. Il y a tres peu de personnes qui sachent bien se servir de la rène droite: la plûpart baissent la main gauche en la tirant, & alors ils ne tirent que le bout du nez du Cheval, parce que la rène de dehors n'en soutient pas l'action: Il faut donc lorsqu'on tire la rène droite pour plier un Cheval à droite, que le sentiment de la rène de dehors reste dans la main gauche, afin que le pli vienne du garot & non du bout du nez, qui est une vilaine action.

Il n'en est pas de même pour la main gauche. La situation de la rène de dedans, qui est au dessous du petit doit, donne beaucoup de facilité à plier un Cheval à cette main, joint à ce que presque tous les Chevaux y ont plus de disposition. Il faut remarquer que lorsqu'un Cheval est bien dressé, il ne faut racourcir que tres peu la rène de dedans, ni se servir que rarement de la main droite pour le plier à droite, parce qu'il doit alors se plier par l'acord de la main & des jambes; mais avant qu'il soit parvenu à ce degré de perfection, il faut nécessairement se servir des rènes de la maniere que nous venons de l'expliquer.

La hauteur de la main règle ordinairement celle de la tête du Cheval; c'est pourquoi il faut la tenir plus haute que dans la situation ordinaire pour les Chevaux qui portent bas, afin de les relever; & elle doit être plus basse & plus près de l'estomac, pour ceux qui portent le nez au vent, afin de les ramener & de leur faire baisser la tête.

Lorsqu'on porte la main en avant, cette action lâche la gourmette & diminue par conséquent l'effet du mors. On se sert de cette aide pour chasser en avant un Cheval qui se retient; lorsqu'au contraire, on retient la main près de l'estomac, alors la gourmette fait plus d'effet, & le mors apuie plus ferme sur les barres, ce qui est bon pour les Chevaux qui tirent à la main.

Nous avons dit ci-dessus, que la main bonne renfermoit trois qualitez, qui sont d'être légére, douce & ferme.

La main légére, est celle qui ne sent point l'apui du mors sur les barres.

La main douce, est celle qui sent un peu l'effet du mors sans donner trop d'apui.

Et la main ferme, est celle qui tient le Cheval dans un apui à pleine main.

C'est un grand art que de savoir acorder ces trois diférens mouvemens de la main, suivant la nature de la bouche de chaque Cheval, sans contraindre trop & sans abandonner à coup le véritable apui de la bouche; c'est-à-dire, qu'après avoir rendu la main, ce qui est l'action de la main légére, il faut la retenir doucement, pour chercher & sentir

peu

peu à peu dans la main, l'apui du mors; c'eſt ce qu'on apelle avoir la main douce; on réſiſte enſuite de plus en plus, en tenant le Cheval dans un apui plus fort, ce qui provient de la main ferme : & alors on adoucit, & on diminue dans la main le ſentiment du mors, avant de paſſer à la main légére; car il faut que la main douce précède & ſuive toujours l'effet de la main ferme, & l'on ne doit jamais rendre la main à coup, ni la tenir ferme d'un ſeul tems; on ofenſeroit la bouche du Cheval, & on lui feroit donner des coups de tête.

Il y a deux manieres de rendre la main. La premiere, qui eſt la plus ordinaire & la plus en uſage, eſt de baiſſer la main de la bride, comme nous l'avons dit: La deuxiéme maniere, eſt de prendre les rènes avec la main droite, au deſſus de la main gauche, & en lâchant un peu les rènes dans la main gauche, on fait paſſer le ſentiment du mors dans la main droite, & enfin en quitant tout-à-fait les rènes qui étoient dans la main gauche, on baiſſe la main droite ſur le cou du Cheval, & alors le Cheval ſe trouve tout-à-fait libre, ſans bride. Cette derniere façon de rendre la main, s'apelle, *Deſcente de main:* on la fait auſſi en prenant le bout des rènes avec la main droite, la main à la hauteur de la tête du Cavalier, & le bras droit en avant & libre; mais il faut être bien ſur de la bouche d'un Cheval & de ſon obéïſſance, pour entreprendre de le mener de cette derniere façon. Il faut bien ſe donner de garde de rendre la main, ni de faire la deſcente de main, lorſque le Cheval eſt ſur les épaules: le vrai tems de faire ce mouvement à propos, c'eſt après avoir marqué un demi-arêt, & lorſqu'on ſent que le Cheval plie les hanches, de lui rendre ſubtilement la bride, ou bien l'on fait la deſcente de main. Ce tems, qu'il faut prendre bien juſte, & qu'il eſt dificile de ſaiſir à propos, eſt une aide des plus ſubtiles & des plus utiles de la Cavalerie; parce que le Cheval, pliant les hanches dans le tems qu'on abandonne l'apui, il faut néceſſairement qu'il demeure léger à la main, n'ayant point de quoi apuyer ſa tête.

Il y a encore une autre maniere de ſe ſervir des rènes, mais elle eſt peu uſitée: c'eſt d'atacher chaque rène à l'arc du banquet, & alors la gourmette ne fait aucun effet. Cette façon de ſe ſervir des rènes, s'apelle, *Travailler avec de fauſſes rènes:* on s'en ſert encore quelquefois pour acoutumer les jeunes Chevaux à l'apui du mors, lorſqu'on commence à leur mettre une bride.

M. le Duc de Newcaſtle fait une Diſſertation ſur les rènes de la bride, où il paroît quelque vrai-ſemblance dans la ſpéculation; mais qui, ſelon moi, ſe détruit dans l'éxécution. “ Il dit, que de quelque côté que les rènes ſoient tirées, l'embouchure va toujours du côté opoſé à “ la branche; que lorſque la branche vient en dedans, l'embouchure va “ en dehors, en ſorte, continue-t-'il, que les rènes étant ſéparées, lorſ- “ qu'on tire la rène droite, l'embouchure ſort dehors de l'autre côté, “ & oblige le Cheval de regarder hors de la volte, & on preſſe auſſi la “ gourmette du côté de dehors. “

Ce principe eſt détruit par l'uſage, qui nous prouve que le Cheval

eſt déterminé à obéïr au mouvement de la main, du côté qu'on tire la rène. En tirant, par exemple, la rène droite, le Cheval eſt obligé de céder à ce mouvement, & de porter la tête de ce côté. Je conviens qu'en tirant ſimplement la rène, ſans ramener en même tems la main près de ſoi, comme on le doit, l'apui ſera plus fort du côté opoſé; mais cela n'empêchera pas le Cheval d'obéïr à la main, & de porter la tête de ce côté, parce qu'il eſt obligé de ſuivre la plus forte impreſſion, laquelle ne vient pas ſeulement de l'apui qui ſe fait du côté de dehors, mais de la rène qui fait agir toute l'embouchure, la tire & par conſéquent la tête du Cheval auſſi, du côté où l'on veut aler. D'ailleurs, en ſe ſervant de ſa main à propos, on acourcit un peu la rène de dedans, & alors le mors apuie ſur la partie que l'on veut déterminer.

Il faut encore remarquer, que lorſqu'on ſe ſert de la rène de dehors, en portant la main en dedans; cette action détermine l'épaule de dehors en dedans, & fait paſſer la jambe de dehors pardeſſus celle de dedans: & lorſqu'on ſe ſert de la rène de dedans, en portant la main en dehors, ce mouvement élargit l'épaule de dedans, c'eſt-à-dire, fait croiſer la jambe de dedans pardeſſus celle de dehors. On voit par ces diférens effets de la rène de dehors, & de celle de dedans, que c'eſt le port de la main, qui fait aler les parties de l'avant-main du Cheval, & que tout Cavalier qui ne connoît pas l'uſage des rènes de la bride, travaille ſans règle & ſans principe.

CHAPITRE VIII.

Des aides & des châtimens néceſſaires pour dreſſer les Chevaux.

DEs cinq ſens de la nature, dont tous les Animaux ſont douez, auſſi-bien que l'Homme; il y en a trois ſur leſquels il faut travailler un Cheval pour le dreſſer; ce ſont, la Vue, l'Ouie, & le Toucher.

On dreſſe un Cheval ſur le ſens de la vue, lorſqu'on lui aprend à aprocher des objets qui peuvent lui faire ombrage; car il n'y a point d'animal ſi ſuſceptible d'impreſſion des objets qu'il n'a point encore vus, que le Cheval.

On le dreſſe ſur le ſens de l'ouie, lorſqu'on l'acoutume au bruit des armes, des tambours, & des autres rumeurs guerrieres; lorſqu'on le rend atentif & obéïſſant à l'apel de la langue, au ſiflement de la gaule, & quelquefois au ſon doux de la voix, qu'un Cavalier employe pour les careſſes, ou à un ton plus rude, dont on ſe ſert pour les menaces.

Mais le ſens du toucher, eſt le plus néceſſaire, parce que c'eſt par celui-là qu'on aprend à un Cheval à obéïr au moindre mouvement de la main & des jambes, en lui donnant de la ſenſibilité à la bouche & aux côtez, ſi ces parties en manquent; ou en leur conſervant cette bonne qualité, ſi elles l'ont déja. On employe pour cela les aides & les châ-

timens; les aides, pour prévenir les fautes que le Cheval peut faire: les châtimens, pour le punir dans le tems qu'il fait une faute; & comme les Chevaux n'obéïſſent que par la crainte du châtiment, les aides ne ſont autre choſe, qu'un avertiſſement qu'on donne au Cheval, qu'il ſera châtié, s'il ne répond à leur mouvement.

Des Aides.

Les aides conſiſtent dans les diférens mouvemens de la main de la bride; dans l'apel de la langue; dans le ſiflement & le toucher de la gaule; dans le mouvement des cuiſſes, des jarrets, & des gras de jambes; dans le pincer délicat de l'éperon; & enfin dans la maniere de peſer ſur les étriers.

Nous avons expliqué dans le Chapitre précédent les diférens mouvemens de la main de la bride & leurs effets; ainſi nous paſſons aux autres aides.

L'apel de la langue, eſt un ſon qui ſe forme en recourbant le bout de la langue vers le palais, & en la retirant enſuite tout à coup, en ouvrant un peu la bouche. Cette aide ſert à réveiller un Cheval, à le tenir gai en maniant, & à le rendre atentif aux aides ou aux châtimens qui ſuivent cette action, s'il n'y répond pas. Mais on doit ſe ſervir rarement de cette aide, car il n'y a rien de ſi choquant que d'entendre un Cavalier apeller continuellement de la langue; cela ne fait plus alors d'impreſſion ſur l'ouie, qui eſt le ſens ſur lequel elle doit agir. Il ne faut pas non plus apeller trop fort: ce ſon ne doit, pour ainſi dire, être entendu que du Cheval. Il eſt bon de remarquer en paſſant, qu'il ne faut jamais apeller de la langue, lorſqu'on eſt à pied, & que quelqu'un paſſe à cheval devant nous: c'eſt une impoliteſſe qui choque le Cavalier: cela n'eſt permis que dans une ſeule ocaſion, qui eſt lorſqu'on fait monter un Cheval pour le vendre.

Quoique la gaule ſoit plus pour la grace que pour la néceſſité, on ne laiſſe pas de s'en ſervir quelquefois utilement. On la tient haute dans la main droite, pour aquerir une maniere libre de ſe ſervir de ſon épée.

La gaule eſt en même tems aide & châtiment: Elle eſt aide, lorſqu'on la fait ſifler dans la main, le bras haut & libre pour animer un Cheval; lorſqu'on le touche légérement avec la pointe de la gaule ſur l'épaule de dehors pour le relever; lorſqu'on tient la gaule ſous main, c'eſt-à-dire, croiſée par deſſous le bras droit, la pointe audeſſus de la croupe, pour être à portée d'animer & de donner du jeu à cette partie; & enfin lorſqu'un homme à pied touche de la gaule devant, c'eſt-à-dire, ſur le poitrail pour faire lever le devant, ou ſur les genoux pour lui faire plier les bras.

La gaule n'eſt pas propre pour les Chevaux de guerre, qui doivent obéïr de la main à la main, & en avant pour les jambes, à cauſe de l'épée qui doit être à la place de la gaule dans la main droite, qu'on apelle auſſi pour cela la main de l'épée. Dans un manége on doit tenir la gau-

le toujours opofée au côté où l'on fait aler le Cheval, parce qu'on ne doit s'en fervir que pour animer les parties de dehors.

Il y a dans les jambes du Cavalier cinq aides, c'eft-à-dire, cinq mouvemens: celui des cuiffes, celui des jarrets, celui des gras de jambes, celui du pincer délicat de l'éperon, & celui que l'on fait en pefant fur les étriers.

L'aide des cuiffes & des jarrets, fe fait en ferrant les deux cuiffes ou les deux jarrets, pour chaffer un Cheval en avant; ou en ferrant feulement la cuiffe ou le jarret de dehors, pour le preffer fur le talon de dedans; ou en ferrant celui de dedans, pour le foutenir, s'il fe preffe trop en dedans. Il faut remarquer que les Chevaux qui font chatouilleux, & qui retiennent leurs forces par malice, fe déterminent plus volontiers pour des jarrets vigoureux, que pour les éperons; & ordinairement ils fe retiennent quelque tems à l'éperon, avant que de partir.

L'aide des gras de jambes, qui fe fait en les aprochant délicatement du ventre, eft pour avertir le Cheval, qui n'a point répondu à l'aide des jarrets, que l'éperon n'eft pas loin, s'il n'eft point fenfible à leur mouvement. Cette aide eft encore une des plus gracieufes & des plus utiles dont un Cavalier puiffe fe fervir, pour raffembler un Cheval dreffé, & par conféquent fenfible, lorfqu'il ralentit l'air de fon manége.

L'aide du pincer délicat de l'éperon, fe fait en l'aprochant fubtilement près du poil du ventre, fans apuyer ni pénétrer jufqu'au cuir: c'eft un avis encore plus fort que celui des cuiffes, des jarrets & des gras de jambes. Si le Cheval ne répond pas à toutes ces aides, on lui apuie vigoureufement les éperons dans le ventre, pour le châtier de fon indocilité.

Enfin l'aide du pefer fur les étriers, eft la plus douce de toutes les aides: les jambes alors fervent de contre-poids pour redreffer les hanches & pour tenir le Cheval droit dans la balance des talons. Cette aide fupofe dans un Cheval beaucoup d'obéïffance & de fenfibilité, puifque par la feule preffion qu'on fait en apuyant plus fur un étrier que fur l'autre, on détermine un Cheval à obéïr à ce mouvement, qui fe fait, en pefant fur l'étrier de dehors, pour preffer & faire aler de côté un Cheval en dedans; en pefant fur celui de dedans, pour foutenir & retenir un Cheval qui fe preffe trop en dedans; ou bien en pefant fur les deux étriers également pour l'avertir de diligenter fa cadence, lorfqu'il fe retient plus qu'il ne doit.

Il ne faut pas croire que cette grande fenfibilité de bouche & de côtez puiffe fe conferver longtems dans les Chevaux qui font abandonnez à l'Ecole: les diférentes mains qui les mènent, leur font perdre cette fineffe & cette jufteffe, qui font tout le mérite d'un Cheval bien dreffé; & le fentiment du toucher fi délicat, s'émouffe avec le tems; mais s'ils ont été dreffez par des principes folides, lorfqu'un homme de cheval viendra à les rechercher, il fera bien-tôt revivre ce qu'une fauffe pratique avoit amorti.

Des Châtimens.

Les aides n'étant, comme nous venons de le dire, qu'un avis qu'on donne au Cheval, qu'il ſera puni s'il ne répond pas à leur mouvement; les châtimens ne ſont par conſéquent que la punition qui doit ſuivre de près la déſobéïſſance du Cheval à l'avis qu'on lui donne; mais il faut que la violence des coups ſoit proportionnée au naturel du Cheval; car ſouvent les châtimens médiocres, bien jugez & faits à tems, ſufiſent pour rendre un Cheval aiſé & obéïſſant; d'ailleurs, on a l'avantage de lui conſerver, par ce moyen, la diſpoſition & le courage; de rendre l'éxercice plus brillant; & de faire durer longtems un Cheval en bonne Ecole.

On employe ordinairement trois ſortes de châtimens; celui de la chambriere, celui de la gaule, & celui des éperons.

La chambriere eſt le premier châtiment dont on ſe ſert pour faire craindre les jeunes Chevaux, lorſqu'on les fait troter à la longe: Et c'eſt la premiere leçon qu'on doit leur donner, comme nous l'expliquerons dans la ſuite. On ſe ſert encore de la chambriere pour aprendre à un Cheval à piafer dans les piliers: on s'en ſert auſſi pour chaſſer en avant les Chevaux pareſſeux qui ſe retiennent & s'endorment; mais elle eſt abſolument néceſſaire pour les Chevaux rétifs & ceux qui ſont ramingues & inſenſibles à l'éperon; parce qu'il faut remarquer que le propre des coups qui fouettent, lorſqu'ils ſont bien apliquez & à tems, eſt de faire beaucoup plus d'impreſſion, & de chaſſer bien plus un Cheval malin, que ceux qui le piquent ou qui le chatouillent.

On tire de la gaule deux ſortes de châtimens. Le premier, lorſqu'on en frape un Cheval vigoureuſement derriere la botte, c'eſt-à-dire, ſur le ventre & ſur les feſſes, pour le chaſſer en avant. Le ſecond châtiment de la gaule, c'eſt d'en apliquer un grand coup ſur l'épaule d'un Cheval qui détache continuellement des ruades par malice, & ce châtiment corige plus ce vice que les éperons, auxquels il n'obéïra que loſqu'il les craindra & les connoitra.

Le châtiment qui vient des éperons, eſt un grand remède pour rendre un Cheval ſenſible & fin aux aides; mais ce châtiment doit être ménagé par un homme ſage & ſavant: il faut s'en ſervir avec vigueur dans l'ocaſion, mais rarement; car rien ne déſeſpere & n'avilit plus un Cheval que les éperons trop ſouvent & mal-à-propos apliquez.

Les coups d'éperon doivent ſe donner dans le ventre, environ quatre doits derriere les ſangles; car ſi l'on apuyoit les éperons trop en ariere, c'eſt-à-dire, dans les flancs, le Cheval s'arêteroit & rueroit au lieu d'aler en avant, parce que cette partie eſt trop ſenſible & trop chatouilleuſe; & au contraire, ſi on les apuyoit dans les ſangles (défaut de ceux qui ont la jambe racourcie & tournée trop en dehors,) alors le châtiment ſeroit inutile & ſans effet.

Pour bien donner des éperons, il faut aprocher doucement le gras des jambes, enſuite apuyer les éperons dans le ventre. Ceux qui ou-

vrent les jambes & apliquent les éperons d'un ſeul tems, comme s'ils donnoient un coup de poing, ſurprennent & étonnent un Cheval; & il n'y répond pas ſi bien, que lorſqu'il eſt prévenu & averti par l'aproche inſenſible des gras de jambes. Il y en a d'autres, qui avec des jambes ballantes, chatouillent continuellement le poil avec leurs éperons; ce qui acoutume un Cheval à quoailler, c'eſt-à-dire, à remuer ſans ceſſe la queue en marchant, action fort déſagréable pour toutes ſortes de Chevaux, & encore plus pour un Cheval dreſſé.

Il ne faut pas que les éperons ſoient trop pointus pour les Chevaux rétifs & ramingues; au lieu d'aporter remède à ces vices, on y en ajoûteroit d'autres. Il y en a qui, lorſqu'on les pince trop vertement, piſſent de rage, d'autres ſe jettent contre le mur; d'autres s'arêtent tout-à-fait, & quelquefois ſe couchent par terre. Pour acoutumer aux éperons les Chevaux qui ont ces vices, il ne faut les apliquer qu'après la chambriere, & dans le milieu d'un partir de main.

L'aide du pincer délicat de l'éperon, devient auſſi châtiment pour certains Chevaux, qui ſont tres fins aux aides, & même ſi ſenſibles, qu'il faut ſe relâcher tout-à-fait & ne point ſe roidir ſur eux, car autrement, ils feroient des pointes & des élans: ainſi le pincer, quelque délicat qu'il ſoit, produit le même effet ſur ces ſortes de Chevaux, & même un plus grand, que les coups d'éperon bien apliquez ne pouroient faire ſur ceux qui n'ont qu'une ſenſibilité ordinaire.

Il faut bien connoitre le naturel d'un Cheval pour ſavoir faire un bon uſage des châtimens, en les proportionnant à la faute qu'il fait, & à la maniere dont il les reçoit; afin de les continuer, de les augmenter, de les diminuer, & même de les ceſſer ſelon ſa diſpoſition & ſa force: & il ne faut pas prendre toutes les fautes qu'un Cheval fait pour des vices; puiſque la plûpart du tems elles viennent d'ignorance, & ſouvent de foibleſſe.

On doit aider & châtier ſans faire de grands mouvemens; mais il faut beaucoup de ſubtilité & de diligence; c'eſt dans le tems que la faute eſt commiſe qu'il faut employer les châtimens, autrement ils ſeroient plus dangereux qu'utiles; ſurtout il ne faut jamais châtier un Cheval par humeur & en colere, mais toujours de ſang froid: Enfin l'on peut dire que le ménagement des aides & des châtimens, eſt une des plus belles parties de l'Homme de cheval.

CHAPITRE IX.

De la néceſſité du Trot pour aſſouplir les jeunes Chevaux, & de l'utilité du Pas.

MONSIEUR de la Broue ne pouvoit définir plus éxactement un Cheval bien dreſſé, qu'en diſant, que c'eſt celui qui a la ſoupleſſe, l'obéïſſance & la juſteſſe; car ſi un Cheval n'a le corps entierement libre & ſouple, il ne peut obéïr aux volontez de l'homme

avec facilité & avec grace, & la fouplesse produit nécessairement la docilité; parce que le Cheval alors, n'a aucune peine à éxécuter ce qu'on lui demande : ce sont donc ces trois qualitez essentielles qui font ce qu'on apelle, *un Cheval ajusté.*

La premiere de ces qualitez ne s'aquiert que par le trot. C'est le sentiment général de tous les savans Ecuyers, tant anciens que modernes; & si parmi ces derniers, quelques-uns ont voulu, sans aucun fondement rejetter le trot, en cherchant dans un petit pas racourci, cette premiere souplesse & cette liberté, ils se sont trompez; car on ne peut les donner à un Cheval, qu'en mettant dans un grand mouvement tous les ressors de sa machine : par ce rafinement on endort la nature, & l'obéïssance devient molle, languissante & tardive, qualitez bien éloignées du vrai brillant qui fait l'ornement d'un Cheval bien dressé.

C'est par le trot, qui est l'alure la plus naturelle, qu'on rend un Cheval léger à la main, sans lui gâter la bouche, & qu'on lui dégourdit les membres, sans les ofenser; parce que dans cette action, qui est la plus relevée de toutes les alures naturelles, le corps du Cheval est également soutenu sur deux jambes, l'une devant & l'autre derriere; ce qui donne aux deux autres, qui sont en l'air, la facilité de se relever, de se soutenir, & de s'étendre en avant, & par conséquent un premier degré de souplesse dans toutes les parties du corps.

Le trot est donc sans contredit, la base de toutes les leçons pour parvenir à rendre un Cheval adroit & obéïssant: Mais quoiqu'une chose soit excellente dans son principe, il ne faut pas en abuser, en trotant un Cheval des années entieres, comme on faisoit autrefois en Italie, & comme on fait encore actuellement dans quelques Pays, où la Cavalerie est d'ailleurs en grande réputation. La raison en est bien simple, la perfection du trot provenant de la force des membres, cette force & cette vigueur naturelle qu'il faut absolument conserver dans un Cheval, se perd & s'éteint dans l'acablement & la lassitude, qui sont la suite d'une leçon trop violente, & trop longtems continuée. Ce désordre arive encore à ceux qui font troter de jeunes Chevaux dans des lieux raboteux & dans des terres labourées; ce qui est la source des vessigons, des courbes, des éparvins, & des autres maladies des jarrets; accidens qui arivent à de tres braves Chevaux, en leur foulant les nerfs & les tendons, par l'imprudence de ceux qui se piquent de domter un Cheval en peu de tems; c'est bien plûtôt le ruiner que le domter.

La longe atachée au caveçon sur le nez du Cheval, & la chambriere, sont les premiers & les seuls instrumens dont on doit se servir dans un terrain uni, pour aprendre à troter aux jeunes Chevaux qui n'ont point encor été montez, ou à ceux qui l'ont déja été, & qui pèchent par ignorance, par malice, ou par roideur.

Lorsqu'on fait troter un jeune Cheval à la longe, il ne faut point dans les commencemens lui mettre de bride, mais un bridon; car un mors, quelque doux qu'il soit, lui ofenseroit la bouche, dans les faux mouvemens & les contre-tems que font ordinairement les jeunes Chevaux,

avant qu'ils ayent aquis la premiere obéïssance qu'on leur demande.

Je supose donc qu'un Cheval soit en âge d'être monté, & qu'on l'ait rendu assez familier & assez docile pour soufrir l'aproche de l'homme, la selle & l'embouchure : il faudra alors lui mettre un caveçon sur le nez, le placer assez haut pour ne lui point ôter la respiration en trotant, & la muserole du caveçon assez serrée pour ne point varier sur le nez : Il faut encore que le caveçon soit armé d'un cuir, afin de conserver la peau du nez qui est tres tendre dans les jeunes Chevaux.

Deux personnes à pied doivent conduire cette leçon : l'une tiendra la longe, & l'autre la chambriere : celui qui tient la longe, doit ocuper le centre au tour duquel on fait troter le Cheval ; & celui qui tient la chambriere, suit le Cheval par derriere & le chasse en avant avec cet instrument, en lui en donnant légérement sur la croupe & plus souvent par terre ; car il faut bien ménager ce châtiment dans les commencemens, de peur de rebuter un Cheval qui n'y est point acoutumé. Quand il a obéï trois ou quatre tours à une main, on l'arête, & on le flate ; ce qui se fait en acourcissant peu à peu la longe, jusqu'à ce que le Cheval soit arivé au centre, où est placé celui qui le conduit ; & alors celui qui tient la chambriere la cache derriere lui pour l'ôter de la vue du Cheval, & vient le flater conjointement avec celui qui tient la longe.

Après lui avoir laissé reprendre haleine, il faudra le faire troter à l'autre main & observer la même pratique. Comme il arive souvent qu'un Cheval, soit par trop de gaïeté, soit par la crainte de la chambriere, galope au lieu de troter, ce qui ne vaut rien ; il faudra tâcher de lui rompre le galop en secouant légérement le caveçon sur le nez avec la longe, & en lui ôtant en même tems la crainte de la chambriere : mais si au contraire, il s'arête de lui-même, & refuse d'aler au trot, il faut lui apliquer de la chambriere, sur la croupe & sur les fesses, jusqu'à ce qu'il aille en avant, sans pourtant le batre trop ; car les grands coups souvent réïterez désesperent un Cheval, le rendent vicieux, ennemi de l'Homme & de l'Ecole ; & lui ôtent cette gentillesse qui ne revient jamais, quand une fois elle est perdue. Il ne faut pas non plus, pour la même raison, faire de longues reprises ; elles fatiguent & ennuient un Cheval ; mais il faut le renvoyer à l'écurie avec la même gaïeté qu'il en est sorti.

Quand le Cheval commencera à troter librement à chaque main, & qu'on l'aura acoutumé à venir finir au centre, il faudra alors lui aprendre à changer de main : & pour cela, celui qui tient la longe, dans le tems que le Cheval trote à une main, doit reculer deux ou trois pas en tirant à lui la tête du Cheval, & en même tems celui qui tient la chambriere, doit gagner l'épaule de dehors du Cheval pour le faire tourner à l'autre main, en lui montrant la chambriere, & même l'en frapant, s'il refuse d'obéïr, ensuite le finir au centre, l'arêter, le flater, & le renvoyer.

Afin que la leçon du trot à la longe soit plus profitable, il faudra avoir l'atention de tirer la tête du Cheval en dedans avec la longe, & de lui élargir

élargir en même tems la croupe avec la chambriere, c'eſt-à-dire, la jetter dehors, en lui faiſant faire un cercle plus grand que celui des épaules, ce qui donne la facilité à celui qui tient la longe, d'atirer l'épaule de dehors du Cheval en dedans, dont le mouvement circulaire qu'elle eſt obligée de faire dans cette poſture, aſſouplit un Cheval.

Après avoir acoutumé le Cheval à l'obéïſſance de cette premiere leçon, ce qu'il éxécutera en peu de jours, ſi l'on s'y prend de la maniere que nous venons de l'expliquer; il faudra enſuite le monter, en prenant toutes les précautions néceſſaires pour le rendre doux au montoir. Le Cavalier étant en ſelle, tâchera de donner au Cheval les premiers principes de la connoiſſance de la main & des jambes; ce qui ſe fait de cette maniere. Il tiendra les rènes du bridon ſéparées dans les deux mains, & quand il voudra faire marcher ſon Cheval, il baiſſera les deux mains & en même tems, il aprochera doucement près du ventre les deux gras de jambes, ſans avoir d'éperons (car il n'en faut point dans ces commencemens.) Si le Cheval ne répond point à ces premieres aides, ce qui ne manquera pas d'ariver, ne les connoiſſant point, il faudra alors lui faire peur de la chambriere, pour laquelle il eſt acoutumé de fuir; en ſorte qu'elle ſervira de châtiment, lorſque le Cheval ne voudra pas aler en avant pour les jambes du Cavalier; mais il ne faudra s'en ſervir que dans le tems que le Cheval refuſera d'obéïr aux mouvemens des jarrets & des gras de jambes.

De même, lorſqu'on veut aprendre au Cheval à tourner pour la main, il faut dans le tems que le Cavalier tire la rène de dedans du bridon, & que le Cheval refuſe de tourner, que celui qui tient la longe, tire la tête & l'oblige de tourner; en ſorte qu'elle ſerve de moyen pour l'acoutumer à tourner pour la main, comme la chambriere à fuir pour les jambes, juſqu'à ce qu'enfin le Cheval ſoit acoutumé à ſuivre la main, & à fuir les jambes du Cavalier; ce qui ſe fera en peu de tems, ſi l'on employe les premieres aides avec le jugement & la diſcretion qu'il faut avoir en commençant les jeunes Chevaux; car le manque de précaution dans ces commencemens, eſt la ſource de la plûpart des vices & des déſordres dans leſquels tombent les Chevaux par la ſuite.

Lorſque le Cheval commencera à obéïr facilement, & ſe déterminera ſans héſiter, ſoit à tourner pour la main, ſoit à aler en avant pour les jambes & à changer de main, comme nous venons de l'enſeigner; il faudra alors éxaminer de quelle nature il eſt, pour proportionner ſon trot à ſa diſpoſition & à ſon courage.

Il y a en général deux ſortes de natures de Chevaux. Les uns retiennent leurs forces, & ſont ordinairement légers à la main. Les autres s'abandonnent, & ſont pour la plûpart peſans, ou tirent à la main.

Quant à ceux qui ſe retiennent naturellement, il faut les mener dans un trot étendu & hardi pour leur dénoüer les épaules & les hanches. A l'égard des autres, qui ſont naturellement peſans, ou qui tirent à la main en tendant le nez, il faut que leur trot ſoit plus relevé & plus racourci, afin de les préparer à ſe tenir enſemble. Mais les uns & les autres doi-

vent être entretenus dans un trot égal & ferme, sans trainer les hanches, & il faut que la leçon soit soutenue avec la même vigueur du commencement jusqu'à la fin, sans pourtant que la reprise soit trop longue.

Ces premieres leçons de trot ne doivent avoir pour but, ni de faire la bouche, ni d'assurer la tête du Cheval: Il faut atendre qu'il soit dégourdi, & qu'il ait aquis la facilité de tourner aisément aux deux mains; par ce moyen on lui conservera la sensibilité de la bouche, & c'est pour cela que le bridon est excellent dans ces commencemens, parce qu'il apuie tres peu sur les barres, & point du tout sur la barbe, qui est une partie tres délicate, & où réside, comme le dit fort bien M. le Duc de Newcastle, le vrai sentiment de la bouche du Cheval.

Lorsqu'il commencera à obéïr à la main & aux jambes sans le secours de la longe, ni de la chambriere; il faudra alors & pas plûtôt, le mener en liberté, c'est-à-dire, sans longe, & au pas sur une ligne droite, en le sortant du cercle, pour l'aligner, c'est-à-dire, lui aprendre à marcher droit & à connoître le terrain. Si-tôt qu'il ira bien au pas sur les quatre lignes & dans les quatre coins du quarré, sur lequel on l'aura mené, il faudra ensuite sur ces quatre mêmes lignes, le mener au trot, toujours les rènes du bridon séparées dans les deux mains, en sorte que de quatre petites reprises, qui sont sufisantes chaque jour, & chaque fois qu'on monte un Cheval, il faut en faire deux au pas, & les deux autres au trot alternativement, en finissant par le trot, parce qu'il n'y a que cette alure qui donne la premiere souplesse.

Si le Cheval continue d'obéïr facilement au pas & au trot avec le bridon, il faudra commencer à lui mettre une bride avec un mors à simple canon & une branche droite, qui est la premiere embouchure qu'on donne aux jeunes Chevaux, comme nous l'avons expliqué dans la premiere Partie.

Du Pas.

Quoique je regarde le trot comme le fondement de la premiere liberté qu'on doit donner aux Chevaux; je ne prétens pas pour cela exclure le pas, qui a aussi un mérite particulier.

Il y a deux sortes de pas. Le pas de Campagne, & le pas d'Ecole.

Nous avons donné la définition du pas de Campagne dans le Chapitre des Mouvemens naturels, & nous avons dit que c'est l'action la moins élevée & la plus lente de toutes les alures naturelles, ce qui rend cette alure douce & commode; parce que dans cette action, le Cheval, étendant ses jambes en avant & près de terre, il ne secoue pas le Cavalier, comme dans les autres alures, où les mouvemens étant relevez & détachez de terre, on est continuellement ocupé de sa posture, à moins qu'on n'ait une grande pratique.

Le pas d'Ecole est diférent de celui de Campagne, en ce que l'action du premier, est plus soutenue, plus racourcie, & plus rassemblée; ce qui est d'un grand secours pour faire la bouche à un Cheval, lui fortifier la mémoire, le rapatrier avec le Cavalier, lui rendre suportable la dou-

leur & la crainte des leçons violentes qu'on eſt obligé de lui donner pour l'aſſouplir, & le confirmer à meſure qu'il avance dans l'obéïſſance de la main & des jambes. Voilà les avantages qu'on tire du pas d'Ecole; ils ſont ſi grands, qu'il n'y a point de Cheval, quelque bien dreſſé qu'il ſoit, auquel cette leçon ne ſoit tres profitable.

Mais comme un jeune Cheval au ſortir du trot, où il a été étendu & alongé, ne peut pas ſi-tôt être racourci dans une alure raſſemblée, comme celle du pas d'Ecole; je n'entens pas non plus qu'on le tienne dans cette ſujettion, avant qu'il y ait été préparé par les arêts & les demi-arêts dont nous parlerons dans le Chapitre ſuivant.

C'eſt donc au pas lent & peu racourci, qu'il faut mener un Cheval qui commence à ſavoir troter, afin de lui donner de l'aſſurance & de la mémoire; mais afin qu'il conſerve au pas la liberté des épaules, il faut le mener ſur de fréquentes lignes droites, en le tournant, tantôt à droite, tantôt à gauche ſur une nouvelle ligne, plus ou moins longue, ſuivant qu'il ſe retient ou s'abandonne.

Il ne faut pas tourner tout le corps du Cheval ſur ces diférentes lignes droites, mais ſeulement les épaules, en le faiſant toujours marcher en avant, après l'avoir tourné. Cette maniere de tourner les épaules au pas ſur de fréquentes lignes droites aux deux mains indiféremment, ſans aucune obſervation de terrain, que celle de tourner & aler droit, ſuivant la volonté du Cavalier, eſt bien meilleure que celle de mener un Cheval ſur un cercle; parce que ſuivant cette métode, on tient toujours les hanches ſur la ligne des épaules; & ſur la ligne du cercle, le Cheval eſt couché & hors de la ligne droite: Il faut pourtant revenir au cercle, lorſque le Cheval ſe roidit, s'endurcit, ou ſe défend à une main; c'eſt le ſeul remède: auſſi le regardai-je comme un châtiment; & c'eſt pour cela que je conſeille de remettre à la longe tout Cheval qui ſe défend dans les commencemens qu'on le dreſſe: cette punition fait plus d'effet & corige plus un Cheval que tous les châtimens qu'on pouroit lui faire en liberté.

Quoique la leçon de mener un Cheval ſur de nouvelles & de fréquentes lignes droites, ſoit excellente pour aprendre à un Cheval à tourner avec facilité; il faut, quand il ſera obéïſſant à cette leçon, & qu'on en voudra faire un Cheval de promenade, le mener ſur une longue & ſeule ligne droite, afin de lui donner un pas étendu & alongé, le tournant ſeulement de tems en tems, pour lui conſerver l'obéïſſance de la main & la ſoupleſſe des épaules; mais il faut pour cela le mener en pleine campagne, car le terrain d'un manége eſt trop borné.

Si l'on s'aperçoit que le pas ſoit contraire au naturel d'un Cheval pareſſeux & endormi, parce qu'il ne ſera point encore aſſez aſſoupli, il faudra le remettre au trot vigoureux & hardi, & même le châtier des éperons & de la gaule, juſqu'à ce qu'enfin, il prenne un pas ſenſible & animé.

CHAPITRE X.

De l'Arêt, du demi-Arêt, & du Reculer.

APRÈS avoir démontré dans le Chapitre précédent, que le trot est le seul moyen de donner aux jeunes Chevaux la premiere souplesse, dont ils ont besoin pour se disposer à l'obéïssance ; il faut passer à une autre leçon, qui n'est pas moins utile ; puisqu'elle consiste à les préparer, à se mettre sur les hanches, pour les rendre agréables & légers à la main.

On apelle un Cheval sur les hanches, celui qui baisse & plie les hanches sous lui, en avançant les pieds de derriere & les jarrets sous le ventre, pour se donner sur les hanches un équilibre naturel, qui contre-balance le devant, qui est la partie la plus foible : duquel équilibre naît l'agrément & la légereté de la bouche du Cheval.

Il faut remarquer qu'un Cheval, en marchant, est naturellement porté à se servir de la force de ses reins, de ses hanches & de ses jarrets, pour pousser tout son corps en avant ; en sorte que ses épaules & ses bras étant ocupez à soutenir cette action, il se trouve nécessairement sur les épaules, & par conséquent pesant à la main.

Pour mettre un Cheval sur les hanches, & lui ôter le défaut d'être sur les épaules, les hommes de Cheval ont trouvé un remède dans les leçons, qui sont l'Arêt, le demi-Arêt & le Reculer.

De l'Arêt.

L'arêt est l'effet que produit l'action que l'on fait en retenant avec la main de la bride la tête du Cheval, & les autres parties de l'avant-main, & en chassant en même tems délicatement les hanches avec les gras de jambes ; en sorte que tout le corps du Cheval se soutienne dans l'équilibre, en demeurant sur ses jambes & sur ses pieds de derriere. Cette action, qui est tres utile pour rendre un Cheval léger à la main & agréable au Cavalier, est bien plus dificile pour le Cheval que celle de tourner, qui lui est plus naturelle.

Pour bien marquer un arêt, le Cheval doit être un peu animé auparavant, & dans le tems qu'on sent qu'il va plus vîte que la cadence de son train, il faut, en le secourant délicatement des gras de jambes, mettre les épaules un peu en ariere, & tenir la bride de plus ferme en plus ferme, jusqu'à ce que l'arêt soit formé ; c'est-à-dire, jusqu'à ce que le Cheval soit arêté tout-à-fait. En mettant le corps en ariere, on doit serrer un peu les coudes près du corps, afin d'avoir plus d'assurance dans la main de la bride : Il est nécessaire aussi que le Cheval se tienne droit à l'arêt, afin que cette action se fasse sur les hanches ; car, si l'une des deux jambes de derriere, sort de la ligne des épaules, le Cheval se traversant dans cette action, il ne peut être sur les hanches.

Les avantages qu'on tire d'un arêt bien fait, sont de rassembler les forces d'un Cheval, de lui assurer la bouche, la tête, les hanches, & de le rendre léger à la main; mais autant les arêts sont bons, lorsqu'ils sont faits à propos, autant ils sont pernicieux lorsqu'on les fait à contre-tems: Pour savoir les placer, il faut consulter la nature du Cheval; car les meilleures leçons, qui n'ont été inventées que pour perfectionner cette nature, feroient un effet contraire, si on en abusoit, en les pratiquant mal à propos.

A la premiere aparence de légereté pour le trot, & de facilité pour tourner aux deux mains, on commence à marquer des arêts à un Cheval, mais rarement d'abord, en le retenant petit à petit & doucement; car par un arêt fait brusquement & tout à coup, comme si d'un seul tems on le plantoit sur le cul, on afoibliroit les reins & les jarrets d'un Cheval; on pouroit même estropier pour toujours un jeune Cheval, qui n'a pas pris encore toute sa force.

Outre les jeunes Chevaux, qu'il ne faut jamais presser ni arêter trop rudement, il y en a encore d'autres avec lesquels il faut bien ménager l'arêt, soit par défaut de construction, ou par foiblesse naturelle; ce que nous alons éxaminer.

1°. Comme la tête est la premiere partie qu'on doit ramener à l'arêt, si le Cheval a la ganache trop étroite, il soutiendra dificilement cette action: De même si l'encolure est mal faite, renversée, ce qu'on apelle *Encolure de Cerf*, il s'armera, & l'arêt deviendra dur & courbé: si les pieds sont foibles ou douloureux, il fuira l'arêt, & il sera encore plus abandonné sur le devant & sur l'apui de la bride, que si la foiblesse venoit des jambes, des épaules ou des hanches.

2°. Les Chevaux longs de corsage & sensibles, sont ordinairement foibles de reins, & forment par conséquent de mauvais arêts, par la dificulté qu'ils ont de rassembler leurs forces, pour se ramener sur les hanches; ce qui cause en eux plusieurs désordres: parce que, ou ils refusent de reprendre en avant après l'arêt; ou ils vont une espèce de traquenard ou aubin; ou bien s'ils obéïssent, ils s'abandonnent sur la main, pour fuir la sujettion d'un nouvel arêt.

3°. Les Chevaux ensellez, qui ont le dos foible & enfoncé, placent avec peine leur tête à l'arêt, parce que la force de la nuque du col dépend de celle des reins; & quand un Cheval soufre quelque douleur dans ces parties, il le témoigne par une action désagréable de la tête.

4°. Les Chevaux trop sensibles, impatiens & coleres, sont ennemis de la moindre sujettion, par conséquent de l'arêt; & ils ont ordinairement la bouche dure & fausse, parce que l'impatience & la fougue leur ôtent la mémoire, & le sentiment de la bouche; & rend inutiles les effets de la main & des jambes.

5°. Enfin il y a des Chevaux qui, quoique foibles, s'arêtent tout court, pour éviter l'arêt du Cavalier; & comme ils en apréhendent la surprise, ils ne veulent point repartir après: D'autres de même nature, forcent la main, quand ils s'aperçoivent qu'on veut les arêter. Les uns

& les autres doivent être arêtez rarement, & quand ils ne s'y atendent pas.

L'arêt n'eſt donc bon que pour les Chevaux qui ont de bons reins, & aſſez de vigueur dans les hanches & dans les jarrets, pour ſoutenir cette action. L'arêt au trot doit ſe faire en un ſeul tems, les pieds de derriere droits, en ſorte que l'un n'avance pas plus que l'autre, & ſans ſe traverſer, ce qui fait apuyer le Cheval également ſur les hanches; mais au galop dont l'action eſt plus étendue que celle du trot, il faut arêter un Cheval en deux ou trois tems, quand les pieds de devant retombent à terre, afin qu'en ſe relevant, il ſe trouve ſur les hanches; & pour cela en retenant la main, on l'aide un peu des jarrets ou des gras de jambes, pour le faire falquer ou couler les hanches ſous lui.

Il faut remarquer que les Chevaux aveugles s'arêtent plus facilement que les autres, par l'apréhenſion qu'ils ont de faire un faux pas.

Du demi-Arêt.

Le demi-arêt eſt l'action que l'on fait, en retenant la main de la bride près de ſoi, les ongles un peu en haut ſans arêter tout-à-fait le Cheval, mais ſeulement en retenant & ſoutenant le devant, lorſqu'il s'apuie ſur le mors, ou bien lorſqu'on veut le ramener, ou le raſſembler.

Nous avons dit ci-deſſus, que l'arêt ne convenoit qu'à un tres petit nombre de Chevaux, parce qu'il s'en trouve tres peu, qui ayent aſſez de force dans les reins & dans les jarrets, pour ſoutenir cette action; car il faut remarquer que la plus grande preuve qu'un Cheval puiſſe donner de ſes forces & de ſon obéïſſance, c'eſt de former un arêt ferme & léger après une courſe de viteſſe, ce qui eſt rare à trouver, parce que pour paſſer ſi vîte d'une extrémité à l'autre, il faut qu'il ait la bouche & les hanches excellentes, & comme ces arêts violens peuvent gâter & rebuter un Cheval, on ne les pratique que pour l'éprouver.

Il n'en eſt pas de même du demi-arêt, dans lequel on tient un Cheval ſeulement un peu plus ſujet de la main, ſans l'arêter tout-à-fait. Cette action ne donne pas tant d'apréhenſion au Cheval, & lui aſſure la tête & les hanches avec moins de ſujettion que l'arêt; c'eſt pour cela qu'il eſt beaucoup plus utile, pour lui faire la bouche & le rendre plus léger: On peut le repeter ſouvent, ſans rompre l'alure du Cheval, & comme par cette aide, on lui ramène & on lui ſoutient le devant, on l'oblige par conſéquent en même tems de baiſſer les hanches, qui eſt ce qu'on demande.

Le demi-arêt convient donc à toutes ſortes de Chevaux; mais il y a de certaines natures ſur leſquelles il faut le ménager. Quand, par éxemple, un Cheval ſe retient de lui-même, on ne lui marque des demi-arêts, que lorſqu'on veut lui donner de l'apui; & de peur qu'il ne s'arête tout-à-fait à ce mouvement, on le ſecoure des jarrets, des gras de jambes, & quelquefois même des éperons, ſuivant qu'il ſe retient plus ou moins: mais s'il s'apuie trop ſur la main, les demi-arêts doivent être plus fréquens, & marquez ſeulement de la main de la bride, ſans aucu-

ne aide des jarrets ni des jambes; il faut au contraire lâcher les cuiſſes; autrement il s'abandonneroit davantage ſur le devant.

Lorſqu'en marquant un arêt ou un demi-arêt, le Cheval continue de s'apuyer ſur le mors, de tirer à la main, & quelquefois même de la forcer en alant en avant malgré le Cavalier; il faut alors, après l'avoir arêté, le reculer pour le châtier de cette déſobéïſſance.

Du Reculer.

La ſituation de la main de la bride pour reculer un Cheval, eſt la même que celle de l'arêt; en ſorte que pour acoutumer un Cheval à reculer facilement, il faut, après l'avoir arêté, retenir la bride, les ongles en haut, comme ſi l'on vouloit marquer un nouvel arêt, & lorſqu'il obéït, c'eſt-à-dire, qu'il recule un ou deux pas, il faut lui rendre la main, afin que les eſprits, qui cauſent le ſentiment, reviennent ſur les barres; autrement on endormiroit & on rendroit inſenſible cette partie, & le Cheval au lieu d'obéïr, & de reculer, forceroit la main, ou feroit une pointe.

Quoique le reculer ſoit un châtiment pour un Cheval qui n'obéït pas bien à l'arêt; c'eſt encore un moyen pour le diſpoſer à ſe mettre ſur les hanches; pour lui ajuſter les pieds de derriere; lui aſſurer la tête; & le rendre léger à la main.

Lorſqu'un Cheval recule, une de ſes jambes de derriere eſt toujours ſous le ventre; il pouſſe la croupe en ariere, & il eſt dans chaque mouvement, tantôt ſur une hanche, tantôt ſur l'autre; mais il ne peut bien faire cette action, & on ne doit la lui demander, que lorſqu'il commence à s'aſſouplir & à obéïr à l'arêt; parce que les épaules étant libres, on a plus de facilité, pour tirer le devant à ſoi, que ſi elles étoient engourdies: Et comme cette leçon fait de la douleur aux reins & aux jarrets, il faut dans les commencemens en uſer modérément.

Quand un Cheval s'obſtine à ne vouloir point reculer, ce qui arive à preſque tous les Chevaux qui n'ont point encore pratiqué cette leçon, un homme à pied lui donne légérement de la pointe de la gaule ſur les genoux & ſur les boulets, qui ſont les deux jointures de la jambe; pour la lui faire plier; & dans le même tems, le Cavalier tire à ſoi la main de la bride, & ſi-tôt qu'il obéït un ſeul pas en ariere, il faut le flater & le careſſer, pour lui faire connoître, que c'eſt ce qu'on lui demande. Après avoir fait reculer quelques pas un Cheval dificile, & l'avoir flaté; on doit enſuite le tenir un peu ſujet de la main, comme ſi on vouloit le reculer de nouveau, & lorſqu'on ſent qu'il baiſſe les hanches pour ſe préparer à reculer, il faut l'arêter & le flater pour cette action, par laquelle il témoigne qu'il reculera bien-tôt au gré du Cavalier.

Pour reculer un Cheval dans les règles, il faut, chaque pas qu'il fait en ariere, le tenir prêt à reprendre en avant; car c'eſt un grand défaut, que de reculer trop vîte; le Cheval précipitant ainſi ſes forces en ariere, pouroit s'aculer, & même faire une pointe en danger de ſe renverſer, ſurtout s'il a les reins foibles. Il faut encore qu'il recule droit, ſans ſe

traverser, afin de plier les deux hanches également sous lui en reculant.

Lorsqu'un Cheval commence à reculer facilement, la meilleure leçon qu'on puisse lui donner, pour le rendre léger à la main, c'est de ne reculer que les épaules; c'est-à-dire, ramener doucement le devant à soi, comme si on vouloit le reculer; & lorsqu'on sent qu'il va reculer, il faut lui rendre la main, & remarcher un ou deux pas en avant.

Après avoir arêté ou reculé un Cheval, il faut lui tirer doucement la tête en dedans, pour faire jouer le mors dans la bouche, ce qui fait plaisir au Cheval, & l'acoutume à se plier du côté qu'il va. Cette leçon le prépare aussi à celle de l'épaule en dedans, dont nous alons parler dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

De l'Epaule en dedans.

NOUS avons dit ci-devant, que le trot est le fondement de la premiere souplesse & de la premiere obéïssance que l'on doit donner aux Chevaux; & ce principe est généralement reçu de tous les habiles Ecuyers; mais ce même trot, soit sur une ligne droite, soit sur des cercles, ne donne à l'épaule & à la jambe du Cheval, qu'un mouvement en avant, lorsqu'il marche sur la ligne droite; & un peu circulaire de la jambe & de l'épaule de dehors, lorsqu'il va sur le cercle; mais il ne donne pas une démarche assez croisée d'une jambe par dessus l'autre, qui est l'action que doit faire un Cheval dressé, connoissant les talons, c'est-à-dire, qui va librement de côté aux deux mains.

Pour bien concevoir ceci, il faut faire atention que les épaules & les jambes d'un Cheval ont quatre mouvemens. Le premier, est celui de l'épaule en avant, quand il marche droit devant lui. Le deuxiéme mouvement, est celui de l'épaule en ariere, quand il recule. Le troisiéme mouvement, c'est lorsqu'il lève la jambe & l'épaule dans une place, sans avancer ni reculer, qui est l'action du piafer: Et le quatriéme, est le mouvement circulaire, & croisé que doivent faire l'épaule & la jambe du Cheval, lorsqu'il tourne étroit, ou qu'il va de côté.

Les trois premiers mouvemens s'aquierent facilement par le trot, l'arêt, & le reculer; mais le dernier mouvement est le plus dificile, parce que dans cette action, le Cheval étant obligé de croiser & de chevaler la jambe de dehors par dessus celle de dedans, si dans ce mouvement le passage de la jambe n'est pas avancé ni circulaire, le Cheval s'atrape la jambe qui pose à terre, & sur laquelle il s'apuie, & la douleur du coup peut lui donner une ateinte, ou du moins lui faire faire une fausse position: ce qui arive souvent aux Chevaux qui ne sont pas assez souples des épaules. La dificulté de trouver des règles certaines, pour donner à l'épaule & à la jambe la facilité de ce mouvement

circulaire



Ch. Parrocel pinx. N. Tardieu Sculp.

l'Epaule en Dedans.

circulaire d'une jambe par dessus l'autre, a toujours embarassé les Ecuyers, parce que sans cette perfection un Cheval ne peut tourner facilement, ni fuir les talons de bonne grace.

Afin de bien aprofondir la leçon de l'épaule en dedans, qui est la plus dificile & la plus utile de toutes celles qu'on doit employer, pour assouplir les Chevaux; il faut éxaminer, ce qu'ont dit M. de la Broue, & M. le Duc de Newcastle, au sujet du cercle, qui selon le dernier, est le seul moyen d'assouplir parfaitement les épaules d'un Cheval.

M. de la Broue dit que toutes les humeurs & compléxions des " Chevaux, ne sont pas propres à cette sujettion extraordinaire, de " toujours tourner sur des cercles pour les assouplir; & leurs forces " n'étant pas capables de fournir tant de tours tout d'une haleine, ils " se rebutent & se roidissent de plus en plus, au lieu de s'assouplir. "

M. le Duc de Newcastle s'explique ainsi:

La tête dedans, la croupe dehors sur un cercle, met d'abord un " Cheval sur le devant, il prend de l'apui & s'assouplit extrémement " les épaules, &c. "

Troter & galoper la tête dedans, la croupe dehors, fait aler tout " le devant vers le centre, & le derriere s'en éloigne, étant plus pressé " des épaules que de la croupe. "

Tout ce qui chemine sur un grand cercle travaille davantage, par- " ce qu'il fait plus de chemin, que tout ce qui chemine sur un plus pe- " tit cercle, ayant plus de mouvement à faire, & il faut que les jambes " soient plus en liberté, les autres sont plus contraintes & sujettes dans " le petit cercle, parce qu'elles portent tout le corps, & celles qui font " le plus grand cercle, sont plus longtems en l'air qu'elles. "

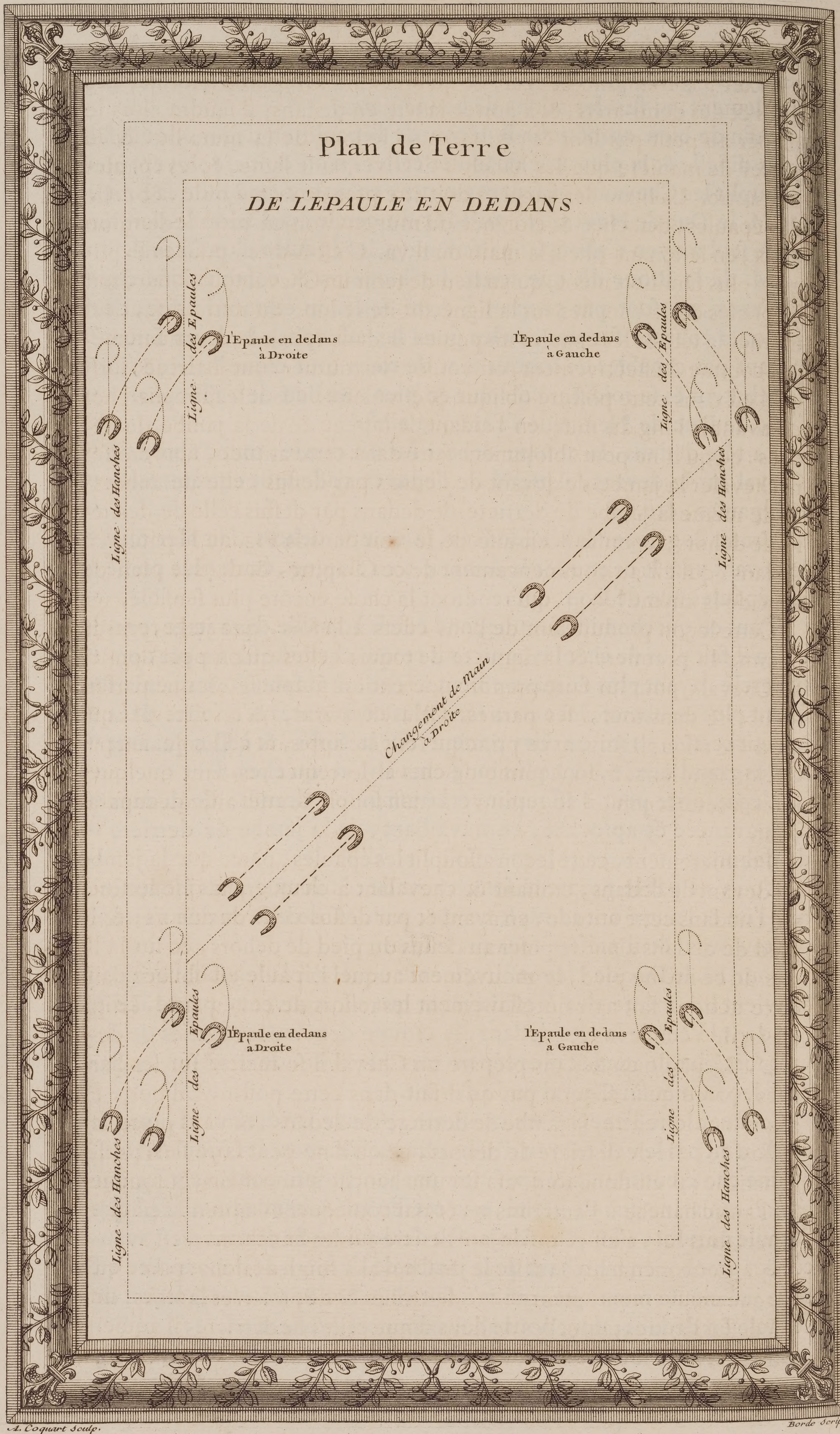
L'épaule ne peut s'assouplir, si la jambe de derriere de dedans " n'est avancée & aprochée, en travaillant, de la jambe de derriere " de dehors. "

L'on voit par le propre raisonnement de ces deux grands Hommes, que l'un & l'autre ont admis le cercle; mais M. de la Broue ne s'en sert pas toujours, & il préfére souvent le quarré.

Pour M. le Duc de Newcastle, dont le cercle est la leçon favorite, il convient lui-même des inconvéniens qui s'y trouvent, quand il dit, que dans le cercle la tête dedans, la croupe dehors, les parties de devant sont plus sujettes & plus contraintes que celles de derriere, & que cette leçon met un Cheval sur le devant.

Cet aveu que l'expérience confirme, prouve évidemment, que le cercle n'est pas le vrai moyen d'assouplir parfaitement les épaules; puisqu'une chose contrainte & apesantie par son propre poids ne peut être légére: mais une grande vérité, que cet illustre Auteur admet, c'est que l'épaule ne peut s'assouplir, si la jambe de derriere de dedans n'est avancée & aprochée en marchant de la jambe de derriere de dehors: Et c'est cette judicieuse remarque, qui m'a fait chercher & trouver la leçon de l'épaule en dedans, dont nous allons donner l'explication.

Lors donc qu'un Cheval saura troter librement aux deux mains sur



A. Coquart Sculp. Borde Scrip.

le cercle & sur la ligne droite; qu'il saura sur les mêmes lignes, marcher un pas tranquile & égal; & qu'on l'aura acoutumé à former des arêts & des demi-arêts, & à porter la tête en dedans; il faudra alors le mener au petit pas lent & peu racourci le long de la muraille, & le placer de maniere que les hanches décrivent une ligne, & les épaules une autre. La ligne des hanches doit être près de la muraille, & celle des épaules, détachée & éloignée du mur environ un pied & demi ou deux, en le tenant plié à la main où il va. C'est-à-dire, pour m'expliquer plus familierement, qu'au lieu de tenir un Cheval tout-à-fait droit d'épaules & de hanches sur la ligne droite le long du mur, il faut lui tourner la tête & les épaules un peu en dedans vers le centre du manége, comme si effectivement, on vouloit le tourner tout-à-fait, & lorsqu'il est dans cette posture oblique & circulaire, il faut le faire marcher en avant le long du mur, en l'aidant de la rène & de la jambe de dedans : ce qu'il ne peut absolument faire dans cette atitude, sans croiser ni chevaler la jambe de devant de dedans par dessus celle de dehors, & de même la jambe de derriere de dedans par dessus celle de derriere de dehors; comme il est aisé de le voir dans la Fig. de l'épaule en dedans, qui est au commencement de ce Chapitre, & dans le plan de terre de la même leçon, qui rendront la chose encore plus sensible.

Cette leçon produit tant de bons effets à la fois, que je la regarde comme la premiere & la derniere de toutes celles qu'on peut donner au Cheval, pour lui faire prendre une entiere souplesse, & une parfaite liberté dans toutes ses parties. Cela est si vrai, qu'un Cheval, qui aura été assoupli suivant ce principe, & gâté après ou à l'Ecole, ou par quelqu'ignorant : si un homme de cheval le remet pendant quelques jours à cette leçon, il le retrouvera aussi souple & aussi aisé qu'auparavant.

Premierement, cette leçon assouplit les épaules, parce que la jambe de devant de dedans, croisant & chevalant à chaque pas que le Cheval fait dans cette atitude, en avant & par dessus celle de dehors; & le pied de dedans alant se poser au dessus du pied de dehors, & sur la ligne de ce même pied, le mouvement auquel l'épaule est obligée dans cette action, fait agir nécessairement les ressors de cette partie, ce qui est facile à concevoir.

2°. L'épaule en dedans prépare un Cheval à se mettre sur les hanches, parce qu'à chaque pas qu'il fait dans cette posture, il porte en avant sous le ventre, la jambe de derriere de dedans, & va la placer au dessus de celle de derriere de dehors, ce qu'il ne peut faire sans baisser la hanche : il est donc toujours sur une hanche à une main, & toujours sur l'autre hanche à l'autre main, & par conséquent il aprend à plier les jarrets sous lui; c'est ce qu'on apelle être sur les hanches.

3°. Cette même leçon dispose un Cheval à fuir les talons; parce qu'à chaque mouvement, étant obligé de croiser & de passer les jambes l'une par dessus l'autre, tant celles de devant que celles de derriere, il aquiert, par-là, la facilité de bien chevaler les bras & les jambes aux deux mains,

ce qu'il faut qu'il fasse, pour aler librement de côté. En sorte que lorsqu'on mène un Cheval l'épaule en dedans à main droite, on le prépare à fuir les talons à main gauche, parce que c'est l'épaule droite qui s'assouplit dans cette posture : & lorsqu'on lui met l'épaule en dedans à main gauche, c'est l'épaule gauche qui s'assouplit, & qui le prépare à bien passer la jambe gauche pour aler facilement de côté à main droite.

Pour changer de main dans la leçon de l'épaule en dedans : Par éxemple, de droite à gauche, il faut conserver le pli de la tête & du col ; & en quitant le mur, faire marcher le Cheval droit d'épaules & de hanches sur une ligne oblique, jusqu'à ce qu'il soit arivé dans cette posture sur la ligne de l'autre muraille ; & là, il faudra lui placer la tête à gauche & les épaules en dedans, & détachées de la ligne de la muraille, en l'élargissant & lui faisant croiser les jambes de dedans à cette main par dessus celle de dehors, le long du mur, & de la même maniere que nous venons de l'expliquer pour la droite.

Comme le Cheval manquera dans l'éxécution des premieres leçons de l'épaule en dedans, soit en mettant la croupe dedans, soit au contraire, en tournant trop les épaules en dedans, & en quitant la ligne de la muraille, pour éviter la sujettion de passer & de croiser ses jambes dans une posture qui lui tient tous les muscles dans une continuelle contraction, ce qui le gêne, quand il n'y est pas acoutumé, le cercle alors doit servir de remède à ces défenses. On le mènera donc au petit pas sur un cercle large, & on lui dérobera de tems en tems des pas croisez des jambes de dedans par dessus celles de dehors ; en sorte qu'en élargissant le cercle de plus en plus, insensiblement on arivera sur la ligne de la muraille, & le Cheval se trouvera dans la posture de l'épaule en dedans ; & dans cette atitude, on lui fera faire quelques pas en avant le long du mur : ensuite on l'arrêtera, on lui pliera le col & la tête, en faisant jouer le mors dans la bouche avec la rène de dedans ; on le flatera ; & on le renverra.

S'il arive qu'un Cheval se retienne & qu'il se défende par malice, ne voulant point se rendre à la sujettion de cette leçon ; il faudra la quiter pour quelque tems, & revenir au premier principe du trot étendu & hardi, tant par la ligne droite que sur des cercles ; & lorsqu'il obéïra, on le remettra au pas l'épaule en dedans sur la ligne de la muraille ; & s'il va bien quelques pas, il faut l'arêter, le flater & le descendre.

Lorsque le Cheval commencera à obéïr aux deux mains à la leçon de l'épaule en dedans, on lui aprendra à bien prendre les coins, ce qui est le plus dificile de cette leçon : Pour cela, il faudra à chaque coin, c'est-à-dire, au bout de chaque ligne droite, faire entrer les épaules dans le coin, lui conservant la tête placée en dedans ; & dans le tems qu'on tourne les épaules sur l'autre ligne, il faut faire passer les hanches à leur tour dans le coin par où les épaules ont passé. C'est avec la rène de dedans, & la jambe de dedans qu'on porte le Cheval en avant dans les coins, mais dans le tems qu'on le tourne sur l'autre ligne, il faut que ce soit avec la rène de dehors, en portant la main en dedans, & pren-



Charle Parrocel. pinxit. N. Dupuis sculp.

M. le Marquis de Beauvilliers

dre le tems qu'il ait la jambe de dedans en l'air & prête à retomber, afin qu'en tournant la main dans ce tems-là, l'épaule de dehors puisse passer par dessus celle de dedans; & comme l'aide de tourner, est une espèce de demi-arêt, il faut, en tournant la main, le chasser un peu en avant avec les gras de jambes. Si le Cheval refuse de passer la croupe dans les coins, en se tenant large de derriere, & en se cramponnant sur la jambe de dedans, (défense la plus ordinaire des Chevaux) il faudra le pincer du talon de dedans en même tems qu'on tournera les épaules sur l'autre ligne. Voilà, selon moi, ce qu'on apelle, *Prendre les coins*, & non pas comme font la plûpart des Cavaliers, qui se contentent de faire entrer la tête & les épaules dans le coin, & négligent d'y passer la croupe; de maniere que le Cheval tourne tout d'une pièce; au lieu qu'en y faisant passer les hanches après les épaules, le Cheval dans ce passage d'épaules & de hanches s'assouplit non-seulement ces deux parties; mais encore les côtes, dont la souplesse augmente beaucoup l'agilité des ressors du reste de son corps.

Si l'on éxamine la structure & la mécanique du Cheval, on sera aisément persuadé de l'utilité de l'épaule en dedans; & l'on conviendra que les raisons que j'aporte, pour autoriser ce principe, sont tirées de la nature même, qui ne se dément jamais, quand on ne la contraint pas au delà de ses forces: Et en même tems, si l'on fait atention à l'action des jambes du Cheval, qui va sur un cercle la tête dedans la croupe dehors, il sera aisé de concevoir, que ce sont les hanches qui aquierent cette souplesse, que l'on prétend donner aux épaules par le moyen du cercle, puisqu'il est certain que la partie qui fait un plus grand mouvement, est celle qui s'assouplit le plus. J'admets donc le cercle pour donner aux Chevaux la premiere souplesse, & aussi pour châtier & coriger ceux qui se défendent par malice, en mettant la croupe dedans, malgré le Cavalier; mais je regarde ensuite l'épaule en dedans comme une leçon indispensable pour achever d'assouplir les épaules, & leur donner la facilité de passer librement les jambes l'une par dessus l'autre; qui est une perfection que doivent avoir tous les Chevaux qu'on apelle bien mis & bien dressez.

CHAPITRE XII.

De la Croupe au mur.

CEUX qui mettent la tête d'un Cheval vis-à-vis du mur, pour lui aprendre à aler de côté, tombent dans une erreur, dont il est facile de faire voir l'abus. Cette métode le fait plûtôt aler par routine que pour la main & les jambes; & lorsqu'on l'ôte de la muraille, & qu'on veut le ranger de côté dans le milieu du manége, n'ayant plus alors d'objet qui lui fixe la vue, il n'obéït qu'imparfaitement à la main & aux jambes, qui sont les seuls guides dont on doive se servir;

pour conduire un Cheval dans toutes ses alures. Un autre désordre qui naît de cette leçon; c'est qu'au lieu de passer la jambe de dehors par dessus celle de dedans, souvent il la passe par dessous, dans la crainte de s'atraper avec le fer la jambe qui est à terre, ou de se heurter le genou contre le mur, dans le tems qu'il lève la jambe & qu'il la porte en avant pour la passer par dessus l'autre.

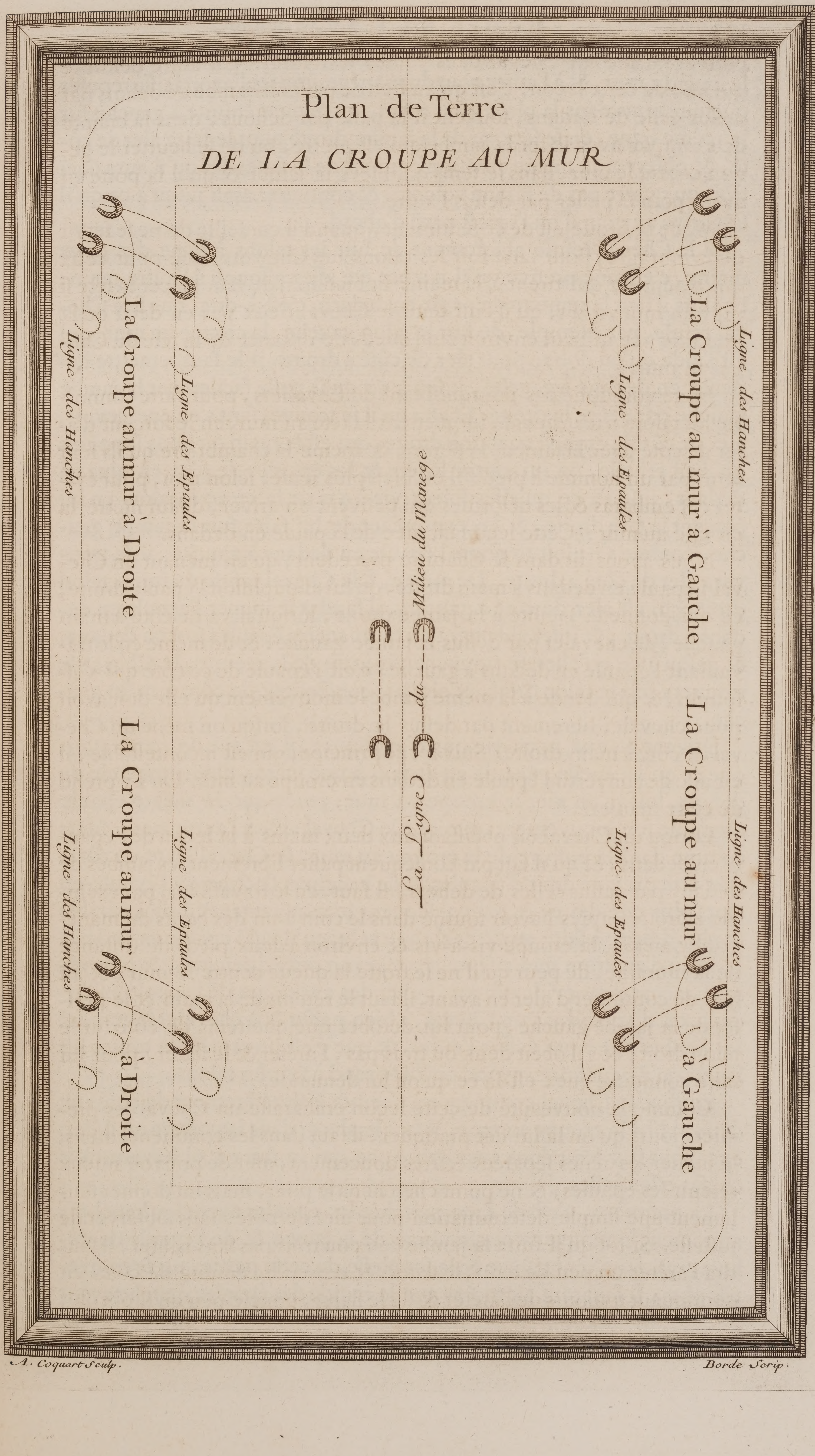
M. de la Broue est de ce sentiment, quand il conseille de ne se servir de la muraille, pour faire fuir les talons aux Chevaux, que pour ceux qui pèsent ou qui tirent à la main: Et bien loin de leur placer la tête si près du mur, il dit, qu'il faut tenir le Cheval deux pas en deçà de la muraille; ce qui fait environ cinq pieds de distance de la tête du Cheval au mur.

Je ne vois donc pas pourquoi tant de Cavaliers, pour faire connoitre les talons à un Cheval, lui mettent la tête au mur, en le forçant d'aler de côté avec la jambe, l'éperon, & même la chambriere qu'ils font tenir par un homme à pied: Il est bien plus sensé, selon moi, pour éviter cet embaras & les désordres qui peuvent en ariver, de lui metre la croupe au mur: Cette leçon est tirée de l'épaule en dedans.

Nous avons dit dans le Chapitre précédent, qu'en menant un Cheval l'épaule en dedans à main droite, on lui assouplissoit l'épaule droite, ce qui donne la facilité à la jambe droite, lorsqu'il va de côté à main gauche, de chevaler par dessus la jambe gauche: & de même en le travaillant l'épaule en dedans à gauche, c'est l'épaule de ce côté qui s'assouplit, & qui donne à la même jambe le mouvement qu'elle doit avoir pour chevaler librement par dessus la droite, lorsqu'on mène un Cheval de côté à main droite. Suivant ce principe, qui est incontestable, il est aisé de convertir l'épaule en dedans en croupe au mur. On s'y prend de cette maniere.

Lorsqu'un Cheval est obéïssant aux deux mains à la leçon de l'épaule en dedans, & qu'il sait par conséquent passer librement les jambes de dedans par dessus celles de dehors; il faut, en le travaillant, par éxemple à droite, après l'avoir tourné dans le coin à un des bouts du manége, l'y arêter, la croupe vis-à-vis & environ à deux pieds de distance de la muraille, de peur qu'il ne se frotte la queue contre le mur; & au lieu de continuer d'aler en avant, il faut le retenir de la main & le presser de la jambe gauche, pour lui dérober quelque tems de côté sur le talon droit; & s'il obéït deux ou trois pas, l'arêter & le flater, pour lui faire connoitre que c'est-là ce qu'on lui demande.

Comme la nouveauté de cette leçon embarasse un Cheval les premiers jours qu'on la lui fait pratiquer, il faut dans les commencemens, le mener les rènes séparées & tres doucement, afin de pouvoir mieux retenir les épaules; & ne point chercher à le plier, mais lui donner seulement une simple détermination pour aler de côté, sans observer de justesse. Si-tôt qu'il fuira la jambe deux ou trois pas sans hésiter, il faudra l'arêter un peu de tems, le flater, & reprendre ensuite de côté, en continuant toujours de l'arêter & de le flater, pour le peu qu'il obéïsse,


Plan de Terre
DE LA CROUPE AU MUR
La Croupe au mur à Gauche
La Croupe au mur à Gauche
La Croupe au mur à Droite
La Croupe au mur à Droite
Ligne des Hanches
Ligne des Epaules
Milieu du Manege
La Ligne du
A. Coquart Sculp.
Borde Scrip.

jusqu'à ce qu'enfin il soit arivé dans cette posture au bout de la ligne, le long du mur, & à l'autre coin du manége. Après l'avoir laissé reposer quelque tems dans la place où il a fini, on revient ensuite à gauche sur la même ligne, en se servant de la jambe droite pour le faire aler de côté, & observer la même atention, qui est de le flater dès qu'il aura obéï trois ou quatre pas de bonne volonté, & continuer ainsi jusqu'à ce qu'il soit arivé au coin d'où l'on est parti d'abord.

Si le Cheval refuse absolument de fuir les talons à l'une des deux mains, c'est une preuve qu'il n'a pas été assez assoupli à l'autre main: Et alors il faut le remettre l'épaule en dedans; c'est-à-dire, que si le Cheval refuse, par éxemple, de fuir le talon gauche, la croupe au mur, qui est l'aide qu'on donne pour aler de côté à droite, il le faut remettre l'épaule en dedans à gauche, jusqu'à ce qu'il passe facilement la jambe gauche par dessus la droite: Et afin qu'il se trouve, sans s'en apercevoir, aler de côté la croupe au mur à droite, qui est la main où nous suposons qu'il est rebelle, on lui tourne la tête & les épaules de plus en plus en dedans, jusqu'à ce qu'elles soient vis-à-vis de la croupe; alors en lui plaçant la tête droite, & en continuant de lui faire fuir la jambe gauche, comme s'il aloit toujours l'épaule en dedans à gauche, il se trouvera aler de côté à droite. De même, si le Cheval refuse de fuir le talon droit, qui est aler de côté à gauche, il faudra le mener l'épaule en dedans à droite, & insensiblement en tournant les épaules fort en dedans, & jusqu'à ce qu'elles se trouvent vis-à-vis de la croupe, le Cheval se trouvera fuir le talon droit, & aler par conséquent de côté à main gauche.

Suivant ce que nous venons d'expliquer, il est aisé de remarquer, que ce qu'on apelle, épaule en dedans à une main, devient épaule de dehors, lorsqu'on met la croupe au mur; parce que la même épaule continue son mouvement, quoique le Cheval aille à l'autre main. Mais comme dans la posture de la croupe au mur, le Cheval alant de côté, doit être presque droit d'épaules & de hanches, l'action de l'épaule est alors plus circulaire, & par conséquent le mouvement est plus pénible & plus dificile à faire au Cheval, que celui qu'il fait l'épaule en dedans. Un peu d'atention fera aisément concevoir cette diférence, & prouvera en même tems évidemment, qu'un des avantages de l'épaule en dedans, est d'aprendre à un Cheval, à bien passer & à chevaler librement ses jambes l'une par dessus l'autre, & que c'est un remède à toutes les fautes qu'il peut faire, quand on lui aprend à fuir les talons.

Lorsque le Cheval commence à obéïr & à aler librement de côté aux deux mains la croupe au mur, il faut le placer dans la posture où il doit être pour fuir les talons avec grace; ce qui se fait en observant trois choses essentielles.

La premiere, c'est de faire marcher les épaules avant les hanches; autrement le mouvement circulaire de la jambe & de l'épaule de dehors, qui fait voir la grace & la souplesse de cette partie, ne se trouveroit plus: Il faut tout au moins que la moitié des épaules marche avant

la croupe ; en ſorte que (ſupoſant, par éxemple, qu'on aille à droite) la poſition du pied droit de derriere, ſoit ſur la ligne du pied gauche de devant, comme on le peut voir dans le plan de terre. Car ſi la croupe marche avant les épaules, le Cheval eſt entablé, & la jambe de derriere de dedans, marchant & ſe plaçant plus avant que celle de devant du même côté, rend le Cheval plus large du derriere que du devant, & par conſéquent ſur les jarrets ; car pour être ſur les hanches, un Cheval en marchant doit être étreci de derriere.

La ſeconde atention qu'on doit avoir, lorſqu'un Cheval commence à aler librement de côté la croupe au mur, c'eſt de le plier à la main où il va. Un beau pli donne de la grace à un Cheval, lui atire l'épaule de dehors & en rend l'action libre & avancée. Pour l'acoutumer à ſe plier à la main où il va, il faut à la fin de chaque ligne de la croupe au mur, après l'avoir arêté, lui tirer la tête avec la rène de dedans, en faiſant jouer le mors dans la bouche ; & lorſqu'il cède à ce mouvement, le flater avec la main du côté qu'on l'a plié. On doit obſerver la même choſe en finiſſant à l'autre main ſur l'autre talon ; & par ce moyen le Cheval prendra peu à peu l'habitude de marcher plié, & de regarder ſon chemin en alant de côté.

La troiſiéme choſe qu'on doit encore obſerver dans cette leçon, c'eſt de faire en ſorte que le Cheval décrive les deux lignes ; ſavoir, celle des épaules & celle des hanches, ſans avancer ni reculer ; en ſorte qu'elles ſoient paralelles. Comme cela vient en partie du naturel du Cheval, il arive ordinairement que ceux qui ſont peſans ou qui tirent à la main, ſortent de la ligne en alant trop en avant ; c'eſt pourquoi il faut retenir ceux-ci de la main de la bride, ſans aider des jambes : Il faut au contraire chaſſer en avant, ceux qui ont la mauvaiſe habitude de ſe retenir & de s'aculer, en ſe ſervant des jarrets, des gras de jambes, & quelquefois même des éperons, ſuivant qu'ils ſe retiennent plus ou moins. Avec ces précautions on maintiendra les uns & les autres dans l'ordre & dans l'obéïſſance de la main & des jambes.

De peur qu'un Cheval, en alant de côté, ne tombe dans le défaut de ſe traverſer & de pouſſer ou de ſe jetter ſur un talon ou ſur l'autre, malgré l'aide du Cavalier ; il faut à la fin de chaque repriſe, le mener droit dans les talons d'une piſte, ſur la ligne du milieu de la place : on lui aprend auſſi ſur la même ligne à reculer droit dans la balance des talons.

Quoique la leçon de l'épaule en dedans & celle de la croupe au mur, qui doivent être inſéparables, ſoient excellentes pour donner à un Cheval la ſoupleſſe, le beau pli, & la belle poſture dans laquelle un Cheval doit aler, pour manier avec grace & avec légéreté ; il ne faut pas pour cela abandonner la leçon du trot ſur la ligne droite & ſur les cercles ; ce ſont les premiers principes, auxquels il faut toujours revenir, pour l'entretenir & le confirmer dans une action hardie & ſoutenue d'épaules & de hanches. Par ce moyen on divertit un Cheval, & on le délaſſe de la ſujettion dans laquelle on eſt obligé de le tenir, lorſqu'il eſt

dans l'atitude de l'épaule en dedans & de la croupe au mur. Voici l'ordre qu'il faut obſerver pour mettre à profit ces leçons.

De trois petites repriſes que l'on fera chaque jour, & chaque fois que l'on montera un Cheval qui ſera avancé au point d'éxécuter ce que nous avons dit dans ce Chapitre ; la premiere doit ſe faire au pas l'épaule en dedans, & après deux changemens de main, qui doivent ſe faire d'une piſte ; (car il ne faut point encore aler de côté) on lui met la croupe au mur aux deux mains, & on le finit droit & d'une piſte au pas ſur la ligne du milieu du manége. La deuxiéme repriſe doit ſe faire au trot hardi, ſoutenu, & d'une piſte ; & on finit dans la même action ſur la ligne du milieu de la place, ſans lui mettre la croupe au mur. La troiſiéme & derniere repriſe, il faut le remettre l'épaule en dedans au pas, enſuite la croupe au mur, & toujours le finir droit par le milieu. En mariant ainſi enſemble ces trois leçons d'épaule en dedans, de trot, & de croupe au mur ; on verra venir de jour en jour, & augmenter la ſoupleſſe & l'obéïſſance d'un Cheval, qui ſont, comme nous l'avons dit, les deux premieres qualitez qu'il doit avoir pour être dreſſé.

CHAPITRE XIII.

De l'utilité des Piliers.

LEs Piliers ſont de l'invention de M. de Pluvinel, qui eut l'honneur de mettre Louis XIII. à cheval. Il nous a laiſſé un Traité de Cavalerie, dont les Planches ſont eſtimées des Curieux par raport a la gravure & à l'habillement des Seigneurs de la Cour de ce Prince.

M. le Duc de Newcaſtle n'eſt point pour les piliers. „ Il dit qu'on y
„ eſtrapaſſe & qu'on y tourmente mal à propos un Cheval pour lui faire
„ lever le devant, eſperant par-là le mettre ſur les hanches. Que cette
„ métode eſt contre l'ordre, & rebute tous les Chevaux. Que les piliers
„ mettent un Cheval ſur les jarrets ; parce que, quoiqu'il plie les jarrets,
„ il n'avance pas les hanches ſous lui pour garder l'équilibre, ſoutenant
„ ſon devant ſur les cordes du caveçon.

Ce qui a ſi fort revolté cet illuſtre Auteur contre l'uſage des piliers ; c'eſt que de ſon tems, la plûpart des Ecuyers ſe ſervoient de cette métode pour faire lever d'abord le devant à un Cheval, avant qu'il fut règlé au piafer : par ce moyen ils mettoient ſans doute un Cheval ſur les jarrets, & lui aprenoient plûtôt à ſe cabrer & à faire des pointes, qu'à lever le devant de bonne grace : mais ſi dans les commencemens, au lieu de ſonger à détacher un Cheval de terre, on ſe ſert des piliers pour lui aprendre à paſſager dans une place ſans avancer, reculer, ni ſe traverſer, qui eſt l'action du piafer, on verra que cette cadence plus aiſée à donner dans les piliers qu'en liberté, met le Cheval dans une belle poſture, lui donne une démarche noble & relevée ; & lui rend le mou-



Ch. Parrocel pinx.

L. Cars Sculp.

Monsieur de Kraut.

vement des épaules libre & hardi, & les reſſors des hanches doux & lians : toutes ces qualitez ſont recherchées pour un Cheval de parade & pour former un beau paſſage. Mais comme il faut beaucoup d'art, de patience & de tems, pour règler un Cheval dans cet air de paſſage fier & relevé, que donnent les piliers employez avec intelligence, il n'eſt pas étonnant qu'ils cauſent tant de déſordres à ceux qui s'en ſervent dans une autre vue, que de parvenir d'abord au piafer.

Un ſavant Ecuyer a dit avec raiſon, que les piliers donnent de l'eſprit aux Chevaux; parce que la crainte du châtiment réveille & tient dans une action brillante ceux qui ſont endormis & pareſſeux; mais les piliers ont encore l'avantage d'apaiſer ceux qui ſont d'un naturel fougueux & colere; parce que l'action du piafer, qui eſt un mouvement écouté, ſoutenu, relevé & ſuivi, les oblige de prêter atention à ce qu'ils font: c'eſt pourquoi je regarde les piliers comme un moyen, non-ſeulement de découvrir la reſſource, la vigueur, la gentilleſſe, la légereté & la diſpoſition d'un Cheval; mais encore comme un moyen de donner ces dernieres qualitez à ceux qui en ſont privez.

La premiere atention qu'on doit avoir dans les commencemens, en mettant un Cheval dans les piliers, c'eſt d'atacher les cordes du caveçon égales & courtes, de façon que les épaules du Cheval ſoient de niveau avec les piliers, & qu'il n'y ait que la tête & l'encolure, qui ſoient au delà, par ce moyen il ne pourra paſſer la croupe par deſſous les cordes du caveçon, ce qui arive quelquefois. Il faut enſuite ſe placer avec la chambriere derriere la croupe, & aſſez éloigné pour n'être point à portée d'être frapé: le faire enſuite ranger à droite & à gauche en donnant de la chambriere par terre, & quelquefois légerement ſur la feſſe. Cette maniere de faire ranger un Cheval de côté & d'autre, lui aprend à paſſer les jambes, le débrouille & lui donne la crainte du châtiment. Quand il obéïra à cette aide, il faudra le chaſſer en avant, & dans le tems qu'il donne dans les cordes, l'arêter & le flater, pour lui faire connoitre que c'eſt-là ce qu'on lui demande; & il ne faut point lui demander autre choſe, juſqu'à ce qu'il ſoit confirmé dans l'obéïſſance de ſe ranger à droite & à gauche, & d'aler en avant pour la chambriere, ſuivant la volonté du Cavalier.

Il y a des Chevaux d'un naturel fougueux & malin, qui avant que de ſe ranger pour la chambriere & d'aler en avant dans les cordes, employent toutes les défenſes que leur malice peut leur ſuggerer. Les uns pleins d'inquiétude, trépignent au lieu de piafer; les autres font des pointes & des élans dans les cordes; d'autres redoublent de fréquentes ruades, & reculent ou ſe jettent contre les piliers. Mais comme la plûpart de ces déſordres viennent plus ſouvent de l'impatience de celui qui les châtie mal à propos dans ces commencemens, que du naturel du Cheval; il eſt aiſé d'y remédier, en ſe contentant ſimplement, comme nous venons de dire, de le faire ranger & aler en avant pour la chambriere, qui eſt la ſeule obéïſſance qu'on doive exiger d'un Cheval les premieres fois qu'on le met dans les piliers.

Une autre atention néceſſaire, c'eſt de faire ruer dans les piliers les Chevaux qui ont la croupe engourdie, & qui n'ont point de mouvement dans les hanches. Cette action leur dénoue les jarrets, & leur fait déployer les hanches, donne du jeu à la croupe, & met tous les reſſors de cette partie en mouvement. Tout le monde n'eſt pas de cet avis, & la plûpart diſent, qu'il ne faut jamais aprendre à un Cheval à ruer. Mais l'expérience fait voir qu'un Cheval, qu'on n'a jamais fait ruer, a les hanches roides & les traine en maniant: d'ailleurs, il eſt bien aiſé de leur ôter ce défaut, qui en ſeroit un effectivement, ſi on les acoutumoit à ruer par malice; mais lorſqu'on trouvera les hanches aſſez dénouées, il faudra les empêcher de ruer, en les châtiant de la gaule devant, lorſqu'ils feront cette action, quand on ne l'exigera pas.

Quand le Cheval ceſſera de ſe traverſer, qu'il donnera en avant & droit dans les cordes, il faudra alors l'animer de la langue & de la chambriere pour lui tirer quelque cadence de trot en place, droit & dans le milieu des cordes, qui eſt ce qu'on apelle piafer; & auſſi-tôt le flater & le détacher, pour ne pas le rebuter. S'il continue pendant quelques jours d'obéïr à cette leçon, il faudra alonger les longes du caveçon, en ſorte que les piliers ſoient vis-à-vis le milieu du corps du Cheval, afin qu'il ait la liberté de donner mieux dans les cordes, & qu'il puiſſe lever les jambes avec plus de grace & de facilité. Quoiqu'il continue de bien faire, on ne doit pas pour cela faire de longues repriſes, juſqu'à ce qu'il ſoit acoutumé à obéïr ſans colere; & alors il faudra les faire auſſi longues que ſa diſpoſition, ſes forces & ſon haleine le permettront; & cela ſans le ſecours de la chambriere, le Cavalier ſe tenant ſeulement derriere la croupe.

Pour l'acoutumer à piafer ainſi ſans l'aide de la chambriere ni de la voix, on lui laiſſera finir ſa cadence de lui-même, en demeurant derriere lui comme immobile, ſans faire aucun mouvement, ni apeller de la langue, juſqu'à ce qu'il ait ceſſé tout-à-fait; & juſtement quand il ceſſe d'aler, il faut lui apliquer de la chambriere vivement ſur la croupe & ſur les feſſes: ce châtiment met toute la nature en mouvement, & tient le Cheval dans la crainte, de maniere que quand il ſera acoutumé à cette leçon, on poura reſter derriere lui autant de tems qu'on le jugera à propos, ſans l'aider; & il continuera de piafer. Quand on voudra l'arêter, on l'avertira de la voix, en l'acoutumant au terme de *Holà*, & on ſe retirera de derriere la croupe; on ira le flater; & on le renverra: mais cette leçon ne doit ſe pratiquer que lorſqu'un Cheval commence à bien connoitre ce qu'on lui demande; qu'il ne ſe traverſe plus; & ne ſe défend plus.

Lorſque le Cheval ſera confirmé dans cet air de piafer, que produit le paſſage entre les piliers, il faudra alors, & non plûtôt, commencer à le détacher de terre, lui faiſant lever quelque tems de peſades & de courbettes, en touchant légerement de la gaule devant, & l'animant de la chambriere par derriere. Non-ſeulement la courbette eſt un bel air, mais elle fait que le Cheval eſt plus relevé dans ſon devant, & a

une action d'épaule plus soutenue au piafer ; ce qui l'empêche de trépigner, action désagréable, qui fait que le Cheval bat la poussiere avec des tems précipitez ; au lieu que le piafer est une action d'épaule, soutenue & relevée, avec le bras de la jambe qui est en l'air, haut & plié au genou ; ce qui donne beaucoup de grace à un Cheval. Afin que le Cheval ne se lève pas sans atendre la volonté du Cavalier, (ce qui produiroit des sauts désordonnez, sans règle ni obéïssance,) il faut toujours commencer & finir chaque reprise par le piafer, en sorte qu'il lève quand on veut, & qu'il piafe de même. Par-là on évitera la routine, qui est le défaut des Ecoles mal règlées.

Comme il y a du danger à monter un Cheval dans les piliers, lorsqu'il n'y est pas encore acoutumé, il ne faut pas y exposer un Cavalier avant que le Cheval soit dressé & fait à l'obéïssance qu'on en exige, suivant les principes que nous venons de décrire : Et même lorsqu'on commence à le monter dans les piliers, on continue les mêmes pratiques, dont on s'est servi avant que le Cavalier fût dessus ; c'est-à-dire, qu'il faut le ranger à droite & à gauche, en le secourant des jambes pour le faire donner dans les cordes. Insensiblement il s'acoutumera à piafer pour la main & les jambes, comme il a fait auparavant pour la chambriere.

Les Amateurs de Cavalerie en Espagne, ont une grande idée du piafer, & estiment beaucoup les Chevaux qui vont à cet air, & qu'ils apellent *Pissadores* ; mais ils donnent à leurs Chevaux une alure incommode & dégingandée, parce qu'ils ne leur assouplissent point les épaules, & ne leur font point connoitre les talons, ce qui est cause qu'ils ne manient que du bras, n'ont point l'apui de la bouche ferme & léger ; & qu'ils ne sont point dans la balance des talons, & par conséquent dans la parfaite obéïssance pour la main & les jambes ; ce qui est la perfection de l'air du piafer.

CHAPITRE XIV.

Du Passage.

APRÈS avoir donné à un Cheval la premiere souplesse par le moyen du trot d'une piste, sur la ligne droite & sur les cercles ; l'avoir arondi, & lui avoir apris à passer ses jambes dans la posture circulaire de l'épaule en dedans ; l'avoir rendu obéïssant aux talons la croupe au mur ; & rassemblé au piafer dans les piliers ; lesquelles leçons renferment la souplesse & l'obéïssance, qui sont, comme nous l'avons dit, les deux premieres qualitez qu'on doit donner à un Cheval pour le dresser ; après cela, dis-je, il faut songer à l'ajuster, c'est-à-dire, le règler & le faire manier juste dans l'air, où sa disposition permettra qu'on le mette.

Le passage est la premiere alure qui regarde la justesse. Nous en avons

donné la définition dans le Chapitre des Alures artificielles, & nous avons dit, que c'eſt un pas ou un trot racourci, meſuré & cadencé; que dans ce mouvement le Cheval doit ſoutenir les jambes qui ſont en l'air, l'une devant, l'autre derriere, croiſées & opoſées comme au trot, mais beaucoup plus racourci, plus ſoutenu, & plus écouté que le trot ordinaire; & qu'il ne doit pas avancer ni poſer la jambe qui eſt en l'air, plus d'un pied au delà de celle qui eſt à terre, à chaque pas qu'il fait. Cette alure, qui rend un Cheval patient & lui fortifie la mémoire, eſt tres noble & fait beaucoup paroître un Oficier un jour de revue ou de parade. L'action du Cheval au paſſage eſt la même qu'au piafer; en ſorte que pour avoir une idée juſte de l'un & de l'autre, il faut regarder le piafer comme un paſſage dans une place ſans avancer ni reculer; & le paſſage eſt, pour ainſi dire, un piafer, dans lequel le Cheval avance environ d'un pied à chaque mouvement. Dans le piafer, le genou de la jambe de devant qui eſt en l'air, doit être de niveau avec le coude de la même jambe; laquelle jambe doit être pliée de maniere, que la pince du pied ſe lève à la hauteur du milieu du genou de la jambe qui poſe à terre: celle de derriere ne doit pas ſe lever ſi haut, autrement le Cheval ne feroit pas ſur les hanches, mais ſeulement la pince du pied qui eſt en l'air à la hauteur du milieu du canon de l'autre jambe. A l'égard du paſſage; comme le mouvement eſt plus avancé que celui du piafer, la jambe de devant ne doit pas ſe lever ſi haut; mais ſeulement la pince du pied qui eſt en l'air à la hauteur du milieu du canon de la jambe qui poſe à terre; & celle de derriere un peu au deſſus du boulet de l'autre jambe.

Il y a pluſieurs choſes à obſerver dans le paſſage; ſavoir, la poſture dans laquelle doit être un Cheval lorſqu'il paſſage, ſoit d'une piſte, ſoit de deux piſtes; la cadence ou la meſure dans laquelle il doit paſſager; & les aides du Cavalier pour l'ajuſter à cet air.

Les plus habiles Ecuyers conviennent, qu'une des principales choſes qui met un Cheval dans une belle atitude, c'eſt le beau pli qu'on lui donne en maniant; mais ce beau pli eſt expliqué diféremment par les habiles Maîtres de l'Art. Les uns veulent qu'un Cheval ſoit ſimplement plié en arc, qui n'eſt qu'un demi-pli, dans lequel le Cheval regarde ſeulement d'un œil dans la volte; les autres veulent qu'il faſſe le demi-cercle, c'eſt-à-dire, qu'il regarde preſque des deux yeux en dedans de la ligne. Il faut convenir que dans l'un & dans l'autre pli, le Cheval a de la grace; mais ſelon moi, le pli en arc, qui n'eſt qu'un demi-pli, ne contraint pas tant un Cheval, & le tient plus relevé du devant que dans celui où il eſt plus plié: & dans cette derniere poſture, la plûpart des Chevaux ſont encapuchonnez, c'eſt-à-dire, baiſſent trop le nez & courbent l'encolure.

Ceux qui admettent le demi pli mènent leurs Chevaux droits d'épaules & de hanches, ou tiennent ſeulement une demi-hanche dedans; & ceux qui veulent un plus grand pli, tiennent les hanches autant en dedans que la tête, ce qui forme un demi-cercle de la tête à la queue; &

c'eſt ce qu'on apelle, *les deux bouts dedans*. Cette atitude fait paroître le Cheval plus ſur les hanches, parce qu'il eſt plus étreci du derriere.

On peut admettre ces diférentes poſtures, en les apliquant diverſement, ſuivant la diférente ſtructure de chaque Cheval. Il ſe trouve peu de Chevaux bien proportionnez de tout leur corps; les uns ſont trop courts de reins, & les autres trop longs de corſage.

Ceux qui ſont bien proportionnez, c'eſt-à-dire, ni trop courts ni trop longs de reins, doivent être menez la demi-hanche dedans. Pour cela, on tient la hanche de dehors un peu en dedans, en ſorte qu'au lieu que les hanches ſoient tout-à-fait droites ſur la ligne des épaules, le pied de dehors de derriere doit ſe poſer ſur la place de celui de dedans, ce qui fait que la moitié des hanches ſe trouve en dedans; & c'eſt-là ce qu'on apelle proprement la demi-hanche dedans. Cette poſture eſt tres belle & convient à merveille aux Chevaux bien moulez & qui portent beau d'eux-mêmes.

On doit tenir les Chevaux courts de reins, droits d'épaules & de hanches avec un demi-pli ſeulement, qui les faſſe regarder d'un œil en dedans; car ſi on les mettoit dans une poſture plus racourcie, en les pliant trop & leur tenant les hanches dedans, ils ſeroient trop contraints, & ils n'auroient pas un beau mouvement d'épaule; parce que la plûpart des Chevaux de cette ſtructure, retiennent ordinairement leurs forces, & par conſéquent, il faut leur donner un paſſage plus libre & plus avancé, qu'à ceux qui diſtribuent naturellement leurs forces.

Dans le paſſage les deux bouts dedans, la tête eſt placée fort en dedans, & les hanches ſont miſes autant en dedans que la tête; en ſorte que le Cheval eſt arondi de tout ſon corps & forme un demi-cercle. Cette atitude a été inventée pour racourcir & faire paroître ſur les hanches les Chevaux qui ſont trop longs de corſage & d'encolure, & qui n'auroient pas tant de grace, & ne pouroient pas ſi bien ſe raſſembler, ſi on les menoit tout-à-fait d'une piſte. Cette poſture n'eſt autre choſe que la croupe au mur renverſée, c'eſt-à-dire, qu'au lieu de faire aler un Cheval de côté la croupe au mur avec les épaules en dedans du manége, dans les deux bouts dedans, on met les épaules vis-à-vis du mur & la croupe vers le centre, en ſorte qu'il va preſque de deux piſtes.

Après avoir éxaminé laquelle des trois poſtures ci-deſſus, convient mieux au Cheval, ſuivant ſon naturel & ſa ſtructure, il faut enſuite règler la cadence de ſon air. On doit entendre par la cadence du paſſage d'un Cheval, un mouvement de trot racourci, ſoutenu du devant, & continué d'une meſure égale ſans le retenir ni le preſſer trop. Ce mouvement, qu'il eſt auſſi dificile de donner à un Cheval, que de l'y entretenir en marchant, dépend de l'acord des aides du Cavalier, & auſſi de la ſoupleſſe & de l'obéïſſance du Cheval; c'eſt pourquoi il ne faut point paſſager un Cheval dans une juſteſſe ſi recherchée, qu'auparavant il ne ſoit aſſoupli de tout ſon corps & règlé au piafer dans les piliers. Cette pratique eſt le modèle du beau paſſage; & quoiqu'un Cheval ſoit aſſez avancé pour lui demander des leçons de juſteſſe, il ne faut jamais ſe

départir des premieres leçons, dans lesquelles on ne sauroit trop le confirmer. Il faut donc toutes les fois qu'on monte un Cheval, quelqu'avancé qu'il soit, de trois reprises, lui en demander du moins une l'épaule en dedans, suivie de la croupe au mur, & quelquefois même suivant l'ocasion, le remettre au trot.

Pour entretenir un Cheval dans ce beau mouvement de passage, que produit l'action de l'épaule libre, soutenue & également avancée, il faut faire atention à son naturel & à sa force. Les Chevaux, par éxemple, qui retiennent leurs forces, retiennent aussi par conséquent l'action de l'épaule : Ils doivent être moins assujettis, & même lorsqu'ils se retiennent trop par malice ou autrement, il faut les chasser vigoureusement des deux jambes, & quelquefois des deux éperons, laissant pour quelque tems l'ordre limité de la justesse du passage, afin de leur rapeller & de leur maintenir la crainte & l'obéïssance qu'ils doivent avoir pour les aides & pour les châtimens du Cavalier : ceux au contraire, qui par timidité naturelle, s'abandonnent sur la main, doivent être plus racourcis, tenus plus ensemble, & plus soutenus de la main, que déterminez des jambes & des jarrets ; avec ces précautions, on maintiendra & les uns & les autres dans leur véritable air.

Lorsqu'on change de main au passage, il faut que ce soit de deux pistes sur une ligne oblique, & que la moitié des épaules aille avant la croupe ; en sorte que la jambe de devant de dehors, soit sur la ligne de celle de dedans de derriere ; & afin qu'il demeure dans l'équilibre & dans la balance entre les deux talons, il ne faut pas qu'il fasse un seul tems pour la peur de la jambe de dehors du Cavalier, que celle de dedans ne lui permette. Il faut pour cela savoir se servir à propos de sa main & de ses jambes.

Dans le passage de deux pistes, le Cheval doit faire autant de mouvemens avec les pieds de derriere qu'avec ceux de devant. Il arive souvent qu'un Cheval arête les pieds de derriere en une place, pendant que ceux de devant dérobent le terrain, en faisant deux ou trois pas sans que le derriere acompagne : on apelle ce défaut, devuider de l'épaule. Un autre défaut encore plus grand que celui-ci ; c'est lorsqu'il arête les pieds de devant, & que ceux de derriere continuent d'aler, ce qu'on apelle s'aculer, s'entabler. Comme la vue du Cavalier est sur la posture de la tête & du col, & sur l'action des épaules, il lui est plus aisé de proportionner les mouvemens que le Cheval fait avec les pieds de devant, que de tenir la croupe & les pieds de derriere dans une juste égalité : il faut pourtant aquerir la facilité de l'un & de l'autre, afin de remédier à tems & promtement à ces désordres ; ce qui dépend de la diligence de la main, & de la finesse du talon.

Il faut se ressouvenir encore qu'une des aides des plus subtiles, c'est de faire passer librement l'épaule & le bras de dehors du Cheval, par dessus celui de dedans, en passageant de deux pistes. Pour bien prendre ce tems, dit le savant M. de la Broue, il faut sentir quel pied pose à terre & quel pied est en l'air, & tourner la main de la bride dans le

tems que le pied de devant du côté qu'il va ou qu'il tourne est en l'air & prêt à retomber, afin qu'en levant ensuite l'autre pied de devant, il soit contraint d'avancer l'épaule & le bras de dehors, en le chevalant par dessus celui de dedans. Il faut, ajoûte-t-'il, une grande facilité d'aides pour bien prendre ce tems; car si on tourne la main dans le tems que le Cheval a le pied de dedans trop haut, au lieu d'élargir l'épaule & la jambe de dehors, c'est celle de dedans qui s'élargit; & si l'on tourne la main lorsqu'il pose le pied de dedans à terre, il n'a point assez de tems pour chevaler librement l'épaule & la jambe de dehors.

Il est bon de remarquer encore, avant de finir ce Chapitre, que des trois postures dont nous venons de parler, dans lesquelles on peut mener un Cheval au passage, il y en a deux qui ne peuvent être admises, que dans les bornes d'un manége limité, & pour le plaisir de la cariere, qui sont celles de la demi-hanche, & celles des deux bouts dedans; mais lorsqu'on tient un Cheval dans un pas noble & relevé, soit à la tête d'une troupe, soit dans des jours de revue, de fête ou de parade, il ne faut point lui demander ce manége d'Ecole, mais le tenir droit d'épaules & de hanches avec un demi-pli seulement du côté qu'il va, pour lui donner plus de grace dans son devant.

CHAPITRE XV.

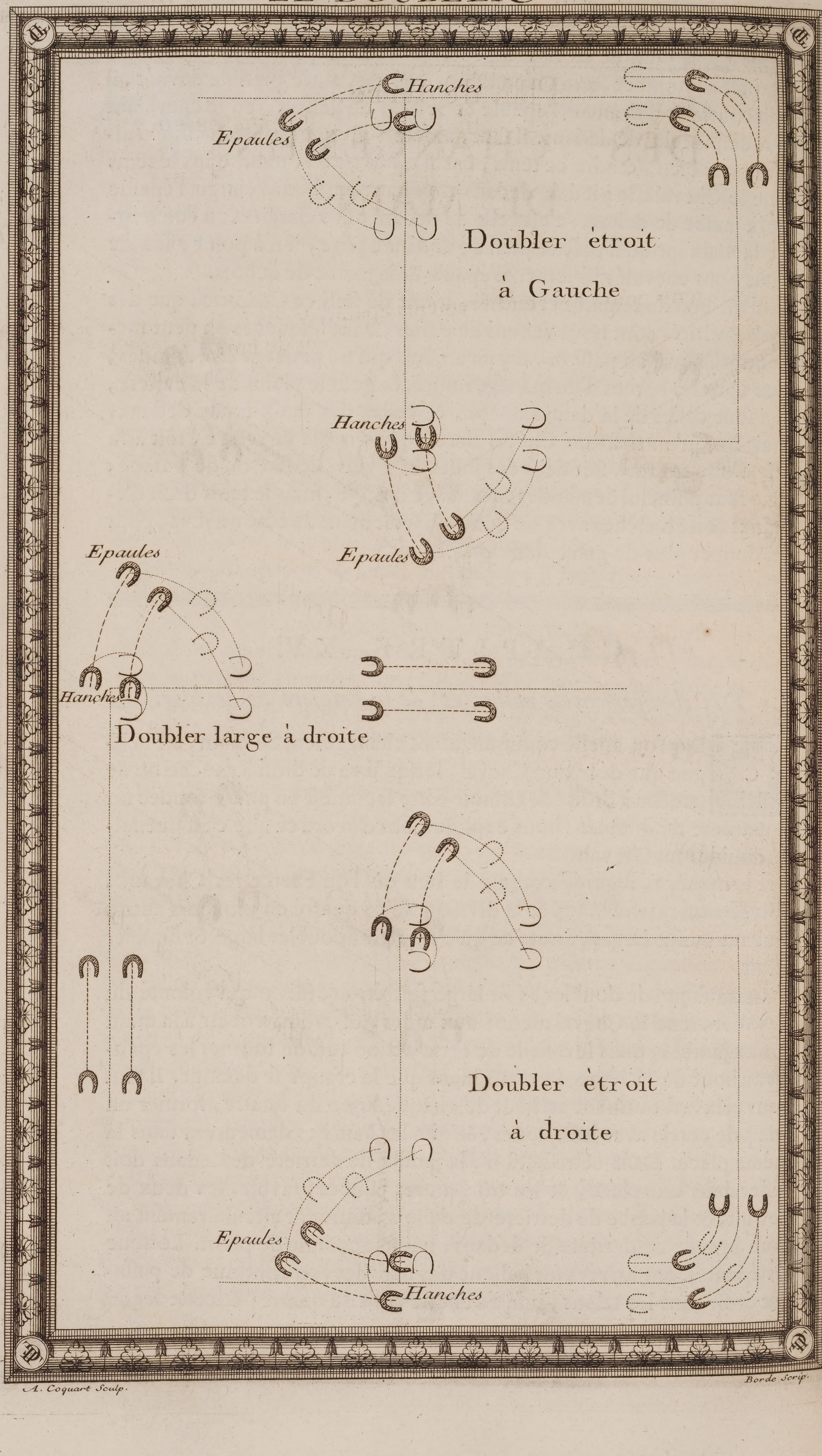
Des changemens de main, & de la maniere de doubler.

CE qu'on apelle communément changement de main, est la ligne que décrit un Cheval, lorsqu'il va de droit à gauche ou de gauche à droit; & comme cette leçon est en partie fondée sur la maniere de doubler, nous expliquerons d'abord ce que c'est que faire doubler un Cheval.

Le manége, regardé comme le lieu où l'on exerce les Chevaux, doit être un quarré long; & la division de ce quarré en plusieurs autres plus ou moins larges, forme ce qu'on apelle, doubler large & doubler étroit.

Cette façon de doubler, soit large soit étroit, suivant la volonté du Cavalier, rend le Cheval atentif aux aides, & promt à obéïr à la main & aux jambes; mais le dificile de cette action, est de tourner les épaules au bout de la ligne du quarré sans que la croupe se dérange. Il faut pour cela, en tournant au bout de chaque ligne du quarré, former un quart de cercle avec les épaules, & que les hanches demeurent dans la même place. Dans cette action, la jambe de derriere de dedans doit rester dans une place, & les trois autres jambes; savoir, les deux de devant, & la jambe de derriere de dehors, tournent circulairement au tour de celle de derriere de dedans, qui sert comme de pivot. Lorsque les épaules sont arivées sur la ligne des hanches, on continue de passager droit dans les talons, jusqu'à l'autre coin du quarré; & cette leçon

LE DOUBLER.

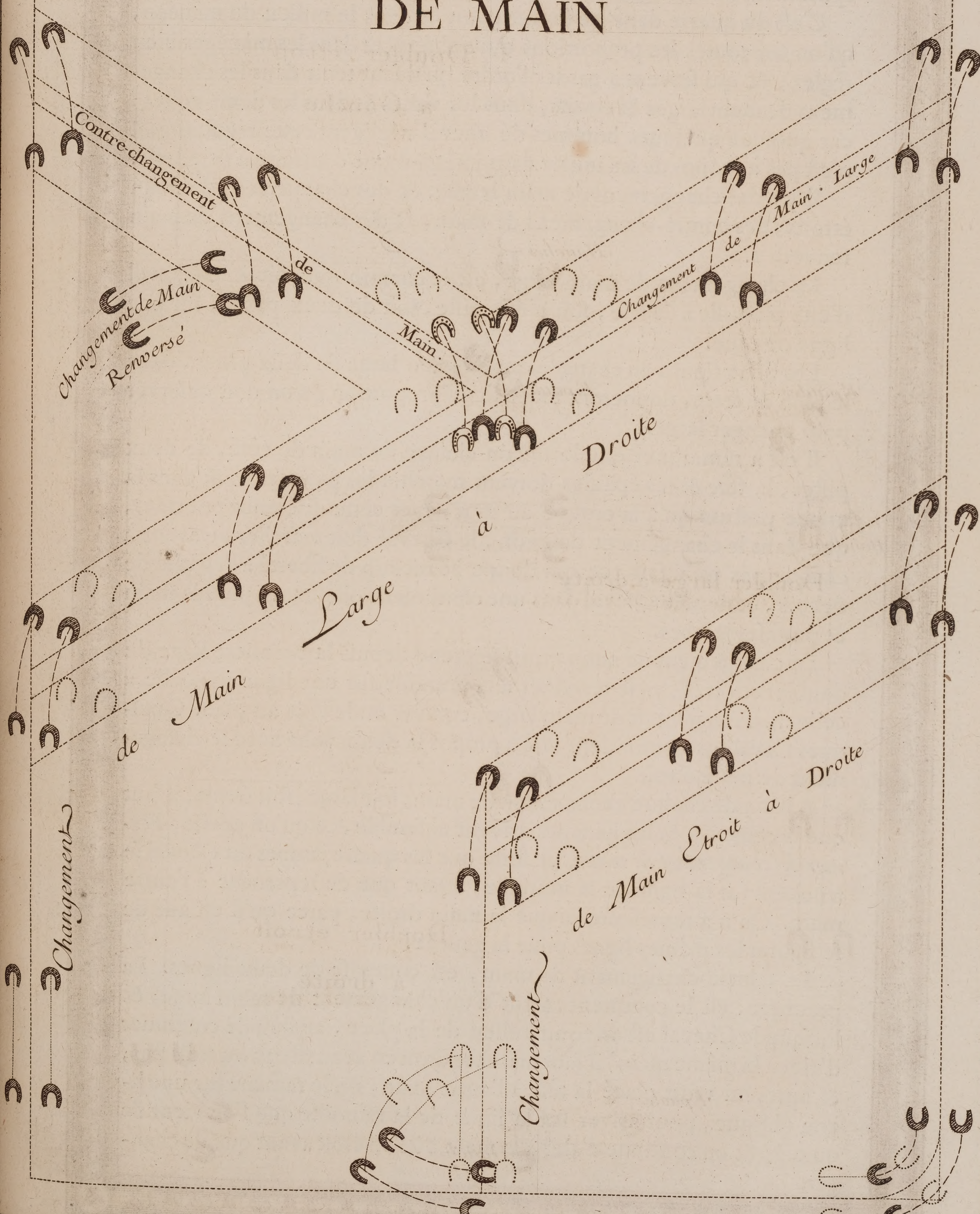


A. Coquart Sculp.

Borde Scrip.

Plan de Terre.

DES CHANGEMENS DE MAIN



A. Coquart Sculp.

Borde Scrip.

ſe repete au bout de chaque ligne, excepté dans les coins où les angles du quarré ſont formez par la rencontre des deux murailles. Alors ce ſont les hanches qui doivent ſuivre les épaules par où elles ont paſſé, c'eſt-à-dire, par l'angle du coin, & cela dans le tems qu'on tourne les épaules ſur l'autre ligne.

C'eſt du quarré dans les quatre coins & dans le milieu du manége, qu'on tire toutes les proportions qui s'obſervent dans les manéges bien règlez; & qui ſervent à garder l'ordre qu'il faut tenir dans les changemens de main larges & étroits, dans les voltes & dans les demi-voltes; car quoique quelques hommes de cheval négligent cette régularité, il n'eſt pas à propos de les imiter dans une pratique contraire à la juſteſſe.

Il y a des changemens de main larges, & des changemens de main étroits, des contre-changemens de main, & des changemens de main renverſez.

Le changement de main large, eſt le chemin que décrit le Cheval d'une muraille à l'autre, ſoit d'une piſte, ſoit de deux piſtes, ſur une ligne oblique.

Les deux lignes du changement de main large de deux piſtes, dans le plan de terre, donneront l'idée de la proportion qu'on doit obſerver pour changer large.

Il eſt à remarquer que lorſqu'on change de main de côté, de deux piſtes; la tête & les épaules doivent marcher les premieres, & dans la même poſture qu'à la croupe au mur, avec cette diférence pourtant, que dans le changement de main, le Cheval doit marcher en avant à chaque pas qu'il fait; ce qui donne beaucoup de liberté à l'épaule de dehors, & tient le Cheval dans une continuelle obéïſſance pour la main & pour les jambes.

Le changement de main étroit ſe prend depuis la premiere ligne du doubler étroit, & va ſe terminer à la muraille ſur une ligne paralelle à celle du changement de main large, comme on le voit au plan. Quelques Cavaliers confondent mal à propos la demi-volte avec le changement de main étroit.

A la fin de chaque changement de main, ſoit large, ſoit étroit, il faut que les épaules & les hanches arivent enſemble, ce qu'on apelle, *Fermer le changement de main*; en ſorte que les quatre jambes du Cheval ſe trouvent ſur la ligne de la muraille, avant que de reprendre à l'autre main. On n'a repréſenté ici que la main droite, parce qu'il eſt aiſé de ſe figurer les mêmes lignes pour la gauche.

Le contre-changement de main, eſt compoſé de deux lignes. La premiere, eſt le commencement d'un changement de main large; & lorſque le Cheval eſt arivé au milieu de la place, au lieu de continuer d'aler à la même main, il faut marcher droit en avant deux ou trois pas; & après lui avoir placé la tête à l'autre main, on le ramène ſur une ligne oblique, pour ariver ſur la ligne de la muraille que l'on vient de quiter; & on continue d'aler à la main où l'on étoit avant que de changer.



M. le Marquis de La Ferté

C. Parrocel Pinx. Beauvais Sculp.

Le changement de main renversé se commence comme le contre-changement de main, & dans le milieu de la seconde ligne oblique, au lieu d'aler jusqu'au mur, on renverse l'épaule pour se retrouver à l'autre main. Voyez dans le plan de terre le renversement d'épaule où le Cheval se trouve à gauche en arivant à la muraille d'où il est parti à droite.

Tous ces diférens manéges de changemens de main, contre-changemens, & renversemens d'épaules, sont faits pour empêcher les Chevaux d'aler par routine; c'est le défaut de ceux qui manient plus de mémoire que pour la main & les jambes.

CHAPITRE XVI.

Du Galop.

COMME nous avons donné dans le Chapitre des Alures naturelles, la définition des diférens mouvemens que le Cheval fait en galopant, soit à droite, soit à gauche, lorsqu'il est faux & désuni; il nous reste à parler ici des propriétez du galop, de la maniere de le sentir, & des règles qu'il faut observer pour bien galoper un Cheval.

On tire du galop trois avantages considérables, qui sont d'assurer la bouche trop sensible, d'augmenter l'haleine, & d'abaisser la vigueur superflue d'un Cheval qui a trop de rein.

Tous les hommes de cheval conviennent que le galop donne de l'apui & assure les bouches sensibles; parce que dans l'action que le Cheval fait en galopant, il lève les deux épaules & les deux bras en l'air; & les pieds de devant retombant ensemble à terre après ce mouvement, le Cheval est naturellement porté à prendre de l'apui sur le mors, & le Cavalier a le tems de lui faire sentir dans ce moment l'effet de la bride.

Le galop augmente l'haleine, parce que le Cheval étant obligé d'étendre toutes les parties de son corps, pour mieux distribuer ses forces, les muscles de la poitrine se dilatent, & les poumons se remplissent d'une plus grande quantité d'air, ce qui procure une respiration plus libre.

Le galop diminue & abaisse la vigueur superflue de certains Chevaux, qui se servent de leurs reins pour des sauts désunis & des contre-tems qui incommodent & dérangent un Cavalier; parce que dans le mouvement, que le Cheval fait en galopant, les jambes de devant se trouvant éloignées de celles de derriere, les reins qui sont la partie supérieure du corps, sont nécessairement contrains de se baisser dans cette action, ce qui par conséquent, diminue la force de cette partie: ceci doit s'entendre du galop étendu qui est propre à ces sortes de Chevaux, car le galop rassemblé leur donneroit ocasion de continuer leurs désordres.

C'eſt une règle pratiquée par tous les habiles Maîtres, qu'il ne faut jamais galoper un Cheval ſans l'avoir aſſoupli au trot, de façon qu'il ſe préſente de lui-même au galop, ſans peſer ni tirer à la main : Il faut donc atendre qu'il ſoit ſouple de tout ſon corps, qu'il ſoit arondi l'épaule en dedans, qu'il obéïſſe aux talons au paſſage de la croupe au mur, & qu'il ſoit devenu léger au piafer dans les piliers ; & ſi-tôt qu'il ſera parvenu à ce point d'obéïſſance, pour le peu qu'on l'ébranle au galop, il le fera avec plaiſir. Il faudra le galoper dans la poſture de l'épaule en dedans, non-ſeulement pour le rendre plus libre & plus obéïſſant, mais pour lui ôter la mauvaiſe habitude qu'ont preſque tous les Chevaux, de galoper la jambe de dedans de derriere ouverte, écartée, & hors de la ligne de la jambe de dedans de devant. Ce défaut eſt d'autant plus conſidérable, qu'il incommode fort un Cavalier & le place mal à ſon aiſe, comme il eſt facile de le remarquer dans la plûpart de ceux qui galopent; par éxemple, ſur le pied droit, qui eſt la maniere de galoper les Chevaux de chaſſe & de campagne; on verra qu'ils ont preſque tous l'épaule gauche reculée, & qu'ils ſont panchez à gauche : la raiſon en eſt naturelle; c'eſt que le Cheval, en galopant la jambe droite de derriere ouverte & écartée de la gauche, l'os de la hanche dans cette ſituation, pouſſe & jette néceſſairement le Cavalier en dehors & le place de travers. C'eſt donc pour remédier à ce défaut qu'il faut galoper un Cheval l'épaule en dedans, pour lui aprendre à aprocher la jambe de derriere de dedans de celle de dehors, & lui faire baiſſer la hanche ; & lorſqu'il a été aſſoupli & rompu dans cette poſture, il lui eſt aiſé de galoper enſuite les hanches unies & ſur la ligne des épaules ; en ſorte que le derriere chaſſe le devant ; ce qui eſt le vrai & le beau galop.

Un autre défaut qu'ont beaucoup de Cavaliers, c'eſt qu'ils ne s'atachent point dans les commencemens à ſentir leur galop, ce qui eſt pourtant une choſe eſſentielle ; c'eſt pour cela que j'ai jugé à propos d'enſeigner ici un moyen de le ſentir en peu de tems ; je le tiens d'un ancien Ecuyer qui étoit en grande réputation pour les Chevaux de courſe.

Ce moyen eſt de prendre un Cheval de campagne qui aille un pas alongé & étendu, & de s'atacher à ſentir la poſition des pieds de devant. Pour ſentir cette poſition, il eſt néceſſaire de regarder dans les commencemens le mouvement de l'épaule, pour voir quel pied poſe à terre & quel pied lève, en comptant ce mouvement dans ſa tête, & en diſant, un, deux. Par éxemple, lorſque le pied gauche de devant ſe poſe à terre, il faut en ſoi-même dire, un; & quand le pied droit ſe poſe à ſon tour, il faut dire, deux; & ainſi de ſuite en comptant toujours, un, deux.

Ce n'eſt pas une choſe bien dificile, que de compter à la vue cette poſition de pieds, mais l'eſſentiel eſt de faire paſſer ce ſentiment dans les cuiſſes & dans les jarrets ; en ſorte que l'impreſſion que fait, par éxemple, le pied gauche lorſqu'il ſe poſe à terre, paſſe dans le jarret gauche, ſans plus regarder le mouvement de l'épaule, en comptant

toujours, comme on l'a fait, en le regardant, un; & de même lorsque le pied droit se pose, il faut, sans regarder le mouvement de la jambe, dire, deux. Avec un peu d'atention, en observant cette métode, on sentira en peu de tems dans ses jarrets, quel pied pose & quel pied lève; & quand on sera bien sur de ce mouvement au pas, il faudra pratiquer la même chose au trot, qui est un mouvement plus détaché de terre, plus vîte, & par conséquent plus dificile à sentir; c'est pourquoi il faut dans cette alure recommencer par regarder le mouvement de l'épaule pour être sur de sa position, & faire passer ce sentiment dans les jarrets, comme on a fait au pas.

Lorsqu'on sentira bien au trot la position des pieds de devant, sans regarder l'épaule, on le sentira en peu de tems au galop, parce que la position des pieds de devant au galop, se fait en deux tems, comme au trot, un, deux.

Quand on sera sur de son galop, il sera facile de sentir quand il se désunira; car un Cheval désuni a l'alure si incommode, que pour peu qu'on soit bien en selle, il faudroit être privé de tout sentiment, pour ne pas sentir le dérangement que cause ce changement déréglé dans son assiette.

Quoique ce soit une chose qui mérite plus d'atention que de science, que de sentir bien son galop, elle est pourtant absolument nécessaire à savoir, pour mener un Cheval dans les règles, & tout Cavalier qui ne sent pas le galop du Cheval, ne peut jamais passer pour homme de cheval.

M. de la Broue dit, que le beau galop doit être racourci du devant & diligent des hanches. Cette définition regarde le galop de manège, dont nous parlons ici; car pour celui de chasse ou de campagne, dont nous parlerons dans le Chapitre des Chevaux de chasse, il doit être étendu. Cette diligence dans le train de derriere, qui forme la vraie cadence du galop, ne s'aquiert que par les envies d'aler, les demi-arêts, & les fréquentes descentes de main. Les envies d'aler déterminent un Cheval plus vîte que sa cadence ordinaire; le demi-arêt soutient le devant du Cheval, après l'avoir déterminé quelques pas; & la descente de main est la récompense qui doit suivre immédiatement après l'obéïssance du Cheval, & qui l'empêche de prendre la mauvaise habitude de s'apuyer sur le mors.

Lorsqu'un Cheval prend facilement l'envie d'aler, qu'il est assuré & obéïssant à la main au demi-arêt, & qu'il ne met point la tête en désordre dans la descente de main, il faut alors le règler dans un galop uni, qui est celui dans lequel le derriere chasse & acompagne le devant d'une cadence égale sans trainer les hanches, & que l'envie d'aler & les demi-arêts soient, pour ainsi dire, imperceptibles, & ne soient sensibles qu'au Cheval.

Pour parvenir à donner ce galop cadencé & uni, il faut éxaminer soigneusement la nature de chaque Cheval, afin de pouvoir dispenser à propos les leçons qui lui conviennent.

Les Chevaux qui retiennent leurs forces, doivent être étendus & déterminez ſur de longues lignes droites avant que de règler leur galop ; ceux au contraire qui ont trop d'ardeur, doivent être tenus dans un galop lent & racourci, qui leur ôte l'envie de ſe hâter trop, ce qui en même tems augmentera leur haleine.

Il ne faut pas toujours galoper ſur des lignes droites, mais ſouvent ſur des cercles les Chevaux qui ont trop de rein, parce qu'étant obligez de tenir leurs forces plus unies pour tourner que pour aler droit, cette action leur diminue la force des reins, leur ocupe la mémoire & la vue, leur ôte la fougue & l'envie de tirer à la main.

Il y a d'autres Chevaux qui avec aſſez de rein, ont de la foibleſſe, ou reſſentent de la douleur, ſoit dans les épaules ou dans les jambes, ou dans les boulets ou dans les pieds, par nature ou par accident. Comme ces ſortes de Chevaux ſe défient de leurs forces, ils ſe préſentent ordinairement de mauvaiſe grace au galop ; il ne faut pas leur demander de longues repriſes, afin de conſerver leur courage & de ménager leur peu de vigueur.

Il y a encore deux autres natures de Chevaux, dont la maniere de galoper eſt diférente. Quelques uns nagent en galopant, c'eſt-à-dire, qu'ils alongent les jambes de devant, en les levant trop haut ; d'autres au contraire galopent trop près de terre. Pour remédier au défaut des premiers, il faut baiſſer la main & pouſſer le talon bas en apuyant ſur les étriers, dans le tems que les pieds de devant ſe poſent à terre : & il faut rendre la main quand le devant eſt en l'air, à ceux qui galopent trop près de terre, & qui s'apuyent ſur le mors, en les ſecourant des gras de jambes, & en ſoutenant de la main près de ſoi dans le tems qu'ils retombent des pieds de devant à terre, ſans trop peſer ſur les étriers.

On doit toujours galoper un Cheval d'une piſte, juſqu'à ce qu'il galope facilement aux deux mains ; car ſi on vouloit trop tôt le preſſer d'aler de côté, c'eſt-à-dire, avant qu'il eût aquis la ſoupleſſe & la liberté du galop, il s'endurciroit l'apui de la bouche, deviendroit roide dans ſon devant, & on lui donneroit par-là ocaſion de ſe défendre. On connoitra facilement, quand il ſera en état de galoper les hanches dedans ; parce qu'en lui mettant la croupe au mur, s'il ſe ſent aſſez ſouple & libre pour obéïr, pour le peu qu'on l'anime de la langue & qu'on le diligente de la jambe de dehors, il prendra de lui-même le galop, que l'on continuera quelques pas ſeulement, l'arêtant & le flatant après, & en lui faiſant pratiquer cette leçon de tems à autre, juſqu'à ce qu'on le ſente en état de fournir une repriſe entiere.

Toutes ces leçons bien éxécutées, apropriées à la nature de chaque Cheval, perfectionnées par l'épaule en dedans, & la croupe au mur, ſuivie de la ligne droite par le milieu du manége, ſur laquelle ligne il faut toujours finir chaque repriſe, pour unir & redreſſer les hanches, rendront avec le tems un Cheval libre, aiſé & obéïſſant dans ſon galop, qui eſt une alure qui fait autant de plaiſir à ceux qui voyent galoper un Cheval de bonne grace, qu'elle eſt commode & agréable au Cavalier.

CHAP.

CHAPITRE XVII.

Des Voltes; des Demi-voltes; des Paſſades; des Pirouettes, & du Terre-à-terre.

ARTICLE PREMIER.

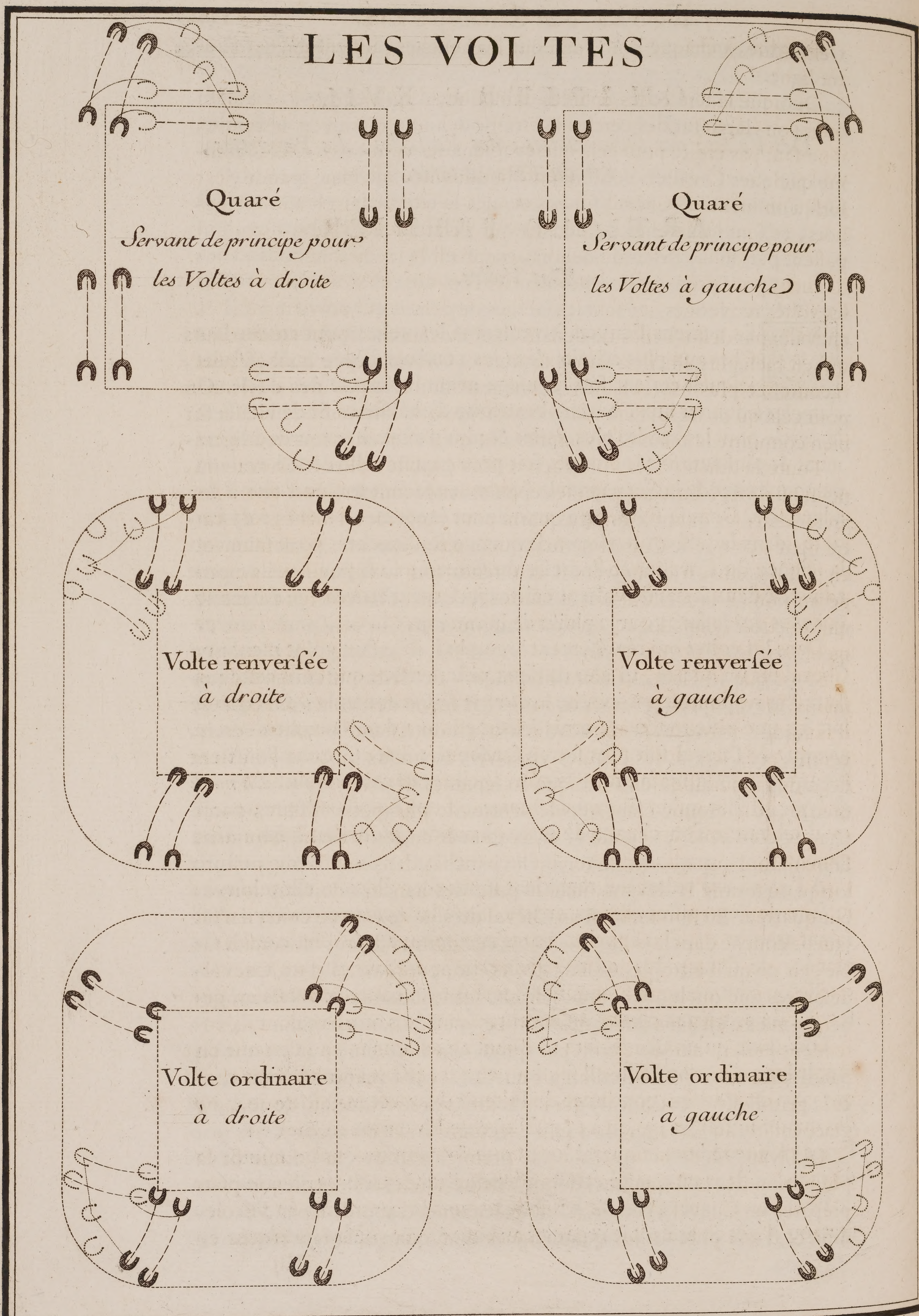
Des Voltes.

LEs anciens Ecuyers inventerent les voltes pour rendre leurs Chevaux plus adroits dans les combats d'épée & de piſtolet, leſquels étoient fort en uſage avant la défenſe des duels. On s'atacha à donner aux Chevaux beaucoup d'obéïſſance & de viteſſe ſur le cercle pour les rendre plus agiles & plus promts à entourer diligemment & pluſieurs fois la croupe, ſoit pour gagner celle de ſon ennemi, ou pour éviter de laiſſer gagner la ſienne, en faiſant toujours tête à ſon adverſaire. Dans la ſuite, on fit auſſi de cet éxercice un manége de carriere, dans lequel on renferma davantage les hanches, pour faire voir la ſcience du Cavalier & l'adreſſe du Cheval; c'eſt pourquoi on peut admettre deux ſortes de voltes: celles qui ſervent au manége de guerre, & celles qui ſe font pour le plaiſir de la carriere.

Dans les voltes qui répréſentent le combat, il ne faut point mener un Cheval ſur un quarré, ni aler de deux piſtes; parce que dans cette poſture, on ne pouroit pas joindre la croupe de ſon ennemi: il faut que ce ſoit ſur une piſte ronde, & tenir ſeulement une demi-hanche dedans, afin que le Cheval ſoit plus ferme ſur ſon derriere. Comme l'on tient ſes armes dans la main droite, qu'on apelle pour cette raiſon, *La main de l'épée*, il faut qu'un Cheval de guerre ſoit tres ſouple à droite; parce qu'il eſt rare qu'on change de main, à moins qu'on n'ait à faire à un gaucher.

A l'égard des voltes qui regardent le manége d'Ecole, elles doivent ſe faire de deux piſtes, ſur un quarré, dont les quatre coins ou angles ſoient arondis avec les épaules, ce qu'on apelle, *Embraſſer la volte*. Ce manége de deux piſtes, eſt tiré de la croupe au mur; leçon après laquelle on commence à mettre un Cheval ſur les voltes renverſées, qui ſervent de principes pour bien éxécuter les voltes ordinaires.

Lors donc qu'un Cheval ſera obéïſſant aux deux mains la croupe au mur le long d'une muraille, il faudra, en renverſant l'épaule dans chaque coin du manége, continuer de le tenir dans cette poſture le long des quatre murailles, juſqu'à ce qu'il obéïſſe librement à chaque main. Il faut enſuite réduire le quarré long, que forment les quatre murailles du manége dans un quarré étroit, comme il eſt repréſenté dans le plan de terre, en tenant la tête & les épaules vers le centre, & en renverſant, ou plûtôt en arêtant les épaules au bout de chaque ligne du quarré,



A. Coquart Sculp. Borde Scrip.

c'eſt-à-dire, à chaque coin, afin que les hanches puiſſent gagner l'autre ligne.

Quoique la tête & les épaules d'un Cheval qu'on trote à la longe, ou qu'on élargit ſur des cercles la croupe dehors, ſoient vers le centre; il ne faut pas croire pour cela que ce ſoient des voltes renverſées, comme quelques Cavaliers confondent: la diférence eſt bien grande; car lorſqu'on mène un Cheval ſur des cercles la tête dedans la croupe dehors, ce ſont les jambes de dedans qui s'élargiſſent, c'eſt-à-dire, qui paſſent par deſſus celles de dehors, ce qui eſt la leçon que nous avons donnée, pour préparer un Cheval à aler l'épaule en dedans; mais dans les voltes renverſées, ce ſont les jambes de dehors qui doivent paſſer & chevaler par deſſus celles de dedans, comme dans la croupe au mur; ce qui eſt bien plus dificile à faire éxécuter au Cheval, parce qu'il eſt plus racourci & plus ſur ſes hanches dans cette derniere poſture: c'eſt auſſi pour cela qu'on ne lui demande ce manége, que lorſqu'il commence à bien connoitre la main & les jambes, & qu'il va facilement de côté.

Toute la dificulté des voltes renverſées conſiſte à plier le Cheval à la main où il va, à faire marcher les épaules les premieres, & à ſavoir les arêter dans les quatre coins du quarré pour ranger les hanches ſur l'autre ligne; ce que le Cheval ne manquera pas d'éxécuter facilement & en peu de tems, ſi auparavant il a été rendu ſouple & obéïſſant la croupe au mur, à laquelle leçon il faudra revenir, s'il ſe défend dans le quarré étroit, dans lequel on doit renfermer un Cheval, pour faire ce qu'on apelle, *Volte renverſée.*

Si-tôt que le Cheval obéïra librement, de deux piſtes, aux deux mains, ſur des quarrez larges & étroits à la leçon des Voltes renverſées, il faudra le mettre ſur la volte ordinaire, en lui tenant la croupe vers le centre, & la tête & les épaules vis-à-vis, & à deux ou trois pieds en deçà de la muraille, en ſorte que les épaules décrivent le plus grand quarré, & la croupe étant vers le centre, le plus petit. Il faut arondir chaque coin avec les épaules, en portant & en tournant diligemment la main ſur l'autre ligne, en tenant les hanches dans une ferme poſture lorſqu'on tourne le devant; mais la piſte des hanches doit être tout-à-fait quarrée. En portant ainſi un Cheval de côté de coin en coin, il n'eſt jamais couché dans la volte ni entablé: ce dernier défaut eſt conſidérable, en ce qu'il eſtropie les hanches & ruine les jarrets d'un Cheval; déſordres que quelques hommes de cheval atribuent aux voltes en général: mais c'eſt ſans doute des voltes entablées & aculées dont ils entendent parler, car je ne crois pas qu'un Cavalier ſenſé puiſſe tenir un pareil diſcours à l'ocaſion d'un air qui fait ſi bien paroitre l'obéïſſance & la gentilleſſe d'un Cheval; qui embellit ſon action; & qui donne une grace infinie au Cavalier, lorſqu'il éxécute bien ce manége.

Le ſavant M. de la Broue, qui le premier a trouvé la juſteſſe & la proportion des belles voltes, donne encore une excellente leçon pour préparer un Cheval à cet air. C'eſt de le mener d'abord au pas d'Ecole, droit & d'une piſte ſur les quatre lignes d'un quarré, la tête placée en

dedans ; & au bout de chaque ligne, lorſque les hanches ſont arivées dans l'angle qui forme la rencontre de l'autre ligne, de tourner les épaules jusqu'à ce qu'elles ſoient arivées ſur la ligne des hanches, comme on peut le voir dans le plan de terre. Cette leçon eſt d'autant meilleure, qu'elle maintient un Cheval droit dans les jambes, & qu'elle lui donne une grande ſoupleſſe d'épaules. Les pas faits par le droit, lui ôtent l'ocaſion de ſe retenir & de s'aculer, & l'arondiſſement des épaules au bout de chaque ligne du quarré, aprend à un Cheval à tourner facilement ; & les hanches en reſtant fermes & pliées dans ce mouvement, ſont ocupées à ſoutenir l'action de l'épaule & du bras de dehors. La pratique de ces règles du quarré bien apropriées au naturel du Cheval, en retenant ſur la ligne droite, celui qui pèſe ou qui tire à la main ; en chaſſant celui qui ſe retient, & en diligentant les épaules des uns & des autres dans chaque coin, ajuſte peu à peu & ſans violence, la tête, le col, les épaules & les hanches d'un Cheval, ſans qu'il s'aperçoive preſque de la ſujettion où cette leçon ne laiſſe pas de le tenir.

Afin de pouvoir tourner plus facilement les épaules, & que les hanches ne s'échapent pas au bout de chaque ligne du quarré, il faut marquer un demi-arêt, avant que de tourner le devant ; & après le demi-arêt, il faut diligenter la main, afin que l'action libre des épaules ne ſoit point empêchée ; il faut auſſi que le Cheval ſoit plié à la main où il va, afin qu'il porte enſemble la tête, la vue & l'action ſur la piſte & la rondeur de chaque coin de la volte. Lorſque le Cheval ſera obéïſſant à cette leçon au petit pas d'Ecole, il faudra la lui faire faire au paſſage animé & relevé, pour enſuite la lui faire pratiquer au galop, toujours dans la même poſture, c'eſt-à-dire, droit d'épaules & de hanches & plié à la main où il va. Chaque repriſe, ſoit au paſſage ou au galop, doit finir dans le centre de la volte, en tournant le Cheval au milieu d'une des lignes du quarré, en l'avançant jusqu'au centre, & en l'arêtant droit dans les jambes, après quoi on le deſcend.

Lorſque le Cheval paſſagera librement d'une piſte ſur les quatre lignes du quarré ; qu'il aura aquis dans la même poſture la facilité d'un galop uni, & dans un beau pli, aux deux mains ; il faudra enſuite le paſſager de deux piſtes, en obſervant, comme nous l'avons dit pluſieurs fois, & comme on ne ſauroit trop le repeter, de faire marcher les épaules les premieres, afin de donner à l'épaule hors la volte, la facilité de faire paſſer le bras de dehors par deſſus celui de dedans, ce qui eſt la plus grande dificulté ; car en retenant le libre mouvement des épaules, le Cheval ſeroit couché & entablé dans la volte : Il faut pourtant tenir les hanches un peu plus ſujettes & plus en dedans aux Chevaux qui pèſent ou qui tirent à la main, afin de les rendre plus légers du devant ; mais il ne faut pas pour cela que la croupe marche avant les épaules : Au contraire, ceux qui ont plus de légereté que de force, ne doivent pas être ſi renfermez des hanches, afin qu'ils puiſſent marcher plus librement, en les maintenant toujours dans une action libre & avancée.

Il ne faut pas obſerver trop de juſteſſe dans les commencemens qu'on

travaille un Cheval ſur les voltes; car il ariveroit que celui qui eſt naturellement impatient, entreroit dans une inquiétude qui ocaſionneroit beaucoup de déſordres, & que celui qui eſt pareſſeux & d'humeur flegmatique, aſſoupiroit ſa vigueur & ſon courage. On ne doit pas non plus rechercher d'abord ſur les voltes, un Cheval qui a eu quelques jours de repos; il ariveroit qu'étant trop gai, il ſe ſerviroit de ſes reins & ſe défendroit. Il faut étendre au galop d'une piſte ces ſortes de Chevaux, juſqu'à ce qu'ils ayent paſſé leur gaïeté & baiſſé leur rein; c'eſt pourquoi il eſt de la prudence d'un habile Cavalier, d'interompre l'ordre des proportions qui regardent la juſteſſe, & de revenir aux premieres règles, lorſqu'il arive le moindre déſordre.

Il faut longtems paſſager un Cheval ſur les voltes de deux piſtes, avant de le faire galoper dans cette poſture; & lorſqu'on le ſentira ſouple & aiſé, pour le peu qu'on l'anime, il prendra de lui-même un galop racourci, diligent, & coulé ſur les hanches, qui eſt le vrai galop des voltes.

On apelle voltes redoublées, celles qui ſe font pluſieurs fois de ſuite à la même main; mais il faut qu'un Cheval ait aquis beaucoup de liberté, qu'il ſoit en haleine, & qu'il comprenne bien les juſtes proportions de cet éxercice, avant que de le faire redoubler ſur les voltes; car une leçon trop forte confondroit ſes eſprits & ſa vigueur: c'eſt pourquoi il faut dans les commencemens à chaque fin de volte, l'arêter & le careſſer un peu, afin de raſſurer ſa mémoire & ſes forces, & de lui donner le tems de reprendre haleine. On doit auſſi le changer de main & de place pour lui ôter l'apréhenſion que pouroit lui cauſer cette ſujettion.

Les changemens de main ſur les voltes, ſe font de deux manieres; tantôt en dehors, tantôt en dedans.

Pour changer de main en dehors de la volte, il faut ſimplement lui placer la tête, & le plier à l'autre main; & en lui faiſant fuir la jambe de dedans, qui devient alors jambe de dehors, il ſe trouvera avoir changé de main.

Le changement de main dans la volte, ſe fait en tournant le Cheval ſur le milieu d'une des lignes du quarré, le portant enſuite en avant ſur une ligne droite vers le centre de la volte, & en le rangeant enſuite de côté juſqu'à l'autre ligne, pour le placer & reprendre à l'autre main. Lorſque ce dernier changement de main commence & finit les hanches dedans, on l'apelle, *Demi-volte dans la volte.*

A l'égard de la largeur d'une volte, elle doit ſe proportionner à la taille & à la longueur d'un Cheval; parce qu'un petit Cheval ſur un grand quarré, & un grand Cheval ſur un petit auroient mauvaiſe grace. Les hommes de cheval ont trouvé une juſte proportion, en donnant l'eſpace de deux longueurs de Cheval, d'une piſte à l'autre des pieds de derriere; en ſorte que le diametre d'une volte réguliére, doit être compoſé de quatre longueurs de Cheval.

ARTICLE II.

Des Demi-voltes.

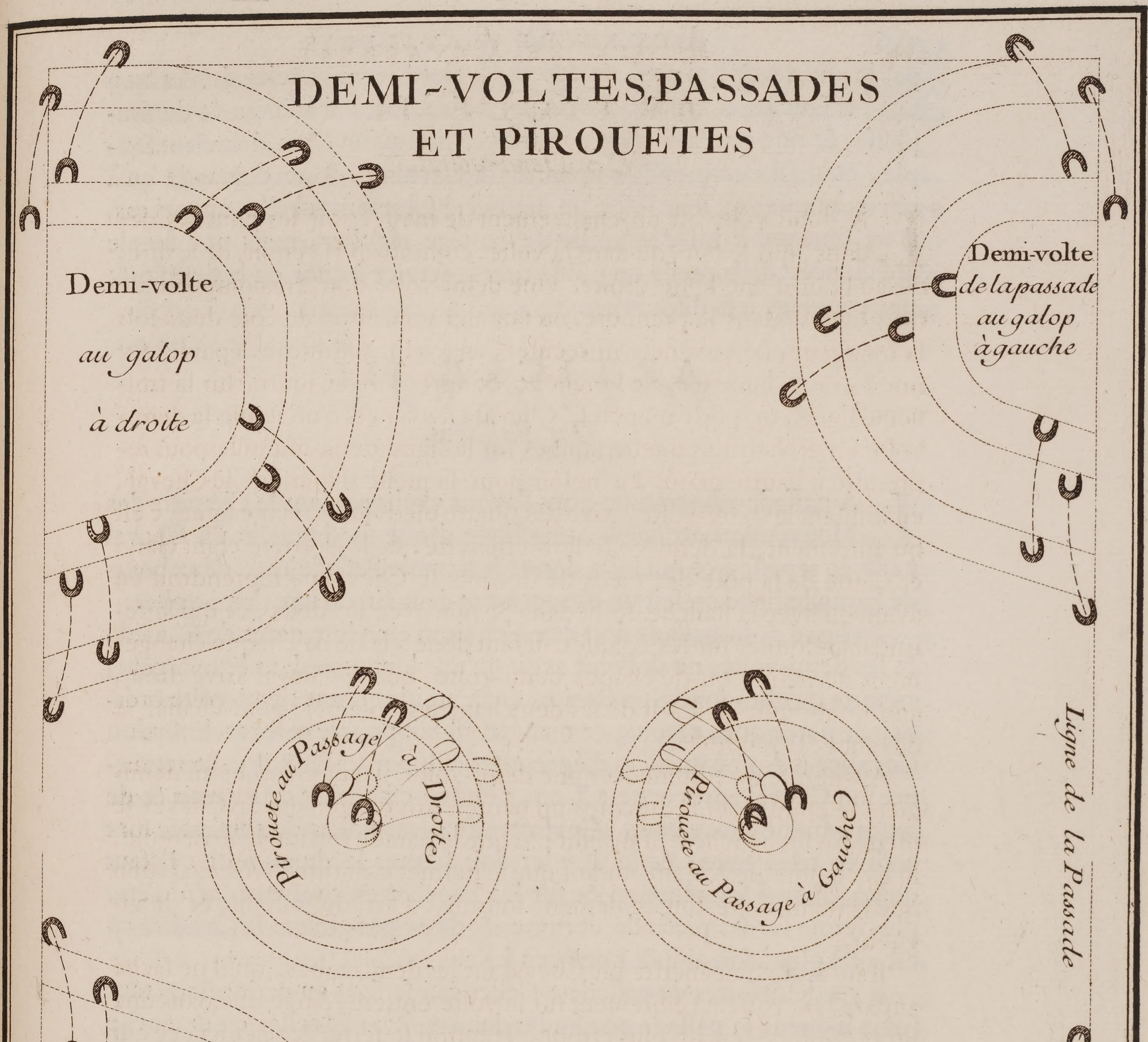
LA demi-volte eſt un changement de main étroit les hanches dedans, qui ſe fait, ou dans la volte, comme nous venons de le dire, ou au bout d'une ligne droite. Une demi-volte doit être compoſée de trois lignes; dans la premiere, on fait aler un Cheval de côté deux fois ſa longueur, ſans avancer ni reculer; on tourne enſuite les épaules ſur une ſeconde ligne d'égale longueur, & après l'avoir tourné ſur la troiſiéme ligne, on porte un peu le Cheval en avant & l'on ferme la demi-volte en arivant des quatre jambes ſur la ligne de la muraille pour reprendre à l'autre main. La raiſon pour laquelle il faut que le Cheval, en finiſſant la demi-volte, arive des quatre pieds ſur la même ligne; c'eſt qu'autrement, la demi-volte ſeroit ouverte, & le derriere étant élargi & écarté de la piſte des pieds de devant, le Cheval ne reprendroit en avant qu'avec la hanche de dedans & non avec les deux, ce qui le feroit abandonner ſur les épaules. Il faut donc à la fin de chaque changement de main, ou de chaque demi-volte, que le Cheval arive droit, afin qu'il puiſſe ſe ſervir de ſes deux hanches enſemble pour chaſſer le devant & le rendre léger.

Avant que de commencer une demi-volte, il faut marquer un demi-arêt, le contre-poids du corps un peu en ariere, afin que le Cheval ſe mette ſur les hanches: il ne faut pas que la parade ſoit foible ni déſunie, mais vigoureuſe & nette autant que le permet la nature du Cheval, afin que la demi-volte ſoit également fournie, d'air, de juſteſſe, & de vigueur.

Il ne faut point mettre un Cheval ſur les demi-voltes, qu'il ne ſache auparavant paſſager librement ſur la volte entiere; parce que dans une proportion de terrain plus étroite, il pouroit ſe ſerrer & s'aculer; ce qui n'arivera pas, s'il a été confirmé dans un paſſage d'une piſte, animé & relevé, ſur les quatre lignes du quarré de la volte: Et lorſqu'il ſe couche ou ſe retient, il faut le chaſſer en avant; & de même s'il s'abandonne trop ſur la main & ſur les épaules, il faudra le reculer. Lorſqu'il obéïra au paſſage ſur la demi-volte, il faudra l'animer à la fin de la troiſiéme ligne, pour lui faire faire quatre ou cinq tems de galop racourci, bas, & diligent, enſuite le flater; & quand on le ſentira bien diſpoſé, il faudra commencer & finir la demi-volte au galop.

Tant dans les voltes que dans les demi-voltes, il faut ſouvent varier l'ordre de la leçon, en changeant de main & de place; car ſi on faiſoit toujours les demi-voltes dans le même endroit, le Cheval préméditant la volonté du Cavalier, voudroit les faire de lui-même.

S'il arive que le Cheval réſiſte aux règles de la proportion & de la juſteſſe des voltes & des demi-voltes, il faudra le remettre l'épaule en dedans & la croupe au mur; par ce moyen il paſſera ſa colere & diminuera ſa fougue; mais ces déſordres n'arivent qu'à ceux qui ne ſuivent


DEMI-VOLTES, PASSADES
ET PIROUETES
Demi-volte
au galop
à droite
Demi-volte
de la passade
au galop
à gauche
Pirouete au Passage à Droite
Pirouete au Passage à Gauche
Ligne de la Passade
Demi-volte
au galop
à gauche.
Demi-volte
de la passade
au galop
à droite
A. Coquart Sculp.
Borde Scrip.

pas la nature, & qui veulent trop presser les Chevaux & les dresser trop vîte : Il faut au contraire, les faire venir à force d'aisance & de souplesse, & non par la violence; car à mesure qu'un Cheval devient souple, & qu'il comprend la volonté du Cavalier, il ne demande qu'à obéïr, à moins qu'il ne soit d'un naturel absolument rebelle, auquel cas, il ne faut point lui demander de manége régulier, mais une simple obéïssance, de laquelle on puisse tirer le service à quoi on le destine & qui convient à sa disposition.

ARTICLE III.

Des Passades.

LA passade est, comme nous l'avons expliqué dans le Chapitre des Mouvemens artificiels, une ligne droite sur laquelle un Cheval passe & repasse (ce qui lui a donné le nom de Passade) aux deux bouts de laquelle ligne on fait un changement de main ou une demi-volte.

La ligne de la passade doit être d'environ cinq longueurs de Cheval, & les demi-voltes ne doivent avoir qu'une longueur dans leur largeur; en sorte qu'elles sont plus étroites de la moitié qu'une demi-volte ordinaire; parce que, comme ce manége est fait pour le combat, lorsqu'un Cavalier a donné un coup d'épée à son ennemi, plûtôt il peut retourner son Cheval après cette action, plûtôt il est en état de repartir & de fournir un nouveau coup. Ces sortes de demi-voltes de combat se font aussi en trois tems; & le dernier doit fermer la demi-volte : Il faut qu'un Cheval soit racourci & sur les hanches en tournant, afin d'être plus ferme sur ses pieds de derriere, & de ne pas glisser : le Cavalier en est aussi plus à son aise & mieux en selle.

Il y a deux sortes de passades. Celles qui se font au petit galop, tant sur la ligne de la passade que sur les demi-voltes : Et celles qu'on apelle Furieuses, dans lesquelles on part à toutes jambes, depuis le milieu de la ligne droite, jusqu'à l'endroit où l'on marque l'arêt pour commencer la demi-volte : ainsi dans les passades furieuses, après avoir fini la demi-volte, on continue d'aler au petit galop jusqu'au milieu de la ligne droite, tant pour s'afermir dans la selle, que pour éxaminer les mouvemens de son ennemi, sur lequel on échape son Cheval en partant de vitesse; & on le rassemble ensuite pour l'autre main.

Quand le Cheval sera obéïssant aux passades le long de la muraille, & qu'il changera de pied facilement & sans se désunir en finissant chaque demi-volte, il faudra les lui faire faire sur la ligne du milieu du manége; car comme cet éxercice est fait pour le combat, il faut qu'il se fasse en liberté, afin de pouvoir aler à la rencontre de son ennemi.

On fait aussi dans un manége des passades, dont les demi-voltes sont de la largeur des demi-voltes ordinaires; & alors ce n'est plus un manége de guerre, mais d'Ecole, qui se fait pour le plaisir, ou pour élargir un Cheval qui se serre trop; de même qu'on fait aussi la ligne de la passade plus

plus ou moins longue, ſelon que le Cheval s'abandonne ou ſe retient, afin de le rendre toujours atentif à l'action des jambes & de la main du Cavalier.

Quoique ce manége ſoit auſſi beau que dificile à éxécuter, nous n'entrerons pas dans un plus grand détail, puiſqu'on y employe les mêmes règles que dans celui des voltes, dont nous venons de parler: ſi le Cheval refuſe d'obéïr, ce ſera ou mauvaiſe nature, ou faute de ſoupleſſe & d'obéïſſance, auquel cas, il faudra avoir recours aux principes que nous avons établis.

ARTICLE IV.

De la Pirouette.

UNe pirouette n'eſt autre choſe qu'une volte faite dans la longueur du Cheval ſans changer de place: les hanches reſtent dans le centre & les épaules fourniſſent le cercle. Dans cette action la jambe de derriere de dedans ne ſe lève point, mais tourne dans une place, & ſert comme de pivot, au tour duquel les trois autres jambes & tout le corps du Cheval tournent.

La demi-pirouette, eſt une demi-volte dans une place & dans la longueur du Cheval; c'eſt une eſpèce de changement de main, qui ſe fait en tournant un Cheval de la tête à la queue, les hanches reſtant dans une même place.

Les paſſades & les pirouettes, de même que les voltes & les demi-voltes, ſont des manéges de guerre, qui ſervent à ſe retourner promtement de peur de ſurpriſe; à prévenir ſon ennemi; à éviter ſon ataque; ou à l'ataquer avec plus de diligence.

Il ſe trouve peu de Chevaux qui puiſſent fournir pluſieurs pirouettes de ſuite avec la même égalité, qui eſt la beauté de cet air, parce qu'il y en a peu qui ayent les qualitez qui conviennent à cet éxercice, dans lequel un Cheval doit être extrêmement libre d'épaules, très ferme, & aſſuré ſur les hanches. Ceux, par exemple, qui ont l'encolure & les épaules trop charnues ne ſont pas bons pour ce manége.

Avant que de diligenter un Cheval au galop à pirouettes, il faut lui faire faire d'abord quelques demi-pirouettes au pas à chaque main, tantôt dans une place, tantôt dans une autre; & à meſure qu'il obéït ſans déſordre, on le raſſemble au paſſáge, & on lui en demande d'entieres; en ſorte que ſans déranger les hanches, la tête & les épaules ſe retrouvent à la fin de la pirouette dans l'endroit d'où elles ſont parties: par ce moyen, il aquerrera bien-tôt la facilité de les faire au galop.

Si un Cheval après avoir été rendu ſufiſamment ſouple & obéïſſant, ſe défend à cet air; c'eſt une preuve que ſes hanches ne ſont pas aſſez bonnes pour ſoutenir ſur ſon derriere toutes les parties de devant, & le poids du Cavalier; mais s'il a les qualitez requiſes, il fournira avec le tems, autant de pirouettes que la prudence du Cavalier l'éxigera.

Pour changer de main à pirouettes, il faut promtement placer la tête

à l'autre main, & ſoutenir de la jambe de dehors, pour empêcher la croupe de ſortir du centre; mais il ne faut pas que le Cheval ſoit autant plié dans cet air, que ſur la volte ordinaire; parce que ſi la tête étoit trop dedans, la croupe ſortiroit du centre en pirouettant.

On varie les pirouettes ſuivant la diſpoſition du Cheval: on en fait quelquefois dans le milieu d'un changement de main ſans interompre l'ordre de la leçon, que l'on continue à l'ordinaire: mais ce qui fait bien voir l'obéïſſance & la juſteſſe d'un Cheval, c'eſt lorſqu'en maniant ſur les voltes, on étrecit de plus en plus le Cheval juſqu'à ce qu'il ſoit arivé au centre de la volte, où on lui fait faire tout d'une haleine autant de pirouettes que ſa reſſource & ſon haleine lui permettent d'en fournir.

ARTICLE V.

Du Terre-à-terre.

SUivant la définition de M. le Duc de Newcaſtle, qui eſt très juſte, le terre-à-terre eſt un galop en deux tems, de deux piſtes, beaucoup plus racourci & plus raſſemblé que le galop ordinaire, & dont la poſition des pieds eſt diférente, en ce qu'un Cheval lève les deux jambes de devant enſemble, & les poſe de même à terre; les pieds de derriere acompagnent ceux de devant d'un même mouvement, ce qui forme une cadence tride & baſſe, dans laquelle il marque tous les tems avec un fredon de hanches, qui part comme d'une eſpèce de reſſort. Pour en avoir une idée encore plus nette, il faut ſe figurer cet air comme une ſuite de petits ſauts fort bas, près de terre, le Cheval alant toujours un peu en avant & de côté; comme les hanches dans cette poſture n'avancent pas tant ſous le ventre qu'au galop, c'eſt ce qui en rend l'action plus tride, plus baſſe, & plus déterminée.

Il faut encore obſerver qu'au terre-à-terre, le Cheval eſt plus apuyé ſur les jambes de dehors que ſur celles de dedans, leſquelles ſont un peu plus avancées, & entament le chemin; mais pas tant qu'au galop: & comme la croupe eſt fort aſſujettie dans un air ſi preſſé & ſi tride des hanches, il ſe trouve être plus élargi du devant que du derriere, ce qui met l'épaule de dehors un peu en ariere & donne la liberté à celle de dedans.

Il eſt aiſé de juger par la ſujettion où cet air tient un Cheval, que cet éxercice ne laiſſe pas d'être violent, & que peu de Chevaux ſont capables de l'éxécuter avec toute la juſteſſe & toute la netteté néceſſaires. Il faut qu'un Cheval ſoit bien nerveux & bien ſouple pour lui demander ce manége: ceux qui ont moins de force & de pratique que de légereté & de courage, craignent la ſujettion de règles ſi recherchées; auſſi les vrais hommes de cheval regardent ce manége, qui eſt devenu très rare, comme la pierre de touche, par laquelle on voit la ſcience d'un Cavalier & l'adreſſe d'un Cheval.

Il ne faut pas tomber dans l'erreur de ceux qui donnent indiférem-

ment le nom de Terre-à-terre à l'alure des Chevaux qui manient bas & trainent un mauvais galop près de terre, ſans aucune action tride qui preſſe & détermine leurs hanches à former cette cadence ſerrée & diligente, dont le ſeul fredon fait voir la diférence du vrai terre-à-terre au mauvais galop. Souvent faute de ſavoir la véritable définition de chaque air de manége, on n'eſt pas en état, ni de juger de la capacité d'un Cheval, ni par conſéquent de lui donner l'air qui convient à ſa diſpoſition. Cette erreur de confondre ainſi les airs qui ſont l'ornement des beaux manéges, fait atribuer à quelques Cavaliers, dont la plus grande capacité conſiſte en routine, un prétendu ſavoir, qui n'éxiſte que dans leur ſufiſance mal fondée & dans l'aveugle admiration de ceux qui les prônent ſans aucune connoiſſance dans l'Art de la Cavalerie.

Comme la perfection du terre-à-terre, eſt d'avoir la hanche de dehors ſerrée, il faut dans les voltes à cet air, que le quarré ſoit encore plus parfait qu'à celles qui ſe font au ſimple galop de deux piſtes; mais il faut prendre garde dans les coins, que la jambe de derriere de dedans n'aille pas avant les épaules; car alors le Cheval étant trop élargi des hanches, il ſeroit entablé, & pouroit faire un élan en forçant la main du Cavalier pour ſe tirer de cette fauſſe poſition. On doit auſſi prendre garde de n'avoir pas la main trop haute, car il ne pouroit pas aler bas & tride, ni couler également vîte.

Les fautes les plus ordinaires qu'un Cheval fait en maniant terre-à-terre, ſont de s'aculer, de lever trop le devant, ou de trainer les hanches: il faut lorſque quelqu'un de ces déſordres arive, déterminer le Cheval en avant avec les éperons, afin de le coriger, de l'avertir de ſe tenir plus enſemble, & de diligenter davantage ſa cadence; & comme dans cet éxercice, les parties du Cheval ſont extrêmement travaillées, il faut toujours ſentir en quel état d'obéïſſance il tient ſes forces & ſon courage pour finir la repriſe avant que la laſſitude lui donne ocaſion de ſe défendre.

Les règles pour dreſſer un Cheval au terre-à-terre, ſe tirent de la connoiſſance qu'on a de ſon naturel, & de la diſpoſition qu'on lui trouve pour cet air; laquelle on connoit facilement, lorſqu'après avoir été aſſoupli dans les règles, en le recherchant & en le raſſemblant, il prend de lui-même ce fredon de hanches dont nous venons de parler; il aura ſans doute de la diſpoſition pour éxécuter ce manége; mais il faut bien ménager ſes reſſors, ſur tout dans les commencemens, en ne lui demandant que quatre demi-voltes de ſuite au plus, qu'il fournira aiſément, s'il y a été préparé par les principes qui doivent le conduire à cette leçon. A meſure que ſes forces & ſon haleine le rendront plus ſouple & plus diſpôt, on poura, après qu'il aura fourni quatre demi-voltes, c'eſt-à-dire, deux à chaque main, le délaſſer au petit galop lent & écouté, pour le raſſembler enſuite ſur le quarré du milieu de la place, & le rechercher ſur deux ou trois voltes de ſon air; puis le finir & le deſcendre.

CHAPITRE XVIII.

Des Airs relevez.

NOUS avons dit que tous les ſauts qui ſont plus détachez de terre que le terre-à-terre, & qui ſont en uſage dans les bonnes Ecoles, s'apellent, *Airs relevez*. Ils ſont au nombre de ſept; ſavoir, la Peſade, le Mézair, la Courbette, la Croupade, la Balotade, la Capriole & le Pas-&-le Saut.

Avant que d'entrer dans le détail des règles qui conviennent à chacun de ces airs, il eſt ce me ſemble à propos d'éxaminer quelle nature de Chevaux il faut choiſir pour cet uſage; quelles qualitez un Cheval doit avoir pour réſiſter à la violence des ſauts, & quels ſont ceux qui n'y ont point de diſpoſition.

Il faut qu'un Cheval ait une inclination naturelle & qu'il ſe préſente de lui-même à quelqu'air, pour en faire un bon ſauteur, autrement on perdroit ſon tems, on le rebuteroit & on le ruineroit au lieu de le dreſſer. Une erreur qui n'eſt que trop ordinaire, c'eſt de croire que la grande force eſt abſolument néceſſaire dans un ſauteur. Cette extrême vigueur, qu'ont certains Chevaux, les rend roides & mal-adroits, leur fait faire des ſauts & des contre-tems qui les épuiſent, ce qui incommode extrêmement un Cavalier, parce qu'ordinairement ces ſauts déſunis & ſans règle ſont acompagnez d'efforts violens que leur ſuggere leur malice. Les Chevaux de ce caractére doivent être confinez dans les piliers, où une continuelle routine de ſauts d'Ecole les punit aſſez de leur mauvais naturel. Un Cheval qui eſt doué de médiocre force, & qui a beaucoup de courage & de légéreté, eſt incomparablement meilleur, parce qu'il donne ce qu'il peut de bonne volonté, & qu'il dure longtems dans ſon éxercice; au lieu que celui qui a beaucoup de force & de mauvaiſe volonté, ſe trouve uſé avant que d'être dreſſé, par les remèdes violens qu'il faut employer pour domter ſa rebellion. Il ſe trouve encore certains Chevaux qui, avec des hanches un peu foibles, ne laiſſent pas de former des ſauteurs paſſables, parce qu'ils aiment mieux s'élever & ſe détacher de terre, que de s'aſſeoir ſur les hanches.

On apelle un Cheval de bonne force, celui qui eſt nerveux & léger; qui diſtribue ſes forces naturellement, uniment & de bonne grace; qui a l'apui de la bouche léger & aſſuré; qui a les membres forts, les épaules libres, les boulets, les paturons, & les pieds bons; & qui eſt de bonne volonté.

Ceux qui n'ont point de diſpoſition pour les airs relevez, ſont ceux qui ſont trop ſenſibles, impatiens, & coleres; qui entrent facilement en fougue & en inquiétude; ſe ſerrent, trépignent & refuſent de ſe lever: Il y en a d'autres qui crient par malice & par poltronnerie, quand on les recherche; qui font des ſauts déſordonnez qui témoignent leur vice,

& l'envie qu'ils ont de jetter leur homme par terre: il y en a encore d'autres qui pèchent pour avoir les pieds douloureux ou défectueux, & en retombant à terre, la douleur qu'ils ressentent les empèche de fournir un nouveau saut; ceux aussi qui ont la bouche fausse & l'apui foible, ont presque toujours la tête en désordre à la descente de chaque saut, ce qui est très désagréable: ainsi quand on trouve un Cheval qui a quelqu'une de ces imperfections, il ne faut point songer à en faire un sauteur.

Il y a encore une chose à examiner; c'est lorsqu'on a rencontré un Cheval de bonne force & de bonne disposition, de savoir juger quelle nature de saut lui est propre, afin de ne le point forcer à un air qui ne convient ni à son naturel, ni à sa disposition; & avant que de lui former cet air, il faut qu'il ait été assoupli & rendu obéïssant aux leçons dont nous avons donné les principes. Entrons présentement dans le détail de chaque air.

ARTICLE PREMIER.

Des Pesades.

LA Pesade, comme nous l'avons déja définie, est un air dans lequel le Cheval lève le devant fort haut & dans une place, tenant les pieds de derriere fermes à terre sans les avancer ni les remuer. Ce n'est point à proprement parler un air relevé que la pesade, puisque le derriere n'acompagne point le devant, comme dans les autres airs, & ne se détache point de terre; mais comme on se sert de cette leçon pour aprendre à un Cheval à lever légérement le devant, à plier les bras de bonne grace, & à s'affermir sur les hanches, pour le préparer à sauter avec plus de liberté, on le met à la tête de tous les airs relevez, comme en étant le fondement & la premiere règle. On se sert encore de la pesade pour coriger le défaut de ceux, qui dans les airs de Mézair & de Courbette, battent la poussiere en maniant trop près de terre, & en brouillant leur air avec les jambes de devant: c'est aussi pour cela qu'à la fin d'un droit de courbettes, on a coutume de faire la derniere haute du devant & dans une place, ce qui n'est autre chose qu'une pesade; & que l'on fait non-seulement pour la grace de l'arêt, mais encore pour entretenir la légéreté du devant.

Il ne faut pas confondre la pesade avec le contre-tems que font les Chevaux qui se cabrent, quoique ceux-ci lèvent aussi le devant fort haut & qu'ils demeurent le derriere à terre: la diférence en est bien grande; car dans l'action que fait le Cheval, lorsqu'il lève à pesade, il doit être dans la main & plier les hanches & les jarrets sous lui, ce qui l'empèche de lever le devant plus haut qu'il ne doit; & dans la pointe que fait un Cheval qui se cabre, il est étendu roide sur les jarrets, hors de la main, & en danger de se renverser.

Il ne faut point faire faire de pesades à un Cheval, qu'il ne soit souple d'épaules, obéïssant à la main & aux jambes, & confirmé au piafer;

& lorſqu'il eſt à ce point d'obéïſſance, on l'anime de la chambriere dans les piliers, en le touchant légérement de la gaule ſur les jambes de devant, dans le tems qu'il donne dans les cordes & qu'il avance les hanches ſous lui: pour le peu qu'il ſe lève, il faut l'arêter & le flater; & à meſure qu'il obéïra, on le touchera plus vivement, afin qu'il lève plus haut le devant. Comme dans tous les airs relevez, un Cheval doit plier les bras de maniere que les pieds ſe retrouſſent preſque juſqu'au coude, (ce qui lui donne beaucoup de grace), il faut coriger la vilaine action de ceux, qui au lieu de plier les genoux, alongent les jambes en avant, en croiſant les pieds l'un par deſſus l'autre: ce défaut, qu'on apelle *Jouer de l'épinette*, eſt aiſé à coriger en le châtiant de la gaule ou du fouet, & en lui en apliquant fort ſur les genoux & ſur les boulets. Un autre défaut, c'eſt lorſqu'un Cheval ſe lève de lui-même, ſans qu'on le lui demande; le châtiment pour ceux-ci, eſt de les faire ruer: c'eſt ainſi qu'on corige un défaut par ſon contraire; & pour éviter qu'il ne continue ce déſordre, il faut toujours commencer chaque repriſe par le piafer, lui demander enſuite quelques peſades & finir par le piafer. Cette variété de leçon rendra un Cheval atentif à ſuivre la volonté du Cavalier.

Lorſqu'il obéïra facilement dans les piliers à l'air de peſades, il faut enſuite le monter, & en le paſſageant en liberté, lui en demander une ou deux dans une place ſans qu'il ſe traverſe, & après la derniere, marcher deux ou trois pas en avant. Si en retombant des pieds de devant à terre, il s'apuie ou tire à la main, il faut le reculer, lever enſuite une peſade, & le careſſer s'il obéït: Si au contraire, il ſe retient & s'acule, au lieu de lever le devant, on doit le chaſſer en avant; & lorſqu'il prend bien les jambes, marquer un arêt ſuivi d'une peſade, en ſe contentant de peu; car comme les Chevaux les plus ſages marquent toujours quelque ſentiment de colere, lorſqu'on commence à les mettre aux airs relevez, il ne faut pas tirer d'eux autant de tems de leur air qu'ils pouroient en fournir; parce qu'il ariveroit qu'ils s'endurciroient, perdroient l'habitude de tourner facilement, & même ſe ſerviroient de leur air pour ſe défendre, en ſe levant lorſqu'on ne leur demande pas: ainſi on doit dans les commencemens les ménager beaucoup, & prendre garde qu'ils ne tombent dans aucun de ces vices, qui pouroient les rendre rétifs.

ARTICLE II.

Du Mézair.

LE Mézair, comme le définiſſent fort bien quelques Ecuyers, n'eſt autre choſe qu'une demi-courbette, dont le mouvement eſt moins détaché de terre, plus bas, plus vîte, & plus avancé que la vraie courbette; mais auſſi plus relevé & plus écouté que le terre-à-terre.

Il eſt aiſé de voir dans les piliers, ſi un Cheval a plus de panchant pour le Mézair que pour tout autre ſaut; parce que ſi la nature lui a donné de l'inclination pour cet air, lorſqu'on le recherchera, il ſe préſentera de lui-





S. A. S. Charles Prince de Nassau,
Comte de Saarbruck et Saarwerde, Seigneur de
Lahr Wisbade et Idstein.

Peint par Ch. Parrocel. gravé par L. Desplaces.

même dans une cadence plus relevée que le terre-à-terre, & plus tride que la courbette: & quand par plusieurs leçons réïterées, on aura reconnu sa disposition, il faudra le confirmer dans cet air, en se servant des mêmes règles que pour les pesades, c'est-à-dire, commencer chaque reprise par le piafer, suivi de quelque tems de Mézair, en se servant de la gaule devant, & de la chambriere derriere; & ainsi alternativement. Lorsqu'on jugera à propos de lui faire pratiquer cette leçon en liberté, il faut, après l'avoir passagé d'une piste, le rassembler pour le faire aler de son air, soit dans le changement de main, soit dans la demi-volte, toujours de deux pistes; car il n'est pas d'usage d'aler d'une piste au mézair, ni au terre-à-terre.

Les aides les plus utiles & les plus gracieuses dont on se sert, pour faire aler un Cheval à mézair, c'est de toucher légérement & de bonne grace, de la gaule sur l'épaule de dehors, en l'aidant & le secourant des gras de jambes. Lorsque la croupe n'acompagne point assez le devant, on croise la gaule sous main pour toucher sur la croupe, ce qui fait rabatre le derriere plus tride.

Si le Cheval tombe dans les défauts ordinaires à presque tous les Chevaux qu'on dresse aux airs détachez de terre, qui sont, ou de retenir leur force, ou de s'abandonner trop sur la main, ou de manier de soi-même sans atendre les aides du Cavalier, il faut y aporter les remèdes ci-dessus, & les employer avec le jugement, la prudence, & la patience qui sont nécessaires à un homme de Cheval.

On doit encore dans cet air, observer la même proportion de terrain qu'au terre-à-terre, c'est-à-dire, le tenir dans le juste espace des voltes & des demi-voltes; car comme ces airs ont beaucoup de raport l'un à l'autre, & qu'ils forment un manége serré & tride, la posture du Cheval doit être la même dans ces deux airs.

ARTICLE III.

Des Courbettes.

LA Courbette est un saut plus relevé du devant, plus écouté & plus soutenu que le Mézair. Les hanches doivent rabatre & acompagner le devant d'une cadence égale, tride & basse, dans l'instant que les jambes de devant retombent à terre. Il y a donc cette diférence entre le mézair & la courbette; que dans le premier, le Cheval est moins détaché de terre du devant, & qu'il avance & diligente plus la cadence de son air que pour la courbette, dans laquelle il est plus relevé, plus soutenu du devant, & qu'il rabat les hanches avec plus de sujettion, en soutenant le devant plus longtems en l'air. Il faut remarquer qu'au galop, au terre-à-terre, & à la pirouette, le Cheval porte ses jambes l'une devant l'autre, tant du devant que du derriere; mais au mézair, aux courbettes, & à tous les autres airs relevez, elles doivent être égales, & n'avancer pas plus l'une que l'autre, lorsqu'elles se posent à terre, ce qui seroit un grand défaut, qu'on apelle, *Trainer les hanches.*

Outre la difpofition naturelle qu'un Cheval doit avoir pour bien aler à courbettes, il faut encore beaucoup d'art pour l'acheminer & le confirmer dans cet air, qui eft de tous ceux qu'on apelle, *Relevez*, le plus à la mode & le plus en ufage; parce que c'eft un faut gracieux dans un manége, qui, fans être rude, prouve la bonté des hanches d'un Cheval; & fait paroître un Cavalier dans une belle pofture. Cet air étoit fort en ufage autrefois parmi les Oficiers de Cavalerie, qui fe piquoient d'avoir des Chevaux dreffez, foit à la tête de leur troupe, ou dans des jours de parade; on leur voyoit de tems à autre détacher quelques belles courbettes, qui fervoient autant à animer un Cheval, lorfqu'il ralentiffoit la nobleffe de fon pas, qu'à le tenir dans fon obéïffance, & à lui donner enfuite un pas plus relevé, plus fier & plus léger.

Il ne faut point demander de courbettes à un Cheval qu'il ne foit obéïffant au terre-à-terre & au mézair; car un bon terre-à-terre & un véritable mézair font plus de la moitié du chemin pour ariver à la courbette, au cas qu'un Cheval ait de la difpofition pour aler à cet air. Ceux qui n'y font pas propres, font les Chevaux pareffeux, pefans, ou ceux qui retiennent leurs forces par malice: & de même ceux qui font impatiens, inquiets & plein de feu & de fougue; parce que tous les airs relevez augmentent la colere naturelle de ces fortes de Chevaux, leur font perdre la mémoire & leur ôtent l'obéïffance: il faut donc que celui qu'on deftine à cet éxercice foit nerveux, léger & vigoureux; & avec cela, fage, docile & obéïffant.

Quand avec ces qualitez, on verra dans les piliers que l'air favori d'un Cheval, eft celui de la courbette, il faut, après lui avoir apris à bien détacher le devant par le moyen des pefades, lui animer enfuite les hanches avec la chambriere pour faire rabatre la croupe & baiffer le devant, afin qu'il prenne la jufte cadence & la vraie pofture de fon air. Lorfqu'il y fera en quelque forte règlé, & qu'il en fournira quatre ou cinq de fuite fans défordre & dans les règles, il faut commencer à lui en faire faire quelques unes en liberté, fur la ligne du milieu du manége, & non le long de la muraille; car ceux que l'on acoutume à lever le long du mur, ne vont que de routine, & fe dérangent quand on leur demande la même chofe ailleurs. On ne doit pas demander dans les commencemens plufieurs courbettes de fuite; mais en faifant paffager & piafer un Cheval fur la ligne droite, lorfqu'on le fent bien enfemble & dans un bon apui, on lui en dérobe deux ou trois bien détachées & bien écoutées; on continue enfuite quelques pas de paffage, & on le finit par deux ou trois tems de piafer; parce qu'il ariveroit que fi on finiffoit le dernier tems par une courbette, le Cheval fe ferviroit de cet air pour fe défendre.

Pour bien aider un Cheval à courbettes, il faut que le tems de la main foit promt & agile afin de lever le devant: les jambes du Cavalier doivent fuivre le tems des courbettes fans trop le chercher; car un Cheval prend naturellement fon tems & fa cadence propre, quand il commence à s'ajufter. On ne doit point fur tout roidir les jarrets, parce qu'en l'aidant trop

trop vivement, il ſe preſſeroit trop; il faut au contraire, être ſouple depuis les genous juſqu'aux étriers, & avoir la pointe du pied un peu baſſe, ce qui lâche les nerfs : le ſeul mouvement du Cheval, lorſqu'on garde l'équilibre dans une poſture droite & aiſée, fait que les gras de jambes aident le Cheval ſans les aprocher, à moins qu'il ne ſe retienne, auquel cas, il faut ſe ſervir plus vigoureuſement de ſes aides & ſe relâcher enſuite.

Les courbettes doivent être ajuſtées au naturel du Cheval, celui qui a trop d'apui, doit les faire plus courtes & plus ſoutenues ſur les hanches; & celui qui ſe retient, doit les avancer davantage; autrement les uns deviendroient peſans & forceroient la main, & les autres pouroient devenir rétifs. Pour remédier à ces défauts, on leur met ſouvent l'épaule en dedans au paſſage : cette leçon les entretiendra dans la liberté qu'ils doivent avoir pour obéïr facilement à leur air.

Lorſqu'un Cheval obéïra librement & ſans ſe traverſer ſur la ligne droite à courbettes; il faudra pour le préparer à aler ſur les voltes de ſon air, le promener ſur le quarré que nous avons donné pour règle des voltes de galop; & lorſqu'on le ſentira droit au paſſage & dans la balance des talons ſur les quatre lignes du quarré, il faut de tems à autre lui détacher quelque courbette, excepté dans les coins du quarré, où on ne doit pas le lever, mais tourner les épaules librement ſur l'autre ligne, ſans que la croupe ſe dérange; car ſi on vouloit le lever en tournant, il s'endurciroit & s'aculeroit. Lorſqu'il éxécutera bien cette leçon ſur ces quatre lignes & qu'il ſera aſſez avancé & aſſez en haleine pour fournir tout le quarré à courbettes, on poura commencer à lui aprendre à en faire les hanches dedans; & pour cela, il faut le paſſager la croupe au mur, & dans cette atitude, lui tirer une ou deux courbettes de deux piſtes : elles ne ſe font point en l'aidant quand il eſt en l'air, mais dans l'inſtant qu'il retombe des pieds de devant à terre, on l'aide de la jambe de dehors, pour le porter un tems de côté, enſuite une courbette avec les deux gras de jambes, en le ſoutenant de la main, & ainſi de ſuite un pas de côté ſuivi d'une courbette. Lorſqu'il ira bien la croupe au mur, il faudra le mettre ſur le quarré dans le milieu de la place, & en le tenant de deux piſtes, l'acoutumer à lever de ſon air dans cette poſture, en proportionnant la force de cette leçon à ſon obéïſſance & à ſa diſpoſition. On ne doit pas tenir autant les hanches dedans ſur les voltes à courbettes, qu'au terre-à-terre & au mézair; car ſi la croupe étoit trop aſſujettie, il ne pouroit pas rabatre les hanches avec aſſez de liberté; c'eſt pourquoi il ne faut ſeulement tenir qu'un peu plus que la demi-hanche dedans. On ne doit pas non plus plier un Cheval autant ſur les voltes à courbettes qu'au galop & au terre-à-terre, il doit regarder ſeulement d'un œil dans la volte; & lorſqu'on fait des courbettes par le droit, d'une piſte, il ne faut pas qu'il ſoit du tout plié, mais droit de tête, d'épaules & de hanches.

Outre les courbettes ſur les voltes, il s'en fait encore de deux autres manieres, qui ſont, la croix à courbettes, & la ſarabande à courbettes.

Pour acoutumer un Cheval à faire la croix à courbettes, il faut le paſſager d'une piſte ſur la ligne droite, d'environ quatre longueurs de Cheval, le reculer après ſur la même ligne, revenir enſuite jusqu'au milieu de la ligne droite, le porter après de côté ſur le talon droit environ deux longueurs de Cheval, enſuite de côté ſur le talon gauche encore deux longueurs au delà du milieu de la ligne droite, on revient enfin de côté ſur le talon droit finir au milieu de la ligne, où on l'arête & on le flate. Lorſqu'il ſait paſſager ſur ces lignes ſans ſe traverſer, en avant, en ariere, & de côté ſur l'un & l'autre talon, on lève une courbette au commencement, au milieu, & à la fin de chaque ligne; & ſi après pluſieurs leçons il ne ſe défend point, on entreprend de lui faire fournir toute la croix à courbettes. Lorſqu'on le lève en reculant, il ne faut pas que le corps ſoit en ariere, mais droit, & même un tant ſoit peu en avant ſans que cela paroiſſe, afin de donner plus de liberté à la croupe. C'eſt quand il retombe des pieds de devant à terre, & non quand il eſt en l'air, qu'il faut l'aider en le tenant de la main, afin qu'il recule un pas ſans lever; on lève enſuite une courbette, & ainſi alternativement.

Dans la ſarabande à courbettes, on fait deux courbettes en avant, autant en ariere, deux autres de côté ſur un talon & ſur l'autre, & ainſi de ſuite, en avant, de côté & en ariere indiféremment, ſans obſerver de proportion de terrain comme dans la croix: on lui en fait faire tout d'une haleine, autant que ſa diſpoſition & ſes forces lui permettent d'en fournir; mais un Cavalier doit être bien maître de ſes aides, & le Cheval bien ajuſté & bien nerveux pour éxécuter ces deux manéges de croix & de ſarabande à courbettes avec la grace & la liberté qu'il doit avoir: auſſi ce manége s'eſt perdu de nos jours.

ARTICLE IV.

De la Croupade & de la Balotade.

LA Croupade & la Balotade ſont deux airs qui ne diferent entr'eux, que dans la ſituation des jambes de derriere.

Dans la croupade lorſque le Cheval eſt en l'air des quatre jambes, il trouſſe & retire les jambes & les pieds de derriere ſous ſon ventre, ſans faire voir ſes fers: & dans la balotade, lorſqu'il eſt au haut de ſon ſaut, il montre les pieds de derriere, comme s'il vouloit ruer, ſans pourtant détacher la ruade, comme il fait aux caprioles.

Nous avons déja dit, que l'Art ne ſufit pas pour donner aux Chevaux deſtinez aux airs relevez, ces diférentes poſtures de jambes dans leurs ſauts; la nature jointe à l'art & à la diſpoſition naturelle preſcrit des règles, qu'il faut ſuivre pour les ajuſter & leur faire éxécuter de bonne grace ces diférens manéges.

C'eſt toujours dans les piliers qu'il faut d'abord ſaiſir l'air d'un Cheval. Ceux qui veulent commencer par dreſſer un ſauteur en liberté, ſans être aſſoupli ni règlé au piafer, & ſans avoir étudié leur air dans les

piliers, se trompent; car tout sauteur, outre sa disposition naturelle à se détacher de terre, doit connoitre parfaitement la main & les jambes, afin de pouvoir sauter légérement & dans la main, quand le Cavalier l'éxige, & non par fantaisie & par routine.

Lorsqu'un Cheval fera facilement & sans colere quelques croupades ou balotades dans les piliers, en suivant la volonté du Cavalier, il faudra ensuite lui en demander quelques unes en liberté, en suivant le même ordre qu'aux airs ci-dessus, sur tout celui des courbettes. Il est seulement à remarquer que plus les airs sont détachez de terre, plus un Cheval employe de force pour les fournir; & que le grand art est de conserver son courage & sa légéreté, en lui demandant peu de sauts, sur tout dans les commencemens. Et lorsqu'il a donné de bonne volonté quelques tems de son air, il faut le flater & le descendre.

Lorsqu'il fournit un droit de croupades ou de balotades en liberté, sans se traverser; il faut le préparer à lever de son air sur les quatre lignes qui forment la volte, l'y passageant & de tems à autre, lui dérobant quelques tems: & si on le sent disposé à bien obéïr, il faudra profiter de sa bonne volonté, en le détachant de terre sur les quatre lignes, excepté, comme nous l'avons dit, dans les coins, où on ne doit point le lever en tournant. Il faut encore faire atention qu'aux airs de croupade, de balotade, & de capriole, il ne faut jamais aler de deux pistes, mais seulement une demi-hanche dedans; autrement le derriere, étant trop assujetti, il ne pouroit pas si facilement acompagner l'action des épaules. On doit aussi prendre garde, que dans les quatre coins de la volte, la croupe ne s'échape, lorsqu'on tourne le devant sur l'autre ligne; il faut la fixer & la soutenir avec la jambe de dehors.

Les aides pour les airs relevez sont la gaule devant, en touchant légérement & de suite sur l'épaule de dehors, & non brusquement & avec de grands coups, comme font quelques Cavaliers, qui assomment l'épaule d'un Cheval. Pour toucher de bonne grace, il faut avoir le bras plié & le coude levé à la hauteur de l'épaule. On se sert aussi, comme nous l'avons expliqué, de la gaule sous main & croisée sur la croupe, pour animer les hanches. L'aide du pincer délicat de l'éperon, est aussi excellente dans les airs relevez, lorsqu'un Cheval ne se détache pas assez de terre; parce que cette aide, qui ne laisse pas d'être vive, lève plus un Cheval qu'elle ne le fait avancer.

Quoiqu'on ne doive pas aler de deux pistes, lorsqu'on lève un Cheval aux airs relevez, il faut pourtant entretenir un Cheval dans cette posture tant au passage qu'au galop; parce que dans cette action les hanches étant plus serrées, plus basses, & plus sujettes, cela lui rend le devant plus léger & le prépare à mieux sauter. On ne doit pas non plus tomber dans le défaut de ceux qui ne semblent dresser leurs Chevaux, que pour leur faire faire de grands efforts qui acablent leurs forces: ce n'est pas-là l'intention de la bonne Ecole; on doit au contraire les maintenir dans la souplesse, dans l'obéïssance & dans la justesse qu'on tire des vrais principes de l'Art; autrement l'Ecole seroit toujours confuse,

& l'égalité de mesure que doit avoir chaque air relevé, seroit interrompue; & c'est une perfection qu'il ne faut pas négliger.

ARTICLE V.

Des Caprioles.

LA Capriole est, comme nous l'avons dit en définissant cet air, le plus élevé & le plus parfait de tous les sauts. Lorsque le Cheval est en l'air également élevé du devant & du derriere, il détache la ruade vivement, les jambes de derriere dans ce moment, sont l'une près de l'autre, & il les alonge aussi loin qu'il lui est possible de les étendre; les pieds de derriere dans cette action, se lèvent à la hauteur de la croupe, & souvent les jarrets craquent par la subite & violente éxtension de cette partie. Le terme de Capriole, est une expression Italienne, que les Ecuyers Napolitains ont donnée à cet air, à cause de la ressemblance qu'il a avec le saut du Chevreuil, nommé en Italien, *Caprio.*

Un Cheval qu'on destine aux caprioles, doit être nerveux, léger, & de bon apui; avoir la bouche excellente, les jambes & les jarrets larges & nerveux, les pieds parfaitement bons, & propres à soutenir cet air; car si la Nature ne l'a formé dispos & léger, c'est en vain qu'on le travaillera; il n'aura jamais l'agrément ni l'agilité qui font un bon sauteur.

Afin qu'une capriole soit dans sa perfection, le Cheval doit lever le devant & le derriere d'égale hauteur, c'est-à-dire, qu'il faut qu'au haut de son saut, la croupe & le garot soient de niveau, la tête droite & assurée, les bras également pliez, & qu'à chaque saut le Cheval n'avance pas plus d'un pied de distance. Il y en a qui, en sautant à caprioles, retombent des quatre pieds ensemble sur la même place, & se relèvent de la même force & de la même cadence, en continuant autant que leur vigueur leur permet: ce manége est très rare & ne dure pas longtems. Il s'apelle, *Saut d'un tems*, ou de *Ferme-à-ferme.*

Pour dresser un Cheval à caprioles, lorsqu'on lui trouve les qualitez & la disposition que nous venons d'expliquer, il faut, après l'avoir assoupli l'épaule en dedans, & lui avoir donné la connoissance des talons au passage & au galop, le faire ensuite lever à pesades dans les piliers, & qu'elles se fassent lentement dans les commencemens & fort hautes du devant, afin qu'il ait le tems d'ajuster ses pieds & qu'il lève sans colere. Lorsqu'il sait se lever facilement, & haut du devant, en pliant bien les bras, il faut lui aprendre à détacher la ruade par le moyen de la chambriere, & prendre le tems pour l'apliquer, que le devant soit en l'air & prêt à retomber; car si on lui en donnoit dans le tems qu'il s'élève, il feroit une pointe & se roidiroit sur les jarrets. Quand il saura détacher vigoureusement la ruade, le devant en l'air, ce qui forme la capriole, il faut peu à peu diminuer le nombre des pesades & augmenter celui des caprioles, & cesser de le faire sauter, lorsqu'on s'aperçoit qu'il commence à se

laſſer, car ſon courage étant abatu, ſes forces ſeroient déſunies, & ſes ſauts ne ſeroient plus que des contre-tems & des défenſes.

Lorſqu'il ſera obéïſſant à ce manége dans les piliers, on le paſſagera en liberté, & on lui dérobera quelques tems de ſon air ſur la ligne droite, en l'aidant de la gaule ſur l'épaule, lorſque le devant commence à s'abaiſſer, & non quand il ſe lève, ce qui l'empêcheroit d'acompagner de la croupe. Quand on ſe ſert du poinçon, il faut obſerver la même choſe, c'eſt-à-dire, l'apuyer ſur le milieu de la croupe, lorſque le Cheval eſt prêt à retomber du devant, par la même raiſon. A l'égard des jambes du Cavalier; elles ne doivent point être roides ni trop tendues, mais aiſées & près du Cheval. Lorſque le Cheval ſe retient, il faut ſe ſervir des gras de jambes; cette aide donne beaucoup de liberté à la croupe; & quelquefois auſſi le pincer délicat de l'éperon, lorſqu'il ſe retient davantage. On doit auſſi au haut de chaque ſaut, tenir un inſtant le Cheval de la main, comme s'il étoit ſuſpendu, & c'eſt ce qu'on apelle, *Soutenir*.

L'air des caprioles ſur les voltes, c'eſt-à-dire, ſur le quarré que nous avons propoſé pour règle des autres airs, forme le plus beau & le plus dificile de tous les manéges, par la grande dificulté qu'il y a d'obſerver la proportion du terrain, d'entretenir le Cheval dans une cadence égale, ſans qu'il ſe dérobe ni du devant ni du derriere, ce qui arive le plus ordinairement. Comme le mouvement de la capriole eſt plus étendu & plus pénible que celui de tout autre air, il faut que l'eſpace du terrain ſoit plus large & moins limité, afin de donner plus de vigueur & de légereté aux ſauts: Il ne faut mettre qu'une demi-hanche dans la volte, comme nous l'avons dit; ce qui rend ce manége plus juſte, & plus parfait; & l'aſſiette du Cavalier plus ferme & plus belle. On ne doit pas ſuivre du corps les tems de chaque ſaut, mais ſe tenir de façon, qu'il paroiſſe que les mouvemens que l'on fait, ſoient autant pour embellir ſa poſture, que pour aider le Cheval.

Le Pas-&-le-Saut, & le Galop-gaillard.

Lorſque les Chevaux dreſſez à caprioles commencent à s'uſer, ils prennent d'eux-mêmes, comme pour ſe ſoulager, un air auquel on donne le nom de *Pas-&-le-Saut*, qui ſe forme en trois tems; le premier, eſt un tems de galop racourci, ou terre-à-terre; le ſecond, une courbette; & le troiſiéme, une capriole. On peut auſſi règler à cet air les Chevaux qui ont plus de légéreté que de force, afin de leur donner le tems de raſſembler leurs forces, en ſe préparant par les deux premiers mouvemens à mieux s'élever à celui de la capriole; & ainſi de ſuite.

Il y a une ſorte de Chevaux qui interompent leur galop, en faiſant quelques ſauts de gayeté, ſoit parce qu'ils ont trop de rein, ou trop de repos; ou que le Cavalier les retient trop: c'eſt ce qu'on nomme *Galop-gaillard*; mais ce manége ne doit point paſſer pour un air, puiſqu'il naît du caprice & de la fantaiſie du Cheval, qui par-là fait ſeulement voir ſa diſpoſition naturelle à ſauter, lorſque cette gayeté eſt ordinaire, & qu'elle n'eſt pas la ſuite d'un trop long repos.

CHAPITRE XIX.

Des Chevaux de Guerre.

L'ART de la Guerre, & l'Art de la Cavalerie se doivent réciproquement de grands avantages. Le premier a fait connoître de quelle nécessité il est de savoir mener surement un Cheval; & cette connoissance a engagé à établir des principes pour y parvenir: Delà est venu l'établissement des Académies, que les grands Princes se sont toujours fait honneur de protéger. Ces principes mis en pratique, ont contribué à la justesse des diférens mouvemens qui se font dans les armées. Il ne sera pas dificile de se l'imaginer, en considérant que chaque air de manége conduit à une évolution de Cavalerie.

Le passage, par éxemple, rend noble & relevée l'action d'un Cheval qui est à la tête d'une troupe.

En aprenant à un Cheval à aler de côté, on lui aprend à se ranger sur l'un & l'autre talon, soit dans le milieu, ou à la tête de l'escadron, quand il en faut serrer les rangs, & dans quelque ocasion que ce soit.

Par le moyen des voltes, on gagne la croupe de son ennemi, & on l'entoure diligemment.

Les passades servent à aler à sa rencontre & à revenir promtement sur lui.

Les pirouettes & les demi-pirouettes donnent la facilité de se retourner avec plus de vitesse dans un combat.

Et si les airs relevez n'ont pas un avantage de cette nature, ils ont du moins celui de donner à un Cheval la légéreté dont il a besoin, pour franchir les haies & les fossez: ce qui contribue à la fureté, & à la conservation de celui qui le monte.

Enfin il est constant que le succès de la plûpart des actions militaires, est du à l'uniformité des mouvemens d'une troupe; laquelle uniformité ne vient que d'une bonne instruction; & qu'au contraire, le désordre qui se met souvent dans un escadron, est causé ordinairement par des Chevaux mal dressez ou mal conduits.

De pareilles réfléxions ne sufisent-elles pas pour détruire quelques critiques mal fondées de ce qu'on enseigne dans nos Ecoles?

Le raport qui se trouve entre ces deux Arts, a donc fait naitre l'émulation parmi la Noblesse, pour aquerir de la capacité dans l'art de monter à cheval, afin de servir son Prince & sa Patrie avec plus de fruit. C'est par un motif si glorieux que les anciens Ecuyers se sont efforcez de donner au Public les moyens de dresser des Chevaux propres pour la guerre; & c'est en marchant sur leurs traces que nous alons tâcher d'éclaircir ce qu'ils ont dit de bon sur cette matiere.

Il y a deux choses à observer dans un Cheval de guerre; ses propres qualitez, & les règles qu'on doit mettre en usage pour le dresser.

Un Cheval deſtiné pour la guerre, doit être de médiocre ſtature, c'eſt-à-dire, de quatre pieds 9. à 10. pouces de hauteur, & qui eſt celle qu'on demande en France dans preſque tous les corps de Cavalerie. Il faut qu'il ait la bouche bonne, la tête aſſurée, & qu'il ſoit léger à la main: ceux qui cherchent dans un Cheval de guerre un apui à pleine main ſe trompent; parce que la laſſitude le fait peſer & apuyer ſur ſon mors. Il doit être de bonne nature, ſage, fidelle, hardi, nerveux; d'une force pourtant qui ne ſoit pas incommode au Cavalier, mais liante & ſouple: il faut qu'il ait l'éperon fin & les hanches bonnes, pour pouvoir partir & repartir vivement, & être ferme & aiſé à l'arêt. Il ne doit être aucunement vicieux ni ombrageux; car quand même il auroit d'ailleurs aſſez de force, & qu'on l'auroit rendu obéïſſant, il arive ſouvent qu'après quelques jours de repos, ou que par quelque mauvaiſe main, il retombe dans ſon vice: comme il faut toujours être en garde ſur ces ſortes de Chevaux, ils ne ſont bons qu'à être confinez dans une Ecole; car ce ſeroit trop que d'avoir ſon ennemi à combatre & ſon Cheval à coriger. Le vice le plus dangereux que puiſſe avoir un Cheval de guerre, eſt celui de mordre, & de ſe jetter ſur les autres Chevaux; parce que dans un combat, où il eſt animé, on ne peut lui ôter ce défaut.

Lorſqu'on trouvera dans un Cheval toutes les bonnes qualitez que nous venons de décrire, il ſera aiſé à un homme de cheval de le dreſſer au manége de guerre, en ſuivant les règles que nous avons données, leſquelles regardent la ſoupleſſe & l'obéïſſance, afin de le rendre promt à obéïr à la main & aux jambes; ce qu'il fera facilement, ſi après avoir été aſſoupli au trot, on l'a confirmé enſuite dans la leçon de l'épaule en dedans & celle de la croupe au mur; ſi on lui a apris à tourner diligemment & facilement ſur les voltes de combat, c'eſt-à-dire, ſur un cercle la demi-hanche dedans; ſi on l'a rendu obéïſſant au partir de la ligne droite des paſſades; facile & aiſé à ſe raſſembler aux deux extrêmitez de la même ligne pour former la demi-volte à chaque main; ſi on l'a rendu promt & agile à bien éxécuter une pirouette & une demi-pirouette. Voilà eſſentiellement ce qu'un Cheval de guerre doit ſavoir pour ce qui regarde la ſoupleſſe & l'obéïſſance; mais une autre choſe abſolument néceſſaire, c'eſt de l'aguerrir au bruit des armes, en l'acoutumant au feu, à la fumée & à l'odeur de la poudre, au bruit des tambours, des trompettes, & au mouvement des armes blanches. Il y a de très braves Chevaux qui tremblent de frayeur à la vue d'un ou de pluſieurs de ces objets; & quoiqu'ils ayent les barres ſenſibles & la bouche bonne, ils perdent tout ſentiment de la bride, des éperons, & de toute autre aide, auſſi-bien que des châtimens, & s'abandonnent à d'étranges caprices pour fuir l'objet de leur apréhenſion: Il faut même tenir toujours ces Chevaux en éxercice lorſqu'ils ſont dreſſez, car le repos leur fait prendre de nouvelles allarmes; ce qui prouve que l'art le plus ſubtil ne peut tout-à-fait effacer, ni vaincre les vices naturels.

M. de la Broue dit, que le remède le plus court & le plus ſimple pour acoutumer en peu de tems un Cheval au bruit des armes à feu, & des

autres fumeurs guerriéres, c'eſt de tirer un coup de piſtolet dans l'écurie, & de faire batre la caiſſe une fois le jour par un Palfrenier, poſitivement dans le tems qu'on va leur donner l'avoine, & que peu de tems après ils ſe réjouiront à ce bruit, comme ils faiſoient auparavant au ſon du crible.

Il y en a de tellement ombrageux, qu'ils demeurent à ce bruit les oreilles tendues & droites, roulent & blanchiſſent les yeux dans la tête, tremblent & ſuent d'éfroi, tiennent une poignée de foin ſerrée entre les dents ſans remuer les machoires, & enfin ſe jettent dans la mangeoire & à travers les barres; mais avec la patience & l'induſtrie d'un Cavalier intelligent, on vient à bout des Chevaux de ce naturel.

Il y a une autre façon d'acoutumer les Chevaux au feu; je l'ai ſouvent éxpérimentée & vu pratiquer; c'eſt de les mettre dans les piliers: là, ſans aucun danger, il eſt aiſé de les acoutumer à tout ce qui peut leur porter ombrage. On leur fait d'abord voir & ſentir un piſtolet ſans être chargé; on fait jouer la batterie, parce qu'il y en a beaucoup qui s'éfrayent au bruit de la détente & du cliquetis. Quand ils ſont faits à ce bruit, on brule une amorce en ſe tenant loin du Cheval, le dos tourné vis-à-vis de ſa tête; on s'en aproche après pour lui faire ſentir le piſtolet & l'acoutumer à l'odeur de la fumée. Il faut toujours le flater en l'aprochant, & lui donner quelque choſe à manger; car ce n'eſt que par la douceur & les careſſes qu'on aprivoiſe ces animaux. On met enſuite une nouvelle amorce, en acommodant le piſtolet vis-à-vis de lui; & lorſqu'il eſt fait à l'odeur & à la fumée de la poudre, il faut commencer à tirer en mettant une petite charge d'abord & peu bourer; on tire le dos tourné & un peu loin, on revient d'abord après le coup lui faire ſentir le piſtolet & le flater; ſuivant qu'il s'acoutume, on augmente la charge, on tire de plus près, & enfin on tire de deſſus. Il faut avec la même douceur & la même patience, l'acoutumer au bruit des tambours, au mouvement des étendars & au bruit des armes blanches. Les Chevaux timides, qui ordinairement ont peu de force, & ceux qui n'ont pas la vue bonne, s'acoutument au feu plus dificilement que les Chevaux vigoureux & dont la vue eſt ſaine; & quoiqu'avec le tems on en vienne à bout, je ne conſeillerois pas de ſe ſervir de pareils Chevaux pour la guerre.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les bornes d'un manége qu'il faut acoutumer un Cheval de guerre à tout ce que nous venons de dire; il faut ſouvent l'éxercer en pleine campagne & dans les grands chemins, où il ſe trouve une infinité d'objets qui effrayent ceux qu'on ſort rarement; les moulins ſur tout, tant à eau qu'à vent & les ponts de bois, ſont un grand ſujet d'alarmes pour bien des Chevaux; mais s'ils connoiſſent la main & les jambes; que le Cavalier ſache ſe ſervir à propos de ſes aides, & qu'il ait le génie & la patience qu'il faut avoir, il viendra bien-tôt à bout de ces dificultez: Sur tout il ne faut point dans ces ocaſions, batre les jeunes Chevaux; parce que, comme nous l'avons dit ailleurs, la crainte des coups, jointe à celle de l'objet qui leur fait ombrage, leur acable la vigueur, & les rebute totalement.

CHAP.

CHAPITRE XX.

Des Chevaux de Chaſſe.

QUOIQUE la Chaſſe ne ſoit regardée que comme un amuſement, cet éxercice n'en mérite pas moins d'atention; puiſque c'eſt celui que les Rois & les Princes préférent à tous les autres. Cette inclination eſt ſans doute fondée ſur la conformité qui ſe rencontre entre la chaſſe & la guerre. En effet, de part & d'autre on voit un objet à domter, des fatigues à eſſuyer, des dangers à éviter, & des ruſes à pratiquer. Il n'eſt donc pas étonnant, qu'un éxercice qui a tant de raport aux ſentimens d'héroïſme inſéparables des grands Princes, fixe leur goût dans leurs plaiſirs. Ce n'eſt point ici le lieu d'éxaminer toutes les diférentes parties de la chaſſe, ni de placer un éloge dont tous ceux qui penſent noblement ſont remplis: mais les jours d'un Souverain ſont trop précieux à ſes Sujets pour ne les pas éxciter à ſa conſervation autant qu'il eſt en leur pouvoir. Nous venons de dire que la chaſſe a ſes dangers auſſi bien que la guerre: la plûpart des accidens qui y arivent ſont cauſez par des Chevaux mal choiſis ou mal dreſſez; c'eſt pourquoi nous avons recherché avec ſoin tout ce qui peut conduire à la connoiſſance d'un bon Cheval de chaſſe, & à la facilité de le dreſſer à cet éxercice.

Bien des gens penſent que la façon de dreſſer des Chevaux de guerre & de chaſſe, eſt tout-à-fait opoſée aux règles du manége. Une opinion ſi mal fondée, & malheureuſement trop générale, fait négliger les vrais principes. N'ayant donc pour guide que la fauſſe pratique de ceux qui ont fait naitre & qui favoriſent cette erreur, on n'aquiert qu'une fermeté ſans grace & une éxécution forcée & ſans fondement. Pouroit-on avec un peu de jugement, avancer qu'un Cavalier capable de pratiquer les principes d'une bonne Ecole, & par leſquels il eſt en état de juger de la nature de ſon Cheval, & de lui former un air, n'a pas plus de facilité encore pour aſſouplir & rendre obéïſſant celui qu'on deſtine à la guerre, & pour étendre & donner de l'haleine à celui qu'il juge propre pour la chaſſe, puiſque ce ne ſont là que les premiers élemens de l'art de monter à cheval?

Le choix d'un bon coureur eſt très dificile à faire; car outre les qualitez extérieures des autres Chevaux, il doit encore avoir particuliérement beaucoup d'haleine, de légéreté & de ſureté. Ces qualitez doivent lui être naturelles; l'art ne peut tout au plus que les perfectionner.

Un Cheval de chaſſe ne doit pas être trop traverſé ni trop racourci de corps; parce que ces ſortes de Chevaux n'ont pas ordinairement l'haleine & la facilité néceſſaires aux bons coureurs. Il doit être un peu long de corps, relevé d'encolure, & avoir les épaules libres & plates, les jambes larges & nerveuſes, ſans être trop long-jointé; il faut avec

cela qu'il ſoit naturellement vîte, ſenſible à l'éperon, & dans un apui léger.

„ M. de la Broue dit, que „ les Chevaux qui ne conviennent point
„ pour la chaſſe, ſont ceux qu'une timidité naturelle empêche de courir
„ vîte, par la crainte qu'ils ont de haſarder leurs forces en courant : ceux
„ qui ſe méfient de leurs forces par quelqu'imperfection naturelle ou ac-
„ cidentelle : ceux qui ſont peſans & pareſſeux de leur nature : ceux qui
„ ſont rebutez à force de courir, que la ſimple apréhenſion de la courſe
„ retient, rend vicieux & rétifs : ceux qui avec beaucoup de rein, aiment
„ mieux fournir un nombre de ſauts, que de diſtribuer leurs forces à l'a-
„ ction de la courſe : ceux enfin que la pure malice & poltronnerie re-
„ tient.

Quoique tous ces diférens Chevaux puiſſent abſolument être dreſſez à courre, en ſuivant les règles de l'Art; on ne poura jamais leur donner les qualitez eſſentielles à un bon coureur, qui ſont, comme nous venons de le dire, de galoper légérement, ſurement & longtems. Ces qualitez ne ſe trouvent qu'avec une ſoupleſſe naturelle dans les membres, & que l'on perfectionne par le trot; une liberté dans les épaules, & un apui léger à la bouche, que l'on confirme par le galop; une haleine & un courage ſufiſans, que l'on augmente par l'éxercice.

Le trot, qui eſt la premiere règle pour aſſouplir toutes ſortes de Chevaux, doit être plus étendu & plus alongé, que relevé, dans un Cheval de chaſſe, afin de lui aprendre à bien déployer les bras & les épaules. Le bridon eſt excellent pour donner cette premiere ſoupleſſe à un Cheval : on peut avec cet inſtrument, dont nous avons donné la deſcription & l'uſage dans le Chapitre troiſiéme, le plier facilement & ſans trop le gêner; lui aprendre à tourner promtement & librement aux deux mains, ſans lui ofenſer les barres & la place de la gourmette, ni lui déranger la bouche; & le rendre auſſi ſouple que ſes forces & ſa diſpoſition lui permettent de le devenir. Il faut le troter aux deux mains ſans aucune obſervation de terrain, mais varier à tous momens l'ordre de la leçon du trot, le tournant tantôt à droite, tantôt à gauche ſur un cercle; quelquefois ſur une ligne droite, plus ou moins longue, ſuivant qu'il ſe retient ou s'abandonne. On doit le tenir ſur la leçon du trot, juſqu'à ce qu'il obéïſſe au moindre mouvement de la main & des jambes, & qu'il ait apris la facilité de tourner promtement & librement aux deux mains. Lorſqu'il eſt à ce point, on lui met un mors convenable à ſa bouche; après quoi on lui donne la leçon de l'épaule en dedans, non-ſeulement pour lui aſſouplir les côtes, lui faire connoitre les jambes, & lui faire la bouche; mais eſſentiellement pour lui aprendre à avancer la jambe de dedans de derriere ſous le ventre, qui eſt une qualité abſolument néceſſaire dans un Cheval de chaſſe, afin qu'il galope plus uniment, plus commodément & de meilleure grace. Il faut auſſi le tenir un peu enſemble en le menant l'épaule en dedans, non pas dans une poſture auſſi racourcie, que ſi on vouloit le dreſſer pour le manége; on doit au contraire l'étendre davantage, pour lui donner cette grande facilité de bien

déployer & alonger ses bras & ses épaules : il ne faut pourtant pas l'étendre si fort, qu'il contracte le défaut de peser à la main, dont il faudroit le coriger par les arêts, les demi-arêts, & le reculer.

Après la leçon du trot perfectionnée par celle de l'épaule en dedans, des arêts, des demi-arêts, & du reculer; il faut enfin le galoper pour lui augmenter la légéreté des épaules, lui assurer & adoucir l'apui de la bouche, & le confirmer dans l'habitude du galop de chasse. Cette liberté d'épaules, qui est une partie des plus essentielles pour un Cheval de chasse, s'aquiert aisément, si après avoir été troté dans les règles, on fait lui étendre les épaules & lui faire déployer les bras, sans que le mouvement du galop soit trop relevé, ni trop près de terre : Par le premier défaut, il feroit ce qu'on apelle, *Nager en galopant*, & il ne pouroit s'étendre : & le second défaut le feroit broncher pour la moindre pierre ou éminence qu'il rencontreroit, en rasant de trop près le tapis.

Il faut convenir que la nature semble avoir formé des Chevaux exprès, auxquels elle a donné ce mouvement d'épaules libre & alongé, qui fait le plus grand mérite d'un coureur. Les Chevaux Anglois plus que tous les autres Chevaux de l'Europe ont cette qualité; aussi leur voit-on fournir avec une vitesse incroyable des courses de quatre mille d'Angleterre, qui font environ deux petites lieues de France, telles que celles qui se font à Newmarket, où un Cheval, pour gagner le prix, doit ariver au but ordinairement en huit minutes, quelquefois moins. Leurs autres Chevaux de chasse vont souvent des journées entieres sans d'ébrider, & toujours à la queue des chiens dans leur chasse du Renard, en franchissant les haies & les fossez qui se trouvent fréquemment dans un pays couvert & coupé, comme l'Angleterre. Je suis persuadé que si les Chevaux Anglois avec de pareilles dispositions étoient assouplis par les règles de l'Art; ils galoperoient plus surement & plus commodément; ne se ruineroient pas si-tôt les jambes, comme il arive à la plûpart, auxquels les jambes tremblent après deux ou trois ans de service. La raison de cette foiblesse qui ne paroît pas naturelle, mais plus vraisemblablement accidentelle, vient sans doute de ce qu'on les galope trop jeunes, & sans avoir été auparavant assouplis au trot; & de ce qu'on les galope toujours avec le bridon, duquel on ne doit faire usage, que pour les assouplir; cet instrument n'étant point fait pour soutenir le devant, ni pour donner de l'apui, il arive qu'un Cheval n'est point soulagé dans son galop; & que le poids du Cavalier joint à la pesanteur naturelle des épaules, du col & de la tête du Cheval lui fatigue les nerfs, les tendons & les ligamens des jambes; d'où s'ensuit nécessairement la ruine de cette partie qui ocasionne le défaut de broncher : c'est pour cela que les anciens Ecuyers ont inventé le mors, afin de soutenir l'action du Cheval dans toutes ses alures, sur tout celle du galop, où étant plus étendu, il est plus sujet à faire de fausses positions.

Lorsqu'on commence à galoper un Cheval destiné pour la chasse, il ne faut pas lui demander d'abord un galop trop étendu; parce que n'ayant point encore l'habitude de galoper librement, il s'apuieroit sur

la main : il ne faut pas non plus un galop racourci, qui l'empêcheroit de se déployer comme il le doit; mais il faut le mener dans un galop uni, sans le retenir ni le chasser trop, comme s'il galopoit de lui-même n'étant point monté. C'est la main légére, acompagnée de fréquentes descentes de main, qui donne le galop dont nous parlons. La descente de main, qui est une aide excellente pour toutes sortes d'airs, semble avoir été inventée exprès pour les Chevaux de chasse, afin de leur aprendre à galoper sans bride, & sans que le Cavalier soit obligé de les soutenir à tout moment. Il faut que la leçon du galop se fasse, tantôt sur un cercle large & étroit comme au trot, & tantôt sur la ligne droite; & ne pas faire de longues reprises dans les commencemens : au lieu de lui augmenter l'haleine, & de lui donner la facilité du galop, on l'endurciroit & on le rebuteroit. On doit aussi quiter souvent le galop & reprendre le pas, afin de donner au Cheval le tems de respirer; & sitôt qu'il a repris haleine, il faut repartir au galop. Cette maniere de mener un Cheval alternativement, sans discontinuer, du galop au pas, & du pas au galop, lui donne avec le tems autant d'haleine, que ses forces & son courage lui en permettent. C'est au Cavalier à juger de la longueur de la reprise du galop : lorsqu'il sent que l'haleine commence à lui manquer, il doit le remettre au pas; & de même diminuer les tems du pas, lorsqu'il sent qu'il peut fournir plus longtems au galop. Un autre atention qui est de conséquence, c'est de faire en sorte à chaque arêt de galop, que le Cheval ne fasse pas un seul tems de trot, au lieu de se remettre au pas; ce qui incommode beaucoup le Cavalier : il faut l'acoutumer à reprendre au pas immédiatement après le dernier tems du galop; & de même pour reprendre du pas au galop, il faut que cela se fasse d'un seul tems.

Quand on s'aperçoit qu'un Cheval commence à prendre de l'haleine, & qu'il peut fournir de longues reprises au galop, sans soufler ni trop suer, il faut alors le mener dans un galop plus étendu, qu'on apelle galop de chasse; sans assujettir la posture de sa tête, au principe de la tenir perpendiculaire du front au bout du nez, comme aux Chevaux de manége; on la lui doit laisser un peu plus libre, afin qu'il puisse respirer & ouvrir les nazeaux avec plus de facilité; sans pourtant qu'il ait le nez au vent; car tout Cheval qui galope la tête haute & déplacée, est plus sujet à broncher, que celui qui voit son chemin & l'endroit où il pose les pieds en galopant.

Une excellente leçon que j'ai vu pratiquer à d'habiles gens, pour un Cheval de chasse; c'est de galoper sur un cercle large à main gauche, en tenant le Cheval un peu plié à droite & uni sur le pied droit. Cette façon de tourner à gauche, quoiqu'il galope sur le pied droit, lui aprend à ne se point désunir, lorsqu'on est obligé de lui renverser l'épaule; c'est-à-dire, de tourner tout court à gauche; ce qui ariveroit souvent, s'il n'étoit pas fait à ce mouvement, & causeroit un contre-tems qui incommoderoit le Cavalier & dérangeroit son assiette. Les anciens Ecuyers avoient encore une métode que j'aprouve fort, pour galoper leurs Che-

vaux de guerre & de chaſſe: c'étoit de galoper un Cheval en ſerpentant; c'eſt-à-dire, au lieu de galoper ſur tout le cercle, ils faiſoient continuellement des portions de cercle, en renverſant à tous momens les épaules ſans changer de pied, & en décrivant à peu près le même chemin, que celui que fait un ſerpent ou une anguille lorſqu'ils rampent. Rien ne confirme mieux un Cheval ſur le bon pied, & ne lui aſſure tant les jambes, que cette leçon. Elle eſt aiſée à pratiquer, lorſque le Cheval y a été préparé en le galopant ſur un cercle à gauche, placé & uni à droite.

Ce n'eſt point, comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent, dans les bornes d'un manége, qu'il faut toujours tenir un Cheval qu'on dreſſe pour la guerre ou pour la chaſſe; il faut l'éxercer ſouvent en pleine campagne, afin de l'acoutumer à toutes ſortes d'objets, & de lui aprendre auſſi à galoper ſurement ſur toutes ſortes de terrains; comme terres labourées, terrains gras, prez, deſcentes, montagnes, valons, bois.

Nous ne repettons point ici ce qu'il faut faire pour acoutumer un Cheval au feu, qui eſt une choſe eſſentielle à un coureur; mais une autre qualité que doit avoir particulierement un Cheval de chaſſe, c'eſt de ſavoir franchir les haies & les foſſez, afin de ne pas demeurer en chemin, lorſqu'on rencontre quelqu'un de ces obſtacles. M. de la Broue donne à ce ſujet une leçon que je crois praticable & bonne; c'eſt d'avoir une claie d'environ 3. à 4. pieds de large ſur 10. à 12. de long; la tenir d'abord couchée par terre, & la faire ſauter au Cheval au pas, au trot, & enſuite au galop: & s'il met les pieds ſur la claie, au lieu de la franchir, le châtier de la gaule & de l'éperon. On la fait enſuite ſoulever de terre, environ d'un pied; & à meſure qu'il la franchit librement, on la lève de plus en plus juſqu'à ſa hauteur; enſuite on la garnit de branches & de feuilles. Cette métode, qu'il dit avoir ſouvent pratiquée, aprend ſurement à un Cheval à s'étendre & à s'alonger pour le faut des haies & des foſſez; mais cette leçon, qui eſt néceſſaire pour un Cheval de guerre & de chaſſe, ne doit s'employer que lorſqu'il eſt obéïſſant au tourner aux deux mains, au partir de main, au parer, & lorſqu'il a la tête placée & la bouche aſſurée.

Il y a une autre eſpèce de Chevaux de chaſſe que l'on apelle, *Chevaux d'Arquebuſe*: ce ſont ordinairement de petits Chevaux que l'on dreſſe pour chaſſer au fuſil. Ceux-ci doivent avoir à peu près les mêmes qualitez que les coureurs; mais ils doivent être parfaitement aprivoiſez & faits au feu, en ſorte qu'ils ſuivent l'homme & qu'ils ſoient inébranlables au mouvement & au bruit du fuſil. Il faut encore qu'ils ne s'épouvantent pas au partir & au vol du gibier. On les acoutume d'abord à s'arêter lorſqu'on prononce le terme de *Hou*; mais les plus ſubtils & les plus adroits aprennent à ces ſortes de Chevaux à s'arêter court & ſans remuer, même en galopant, dans le tems qu'ils abandonnent toute la bride ſur le col pour coucher en joue. Un Cheval d'arquebuſe, bien ſage, & bien dreſſé à cet uſage, eſt très recherché; mais comme on a plus beſoin pour toutes ces atentions (qui ſont pourtant eſſentielles) de

patience que de ſcience; nous n'entrerons pas dans un plus grand détail; ce que nous en avons dit nous paroiſſant ſufiſant.

CHAPITRE XXI.

Des Chevaux de Caroſſe.

DANS les ſiécles paſſez la magnificence des équipages n'étoit en uſage que pour les Triomphes, ſans qu'on s'embaraſſât d'y rechercher la commodité. Mais la volupté qui s'eſt introduite parmi les Nations, & qui a fait d'âge en âge des progrès incroyables, a contribué à l'invention de pluſieurs ſortes de voitures, dont la plus ſimple aujourdui ſurpaſſe infiniment, pour la conſtruction, ces fameux chars.

La perfection que les François ont donnée de nos jours aux caroſſes, par les reſſors qui en rendent les mouvemens imperceptibles; & par la légéreté, qui diminue conſidérablement le travail des Chevaux qui les trainent: Cette perfection, dis-je, en a fait une voiture ſi douce & ſi commode, que c'eſt préſentement le premier tribut qu'on paye à la fortune.

Quand on a cru ne pouvoir rien y ajouter pour leur ſtructure, on s'eſt apliqué à leur décoration; & l'on y a ſi bien réüſſi, que rien ne ſeroit plus capable d'anoncer la dignité des Seigneurs, que la magnificence de leurs équipages, ſi les Chevaux qu'on y atelle, étoient mieux choiſis & mieux dreſſez pour cet uſage. Cette négligence étoit pardonnable autrefois; parce que la peine que les Chevaux avoient à ébranler ces peſantes machines, les privoient de la grace qui fait la beauté de leur action; mais aujourdui il n'y a plus d'obſtacle qui puiſſe empêcher de donner cette nobleſſe aux équipages leſtes & ſomptueux que nous voyons.

L'Allemagne nous a devancez dans cette éxactitude; & le modèle qu'on nous y donne, n'eſt ſuivi dans ce Pays-ci, que par un petit nombre de Seigneurs curieux. Il ſeroit à ſouhaiter cependant, que cette curioſité devînt générale, non-ſeulement pour n'avoir rien à ajouter à la magnificence; mais particulierement pour prévenir les accidens auxquels on eſt expoſé, en mettant au caroſſe des Chevaux qui n'ont point été aſſouplis, & qui n'ont pas la bouche faite.

On croit faire aſſez pour mettre ſes jours en ſureté, que d'ateller deux ou trois fois au chariot des Chevaux neufs, avant que de s'y confier. Cependant on n'a que trop d'éxemples, qui nous prouvent que cette métode précipitée ne ſufit pas, pour garantir des dangers; & pour empêcher les Chevaux de caroſſe de tirer de mauvaiſe grace; de troter de travers, & ſur les épaules; de baiſſer la tête; de lever les hanches; de tendre le nez; & de forcer la main; défauts d'autant plus remarquables, que les équipages ſont magnifiques.

Nous alons donc indiquer les qualitez que doivent avoir les Chevaux de carosse, & les moyens de les leur donner.

En général un Cheval de carosse doit avoir la tête bien placée & l'encolure relevée (ce qu'on apelle, *Porter beau*) & troter droit & uni dans les traits.

La taille ordinaire d'un beau Cheval de carosse, est depuis 5. pieds jusqu'à 5. pieds 3. ou 4. pouces. Il doit être bien moulé & fort relevé du devant; quand même il auroit le rein un peu bas (ce qui seroit un défaut pour un Cheval de selle) il n'en paroîtroit que plus relevé du devant au carosse. Il doit être traversé & assez plein de corps pour n'être point éflanqué par le travail. Il ne faut pourtant pas qu'il soit trop chargé d'épaules, ni qu'il ait la poitrine trop large. C'est pour le Cheval de charette, une qualité qui le fait mieux donner dans le colier, mais c'est un grand défaut dans les Chevaux de carosse, qui doivent avoir l'épaule plate & mouvante pour pouvoir troter librement & avec grace. Il ne doit être ni trop long ni trop court. Ceux qui sont trop courts ont ordinairement la mauvaise habitude de forger, & ceux qui sont trop longs se bercent pour la plûpart, & vont sur le mors, n'ayant pas assez de rein pour se soutenir. Un Cheval de carosse doit avoir la jambe belle, plate & large, & l'os du canon un peu gros; sur tout les pieds excellens: Le moindre accident aux pieds est un grand défaut, qui le fait bien-tôt boiter; parce qu'il ne peut pas soutenir longtems la dureté du pavé. Il faut encore bien prendre garde aux jarrets; les Chevaux de carosse sont plus sujets à les avoir défectueux, que les Chevaux de légére taille; parce que la plûpart sont élevez dans des pâturages gras, qui engendrent beaucoup d'humeurs, lesquelles tombent sur les jarrets & sur les jambes. Le boulet trop fléxible est encore un grand défaut, qui empêche un Cheval de carosse de reculer & de retenir dans les descentes.

Un Cheval de carosse bien choisi, & qui a les qualitez que nous venons de décrire, mérite bien qu'on lui donne les deux premieres perfections, que tout Cheval dressé doit avoir, qui sont, la souplesse & l'obéïssance. Avec ces qualitez il trotera de meilleure grace, durera plus longtems, & répondra mieux à la magnificence & au bon goût de son maitre.

Il faut d'abord le troter à la longe pour commencer à l'assouplir, le monter ensuite & lui mettre l'épaule en dedans, pour l'arondir, lui donner une belle posture & lui faire la bouche. On doit aussi lui aprendre à passer les jambes la croupe au mur, afin qu'il prenne ses tournans avec plus de facilité; car toutes les fois qu'on tourne un Cheval au carosse, il décrit de côté une ligne circulaire avec les épaules & avec les hanches; ce qui forme une espèce de demi-volte; & il faut pour cela qu'il ait apris à passer librement les jambes l'une par dessus l'autre, tant celles de devant que celles de derriere; sans quoi il s'atraperoit, traineroit les hanches de mauvaise grace, ou tourneroit lourdement. Une autre leçon essentielle qu'il faut encore joindre à celle-ci, c'est de lui aprendre à piafer parfaitement dans les piliers, après avoir été assoupli au trot.

Rien ne donne à un Cheval de caroſſe, une plus belle démarche, plus fiére, plus libre & plus relevée, que l'action du piafer. Les piliers ont encore cela d'avantageux, qu'outre la grace & la liberté qu'ils donnent à un Cheval, ils lui impriment la crainte du fouët, & le rendent pour toujours obéïſſant au moindre mouvement de cet inſtrument.

Une autre choſe qu'on obſerve rarement, & que tout Cheval de caroſſe doit avoir, c'eſt d'être plié à la main où il va. Celui qui eſt ſous la main doit être un peu plié à droite; & celui qui eſt hors la main doit l'être à gauche. Cette poſture augmente la grace d'un Cheval qui trote bien, lui fait voir ſon chemin, lui tient la croupe ſur la ligne des épaules, & le fait troter ferme & uni d'épaules & de hanches. Ceux qui ne trotent pas dans cette poſture ont le défaut, ou de baiſſer la tête vers le bout du timon, ce qui leur fait jetter la croupe dehors & ſur les traits; ou au contraire, de tendre le nez & tirer à la main, ce qui eſt d'autant plus dangereux, qu'ils peuvent forcer la main du Cocher; ce qu'on apelle vulgairement, *Prendre le mors aux dents*; & ceux qui ſont dans le caroſſe ou aux environs, riſquent de perdre la vie, ou d'être eſtropiez. On voit ſouvent auſſi de deux Chevaux, l'un baiſſer le nez, & l'autre lever la tête, poſture déſagréable, & tout-à-fait diſcordante; ce qui ne ſe rencontreroit point, s'ils avoient été ajuſtez.

Si quelqu'un trouve étrange que je donne les mêmes principes, pour les Chevaux de caroſſe que pour ceux de manége; qu'il éxamine les atelages des Seigneurs curieux en beaux équipages, qui font dreſſer leurs Chevaux au manége, avant que de les mettre au caroſſe; & il ſera perſuadé de la diférence d'un Cheval dreſſé à celui qui ne l'eſt point. Je ne demande pas que l'on confirme un Cheval de caroſſe, comme celui de manége, dans l'obéïſſance pour la main & les jambes; je veux ſimplement qu'on le dégourdiſſe, qu'on lui faſſe la bouche, & ſur tout qu'on lui aprenne à piafer, à craindre le fouet, & à obéïr au moindre mouvement qu'on en fait. Je ne conſeillerois pas non plus d'employer ces règles pour toutes ſortes de Chevaux de caroſſe; je ne parle que de ceux dont la figure & le prix méritent ce ſoin; & j'abandonne les Chevaux mal bâtis, ou ces gros dourdiers de ſtructure monſtrueuſe au caprice de leur nature, & à la routine des Cochers.

CHAPITRE XXII.

Des Tournois, des Joûtes, des Carouſels, & des Courſes de Têtes & de Bague.

DANS tous les tems il y a eu des Exercices, pour donner aux Hommes de la force & de l'adreſſe, & pour entretenir en eux l'inclination guerriere.

Les Romains en avoient de pluſieurs eſpèces, comme la Courſe, la Lute, les Combats d'homme à homme avec diférentes ſortes d'armes; les

les Combats des hommes & des bêtes; & les Courfes de Chevaux qui fe faifoient dans le Cirque.

Par la Courfe, ils aqueroient de la viteffe.

La Lute leur donnoit de la force.

Les Combats d'homme à homme leur aprenoient à manier avec adreffe les armes dont on fe fervoit de leur tems.

Les Combats des hommes & des bêtes, outre la force qu'ils demandoient, éxigeoient une grande prévoyance, pour prendre par leur foible les animaux qu'on avoit à combatre. D'ailleurs, on s'acoutumoit par-là à ne s'éfrayer d'aucun danger: mais la barbarie de ces fortes d'éxercices engagea l'Empereur Conftantin à les abolir.

Par les jeux du Cirque, on s'acoutumoit à conduire des chariots atelez de deux, de quatre, de fix, quelquefois de huit Chevaux de front, de maniere qu'ils puffent tourner au tour du but fans fe brifer, en confervant toujours la même rapidité.

On joignit dans la fuite à ces courfes des actions militaires, & l'on confidéra alors ces éxercices comme une Ecole de guerre, où l'on aprenoit à combatre; ce qui fit que les Princes & la Nobleffe prirent plaifir à s'y rendre adroits; & c'eft de là que font venus les Tournois, les Joûtes, les Caroufels, les courfes de Tête & de Bague, dont nous alons parler dans les Articles fuivans.

ARTICLE PREMIER.

Des Tournois.

LEs Tournois, fuivant quelques Auteurs, ont été inventez par Manuel Comnene Empereur de Conftantinople. Ce n'étoit dans les commencemens qu'une fimple courfe de Chevaux qui fe mêloient les uns avec les autres en tournant & retournant de diférens côtez, ce qui leur a fait donner le nom de *Tournois*. Ils fe fervirent enfuite de bâtons qu'ils fe jettoient les uns aux autres, en fe couvrant de leurs boucliers. Ce jeu de bâtons étoit à peu près le jeu de Troye, qui delà paffa chez la jeuneffe Romaine, & que les Turcs, les Perfans & quelques autres Nations Orientales pratiquent encore aujourdui.

Les Mores furent très adroits dans ces éxercices de Tournois. Ils introduifirent les chifres, les enlaffemens de lettres, les devifes & les livrées dont ils ornerent leurs armes & les houffes de leurs Chevaux. Ils firent auffi une infinité d'aplications miftérieufes des couleurs, donnant le noir à la trifteffe, le vert à l'efperance, le blanc à la pureté, le rouge à la cruauté, &c. & par cette diverfité de couleurs mêlées, ils expliquoient leurs penfées & leurs deffeins. Comme ils étoient très galans, ils donnoient à la fin de leurs Tournois le Bal aux Dames, qui diftribuoient les prix aux Chevaliers.

Les autres Nations ajoûterent quelque chofe à ces fortes d'apareils. Les Gots & les Allemans mirent fur leurs cafques des dragons ailez, des

harpies, des mufles de lion, & autres choses semblables pour les rendre plus fiers & plus terribles; & ensuite des aigrettes, des bouquets de plume sur de hauts bonnets: c'est ce qu'on nommoit *Cimiers*. Ils ne sont plus employez que dans les armoiries.

Les François se servirent de cote d'armes, qui étoit un vêtement que les grands Seigneurs & les Chevaliers portoient sur leur cuirasse.

Les armoiries ne furent dans leur origine que la connoissance des Ecus & les marques de distinction des Chevaliers, que les François & les Allemans introduisirent dans leurs Tournois, & dans leurs fêtes à cheval. Ils passerent depuis pour une marque de Noblesse & de distinction dans les familles.

Henri I. Empereur, sur-nommé l'Oiseleur, introduisit en Allemagne l'usage des Tournois dans le dixiéme siécle, pour éxercer & donner de l'émulation à la Noblesse: Ces éxercices qui furent suivis jusqu'à la fin du quinziéme siécle, furent interrompus, par le mépris qu'en fit la Noblesse, qui préféra la molesse à ces nobles Exercices.

ARTICLE II.

Des Joûtes.

LEs Joûtes étoient des courses acompagnées d'ataques & de combats de lances dans la barriere. On donnoit le nom de *Joûte* à cet éxercice, parce qu'on y combatoit de près. Ce mot est tiré du latin *juxtà pugnare*. Deux Cavaliers armez de toutes pièces, partoient à toute bride, l'un contre l'autre le long d'une barriere qui les séparoit, & en se rencontrant au milieu de la lice, ils s'ateignoient de leurs lances avec tant de force, que quelques-uns en étoient désarçonnez, & souvent jettez par terre, d'autres renversez avec leur cheval.

L'usage des Joûtes & des combats à la barriere, a longtems regné en France avant celui des Carousels. Les Princes, les Seigneurs, & les Gentilshommes venoient s'y présenter sans observation de rang; mais ces courses & ces combats ayant été funestes à Henri II. on en a aboli l'usage & retenu celui des Carousels; où les courses de Têtes & de Bague, font voir sans aucun risque, la science & l'adresse d'un Cavalier.

ARTICLE III.

Des Carousels.

LE Carousel est une fête militaire ou une image de combat, représentée par une troupe de Cavaliers, divisée en plusieurs Quadrilles destinées à faire des courses, pour lesquelles on donne des prix.

Ce spectacle doit être orné de chariots, de machines, de décorations, de devises, de récits, de concerts & de balets de Chevaux, dont la diversité forme un magnifique coup d'œil.

Comme ces fêtes se font dans la vue d'instruire les Princes & les Personnes illustres en faveur de qui elles se font, ou d'honorer leur mérite; le sujet doit en être ingénieux, militaire, & convenable aux tems, aux lieux & aux personnes.

Il y a plusieurs choses à considérer dans un véritable Carousel.

1°. Le Mestre de Camp & ses Aides.

2°. Les Cavaliers qui composent chaque Quadrille.

3°. Leurs cartels, leurs noms, leurs habits, leurs devises, leurs armes, leurs machines, leurs pages, leurs esclaves, leurs valets de pied, leurs estafiers, leurs chevaux & leurs ornemens.

4°. Les personnes des récits & des machines, & les musiciens.

5°. Les diférentes courses que font les Cavaliers, & pour lesquelles on donne les prix.

Le Mestre de Camp, est celui qui conduit toute la pompe; qui règle la marche; qui fait filer les Quadrilles & leurs équipages; qui introduit dans la carriere & dans les lices; qui place les Cavaliers dans leurs postes; & qui indique le lieu des machines.

Les Aides de Camp, sont ceux qui le servent en ces fonctions. Ils n'agissent que par ses ordres, en portant comme lui des bâtons de commandement.

Le moindre nombre des Quadrilles pour un véritable Carousel, est de quatre, & le plus grand de douze: Elles doivent être toutes de nombre pair, afin que les partis soient égaux entr'eux pour combatre, & pour faire les courses doubles.

Le nombre de Cavaliers, dont chaque Quadrille est composée, est ordinairement de quatre, quelquefois de six, de huit, de dix ou de douze, non compris le Chef, qui est la personne la plus qualifiée, à moins que les Cavaliers ne soient de condition égale; & alors on tire au sort celui qui doit l'être, pour éviter les contestations. Dans les Carousels célébres, ce sont ordinairement les Princes qui sont les Chefs.

Il y a deux sortes de Quadrilles; celles des Tenans & celles des Assaillans. La Quadrille des Tenans est la plus considérable.

Les Tenans, sont ceux qui ouvrent le Carousel, & qui font les premiers défis par les cartels, que des héros publient. Ils sont dits Tenans, parce qu'ils avancent certaines propositions qu'ils s'engagent de soutenir les armes à la main contre tous venans. Ils composent les premieres Quadrilles.

Les Assaillans, sont ceux qui s'ofrent, par leurs réponses, aux défis & aux cartels des Tenans, de soutenir le contraire; ils composent les Quadrilles oposées.

Le cartel se fait au nom du Chef de la Quadrille, qui lui donne ses livrées.

Les cartels contiennent ordinairement cinq choses.

1°. Le nom & l'adresse de ceux que les Tenans envoyent défier.

2°. Le sujet que les Tenans ont de défier au combat ceux qu'ils ataquent.

3°. Quelques autres propositions qu'ils veulent soutenir les armes à la main contre tous venans.

4°. Le lieu & la maniere du combat.

5°. Le nom des Tenans qui envoyent le défi ou le cartel; lesquels noms sont tirez de l'histoire ou de la fable.

Ces cartels peuvent être en prose ou en vers, & comme l'ocasion de ces défis, est le desir d'aquerir de la gloire & de se faire connoitre, ils sont assaisonnez de quelque rodomontade. On éxcepte les Princes des défis & des cartels que l'on donne aux autres.

Comme les sujets des carousels sont historiques, fabuleux & emblématiques, les Tenans & les Assaillans y prennent ordinairement des noms conformes au sujet qu'ils répréséntent: Par éxemple, ceux qui répréséntent les illustres Romains, prennent le nom de Jules Cesar, Auguste, &c.

On prend aussi des noms de Romans, comme les Chevaliers du Lys, du Soleil, de la Rose, &c. Quelquefois ils sont de pure invention, comme Florimond, Lisandre, &c.

Les noms doivent répondre aux devises des Cavaliers, & la Quadrille doit aussi en porter le nom. Leurs habits, leurs livrées, leurs armes, leurs machines, leurs esclaves, leurs cartels doivent être uniformes.

Les Pages sont ordinairement à cheval; ils portent les lances & les devises.

Les Valets de pied & les Estafiers conduisent les chevaux de main & se tiennent auprès des machines. On les déguise en Turcs, en Mores, en Esclaves, en Sauvages, en Armeniens, en Singes, en Ours, suivant le sujet & la volonté du Chef de la Quadrille.

Les récits, la musique, & la plûpart des machines qui servent à la pompe d'un Carousel, sont de l'invention des Italiens, qui ont toujours recherché en toutes choses le fin de l'aplication, & qui ont excellé dans ce genre.

Les personnes des récits & des machines, sont comme des Acteurs de Théatre, qui répréséntent diverses choses, selon le sujet; il y a aussi quelquefois des vers allégoriques en l'honneur de ceux pour qui l'on fait ces fêtes.

Les Musiciens sont employez aux concerts de voix & d'instrumens, & l'harmonie qu'on employe à ces fêtes, est de deux sortes; l'une militaire, c'est-à-dire, fiere & guerriere; l'autre douce & agréable. La premiere est à la tête de chaque Quadrille, pour animer les Cavaliers, & pour anoncer leur venue, leur entrée dans la carriere, qu'on nomme *Comparse*, & leurs courses; l'autre ne sert qu'aux récits, aux machines & à la pompe.

Pour l'harmonie guerriere, on employe des trompettes, des tambours, des timbales, des haut-bois, & des fifres.

Pour celle qui acompagne les chars & les machines, ce sont des violons, des flûtes, des musettes, des haut-bois, &c. On fait aussi au son

de tous ces inftrumens, des danfes & des balets de Chevaux, comme nous l'expliquerons à l'Article de la Foule.

ARTICLE IV.

Des Courfes.

TOut ce qu'on vient d'expliquer ci-deffus ne regarde que la pompe & l'apareil d'un Caroufel; mais la principale chofe confifte dans les courfes pour lefquelles on donne des prix, & où un Cavalier fait voir fon adreffe dans ces éxercices.

Les courfes les plus confidérables qu'on pratiquoit autrefois, confiftoient à rompre des lances en lice les uns contre les autres; à en rompre contre la Quintaine; à combatre à Cheval l'épée à la main; à courre les Têtes & la Bague; & à faire la Foule.

Nous avons dit ci-devant, en parlant des Joûtes, de quelle façon on rompoit des lances en lice. Depuis l'invention des armes à feu, qui ont fait abandonner l'ufage des lances dans les armées, on commença à quiter cet éxercice, qui étoit très dangereux.

On rompoit auffi des lances contre la Quintaine: c'eft une courfe très ancienne, dont un nommé Quintus fut l'inventeur; on fe fervoit d'un tronc d'arbre, ou d'un pilier contre lequel on rompoit la lance, pour s'acoutumer à ateindre fon ennemi par des coups mefurez. On apella auffi dans la fuite cette courfe le *Faquin*, parce qu'on fe fervoit fouvent d'un Faquin ou d'un Porte-faix armé de toutes pièces contre lequel on couroit; mais la maniere la plus ordinaire, étoit une figure de bois en forme d'homme, plantée fur un pivot afin qu'elle fût mobile. Ce qu'il y avoit de fingulier, c'eft que cette figure étoit faite de façon, qu'elle demeuroit ferme quand on la frapoit au front, entre les yeux & fur le nez (c'étoient les meilleurs coups); & quand on la touchoit ailleurs, elle tournoit fi vîte que fi le Cavalier n'étoit affez adroit pour l'éviter, elle le frapoit rudement d'un fabre de bois fur le dos.

Dans le combat de l'épée à la main, les Cavaliers fe rangeoient dans la carriere entre la lice & l'échafaut des Princes, éloignez de quarante pas l'un de l'autre, & là armez de toutes pièces & l'épée à la main, ils atendoient le fon des trompettes pour partir; enfuite baiffant la main de la bride & levant le bras de l'épée, ils partoient avec violence l'un contre l'autre, & en paffant, ils fe donnoient un coup d'eftramaçon fur la face, en tirant un peu du côté gauche; & au même endroit d'où fon adverfaire étoit parti, on prenoit une demi-volte, & on repartoit ainfi jufqu'à trois fois. Après la troifiéme ateinte, au lieu de paffer outre, pour aler reprendre une autre demi-volte, on tournoit de part & d'autre fur les voltes d'une pifte vis-à-vis l'un de l'autre, en fe donnant continuellement des coups d'eftramaçon, avec une action vive, & l'on continuoit jufqu'à la troifiéme volte: ils s'en retournoient après d'où ils étoient partis, faifant mine d'aler reprendre une autre demi-volte, &

dans le même inſtant, deux autres Cavaliers venoient remplir la place & exécuter la même choſe.

Le Connétable de Montmorenci ſe rendit très célébre dans cet exercice, il ſeroit à ſouhaiter qu'il fût encore en uſage, puiſque c'eſt un véritable manége de guerre, qui aprendroit à ſe ſervir, tant de l'épée, que du piſtolet ; d'autant plus qu'il n'eſt nullement dangereux, les coups d'épée pouvant ſe donner au deſſus de la tête par opoſition, & de même du piſtolet en le tirant le bout en haut.

De toutes les courſes qui étoient anciennement en uſage dans les Tournois, & dans les Carouſels, on n'a retenu dans les Académies modernes que les courſes de Têtes & de Bague. Elles feront le ſujet des deux articles ſuivans.

ARTICLE V.

De la Courſe des Têtes.

LES Allemans ont pratiqué cet éxercice avant les François : les guerres qu'ils avoient avec les Turcs y ont donné ocaſion : ils s'éxerçoient à coure des figures de têtes de Turcs, & de Mores, contre leſquelles ils jettoient le dard & tiroient le piſtolet, & en enlevoient d'autres avec la pointe de l'épée, pour s'acoutumer à recourir après les têtes de leurs camarades, que les ſoldats Turcs enlevoient, & pour leſquelles ils avoient une récompenſe de leurs Oficiers.

On ſe ſert dans la courſe des têtes, de la lance, du dard, de l'épée & du piſtolet.

La lance eſt compoſée de la flèche, des ailes, de la poignée, & du tronçon. Sa longueur eſt d'environ ſix pieds.

Le dard eſt une ſorte de trait de bois dur, long d'environ trois pieds, pointu & ferré par le bout : il y a dans un endroit du bois de petits boutons de fer pour marquer l'endroit où on doit le tenir afin qu'il ſoit en équilibre.

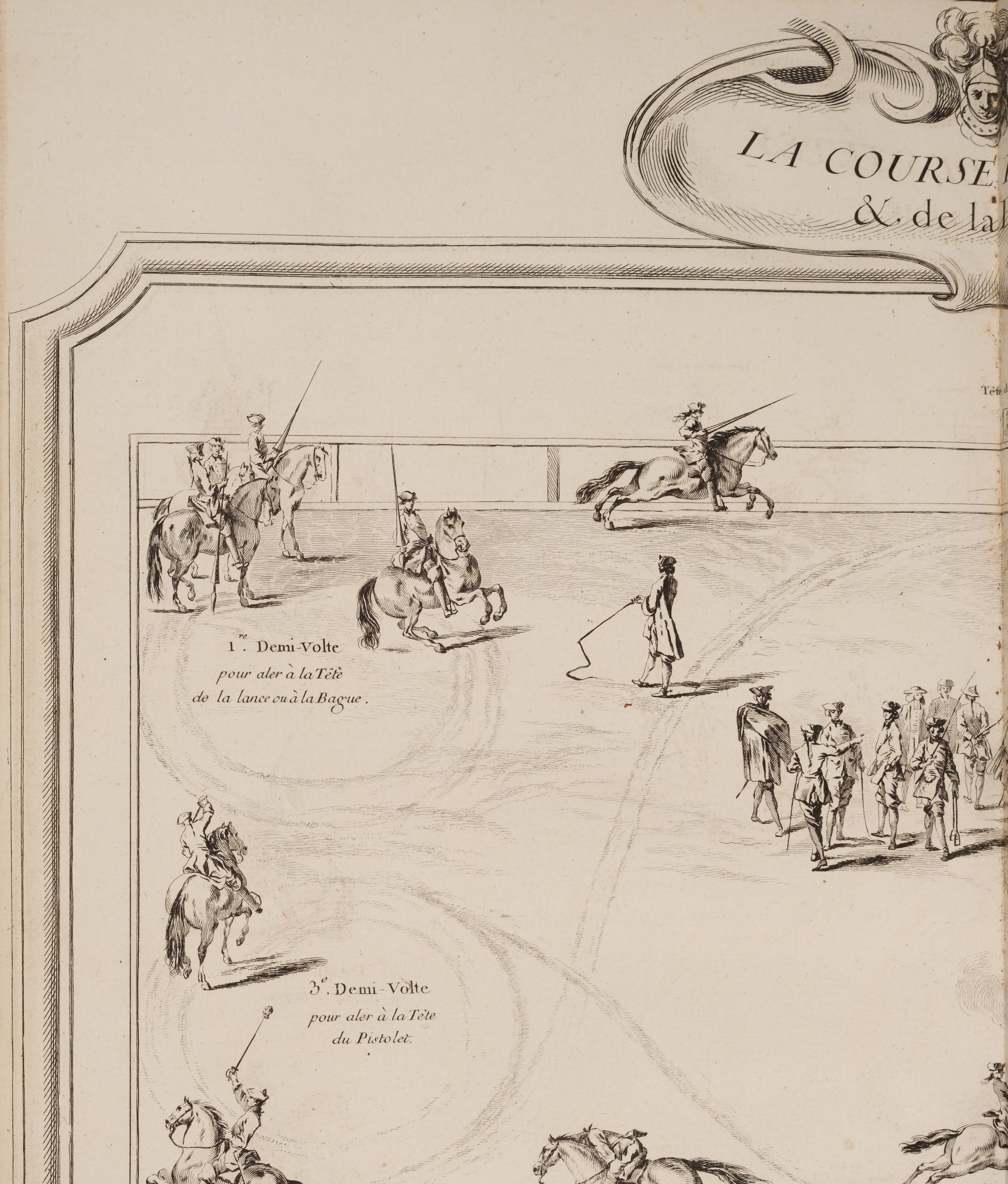
Dans une courſe bien règlée, il y a ordinairement quatre têtes ; qui ſont toutes de carton. La premiere, eſt celle de la lance, qui eſt poſée ſur une eſpèce de chandelier de fer ataché au mur ou à un pilier du manége : ce chandelier eſt mobile & tourne ſur deux pitons ; il doit être long de deux pieds, & élevé à huit pieds de terre.

La ſeconde, eſt une tête de Méduſe, plate & large d'un pied plus ou moins, apliquée ſur une forte planche un peu plus grande ; & l'on atache cette planche au haut d'un chandelier de bois, qui doit être élevé de terre de cinq pieds, ou bien on la place au deſſus de la barriere.

La troiſiéme tête, eſt celle du More ; on la place de même que celle de Méduſe, au haut d'un chandelier de bois de même hauteur, ou au deſſus de la barriere.

La quatriéme tête, eſt celle de l'épée, qui doit être poſée à terre ſur une petite éminence à deux pieds & demi du mur ou de la barriere.

Il faut placer les têtes ſuivant la longueur du manége, qui, comme



Ch. Parrocel. Jn.


DES TÊTES
Bague.
de Médufe.
Tête de la Lance.
Bague.
2.e Demi-Volte
pour aler à la Tête
de Méduse.
4.e Demi-Volte
pour aler à la Tête
de l'Epée.
Tête
du Piſtolet.
J.P. Lebas Sculp.

nous l'avons dit, doit être un quarré long d'environ 120. pieds, & large de 36. cela ſupoſé, la tête de la lance doit être placée aux deux tiers de la courſe, c'eſt-à-dire, à 80. pieds du coin du manége, où l'on prend la premiere demi-volte.

La tête de Méduſe doit être placée à 5. pieds du mur, du même côté que celle de la lance, & à la moitié du manége, ſi le lieu de la courſe eſt fermé de mur; mais lorſqu'il ne l'eſt que par une barriere, on la poſe ſur cette barriere, de même que la tête du More, qui ſe place vis-à-vis de celle de Méduſe de l'autre côté du manége.

La tête de l'épée ſe met à terre du côté de celle du More, à deux pieds & demi du mur, & à 40. pieds du coin où l'on finit la courſe.

Quand on ſe ſert du piſtolet, on atache un carton à la muraille à la hauteur de la tête d'un homme à cheval; mais quelques uns tirent ſur la tête du More, au lieu de ſe ſervir du dard; le piſtolet étant plus utile que cet inſtrument.

Une choſe très dificile dans la courſe des Têtes, c'eſt de faire de bonne grace la levée de la lance; il faut pour cela ſe placer à trois longueurs de Cheval au deſſus du coin où l'on doit commencer la premiere demi-volte, tenir quelque tems le Cheval droit dans une place, la lance dans la main droite, & poſée ſur le milieu de la cuiſſe, ce qu'on apelle, *la tenir en arêt*, la pointe de la lance haute, un peu panchée en avant, au deſſus de l'oreille droite du Cheval.

Avant que de partir au petit galop, qui doit être uni & raſſemblé, il faut commencer par lever le bras de la lance, tenir le doit indice étendu le long de la poignée, placer le coude à la hauteur de l'épaule; & depuis le coude juſqu'au poignet, le bras placé droit en avant; en ſorte que de l'épaule au coude, & du coude au poignet, cela forme un angle droit; car ſi la main de la lance étoit vis-à-vis de la tête, la lance brideroit le viſage, & ſi la main & le bras étoient placez trop haut ou trop bas, cela ſeroit de mauvaiſe grace.

La lance étant ainſi placée dans la demi-volte, il faut enſuite obſerver les mouvemens néceſſaires pour bien faire la levée de la lance en alant à la tête. Il y en a quatre principaux. Le premier tems ſe fait en baiſſant le doit indice & un peu le poignet, & levant auſſi un peu le coude, ſans que la pointe de la lance varie ni s'écarte; il faut enſuite baiſſer inſenſiblement le bras à côté du corps, juſqu'auprès de la hanche, ce qui fait le deuxiéme tems; & là en ouvrant un peu le poignet en dehors, il faut relever le bras à côté du corps, ſans le porter ni en avant, ni en arriere, & le tenir étendu juſqu'à ce que la main ſoit arivée au deſſus & à côté de la tête, ce qui fait le troiſiéme tems; le quatriéme tems, eſt de tourner les ongles du côté de la tête, & de deſcendre inſenſiblement la lance dans la poſture où elle étoit avant que de commencer la levée, c'eſt-à-dire, le coude à la hauteur de l'épaule.

La courſe de la tête de la lance ſe diviſe en trois parties. Dans la premiere, on mène le Cheval au petit galop depuis le coin juſqu'au tiers de la ligne; on échape enſuite le Cheval en baiſſant inſenſiblement la

pointe de la lance jufqu'à la tête, qu'il faut enlever d'un coup d'eftocade, c'eft-à-dire, alongeant un peu le bras pour la détacher de deffus le chandelier.

Depuis la tête jufqu'au coin, on remet fon Cheval au petit galop, en levant le bras pour faire voir la tête au bout de la lance.

On quite enfuite la lance & l'on prend à l'endroit où l'équilibre eft marqué, un des deux dards, qui doivent être placez fous les cuiffes, & retenus par les genoux du Cavalier, les pointes du côté de la croupe, de façon qu'ils fe croifent. Il faut enfuite porter le dard en avant le bras libre, étendu & élevé un peu plus haut que la tête, en obfervant que la pointe du dard foit du côté du coude, & que le bout qui eft à l'opofite de cette pointe, foit un peu plus haut & au deffus de l'oreille gauche du Cheval, le tenant dans l'équilibre & le bras ouvert: dans cette pofture, on tourne par le milieu du manége pour venir à la tête de Médufe, on tourne le dard par deffus la tête, pour préfenter la pointe, & le lancer; & il faut un peu retirer le bras en arriere afin de le darder avec plus de force.

Après avoir jetté le dard, il faut tourner le Cheval pour aler à l'autre muraille, & en prenant la troifiéme demi-volte dans le coin du côté de la tête de l'épée, faire avec le dard le même mouvement, & venir le lancer de la même maniere qu'on vient de le dire pour la Médufe. Cette tête fe court auffi au piftolet.

Il faut enfuite tourner fon Cheval, & en arivant à l'autre muraille, on commence la quatriéme demi-volte, en tirant l'épée de bonne grace par deffus le bras gauche, & non par deffous le poignet, parce qu'on peut s'eftropier en la tirant de cette maniere. On doit la tenir haute & droite, le bras libre étendu & élevé au deffus de fa tête, & la faire briller en la remuant; & au tiers de la courfe, il faut partir à toutes jambes jufqu'à la tête, en fe baiffant le corps fur l'épaule droite du Cheval, faire entrer l'épée de tierce, la relever de quarte, & la placer haut pour faire voir la tête au bout de la courfe.

Il y a des chofes effentielles à obferver dans la courfe des Têtes, qui font, de ne jamais galoper faux ni défuni; de ne point laiffer tomber fon chapeau; & de ne point perdre fon étrier: fi l'un de ces cas arive, on perd la courfe, quand même on auroit pris les têtes; c'eft pourquoi avant que de commencer la courfe, il faut s'affeoir jufte dans la felle, ferme dans fes étriers, & enfoncer fon chapeau. Il faut auffi tenir les rênes un peu plus longues dans les courfes que dans les manéges renfermez, afin que le Cheval ait la liberté de s'étendre, fans pourtant trop abandonner l'apui, afin que le Cavalier & le Cheval foient plus affurez dans la courfe.

ARTICLE VI.

De la Courſe de Bague.

CEt éxercice n'étoit point en uſage chez les Anciens; il fut introduit lorſqu'on fit, par galanterie & par complaiſance, les Dames Juges de ces Exercices; & les prix qui étoient auparavant militaires, furent changez en Bagues, qu'il faloit enlever à la pointe de la lance pour remporter le prix, ce qui donna ocaſion à la courſe de bague.

La bague doit être placée aux deux tiers de la courſe, comme la tête de la lance; elle doit être à la hauteur du front du Cavalier, au deſſus de l'oreille droite du Cheval.

La potence, eſt un bâton rond & long d'environ deux pieds, au bout duquel pend le canon où eſt atachée la bague. Cette potence doit être plus élevée que la bague de 7. à 8. pouces, de crainte que dans la courſe on ne bride la potence, cela veut dire en terme de courſe, la toucher avec la tête ou avec la lance, ce qui eſtropieroit un Cavalier, comme il eſt quelquefois arivé.

A l'égard de la levée de la lance, on la fait de la même maniere que nous l'avons expliqué en parlant des têtes: la ſeule diférence eſt, que dans la courſe de bague, on ne donne point de coup d'eſtocade, comme à la tête.

Il faut encore bien obſerver, comme nous l'avons déja dit, de ne commencer à baiſſer la pointe de la lance qu'au tiers de la courſe, en échapant ſon Cheval au grand galop, ſans remuer la tête ni les épaules, tenant le coude haut, afin que le tronçon de la lance ne touche ni au bras ni au corps, mais que la main ſeule ſoutienne la lance; il ne faut pas non plus que la lance ſoit trop croiſée en dehors du côté de l'oreille gauche du Cheval, elle doit être au contraire au deſſus de l'oreille droite; parce qu'autrement, le vent de la courſe l'ébranleroit, & lui feroit perdre la ligne de direction. Le but, ou le point de la courſe, doit être au bord d'en haut de la bague ſur la ligne du canon, ce qui dépend de ne pas baiſſer trop vîte la pointe de la lance.

Après avoir paſſé la bague, il faut reprendre au petit galop & lever peu à peu la pointe de la lance, & au bout de la carriere, faire la levée de la même maniere qu'on a commencé, ſans regarder derriere ſoi, pour voir ſi on a emporté la bague, comme font quelques Cavaliers, quand même on auroit fait un dedans. Il ne faut pas non plus en parant ſon Cheval au bout de la courſe, mettre le corps en arriere. Cette action n'eſt point belle la lance à la main.

On apelle en terme de bague, *faire une ateinte*, lorſqu'on touche avec la pointe de la lance, le bord de dehors de la bague ſans l'enfiler; & on apelle *faire un dedans*, lorſqu'on la prend.

Il arive quelquefois qu'on la prend au nombril, qui eſt un trou dans la chape où elle eſt atachée, mais la courſe ne vaut rien, à moins qu'on n'ait averti qu'on vouloit la prendre en cet endroit.

A l'égard des prix, tant pour la Bague que pour les Têtes, chacun fait trois courses pour les remporter.

Celui qui a le plus de dedans ou le plus d'ateintes, a l'avantage pour la bague; s'ils sont égaux en l'un & en l'autre, ou qu'aucun n'ait ni ateintes ni dedans, on recommence les trois courses.

Pour les têtes, celui qui en enlève le plus remporte le prix; & en cas qu'elles soient toutes prises par ceux qui courent, ce sera celui qui les prendra entre les deux yeux, ou qui aprochera le plus près de cet endroit.

Il y a dans un Carousel des Juges pour cela, qu'on choisit parmi d'anciens Cavaliers, qui se sont rendus célébres dans ces Exercices.

Il y avoit autrefois plusieurs prix; savoir, le grand prix, qu'on donnoit à celui qui avoit fait plus de dedans, qui avoit emporté plus de têtes, ou qui avoit fait les meilleurs coups à la Quintaine; il y avoit ensuite le prix de la course des Dames; celui de la meilleure devise; & le prix de celui qui couroit de meilleure grace.

ARTICLE VII.

De la Foule.

ON apelle en terme de Carousel faire la Foule, du mot Italien, *far la Fola,* lorsque plusieurs Cavaliers font manier à la fois un certain nombre de Chevaux sur diférentes figures.

Ce manége est une espèce de Balet de Chevaux, qui se fait au son de plusieurs instrumens: il a été imaginé par les Italiens, qui ornerent leurs Carousels d'une infinité d'inventions galantes, dont le spectacle étoit aussi surprenant qu'agréable.

Il faut des Chevaux bien dressez, bien ajustez, & des Cavaliers bien habiles & bien adroits, pour éxécuter ce manége, à cause de la dificulté qu'il y a d'observer la juste proportion du terrain, & d'entretenir le Cheval dans l'égalité de son air & de sa cadence.

Pour donner une idée de toutes les foules que l'on voudra inventer, il sufit d'en donner un éxemple.

Il faut placer le long des deux murailles, ou des deux barrieres du manége, sur la même ligne, quatre Cavaliers de chaque côté, éloignez l'un de l'autre d'environ dix à douze pas, plus ou moins, suivant la longueur du terrain; en sorte que les uns soient placez à droite & les autres à gauche, vis-à-vis les uns des autres. Il en faut encore placer trois autres sur la ligne du milieu du manége, dont l'un ocupera le centre, & les autres sur la même ligne, & éloignez de celui du milieu à égale distance. Ces onze Cavaliers doivent être rangez sur trois lignes, & ils doivent avoir la tête de leurs Chevaux placée en face d'un des bouts du manége.

Les huit qui sont rangez le long de la muraille, c'est-à-dire, les quatre de chaque côté, font des demi-voltes, changeant & rechangeant

toujours de main, chacun ſur ſon terrain; & des trois qui ocupent la ligne du milieu, celui qui eſt au centre, tourne à pirouettes, & les deux autres manient ſur les voltes, l'un à droite & l'autre à gauche.

Ils doivent tous partir enſemble au ſignal que leur donne celui qui conduit le Carouſel, & arêter de même, en finiſſant la repriſe, ou à courbettes, ou à l'air auquel leurs Chevaux ont été dreſſez.

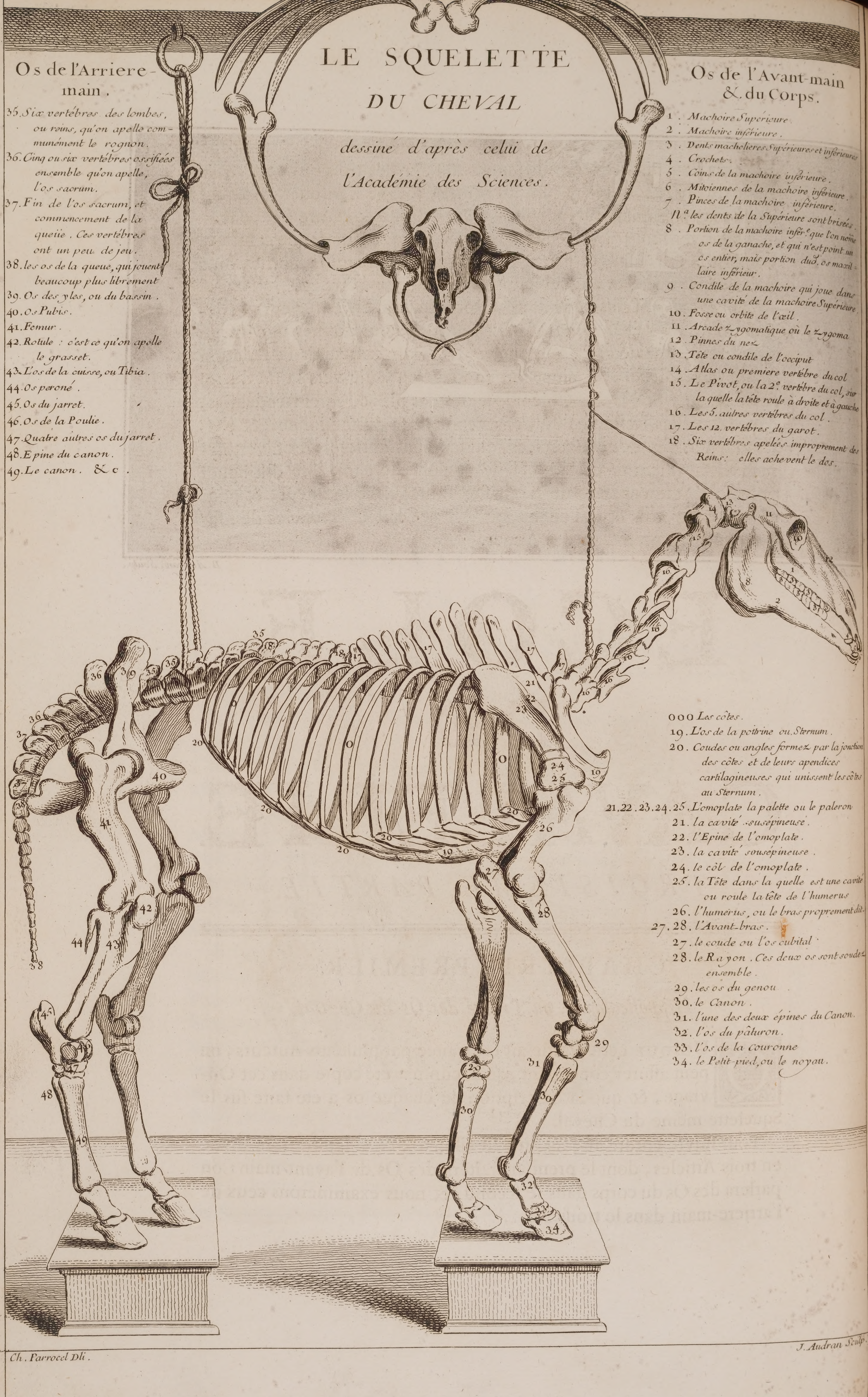
Tous les Exercices dont nous venons de donner les règles & la deſcription dans ce Chapitre, furent inſtituez pour donner une image agréable & inſtructive de la guerre, & pour entretenir l'émulation parmi la Nobleſſe. Ils étoient fort en uſage en Italie vers la fin du 16. ſiécle. Rome & Naples étoient le ſéjour des plus célébres Académies, dans leſquelles les autres Nations venoient ſe perfectionner; & c'eſt dans la pratique de ces Exercices, qui faiſoient autrefois les divertiſſemens des Princes & de la Nobleſſe, qu'on cherchoit à ſe diſtinguer pour ſe rendre capables de ſervir ſon Prince avec honneur, & pour aquerir des vertus & des talens, qui doivent être inſéparables de tous ceux qui ſont profeſſion des Armes.

Fin de la ſeconde Partie.



LE SQUELETTE
DU CHEVAL

dessiné d'après celui de l'Académie des Sciences.



Os de l'Arriere-main.

35. *Six vertébres des lombes, ou reins, qu'on apelle communément le rognon.*
36. *Cinq ou six vertébres ossifiées ensemble qu'on apelle, l'os sacrum.*
37. *Fin de l'os sacrum, et commencement de la queüe. Ces vertébres ont un peu de jeu.*
38. *les os de la queuë, qui jouent beaucoup plus librement.*
39. *Os des yles, ou du bassin.*
40. *Os Pubis.*
41. *Femur.*
42. *Rotule : c'est ce qu'on apelle le grasset.*
43. *L'os de la cuisse, ou Tibia.*
44. *Os peroné.*
45. *Os du jarret.*
46. *Os de la Poulie.*
47. *Quatre autres os du jarret.*
48. *Epine du canon.*
49. *Le canon. &c.*

Os de l'Avant-main & du Corps.

1. *Machoire Supérieure.*
2. *Machoire inférieure.*
3. *Dents machelieres Supérieures et inférieures.*
4. *Crochets.*
5. *Coins de la machoire inférieure.*
6. *Mitoiennes de la machoire inférieure.*
7. *Pinces de la machoire inférieure.*

Nª. les dents de la Supérieure sont brisées.

8. *Portion de la machoire infér.e que l'on nomme os de la ganache, et qui n'est point un os entier, mais portion dud. os maxillaire inférieur.*
9. *Condile de la machoire qui joue dans une cavité de la machoire Supérieure.*
10. *Fosse ou orbite de l'œil.*
11. *Arcade zygomatique ou le zygoma.*
12. *Pinnes du nez.*
13. *Tête ou condile de l'occiput.*
14. *Atlas ou premiere vertébre du col.*
15. *Le Pivot, ou la 2e. vertébre du col, sur la quelle la tête roule à droite et à gauche.*
16. *Les 5. autres vertébres du col.*
17. *Les 12. vertébres du garot.*
18. *Six vertébres apelées improprement des Reins : elles achevent le dos.*

000 *Les côtes.*
19. *L'os de la poitrine ou Sternum.*
20. *Coudes ou angles formez par la jonction des côtes et de leurs apendices cartilagineuses qui unissent les côtes au Sternum.*

21.22.23.24.25. *L'omoplate la palette ou le paleron.*
21. *la cavité susépineuse.*
22. *l'Epine de l'omoplate.*
23. *la cavité sousépineuse.*
24. *le côl de l'omoplate.*
25. *la Tête dans la quelle est une cavité ou roule la tête de l'humerus.*
26. *l'humerus, ou le bras proprement dit.*

27.28. *l'Avant-bras.*
27. *le coude ou l'os cubital.*
28. *le Rayon. Ces deux os sont soudez ensemble.*
29. *les os du genou.*
30. *le Canon.*
31. *l'une des deux épines du Canon.*
32. *l'os du pâturon.*
33. *l'os de la Couronne.*
34. *le Petit-pied, ou le noyau.*

Ch. Parrocel Dli. — *J. Audran Sculp.*



ECOLE DE CAVALERIE.

TROISIÉME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Hipposteologie, ou Traité des Os du Cheval.

QUOIQUE cette Partie ait été traitée par plusieurs Auteurs, on peut assurer cependant, qu'aucun n'a été copié dans cet Ouvrage, & que la description de chaque os a été faite sur le Squelette même du Cheval.

Pour suivre l'ordre auquel on s'est assujetti, ce Chapitre sera divisé en trois Articles, dont le premier traitera des Os de l'avant-main: on parlera des Os du corps dans le second; & nous éxaminerons ceux de l'arriere-main dans le troisiéme.

Mais avant que d'entrer en matiere sur les Os du Cheval, il eſt à propos d'expliquer quelques termes qui pouroient ſembler barbares, mais dont nous ſerons obligez de nous ſervir dans la ſuite, parce qu'ils ſont conſacrez.

Toutes les parties du corps de cet animal peuvent ſe raporter à une ſeule, comme la plus ſimple, que l'on nomme, FIBRE, FIBRILLE, FILAMENT, FIL ou FILET. C'eſt une partie étendue en longueur, & à laquelle l'imagination donne peu d'épaiſſeur, & encore moins de largeur.

Selon que ces fibres ſont diféremment arangées, on leur donne diférens noms, parce qu'elles forment diférentes parties.

Lorſqu'elles ſont pluſieurs enſemble, rangées ſur un plan paralelle, croiſées & entrelaſſées par d'autres perpendiculaires ou obliques, elles forment les membranes.

Sont-elles rangées pluſieurs enſemble en forme de cylindre, comme les douves d'un tonneau, & entrelaſſées par d'autres fibres, ou en orle * ou ſpirales, elles forment des tuyaux que l'on apelle *Vaiſſeaux*.

Imaginez un vaiſſeau replié autour de lui-même en forme de peloton, lequel ſe diviſe à la ſortie en deux branches, dont l'une ſépare une liqueur ſuperflue ou néceſſaire à d'autres uſages, & l'autre raporte à la maſſe du ſang le reſte de la liqueur qu'il a aportée, & vous aurez l'idée de la glande, que les Anatomiſtes apellent *Conglobée*.

Si le vaiſſeau ſépare une liqueur ſuperflue, comme l'urine, la ſueur, &c. on l'apelle EXCRETEUR: S'il ſépare une liqueur utile, comme la bile, la ſalive, &c. on le nomme SECRETEUR.

De l'amas de pluſieurs de ces glandes réünies, naiſſent les conglomerées.

Les fibres réünies en un ſeul faiſceau blanc, qui remonte juſqu'au cerveau, en ſe joignant à d'autres, ſemblablement compactes & ſerrées, ſans former de cavité ſenſible dans les troncs, après la réünion de pluſieurs de ces paquets joints enſemble, elles font les nerfs deſtinez à porter le ſentiment, & peut-être le mouvement dans toutes les parties.

On en trouve dans le même ordre, qui par leur réünion, forment auſſi un corps blanc, mais devenant plus lâches, moins ſerrées par une, quelquefois par les deux extrêmitez, forment une maſſe ou ſubſtance rougeâtre par le ſang dont elle eſt abreuvée, que l'on nomme muſcle ou chair, & le corps blanc s'apelle *Tendon*.

Lorſque cette maſſe rougeâtre ne s'y trouve point, & que ces fibres ne viennent point prendre leur origine dans le cerveau, ce ne peut être qu'un ligament; ils ſervent communément à unir deux os enſemble, & quelquefois à donner atache à quelque viſcere.

Un muſcle a quelquefois deux tendons, & un tendon ſe trouve auſſi quelquefois entre deux extrêmitez muſculeuſes: ces mêmes fibres muſculeuſes, imitant la figure circulaire ou d'un aneau, s'apellent SPHINCTERES, du mot grec σφιγκτὴρ, qui ſignifie ANNEAU.

De ces vaiſſeaux, il en eſt qui ont naturellement & ſans interruption

* *Orle, eſt la figure que décrit la ligne qui paſſeroit dans toutes les dents d'une roue d'Orloge.*

un batement ou une vibration que l'on apelle *Poulx* à PULSU; ce sont les artéres, qui portent le sang du cœur à toutes les parties du corps; celles qui le raportent des extrêmitez, n'en ont point, & s'apellent *Veines*.

Il y a encore d'autres vaisseaux destinez à porter ou contenir d'autres liqueurs, mais ils ont tous le nom commun de SECRETEURS ou EXCRETEURS, & la liqueur qu'ils contiennent, suivant sa qualité, en caractérise le nom particulier.

L'anatomie moderne a pourtant donné à ceux destinez à la circulation de la limphe, celui de veines & d'artéres limphatiques.

On entend par limphe, la partie du sang qui se coagule dans la poëlette, & se liquéfie à une chaleur douce, au lieu qu'elle se durcit à un feu violent.

Lorsque ces mêmes filamens se trouvent dans un degré de compaction plus serré que les ligamens, & abreuvez d'un suc visqueux & gluant, ils ont beaucoup plus de ressort, & sont propres à servir de coussins à des parties plus dures, plus solides & plus cassantes; savoir, les os, qui se froisseroient continuellement par le contact, & se briseroient promtement, s'ils n'en étoient revêtus à chacune de leurs extrêmitez, qui peuvent être sujettes au contact d'un os voisin; c'est à cet emploi que sont destinez ces cartilages; l'humidité gluante & visqueuse dont ils sont abreuvez, venant à se dessécher, ils aquerrent souvent la dureté des os, & le deviennent même avec le tems.

L'Os enfin se forme de la reünion de quelques fibres, comme le cartilage, mais beaucoup plus serrées, & qui laissant par conséquent moins de passage au suc qui pouroit les humecter, se desséchent plus vîte.

Des deux substances qui se remarquent dans l'os; l'une que les Anatomistes apellent *Vitrée*, est cassante, & l'autre, spongieuse : on peut en entrevoir la raison sur les mêmes principes que nous avons avancez.

L'on considére dans l'os des éminences & des cavitez.

Les éminences ont deux sortes de noms, *Apophise* & *Epiphise*.

L'Apophise est une éminence, saillie, ou inégalité de l'os faite par l'expansion ou prolongation des fibres-mêmes de l'os.

L'Epiphise est un os enté sur un autre, mais plus petit que celui sur lequel il est enté, & qui s'articule sans mouvement, à la faveur d'un cartilage mince qui les unit, & ne fait des deux os qu'une pièce solide. Ce cartilage venant à s'ossifier soi-même, comme nous avons dit que cela arivoit quelquefois, l'Epiphise devient pour lors Apophise.

Les cavitez de l'os ont plusieurs sortes de noms; mais comme ils sont pris de leur figure, nous en passerons les définitions, qui seroient plus obscures que ce que nous voudrions définir; car qui ne sait pas ce que signifie, *trou*, *canal*, *fosse*, *sinus* ou *cul-de-sac*, *échancrure*, *sinuosité* ou *sillon*, *scissure* ou *goutiére*, &c.

Il s'agit plûtôt de savoir à présent de quelle maniere tant de pièces d'os, dont le corps est composé, sont unies ensemble.

On en distingue de deux sortes; savoir, articulation avec mouvement, & articulation sans mouvement (ou jonction, c'est la même chose).

L'articulation avec mouvement, se fait de deux manieres ; l'une par genou ; l'autre par charniere.

Les Mécanistes apellent *Genou*, le mouvement d'une boule ou sphere dans une cavité presque sphérique, qui par conséquent se meut circulairement & en tout sens: cette dénomination est absolument impropre ; car le genou d'aucun animal ne se meut de cette maniere ; mais ce terme étant universellement consacré à cette maniere de mouvoir, & y ayant d'autres parties dans l'animal où cette articulation se trouve, nous en conserverons l'expression.

La charniere est un mouvement limité à décrire une portion de cercle, à aler & venir en un seul sens, comme celui des charnieres de tabatieres, des couplets de portes, ou même de celles qui roulent sur des gonds, dont il se trouve des éxemples dans le corps.

L'articulation sans mouvement, s'apelle *Suture* ou *Commissure* ; c'est lorsque les inégalitez de deux os se reçoivent réciproquement dans leurs cavitez, comme les dents dans leurs alveoles, les os du crâne les uns avec les autres, les épiphises avec leurs os, quoiqu'il y ait un cartilage entre-deux ; il est donc aisé de voir que l'on apelle Suture, ce que les Ouvriers apellent *Mortaise* & *Queue d'aronde*.

Quelques Anatomistes ont donné plusieurs autres espèces d'articulations ; mais comme il est aisé de voir, en faisant quelque atention, qu'elles se raportent nécessairement à une de celles que nous venons d'expliquer, nous les passerons sous silence, nous irons tout de suite au détail des os de l'avant-main : & nous commencerons par ceux de la tête.

ARTICLE PREMIER.

Des Os de l'Avant-main.

DE LA TESTE.

LA tête est une boëte osseuse composée de plusieurs pièces, dont l'usage est de contenir les principaux organes des sens & de les défendre par sa dureté contre les chocs violens qu'ils pouroient recevoir des corps extérieurs. Elle est composée de deux pièces principales ; savoir, la machoire supérieure & l'inférieure. La machoire supérieure (ou le crâne) est composée de vingt-six os, que l'on ne peut reconnoitre tous, qu'en brisant le crâne d'un poulain très jeune : leurs jointures ou sutures en font cependant distinguer plusieurs assez aisément les uns des autres, surtout dans les jeunes sujets.

En considérant de face un crâne de Cheval décharné posé horisontalement sur une table, & dont on a détaché la machoire inférieure, les deux premiers os qui se présentent par leur extrêmité antérieure, sont les maxillaires, lesquels sont les deux côtez de la face du Cheval. Nous apellerons face au Cheval, toutes les parties contenues depuis la partie supérieure des yeux jusqu'au bout du nez, y compris ce qui est couvert par la lèvre supérieure. Ces os sont percez dans leur partie latérale moyenne



Ch. Parrocel. pinx. J. Audran Sculp.

Mr. le Comte de St. Aïgnan.

d'un trou ou plûtôt d'un canal qui donne paſſage à un nerf aſſez gros, qui vient de la quatriéme paire du cerveau; chacun de ces os eſt percé dans ſa partie inférieure de dix trous, que l'on nomme *Alveoles*, deſtinez à loger les dens, ſavoir, les ſix machelieres ou molaires à la partie poſtérieure; à un pouce ou environ de diſtance le crochet dans les mâles; & un peu plus avant la dent des coins; enſuite une mitoyenne, & une des pinces à la partie antérieure, dont les qualitez, qui ſont utiles pour la connoiſſance de l'âge, ſont détaillées dans le Chapitre de l'âge; nous ajouterons ſeulement ici, que ces dens de devant ne ſervent point à l'animal pour mâcher; il s'en ſert pour couper le fourage & ramener l'aliment par le moyen de la langue & des autres muſcles de la bouche vers les groſſes dens poſtérieures pour les broyer.

Ces deux os à la partie antérieure, forment, par leur réünion, un petit canal court & contourné, par où ſortent les veines du palais, qui vont ſe perdre dans les lèvres.

Au deſſus de ces os s'en préſentent deux autres, qui ont la figure d'un bec d'aigle par le bout; ils ſont ſéparez l'un de l'autre par une longue ſuture qui traverſe le front & remonte juſqu'au ſommet: on apelle cette ſuture la ſuture droite ou ſagittale: ces deux os s'apellent *les Pinnes du nez*, & ſont articulez chacun de leur côté avec les os maxillaires par une ſuture qui en porte le nom, & eſt dite, *Suture pinnale:* ces os en leur place forment une eſpèce de cœur.

La ſuture ſagittale en remontant vers le ſommet, ſépare deux autres os, qui ſont ceux du front, placez directement ſous l'épie ou molette entre les deux yeux. Chacun de ces os a une apophiſe ou ſaillie, qui fait une grande partie de l'orbite ou contour de l'œil; cette apophiſe a un trou, par où ſort un nerf qui va au péricrâne.

En remontant plus haut, la même ſuture ſagittale traverſe deux os, qui paroiſſent triangulaires, parce qu'ils portent une figure de triangle, imprimée ſur leur ſubſtance; mais qui ne circonſcrit point toute leur étenduë, qui eſt beaucoup plus grande; on les apelle *Pariétaux*, parce qu'ils ſont placez aux deux côtez du front.

Cette ſuture ſe va enfin terminer à l'os du toupet, où naît le poil qui porte le même nom.

Les pariétaux ſont ſéparez du coronal par la ſuture tranſverſe, ainſi apellée parce qu'elle eſt droite, & traverſe la face horiſontalement; & le coronal l'eſt des pinnes du nez par l'arcuale, nommée ainſi à cauſe de ſa figure d'arc.

Les os des tempes ſont convexes en dehors & concaves en dedans. A leur partie latérale externe, ils produiſent une longue apophiſe qui eſt coudée & va fermer l'orbite; & en ſe joignant avec la ſaillie de l'os maxillaire, & cette jointure étant recouverte d'un os fort long triangulaire, qui eſt l'os de la pommette, ils forment l'arcade apellée *Zygoma*. Deſſous cette apophiſe, eſt une cavité deſtinée à recevoir le condile de la machoire inférieure; & derriere cette cavité un talon, pour y retenir la machoire; ce talon s'apelle *Apophiſe maſtoïde*.

Derriere cette apophise maſtoïde, il s'en trouve une autre longue & pointüe comme une aiguille, que l'on nomme *Stiloïde*.

De ces apophiſes ſtiloïdes, qui portent leur direction vers le nœud de la gorge, partent deux os qui vont à la partie antérieure du goſier, leſquels s'uniſſent à angle aigu avec deux autres plus courts, qu'à cauſe de leur figure on nomme *les Pilons*. Sur les extrêmitez ſupérieures de ceux-ci, s'en articule un autre, qui reſſemble à une fourche à deux fourchons, & donne, à cauſe de cela, à tout cet aſſemblage d'os le nom commun de *Fourchette*. Cet os eſt apellé par les Anatomiſtes, *Hyoïde*; c'eſt celui qu'on trouve à la racine des langues de mouton.

Derriere le toupet ſe trouve un os d'une figure ſinguliere; car la tête étant renverſée & couchée auſſi horiſontalement, en regardant de face la partie poſtérieure du crâne qui eſt remplie par cet os, il répréſente aſſez parfaitement la tête d'un bœuf, ſon nom eſt l'*Occiput*; il y a trois trous principaux & quatre apophiſes: le plus grand des trous s'apelle *Ovale*, & donne paſſage à la moëlle alongée; qui eſt la prolongation de la ſubſtance du cerveau, qui règne juſqu'à la troiſiéme ou quatriéme vertebre de la queue: les deux autres trous donnent paſſage auſſi à la moëlle ſpinale & à la ſeptiéme paire de nerfs, leſquels vont à la langue, à la gorge, & à l'os hyoïde.

Des quatre apophiſes ou ſaillies, les deux plus groſſes ſont liſſes & arondies, & ſont connues ſous le terme conſacré de *Condiles*; les deux autres, qui ſont plus longues, auront le nom de *Cornes*, dont elles répréſentent la figure.

Il eſt à ce même os une cinquiéme ſaillie ou apophiſe, qui ſe recourbe en deſſous, pour ſervir de baſe au cerveau: elle n'a point d'autre nom que celui d'*Avance occipitale*.

Dans ſa partie interne il ſe trouve une petite lame mince, qui ſert de cloiſon pour ſéparer le cerveau du cervelet; on l'apelle *la Cloiſon*.

En conſidérant toujours la baſe du crâne renverſée, le premier os qui ſuit l'avance de l'occiput eſt le ſphénoïde dérivé d'un mot Grec qui ſignifie coin, lequel achève, avec un autre os que nous alons nommer, *la Baſe du crâne*. Cet os a deux principales apophiſes ou ſaillies, qu'on nomme *Ailes* à cauſe de leur figure: ces ailes s'élargiſſent vers le palais; & au bout du plus épais de ces rebords ſe trouve un petit crochet ou une eſpèce de poulie fixe, par où paſſe le tendon du periſtaphilin, muſcle deſtiné à relever la luette.

Du milieu de cet os part une autre lame oſſeuſe, tranchante d'un côté, ſillonée de l'autre en forme de goutiere, longue & mince comme un poignard, laquelle va finir à la ſimphiſe ou réünion des os maxillaires. Cet os eſt dit *Vomer*, par la reſſemblance qu'il a au ſoc d'une charue.

De cet os tout ſpongieux ſe prolongent quatre lames oſſeuſes percées d'une infinité de petits trous & repliées comme des cornets, atachées aux parois internes des maxillaires, deux de chaque côté du vomer: nous les apellerons *les Cornets du nez*.

Le vomer alant s'insérer par son extrêmité aux os maxillaires, s'atache, en passant, aux os du palais, lesquels sont enfermez entre les ailes du sphenoïde & les os maxillaires. Ces os du palais ont chacun un trou, que l'on apelle *Gustatif*, parce que les nerfs du goût passent par ce trou; à leur réünion l'un avec l'autre ils forment un petit bec, où s'atache la luette.

Nous venons de voir tous les os qui se trouvent situez sur une même ligne depuis une extrêmité du crâne jusqu'à l'autre, tant en dessus qu'en dessous; il nous en reste trois de chaque côté, pour achever le contour de la face du crâne. Deux de ces os forment une grande partie de l'orbite, & sont articulez avec l'os maxillaire par une suture; l'un s'articule de plus avec un des pinnes du nez & le coronal, & s'apelle l'*Os du grand angle de l'œil*; c'est celui qui est le plus près du front. Dans cet os est creusé un petit canal pour le sac lacrimal: sur le rebord que forme l'orbite, est une échancrure pour le passage d'un cordon de nerfs qui va aux muscles & au globe de l'œil. L'autre os qui est à côté, a une apophise ou saillie, qui par sa production achève une grande partie de l'orbite, fait le petit angle & forme la moitié de cette arcade qui fait une espèce d'anse à la tête. Cet os est l'os de la pomette.

Enfin le troisiéme & dernier des os aparens du crâne, est un os enclavé dans la partie inférieure & postérieure de l'os des tempes & fermé par la base d'une corne de l'os occipital : cet os est nommé *Pierreux* par les uns, & *Eponge* ou *Spongieux* par d'autres; sa dureté ne laisse pas d'être assez considérable, il est fort irrégulier & composé de plusieurs parties qui ont chacune leur nom. Cet os est creux & sa cavité se nomme *Chambre intérieure de l'oreille*; le conduit s'apelle le *Tuyau*. Ceux qui seront curieux de connoitre parfaitement la méchanique de cette partie, consulteront l'ouvrage de M. du Verney, qui en a fait un Traité fort savant; nous nous contenterons de dire, que c'est dans cette chambre intérieure que sont renfermez les principaux organes de l'ouie, lesquels sont osseux, membraneux, & musculeux: les osseux, que l'on ne peut voir sans briser le crâne, sont au nombre de trois; l'étrier, l'enclume, & le marteau, nommez ainsi à cause de leur figure.

Le dernier des os de la tête, est l'os de la machoire inférieure; sa figure est assez connue; la partie antérieure s'apelle *le Menton*, où sont logées dans autant d'alveoles, huit dents, y compris les crochets, dont le nom & la description ont été données dans le Chapitre de l'âge. Depuis le crochet jusqu'aux molaires, qui sont six de chaque côté, il y a un intervalle qui est la place où se met le mors, lequel est recouvert par la gencive; c'est en cet endroit que se trouvent les barres; on voit à la partie laterale externe, une espèce de trou, qui est le débouché d'un canal apellé *Conduit mentonnier*, par où passe un gros rameau de nerfs, qui en distribue un surgeon à chaque dent.

Les deux apophises larges de la partie postérieure de cet os qui forme la ganache, sont partagées en deux autres apophises, dont celle qui a une tête s'apelle *Condile* & s'articule par charniere dans une fosse de

l'apophise mastoïde; mais comme cette charniere est mobile elle-même, comme dans une espèce de coulisse, elle forme un mouvement ovalaire ou elliptique qui imite le genou, quoique ce n'en soit pas un. L'autre apophise se nomme *Coronoïde*, & donne atache à de forts muscles qui viennent des tempes. A la partie interne de cette machoire, on voit deux grands trous, qui sont l'entrée des conduits mentoniers.

Il est à remarquer que la machoire inférieure est plus étroite que la supérieure de la largeur des deux rangs des dens supérieures, puisque la ligne externe, qui passeroit sur le bord des dens molaires de la machoire inférieure de chaque côté, vient fraper précisément contre la ligne interne des supérieures: la raison en est, que celles-ci sont destinées à broyer les alimens; c'est pourquoi il n'en est pas de même des antérieures, qui servant à trancher, sont posées juste l'une sur l'autre, comme des forces. Cette machoire est la seule mobile.

Des Os du col ou *Vertebres.*

L'on apelle *Vertebres* tous les os, qui depuis la nuque, forment une espèce de chaine jusqu'au bout de la queue.

Le col en a sept; la premiere s'apelle *Atlas*, en memoire sans doute de ce fameux Héros, que l'histoire antique nous assure avoir porté le globe de l'Univers. Cette vertebre est composée de sept apophises, quatre antérieures ou supérieures, qui forment une cavité ovalaire, où la tête s'articule par un genou ayant mouvement libre en tous sens, limité pourtant par ces mêmes apophises, pour ne point comprimer la moëlle alongée qui passe par un large trou, qui se trouve au fond de cette cavité; deux apophises latérales qui ressemblent assez à des oreilles de chien, sur tout par la partie supérieure; & une autre inférieure ou nazale, parce qu'elle ressemble parfaitement à un bout de nez.

La deuxiéme vertebre s'apelle *le Pivot*, parce que cette premiere, qui est assez fortement serrée contre la tête, tourne dessus comme sur un pivot: elle a aussi sept apophises, dont la premiere s'apelle *Odontoïde*, parce qu'elle ressemble à une dent: elle sert de pivot à la tête par le moyen de la premiere vertebre, qui tourne sur celle-ci à droite & à gauche: deux larges têtes se trouvent au côté de celle-ci, que l'on apelle *Condiles*; deux latérales ou épineuses; la nazale qui est beaucoup plus grande que celle de la premiere vertebre, & la postérieure ou stomacale, parce qu'elle réprésente d'un certain sens très parfaitement un estomac de volaille, dont on a levé les ailes & les cuisses.

Cette vertebre aussi-bien que toutes les autres jusqu'au bassin, sont percées d'un canal pour le passage de la moëlle alongée. Sous la base de l'apophise nazale, est une large cavité ronde, où roule une tête parfaitement ronde de la troisiéme vertebre; ainsi cette vertebre s'articule avec la premiere par charniere, & avec la troisiéme par genou, aussi-bien que toutes les suivantes qui s'articulent par genou.

Les cinq autres ont chacune une tête & une cavité ronde, par lesquelles elles s'articulent ensemble par genou.

Pour achever l'avant-main, il nous reste à parler des extrêmitez antérieures, que nous pourons subdiviser en cinq parties; savoir, l'épaule, le bras, le genou, le canon, & le pied.

L'épaule est composée de deux os. Le premier s'apelle l'*Omoplate*, les Bouchers l'apellent *Palleron*, prétendant, parce qu'il est plat, qu'il a la figure d'une Paële. Le deuxiéme est l'*Humerus*, ou proprement, l'*Os de l'épaule*.

L'omoplate est un os triangulaire d'environ un pied de longueur, assez plat dans toute son étendue, un peu concave du côté qui est apuyé sur les côtes, & convexe de l'autre côté. Sur le côté convexe, est une saillie ou apophise longue, que l'on apelle l'*Epine*. Cette épine, qui sépare les deux côtez les plus longs de ce triangle, vient finir avec eux à une espèce de tête ronde creusée sphériquement pour recevoir la tête de l'humerus.

L'humerus est un os plus court que le précédent, mais plus fort, plus gros, & un peu contourné en S. Cet os est creux & contient beaucoup de moëlle; il s'articule avec le précédent par genou, & sert à faire le mouvement que l'on apelle *Chevaler*, dans les Chevaux. Cet os a vers le milieu de sa longueur une saillie éminente, ronde, convexe d'un côté, & concave de l'autre, qui donne atache à des muscles: l'autre extrêmité finit par deux têtes ou condiles séparez à la partie postérieure par une scissure ou rênure destinée à recevoir une saillie de l'os du coude, avec lequel celui-ci s'articule par charniere.

Le bras fait la deuxiéme partie: il est composé de deux os qui sont comme soudez ensemble; le plus gros est le rayon, & l'autre qui forme une espèce de talon, est ce que nous avons apellé *le Coude* ou *Cubitus*.

Le genou est la troisiéme partie: il est composé de sept os qui forment une masse osseuse, retenue par plusieurs ligamens: cette multiplicité d'os, rend cette articulation beaucoup plus souple. Il seroit trop long pour cet Ouvrage, d'en donner ici la description: nous dirons seulement que toute cette masse s'articule avec le bras & avec le canon par charniere, quoique ce soit le genou.

La quatriéme partie est le canon, qui est un os plus court que le rayon, mais d'une figure à peu près semblable, sur lequel sont soudez à la partie postérieure & intérieure dans la longueur, aussi deux autres petits os longs & secs, que nous apellerons *ses Epines*.

La cinquiéme & derniere partie enfin, est le pied composé de six os; savoir, les deux os triangulaires, l'os du paturon, celui de la couronne, le petit pied, & le sous-noyau.

Les deux os triangulaires sont placez directement derriere la jointure du canon & du paturon, & forment le boulet.

L'os du paturon est un diminutif de l'os du canon, & est seul.

Celui de la couronne est le diminutif du paturon.

Le petit pied est un os triangulaire, arondi par devant. La partie supérieure réprésente l'empeigne d'une mule de femme, avec un petit bec sur le coup du pied; & l'inférieure réprésente un fer à cheval. Le

ſabot dans lequel eſt renfermé le petit pied, eſt une corne dure par deſſus, plus tendre par deſſous, & ſillonnée en dedans comme les feüillets qui ſont ſous la tête d'un champignon.

Quant au corps entier de toute la jambe, y compris l'épaule, il ne s'articule avec aucun os du corps: mais il eſt ataché avec la partie latérale antérieure de la poitrine par de forts ligamens & de forts muſcles.

ARTICLE II.

Des Os du Corps.

LE corps eſt compoſé de vertebres, des côtes, & de l'os triangulaire apellé *Sternum*, ou *Os de la Poitrine.*

Les vertebres ſont des os d'une forme irréguliere, leſquels contiennent cette chaine qui commence à la nuque & finit au bout de la queue.

Elles ont toutes une ſaillie épineuſe à la partie ſupérieure, à la diférence du col, les quatre premieres croiſſent par degré: la quatriéme & cinquiéme ſont les plus longues & forment le garot; puis elles vont en diminuant juſqu'à la douziéme: les ſix ſuivantes ſont égales.

Elles s'articulent enſemble par genou comme celles du col, & par un cartilage plus épais.

Sur ces dix-huit vertebres s'articulent par charniere autant de côtes de chaque côté: voici de quelle façon.

Chaque côte a deux têtes, une ronde, & une plate & liſſe; la ronde s'articule dans une cavité ſphérique qui eſt pratiquée dans la partie poſtérieure & inférieure de la vertebre qui eſt la plus proche du col, & elle s'articule ſur la ſuivante, qui eſt du côté de la croupe, par ſa tête plate, qui fait un double jeu néceſſaire pour le mouvement de la poitrine: ainſi il y a dans cette articulation charniere & genou.

A l'extrêmité de chacune des côtes, ſe trouve un cartilage fort, & cependant un peu ſouple, lequel ſe confond avec les extrêmitez cartilagineuſes d'un os ou de pluſieurs os, qui avec l'âge, s'oſſifient en un, que l'on apelle *Sternum* ou *Triangulaire*, parce qu'étant détaché de la partie oſſeuſe des côtes, il répréſente une échelle triangulaire qui n'auroit qu'un montant, lequel ſeroit dans le milieu.

Il n'y a que les neuf premieres côtes qui s'articulent immédiatement avec cet os, les autres ſe joignent au cartilage de la neuviéme par de longues expanſions cartilagineuſes couchées les unes ſur les autres.

L'os de la poitrine, apellé *Sternum*, eſt le point de reünion de toutes les côtes à leur partie inférieure. Cet os finit vers le ventre par un cartilage pointu comme l'extrêmité d'un poignard; ce qui lui a fait donner le nom de *Xiphoïde*, du mot Grec ξίφος épée.

Après les dix-huit vertebres qui ſoutiennent les côtes, s'en trouvent ſix autres que l'on nomme *Lombaires des lombes* ou *Rognons*. Ces ſix vertebres ſont aſſez ſemblables entr'elles, mais figurées diféremment de celles du cofre; on les diſtingue de toutes les autres, parce qu'elles

n'ont que trois faillies grandes, larges & plates, deux latérales, & une fupérieure, qui eft la plus large & la plus courte. Le corps de la vertebre eft percé comme toutes les précédentes pour le paffage de la moëlle alongée; elles s'articulent auffi par genou, mais il arive quelquefois par maladie, qu'elles s'offifient plufieurs enfemble.

ARTICLE III.

Des Os de l'Arriere-main.

LEs os de l'arriere-main comprennent l'os facrum, les os des iles ou des hanches, les cuiffes, le jarret, les jambes de derriere, la queue.

L'os facrum eft un os triangulaire un peu recourbé par la pointe, & un peu concave par fa partie inférieure ou interne, convexe par fa partie extérieure. Cet os eft une fuite de cinq vertebres offifiées enfemble naturellement dès la plus tendre jeuneffe de l'animal. Ces cinq vertebres fe diftinguent encore dans l'adulte, qui eft pour le Cheval l'âge de 4. ou 5. ans, par les apophifes épineufes ou fupérieures qui font parfaitement confervées: la premiere même de ces vertebres conferve auffi les deux apophifes latérales, & les a beaucoup plus fortes que les précédentes. Ces apophifes ont un côté grenu, par lequel elles s'articulent par future avec les bords internes de l'os des iles à la faveur d'une lame cartilagineufe qui en fait le ciment & s'efface avec le tems.

Cet os eft percé d'un canal dans fa longueur pour le paffage de la moëlle alongée, à la partie interne : il y a quatre trous de chaque côté & deux échancrures, une en haut & une en bas de chaque côté pour la fortie des nerfs fciatiques, qui font les nerfs de la cuiffe.

A l'extrêmité de cet os commence la queuë, dont les deux ou trois premiers nœuds font percez encore pour le paffage de la moëlle: les fuivans ne le font plus, & font colez les uns aux autres par des cartilages fort gluans; les filamens de nerfs fe répandent & parviennent ainfi jufqu'à l'extrêmité de la queue. Ces os font au nombre de dix-fept.

Refte préfentement à expliquer les os des iles, de la cuiffe & des jambes de derriere.

Les os des iles font deux, un de chaque côté, qui fe joignent dans le quadrupède à la partie inférieure, où naiffent les parties génitales dans les mâles, par une future que l'on nomme *Pubis*.

Chacun de ces os eft fubdivifé en trois par les Anatomiftes, l'Ileon, l'Ifchion, & le Pubis.

L'Ileon eft la partie fupérieure, large & évafée comme une palette, qui s'articule par future avec l'os facrum.

Le Pubis, eft celle qui s'articule par la future qui joint les deux os du côté droit & du gauche.

L'Ifchion, eft cette pointe poftérieure excédente, qui vient fe terminer dans le milieu de cette grande cavité ronde, que l'on nomme *Cotiloïde*, par la reffemblance qu'elle a à une écuelle.

Les traces de cette réünion s'effacent dans un âge si peu avancé, qu'il n'en reste dans l'adulte aucun vestige. De chaque côté de la future du pubis, se trouve un large trou apellé de sa figure ovale, *Ovalaire*. Il n'a d'autre usage que de rendre cet os plus leger.

Dans cette cavité cotiloïde, est une grosse tête ronde d'un os fort gros & assez long, creux & plein de moëlle. Cet os s'apelle *le Femur*. On remarque dans cet os quatre principales éminences ou apophises. Les deux supérieures qui ne forment qu'une seule masse fourchuë se nomment *le grand Trocanter :* c'est la pareille éminence, qui dans l'homme soutient la culote. La troisiéme éminence, qui se trouve au dessus, s'apelle *le petit Trocanter:* la quatriéme est oposée à celle-ci, & à la partie interne, nous la nommerons *Apophise intérieure*. Au bas de cet os à la partie latérale externe, est une fosse profonde à loger une noix. Toutes ces apophises & cavitez, donnent atache à des muscles ou tendons.

L'extrêmité de cet os se termine par deux forts condiles, séparez l'un de l'autre par de larges sillons, où sont atachez de courts & forts ligamens, qu'on nomme *Croisez*.

Cet os s'articule avec le suivant par charniere ; cette articulation est ce que nous avons nommé ailleurs *le Grasset*; & cette jointure est recouverte par un os, que l'on nomme *la Rotule* ou l'*Os carré*.

Nous avons apellé l'os qui joint celui-ci, l'*Os de la cuisse*. Cet os ressemble à un prisme triangulaire; il est creux & plein de moëlle, sa tête supérieure est une épiphise fort inégale; il finit par en bas par trois éminences qui forment deux cavitez semi-circulaires fort lisses; c'est pour former une charniere avec un os qui est dessous, que l'on nomme *la Poulie*, parce qu'il ressemble assez par devant à cette machine.

Derriere la poulie est un os que nous avons nommé *la Pointe du jarret*.

Sous ces deux s'en trouvent quatre autres petits qui sont *les Osselets*.

Sous ceux-ci, le canon, qui est un peu plus long qu'à la jambe antérieure. Les autres sont semblables à ceux des jambes de devant.

Tous ces os sont recouverts d'une membrane toute nerveuse fort tendue, & par conséquent très sensible, que l'on nomme *le Perioste :* c'est cette membrane qui fait ressentir une douleur si aigue, quand on reçoit un coup sur un os.

Le perioste du crâne a seul un nom particulier, & est formé par l'expansion de plusieurs filets nerveux & membraneux, qui se détachant de la dure-mere au travers des sutures, vient par leur nouvelle réünion en une seule membrane, former cette envelope autour des os de la tête, & se nomme pericrâne.

CHAP.



Ch. Parrocel. In.



MALADIES DU CORPS

			Page
Flancs	22	*Fievre*	229.
		Farcin	231.
		Courbature	234.
		Pousse	232.
		Toux	235.
		Grasfondure	ibid.
		Flux de Ventre	236.
		Vers	237.
		Jaunisse	238
		Tranchées	239.
		Retention d'urine	240.
	23	*Fortraiture*	ibid.
		Cheval maigre, degôuté	ib.
		Bllessures, enflures sous la selle	241.
	24	*Blessures, enflures sur lés rognons*	ibid.
		Cors	ib.
		Effort de reins	242.
		Galle	ib.
	25	*Enflure de bourses*	243.
		Enflure sous le ventre et autres enflures	ibi.

MALADIES DE L'ARRIERE-MAIN

		Page
26...	*Cheval épointé Ehanché*	244.
	Effort de jarret	ib.
	Enflure à la cuisse	245.
	Fondement qui tombe, ou qui sort	246.
...	*Chute de membre ou de la matrice*	ib.
25...	*Hernies*	ib.
27...	*Vessigon*	248.
28...	*Courbe*	249.
29...	*Varisse*	ib.
30...	*Eparvin*	250
31...	*Jardon, Jarde*	251.
32...	*Capelet*	ib.
33...	*Solandres, Rapes*	252.
34...	*Queues de rat, Arêtes*	ib.
	Eaux des Jambes	ib.
35...	*Mules traversieres*	253.
	Poiraux, verues	ib.
	Fic	254.

J. Audran. Sculp.

CHAPITRE II.

Des Maladies du Cheval.

NOus nous ſommes moins étudiez à donner beaucoup de formules & de réceptes, & à faire de beaux raiſonnemens ſur la nature & ſur les cauſes les plus éloignées des maladies, qu'à en donner des définitions claires, nettes, & courtes, ou du moins des deſcriptions éxactes, & ce que l'on peut apeller proprement, l'Hiſtoire d'une maladie. Nous nous ſommes contentez de raporter ſuccinctement les obſervations de pratique les plus importantes, & qui avoient du raport aux maladies que l'on traitoit, ſans faire aucune citation, afin de ne point ennuyer. En un mot, nous avons cherché à faire reconnoître ſurement chaque maladie, & à la faire diſtinguer de celles qui y peuvent reſſembler; c'eſt cette partie que les Medecins apellent *le Diagnoſtic*, & dont le manque de connoiſſance cauſe de ſi grands déſordres. Après le Diagnoſtic, nous avons expliqué éxactement le Pronoſtic le plus que nous avons pû, pour ne point engager mal-à-propos dans une dépenſe en médicamens, qui éxcede quelquefois la valeur du Cheval: Ainſi ceux qui s'atendent à trouver grand nombre de réceptes ou formules, ſeront trompez. On a choiſi parmi celles dont l'expérience nous a aſſuré le ſuccès, les plus ſimples, les plus communes & les moins cheres, pour éviter autant que faire ſe peut, les reproches que l'on a fait aux meilleurs Ouvrages qui ayent paru ſur cette matiere; ſavoir, que leurs drogues étoient trop rares, hors de prix, & que pour le moindre mal, il faloit un Apoticaire; encore faloit-il que cet Apoticaire fût connoiſſeur en fait de Chevaux. Ce que nous indiquons ſera peu ſujet à cet inconvénient. Tous les Apoticaires indiféremment ſeront d'autant meilleurs, que n'ayant aujourdui dans leurs boutiques que des drogues choiſies, qu'ils ont coutume d'employer pour les hommes, ils ne font point comme autrefois, amas du rebut des drogues; & les remèdes en ſeront plus éficaces, & n'en ſeront pas plus chers.

C'eſt donc ſur la métode que nous avons le plus inſiſté. On apelle Métode le point de vue principal que l'on doit toujours avoir devant les yeux pour parvenir à la guériſon, pour connoitre les diférens mouvemens de la nature; qui doivent indiquer le parti qu'il faut prendre, ſoit pour aider la nature, quand ſes efforts ne ſont pas ſufiſans pour ſe délivrer de la maladie, & pouſſer au dehors l'humeur maligne qui la cauſe, ſoit pour ne la point interrompre, quand elle opere d'elle-même, ſoit pour la remettre quand elle ſe fourvoye totalement de la route ſalutaire; & même l'arêter tout court, quand elle tend à ſa deſtruction. C'eſt cette partie que M. de Soleyſel ſeul, de tous ceux qui ont écrit ſur cette matiere, a connue, & qui lui a atiré à juſte titre une ſi grande réputation; mais il y a quelques maladies dans leſquelles il ſemble l'avoir négligée; & le

peu d'ordre qu'il a mis d'ailleurs dans l'arangement de ses matieres, l'a obligé à des redites, que la division générale & uniforme, qui règne dans cet Ouvrage, nous épargne.

Pour les dissertations sur les fermentations diférentes, que subissent les humeurs dans chaque maladie, sur lesquelles s'est beaucoup étendu le Parfait Maréchal, nous les croyons entierement inutiles pour la guérison. Il faut laisser les Phisiciens s'éxercer sur cette matiere; & quant aux influences des planettes, nous nous sommes abstenus d'en parler, parce que ce seroit entrer dans les idées de l'Astrologie judiciaire, qui est non-seulement condamnée par l'Eglise, mais rejettée de tous les Philosophes. C'est par cette raison que Messieurs de l'Académie des Sciences nous avertissent que dans la Connoissance des Tems, ils ont écarté tout ce qui a l'air de prédictions.

Nous ne parlerons point non plus des autres Auteurs qui ont traité de la Maréchallerie, parce qu'ils ne sont en rien comparables à M. de Soleysel, & qu'ils n'ont fait que donner des réceptes pour chaque maladie, sans les décrire, ou qu'ils ne le font qu'imparfaitement.

Il nous reste à nous justifier par avance du reproche de Plagiaire de M. de Soleysel, que l'on pouroit nous faire, quoi qu'en peu d'endroits, au sujet de quelques remèdes qui sont pris de lui; mais loin de lui faire tort, nous croyons au contraire lui faire honneur; l'usage des Maréchaux auxquels nous les avons vu pratiquer avec succès, nous les a anoncez; nous les avons reconnus ensuite à la lecture de son Livre, & comme c'est un bien dont il a fait présent au Public, qui n'a point manqué pour lui de reconnoissance, la justice que nous lui rendons encore aujourdui avec tant de bonne foi, est un nouveau témoignage de l'excellence de son bienfait dans les remèdes que nous avons pu prendre de lui, & dont nous faisons publiquement la restitution; mais ils sont en petit nombre.

ARTICLE PREMIER.

Des Maladies de l'Avant-main.

DU MAL DE TESTE.

LE nom de cette maladie est un terme si général, que les Auteurs qui en ont traité, semblent avoir choisi cette expression, plûtôt pour sauver leur ignorance dans beaucoup de rencontres, où ils voyoient un Cheval tourmenté par des douleurs, dont la cause leur étoit inconnue, que dans l'intention de caractériser une maladie particuliere. Je n'en veux pour preuve que les symptomes vagues & indéterminez, auxquels ils donnent à connoitre cette maladie; & quand ils ont voulu donner quelque chose de plus précis, il s'est trouvé qu'ils ont parfaitement décrit la maladie que l'on apelle *Ictericie* ou *jaunisse*, qui n'est autre chose qu'une éfusion de bile universelle, moins perceptible aux Chevaux qu'aux Hommes, en ce que la peau, dans ceux-ci, est colorée de cette humeur

prédominante; & le cuir des autres ne peut, à cause du poil, rendre cette couleur sensible; ce qui fait que l'on ne peut apercevoir de jaune, qu'au blanc des yeux & à la partie interne des lèvres.

Les diférentes sortes de remèdes de genres diférens & même oposez, employez dans les ocasions où l'on a vu les Chevaux ataquez de cette même maladie, font voir que l'on confondoit diverses maladies sous le même nom, faute d'en bien connoitre la nature.

Le mal de tête n'est donc pas maladie par lui-même; il n'est que le symptome d'une autre, ou son avant-coureur, comme de la gourme, du feu, dont il semble être le caractére particulier, & de plusieurs autres.

Du Feu.

Dans le Feu, le Cheval ne peut fianter; il a la bouche brulante, la tête lourde, pesante & abrutie; il la laisse aler dans la mangeoire; le poil & le crin lui tombent; & il perd l'apétit: on nomme aussi ce mal de feu, *Mal d'Espagne.*

Le premier & le plus essentiel de tous les remèdes, est de saigner promtement le Cheval, pour dégorger les vaisseaux de la tête, qui sont embarassez, je ne dis pas abondamment, parce que le Cheval tombe souvent en foiblesse pendant la saignée dans cette maladie; mais on y suplée en réïterant fréquemment cette opération, car elle est absolument nécessaire.

Cinq ou six heures après la saignée, donnez au Cheval un lavement émolliant, composé comme il va être dit: & continuez d'en donner un ou deux par jour.

Le lendemain de la saignée, donnez-lui une prise de poudre cordiale, que l'on préparera de la maniere suivante.

Prenez baïes de laurier, régueliſſe, gentiane, aristoloche ronde, mirte, raclure de corne de cerf, de chaque quatre onces, semence d'orties quatre onces & demie: hissope, agaric, rubarbe, cloux de gérofle, noix muscade, de chaque une once: pulvérisez le tout & le passez au travers d'un tamis fin, & le gardez pour le besoin. La dose pour une prise est de deux onces infusées à froid pendant douze heures (quand on en a le tems) dans une pinte de vin blanc, que vous faites avaler au Cheval avec la corne: il faut, s'il est possible, qu'il ait été bridé quatre heures auparavant, & qu'il le soit quatre heures après.

Comme cette maladie est proprement une fiévre maligne, & qu'il y a un grand feu dans le corps du Cheval, ce qui en fait donner le nom à la maladie, il faut tâcher de rafraichir les entrailles le plus qu'il est possible; c'est pourquoi il faut lui donner matin & soir un lavement, & lui faire manger, en le débridant, du son moüillé d'eau chaude; & le faire boire à l'eau blanche & chaude, en cas qu'il en veüille boire; car il est des Chevaux qui périroient plûtôt de soif, que de boire ni eau blanche, ni eau chaude: en ce cas on la donne la moins froide que faire se peut.

Avant de donner un lavement au Cheval, il faut avoir la précaution de le vuider ou déboucher (vous en trouverez la métode au Traité des

Opérations) afin que le remède puiſſe pénétrer dans les entrailles & amollir les matieres qui y ſont endurcies.

Pour faire un lavement émolliant, prenez un picotin de ſon de froment, & le faites boüillir dans deux pintes d'eau avec une livre de miel commun & deux onces de beure frais, & y ajoûtez, après avoir paſſé la décoction, un poiſſon de vinaigre commun, enſuite vous froterez le Cheval par tout le corps avec de l'eau-de-vie; puis vous lui mettrez chaudement un drap imbibé dans une décoction d'un demi-boiſſeau d'avoine, que l'on aura fait boüillir dans cinq ou ſix pintes de lie de vin, avec trois chopines ou deux pintes de vinaigre.

Le lendemain réïterez la priſe de poudre cordiale & continuez le même régime.

Comme il n'eſt pas aiſé d'avoir ces poudres cordiales par tout ni dans le moment, on poura uſer des remèdes ſuivans.

Theriaque 2. onces pour un Cheval de ſelle, & 3. onces pour un Cheval de caroſſe; miel de Narbonne & ſucre en poudre, de chaque un quarteron, que vous ferez avaler au Cheval dans une chopine de vin blanc.

Ou bien eau de plantin & de chicorée ſauvage, de chaque une chopine; ſirop violat deux onces mêlez enſemble, pour un breuvage que vous ferez prendre au Cheval trois heures après la ſaignée au défaut des poudres cordiales, obſervant le même régime, & ayant ſoin de le bien couvrir & de le tenir chaudement.

Ou bien baume de copahu une once, ſirop roſat deux onces, contrayerva en poudre fine deux gros, le tout mis dans de l'eau de ſcorſonere, de l'eau de ſcabieuſe, de l'eau de chardon benit, & de l'eau-roſe, de chaque ſix onces.

Ou bien encore; eaux de ſcabieuſe, de ſcorſonere, de chardon beni, de plantin & eau-roſe, de chaque demi-roquille; ſafran du Levant deux ſcrupules; rubarbe un gros, pour un breuvage, que vous réïtererez le lendemain, s'il en eſt beſoin, auſſi-bien que le précédent.

Voici encore un autre procédé, & que l'on dit être très éficace. Frotez le Cheval par tout le corps avec du vin rouge & de l'huile d'olive chaufez enſemble: liez le Cheval la tête baſſe, couvrez-la & même tout le corps d'une bonne couverture. Faites rougir deux ou trois pieres aſſez groſſes; verſez deſſus de l'huile d'olive, de façon qu'il en reçoive toute la vapeur par deſſous la couverture, & particulierement par les nazeaux: réïterez cette fumigation trois fois par jour pendant deux ou trois jours, & après la premiere fumigation faites-lui avaler trois demi-ſeptiers du ſang tout chaud d'un mouton ou d'une brebis, avec chopine de lait de vache tout chaud, & autant de bonne huile d'olive.

Ce dernier remède a encore plus d'éficace dans une eſpèce de maladie de feu, à laquelle on a donné le nom de *Mal de Tête de contagion.*

Mal de Tête de contagion.

C'eſt vraiment une maladie épidémique & contagieuſe qui peut infecter tous les Chevaux de vingt lieues à la ronde. Cette maladie ſembleroit avoir quelque raport avec l'éréſipele phlegmoneux, par les ſignes ſuivans. La tête du Cheval devient extrêmement groſſe; les yeux ſont enflâmez, lui ſortent preſque de la tête, & larmoient perpetuellement. Il coule par les nazeaux une matiere verte & pourie, dont l'atouchement ſeroit capable de gâter tous les Chevaux d'une écurie. C'eſt pourquoi on ſequeſtre d'abord un Cheval, que l'on reconnoit ateint d'une telle maladie, & on le ſépare des autres, auxquels elle ſe communiqueroit promtement. Au reſte cette maladie, quoique dangereuſe, eſt plûtôt terminée (en bien ou en mal) que la gourme, la fauſſe gourme & la morfondure, &c. avec leſquelles elle a quelque reſſemblance; l'écoulement des matieres provenant des glandes qui ſe groſſiſſent ſous la ganache, & de la ſupuration qui s'enſuit, en fait la guériſon. C'eſt pourquoi il faut d'abord lui ôter l'avoine, lui donner très peu de foin, & le nourir de ſon; on le fera boire à l'eau blanche, & on lui fera un billot avec racine d'angélique en poudre, racine de gentiane en poudre, de chaque demi-once; poudre de régueliſſe & *aſſa fœtida*, de chaque une once, que l'on incorporera avec un quarteron de beure frais: on continuera l'uſage de ce billot tous les jours; & de deux jours l'un on lui donnera le breuvage ſuivant; un gros de ſafran; agaric, rubarbe, oliban, gentiane, racine d'angélique, cryſtal minéral, de chaque demi-once; le tout en poudre, délayé dans cinq demi-ſeptiers de vin, ayant ſoin qu'il n'ait rien pris vingt-quatre heures auparavant; & on donnera le ſoir un lavement émolliant. On parfumera deux fois par jour le Cheval avec la fumée de cette corne tendre qui vient aux jarrets, & qu'on apelle vulgairement *Châteignes* ou *Ergots*; on en coupera par préférence à un Cheval entier, & on la mettra hachée bien menue ſur un réchaud, & on en fera recevoir la fumée par le même moyen que dans la précédente fumigation, ou par le moyen d'un ſac percé par les deux bouts, en noüant l'orifice ſupérieur au tour du col du Cheval. Il ne faudra pas négliger de froter auſſi deux fois par jour les racines des oreilles & les parties poſtérieures de la machoire juſques deſſous la ganache, avec un mêlange d'égales parties d'huile de laurier & d'onguent d'altheâ, lui envelopant la tête avec une peau d'agneau ou de liévre.

Du mal des Yeux; De la Fluxion & du coup ſur l'Oeil.

Le mal des yeux ſe manifeſte par une grande ſenſibilité, rougeur, chaleur, & tenſion, que le Cheval reſſent dans cette partie, craignant même d'ouvrir l'œil à la lumiere qui le bleſſe, & qui eſt un corps dont l'impreſſion eſt encore trop rude pour lui. Les paupiéres ſont épaiſſes & enflées; couvrent preſque la prunelle, qui paroît enflâmée lorſqu'on les ſépare; & il ſort de l'eau des deux angles de l'œil, qui eſt toujours humide. On apelle ce mal d'un nom général *Fluxion*, parce que cette par-

tie ne s'enfle que par l'amas & l'engorgement des humeurs qui viennent s'y rendre en afluence, & n'en sortent pas de même. Cette fluxion peut venir de cause interne, aussi-bien que de cause externe. On les distingue l'une de l'autre, en ce que celle qui vient de cause externe, comme de chute, contusion, coup, ou blessure, fait en peu d'heures un progrès infini; & celle qui vient de cause interne, comme d'âcreté dans les humeurs, ou d'une trop grande abondance de sang, ne croît qu'en plusieurs heures.

A moins que la meurtrissure ne soit violente ou compliquée, c'est-à-dire, avec fracture de quelque os voisin, cette fluxion guérit aisément & promtement, en y apliquant les remèdes convenables. Il n'en est pas de même de celle qui vient de cause interne. La cause, en étant plus cachée, rend la guérison de ce mal plus longue & plus dificile; c'est pourquoi il est à propos, autant qu'il est possible, de se faire instruire par les personnes qui n'ont pas quité de vue le Cheval, dès avant les commencemens de son mal; de l'ocasion qui l'a fait naître; des progrès qu'il a faits; & si cette fluxion n'est pas périodique, ce qu'on apelle *Lunatique*, on ne risque point de le saigner au col, sur tout si le mal vient de cause externe, & si la contusion a été violente; & on lui bassinera l'œil avec une des eaux suivantes.

Prenez Iris de Florence, en poudre fine, Sucre candi, Eau-de-vie & de la Reine d'Hongrie, de chaque quatre cuillerées, Vitriol blanc deux gros; mêlez le tout dans quatre pintes d'eau de fontaine, lavez l'œil avec une éponge, de trois heures en trois heures, jusqu'à ce que vous voyiez un amandement; puis continuez de six heures en six heures si le mal diminue; & enfin employez la suivante qui est plus simple.

Une cuillerée d'Iris de Florence & autant de Sucre candi dans une pinte d'eau. La suivante est préférable, quand on a la commodité de l'avoir, ayant été longtems éprouvée avec succès.

Prenez piere Calaminaire rouge, Tuthie, Couperose blanche & Sucre candi, de chaque demi-gros en poudre fine; coupez un œuf dur transversalement, ôtez le jaune, mettez vos poudres à la place, envelopez votre œuf rejoint dans un linge que vous mettrez infuser dans trois onces d'Eau de plantin, & autant d'Eau-rose; exprimez ensuite l'œuf & le linge fortement, & vous servez de cette Eau, ou la gardez pour le besoin.

De toutes les fluxions provenant de cause interne, la plus dangereuse, la plus dificile à guérir, & qui dépare le plus un Cheval, est une espèce de fluxion habituelle sujette à revenir réguliérement de tems à autre, & qui donne au Cheval le nom de *Lunatique*.

Du Cheval Lunatique.

L'on apelle un Cheval lunatique, celui qui est sujet à une fluxion sur un ou sur les deux yeux, dont le retour périodique au bout d'un ou plusieurs mois lui obscurcit tellement la vue, qu'il n'en voit aucunement

pendant des jours entiers. La fluxion passée, l'œil redevient aussi beau, & il paroît en voir aussi clair qu'auparavant.

Les accès de ce mal, paroissant avoir un cours à peu près aussi règlé que celui de la Lune, auront sans doute donné lieu de croire qu'elle pouvoit y contribuer par ces prétendues influences. Mais sans examiner si c'est à bon titre que l'on prend cet astre à partie, nous nous contenterons d'observer, que cette maladie provient de l'abondance d'une humeur, laquelle n'achève sa circulation & sa dépuration qu'au bout du terme limité de trente jours, de soixante ou quatre-vingt-dix; en un mot, d'une ou plusieurs fois, le nombre de trente jours, soit en vertu de la configuration & méchanique des organes, soit par l'impression, si l'on veut, d'une cause supérieure. Cette maladie se distingue de la fluxion ordinaire, en ce que dans la périodique on remarque au dessous de la prunelle une espèce de couleur de feüille morte. Du reste, au retour périodique près, les accidens sont les mêmes, inflammation à l'œil ou chaleur, enflure, obscurcissement sur la vue, abondance de larmes, taches jaunes, blanches & rouges, &c.

Quoique ce soit une perfection & pour la beauté & pour la bonté d'un Cheval, que d'avoir la tête séche, il est pourtant un juste degré, passé lequel cette qualité dégénere en défaut. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner de voir des Chevaux qui ont la tête fort séche, ataquez de fluxions lunatiques; car quoique ce mal paroisse afecté aux têtes grasses, à cause de la grande humidité qui y abonde, & qu'elles y soient plus sujettes, le desséchement & l'émaciation des autres produit quelquefois le même effet. L'œil manquant de nouriture, le Cheval perd enfin l'usage de la vue.

Cette remarque doit engager à faire une égale atention sur la vue des têtes séches, comme sur celle des têtes grasses.

Cette espèce de fluxion est d'autant plus dangereuse, que certainement elle fait perdre la vue au Cheval en très peu de tems, soit qu'elle vienne tous les mois, ou tous les deux ou trois mois; car on remarque qu'au plûtard au huitiéme ou neuviéme retour périodique, le Cheval en perd entierement la vue & l'œil perd sa nouriture, & devient maigre & atrophié. A moins que l'on ne reconnoisse cette maladie dans son commencement, il est inutile d'y tenter aucun remède; parce qu'ils sont ordinairement inutiles, & que l'on perd en vain son tems & les remèdes sans soulager le Cheval.

Dans cette espèce de fluxion, on ne doit point saigner les Chevaux; mais on peut bien les purger. On ne le doit cependant pas faire d'abord, mais il faut pendant quatre ou cinq jours donner deux lavemens par jour au Cheval, puis passer à la purgation, & lui laver les yeux avec l'eau décrite au Chapitre précédent; mais pour éviter la récidive, il sera plus sur de lui barer la veine du larmier. Quand la fluxion est passée, quelques-uns prétendent qu'il faut au mois suivant, le dénerver au bout du nez. Voyez la maniere d'y procéder aux opérations de Chirurgie.

Il est bon d'observer que quelques personnes prétendent, que rien ne

rend les Chevaux plus ſujets à ces ſortes de fluxions, que de leur donner du grain ou de l'avoine de trop bonne heure, comme font quelques uns qui en donnent aux jeunes Chevaux dès l'âge d'un an, non que cette nouriture ne ſoit bonne: mais il faut faire moudre le grain, parce que les machoires trop foibles à cet âge ſe fatiguent trop ſans cette précaution.

Du Dragon.

Le dragon eſt une tache blanche, ou rouſſe, ou noire, qui vient au milieu de l'œil; & qui s'étend inſenſiblement, & couvre enfin toute la prunelle. Cette tache a quelquefois la figure d'un petit ver ou ſerpent tortueux, qui lui a fait donner le nom de *Dragon*. Un coup peut en être l'ocaſion; ce mal peut auſſi venir de cauſe interne; mais de quelque cauſe qu'il vienne, comme ce mal demanderoit plûtôt une opération (qui n'eſt pas aiſée à faire à un Cheval), qu'une ſimple aplication de remèdes extérieurs, qui ne peuvent agir ſur le mal même, & que les Chevaux ne ſont pas des animaux patiens & tranquiles, on regarde ce mal comme incurable. C'eſt pourquoi il ſe faut donner de garde d'achetter un pareil Cheval, quelque eſpérance de guériſon que celui qui le vend veüille en donner.

De la Taie.

Les yeux des Chevaux ne ſont pas éxemts d'une maladie qui n'eſt que trop commune parmi les hommes; on la nomme *Taie* ou *Cataracte*. Cette maladie eſt l'épaiſſiſſement des liqueurs qui circulent dans le cryſtallin ou dans la membrane qui l'envelope, où la formation d'une nouvelle membrane, qui vient ſe jetter comme une toile à travers au devant de la prunelle, & obſcurcit par conſéquent, & même fait perdre la vue. Il y a peu de guériſon à eſpérer, par les mêmes raiſons qu'au Dragon. Cependant quand on s'en aperçoit dans ſon commencement, il n'y a aucun danger de barer la veine, & de faire les autres remèdes; mais ſi c'étoit ſimplement dans la cornée que fût l'épaiſſiſſement ou dans l'humeur aqueuſe, comme il arive à quelque vues graſſes, on prend du ſel marin, que l'on enferme dans un morceau de bois d'Aune, creuſé exprès & rebouché; on calcine le tout; & quand le bois eſt en charbon, on le retire, & on en ſépare adroitement le ſel, que l'on met en poudre; & avec le pouce on en introduit dans l'œil. Il n'y a point de vue que ce remède ne nettoye; mais ſi le mal eſt profond, il ne peut l'emporter.

De l'Onglet.

Il vient aux Chevaux auſſi communément qu'aux hommes une incommodité qui n'eſt pas fort dangereuſe; mais qui, étant négligée, pouroit faire perdre la vue; on l'apelle *Onglet*: c'eſt une dilatation variqueuſe des vaiſſeaux de la cornée tranſparente, qui vont ſe rendre par un tronc à la cornée opaque, & dont les membranes s'épaiſſiſſent inſenſiblement au point que les ramifications qui partent du centre de la cornée tranſparente qui eſt vis-à-vis de la prunelle, deviennent épaiſſes & opaques,

opaques, & ôtent par conféquent la vue au Cheval. Pour y remédier, il faut faire l'opération que l'on trouvera au Chapitre des Opérations.

De l'Etranguillon ou *Efquinancie*

Ce que l'on apelle aux hommes *Efquinancie*, ataque dans les Chevaux les mêmes parties, qui font le fiége de l'étranguillon: c'eft pourquoi nous regardons l'une & l'autre comme la même maladie, d'autant plus que les accidens font les mêmes dans l'homme & dans les animaux. Cette maladie eft une inflammation des glandes maxillaires fituées fous la portion de la machoire inférieure, que nous avons apellée *la Ganache*; ce creux formé par les deux côtez de la ganache, s'apelle *l'Auge* ou *la Braye*. Par la proximité, cette inflammation fe communique aux glandes voifines, qui fe trouvent fituées à la bafe de l'os hyoïde, (c'eft l'os du gofier) & même aux mufcles qui environnent cette partie, & aux glandes parotides, qui font celles qui fe gonflent dans le mal qu'on nomme *Avives:* En fe gonflant elles compriment les veines jugulaires & font périr le Cheval en très peu de tems d'une efpèce d'apopléxie, s'il n'eft promtement fecouru.

Les alimens trop chauds, comme le grain en trop grande quantité, le froid fubit & glaçant d'une eau de puits ou de fource, donnée à un Cheval arivant en fueur, ou la trop grande fraîcheur du lieu où on lui laiffe reprendre haleine, lorfqu'il eft effouflé pour avoir été furmené, font les caufes les plus fréquentes de cette maladie.

Les accidens en font violens: ces glandes refferrées, & la lymphe qui y circule, congelée fubitement par le froid qui a faifi cette partie, empêchent les nouveaux fucs qui y abordent, de s'y filtrer. La membrane qui envelope la glande déja tendue & comme *crifpée*, eft obligée de fe tendre encore; elle groffit & comprime la trachée-artére, qui eft le canal de la refpiration, & l'éfophage, qui eft le paffage des alimens; & caufe une douleur, non-feulement vive, mais déféfperante par le danger continuel de la fufocation, ce qui oblige l'animal à fe veautrer & à fe débatre, comme s'il avoit des tranchées.

Quelquefois ce mal eft réellement acompagné de tranchées, aufquelles fuccède une rétention d'urine: il eft violent, dangereux, & demande un promt fecours.

Il faut faigner le Cheval auffi-tôt qu'on s'en aperçoit, le vuider, & lui donner un lavement; réïtérer la faignée de quatre heures en quatre heures; lui mettre du beure frais dans les oreilles, & lui étuver la gorge avec guimauve, graine de lin, alüine & feüilles de lierre terreftre, de chaque une poignée boüillie en fufifante quantité d'eau de riviére.

Il faut réïtérer ces fomentations le plus fouvent que l'on poura; au moins cinq ou fix fois le jour; & après chaque fomentation, froter la gorge avec populeum, beure frais & huile de laurier fondues enfemble.

Il faut lui ôter l'avoine, lui donner du fon à la place, & le faire boire à l'eau blanche, ayant foin de bien batre le fon de froment dans l'eau; & lui donner très peu de foin.

Ordinairement le Cheval eſt hors de danger, quand il a paſſé dix à douze jours ſans mourir.

Des Avives.

Les avives ſont une inflammation promte & ſoudaine des glandes parotides. Ces glandes ſont ſituées au deſſous de la baſe de l'oreille en deſcendant vers le coin de la ganache. Le Cheval fait bien-tôt connoitre qu'il en eſt incommodé par les violentes douleurs qu'il reſſent, tant dans cette partie, que dans le ventre, parce que ce mal eſt toujours acompagné de tranchées, & les tranchées de rétention d'urine, ce qui oblige le Cheval à ſe tourmenter & à ſe débatre vivement. La réünion de ces deux accidens fait connoitre que le mal principal eſt les avives; car il y a des tranchées ſans avives, mais rarement des avives ſans tranchées. Auſſi le Cheval porte-t'-il ſouvent la tête du côté des flancs à droit & à gauche, comme s'il vouloit montrer l'endroit où il ſent le plus de mal: il ſe couche & ſe relève ſouvent, ſans trouver une place où il puiſſe avoir du repos, & ne peut uriner. C'eſt pourquoi il faut commencer par lui mettre de la paille fraîche ſous le ventre pour le faire uriner, s'il eſt poſſible: ſi cela ne ſufit pas, on le mènera dans une bergerie où il y ait un troupeau de moutons, & ſi cela ne fait point d'effet encore, on tâchera d'introduire dans le canal de la verge, un poux vivant, ou quelques morceaux de gros poivre concaſſé; enſuite on lui fera introduire dans le fondement le bras d'un homme graiſſé d'huile de noix; on fera preſſer la veſſie, & on frotera le foureau avec la même huile.

Il faudra enſuite ſaigner le Cheval au col, puis peu de tems après ſous la langue; & dans l'intervalle lui donner trois quarterons d'huile d'amandes douces avec demi-ſeptier d'eau-de-vie (pour un petit Cheval) ou chopine (pour un Cheval de caroſſe), puis ſaiſir entre les doits ces glandes gorgées, les manier, & écraſer fortement, & les batre avec le manche du boutoir ou du brochoir pour les corompre; car c'eſt une mauvaiſe métode que de les ouvrir. Après ces remèdes on poura lui donner deux onces de thériaque, un quarteron de miel de Narbonne, & un quarteron de ſucre, dans trois demi-ſeptiers de vin.

Si le Cheval continue d'être tourmenté de tranchées, on peut le ſaigner aux veines du flanc, & lui donner un demi-ſeptier de vin blanc, autant d'huile d'amandes douces, deux gros de cryſtal minéral & deux onces de thérébentine de Veniſe, avec une demi-once de poivre long en poudre, le tout mêlé enſemble.

Comme ce mal fait perdre l'apétit aux Chevaux, s'il duroit pluſieurs jours, il faudroit faire avaler au Cheval quatre jaunes d'œufs avec une muſcade rapée, & un quarteron de ſucre, dans une pinte de vin rouge pour le fortifier & le ſoutenir.

De la Gourme.

Cette maladie eſt une dépuration de la pituite épaiſſe & viſqueuſe provenant de la qualité des nouritures que le Poulain a eues, ou du climat dans lequel il eſt né; ce qu'il eſt aiſé de concevoir en faiſant aten-

tion, que dans les Pays Méridionaux, où l'air qu'on respire est plus sec, & les plantes moins chargées de phlegme, les Poulains & les Chevaux sont moins sujets à cette maladie que dans les Pays qui tirent plus sur le Nord, climat auquel cette maladie semble être particuliere.

Cette dépuration se fait ordinairement par maniere de dépôt sur les glandes qui sont situées sous la ganache, lesquelles s'engorgent considérablement, & viennent quelquefois à supuration; quelquefois se dégorgent par les nazeaux sous l'aparence d'une mucosité fœtide; & quelquefois se dégorgent des deux manieres à la fois, la tumeur qui se forme sous la ganache se perçant quelquefois d'elle-même.

Il est rare que les jeunes Chevaux échapent cette maladie vers l'âge de trois ou quatre ans dans ce Pays-ci; & les deux manieres dont nous venons de dire, que se terminoit cette maladie, sçavoir, par supuration ou en jettant par les nazeaux, sont les deux plus favorables; car il arive quelquefois qu'un Cheval jette sa gourme en maniere de pus par diverses parties, par une épaule, par un jarret, par dessus le rognon, par un avant-cœur, par un pied, &c.

Aucun âge n'en est cependant excepté; car il y a des Chevaux qui jettent dès la premiere année, d'autres dès la deuxiéme ou la troisiéme: mais ceux qui jettent avant la troisiéme, sont sujets à jetter plusieurs fois. Il est pourtant avantageux qu'ils la puissent jetter de bonne heure & dans les pâtures, parce que l'herbe purge le Cheval, & qu'ayant la tête baissée, cela facilite l'écoulement des matieres. Mais comme on n'a point cette commodité dans l'hyver, il faut tenir le Cheval chaudement dans l'écurie, le faire boire à l'eau tiéde & blanche, lui ôter totalement l'avoine, & ne lui donner que du son.

La principale vue que l'on doit avoir dans la cure de cette maladie, est de faire jetter par les nazeaux, ou de faire supurer la glande sous la ganache, autant qu'il est possible.

Quand un Cheval jette imparfaitement, il est rare qu'il porte santé, jusqu'à ce que cette maladie revienne dans un âge plus avancé, à six ou sept, même à dix & douze ans, c'est ce qu'on apelle *Fausse gourme*.

Pour prévenir cet accident, quand il paroît disposé à jetter, il faut lui faire un breuvage avec eau de scabieuse, scorsonere, chardon béni, rose & chicorée amére & vin blanc, de chaque un demi-septier; y délayer une once de confection hyacinte & le lui faire avaler, après l'avoir laissé cinq heures au filet, & l'y laissant autant de tems après; ou bien on lui fait un autre breuvage, avec la poudre cordiale, dont il a été parlé ci-devant.

En le débridant donnez-lui du son moüillé d'eau chaude, & le faites boire tiéde & à l'eau blanche.

Donnez-lui matin, & soir le lavement émollient, décrit à la maladie du Feu, & lui seringuez plusieurs fois par jour dans les nazeaux de l'eau-de-vie batue avec huile d'olive; ou bien enduisez d'huile de laurier, une plume d'oye; saupoudrez le tout de tabac ou de poivre, & le mettez dans le nez du Cheval, ayant soin d'atacher ce plumeau au licol

avec un fil; mettez le Cheval au maſtigadour pendant deux heures, & réïterez le lendemain. Le troiſiéme jour au lieu de poivre ou de tabac, uſez d'ellebore en poudre, juſqu'à ce qu'il ceſſe de jetter. Il eſt bon encor de lui faire recevoir la fumée de quelques grains de geniévre jettez ſur un réchaut de feu.

Si la tumeur ſous la gorge eſt ſi conſidérable qu'elle paroiſſe plûtôt diſpoſée à ſupurer qu'à ſe dégorger par les nazeaux, frotez-la tous les jours avec parties égales d'huile de laurier & de beure frais & le double d'altheâ, mêlez à froid. Tenez le Cheval couvert & chaudement, & envelopez-lui la gorge avec une peau de mouton la laine en dedans, pour achever de digerer & d'évacuer l'humeur qui cauſe cette maladie, & dont le moindre reſte eſt un levain qui produit par la ſuite une fauſſe gourme, non moins dificile à guérir que la gourme ſimple.

Si la tumeur ne paroît pas diſpoſée à bien ſupurer, prenez un verre d'huile d'olive commune, deux onces d'huile de laurier, deux onces de beure frais, & la groſſeur d'une petite noix de poivre, & plein la coquille d'un œuf de vinaigre. Faites fondre le beure avec les huiles; quand le tout eſt fondu, jettez le poivre, &c. & faites avaler le tout tiéde par les nazeaux au Cheval. Ce remède peut cauſer des batemens de flancs, mais qui ſe diſſipent au moyen de lavemens émollients, que l'on réïterera deux fois par jour: ce remède eſt ſi éficace qu'il guériroit une morve commençante, c'eſt pourquoi on le donne dans la gourme, ou fauſſe gourme: quand on a le moindre ſoupçon de morve, on peut réïtérer ce remède juſqu'à quatre fois, laiſſant quatre jours d'intervalle entre chaque priſe.

Quand un Cheval jette beaucoup, & qu'à cela près il boit & mange bien, & que l'on ſoupçonne la morve, donnez-lui cinq à ſix fois, de cinq en cinq jours, deux onces d'huile d'aſpic pure.

Pour faire jetter facilement & en peu de jours, un Cheval qui a peine à jetter par les nazeaux, ſoit dans la gourme, ſoit dans la fauſſe gourme, on lui fait prendre dans ſon ordinaire, compoſé de moitié avoine & moitié ſon, matin & ſoir, une bonne pincée d'une poudre compoſée de graine de paradis; graine de laurier; ſoufre vif, de chaque demi-once; le tout pulveriſé enſemble, & paſſé dans un tamis.

De la fauſſe Gourme.

Cette maladie eſt alors beaucoup plus conſidérable qu'auparavant, d'autant qu'aux accidens décrits dans la gourme, ſe joignent la fiévre, une dificulté de reſpirer, & de grands batemens de flanc, par où commence cette maladie, & par où on la diſtingue de la morve. Mais le Cheval n'en eſt pas moins en danger, ſur tout quand il vient de nouveau à jetter par le nez; car dans cet âge avancé, la dépuration ne s'y fait plus avec tant d'aiſance, & l'on aura beaucoup plus de reſſource dans la ſupuration, en ce que la tumeur, à cet âge, n'eſt pas toujours ſous la ganache, mais quelquefois à la partie externe de l'os de la ganache, au même endroit où viennent les avives.

Quand il n'y a point de tumeur sous la ganache, le Cheval en est beaucoup plus malade, toute l'humeur étant obligée de sortir par le nez; l'on observe encor que cette humeur est plus jaune que dans la gourme, ce qui ne sert pas peu à les distinguer.

Il faut dans cette maladie, user de beaucoup plus de lavemens que dans la précédente, & beaucoup plus longtems; ensuite user des eaux cordiales ci-devant prescrites, s'il peut lever la tête; & procurer, s'il se peut, une loüable supuration, pour mettre le Cheval en fureté.

Du Rûme ou *Morfondement*

Ce que l'on apelle *Rûme* dans les hommes, s'apelle *Morfondement* parmi les Chevaux, le terme de Rûme n'y étant point en usage. Cette maladie a ses accidens, tellement semblables aux précédentes, qu'on ne la peut aisément distinguer; car le Cheval paroît triste, & dégoûté; tousse; jette aussi par les nazeaux une pituite âcre, gluante, blanche, ou verte; & a les glandes engorgées sous la ganache, aussi-bien que dans les maux dont nous venons de parler. Il s'y joint quelquefois une fiévre assez violente; la respiration s'embarrasse; & il paroît en grand danger de sufoquer. On la distingue pourtant en ce que le gosier devient dur & sec au toucher. Cette maladie ne laisse pas d'être périlleuse & quelquefois longue.

Elle peut dégénerer en mal de Cerf, & le col devient roide & les dens serrées de façon, qu'il n'est point de force qui puisse ouvrir la bouche du Cheval, comme on le verra, quand nous parlerons du mal de Cerf.

Il faut donc aussi-tôt qu'on s'aperçoit de la tumeur sous la ganache, la lui froter avec quelque onguent qui l'éxcite à jetter; en voici un dont on peut se servir.

Prenez huile d'olive, huile de laurier, beure frais, de chaque une once; onguent d'altheâ deux onces mêlez à froid en consistence d'onguent; s'il y a fiévre, donnez le breuvage décrit à la gourme, avec les mêmes précautions, & lui donnez en le débridant, du son moüillé d'eau chaude, & qu'il boive aussi à l'eau blanche chaude.

Donnez aussi des lavemens émollients chaque jour, quoique plusieurs personnes qui se mêlent de Chevaux, craignent de leur en donner dans le morfondement; car l'expérience nous convainc qu'ils y font bien, & la raison nous en persuade: servez-vous de la description émolliente donnée à la maladie du Feu.

S'il n'y a point de fiévre, donnez-lui une prise de la poudre cordiale décrite aussi au Feu.

De la Morve

Nous mettons la Morve à la suite de ces maladies, parce qu'elle leur succède quelquefois, quand elles ont été négligées ou maltraitées, & que les symptômes en sont fort semblables. Cette maladie a beaucoup de raport à celle que l'on nomme pulmonie ou phtysie dans les hommes;

car à la toux près, que les Chevaux n'ont point ordinairement dans ce mal, le siége de cette maladie paroît être un ulcére dans le poumon, quoiqu'on trouve dans cette maladie des ulcéres, dans d'autres parties, comme le foie, la rate, les reins.

Cette maladie se reconnoît à un écoulement, qui se fait par les nazeaux, d'une humeur visqueuse, tantôt blanche, tantôt rousse, d'autrefois jaune ou verdâtre : joignez à ce signe, l'engorgement des glandes sous la ganache, lesquelles deviennent douloureuses & adhérentes à l'os. Quand même elles ne seroient pas adhérentes, si elles sont douloureuses, c'est un grand préjugé de morve.

On remarque communément que dans la morve, les Chevaux ne jettent que d'un côté, & que dans le morfondement, ils jettent des deux.

L'on fait encore une épreuve, c'est de mettre la tête du Cheval sur un sceau plein d'eau claire, & de broüiller l'humeur qui coule par le nez du Cheval. Si cette mucosité ou morve se précipite au fond, comptez que c'est du pus; si elle surnage, il y a lieu de croire que ce n'est qu'une lymphe épaissie ; quelquefois même on y remarque quelque trace de sang: Quand vous voyez ce signe, comptez la maladie pour incurable.

On connoît encore qu'un Cheval est morveux par cette épreuve : on trempe dans de fort vinaigre, un morceau de linge ou un plumaceau, qu'on lui fourre dans les nazeaux; s'il s'ébroue (c'est l'éternuement du Cheval) il n'est point morveux, du moins confirmé; car il ne pouroit faire un mouvement si violent, s'il y avoit ulcére dans les nazeaux ; S'il ne s'ébroue point par conséquent, on le regarde comme morveux.

Cette maladie est périlleuse pour le Cheval, mais elle est encore très dangereuse dans une écurie, & se communique aisément, même par l'air que les Chevaux respirent. Ainsi la premiere chose que l'on doit faire, est de séparer des autres, un Cheval ateint de cette maladie, ensuite vous lui ferez prendre le remède suivant en breuvage.

Prenez trois têtes d'ail, une poignée de graine de geniévre, un demi-verre de suc de bryone ; pilez le tout ensemble; prenez outre cela poivre batu & gingembre en poudre, de chaque une once; canelle & clou de gérofle batu, de chaque une once & demie; & deux cueillerées de bon miel; mettez infuser le tout dans une pinte de vin blanc, & passez la liqueur. Faites infuser d'un autre côté, une demi-once de bon tabac dans un verre de vin blanc, passez & mêlez les deux infusions, que vous ferez prendre au Cheval, ayant soin de le mener immédiatement après au trot & au galop, pendant un quart d'heure. Il faut qu'il soit deux bonnes heures devant & autant après sans manger ni boire. Il faut aussi le faire bien couvrir. Ce remède est violent, & le Cheval en est à l'extrêmité; c'est pourquoi on ne le donne, que quand la morve est bien mauvaise. On s'en sert aussi pour le farcin.

En voici un autre qui est plus doux; prenez deux onces de Mercure coulant, que vous faites amalgamer avec sufisante quantité de fleur de

soufre, dont on fait des pillules avec du beurre. Au bout de huit jours, donnez-lui de nouvelles pillules, & ainsi de huitaine en huitaine.

Ou bien donnez-lui chopine de vin émétique de deux jours l'un, pendant quinze jours; mais malgré tous ces remèdes, tenez le mal pour incurable, quelque peu invéteré qu'il soit.

Du Lampas ou *Féve.*

Le Lampas est une tumeur de la grosseur d'une noisette, qui se forme à l'extrêmité antérieure de la machoire supérieure, proche des pinces: & quelquefois la chair surpasse d'un demi-doit la hauteur des dens. Cette grosseur cause de la douleur au Cheval en mangeant, particulierement lorsqu'il mange du grain. Comme ce mal ne s'en va pas de soi-même, on est obligé d'ôter la féve, même aux jeunes Chevaux, quoique les dens de lait ne soient pas encore tombées. Cela se pratique avec un fer rouge fait exprès pour cet usage, lequel est plat par le bout, & large comme une pièce de douze sols. On a soin de lui mettre auparavant dans la bouche un pas-d'âne, envelopé dans du linge, pour lui tenir la bouche ouverte, de crainte de le blesser. Il faut beaucoup d'adresse dans le Maréchal qui fait cette opération, premierement pour la faire en une aplication du fer chaud; secondement pour ne pas cautériser jusqu'à l'os; ce qui arive quand on y revient à deux fois.

Quand les dens de lait sont tombées, on fait cette opération encore plus hardiment.

L'opération étant faite, il faut que le Cheval ne mange que du son moüillé pendant quelques jours; & s'il ne recouvre point l'apétit, il faut lui laver la bouche avec un linge trempé dans du vinaigre, dans lequel on aura broyé deux ou trois têtes d'ail, avec une petite poignée de sel: ce linge s'atache au bout d'un bâton.

Quoique cette incommodité ne passe pas pour maladie, il en peut cependant ariver de mauvaises suites, parce que le Cheval ne pouvant ni boire ni manger, il tombe malade de foiblesse.

Barbillons.

On apelle barbillons de petites excroissances charnues, qui ont la figure de petites nageoires, situées à deux doits au dessus & à côté des crocs d'en bas; ce mal empêche un Cheval de boire, & par conséquent de manger. La guérison de ce mal dépend de l'adresse d'un Maréchal à introduire des ciseaux longs sous la langue du Cheval, & à emporter d'un seul coup cette excroissance à droite & à gauche successivement; ce qui se fait par le moyen d'un pas-d'âne, comme pour ôter la féve. On tire la langue, & on prend garde que le Cheval ne retire la tête, parce qu'il pouroit ariver, que la langue resteroit dans la main, sur tout si le Cheval est vif & peureux; car il n'y a point d'animal auquel la langue tienne moins. Après lui avoir coupé les barbillons, il sera bon de lui donner un coup de corne, & de lui laver la bouche avec du sel, de l'ail & du vinaigre pour le remettre en apétit.

Cirons.

Il vient à la bouche des Chevaux une incommodité qu'on apelle *Cirons:* ce ſont de petits boutons blancs qui viennent au dedans des lèvres, ſupérieure & inférieure, & qui paſſent la premiere peau. Pour les ôter, il faut ſe ſervir d'un clou de fer à cheval, ou d'un autre inſtrument ſemblable, pourvu qu'il ne ſoit pas trop tranchant, & prendre avec la main les lèvres l'une après l'autre, comme ſi on vouloit les retourner: Enſuite on découpe la premiere peau à l'endroit des cirons, en cicatriſant la chair; après quoi on donne un coup de corne au Cheval, on lui lave la bouche comme ci-deſſus, & on le met au ſon moüillé pendant deux ou trois jours.

Des Surdens.

L'on apelle *Surdens*, des dens machelieres inégales, & qui s'uſent plus d'un côté que de l'autre; ce qui fait que ne portant point également l'une ſur l'autre, le Cheval ne peut pas bien broyer les alimens, dont une partie retombe de la bouche. Quelquefois ces ſurdens deviennent ſi longues & ſi pointues, qu'elles bleſſent le palais & les gencives.

Le remède eſt de renverſer le Cheval par terre, ſi l'on n'a point de Travail; de lui mettre un pas-d'âne dans la bouche; de lui caſſer avec un gouge & un grand fer, qui ſert de marteau, cette excroiſſance oſſeuſe, ou du moins l'évuider, s'il ſe peut; & lui faire ronger le careau enſuite, pour unir les aſpéritez de la dent caſſée.

Quelques uns prétendent même que cette opération de faire ronger le careau ſufit pour unir les dens. Le careau eſt une groſſe lime quarée, qu'on met dans la bouche du Cheval entre les groſſes dens, pour la lui faire mâcher, pendant un quart d'heure, au moyen de quoi ces ſurdens deviennent égales aux autres dens.

Il arive quelquefois aux premieres dens au deſſus des crochets, qu'elles s'allongent conſidérablement, & reſſemblent à des dens de Loup: On les coupe avec des triquoiſes.

La même choſe arive aux crochets, mais plus communément à ceux d'en bas; on eſt obligé de les rogner de même.

Des Barres & de la Langle bleſſées.

Les barres peuvent être bleſſées, non-ſeulement lorſqu'on eſt obligé de ſe ſervir du pas-d'âne, dont nous avons parlé dans l'opération précédente; mais un Cavalier qui a la main dure, un mors trop rude, & un coup porté par accident ſur le mors ou ſur les barres mêmes, peuvent y faire des écorchures, des bleſſures, & entamer juſqu'à l'os, & en faire ſauter des eſquilles. On peut juger par la cauſe de l'accident, combien la plaie eſt conſidérable. Si la cauſe n'en eſt pas connue, il faut éxaminer s'il n'y a point de pouriture & de puanteur dans la plaie, ce qui en fait un ulcére. Cela ſe connoît facilement en portant le doit dans la plaie, & de-là au nez. Il faut chercher auſſi s'il n'y a point d'eſquille enlevée ou éclatée. Lorſque l'os paroît ſain & entier, & qu'il n'y

a point de puanteur, il faut se servir de billots de miel, qui se font de cette maniere. On prend un linge, qu'on étend sur une table, & que l'on couvre de miel, après quoi on le roule, de façon qu'il fasse à peu près la grosseur du poignet. Ensuite on met ce rouleau dans la bouche du Cheval, & on l'y arête par le moyen d'une corde atachée aux deux bouts du rouleau, & qu'on passe par dessus la tête du Cheval comme une bride : s'il y a pouriture ou quelque chose d'éclaté, il faut y mettre du sucre candi en poudre, ou du sucre commun.

Quant à la langue, si elle se trouve blessée, le repos & un mors plus doux, en cas que l'on soit obligé de s'en servir précipitamment, la rétabliront en la frotant avec du miel rosat.

Si la bouche étoit fort échaufée, on pouroit piler de l'éclaire avec du verjus & un peu de sel, avec quelques goutes d'huile, & en froter la bouche. Quand il vient sur la langue un limon épais, que l'on apelle communément *Chancre*, on la frote avec poivre, sel & vinaigre.

Du Pissanesse ou *Pinsanesse.*

On trouve dans quelques Auteurs une maladie qui est peu commune dans ces Pays, puisque non-seulement nous ne l'avons jamais vue, mais des Maréchaux, pendant plus de cinquante années d'expérience, n'en ont jamais entendu parler. C'est une maladie de l'avant-main, comme de l'arriere-main. Elle commence par une démangeaison considérable sous le pied ; & le Cheval ne pouvant se dispenser d'y porter la dent, & même la langue, ce mal se communique avec une telle subtilité, qu'il en perd l'apétit sur le champ. La langue lui devient toute noire, & tombe en vingt-quatre heures. Nous ne sommes point garants de ces faits ; mais nous les trouvons raportez par divers Auteurs qui donnent, comme de concert, le même remède pour ce mal. C'est de saigner d'abord le Cheval à la pince du pied malade, puis lui laver la langue avec sel & verjus ; & enfin le saigner de la langue ; & ils assurent que le Cheval guérira miraculeusement.

Du Tic.

Il y a deux sortes de Tics ; l'un est naturel, & l'autre provient d'une mauvaise habitude.

Le tic naturel, ou qui vient de naissance, est un mouvement involontaire des muscles de certaines parties, comme des yeux, de la machoire, ou du col, lesquels agissants sans le consentement de l'animal ; lui font faire des mouvemens, qu'il n'est pas le maître d'empêcher. L'on voit des hommes sujets à cette premiere espèce de tic ; mais elle est sans remède.

La seconde espèce de tic, est une mauvaise habitude que les Chevaux contractent. Parmi une infinité de ces mauvaises habitudes, qu'il seroit trop long de raporter, la plus commune, est de ronger la mangeoire ; & comme les uns la rongent plus volontiers avec la machoire supérieure, les autres avec l'inférieure, c'est ce qui fait que les uns ont

les dens d'en haut plûtôt usées, les autres celles d'en bas. Ce défaut vient de ce que les Chevaux étant jeunes, & sentant du mal aux dens, qui percent les gencives, ils se sont acoutumez à ronger le bord de l'auge, pour faire passer cette démangeaison; ou bien ils contractent ce défaut, pour l'avoir vu faire à d'autres. Il résulte beaucoup d'inconvéniens de cette habitude. Le premier, est qu'ils perdent une grande partie de leur avoine. Le second, est qu'ils prennent beaucoup de vents, ce qui non-seulement les fait roter continuellement, chose très désagréable à entendre, mais encore leur donne souvent des tranchées, dont ils peuvent mourir. Il en est qui rongent continuellement leur longe & la coupent; à ceux-là il sufit de leur mettre une chaine. D'autres mordent tout ce qui se présente à eux; ceux-là sont les plus dangereux, & la corection leur est nécessaire. Pour ceux qui tiquent sur l'auge, on la frote avec du fiel, ou de la fiente; ou bien on y met des lames de cuivre ou de fer; mais le plus sur est de leur donner leur avoine dans un sac, & de les atacher court & haut à un anneau de chaque côté.

Du mal de Cerf.

Cette maladie est une espèce de rumatisme universel, qui tient le corps roide dans toute son étendue; mais particulierement le col & les machoires, de sorte que le Cheval ne peut manger, & est autant en danger de mourir de la faim que de son mal. Dans cette maladie il tourne les yeux par un mouvement convulsif, comme s'il aloit mourir, de sorte qu'on n'en voit que le blanc; & il a par intervalle des batemens de cœur & de flancs si grands, qu'on croiroit qu'il va mourir. En maniant le col on le sent roide & tendu, & la peau aride. La fiévre acompagne cette maladie, qui est souvent mortelle, & demande un promt secours.

Il faut donc le saigner promtement à la veine du col, & réïtérer la saignée pendant douze à quinze heures, d'heure en heure, ou au moins de deux heures en deux heures, n'en tirant qu'un verre environ à chaque fois; donnez au Cheval des lavemens émolliens tous les jours, & frotez-lui la machoire & le col, si le mal ne le tient que dans ces parties, avec une composition de moitié eau-de-vie & moitié huile de laurier, & autant d'onguent d'altheâ.

Mais si le Cheval en est ataqué par tout le corps, trempez un drap dans de l'eau-de-vie, ou si le Cheval n'en vaut pas la peine, dans de la lie de vin chaude, & lui en envelopez tout le corps, après le lui avoir froté avec la composition précédente, & le couvrez bien.

Si le Cheval n'a point de fiévre, donnez-lui le quatriéme jour de la maladie, le matin à jeun, une prise de poudre cordiale & le faites boire à l'eau panée.

Et au cas que le Cheval eût la fiévre, donnez-lui le breuvage d'eaux cordiales, & le soir un lavement.

Lorsque le Cheval commencera à fianter des matieres liées & épaisses, cessez breuvage, poudre & lavement, & le mettez à l'usage d'une boüil-

lie faite avec de la farine d'orge, & de l'eau bien cuite & bien claire; donnez-lui en une pinte, & prenez garde qu'il ne perde haleine en l'avalant.

Il ne faut pas oublier le feu dans cette maladie. On passe un bouton de feu sur le haut de la nuque, près du toupet, avec un fer gros comme le doit, & de la longueur du doit, on y fait entrer un plumaceau enduit d'un liniment, fait avec une once d'huile de thérébentine & une cuillerée de verd de gris en poudre; vous en passerez une couple au dessus des oreilles; mais à ceux-là on y passe un séton enduit du même liniment, ou de supuratif, ou de quelqu'autre digestif.

Si le train de derriere est entrepris, passez au troisiéme nœud de la queue en remontant, un bouton de feu, & y mettez un plumaceau enduit du même onguent.

Si les machoires se serrent trop, mettez-lui un billot gros comme le poignet, envelopé d'un linge chargé de miel pour lui faire ouvrir la bouche avant qu'elle soit tout-à-fait serrée, & pour lui mettre de tems à autre la machoire en mouvement, jusqu'à ce qu'il mange.

Vous pouvez, pour lui froter les machoires; vous servir de l'onguent pour la nerf-foulure, ou onguent des nerfs, dont voici la description.

Maniere de faire l'Onguent des Nerfs.

Prenez des fleurs de romarin, de lavande, de millepertuis, de camomille & de mélilot, de chaque une poignée, & les mettez dans un grand matras; versez dessus une pinte d'esprit de vin bien rectifié; mettez par dessus un vaisseau de rencontre, que vous luterez bien; puis vous mettrez votre matras au bain-marie, ou sur du sable chaud, & l'y laisserez vingt-quatre heures, remüant de tems en tems, pour en faciliter la teinture; prenez d'autre part chamœpitis, marjolaine, romarin, menthe, ruë, lavande, de chaque une poignée; geniévre verd, deux onces; baies de laurier, racine de piréthre & mastic, de chaque une once; benjoin, demi-once; castoreum & camfre, de chaque trois gros; pilez chacune de ces drogues séparément & les mettez ensemble dans un nouveau matras luté de même que le premier, avec son vaisseau de rencontre sur un bain de sable, ou bain-marie, & le laissez vingt-quatre heures de même, remüant de tems à autre pour en tirer une forte teinture. Au bout de vingt-quatre heures, mêlez dans un troisiéme matras vos deux teintures que vous verserez par inclination, & y ajoûterez une livre de savon marbré, coupé bien menu; couvrez d'un vaisseau de rencontre, lutez & mettez de nouveau à un bain de sable ou bain-marie, remüant de tems en tems, jusqu'à ce que le savon étant parfaitement dissout, le tout soit en consistence d'onguent. Cet onguent est excellent, non-seulement pour les nerf-ferrures de vieil, pour les entorces & foulures, mais encore pour les efforts d'épaule & de hanches.

Du Vertigo.

Le Vertigo est aux Chevaux ce que l'on apelle aux hommes *Délire*,

ou *Phrénésie*, ou *Transport*; il en est aux uns comme aux autres, de deux espèces, l'un tranquile & l'autre furieux.

Dans le premier, le Cheval met la tête entre les jambes, va toujours droit devant lui, sans se détourner. Il paroît avoir les yeux renversez, & va donner de la tête au mur, parce qu'il ne voit pas, & même se laisse tomber fort rudement par terre dans son étourdissement.

Cette maladie se traite à peu près comme la précédente; on saigne le Cheval de trois en trois heures; on lui met de même des boutons de feu; ensuite on lui aplique une peau de mouton toute chaude sur la tête; on le frote avec les mêmes onctions; & on lui donne les mêmes poudres cordiales.

Le Vertigo furieux est une espèce de rage; & l'on ne peut aprocher du Cheval sans beaucoup de péril; il ne veut ni boire, ni manger; il se débat; il se frape la tête contre les murs, & paroît comme désésperé; quand il s'échape il cause de terribles désordres. Des Auteurs prétendent que ce vertige vient d'un ver qui prend naissance dans la queue, & qui monte toujours le long de l'épine du dos jusqu'à la tête, où étant parvenu il cause tous ces ravages, lorsqu'il vient à toucher la dure-mere; mais cela n'a pas d'aparence; & les maladies qui ataquent le genre nerveux, sont capables de produire cet effet. Il est assez inutile de donner des remèdes pour ce mal, parce qu'on ne peut aprocher du Cheval; cependant si on le pouvoit, la saignée jusqu'à défaillance, les lavemens rafraichissans & purgatifs, & les onctions précédentes, y pouroient donner du soulagement.

Du mal de Taupe.

Ce mal vient aux Chevaux qui tirent au collier, préférablement aux Chevaux de selle ou de harnois: il vient sur le sommet de la tête, entre les deux oreilles. Les autres Chevaux peuvent pourtant gagner ce mal, lorsqu'ils tirent trop au licol, ou lorsqu'ils ont reçu quelque coup violent; ou bien quand ils ont été trop longtems exposez au soleil, comme il arive au piquet à l'armée. Cette tumeur excède quelquefois la grosseur du poing & est remplie de sang extravasé ou d'eaux rousses; s'étend tout du long de la criniere, & gagne beaucoup de terrain en peu de tems. Il faut commencer par saigner promtement le Cheval, pour empêcher que le dépôt n'augmente, & réïterer même la saignée; puis raser le poil & mettre dessus toute la tumeur une charge avec poix, thérébentine, farine, sain-doux, huile de laurier, & vieux oing; ou bien on se sert de l'onguent de Montpelier. On purge, après quelques jours, le Cheval, & on réïtere la purgation de tems en tems; car ces maux sont longs, & on en a vu durer plus de six mois.

Outre la charge que l'on aplique sur la tumeur, on y passe encore au travers un bouton de feu de la grosseur du petit doit, qui perce d'outre en outre, & ensuite un séton chargé d'un bon digestif, comme de supuratif, thérébentine & jaune d'œufs cruds; le lendemain on bassine la place avec de l'eau tiéde; & l'on frote avec une teinture d'aloës, qui se

fait, en mettant diſſoudre de l'aloës dans de l'eau-de-vie; ou bien au défaut de cette teinture, uſez d'oxycrat tiéde. Il faut prendre garde que le Cheval ne s'écorche en ſe frotant; puis on jette deſſus la plaie de l'os de ſéche en poudre, ou de la colofane, ou des os calcinez, ou de la ſavate brûlée; ou bien on ſe ſert d'Egyptiac.

Tumeurs & bleſſures ſur le Garrot.

L'une & l'autre viennent ou de coups, ou de morſures de Chevaux entr'eux, ou plus ſouvent, de ce que la ſelle, dont les arçons ſont entr'ouverts, a porté deſſus, ou le couſſin du harnois. Quand ce mal eſt négligé, de ſimple plaie il devient ulcére.

Si c'eſt une ſimple foulure ſur le garrot ſans écorchure, & qu'il n'y ait pas lieu de ſoupçonner une extravaſation de ſang, on met deſſus un liniment d'huile de laurier, altheâ, & eau-de-vie, avec l'eſſence de thérébentine & le baſilicum.

Mais s'il y avoit ulcére, & qu'il fût invéteré, on fait deſſus une inciſion cruciale: c'eſt-à-dire, qu'on donne un égoût de chaque côté à l'ulcére, & par deſſus on fait une inciſion longitudinale; puis on prend urine d'homme, deux pintes; ſel, un literon; alun pilé, quatre onces; on met le tout dans un grand poëlon, qui tienne au moins quatre ou cinq pintes, parce que la liqueur monte beaucoup ſur le feu, & l'on remue toujours avec une petite cuillere de bois; on prend de cette liqueur pendant qu'elle bout, & avec la cuillere de bois, on en verſe toute boüillante dans le garrot; on réïtere le lendemain & on laiſſe la plaie ſept à huit jours ſans y toucher. Il eſt rare qu'on ſoit obligé d'en venir à une troiſiéme projection, qu'on peut cependant faire, ſi la néceſſité le requiert; mais il ſufira, ſuivant les aparences, de mettre deſſus de l'égyptiac, pour mondifier & ſécher l'ulcére, & empêcher que le Cheval ne ſe frote.

Bien des perſonnes ſe ſervent, pour les ſimples foulures ou écorchures, du lappa major ou bardane, qu'ils apliquent deſſus, ou bien de la morele.

On peut ſe ſervir encore de ce remède, dont nous venons de donner la deſcription, pour les ulcéres & bleſſures ſur le rognon.

De l'effort d'Epaule, ou *du Cheval entr'ouvert* ou *faux Ecart.*

Quelques perſonnes ſe trompent ſouvent à cette maladie, quand ils ne ſont pas inſtruits de ſa cauſe, en traitant dans le pied un mal qui a ſa ſource plus haut; comme ils voyent un Cheval boiter, ils paſſent pluſieurs jours à y mettre diverſes charges, remolades, &c. puis parlent de le deſſoler; & au bout de pluſieurs ſemaines, s'aviſent enfin que le mal pouroit bien être dans l'épaule. C'eſt pourquoi, lorſque l'on voit un Cheval boiter, il eſt d'une très grande importance de chercher quelle en eſt la cauſe; car il y en a une infinité qui peuvent ocaſionner cet accident. Un clou de rue, un chicot, un morceau de verre ou de grès qui aura percé la ſole, & même le petit pied, une ateinte que le Cheval ſe

ſera donnée en courant ou qu'il aura reçue; toutes les maladies de jambe & de pied, dont nous parlerons dans la ſuite & pluſieurs autres, ſans compter le mal d'épaule, peuvent le faire boiter.

Voici les ſignes les plus ordinaires pour reconnoitre ce dernier, lorſque l'on n'a point été témoin de l'accident. Premierement, voyant le Cheval ne s'apuyer bien que ſur trois jambes, il faut éxaminer le pied qu'il lève, la fourchette & la ſole; & faire lever le fer, pour voir s'il ne cacheroit point le mal, ou s'il ne le cauſeroit pas lui-même par être trop ſerré, ou par quelque clou qui ſerreroit trop la veine, ou le petit pied, &c. puis avec des triquoiſes, on pince la ſole & le ſabot tout au tour, après avoir fait parer le pied. Si le Cheval ne feint point à toutes ces épreuves, on éxamine le paturon & le boulet; on voit s'il n'y a point d'entorce; on paſſe la main le long du nerf en remontant vers l'épaule, & ne trouvant mal ni douleur juſques-là, on la frote un peu rudement, en preſſant avec la main. Le Cheval poura alors témoigner quelque douleur, d'où on conjecturera que cette partie eſt le ſiége du mal. On a coutume de faire promener un Cheval un eſpace de tems un peu conſidérable, quand il paroît boiter, pour l'échaufer, & lui dénoüer les épaules: s'il arive qu'après cet éxercice il ne boite plus, on en conclut que le mal étoit dans l'épaule, & cela eſt vrai. Mais s'il boite plus fort, il ne faut pas conclure que le mal ſoit dans le pied néceſſairement. Cela arive cependant d'ordinaire; mais quand le mal d'épaule eſt un peu conſidérable, il ne fait qu'augmenter par cet éxercice, & fait boiter le Cheval tout bas, auſſi-bien que s'il avoit mal au pied.

La plus ſure maniere pour connoitre le mal d'épaule, c'eſt de faire troter le Cheval en main quelque pas, & d'éxaminer comme il porte toute la jambe malade, ſi au lieu de porter toute la jambe ſur une ligne droite en avant, il prend un cercle pour y ariver, ce mouvement, qui s'apelle *Faucher*, eſt le ſigne le plus certain, que le mal eſt dans l'épaule, & ſi l'on éxamine bien le Cheval, on le reconnoitra infailliblement peu ou beaucoup, en cas qu'il ſoit ateint de ce mal; & de plus il traine la pince, comme s'il étoit débouleté, quand il marche; & quand il eſt repoſé, il a toujours la jambe malade en l'air & en avant.

Cet accident arive ſouvent pour une chute ou pour un éffort que le Cheval a fait, pour ſe retenir & empêcher la chute. Dans cet effort, il met en contraction les muſcles extérieurs de l'omoplate & l'épaule & écarte ainſi des côtes, les os de l'épaule, qui doivent y être unis. Par cet écart, il ſe déchire des parties fibreuſes, qui laiſſent ſuinter des goutes de limphe & de ſéroſité, leſquelles forment des bouteilles d'eau, qui devenues, par leur extravaſion, corps étrangers, incommodent conſidérablement le Cheval & empêchent la reünion de ces parties, & même y atirent une fluxion de nouvelles humeurs.

Il faut donc commencer par ſaigner le Cheval à l'ars; recevoir ſon ſang dans un vaiſſeau, & le remuer avec la main, de peur qu'il ne ſe grumele, y mêler un demi-ſeptier d'eau-de-vie, & en faire une charge ſur l'épaule.

Si c'eſt un Cheval de prix, au lieu de ſon ſang, mêlez avec de l'eau-de-vie du baume ardent; ou bien mêlez parties égales d'eſſence de thérébentine, d'eau-de-vie & d'huile d'aſpic.

Si ces remèdes ne ſufiſent point, vous réïtererez la ſaignée & vous paſſerez un ſéton au dedans de l'épaule du Cheval & non au palleron; & & le ſuſpendrez ou le retiendrez au ratelier, de façon qu'il ne puiſſe ſe coucher de quinze jours, afin que les humeurs, que le ſéton ou l'ortie fera ſortir, puiſſent avoir leur écoulement. Le Cheval étant obligé de demeurer longtems ſur ſes jambes courroit riſque de devenir forbu, ſi l'on n'avoit ſoin de le ſaigner de tems en tems.

On peut, au lieu du ſéton ou de l'ortie, apliquer une roue de feu ſur la noix (on apelle la noix le joint de l'humerus avec l'omoplate.) Il y a un inconvénient, c'eſt que le Cheval en demeure marqué toute la vie, mais auſſi ce remède eſt plus éficace que le ſéton.

De l'Ecorchure entre les Ars, ou *du Cheval frayé entre les Ars.*

On apelle un Cheval frayé entre les ars, lorſqu'il eſt écorché dans le pli de cette partie. Ces deux termes ſignifient la même choſe; cet accident, qui eſt fort leger, arive quand un Palfrenier n'a pas ſoin de nétoyer cette partie, qu'il oublie fort ſouvent; & lorſque le Cheval a le cuir tendre; ou à la ſuite d'un long voyage.

Le remède eſt de prendre parties égales de graiſſe de rognon de mouton & de miel, & d'en faire un onguent à froid, que l'on aplique ſur le mal; & de tenir enſuite la partie nette pour éviter la récidive.

De l'Ancœur, Avant-cœur, ou *Anti-cœur.*

C'eſt une tumeur contre nature, formée par un amas de ſang extravaſé à la partie antérieure du poitrail, qui ſe communique ſouvent ſous le ventre.

Cette tumeur aproche de la nature du bubon peſtilentiel.

La triſteſſe du Cheval, les batemens de cœur, la fiévre ardente & les défaillances, juſqu'à tomber par terre, auſſi-bien que le dégoût univerſel, en ſont les ſimptômes.

Il faut tâcher de faire venir cette matiere à ſupuration. C'eſt pourquoi il faut apliquer ſur la tumeur une charge compoſée avec un litron de farine, une demi-livre de poix noire, autant de poix blanche, demi-livre de thérébentine, un quarteron d'huile de laurier, avec une demi-livre de ſain-doux ou vieux-oing: faites cuire le tout à petit feu, & chargez le Cheval.

On peut ſe ſervir auſſi de l'onguent de Montpelier; mais comme il eſt trop coulant, il faut le corporifier avec ſufiſante quantité de poix.

De la Loupe.

La loupe eſt une tumeur molle & indolente dans ſon commencement, enfermée dans un kiſte ou dans une poche, laquelle groſſit inſenſiblement, & eſt ſituée entre le cuir & les muſcles aux environs des

parties membraneuſes. Ces ſortes de tumeurs renferment ordinairement des humeurs glaireuſes, quelquefois une matiere ſemblable à du plâtre, quelquefois à du ſuif; quelquefois une matiere charnue, & quelquefois d'une autre nature.

Quand cette tumeur roule aiſément ſous la peau, on peut eſpérer de la fondre ou réſoudre; mais quand elle eſt adhérente, cela eſt beaucoup plus dificile. Cette tumeur aporte plus de difformité que d'incommodité réelle, à moins qu'elle ne ſoit ſituée ſur quelque articulation, & que par cette cauſe elle n'empêche l'action & le mouvement.

Les Maréchaux connoiſſent peu cette eſpèce de loupe qui vient indiféremment ſur toutes les parties du corps; mais voici la maladie à laquelle ils donnent ce nom, quoiqu'elle ne ſoit rien moins qu'une loupe.

Il eſt des Chevaux qui ſe couchent en vaches, c'eſt-à-dire, les jambes ſous le corps. Lorſque les éponges du fer ſont trop longues, elles bleſſent le coude & le meurtriſſent ſi conſidérablement, que peu d'heures après on trouve un ékymoſe fort grande, (on apelle *Ekymoſe*, un ſang extravaſé, ou épanché hors des vaiſſeaux) & une tumeur qui ſe voit quelquefois égale en groſſeur à la tête d'un homme; cette loupe eſt fort dangereuſe, & veut un promt ſecours; il faut d'abord déferrer le Cheval, & rogner toutes les éponges, quand on voudra le ferrer de nouveau. Il faut le ſaigner, parce qu'ordinairement dans ce mal, il eſt entrepris de tous ſes membres, & employer les mêmes remèdes que dans l'Avant-cœur.

Si la tumeur eſt trop conſidérable pour eſpérer un bon ſuccès de ces remèdes, & qu'elle paroiſſe remplie d'eau rouſſe ou de pus, mettez une pointe de feu par deſſous pour donner égoût à la partie.

Des Malandres.

C'eſt une eſpèce d'ulcére qui ſe forme au pli du genou en dedans, où la peau ſe trouve fendue & rongée par l'âcreté des humeurs qui en découlent. Ce mal rend quelquefois le Cheval boiteux, ou du moins lui tient la jambe roide au ſortir de l'écurie. Le poil ſe trouve moüillé & hériſſé en cet endroit, & plein d'une ſaleté grenue. Quelquefois il s'y forme une croûte plus ou moins groſſe.

Outre que ce mal n'eſt pas aiſé à guérir, quand on le pouroit faire certainement, il ne faut pas toujours riſquer de le faire ſubitement, parce que les accidens ſeroient pires que le mal; c'eſt pourquoi il faut ſeulement tâcher de l'adoucir & d'en empêcher le progrès.

Il eſt vray que cela ne diminue pas infiniment le prix d'un Cheval; mais il eſt beaucoup mieux qu'il ſoit entiérement ſain.

Il y en a de deux ſortes, il en eſt d'humides, c'eſt-à-dire, qui ſuintent; il en eſt de ſèches, qui ne ſont que des galles, qui renaiſſent perpetuellement.

Pour les humides, on les frote avec de la moutarde commune.

Pour les ſèches, on ſe ſert d'huile batue avec de l'eau.

Du Sur-os, de l'Osselet, & de la Fusée.

Le sur-os est une tumeur dure, calleuse & sans douleur, qui croît sur l'os même du canon, à la partie latérale.

On en distingue trois sortes.

La premiere, est lorsqu'il se trouve seul.

S'il est malheureusement placé dans le genou ou sous le tendon, que l'on apelle en terme de Cavalerie, *Nerf:* il est très mauvais, fait boiter le Cheval, & le rend inhabile au service. S'il est éloigné de l'un & de l'autre, c'est un défaut, mais qui n'empêche pas qu'on ne puisse tirer du service d'un Cheval, à moins que le mal ne s'étende.

La seconde espèce, est le chevillé, c'est lorsque sur la même jambe, il y en a un d'un côté, & l'autre de l'autre, se corespondant si juste, qu'on croiroit l'os traversé d'une cheville osseuse.

La troisiéme, est lorsque deux se trouvent au dessus l'un de l'autre du même côté du canon sur la même ligne, on l'apelle alors *Fusée.*

L'on voit quelquefois à la partie interne & supérieure du canon, un gros sur-os, qui semble s'étendre jusque dans le genou; c'est une dilatation de la partie latérale de la tête, ou extrêmité supérieure du canon. Il n'estropie pas le Cheval comme le sur-os dans le genou; mais il est très dangereux; on l'apelle *Osselet.* Il s'en trouve aussi quelquefois à l'os du pâturon.

Toutes ces maladies viennent souvent au Cheval, pour s'être blessé l'os au travers du périoste. L'os contus recevant de nouveaux sucs nouriciers & ayant perdu son ressort, se dilate & forme cette éminence. Les maladies internes peuvent aussi y contribuer.

Voici la maniere de les traiter. Il faut commencer par raser le poil où est le sur-os; le batre avec un bâton aplati par un côté, afin de le ramollir; ensuite y apliquer le remède suivant.

Prenez mercure deux onces; euforbe trois gros; soufre trois gros, cantarides un gros; réduisez le tout en poudre & l'incorporez avec huile; apliquez-le sur le sur-os & l'y laissez vingt-quatre heures.

Ce remède demande une main légére & habile, parce que si ce caustique, qui est violent, venoit à s'étendre au-delà des limites qui lui doivent être prescrites, il causeroit du dégât & feroit une escare trop considérable.

En voici un autre, qui ne laisse pas de demander beaucoup d'adresse.

On fait boüillir dans un poisson d'huile de noix la grosseur d'un pois de sublimé corrosif. Le Cheval étant tenu ferme, ou placé dans le travail, on trempe dans cette huile boüillante un noüet d'ail, qu'on a auparavant ataché ferme au bout d'un bâton, & on le porte avec quelques goutes d'huile boüillante sur le sur-os, en pesant un peu. On réïtere deux fois de deux jours l'un cet atouchement. Quand l'escare est tombée, on jette dessus de la savate brûlée, ou de la poudre d'huître calcinée, & on recommence le lendemain.

On préfére ordinairement à tous ces remèdes l'étoile de feu; on verra

au Chapitre des Opérations, la maniere de la mettre. On donne à l'osselet, suivant sa grandeur, deux ou trois petites raies de feu. Il est vrai que ce remède ne guérit pas le sur-os; mais comme ce mal n'est dangereux que dans ses suites, il l'empêche de croître, & c'est assez.

A la fusée, une étoile ne sufisant pas, on donne le feu à couleur de cerise en raye ou en fougére. (Voyez le Chapitre des Opérations) & si le nerf étoit adhérent, il n'y auroit pas de danger à le toucher légérement avec le couteau de feu pour le détacher.

Du Nerf féru.

En terme de Cavalerie, le nerf étant un terme consacré pour signifier tendon, il s'ensuit que la nerférure est l'ateinte qu'un Cheval se donne ou reçoit à un des tendons de la jambe. La grandeur de l'ateinte ou du coup, fait juger de la grandeur & de la conséquence du mal.

Il faut froter d'abord avec altheâ & populeum; ensuite apliquer la boüillie suivante, gomeuse & plâtrée.

Prenez de la mie de pain bien broyée; paitrissez-la avec bonne bierre, comme pour en faire du pain; & ensuite la délayez avec de la bierre encore, comme de la boüillie; faites-la cuire, & y ajoûtez la grosseur d'une noix de populeum, & autant d'onguent rosat; étendez ce cataplâme sur du linge blanc de lessive & l'apliquez; mettez par dessus des compresses trempées dans de l'oxycrat chaud; & ayez soin de les imbiber de tems en tems du même oxycrat jusqu'à guérison.

Il y a pourtant des nerférures, que l'on ne peut guérir sans y mettre un feu léger en fougére ou en pate d'oye; & quand le mal dure trop longtems, on prend ce parti.

De l'Entorse, ou *Mémarchure*

L'entorse est une extension violente des tendons & des ligamens qui assemblent les deux os du pâturon avec le canon & le petit pied, quoiqu'il n'y ait point de dislocation, qui est un fait à part. Ce mal peut être très considérable, premierement, par lui-même; mais de plus, parce que ce mal, demandant le repos, le poids du corps du Cheval, qui porte entier sur l'autre jambe, le met en danger de devenir forbu.

S'il y avoit dislocation, c'est-à-dire, que l'os fût dérangé de sa place, & ne roulât plus dans sa cavité ordinaire, le mal seroit si considérable, qu'il seroit inutile de songer à y apliquer des remèdes. Il faudroit plûtôt songer, si faire se pouvoit, à rétablir cette luxation ou dislocation.

La diférence que nous mettons entre l'une & l'autre, est que dans la luxation l'os reste, en partie dans sa cavité, & en est en partie dehors. Celle-ci est plus dangereuse, parce qu'elle tient plus longtems les ligamens tendus dans un état violent; & dans la dislocation, l'os étant sorti entiérement de sa boëte, les ligamens reprennent leur étendue naturelle. Mais toute l'adresse des plus habiles Maréchaux de nos jours, n'a pas encore été jusqu'à ce point de perfection; & ils abandonnent un Che-

val dans cet état. Il faut eſpérer qu'avec le tems, ils imiteront l'heureuſe hardieſſe des Chirurgiens, qui entreprennent avec ſuccès cette opération ſur les hommes.

Les Maréchaux ne remédient donc aux entorſes, que lorſqu'elles ſont de ſimples extenſions ou foulures de tendons ; & leur cure conſiſte dans le moment à laiſſer le Cheval en repos, & à apliquer deſſus des remèdes aſtringens & les repercuſſifs les plus forts, pour le premier apareil, afin de rafermir & reſſerrer les parties qui ont été outrément tendues ; & y empêcher la fluxion des humeurs.

Si ce premier apareil n'emporte pas le mal, il faudra épincer le Cheval, c'eſt-à-dire, le ſaigner en pince ; enſuite froter le boulet avec de l'eau-de-vie & de l'eſſence de thérébentine ; & apliquer deſſus un cataplâme fait avec trois demi-ſeptiers d'urine, un quarteron d'huile d'olive, & un picotin de ſon ; le faire boüillir deux ondées ; & mettre ce cataplâme ſur des étoupes ; l'apliquer chaud ſur le mal ; le laiſſer vingt-quatre heures, & réïterer pendant cinq ou ſix jours.

Si le Cheval ſe trouve ſoulagé, vous le froterez avec de l'eau-de-vie, ou du baume de romarin ; s'il ne va pas mieux, vous froterez la partie avec un demi-ſeptier de baume ardent & autant d'eau-de-vie.

Voici un autre remède ; prenez huile de laurier, eſſence de thérébentine & eau-de-vie, c'eſt une eſpèce de véſicatoire fort doux, que les Maréchaux apellent feu mort, parce qu'il fait tomber le poil ; vous en frotez le boulet une fois, & quand le feu mort a fait ſon effet, on le frote tous les deux jours avec de l'eau vulneraire & du ſavon noir pendant ſix jours, après quoi on l'envoye à l'eau.

Voici encore un remède qui eſt fort aſtrigent & capable de reſſerrer ces parties. Prenez une chopine de vin blanc, une poignée de farine de froment, un quarteron de miel, demi-quarteron de ſain-doux, une poignée de roſes de provins, quatre blancs d'œufs, deux onces de bol d'Arménie, & deux onces de thérébentine ; mettez le tout dans un pot de terre bouché, frémir ſur le feu ; & après jettez-y un demi-ſeptier d'eau-de-vie ; faites un cataplâme ſur des étoupes, l'apliquez tout chaud ſur le boulet, & réïterez juſqu'à guériſon. A chaque fois lavez le mal avec eau-de-vie ou eſprit de vin.

Mais ſouvent après tous ces remèdes on eſt obligé d'en venir au feu, que l'on met en côte de melon ſur le boulet, ou autrement, s'il convient mieux ; & ce dernier remède eſt le plus ſur de tous, mais ſon effet eſt long.

Nous avons parlé dans cet Article d'un remède qui eſt fort uſité pour les Chevaux, & même pour les hommes. C'eſt le baume ardent, qui eſt très aiſé à faire. Mettez demi-once de camfre en poudre dans chopine d'excellent eſprit de vin, mettez-le dans un matras, adaptez-y ſon vaiſſeau de rencontre, & le lutez bien ; mettez-le à un bain-marie, qui ſoit fort chaud ſans boüillir, & y laiſſez circuler la matiere juſqu'à ce que tout le camfre ſoit diſſout. Délutez vos vaiſſeaux, & ajoûtez deux onces d'ambre jaune concaſſé de nouveau, & mettez-le ſur le bain pen-

dant deux fois vingt-quatre heures. On s'en ſert pour la forbure, pour l'encloueure & pour des plaies.

De l'Effort du Genou.

Un Cheval peut ſe donner une entorſe au genou auſſi-bien qu'au boulet, ſoit par une chute, ſoit par une enchevêtrure ou par quelqu'autre accident. Cette entorſe ſe nomme *Effort du genou*; elle ſe traite de même que celle du boulet, parce que c'eſt également une extenſion outrée des tendons & ligamens des os du bras & du canon. Dans ces ſortes d'efforts, pour peu qu'ils ſoient négligez, le genou devient de la groſſeur de la tête d'un homme.

On peut ſe ſervir avec ſuccès de la charge de l'avant-cœur; & en cas d'opiniâtreté, on y met le feu à côte de melon.

Des Jambes foulées, travaillées ou *uſées.*

S'il y a quelque diférence entre ces trois éxpreſſions, qui paroiſſent aſſez indiféremment employées par ceux qui veulent parler d'une jambe fatiguée par un long travail ou par un éxercice violent, cette diférence eſt fort petite. Il paroît cependant que le terme de jambe foulée, ſemble répréſenter plus particuliérement une jambe enflée par un grand & long travail dans les premiers jours ou les premieres heures qui ſuivent immédiatement ce travail. Celui de jambe travaillée, ſignifie une jambe enflée auſſi ou fatiguée; mais cependant en état de rendre encore quelque ſervice, même dans le moment préſent; & celui d'uſée, marque celle qui eſt peu ou point du tout en état de ſervir pour l'inſtant & pour l'avenir, à cauſe du travail paſſé.

Comme ces diférences, ſi l'on veut les admettre, ne ſont que du plus au moins, l'ordre que l'on ſuit dans l'aplication des remèdes s'y trouve conforme, & les remèdes, qui dans le commencement du mal, auroient été ſufiſans pour le guérir, ou en prévenir les conſéquences fâcheuſes, font place à d'autres plus éficaces que les premiers, quoique d'un ſuccès plus incertain. Paradoxe aiſé à comprendre, en faiſant atention, qu'un petit obſtacle ſe lève plus aiſément qu'un grand.

L'enflûre, les tumeurs particulieres, les fentes, les plaies, les ulcéres, la roideur des jointures; en un mot tout ce qui s'éloigne du crayon, que l'on a donné d'une jambe belle & ſaine, dans la premiere Partie, donne à connoître, par le plus ou le moins, juſqu'à quel point une jambe eſt altérée ou uſée.

Il faut apliquer ſur la jambe de bonnes emmiélures, par éxemple, celle-ci. Prenez une pinte de lait & ſufiſante quantité de farine pour faire de la boüillie; un peu avant qu'elle ſoit achevée de cuire, vous y incorporerez demi-livre de cire neuve, autant de thérébentine, autant de poix de Bourgogne, autant de miel, & autant de ſain-doux, que vous aurez auparavant fait fondre dans un vaiſſeau à part à un feu très doux; & vous jetterez le tout dans cette boüillie, après l'avoir bien mêlangé. Vous apliquerez ce remède chaudement une fois par jour.

Enſuite vous uſerez de l'onguent de Montpelier, ou des bains faits avec les herbes aromatiques boüillies dans le vin ou dans la bierre, ou dans la lie de vin. Si ces remèdes ne réüſſiſſent pas, on a recours au feu.

Bleſſure ſur le Boulet.

Nous ne donnerons pas de définition d'une choſe ſur laquelle un ſeul coup d'œil nous en aprend plus que les plus longues deſcriptions ne pouroient faire. Il les faut traiter comme la nerférure, avec l'altheâ, l'onguent roſat & le populeum, &c.

Des Molettes, du Ganglion & de l'Oſſelet du Boulet.

La molette eſt une tumeur tendre & molle de la groſſeur d'une noiſette, quelquefois d'une noix, ſans douleur dans les commencemens, & remplie d'eau, ſituée à la partie latérale du boulet, tant interne qu'externe. Cette tumeur bleſſe le Cheval, ſi elle a quelque adhérence au tendon ou nerf du pied, & pour lors on l'apelle *Molette nerveuſe*, laquelle eſt dangereuſe & eſtropie à la fin le Cheval. Lorſque deux molettes ſe coreſpondent vis-à-vis l'une de l'autre, on leur donne le nom de *Chevillées*.

Le repos ſeul, ou tout au plus quelques legers remèdes emportent une molette ſimple dans ſon commencement.

Il vient au même endroit; ſçavoir, au boulet à droite & à gauche, une tumeur aſſez molle, remplie d'une matiere glaireuſe, & qui aquiert la groſſeur de la moitié d'une noix. Cette humeur glaireuſe paroît être le ſurcroît d'une lymphe gélatineuſe, qu'on nomme *Sinovie*, deſtinée à faciliter le mouvement des articulations. Par la grande fatigue & le long travail, il ſe déchire quelque filet de la membrane, qui doit retenir cette lymphe gélatineuſe dans l'article, & cette humeur glaireuſe venant ainſi à s'extravaſer, forme une tumeur à laquelle dans les hommes, on donne le nom de *Ganglion*.

Cette même partie eſt encore ſujette à une tumeur, qui au premier coup d'œil, a l'aparence de la molette; mais c'eſt un oſſelet, qui a groſſi: il eſt ordinairement ſitué un peu plus bas que la molette; & au lieu que celle-ci ocupe l'eſpace qui reſte vuide entre le tendon ou nerf, & la partie latérale de l'os, ce petit oſſelet ſe trouve ſitué à la partie latérale même.

Rarement l'oſſelet & le ganglionfont-ils boiter.

Comme ces incommoditez naiſſantes déparent plus un Cheval qu'elles ne lui nuiſent réellement, il ſufit d'en empêcher le progrès, ce qui ſe fait en l'envoyant à l'eau & frotant le mal au retour avec de l'eſſence de thérébentine & de l'eau-de-vie. Mais ceci ne ſe doit entendre que d'un Cheval qui n'auroit qu'une molette ſeule, ou auquel elle ne paroitroit que depuis peu de jours; car ſi elles ſont chevillées, ou nerveuſes, c'eſt-à-dire vieilles, ou qu'il y en ait pluſieurs enſemble, il n'en faut point faire l'aquiſition, parce qu'un Cheval moleté ne vaut rien, & eſt bien-tôt entiérement hors de ſervice.

Cependant les gens qui veulent se défaire d'un Cheval, les font disparoitre totalement; & même en vingt-quatre heures ou environ : ils prennent la mie d'un pain sortant du four, la trempent dans de l'esprit de vin, & l'apliquent sur les molettes.

Ou bien on prend une livre de bol, demi-livre de galbanum, & autant de mastic dissouts, en eau-de-vie & vinaigre, & on en frote la partie. Les Marchands de Chevaux se servent de ce dernier remède pour resserrer les jarrets enflez, & c'est un bon astringent; mais son effet n'est pas d'une fort longue durée; ainsi si l'on prétend guérir radicalement le Cheval, il faut employer le feu.

La maniere de quelques-uns qui fendent l'ergot & prétendent tirer les molettes par là, est sans fondement & très dangereuse.

Le ganglion se doit traiter de même : quant à l'osselet, nous avons dit qu'il y falloit mettre le feu, puisque c'est un sur-os.

De la Forme.

La Forme est une tumeur indolente, qui croît jusqu'à une grosseur considérable, située autour & à quelque distance de la couronne sur un des tendons qui s'y trouvent, & qui arête dans cet endroit, & met à son profit le suc nouricier qui devroit passer dans le petit pied & dans la corne, d'où s'ensuit le dessèchement de toute la partie inférieure, lequel estropie à la fin un Cheval.

Ce mal est quelquefois héréditaire. Plus communément il est la suite des efforts violents que le Cheval a faits, ou dans des sauts de force, ou en maniant aux airs, ou dans des voltes extrêmement diligentes, ou dans une course précipitée, ou dans une âge trop tendre.

Ce mal n'est pas commun; mais des Chevaux qu'il ataque, un grand nombre sont estropiez, sur tout lorsque la tumeur se trouve près de la couronne, parce que l'étranglement est plus grand.

Il faut dessoler le Cheval aussi-tôt qu'on s'en aperçoit, & mettre sur la forme deux ou trois raïes de feu, suivant sa grandeur, & toucher de façon que la raïe gagne le sabot, afin qu'il se fasse une avalure pour communiquer la nouriture à la partie inférieure. (On apelle avalure une nouvelle corne.) Sans cette précaution les autres remèdes ne serviroient de rien, ou s'ils soulageoient, ce ne seroit que pour quelques jours.

De l'Ateinte du Javar, de l'Ateinte encornée, du Javar encorné.

Les Chevaux qui vont plusieurs de compagnie, soit à côté, soit à la queue l'un de l'autre, ou alant l'un à l'autre, front contre front, sont sujets à se donner des coups de pied, ou sur les jambes, ou sur les tendons, ou sur les pieds. Ces sortes de coups se nomment *Ateintes.* De la violence de l'ateinte, on juge de la grandeur du mal; car il peut y avoir plaie sans contusion, ou meurtrissure; (ou du moins elle est légére;) & contusion sans plaïe; ou toutes les deux ensemble.

Quand ces sortes d'ateintes sont légéres, le Cheval en guérit bientôt; il n'en est pas de même quand elles sont violentes ou compliquées.

Ces deux premieres eſpèces ou circonſtances diférentes de l'ateinte ſont l'origine de deux maladies très graves.

Quand il y a plaie ſans contuſion, & que cette plaie a été mal ou point panſée, elle devient un ulcére puant & ſordide, auquel on donne le nom d'*Ateinte encornée*, lorſque la matiere eſt tombée dans le ſabot.

Quand il y a contuſion ſans plaie, & que l'on n'y remédie pas à tems, il ſe forme un abſcès ſous le cuir, lequel étant ſitué au milieu de toutes parties nerveuſes & tendineuſes, eſt très douloureux & ſe nomme *Javar*.

Ce javar peut venir cependant d'autres cauſes en maniere de dépôt, comme d'un reſte de gourme, ou pour avoir laiſſé ſéjourner trop longtems des ordures dans le pâturon; car ce lieu eſt le ſiége de cette maladie, depuis & compris la partie ſupérieure du boulet, juſqu'à l'extrémité de la pince.

Ce mal eſt préciſément le même que le panaris ou mal d'avanture aux hommes.

Auſſi en diſtingue-t'-on, comme à ceux-ci, trois ſortes; ſavoir, le ſimple, le nerveux, ou plûtôt le graiſſeux, & celui de la gaine du tendon, auquel on en ajoûte un quatriéme particulier aux Chevaux, mais qui ſe raporte à ce dernier, & ne différe que parce qu'il eſt ſitué ſur le boulet même, mais ataquant toujours le tendon; ſa ſituation le rend plus long à traiter & plus dangereux que les autres.

Cette quatriéme eſpèce n'ataque ordinairement que les jambes de derriere.

Le javar ſimple eſt une tumeur douloureuſe ſituée ſur le pâturon, formée par une humeur âcre & mordicante, qui rarement forme un pus loüable, mais qui heûreuſement eſt contenue entre cuir & chair. Ce ſont des eaux rouſſes qui viennent ſe jetter ſur cette partie, leſquelles cauſent par une longue irritation, un engorgement dans toute la jambe; il faut que ces eaux ſortent avec une eſpèce de petit bourbillon.

Le javar nerveux ou plûtôt le graiſſeux; (car celui-ci n'ataque encore ni nerfs ni tendons, mais ſeulement les graiſſes & le tiſſu cellulaire) eſt plus douloureux que le précédent; mais il en ſort une plus grande quantité de pus, & il en tombe une eſcare plus forte. On apelle *Eſcare* un morceau de chair pourie ou brûlée, qui ſe cerne d'avec le vif, ou d'elle-même, ou à l'aide de quelque médicament.

Le javar vraiment tendineux ou nerveux, parce qu'il ataque ce qu'en terme de Cavalerie on apelle *Nerf*, qui eſt le tendon de la jambe, eſt de tous le plus dangereux, & celui qui met le Cheval plus en riſque d'être eſtropié pour ſa vie. Il ataque le tendon, quelquefois par la partie externe, quelquefois par l'interne, ſuivant la cauſe qui le produit. Quand il eſt à la partie externe, il vient plus aiſément à ſupuration. Lorſqu'il eſt à la partie interne, il n'a point d'iſſue, ce qui cauſe des ravages extraordinaires: avant qu'on puiſſe lui en procurer, la matiere fuſe, c'eſt-à-dire, ſe gliſſe tout du long de la gaine du tendon, qu'elle pourit. Voilà pourquoi on lui donne encore le nom de *Javar* dans la

gaine du tendon ; il faut à celui-là, qu'il tombe une eſcare du tendon même. Si l'on n'en arête pas le progrès, la matiere tombe ſous la corne, juſques dans la boëte du ſabot ; pourit le côté du ſabot dans lequel il tombe ; ou oblige à l'emporter. Cette corne peut bien revenir après ; & c'eſt ce qu'on apelle *Avalure* ; mais ce quartier n'eſt jamais ſi bon que l'ancien. Voilà pourquoi on a raiſon de dire, qu'un Cheval qui a fait pied neuf ou quartier neuf, n'eſt jamais ſi ferme. Il ne faut pas cependant laiſſer de chercher à guérir ce mal.

Voici ce que l'on doit faire en cette ocaſion. Quand le mal gagne juſques dans le ſabot, il y a deux expédiens ; le fer, & le feu.

Le fer, en levant avec le biſtouri ou la feüille de ſauge, le quartier qui couvre le mal.

Quand on veut apliquer le feu, on rape la corne, pour qu'il pénétre mieux, auſſi-bien que les onguents qu'on y doit apliquer. On met donc de haut en bas, une raïe de feu, qui prenne ſur le milieu du mal, & deſcende juſques ſur le ſabot, ſur lequel on apuye fortement, ſans s'éfrayer du ſang qui en pouroit ſortir. On en aplique une autre à côté ; puis une autre, ſuivant l'étendue du mal, que la ſonde a fait reconoitre ; enſuite on met pluſieurs boutons de feu ſur la couronne, mordant également ſur la corne comme ſur la chair ; & finalement un plus gros à l'endroit du mal ; ce qui donne la fiévre au Cheval ; mais elle ne dure pas ; & quand le Cheval commence à manger & à ne plus ſoufrir tant, on le deſſole, pour donner écoulement au reſte des mauvaiſes humeurs ou eaux rouſſes, & faire reprendre nouriture au pied. On met auparavant ſur la jambe de bonnes emmiellures.

Il eſt tellement néceſſaire d'en venir à cette opération, que pour l'avoir négligée, on a vu des Chevaux avoir la hanche deſſèchée, & porter en boitant la jambe très haut, & toute recourbée. Cette opération donne facilité aux eaux rouſſes & âcres de ſe dégorger, & fait comme un égoût ſous le pied ; de ſorte que l'on a vu la ſonde entrer par deſſous la corne & ſortir par la couronne.

Si le javar n'étoit pas encorné, on pouroit ſe contenter de le couper en croix par le milieu avec un couteau de feu, après avoir coupé le poil fort près avec des ciſeaux, & ajoûter une petite ſemence de feu tout autour.

Quand le tendon eſt noirci, il faut de néceſſité, qu'il en tombe une eſcare, parce que c'eſt une marque ſure qu'il eſt gâté ; ainſi il n'y a aucun danger de le toucher légérement avec un couteau de feu.

Ordinairement cette manœuvre guérit le javar à l'endroit où il a paru d'abord ; & il s'y forme une bonne cicatrice, mais un reſte de pus qui ſe trouvera enfermé deſſous, & qui ſe ſera gliſſé dans l'interſtice de quelque membrane, forme un nouvel abſcès dans les environs ; procédez alors de la même maniere que devant ; car le feu eſt le ſeul & le plus court remède du javar nerveux. Il faut obſerver qu'on doit avant & après le feu, uſer d'onguents émollients.

Quand le mal ne fait que commencer, & que c'eſt un javar ſimple,

les

les excrémens humains, apliquez dessus, le font venir à supuration; ou bien on se sert de l'emmielure blanche, ou du supuratif.

Si ce n'est qu'une ateinte nouvelle, & qu'elle ne soit pas considérable, écrasez dans votre main une amorce de poudre à canon, la détrempez avec votre salive, & en frotez la plaie. Il ne faut point y mettre le feu comme quelques uns font; c'est une mauvaise métode, & on court risque d'endommager le tendon par l'escare.

Autre Remède.

Prenez une once de couperose blanche, demi-once d'alun, demi-once de poix résine, deux onces de poudre à canon, pulvérisez & mêlangez bien toutes ces drogues avec huile de millepertuis ou graisse de Cheval chaude. Il faut avoir soin de calciner l'alun & la poix résine sur une pelle rouge, jusqu'à ce qu'ils ne boüillent plus, & qu'ils soient bien secs.

Autre.

Prenez au mois de Mai des vers de terre, & les mettez dans un pot avec sain-doux & vieux-oing, & les y laissez mourir. Gardez cet onguent pour le besoin, & quand vous voudrez vous en servir, après en avoir oint la partie malade, envelopez-la d'une peau de mouton non passée, & qui ait encore son suif.

Ce remède est bon encore pour un nerf féru de vieux.

Si c'est une ateinte sourde, c'est-à-dire, qu'il y ait contusion sans plaie, prenez poivre batu avec suie de cheminée & quatre blancs d'œufs; faites-en un mêlange; & apliquez ce remède sur le mal, & l'envelopez. Il ne faut point que le Cheval aille à l'eau jusqu'à ce qu'il soit guéri. Ce remède est un bon restrainctif.

S'il y a plaie sans contusion ou avec une légére contusion, lavez le mal avec sel & vinaigre tiède, & ensuite trempez des compresses dans de l'eau-de-vie, où l'on aura détrempé pour deux sols de litarge d'or en poudre, & envelopez le mal.

De l'Enchevêtrure.

L'Enchevêtrure est une plaie ou meurtrissure, que le Cheval se fait au pâturon, pour se l'être pris ou dans la longe ou dans une corde dans laquelle il s'entortille & se scie, pour ainsi dire, le pâturon.

Il faut faire un cataplame avec deux onces de thérébentine, un jaune d'œuf, du sucre & de l'huile d'olive; mettez-le sur des étoupes, apliquez-le sur le mal, & le bandez.

Si les chairs surmontent, employez l'onguent de litarge, connu sous le nom d'*Onguent nutritum*.

De la Forbure.

Ce qu'on apelle d'un nom général le *Sang*, est l'assemblage de toutes les diférentes liqueurs qui arosent le corps animal, coulant sous l'uniforme d'une seule & unique couleur, savoir, rouge.

Entre une infinité de ces liqueurs diférentes, il en eſt trois principales, qu'il eſt aiſé de remarquer au premier coup d'œil; ſavoir, la limphe, ou la partie blanche, ou fibreuſe, ou gélatineuſe du ſang, (c'eſt la même choſe;) la rouge ou globuleuſe; & la ſéroſité ou l'eau, qui eſt comme le véhicule des deux autres.

Cette limphe eſt apellée *Gélatineuſe*, parce que, ſemblable à la gelée étant refroidie, elle ſe congéle, s'épaiſſit, & forme le coagulum du ſang, c'eſt-à-dire, le fait cailler. On pouroit même la refondre à un feu lent.

On apelle la ſeconde, *Partie rouge*, parce que c'eſt elle qui donne à la maſſe du ſang ſa couleur rouge; & *Globuleuſe*, parce qu'à l'aide du microſcope, nous découvrons que cette partie rouge reſſemble à une infinité de petits globules, leſquels tant par réfléxion que par réfraction, communiquent leur couleur au liquide dans lequel ils nagent.

La ſéroſité eſt de toutes les trois la plus coulante & la plus limpide ou claire.

Dans le ſang d'un homme qui a une violente fiévre, & particuliérement lorſqu'il eſt ateint d'une pleuréſie ou fluxion de poitrine, on remarque diſtinctement ces trois parties deux ou trois heures après que le ſang eſt tombé dans la palette.

On voit au deſſus une couëne blanche & dure; c'eſt la limphe.

Deſſous on voit au même coagulum ou caillebot, une matiere moins coriace, plus molle & d'un rouge foncé, pour ne pas dire noire; c'eſt la partie rouge ou globuleuſe.

Et aux environs des bords de la palette, on voit une liqueur claire & limpide ou quelquefois ambrée; c'eſt la ſéroſité.

Du mêlange parfait & bien lié de ces diférens liquides, dépend la ſanté de l'animal, autant que de la juſte température de chacune de ces humeurs en particulier.

Ces trois diférentes liqueurs ont, comme nous venons de dire, chacune leur conſiſtance particuliére.

La limphe, qui par ſa nature gélatineuſe, dont nous venons de parler, ſemble deſtinée à lier & corporifier les deux autres, étant ſuſceptible de la moindre chaleur ou du moindre froid, il eſt aiſé de concevoir ce qui doit ariver à un Cheval, dans le corps duquel cette gelée aura été miſe dans une fonte entiére, au point de devenir auſſi liquide que la ſéroſité, par un travail long & outré, ſur tout lorſqu'on le laiſſera ſurprendre au froid, ſoit par le laiſſer à l'air, ſoit par le mener dans une eau courante & froide, où il trempera preſque tout le corps. Ces humeurs miſes en un grand mouvement, & qui cherchoient à s'exhaler en vapeurs inſenſibles par les pores de la peau, les trouvant fermez tout à coup par le froid ſubit de l'eau ou de l'air, s'amaſſent en foule à la partie interne de toutes ces petites portes; & celle qui étoit ſur le point de ſortir, preſſée par celle qui la ſuit de près, fait un engorgement dans toutes les parties ſaiſies par le froid. De là viennent les douleurs que le Cheval reſſent dans la forbure aux jambes & même par tout le corps. Les jambes, étant toutes nerveuſes, tendineuſes & membraneuſes, ſont

plus susceptibles de cet engorgement que les parties musculeuses du reste du corps; la pente naturelle dans ces parties, à cause de leur situation, ne contribue pas peu à les en charger plus que les autres, joint à ce que le ressort des membranes & des fibres de la peau, dépendant de la partie spiritueuse & balsamique du sang, se trouve perdu par l'épuisement d'une longue & violente fatigue. Ainsi cette peau prête comme un sac sans faire aucune résistance, & se gorge d'humeurs. C'est à ce signe principalement, joint aux douleurs universellement répandues par tout le corps, en forme de rumatisme, que se reconnoît la forbure.

Le Cheval a ordinairement dans ce mal les oreilles froides, il ne peut plier les jambes en marchant, & il ne les lève qu'avec peine; ce qui fait que ne pouvant rester longtems sur ses pieds, il cherche toujours à se coucher: lorsqu'il est levé, il recule de la mangeoire en tirant contre son licou, & si on le chasse en avant, & qu'on se retire ensuite, il revient dans la même posture, c'est-à-dire, recule aussi-tôt qu'on s'est retiré.

L'enflure de la jambe devient à quelques uns si considérable, qu'elle cerne le pied de dedans le sabot, & le fait perdre. La fiévre s'y joint aussi quelquefois, ce qui rend la maladie très dangereuse.

Un Cheval peut aussi devenir boiteux & forbu dans l'écurie, pour ne rien faire & manger trop d'avoine. Pareille chose arive à ceux qui étant boiteux, sont obligez de demeurer plusieurs semaines apuyez sur une jambe. Il y en a beaucoup qui deviennent forbus à l'armée, lorsqu'on est obligé de leur donner du bled en vert, sur tout lorsque les seigles sont en fleur. Il n'est pas dificile, avec un peu de réfléxion, d'en trouver la raison.

La saignée est le remède le plus éficace que l'on puisse aporter à cette maladie; on saigne le Cheval des deux côtez du col en même tems. Il faut tirer environ une livre & demie, ou deux livres de sang de chaque côté, & cela doit être fait dans le moment qu'on s'aperçoit de la forbure; car s'il n'est traité brusquement dans les premieres vingt-quatre heures, c'est un Cheval perdu.

Après la saignée, on lui fait avaler gros comme un œuf de sel commun fondu dans une pinte d'eau de riviére, ou dans trois demi-septiers de son sang, & on lui fait une onction sur les jambes avec une chopine de vinaigre, autant d'eau-de-vie, un quarteron d'essence de thérébentine, & une poignée de sel, ayant soin de froter particuliérement sur les gros vaisseaux.

Demi-heure après donnez un lavement émolliant, & deux heures après deux pilulles puantes dans une pinte de vin; quatre heures après deux autres des mêmes pilulles, & dix heures après encor autant.

Ces pilulles se préparent, en mettant en poudre parties égales d'assa fœtida, de foye d'antimoine, & de baies de laurier, que l'on incorpore ensemble dans un mortier, avec sufisante quantité de vinaigre; on en fait des pilulles de 14. gros, qui diminuent en séchant à l'ombre sur un tamis de crin renversé. La dose est de deux, dans du vin ou autre liqueur apropriée.

Il ne faut pas oublier de faire fondre dans une cuillere de fer, demi-livre d'huile de laurier, & l'apliquer boüillante dans les pieds avec des étoupes & des écliſſes, deux fois par jour pendant deux jours, pour conſerver la ſole.

Comme les humeurs, qui engorgent les jambes dans la forbure, font un bourlet à la couronne, qui deſſoude quelquefois le ſabot, il faut l'éventouſer, c'eſt-à-dire donner quelques coups de flamme autour de la couronne, pour faire couler la limphe & la féroſité abondante; & apliquer enſuite par deſſus un reſtrainctif composé avec ſuie de cheminée ou bol détrempé, & vinaigre.

Il faut avoir ſoin de promener le Cheval de trois heures en trois heures, ne fit-il que dix à douze pas à chaque fois; cela ſufit.

Le lendemain réïterez la ſaignée & la même manœuvre, en ce qui ſe peut réïterer.

Cette maladie eſt quelquefois compliquée; & s'il y a courbature, qui ne va guére ſans grasfondure, quoique vous y ayez aporté ſecours dès le premier jour, il eſt plus mal le troiſiéme que le premier, & court un très grand danger. Beaucoup de Chevaux même en periſſent. Donnez en ce cas à votre Cheval un breuvage composé avec deux onces de baume de copahu, demi-quarteron de ſirop roſat, & demi-once de contrayerva dans trois demi-ſeptiers de vin.

Enſuite mettez-le au billot, que vous ferez avec miel blanc & ſucre, de chacun un quarteron, & une once de thériaque. Vous réïtererez l'uſage de ces billots.

En cas que la fiévre & le batement de flanc continuent, il faut avoir recours à l'eau cordiale.

De la Crapaudine.

Il vient ſur l'os de la couronne à un demi-pouce au deſſus du ſabot, à la partie antérieure, tant de la jambe de devant, que de celle de derriere, un ulcére par où diſtille une humeur âcre & mordicante; c'eſt quelquefois le reſte d'une ateinte, qu'un Cheval ſe ſera donnée en paſſant un pied ſur l'autre, ſoit par hazard, ſoit dans des voltes trop diligentes. Cet ulcére ſe nomme *Crapaudine*, jette une grande quantité d'eaux rouſſes; & le Cheval même en boite; en ce cas, ſervez-vous d'abord de l'emmiélure, & enſuite de l'onguent noir pour deſſècher.

Des Peignes & Grapes.

On en connoît de deux ſortes, de ſèches & d'humides.

Les ſèches ſont une eſpèce de galle farineuſe, & qui tombe du pâturon & de la couronne comme du ſon ſale & jaunâtre. Cette matiere fait hériſſer le poil autour de la couronne.

Les humides ſont une eſpèce de galle, d'où ſuinte une humidité âcre & puante, qui fait hériſſer le poil de la couronne, & deſſèche quelquefois la corne du ſabot, au point que la partie ſupérieure qui en eſt imbibée devient éclatante, ſe caſſe, & fait boiter le Cheval.

On trouve aux environs des crevaſſes, par où ſuintent ces humiditez,

de petites glandes engorgées, comme des grains de millet, les unes auprès des autres. Ces sortes de peignes s'apellent *des Grapes*.

S'il y a du feu dans la partie, mettez l'emmiélure.

S'il n'y a point d'inflammation, prenez une livre de miel, un quarteron de noix de galle & deux onces de couperose blanche, que vous ferez tiédir dans un pot, pour en froter les peignes. Ce remède peut être mis aussi en usage pour les mules traversines.

Pour les grapes, prenez une pinte de fort vinaigre, demi-livre de vert de gris, une once de couperose verte calcinée, une once d'alun de roche, six noix de galle; pulverisez bien le tout, & le mettez dans un pot de terre bien bouché, & luté avec de la pâte; mettez-le digérer dans le fumier chaud pendant huit jours; ou bien faites lui jetter un boüillon sur le feu; & lorsque vous voudrez vous en servir, coupez le poil, & en lavez le mal.

Ou bien, prenez une livre de miel commun, trois onces de vert de gris en poudre avec la fleur de farine de froment; mettez le tout ensemble, & en posez sur le mal. S'il y a des poireaux parmi les grapes, il faut les couper avant d'y mettre l'onguent; on en met de deux jours l'un, pendant une quinzaine de jours, sans moüiller les jambes.

Dans tous les maux de jambes, & même dans tous les maux qui sont à portée de la bouche du Cheval, il faut prendre garde, qu'il n'y porte la dent; car rien n'envenime plus une plaie, que de la grater; & un mal très-léger, faute de cette atention, devient quelquefois incurable, c'est pourquoi il faut ou le lier très court, ou lui mettre le colier.

Matiere souflée au Poil.

On apelle matiere souflée au poil, quand à la suite d'une encloueure négligée ou abscès dans le sabot, la matiere ne pouvant se faire jour par la sole ni par aucune autre partie, remonte par la partie supérieure du sabot, court tout autour de la couronne, & y fait un bourlet, ce qui peut cerner entiérement le petit pied dans sa boëte & le carier; ce mal est par conséquent très dangereux.

Il n'y a point d'autre remède que de dessoler le Cheval, & de mettre deux ou trois raies de feu sur le bourlet.

Méchans Pieds.

Deux choses contribuent à faire apeller des pieds mauvais.

La qualité & la figure.

La qualité, quand la corne est éclatante ou cassante, ce qui se remarque aisément, en ce que l'on a de la peine à brocher les cloux sans emporter le rebord de la corne, ou bien quand elle est trop dure & trop sèche, ce qui est un défaut bien moins considérable, & auquel on remédie plus aisément. Les cornes blanches passent pour être éclatantes. Celles de couleur de bouc passent pour les meilleures; il en est pourtant de bonnes & de mauvaises des unes & des autres; mais il est aisé de les connoitre.

Quand un pied pèche par la figure, c'eſt par la férure qu'on peut les changer. Voyez le Chapitre de la Férure.

Quant à la dureté, on la ramolit en tenant les pieds dans de la terre glaiſe, ou dans de la fiente moüillée, & en ſe ſervant de l'onguent de pied décrit ci-après.

Il y a des Chevaux qui, ayant la ſole mince, ont les pieds ſenſibles & douloureux au moindre choc ou travail. Quand ils ſentent du mal, mettez-leur dans le pied deux oignons cuits dans la braiſe, tout chauds, & de la fiente de vache ou de cheval par deſſus, de façon que cela tienne.

De l'Encaſtelure.

Comme c'eſt une eſpèce de mauvais pieds, que ceux qui ont les deux côtez du talon ſerrez, ce qu'on apelle encaſtelez, nous en faiſons un article exprès, & nous le mettons à la ſuite des mauvais pieds. Ces ſortes de pieds ont toujours la fourchette fort étroite, ce qui en eſt une ſuite; & les quartiers (ce ſont les côtez du ſabot) ſont plus proches l'un de l'autre auprès du fer, que dans leur partie ſupérieure. Les ligamens & les tendons qui environnent le petit pied, ſe trouvant ſerrez dans une demeure ſi étroite, le Cheval boite & ne peut marcher. Comme c'eſt ſouvent par une férure mal entendue, que les Chevaux contractent ce mal, auſſi une férure bien ordonnée communément les rétablit.

Ces ſortes de pieds ſont plus ſujets que les autres aux bleimes & aux ſeimes; & quand ils ſont guéris, ils ſont ſujets à retomber dans ces mêmes accidens; il faut les entretenir dans l'humidité, autant que l'on peut, parce que la corne venant à ſe relâcher, met le pied beaucoup plus à ſon aiſe. L'onguent de pied, dont voici la deſcription, eſt auſſi excellent pour ces ſortes de pieds, & pour faire croitre la corne, la nourir, & empêcher qu'il ne vienne des ſeimes & autres accidens au pied.

Onguent de pied.

Cire jaune, poix réſine, poix graſſe, colofane, ſuif de mouton, ſaindoux, miel, thérébentine, huile d'olive: Il faut prendre de chacune de ces drogues une demi-livre; les fondre en onguent dans un pot de terre, à petit feu, l'eſpace d'environ une heure. Il faut que le pot ou le chaudron ſoient aſſez grands, de peur qu'en cuiſant, les drogues ne ſortent; & lorſqu'elles commencent à ne plus s'enlever, & qu'il ne paroît plus d'écume, l'onguent eſt fait. Il ſe garde tant qu'on veut: afin qu'il opére bien, il faut en froter le pied autour de la couronne, environ deux doits en deſcendant; entourer enſuite la partie avec une liſiére, pour faire pénétrer l'onguent. Il ne faut pas trop ſerrer la bande, parce que la corne venant à s'amollir par l'effet du remède, il ſe formeroit un cercle à l'endroit du bas de la liſiére, qui empêcheroit la corne d'être unie.

Pour empêcher que les pieds de devant ne ſe deſſèchent à l'écurie, il faut les froter deux fois la ſemaine avec cet onguent; & il n'eſt point beſoin de liſiére, quand ce n'eſt que pour entretenir & nourir la corne.

Voici encore un autre onguent de pied qui ſe fait à peu de frais. Une

livre de Tarc ou gaudron, une livre de ſaindoux, demi-livre de miel; le tout incorporé enſemble & mis dans un pot de terre verniſſé, pour s'en ſervir au beſoin.

Fourchette neuve.

On apelle fourchette neuve, lorſque la corne de la fourchette venant à ſe pourir, il en repouſſe une autre à la place; ce qui rend cette partie ſenſible & douloureuſe, & fait ſouvent boiter un Cheval. Cela arive ordinairement aux Chevaux d'Eſpagne & aux Barbes, qui ont le dedans des pieds fort creux; & lorſqu'on eſt longtems ſans les ferrer, la fourchette ſe pourit: c'eſt pourquoi il faut leur parer la fourchette tous les mois ou cinq ſemaines pour prévenir cet accident. Pareille choſe arive auſſi aux Chevaux de caroſſe qui ont le pied plat & la fourchette graſſe, laquelle eſt auſſi ſujette à ſe pourir: il eſt à craindre à ceux-ci, qu'il ne s'y forme un fic, maladie dangereuſe, dont nous parlerons dans la ſuite.

Pour remédier au pied d'un Cheval qui a la fourchette pourie, il faut, après lui avoir bien paré & nétoyé la fourchette, ſe ſervir d'eau ſeconde pour deſſècher la partie; ou bien du deſſicatif ſuivant.

Une once de couperoſe verte, deux onces de litarge d'or, une once de noix de galle, demi-once de vert de gris, & demi-once de vitriol de Chipre, le tout en poudre, & infuſé à froid dans une chopine de fort vinaigre l'eſpace de quatre à cinq jours avant de s'en ſervir. Plus cette compoſition vieillit, meilleure elle eſt. Elle eſt encore excellente pour deſſècher toutes les mauvaiſes humeurs qui tombent ſur les jambes des Chevaux.

De l'Ognon dans le pied.

L'Ognon eſt une groſſeur, qui vient entre la ſole & le petit pied; c'eſt ordinairement un reſte de forbure ou meurtriſſure; quelquefois une goute de ſang meurtri ou extravaſé, qui au lieu de ſupurer, ſe deſſèche ſur la ſole, & y forme une eſpèce de durillon.

On deſſole d'abord le Cheval; & avec une feüille de ſauge ou un biſtouri on le détache, & on panſe la plaie comme à un Cheval deſſolé de nouveau.

Du Cheval deſſolé de nouveau.

Après l'avoir laiſſé ſaigner, il faut mettre de la thérébentine pure ſur de la filaſſe.

Il faut remarquer ici que tous les Auteurs & la plûpart des Maréchaux recommandent, après avoir apliqué les étoupes, de bien preſſer & ſerrer l'apareil, de crainte que les chairs ne ſurmontent; ce qui eſt fort mal; car ſi la compreſſion eſt plus forte qu'il ne convient, c'eſt préciſément ce qui les fait ſurmonter, par l'inflammation que cette preſſion cauſe dans la partie; & ſi elle eſt outrée, les chairs ne ſurmontent pas à la verité; mais la mortification & la gangrene s'y mettent. On peut faire d'autres digeſtifs, ſi le cas le requiert. On apelle digeſtif une compoſition molle & de la conſiſtance de l'onguent, faite ordinaire-

ment avec des huiles, des baumes, & des adouciſſans, pour calmer la douleur, faire revenir les chairs, déterger les ulcéres, & mondifier le pus.

De la Bleime.

Si l'on ne remédie pas à tems à l'encaſtelure, il arive quelquefois une meurtriſſure dans le ſabot par la longue compreſſion des parties qui y ſont enfermées. La cauſe n'étant pas ôtée, cette meurtriſſure engendre une corruption & une pouriture, qui met le Cheval en un danger éminent de perdre le pied & de garder longtems la litiére.

La même choſe pouroit ariver par quelque chute ou par quelque coup, que le Cheval ſe ſeroit donné ſur la ſole.

Je ne vois pas quelle diférence on peut faire entre la bleime & le javar; car on diſtingue trois ſortes de bleimes, comme de javar; ſavoir, la ſimple contuſion ou meurtriſſure ſous le pied; La bleime nouvelle & où le tendon ſoufre altération; & l'encornée ou ancienne, lorſque la matiere ſoufle au poil, excepté que dans la bleime encornée, on trouve plus fréquemment dans la corne un os de graiſſe ou filandre. On apelle os de graiſſe une matiere endurcie & congelée, ſoit par un ſang extravaſé, coagulé, & deſſèché, ſoit par de la graiſſe & des parties tendineuſes, fondues & maſtiquées autour de quelque filandre, détachée intérieurement de la corne; & que le ſiége de la bleime eſt ſous le petit pied, & celui du javar, comme nous avons dit, dans tout le pâturon.

Pour la bleime nouvelle, on ne deſſole pas toujours le Cheval; on ſe contente de faire bien parer le pied, & d'y mettre de l'eſſence de thérébentine avec de l'eau-de-vie; mais s'il y a ſupuration, & que le trou pénétre juſqu'au tendon, le plus court eſt de deſſoler le Cheval, de peur qu'il ne ſe faſſe un renvoi à la couronne, & que la matiere ne ſoufle au poil, ce qui gâteroit le tendon.

Des Seimes.

La ſeime eſt une fente dans les quartiers du ſabot, laquelle s'étend quelquefois depuis la couronne juſqu'au fer; ce qui arive plus communément aux quartiers de dedans, comme les plus foibles; & aux pieds de devant, comme les moins expoſez à l'humidité, laquelle eſt le préſervatif de cette maladie.

Cet accident eſt cauſé par l'aridité de la corne, qui s'eſt deſſèchée, ou pour avoir marché ſur des ſables brûlans, ou ſur le dur dans la gelée; ou bien par la mauvaiſe habitude, qu'ont certains Maréchaux, de parer trop à fond le pied d'un Cheval; ce qui l'affoiblit; ou ce qui eſt encore pis, de brûler la corne avec le fer rouge avant de parer; car cela affame le pied d'un Cheval, & eſt capable de le ruiner.

La ſeime ſaigne quelquefois; parce que le Cheval, poſant ſon pied par terre, la corne fendue s'entr'ouvre, & en ſe reſſerrant, lorſque le Cheval relève le pied, elle pince la chair qui environne le petit pied, & coupe ou pince quelque veine ou artére, ſource de cette petite hémorrhagie.

morrhagie. Ce n'eſt pas un des moindres accidens qui puiſſent ariver à un Cheval ; car il eſt pour du tems hors de ſervice ; & étant guéri, il eſt fort expoſé à retomber dans le même inconvénient.

Il eſt des Chevaux qui ont les pieds de derriere fendus par le milieu de la pince. Cet accident, que quelques uns apelle *Soie*, arive plus fréquemment aux Mulets qu'aux Chevaux. Ces ſortes de pieds ſe nomment, par reſſemblance, pieds de Bœuf. Les Chevaux pinſards y ſont plus ſujets que les autres. On apelle Chevaux pinſards ou rampins, ceux qui marchent ſur la pince.

Cette maladie arive même aux pieds de devant, par la foibleſſe de la ſole, ou pour n'avoir point de corne en pince.

Il eſt encore une autre eſpèce de ſeime, mais qui eſt fort rare. C'eſt une fente de la corne du ſabot, qui eſt totalement interne, & qui vient à la partie antérieure quelquefois, mais plus comunément à la partie interne du quartier de dedans d'une des jambes de derriere ; on ne la peut connoitre, qu'en parant le pied, parce qu'on aperçoit la fente à l'extrêmité de la corne. Cette maladie ne vient ordinairement qu'aux Chevaux des Pays Méridionaux, comme Barbes, Eſpagnols, &c.

Quand ces accidens viennent d'une trop grande aridité, ou qu'ils ſont trop conſidérables, le plus court eſt de deſſoler le Cheval, & ſi les chairs ſurmontent par la crevaſſe, on trempe dans de l'eau forte un petit bourdonet de charpi, que l'on introduit dans la crevaſſe ; on peut auſſi au lieu d'eau forte, ſe ſervir du ſublimé, comme pour les ſur-os. Si les chairs ne ſurmontent point, on lave la ſeime avec de l'eau-de-vie, & on y met un plumaceau avec un bandeau ; on fait enſuite ferrer le Cheval avec un fer, qui ait un pinçon de chaque côté au deuxiéme clou.

Si la ſeime ne faiſoit que commencer, on apliqueroit horizontalement ſur le haut du ſabot une S de feu ; par ce moyen on arête le progrès de la ſeime, comme par une eſpèce de lien, parce que la nouvelle corne ou avalure qui s'y fait, eſt plus ſouple & moins *fiſſile*, c'eſt-à-dire, éclatante. Mais ſi la fente eſt conſidérable, il faut apliquer la même S de feu, de diſtance en diſtance, & toujours horizontalement ∽ juſqu'au bas de la ſeime : on aplique enſuite deſſus de l'onguent tout chaud, compoſé de poix noire, thérébentine, colofane & ſain-doux, parties égales & fondues enſemble ; on lui en remet deux jours après, & ainſi de ſuite pendant huit à dix jours. Il faut pendant tout ce tems, tenir le ſabot envelopé & graiſſé d'onguent de pied. Il ne faut pas croire que cette cure ſoit peu de choſe ; car ſi la ſeime eſt fort ouverte, le Cheval reſte ſouvent deux à trois mois hors d'état de ſervir ; & le plus court en ce cas, comme on vient de le dire, eſt de deſſoler le Cheval, ſe ſervir des ſuſdits onguents autour du ſabot, & mettre de la thérébentine dans le pied pour panſer la ſole.

Quelques Auteurs propoſent de percer les deux côtez de la corne éclatée, de paſſer dans ces trous un fil de fer ſouple, & de lier ainſi la ſeime ; mais ce moyen ne vaut rien, parce qu'on riſque d'éclater la corne davantage ; qu'il n'eſt pas aiſé de faire cette manœuvre ; & que le

poids du Cheval eſt plus fort que la réſiſtance que peut faire ledit fil: ainſi il s'en faut tenir à l'S de feu; & en parant le pied, il faut faire un ſiflet ſous la ſeime.

De la Solbature & des Pieds douloureux.

L'on peut raporter la ſolbature à la bleime de la premiere eſpèce; c'eſt-à-dire, à la meurtriſſure ou contuſion ſous le pied; c'eſt pourquoi il eſt bon de prévenir ce mal dans ſon principe, auſſi-bien que l'autre. Celui-ci arive au Cheval, ou pour avoir marché à nud, ou parce que le fer portoit trop ſur la ſole. Quand cela vient du fer, on le remarque aiſément, parce que le fer eſt liſſe à l'endroit où il a porté ſur la ſole. Le Cheval qui en eſt incommodé le fait aiſément connoitre, parce qu'ayant les pieds douloureux, & ne pouvant ſe ſoutenir deſſus, il aime mieux ſe coucher que de manger, ſe portant bien à cela près. On s'en aſſure encore en tâtant la ſole qui ſe trouve chaude.

Il faut mettre dans le pied de bonne emmiélure compoſée avec poix noire, ſain-doux ou vieux-oing, que l'on fait fondre avec un peu de thérébentine & que l'on aplique chaudement.

De l'Etonnement de Sabot.

Cette maladie eſt des plus longues que puiſſe avoir un Cheval, des plus dificiles à traiter, & même à connoitre.

Nous avons déja dit, que cette maſſe que l'on apelle le pied d'un Cheval, étoit compoſée d'un os, que l'on nomme *Le petit pied,* & du ſabot. Le ſabot eſt compoſé de quartiers, de ſole, & de fourchette. Le petit pied, qui eſt enfermé dans cette boëte, eſt ataché par ſa partie poſtérieure, par de forts tendons qui ne prêtent pas aiſément, & ne peuvent que très dificilement ſe rompre. Par la partie latérale & antérieure, il eſt ſoutenu ou retenu par une ſubſtance charnue, graiſſeuſe, nerveuſe, & tendineuſe, qui lui donne de fortes ataches aux parois internes latéraux & antérieurs de la voûte du ſabot. Lorſque cette chair (qui, quoique très forte, a moins de réſiſtance que les tendons) vient à ſe déchirer, corroder ou détruire, de quelque façon que ce ſoit, la pointe de l'os du petit pied, que nous avons dit être ſémi-circulaire, baiſſe ſur la ſole vers la pointe de la fourchette, & avec le tems fait voir au travers une impreſſion en forme de croiſſant. Cette partie n'ayant plus de ſoutien pardevant, le Cheval eſt obligé, en marchant, de poſer le talon le premier.

Une humeur maligne qui environne les chairs, qui ſont autour du petit pied, & lui ôte ſon apui, peut être la cauſe de cette maladie: c'eſt pourquoi on voit cet accident ariver dans la forbure; mais on en voit auſſi ſans forbure, à l'ocaſion d'un coup reçu ſur le ſabot, ou d'une chute violente.

Il faut ſaigner à la pince du pied malade & mettre des emmiélures dans le pied comme à la ſolbature, pour empêcher que la corne ne ſe deſſèche, & un reſtrainctif ſur la couronne avec la ſuie, ou le bol & le

vinaigre; ou bien avec la thérébentine & le miel; s'il n'y a pas d'amandement au bout des vingt-quatre heures, dessolez le Cheval & continuez toujours les restrainctifs sur la couronne.

Des Teignes.

Il n'y a point de partie dans le corps de l'animal éxemte de maladie. La fourchette a les siennes, aussi-bien que les autres: elle est quelquefois criblée, comme si elle étoit vermoulue, & tombe par morceaux en pouriture. Le mal venant à pénétrer jusqu'au vif, le Cheval a des démangeaisons si grandes, qu'il lui arive d'en boiter. Ce mal est plus douloureux que dangereux; mais comme il n'est point de petits maux, il faut y remédier plûtôt que plûtard. On s'aperçoit aisément de ce mal, en ce que les Chevaux, qui en sont ateints, trépignent beaucoup, croyant se soulager, & que ce mal jette dans toute l'écurie une forte odeur de fromage pouri. Ce mal s'apelle *les Teignes*, parce qu'il y a une espèce de vers qui piquent le bois, de la même maniere que la fourchette de ces Chevaux est vermoulue.

Il faut bien parer la fourchette & la laver avec de l'eau-de-vie, ou du vinaigre chaud, où l'on aura éteint un morceau de chaux vive; & apliquer par dessus le restrainctif fait avec les blancs d'œufs, la suie & le vinaigre.

De l'Encloueure.

La dénomination seule de cette maladie en donne l'idée d'abord. On entend aisément, que c'est une blessure faite par un clou dans le pied. Ce nom est pourtant commun à celles qu'un Cheval reçoit ou d'un chicot dans un bois, ou d'un éclat de verre, ou d'un têt de pot cassé, ou autre chose semblable, qui ne se rencontre que trop souvent dans les rues, & qui piquent ou percent le dessous du pied; mais comme le pied est composé de diférentes parties, dont il y en a, qu'il est plus dangereux d'offenser l'une que l'autre, cela nous oblige à distinguer diférentes espèces d'encloueures. Nous distinguerons donc l'encloueure simple de la compliquée; nous apellons simple, celle qui n'a fait qu'ouvrir la sole & a pénétré peu avant dans les chairs, qui sont entre la sole & le petit pied: Compliquée, celle qui non-seulement a percé la sole & les chairs qui sont dessous, mais encore la pince du petit pied, ou le corps même de cet os, qui s'en trouve quelquefois éclaté. Cette derniere est la plus dangereuse; car si l'os est éclaté, il n'y a onguent ni médicament qui puisse le guérir sans qu'il en tombe une esquille, & par conséquent sans dessoler le pied; ce qui n'arive point, sans qu'il se forme des filandres ou os de graisse, & presque tous les mêmes accidens décrits au javar. Si l'os n'est point éclaté, mais que les tendons qui vont jusqu'à la pince de l'os du petit pied soient ofensez, & que le trou soit rebouché, le mal travaille sourdement, & il se fait une supuration entre l'os & la corne, qui peut faire en peu de jours des progrès d'autant plus grands, que l'on tardera davantage à donner issue à la matiere qui, ainsi enfermée, souflera au poil, & pourira tout le pied.

Nous ne parlons ici que de l'encloueure accidentelle & inévitable ; car pour celle qui arive par le manque d'adreſſe d'un aprenti Maréchal, qui encloue un Cheval en le ferrant, nous en avons parlé au Chapitre de la Ferrure ; & il ſufit ordinairement, à celle-là, de retirer le clou auſſi-tôt, & de ne point faire marcher le Cheval, que l'on n'ait ôté le clou qui le bleſſe.

Dès qu'on s'aperçoit qu'un Cheval eſt encloüé, il faut tirer le clou ou le chicot ; en un mot, ce qui le bleſſe ; & ſi le Cheval boite, faire fondre dedans quelques goutes de cire d'Eſpagne, ſi l'on n'a rien de mieux : ſi le nerf n'eſt point piqué, ni le petit pied ofenſé, cela peut ſufire, mais cela ne doit ſervir, qu'én atendant qu'on puiſſe avoir la compoſition ſuivante. Prenez ſix onces d'huile de pétrole, & douze onces d'eſſence de thérébentine, & les mettez enſemble dans une bouteille de verre double ; expoſez-les au Soleil pendant ſix ſemaines, & gardez pour le beſoin : ſi vous voulez y ajoûter les fleurs de millepertuis, le baume n'en ſera que meilleur : on fait chaufer un peu de ce baume, & on en verſe dans le trou que l'on bouche avec du coton ; on met une rémolade par deſſus, & on ferre à quatre cloux ſeulement.

Voici un autre remède : Du vitriol blanc ; du vitriol Romain ou de Hongrie ; du vert de gris, le tout en poudre, de chacun une once. Vous mettrez le contenu ci-deſſus dans un pot, en y joignant une pinte du meilleur vinaigre, & une poignée de ſel. Vous ferez boüillir le tout à petit feu, juſqu'à ce qu'il ſoit réduit à moitié.

Lorſqu'un Cheval ſera encloüé, vous verſerez de cette liqueur dans le trou, vous le boucherez avec de la filaſſe & quelques écliſſes pour tenir ladite filaſſe. Vous pourez l'inſtant d'après, faire marcher le Cheval.

On ſe ſert auſſi pour les cloux de rue du baume de Madame Fueillet ; en voici la récette. Prenez demi-livre d'huile d'olive la meilleure, demi-once d'huile de laurier, une once d'huile de geniévre, trois gros d'eſſence de gérofle, deux gros de vitriol bleu en poudre, autant d'aloës ſoccotrin en poudre, & autant de thérébentine de Veniſe la plus claire ; mettez le tout dans un pôt de terre neuf, remüez-le pendant trois quarts-d'heure ; laiſſez-le boüillir un quart-d'heure, puis rafroidir, mettez-le enſuite dans des bouteilles ; c'eſt un remède dont on s'eſt ſervi avec beaucoup de ſuccès, même pour des plaies ſur les hommes ; on s'en ſert comme du précédent.

Moins un Maréchal peut ſe ſervir de la ſonde, & mieux c'eſt ; ſous prétexte de chercher le mal, on en fait un réel.

ARTICLE II.

Des Maladies du Corps.

DE LA FIEVRE.

LA fiévre eſt une accélération dans le mouvement du ſang, cauſée, ou par une compreſſion plus forte du cœur & des artéres, ou par l'augmentation de ſon volume, ou par le mélange de quelque nouveau principe qui le rend plus actif; ou par tous les trois enſemble.

Comme cette maladie précède, acompagne ou ſuit ordinairement toutes les autres, nous la mettons la premiere.

On diſtingue en général deux ſortes de fiévres; ſavoir, la fiévre eſſentielle, & l'accidentelle ou ſymptomatique.

Quand la fiévre eſt la ſuite d'une autre maladie, & qu'elle ne joue que le deuxiéme rôle, on l'apelle *Symptomatique.* Quand elle joue le premier & qu'elle fait elle-même les principaux accidens, on l'apelle *Premiere* ou *Eſſentielle.*

Cette ſymptomatique ne fait point l'objet de ce Chapitre. En guériſſant la maladie, dont elle eſt le ſymptôme, elle ſe diſſipe auſſi, & nous en avons traité dans pluſieurs endroits des maladies de l'Avant-main, comme nous en parlerons encore dans les diférentes maladies, qui nous reſtent à décrire.

C'eſt la fiévre eſſentiellement fiévre, fiévre par elle-même, ou fiévre réglée, & portant ſon caractére propre, que nous voulons décrire.

On la reconnoît à pluſieurs ſignes. Le Cheval eſt dégoûté; a la tête peſante & immobile; les yeux ſont tuméfiez, il les ouvre avec peine, il les a remplis d'eau; les lévres pâliſſent & tout le corps paroît flaſque; les teſticules pendent; ſon haleine brûle & ſent mauvais; & l'on s'aperçoit d'une chaleur exceſſive par tout le corps juſqu'au bout des oreilles; il bat du flanc; il paroît inſenſible aux coups; & il eſt ſi chancellant, qu'il ſemble devoir tomber à chaque pas. Eſt-il tombé ou couché, il a de la peine à ſe relever, à moins que ce ne ſoit dans la violence de l'accès d'une fiévre chaude; car dans celle-ci, c'eſt tout le contraire, il ſe roidit, il ſe débat, & s'agite violemment dans le friſſon; les dents lui craquent & il tremble par tout le corps. Lorſque la fiévre eſt violente, les crins s'arachent facilement, & il paroît à la racine une eſpèce de petits boutons blancs; & quand elle a duré quelque tems, on lui trouve la bouche pleine d'ulcéres.

On diſtingue cinq eſpèces particulieres de cette eſpèce; les voici. L'éphémere ou de 24. heures; la tierce; la quarte; la continue; & la peſtilentielle.

L'éphémere eſt donc une fiévre qui ne dure que 24. heures. Cette fiévre n'a point, ou a peu de friſſon, elle eſt violente dans ſes accidens; auſſi vient-elle toujours de cauſe violente, comme de trop de fatigue, d'un trop grand chaud, d'un trop grand froid, de coups, de faim, de

soif, de blessures, &c. Suivant les causes, on y aporte diférens remèdes. Le repos à la fatigue; Une chaleur douce, au grand froid; Les rafraîchissans, au grand chaud; La nouriture légére, à la faim; La boisson, à la soif; Les onctions adoucissantes, aux blessures & meurtrissures, &c. Cette fiévre ordinairement n'est pas dangereuse; mais comme on ne peut pas prévoir dès le premier jour, si elle finira au bout des 24. heures, il est bon de ne la pas négliger, comme telle.

La fiévre tierce se reconnoît à son retour périodique de jour à autre; c'est-à-dire, qu'elle laisse un jour de bon, & le suivant l'accès revient, & ainsi des autres.

La quarte laisse deux jours de bon, & revient le jour suivant, en sorte qu'il y a deux bons jours entre deux mauvais, & un mauvais entre quatre bons.

La continue n'a point de relâche, mais a quelquefois des redoublemens à chaque jour. Celle-ci est très périlleuse pour les Chevaux & est la plus commune. Quand cette fiévre dure plus de trois jours sans intermission, elle est fort dangereuse.

La derniere enfin, est la fiévre pestilentielle ou épidémique, laquelle infecte des Provinces entiéres, ou tout un camp. Elle se connoît par la promtitude avec laquelle elle ravage tout un Pays, en se communiquant d'abord aux Chevaux de la même écurie, puis à ceux du canton, & par la promtitude avec laquelle ces animaux périssent. C'est pourquoi il est dificile de réchaper les premiers qui en sont ataquez; mais ils donnent des avertissemens pour les autres. Il y a un inconvénient dans cette maladie, qui est que s'il en a couru une pareille dans la Province l'année précédente, ou quelques années auparavant, les remèdes & la métode, dont on aura usé, ne conviendront plus dans cette nouvelle maladie.

Voici les remèdes que l'on employe pour la fiévre continue, qui est la plus ordinaire. Il faut saigner le Cheval des deux flancs, & deux heures après lui donner un lavement composé avec catholicon, miel, & huile d'olive dans une décoction de mauves & de chicorée sauvage; le laisser bridé toute la nuit; & s'il y a râlement, il faut le mettre au billot la tête basse, & ne le laisser manger de 24. heures; on réïtere l'usage du billot de trois heures en trois heures, pendant un quart-d'heure chaque fois.

S'il n'y a point de râlement, on lui donne, avant que de le mettre au billot, demi-livre de bon miel blanc ou de Narbonne dans demi-septier de vin blanc, & on lui fait prendre tous les deux jours deux onces de baume de copahu dans une chopine de vin, avec un quarteron de sirop de roses.

Il faut lui mettre devant lui un seau d'eau blanche avec du son, ou bien avec de la farine d'orge, qui est la meilleure, & lui renouveller cette boisson deux fois le jour, ayant soin de bien laver le seau à chaque fois, le tenir chaudement, si c'est en Hiver, & en Eté dans un endroit temperé; sur tout grande litiere sous lui, afin qu'il puisse se reposer, ce

qui feroit un bon figne; car tant qu'un Cheval ne fe couche point, il eft toujours en danger.

Du Farcin.

Quoique les Auteurs, qui ont traité des maladies des Chevaux, ayent diftingué trois, quatre, fix & jufqu'à huit fortes de Farcin, après les avoir éxaminées toutes avec atention, & comparées avec ce que l'expérience nous préfente aux yeux tous les jours, nous ne voyons pas que l'on doive en diftinguer un fi grand nombre.

Cette maladie eft une coruption générale de la maffe du fang, qui fe trouvant apauvri des parties balzamiques, & aigri par une humeur âcre & corrofive, cherche à fe dépurer à l'extérieur du cuir fous la forme de boutons, qui à la fin fe crévent d'eux-mêmes.

Le Cheval peut gagner cette maladie par un trop long repos après un grand travail; par une trop grande nouriture après une maladie où il n'aura été ni faigné ni purgé; pour avoir reçu des coups ou des plaies, qu'on aura négligé de panfer; pour avoir mangé de l'avoine nouvelle ou du foin nouveau; pour avoir aproché d'autres Chevaux infectez de cette contagion; ou par un reflux d'humeurs, dont on aura fuprimé l'écoulement, &c.

Quand cette maladie ne vient point de l'intérieur, ou qu'elle ne fait que commencer, il paroît feulement quelques boutons volans à diférentes parties du corps; car il n'y en a pas une d'exemte. Cette efpèce n'eft pas dificile à guérir. Toutes les autres font très rébelles aux remèdes, pour ne pas dire mortelles; ainfi il eft inutile de les diftinguer en rouges, jaunes, blanches & noires, puifque d'une façon ou d'autre, elles font également dificiles à guérir; foit en cordé, à cul de poule, en couillon de cocq, mouchereux, bifurque, taupin, &c. puifque ce ne font que diférentes figures ou métamorphofes d'un même mal.

Cette maladie ataque ordinairement les tendons; quand elle ne les ataque pas, on la regarde comme farcin volant. Ce mal veut être traité & par le dedans & par le dehors.

Il faut commencer par faigner le Cheval au col; on le purge le lendemain; & le jour qui fuit la purgation, on commence à le mettre à l'ufage des Poudres fuivantes. Prenez azarum, faffafras, & galanga, de chaque un quarteron; pilez le tout & le paffez au travers du tamis fin, & en donnez demi-once le matin & autant le foir dans le fon & dans l'avoine. Quand les poudres font finies, & qu'elles ont bien fait, on en fait de nouvelles. On peut lui donner le fur-lendemain de la purgation le breuvage fuivant par le nez. Prenez une pinte de lait, une once de galanga, & demi-once d'antimoine crud, l'un & l'autre mis en poudre fine; mêlez le tout dans le lait chaud, fortant de la vache, & réïterez de dix en dix jours.

Quand il y a des boutons épanoüis en rofe, on fait une compofition de poudres, que l'on aplique deffus avec une fpatule.

Prenez un demi-quarteron de fublimé, une once de couperofe blanche, une once de vitriol bleu, une once de vert de gris, & deux gros de poivre, le tout en poudre fine, paffée au tamis; mélangez-les bien pour le befoin: au bout des 24. heures, remettez-en encore, & lavez les jours fuivans avec oxycrat, pour ôter la puanteur.

Si les boutons ne fèchent pas pour le remède ci-deffus, il faut prendre un fer chaud, tout rouge, & percer les boutons, fur tout ceux qui font au jarret, au milieu & jufqu'au fond de la racine; introduire enfuite dans chaque trou un petit morceau de fublimé corofif, & boucher les trous avec du foufre, en le faifant fondre, afin que le fublimé ne forte pas; ce qui fera tomber les boutons de farcin: Et pour les faire entiérement fècher, on doit les laver avec de l'urine de vache.

Il faut remarquer que le travail fait du bien à un Cheval qui a le farcin; mais il ne faut pas qu'il aille dans l'eau ou dans la boue, ce mal doit être entretenu fec: il faut bien prendre garde auffi que le Cheval ne porte la dent fur aucun bouton, ou ne le lèche; car alors tous les remèdes feroient inutiles, & en voulant guérir une partie, il en reviendroit à d'autres.

Il faut purger le Cheval avec les pilules fuivantes.

Prenez une once & demi d'aloës foccotrin, une once de fèné, demi-once d'agaric en poudre fine; faites-en des pilules avec un quarteron de beure, & les lui faites avaler en une prife, le laiffant bridé cinq heures après.

Quinze jours après la purgation, prenez deux onces de mercure & une once de foufre amalgamez enfemble dans un mortier, avec un quarteron de beure qu'on donne avec la même précaution au Cheval; mais feulement de quinze jours en quinze jours.

Les jours intercalaires, c'eft-à-dire, entre la purgation, faites-lui un billot avec un quarteron d'affa-fœtida, & l'atachez haut, jufqu'à ce qu'il ait tout mâché.

On pouroit auffi employer pour purgatif, au défaut des compofitions dont nous venons de parler, les pilules de Cinnabre, une chaque fois, ou deux pilules puantes.

De la Pouffe.

La pouffe eft un ulcére, d'un ou des deux lobes du poumon, provenant d'obftruction dans les parties glanduleufes de ce vifcére, acompagné d'une dificulté de refpirer confidérable.

A cette maladie, parvenue à fon dernier période, fe joignent la fiévre, le batement de flanc, la rougeur dans les yeux, l'étifie, un écoulement de matieres puantes & infectes par les nazeaux, une faim canine, & le flanc lui redouble dans la refpiration: C'eft-à-dire, que dans une infpiration le Cheval, croyant prendre affez d'air par le poumon, & ne le pouvant, à caufe que les glandes du poumon font farcies d'humeurs vifqueufes, ou font defféchées, il met fur le champ tous les mufcles de la poitrine dans une violente contraction, dans la crainte de fufoquer,

foquer, pour relever les côtes, ou plûtôt, afin de parler plus corectement, pour les avancer, afin que l'air entre plus librement dans la poitrine. Ce mouvement qu'on apelle *Redoubler*, tend les muscles du bas ventre qui s'atachent aux dernieres côtes, & forme le long des flancs une espèce de cordon.

Cette maladie provient ou de violents efforts, qui auront causé la rupture de quelque vaisseau dans le poumon, & à sa suite un ulcére; ou d'un épanchement de sang dans la cavité du thorax, où il sera dégénéré en pus.

Cette maladie peut être héréditaire; elle peut provenir d'alimens trop chauds, comme de vieux sain-foin; de trop de foin; & de trop de séjour.

Soleysel a décrit cette maladie comme une faim canine du poumon; il prétend que ce viscére a besoin d'une quantité excessive de nouriture, & qu'étant afamé dans cette maladie, il consomme seul tous les alimens que l'on donne au Cheval; & ne pouvant mettre que peu de chose à son profit, il aime mieux se défaire du résidu par un déluge d'urine, qu'il envoye aux reins par un conduit particulier, connu de son tems, mais dont la route se trouve perdue aujourdui, que d'en faire part aux autres membres ses voisins. C'est ainsi qu'il explique la maigreur énorme qui acompagne cette maladie. Il apuie cette découverte, qu'il ne doit qu'à lui-même, & dont aucun Auteur François, Italien, Allemand ni Latin n'avoit parlé avant lui, sur des expériences dignes d'atention; & sa Dissertation est très curieuse jusqu'à la fin: on ne pouroit y désirer que le vrai & le vrai-semblable.

Cette maladie est longue & dificile à guérir; cependant quand elle ne fait que commencer, on peut en venir à bout.

Il faut d'abord ôter le foin au Cheval, ou du moins lui en donner très peu & seulement avant de boire, ensuite on le saigne au col; deux jours après, on prend une once de baume de soufre préparé à l'essence de thérébentine, que l'on met dans une chopine de vin blanc avec une demi-once de cryſtal minéral, que l'on fait avaler au Cheval; deux jours après on réïtere la même dose, & encore deux autres jours après, on lui donne encore la même chose, en diminuant seulement de moitié la dose du baume de soufre: continuez ainsi pendant quelque tems à lui en donner de deux jours l'un. Il faut avoir soin seulement de le tenir bridé huit heures avant & huit heures après.

Dès le commencement des remèdes, il faut mettre le Cheval à l'usage d'une des poudres suivantes dans du son ou dans de l'avoine. Prenez fleurs de souffre, fenugrec, sucre candi, iris de Florence, limaille d'aiguille, réglisse, de chaque un quarteron; mettez le tout en poudre fine, & donnez-en demi-once le matin & autant le soir. S'il étoit dégoûté, & qu'il ne voulût pas manger d'avoine, on pouroit lui donner du son.

Autre.

Prenez réglisse, fleurs de soufre, baies de laurier, anis verd & sucre

candi, un quarteron de chaque, & en faites du total une poudre fine. On peut donner de celle-ci une once le matin & une autre le soir.

Autre.

Mettez deux livres de fleurs de soufre sur une de limaille d'aiguille, & ajoûtez trois quarterons de réglisse en poudre : Tamisez le tout; cette poudre opérera à demi-once le matin & autant le soir.

Si le Cheval est poussif outré, les remèdes ci-dessus ne pouront que le soulager & non le guérir: Et pour en tirer quelque service, il faut lui ôter entiérement le foin, à la place duquel on lui donnera de la paille de froment propre & sans poussiere, le matin & le soir de l'avoine bien nette, & à midi du son moüillé avec un peu d'eau; il faut le faire travailler peu & souvent, pour le tenir en haleine. On doit observer le même régime pour les Chevaux qui sont gros d'haleine.

De la Courbature.

L'on apelle *Courbature*, dans les animaux, ce que les Médecins apellent aux hommes *Pluresie*, ou *Fluxion de poitrine*, effectivement même parmi les hommes les gens grossiers sont acoutumez de donner ce nom indiféremment à l'une ou à l'autre de ces maladies, lorsqu'ils s'en trouvent ateints. La preuve en est aisée à démontrer par la comparaison des accidens, qui arivent également dans les uns & dans les autres. Les premiers qui se manifestent, sont une fiévre violente avec les mêmes accidens décrits dans la Pousse; mais celle-ci ne vient guéres qu'aux Chevaux qui ont passé six ans; la courbature au contraire vient indiféremment aux uns & aux autres. Comme cette maladie est aigue, violente & courte dans sa durée, elle vient ordinairement d'une fatigue outrée, d'un travail excessif, ou d'une intempérie de régime extraordinaire; il n'est pas étonnant qu'on la voye acompagnée des mêmes accidens décrits aussi aux articles des jambes foulées & de la forbure; non que la courbature ne puisse se trouver sans ces accidens; mais parce que ces maladies, provenant communément les unes & les autres de causes assez semblables, elles peuvent fort bien être compliquées les unes avec les autres.

Quand il n'y a point de complication, cette maladie ne laisse pas d'être encore dangereuse & vive; mais elle n'est pas de durée, à moins que ce ne soit un reliquat de quelqu'autre maladie, qui par sa longueur ou sa violence, peut laisser quelqu'altération dans le poumon.

Les Chevaux ataquez de ce mal sont dits Courbatus; quelques uns les apellent *Panthis*.

Prenez une pinte de bierre, demi-livre de bon miel blanc, demi-livre d'huile d'olive, trois quarterons de fleurs de soufre; mettez le tout dans la pinte de bierre, & avec la corne, faites-le avaler au Cheval, que vous tiendrez bridé cinq heures devant & cinq heures après.

On peut réïterer le même breuvage cinq à six jours après, si le Cheval n'est pas guéri.

De la Toux.

Tout Cheval qui touſſe, ne doit pas pour cela être condamné pouſſif ni courbatu: quoique cet accident ſoit un ſymptôme de ces deux maladies, il n'en eſt quelquefois que l'avant-coureur & n'en eſt pas toujours ſuivi. Même ſi l'on négligeoit moins ce mal, il y auroit moins de pouſſes & de courbatures; une deſcription de cette maladie ſeroit inutile; des oreilles ſufiſent pour la reconnoître: Elle n'eſt point à négliger: Elle vient quelquefois pour avoir mangé du foin poudreux ou une plume, quelquefois pour avoir avalé de la pouſſiére en Eté; & quelquefois c'eſt le commencement d'un morfondement. Quand elle eſt opiniâtre, & qu'elle dure plus d'un jour ſans diminuer, prenez quatre onces de fleurs de ſoufre, quatre onces de régliſſe fraîche, quatre onces de ſucre candi, deux onces d'anis verd & deux onces de baies de laurier en poudre; prenez le blanc & le jaune de deux œufs, & y mêlez deux onces du mélange de ces poudres avec une once de thériaque, & ſufiſante quantité d'huile d'olive, pour en faire un opiat; ajoûtez-y la groſſeur d'une féve de tarc; (c'eſt du gaudron) délayez cet opiat dans une chopine de vin, & le faites avaler au Cheval; réïterez de deux jours l'un, juſqu'à ce que la livre de ces poudres ſoit employée.

On en peut ajoûter auſſi dans ſon avoine, demi-once le matin & autant le ſoir.

Autre.

Deux livres de mine de plomb rouge; autant de ſoufre en canon; une once & demie de muſcade; une once & demie de ſel policreſſe; ſix gros de graine de geniévre. Du tout en faire une poudre, la diviſer par onces, & en donner une once le matin & une once le ſoir dans l'ordinaire du Cheval.

De la Gras-fondure.

Nous mettons cette maladie à la ſuite de la courbature, de la pouſſe & de la toux, moins parce que le grand travail en peut être la cauſe auſſi-bien que des précédentes, que parce qu'elles ont un ſigne commun, qui pouroit s'y faire méprendre, ſi l'on n'y faiſoit pas une atention particuliere. Mais on évite la ſurpriſe, en examinant les excrémens; car en les faiſant vuider, on les trouve coëfez, c'eſt-à-dire, envelopez d'une matiere ſemblable à de la graiſſe, & ils ſe trouvent quelquefois ſanglants. Cette maladie eſt très périlleuſe, & plus commune aux Chevaux gras & qui ont ſéjourné, qu'à d'autres.

Le Cheval ateint de ce mal, en perd le boire & le manger; bat du flanc, où il ſent de la douleur, regarde cette partie, & ne peut demeurer couché ni levé. Quand il jette par les nazeaux en abondance, & que la matiere eſt ſanglante, ce qui arive quelquefois, le mal eſt ſans reſſource.

Auſſi-tôt qu'on s'en aperçoit, il faut ſaigner le Cheval au col, & lui donner des lavemens de deux heures en deux heures: quelques uns re-

commandent en lavement comme un ſpécifique, le ſang tout chaud d'un veau ou d'un mouton qui vient d'être égorgé. Deux heures après, donnez-lui deux pilules puantes délayées dans chopine de vin ou de bierre; & une heure après, deux autres pilules pareilles jusqu'à quatre priſes d'heure en heure. S'il y a peu ou point de fiévre, on peut lui donner les poudres précédentes indiquées pour la pouſſe, & particuliérement la deuxiéme. S'il y a de la fiévre, il faut lui donner le breuvage d'eaux cordiales: le mettre à l'uſage du billot; & ſi la fiévre étoit violente, on pouroit donner le breuvage avec le baume de copahu.

Ces pilules puantes peuvent être miſes en uſage dans la forbure, la courbature & les tranchées, avec leſquelles cette maladie a grand raport, ſe rencontrant fort ſouvent enſemble.

Les jours ſuivans, un ou deux lavemens ſufiſent par chaque jour.

Du Flux de Ventre.

Entre les maladies du ventre, il y en a une qui lui eſt particuliére, & que l'on nomme *Diarrhée* ou *Flux de Ventre*, ſous laquelle nous renfermerons deux autres maladies qui en ſont des eſpèces plus dangereuſes; ſavoir, la dyſſenterie, & la paſſion iliaque, que les Maréchaux apellent l'une & l'autre, *Tranchées rouges.*

La ſimple diarrhée, eſt lorſque le Cheval rend ſes excrémens plus liquides que de coutume, ſans être digérez, & fréquemment.

La dyſſenterie, eſt lorſqu'il eſt tourmenté de tranchées, que les excrémens ſont ſanglants, & que le fondement eſt fort échaufé & enflammé.

Et la paſſion iliaque, lorſqu'il revient par les nazeaux, ou par la bouche, une eſpèce de matiere glaireuſe, qui ſemble venir de l'eſtomac, maladie rare; mais qui arive quelquefois, & qui a toujours été regardée comme mortelle.

Cette maladie a un ſi grand raport avec la paſſion iliaque ou cholera morbus des hommes, que nous ſerions preſque tentez de douter d'une choſe, qui a paſſé juſqu'à préſent pour un axiôme inconteſtable parmi les Connoiſſeurs en Cavalerie, au ſujet du vomiſſement des Chevaux, qu'on raporte ne leur ariver jamais. Il eſt certain que dans cette maladie, les Chevaux, non ſeulement rendent une abondance d'excrémens, mais encore qu'ils rejettent par la bouche une ſi grande quantité de viſcoſitez & de vilainies, que l'eſtomac paroît devoir en être la ſource, quoique l'on ſache fort bien, que les glandes ſublinguales & parotides en peuvent fournir beaucoup. En effet, pourquoi dans ces animaux, dont les organes paroiſſent diſpoſez comme ceux de l'homme, ne ſeroit-il pas poſſible qu'il y eût un mouvement *antiperiſtaltique*, ou renverſé, & qu'ils puſſent auſſi-bien rejetter par la bouche que preſque tous les autres animaux? Il eſt vrai que cette maladie eſt rare parmi les Chevaux, mais peut-être eſt-ce faute d'obſervations aſſez exactes, que l'on a toujours été dans cette opinion.

La boiſſon des mauvaiſes eaux, & l'uſage des mauvais alimens, con-

tribuent beaucoup à ces maladies auſſi-bien qu'à la formation des vers, dont nous alons parler.

Pour le ſimple dévoiement, on fait rougir un morceau d'acier & on l'éteint dans une pinte de gros vin rouge, qu'on fait avaler au Cheval.

S'il y a fiévre ou tranchées, c'eſt-à-dire, douleurs d'entrailles, on le fait ſaigner au col, & on lui donne force lavemens avec le boüillon blanc ou la traînaſſe cuite dans le boüillon de tripes ou dans la décoction d'une fraize de veau bien graſſe, ou d'une tête de mouton, que l'on fait cuire avec ſa laine; ou bien encore le lavement de ſang chaud d'un veau ou d'un mouton, dont on vient de parler.

Enſuite de la ſaignée, on lui donne un breuvage avec trois onces de thériaque dans trois demi-ſeptiers de gros vin rouge; ou bien on fait boüillir dans un pot une demi-douzaine d'œufs dans ſufiſante quantité de vinaigre; on en fait avaler au Cheval trois le matin, & autant le lendemain.

Faites la même choſe à la paſſion iliaque; mais réïterez pluſieurs fois la ſaignée dans les vingt-quatre heures, & les lavemens; & faites ronger le carreau au Cheval, afin qu'il jette beaucoup.

On peut ſe ſervir encore du vin émetique; on en donne une chopine. Il ne fait pas aux Chevaux le même effet qu'aux hommes; il ne les purge preſque point, & par une mécanique ſinguliére, il ſemble les rafraîchir au lieu de les échaufer, & leur donner de l'apétit.

Des Vers.

La coruption des alimens qui ne ſe digérent point dans l'eſtomac des Chevaux, donne lieu au dévelopement & à la génération de diférentes ſortes de vers, dont les œufs ſe trouvent ſemez ſur le fourage & ſur les diférens grains, dont on nourit les beſtiaux. Ces vers incommodent beaucoup les animaux, auſſi-bien que les hommes, & peuvent, après les avoir tourmentez longtems, leur cauſer enfin la mort aux uns comme aux autres.

Il en eſt d'eſpèce plus mauvaiſe l'une que l'autre; l'uſage les fait connoître. Quand un Cheval les rend par le fondement, il n'eſt pas dificile de ſoupçonner, qu'il en reſte d'autres, mais quoiqu'on ne lui en voye pas rendre, il eſt des ſignes qui font connoître qu'il en a dans le corps.

Quand on le voit maigrir peu à peu, quoiqu'il mange beaucoup, & qu'il ſe frote ſouvent la queue juſqu'à ſe la peler, il y a lieu de ſoupçonner qu'il eſt incommodé de vermine.

Il en eſt une eſpéce fort commune, qu'on nomme *Moraines*, qui ont leur ſiége dans les replis du fondement, qui par ſa conformation particuliére, conſerve le crotin trop longtems. Les Chevaux qui ſortent des herbes y ſont plus ſujets que les autres. Cette eſpèce n'eſt pas dangereuſe, & on ſe contente de les tirer avec la main.

Le breuvage ſuivant eſt bon pour toute eſpèce. Prenez trois onces de thériaque, une once de corne de cerf en poudre, & une once &

demie d'aloës foccotrin auffi en poudre; mettez le tout infufer dans trois demi-feptiers d'eau, & le faites avaler.

Deux jours après, on peut donner en pilules l'opiat fuivant: prenez poudre cordiale une once; fublimé doux, raclure de corne de cerf, aloës foccotrin, de chaque demi-once; incorporez dans fufifante quantité de beure frais, pour en faire un opiat, que l'on fait avaler pour une prife au Cheval.

Ce remède eft auffi fort convenable pour le batement de flancs qui acompagne la pouffe.

La poudre d'acier & de foufre, à la dofe d'une once le matin & une once le foir, convient auffi dans cette maladie.

Mettez dans fon avoine une once de fleurs de foufre & une once d'antimoine crud en poudre.

Si le Cheval a des moraines au fondement, frotez-le lui, fi vous voulez, avec de l'effence de thérébentine; & s'ils continuent à reparoître, donnez-lui le breuvage précédent.

De la Jauniffe.

Quoique cette maladie ne foit pas connue fous ce nom pour les Chevaux, elle ne les ataque pas moins réellement. Il eft vrai que les Auteurs qui en ont traité, l'ont décrite fous le nom de mal de tête plûtôt que fous fon véritable nom; mais comme le mal de tête n'eft tout au plus qu'un accident de cette maladie, nous avons été obligez de la tranfporter des maladies de l'avant-main, où elle fe préfentoit naturellement fous fon autre nom, à celles du corps.

Cette maladie fe manifefte de maniere à ne s'y pas méprendre; car outre le dégoût, la foibleffe & la trifteffe de l'animal, il a les yeux & les lèvres jaunes, & la férofité du fang qu'on lui tire, eft entiérement infectée de cette couleur. Cette maladie vient toujours d'une obftruction ou engorgement du foie, & eft ordinairement acompagnée de tranchées. C'eft pourquoi on y employe affez volontiers les mêmes remèdes. Cependant en voici un qui a eu un heureux fuccès dans cette maladie.

Prenez un demi-boiffeau de cendres de farment, & en faites leffive avec quatre pintes d'eau de riviere, que vous repaffez quatre fois fur les cendres toutes boüillantes; puis mêlez une livre de bonne huile d'olive, & un quarteron de baies de laurier en poudre dans cette leffive paffée à clair.

Faites faigner le Cheval aux flancs & le laiffez bridé toute la nuit. Le lendemain matin faites-lui avaler deux verres de cette compofition bien mêlangée & le laiffez encore bridé deux heures après, puis vous le débriderez & lui donnerez à boire de l'eau blanche, & à manger du fon moüillé pendant un quart-d'heure; rebridez-le, & deux heures après donnez-lui deux autres verres de ladite leffive, & lui en donnez ainfi quatre à cinq prifes par jour, & le mettez en lieu obfcur fur de bonne litiére, éloigné de tout bruit & dans une écurie à part, tant pour éviter la contagion, que pour fa commodité.

On peut lui faire ronger le carreau un bon quart-d'heure le matin, & lui donner une chopine de vin émétique à la place du précédent, mais le précédent eſt plus éficace & luy fera jetter de l'eau & de la morve en quantité par le nez; & quand l'apétit lui ſera revenu, faites-le promener en main un quart d'heure par jour pendant ſept à huit jours; & le purgez avec deux onces de pilules apellées *Cephalicæ minores Galeni.*

Des Tranchées.

Les tranchées ſont un tiraillement des inteſtins cauſé, ou par l'abondance des matieres, ou par leur qualité corroſive, ou par un engorgement de ſang; c'eſt ce qui fait trois eſpèces diférentes de cette maladie.

Celle qui vient de l'abondance des matieres, eſt ordinairement la plus ſimple. Ce ſont la plûpart du tems des vents raréfiez & des matieres crues & indigeſtes.

Enſuite vient le teneſme, qui eſt cauſé par l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins. Cette eſpèce de tranchées commence par un dévoiement d'un jour, & finit par des efforts inutiles, que fait le Cheval pour fianter; ce qui lui cauſe beaucoup de douleur & le met en danger.

La troiſiéme eſpèce a été décrite ſous le nom de *Paſſion iliaque.* Dans celle-ci, le mouvement des inteſtins eſt renverſé, & les alimens reviennent par la bouche, ou du moins il revient par la bouche, des matieres gluantes & corompues, dont nous avons parlé ci-devant; car c'eſt la même maladie; & c'eſt cette eſpèce que les Maréchaux apellent *des Tranchées rouges.*

En général on reconnoît qu'un Cheval a des tranchées, lorſqu'il ſe débat, qu'il ſe veautre, qu'il cherche ſans ceſſe à ſe coucher & à ſe relever, qu'on entend des broüillemens & des tonnerres dans ſon ventre, que les flancs lui batent & lui enflent, qu'il les regarde, qu'il bat des pieds de derriere, qu'il tremble, qu'il perd l'apétit, que les teſticules ſuent & qu'il ne peut uriner.

Prenez demi-ſeptier de bon vin blanc, un verre d'huile d'amandes-douces, deux onces de thérébentine de Veniſe la plus claire, une once de cryſtal minéral & deux onces d'eſſence de geniévre; mêlez le tout & le faites avaler avec la corne. Ce remède convient dans les tranchées, parce qu'il eſt propre pour uriner.

Il ne faut pas épargner les lavemens doux & onctueux à ce mal.

On peut au lieu du remède précédent, lui donner une once de thériaque avec une pincée de ſafran en poudre dans une chopine d'eau-de-vie; ou bien une chopine d'eau-de-vie & autant d'huile, mais les deux premiers ſont plus éficaces.

Les pilules puantes ſont auſſi bonnes pour guérir de ce mal.

Il y a des Gens qui prétendent que le ſternutatoire ſuivant eſt excellent pour les tranchées.

Prenez une bonne poignée de lierre terreſtre, broyez-la dans vos mains, mettez-en moitié dans chaque nazeau du Cheval, & fermez les

nazeaux, en les tenant avec les mains, comme pour l'empêcher de reſpirer, l'eſpace de quelques minutes; lâchez après; le Cheval s'ébrouera, ſe ſecoura, fientera, & urinera.

De la Rétention d'Urine.

Rarement voit-on cette maladie ſeule; elle eſt ordinairement la ſuite des tranchées ou des maladies du ventre. C'eſt pourquoi on renvoye à ces maladies-là, en cas que le mal ſoit opiniâtre. Mais s'il n'étoit pas acompagné de tranchées, le remède ſuivant ſufiroit. Faites avaler au Cheval quatre onces de colofane en poudre dans une chopine de vin blanc.

De la Fortraiture.

On apelle un Cheval fortrait, lorſqu'il devient étroit de boyaux, & qu'on lui voit deux cordons de nerfs, qui vont depuis le foureau gagner les ſangles extraordinairement racourcis & douloureux, ce qui fait perdre l'apétit au Cheval, & la nouriture par conſéquent. Il eſt des Chevaux, qui ſans être fortraits, ſont ſi maigres, qu'il eſt néceſſaire de les engraiſſer, ſoit pour les pouvoir vendre, ſoit même pour s'en pouvoir ſervir. C'eſt pourquoi nous donnerons tout de ſuite la maniere d'engraiſſer les Chevaux maigres & dégoûtez.

Des Chevaux maigres & dégoûtez.

Quand on ne connoît point la cauſe pour laquelle un Cheval, qui mangeoit bien auparavant, ceſſe tout à coup de manger, on lui donne un coup de corne dans le palais. Cette manœuvre ordinairement réveille l'apétit du Cheval, quand il n'y a pas d'autre maladie.

S'il lui vient des eſpèces de cloches dans la bouche, comme de petites peaux blanches, faites-lui manger quelques grapes de verjus, ſi c'eſt dans la ſaiſon.

Si ce dégoût vient d'un vice de l'eſtomac, mettez-lui deux onces d'aſſa fœtida envelopez dans un linge au maſtigadour.

Et s'il eſt fortrait, frotez ſouvent les deux nerfs retirez, avec onguent d'altheâ & onguent de Montpellier; & lui faites avaler une livre de lard frais ſans coüene, coupée par rouelles l'une après l'autre, de deux jours l'un, & par deſſus un demi-ſeptier de vin.

Les jours d'intervalle vous pouvez le mettre au maſtigadour avec l'aſſa fœtida.

Quelques uns les engraiſſent avec des féveroles; c'eſt la petite eſpèce de féve de marais; mais on prétend qu'elles donnent des tranchées: cela n'arive cependant pas toujours.

Les Anglois ſe ſervent de la compoſition ſuivante, & diſent que c'eſt la meilleure de toutes les medecines pour purger, engraiſſer & donner de l'apétit.

Prenez ſix livres de fleur de farine, deux onces d'anis, ſix dragmes de cumin, une dragme & demie de carthamus, une once deux dragmes de

de fenugrec, une once & demie de fleur de souffre, une chopine d'huile d'olive, une livre & demie de miel, deux pintes de vin blanc, le tout réduit en pâte; les simples pulvérisées & passées au tamis, faites-en des boules de la grosseur du poing. Le matin & le soir en donnant à boire au Cheval, il faut dissoudre une de ces boules dans son eau, la remüant jusqu'à dissolution, & la donner à boire; d'abord il la rebutera, mais il ne faut point lui en donner d'autre, jusqu'à ce qu'il la boive.

On se sert encore, pour engraisser un Cheval, & lui donner du boyau, d'orge mondé; on en donne tous les matins un demi-boisseau dans un seau d'eau.

Blessures & Enflures sous la Selle & sur le Rognon; & des Cors.

Les uns & les autres sont ordinairement l'effet d'une selle trop dure, & des harnois malfaits ou gâtez. Ces maladies négligées peuvent estropier un Cheval & le mettre hors de service.

Si-tôt qu'on s'aperçoit qu'un Cheval est blessé sous la selle, & que l'enflure n'est pas de conséquence, il sufit de froter la partie avec du savon & de l'eau-de-vie; mais si l'enflure est considérable, il faut se servir du remède suivant.

Prenez quatre ou cinq blancs d'œufs, & les battez avec un gros morceau d'alun pendant un quart-d'heure; il faut y ajoûter ensuite un verre d'huile de thérébentine, autant d'eau-de-vie, battre encore le tout ensemble, & de cette composition en froter bien la partie enflée matin & soir; on la nétoye ensuite & on la fortifie avec de l'eau-de-vie, lorsqu'elle est désenflée. Par ce remède, on évite tous les accidens qui peuvent ariver des enflures causées par la selle, sur le garot, sur les rognons & sous la selle.

Si ce sont des cors qui viennent & sur le rognon & aux pointes des mammelles de la selle, il faut les amolir en les frotant avec onguent de Montpellier toutes les vingt-quatre heures.

S'il y a grande plaie, & qu'il faille dessècher, mettez dessus des cendres de coquille d'œuf, de drap ou de savate brûlée, ou bien des feüilles de tabac verd pilé dans la saison, ou de la chaux vive éteinte dans égale quantité de miel.

L'onguent suivant est excellent pour toutes sortes de blessures & de plaies, surtout pour les ulcéres, chancres, vieilles blessures & autres dificiles à guérir.

Il faut prendre trois roquilles, mesure de Paris, de la meilleure huile d'olive, un peu plus d'une once & demie de la meilleure eau forte, & 31. éguilles d'une grosseur médiocre; il faut les casser en deux pour être sûr qu'elles sont bonnes; celles qui plient ne valent rien. Vous mettrez le tout dans un grand verre; savoir, les éguilles les premieres, l'eau forte ensuite, & sur le champ versez l'huile: il faut observer, en versant l'huile, d'éloigner la tête, pour que la vapeur ne monte pas au visage; on laisse le tout pendant vingt-quatre heures sans le remuer ni le toucher; on enleve après ce tems, l'onguent avec la pointe d'un couteau; on jette

l'eau qui reste dans le fond du verre; on nétoye l'onguent de toute écume qui s'est faite sur la superficie, & on a soin d'en ôter toutes les parties d'éguilles qui peuvent rester; on lave ensuite l'onguent dans une jate d'eau, & avec une spatule on en presse toutes les parties consécutivement, jusqu'à ce qu'en changeant de diférente eau, la derniere conserve sa couleur ordinaire; on ramasse alors toutes les parties de l'onguent & on les met dans des pots de fayance pour s'en servir; on nétoye bien la plaie avec du vin chaud; on met de cet onguent dans une cuilliere, on le fait fondre, & avec une plume on en arose un peu la plaie; ensuite on en imbibe légérement une charpie que l'on aplique sur la plaie, & on la couvre d'une compresse trempée dans du vin chaud; on bande ensuite la plaie, on panse le mal toutes les vingt-quatre heures. Ce remède est aussi excellent pour les hommes.

De l'effort de Reins.

Quand un Cheval tombe d'un lieu élevé sur les quatre jambes, & qu'il se trouve avoir un fardeau lourd sur le corps, il est aisé de juger la forte & douloureuse impression que cette chute doit causer sur les vertebres des lombes, ou plûtôt sur les muscles qui les tiennent réünies. Ce que nous avons dit, en parlant de l'Entorse, se peut rapeller ici, avec cette diférence pourtant, que s'il y avoit luxation, dislocation ou fracture aux reins, il seroit inutile de tenter le moindre secours. Mais il est bien dificile, pour ne pas dire impossible, que cela arive, à moins que ce ne soit dans un précipice. C'est pourquoi on traite cette maladie comme une forte extension de nerfs & de tendons avec les résolutifs spiritueux & aromatiques.

Prenez, par exemple, de la lie de bon vin, faites boüillir dedans toutes sortes d'herbes fines, comme sauge, thim, romarin, marjolaine, laurier, lavande, hyssope, &c. faites les bien cuire & amollir, exprimez-en le jus au travers d'un gros & fort linge, ou à une presse, & ajoûtez dans ce jus poix noire, poix résine, poix de Bourgogne, de chaque un quarteron, bol d'Arménie en poudre, deux onces, sang-dragon, mastic, oliban, noix de gale, de chaque une once, huile d'aspic & thérébentine, de chaque deux onces; faites bien cuire le tout en consistance d'emplâtre bien gommeux & gluant, & l'apliquez le plus chaud que vous pourez, sans pourtant brûler le Cheval, & frotez auparavant toutes les parties douloureuses ou ofensées avec de bonne eau-de-vie ou esprit de vin, puis vous mettrez votre emplâtre étendu sur de bonne toile neuve, & vous suspendrez le Cheval pendant neuf jours.

On peut faire une légére incision à l'endroit le plus ofensé, & y introduire tous les jours huile d'aspic, d'hypéricum & de pétrole bien mêlangez ensemble.

On peut aussi se servir de l'emplâtre rouge ou emmiélure rouge.

De la Galle.

Cette maladie est un vice de cuir, qui devient ulceré, plein de pustu-

les, & plus épais par l'engorgement de toutes les glandes de la peau, qui se trouvent abreuvées d'un suc âcre & mordicant.

On en distingue de deux espèces, dont l'une est une espèce de gratelle & est sans écorchure, mais qui s'étend insensiblement par tout le corps.

L'autre vient par plaie, en forme de boutons, qui s'écorchent & font place à une croûte qui tombe ensuite, si elle n'est de nouveau arachée.

L'une & l'autre se connoissent aisément au coup d'œil, parce que cette galle fait tomber le poil & paroît à la place.

La premiere espèce est la plus longue & la plus dificile à guérir; elle peut provenir ou de contagion, ou de fatigue, ou de misére; pour avoir, par exemple, soufert la faim & la soif, les injures de l'air; & pour avoir été mal, ou point pansé, principalement aux Chevaux entiers & aux Chevaux qui tirent au colier.

De quelque espèce que puisse être celle dont le Cheval est ataqué, donnez-vous de garde de le panser par des remèdes extérieurs pour le guérir de sa galle: le mieux & le plus sûr est toujours de le traiter intérieurement & de le guérir par le dedans. Les remèdes extérieurs, donnez sans précaution, peuvent faire rentrer l'humeur, & causer par conséquent une grande maladie. Ils ne sont pourtant pas à négliger.

On peut saigner le Cheval au col, afin que les remèdes agissent plus éficacement, & le purger le sur-lendemain avec une once d'aloës soccotrin, demi-once de séné & deux gros & demi de fenoüil en poudre, infusez dans trois demi-septiers de vin, demi-heure avant que de le faire avaler.

Il faut observer de ne donner au Cheval que la moitié de sa nouriture ordinaire le jour avant la medecine, & brider le Cheval cinq heures avant & deux heures après.

Après qu'il aura été saigné & purgé, il n'y aura plus de danger de le froter avec de la lessive commune, où l'on aura fait boüillir deux ou trois onces de tabac de bresil, ou au défaut, du tabac ordinaire.

Voici encore un liniment qui est fort bon, & sur lequel on peut comter, quoique fort simple.

Prenez un quarteron de vieux beure salé, (le plus vieux est le meilleur), faites-le fondre avec un demi-verre d'huile à brûler, & en frotez la partie le plus chaudement que faire se poura. Cependant si le garrot en étoit ataqué, il faudroit l'apliquer beaucoup moins chaud & le laisser refroidir, parce que cette partie est fort sensible.

De l'Enflure des Bourses & sous le Ventre, & des autres enflures.

Lorsque nous parlons d'enflure sous le ventre, nous n'entendons pas dire que les Chevaux soient sujets à cette maladie commune parmi les hommes, & qui est ordinairement la suite d'une débauche & d'une intempérance outrée. Les Chevaux moins libres de leurs actions & de leur régime de vivre, sont aussi moins sujets aux suites fâcheuses qu'aporte le manque de sobrieté; & l'activité des liqueurs ardentes & spiri-

tueuses qu'on ne leur donne qu'en remède, & qu'ils ne peuvent prendre par conséquent avec indiscretion, les garantit de l'abus que les hommes en font. Ce n'est donc point l'hydropisie dont nous traitons, mais l'enflure qui paroît entre cuir & chair à diférentes parties du corps, & particulierement celle qui vient aux bourses. Celle-ci se distingue ordinairement en trois espèces; savoir, la simple inflammation, qui ne laisse pas d'être dangereuse; l'hydrocele; & la hernie.

La simple inflammation peut venir de saletez dans le foureau, de coups ou de meurtrissures reçues dans ces parties; ou de morsures d'animaux, venimeux ou non.

L'hydrocele, est un amas d'eau ou de sérosité dans la cavité des bourses.

Quant à la hernie, nous en traiterons en son lieu.

Les autres enflures qui arivent ou aux cuisses, ou aux épaules, ou aux jambes, ou aux flancs, proviennent de chutes, de meurtrissures ou d'écorchures, & alors ce sont des tumeurs inflammatoires, ou une espèce de dépôt, comme dans la forbure, le farcin & les eaux, &c.

Nous traiterons de presque toutes ces espèces d'enflures chacune en leur lieu.

Quant à l'enflure du foureau, si c'est en Eté, menez le Cheval à l'eau une fois ou deux par jour, & l'y laissez une heure chaque fois, cela sufira. En Hyver, lavez-le avec de l'eau qui ne soit pas froide, & le frotez ensuite avec de l'eau-de-vie & du savon noir fondus ensemble, ou bien avec l'onguent de Montpellier, si l'enflure s'étend jusqu'aux bourses.

Si l'enflure venoit des piqures de l'éperon, il sufiroit de faire une forte décoction avec l'herbe apellée *Boüillon blanc*, du vin & de la graisse de porc, & d'en froter la plaie avec une éponge.

ARTICLE III.

DES MALADIES DE L'ARRIERE-MAIN.

Du Cheval épointé, éhanché, & de l'effort du Jarret.

L'On apelle un Cheval éhanché, lorsqu'il a fait un effort à la hanche. Le Cheval dans cet effort peut se démettre le fémur; il peut aussi n'y avoir point de dislocation. On distingue la dislocation, en ce que la tête du fémur, étant sortie de la cavité cotyloïde de l'os des hanches, elle laisse paroître un creux à la fesse proche du tronçon de la queue: Cette marque est une preuve certaine du déplacement de l'os. L'une & l'autre situation sont très fâcheuses pour le Cheval & très périlleuses; mais la dislocation l'est le plus sans contredit. On traite la premiere comme les entorses ou comme l'effort de reins, avec des charges spiritueuses, balzamiques, & résolutives; mais la seconde est presque incurable; ou si on guérit, c'est par hazard. Voici la manœuvre des Maréchaux, pour en faire la réduction. Ils atachent au pied du Cheval une forte longe, qui

environne l'extrêmité du pâturon : Il faut que cette longe ſoit fort longue, afin que le Cheval puiſſe faire quelque pas ſans entraîner l'autre extrêmité, que l'on atache à une branche fléxible d'un buiſſon : quand tout cet apareil eſt prêt, on fait partir bruſquement le Cheval à grands coups de foüet; & étant ſurpris par cette longe, qui le retient au milieu de ſa courſe, & à laquelle il ne s'atend pas, il la tire avec violence; mais en la tirant il s'allonge fortement la cuiſſe, & l'os dans le moment revenant vis-à-vis de ſa cavité, peut y rentrer, mais il peut auſſi n'y rentrer pas, & c'eſt double mal. Il faut que la branche du buiſſon ne ſoit pas trop forte, afin que de la ſacade, le Cheval puiſſe la rompre ou l'emporter. C'eſt pourquoi quelques Maréchaux préférent une roue chargée de moëlons, pierres ou autres choſes peſantes, à la branche du buiſſon, qui peut faire trop de réſiſtance, & ne céde pas comme cette roue, qui eſt fort bien imaginée. Mais malgré toutes ces atentions & manœuvres, on guérit peu de diſlocations par ce moyen. Les mouvemens & les forces ne ſont pas aſſez meſurées; & pour faire une réduction, le trop eſt auſſi dangereux que le trop peu de forces : c'eſt pourquoi on y réüſſit rarement. Après cette opération on fortifie la partie avec des linimens ſpiritueux, comme eſſence de thérébentine & eau-de-vie, & charges, dont il eſt parlé aux Efforts des autres parties.

Au jarret les os ne ſe démettent point, mais le gros tendon qui va s'inſérer à la tête du jarret, ſoufre quelquefois une ſi violente extenſion, que la jambe paroît pendante, ſur tout quand il range la croupe. On reconnoît encore cette maladie à la douleur & à l'enflure de la partie. La cure eſt la même que des précédens Efforts, excepté la ſaignée au plat de la cuiſſe, ſuivie de celle au col, crainte de forbure; & enſuite le ſéton & le feu.

Tous ces efforts proviennent d'avoir trop étendu la cuiſſe ou le jarret, ou de chutes, & particulierement lorſque les Chevaux ſont trop chargez, & qu'ils ſont tellement engagez, qu'ils ne peuvent faire que des efforts inutiles pour ſe relever.

De l'Enflure de la Cuiſſe.

Il y a trois cauſes ordinaires de toutes les enflures qui ſurviennent, tant à la cuiſſe qu'aux jambes. Le coup, la foulure, & la fluxion. Nous avons dit, en parlant des Ateintes & de la Nerférure, que les enflures provenant de coups ou de meurtriſſures, demandoient des réſolutifs ſpiritueux : les foulures, des remèdes aſtringens d'abord, & enſuite d'adouciſſans : & les fluxions demandent des remèdes, tant internes qu'externes, qui puiſſent diſſiper les humeurs & détourner leur cours. C'eſt pourquoi ſi cette humeur vient d'une fluxion gagnée dans l'écurie, comme les jeunes Chevaux y ſont ſujets, & ce qui eſt un reſte de gourme qu'ils n'ont pas bien jettée, il faut en venir à la ſaignée, donner au Cheval les breuvages cordiaux preſcrits dans la Gourme, & mettre de bonnes emmiélures ſur la partie enflée, comme l'onguent de Montpellier fondu avec la poix noire, ou bien une charge faite avec demi-

livre de poix noire, autant de poix grasse, autant de thérébentine commune, environ un litron de farine, & demi-livre de sain-doux; & en cas que la partie enflée fût froide, ce qui est un très mauvais signe, vous y ajoûteriez un quarteron d'huile de laurier.

Du Fondement qui tombe, ou qui sort.

Cette maladie est un prolongement & un relâchement des muscles releveurs de l'anus ou fondement, & d'une partie de l'intestin, ce qui arive par foiblesse des parties; mais beaucoup plus souvent par irritation, comme à la suite d'un tenesme, d'hémorroïdes ou de l'amputation de la queue. Lorsque l'enflure paroît un peu considérable, elle est très dangereuse, parce que la gangrène est à craindre dans cette partie, si elle vient à se refroidir, ce qui est le signe de cet accident. Il y a des Auteurs qui recommandent de piquer le siége avec une aiguille; mais une piquure, qui ne peut dégorger beaucoup de sang, est capable d'irriter encore bien plus. Il faut saigner le Cheval & froter l'anus avec huile ou onguent rosat.

De la Chute du Membre & de la Matrice.

L'on apelle fort improprement chute du membre & de la matrice, lorsque ces parties paroissent relâchées & sortir à l'extérieur plus qu'elles ne doivent. Quand le Cheval a uriné la verge doit rentrer dans le foureau. Quand il ne le fait pas, c'est ou par relâchement ou par irritation. Quand cela arive par relâchement, c'est précisément ce qu'on apelle *Chute du membre*. Quand cela vient par irritation, c'est un priapisme, & on dit de ces Chevaux qu'ils sont barez. Cette violente érection cause une si grande inflammation, que tout le reste du corps devient enflé, & que les testicules rentrent entiérement.

Les Cavales ne sont pas exemtes d'une maladie fort aprochante, que l'on apelle *Chute de matrice*, qui n'est cependant pas la chute de cette partie, mais le relâchement du canal qui conduit à cette partie, que l'on nomme *le Vagina*. Cette infirmité qui est ordinairement la suite d'un acouchement laborieux, quand elle est considérable, cause des supressions d'urine, & la gangrène est toujours à craindre dans ces accidens. Cette maladie s'apelle aussi *Hernie* ou *Descente de matrice.*

Tant pour les Chevaux que pour les Cavales, il faut user de lavemens avec le lait & le miel commun, & adoucir la partie avec onguent rosat, ou huile rosat, ou huile d'hypéricon, & mettre le Cheval au son & à l'eau blanche. Si l'inflammation étoit considérable, & qu'on eût lieu de craindre la mortification, il faudroit bassiner avec eau vulneraire ou eau-de-vie dans un verre d'eau tiéde.

Si c'étoit un Cheval baré, vous le mèneriez à l'eau courante le matin & le soir, & l'y laisseriez suivant la fraîcheur de l'eau, plus ou moins longtems.

Des Hernies.

En parlant de l'enflure dessous le ventre, & de celle des bourses dans

les maladies du corps, nous avons dit, que celle-ci provenoit quelquefois d'un effort; c'eſt ce qu'on apelle préciſément *Hernie* ou *Deſcente.* C'eſt lorſqu'un des inteſtins trop comprimé dans le ventre par l'effort des muſcles, cherchant à s'échaper, force la partie la plus foible du péritoine à l'endroit où paſſe le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques, & deſcendant le long de ce cordon, vient joindre par ſon poids le teſticule qui eſt dans la bourſe du même côté, & fait avec lui une tumeur ſi conſidérable, qu'elle met le Cheval en danger de perdre la vie, s'il n'eſt promtement ſecouru.

Il faut, auſſi-tôt que l'on s'en aperçoit, tâcher de faire rentrer la tumeur. Si l'on n'en peut venir à bout, il faut jetter le Cheval par terre ſur un terrain mol, ce qui ſe fait en lui mettant les entraves; puis le renverſer, & lui écarter les jambes de derriere pour tâcher de faire la réduction du boyau; & quand elle eſt faite, apliquer deſſus les bourſes, pour les reſſerrer, & rafermir auſſi le péritoine, l'emmiélure rouge qui ſe compoſe ainſi: Prenez ſuif de mouton une livre & demie, graiſſe de chapon ou de cheval ou ſain-doux une livre, huile tirée des os de bœuf ou de mouton, ou au défaut, huile de lin ou d'olive demi-livre, gros vin rouge le plus foncé deux pintes, poix noire & poix de Bourgogne, de chaque une livre, huile de laurier quatre onces, thérébentine commune une livre, cinabre en poudre quatre onces, miel commun une livre & demie, ſang-dragon trois onces, onguent de Montpellier demi-livre, eau-de-vie demi-ſeptier, bol fin ou du Levant en poudre trois livres.

Ayez un chaudron ou une baſſine, & mettez dedans, le ſuif, la graiſſe de chapon, l'huile des os & le vin; faites cuire à petit feu tous ces ingrédiens, juſqu'à ce que le vin ſoit conſumé, remüant de tems en tems; puis mettez les poix, faites les fondre & ajoûtez l'huile de laurier & l'onguent de Montpellier. Retirez du feu & y mettez alors la thérébentine & la remüez bien; enſuite mélangez bien le ſang-dragon, après cela le miel, & enfin le bol en poudre fine; depuis que la matiere eſt hors de deſſus le feu, il ne faut ceſſer de la remüer, juſqu'à ce qu'elle ſoit totalement refroidie. Quand elle eſt froide ou preſque froide, vous y jettez un demi-ſeptier de la plus parfaite eau-de-vie, & pour y donner du corps, vous y ajoûtez ſufiſante quantité de fine fleur de farine de froment. Cette compoſition eſt un peu longue à faire, mais en récompenſe elle ſe garde un an, & ſon uſage eſt ſi excellent, que ſi ce n'étoit la cherté des ingrédiens, nous l'employerions par tout où nous preſcrivons l'emmiélure commune.

Comme l'onguent de Montpellier entre dans cette compoſition, & que nous en recommandons ſouvent l'uſage dans pluſieurs maladies décrites dans ce Livre, nous en donnerons ici la deſcription. Il eſt très-aiſé à faire, puiſque ce n'eſt que le mélange de parties égales de populeum, onguent d'altheâ, onguent roſat & miel, mélangez à froid dans un vaiſſeau. Cet onguent eſt ſi éficace, qu'il peut ſupléer, en cas de beſoin, à preſque toute charge ou emmiélure. On peut, après avoir apliqué cette charge, ou au défaut de cette emmiélure, apliquer ſur les bourſes la

préparation ſuivante, qui forme un petit matelas fort aſtringent.

Prenez racines de grande conſoude, écorce de grenade & de chêne, noix de Cypres & de galles vertes, grains de ſumach & d'épine vinette, de chacun quatre onces; ſemence d'anis & de fenoüil, de chacun deux onces; fleurs de grenade, camomille & melilot, de chaque deux poignées; alun crud en poudre une demi-livre: mettez tout le reſte en poudre groſſiére, & en rempliſſez un ſachet qui puiſſe enveloper les teſticules & au-delà, faites piquer ce ſachet comme on pique un matelas, & le faites boüillir dans du vin de prunelles ou dans du gros vin de teinte, avec un litron de groſſes féves. Apliquez ce petit matelas tout chaud ſur les teſticules & le retenez adroitement par des bandages convenables: ſi ces remèdes ne ſufiſoient pas, ou que l'on n'eût ni le tems ni la commodité de les faire, le plus court & le plus ſûr ſeroit de châtrer le Cheval.

Soleyſel parle d'une eſpèce de ſuſpenſoir fait exprès par un Ecuyer de ſa connoiſſance, par le moyen duquel des Chevaux qui n'auroient pas pû faire un ſeul pas, étoient en état de faire des ſauts de force. Ce ſuſpenſoir tenoit lieu à ces Chevaux des bandages dont uſent les hommes, mais il faut beaucoup d'adreſſe pour les conſtruire; & cette heureuſe invention eſt perdue, peut-être avec un peu de ſoin & d'atention pouroit-on la retrouver.

Du Veſſigon.

Le Veſſigon eſt une tumeur de la groſſeur de la moitié d'une pomme, plus ou moins, ſuivant le tems de la formation, ſitué entre le gros nerf ou tendon, & la pointe du jarret à la partie ſupérieure & poſtérieure du canon. Comme il y a un intervalle entre l'os de la cuiſſe & le gros nerf, en preſſant cette tumeur du côté où elle paroît le plus, elle paſſe par deſſous cette arcade & ſe manifeſte aiſément de l'autre. Ces tumeurs viennent ordinairement de fatigue, & quelquefois le repos ſeul les diſſipe: Elles ſont ſans douleur; il eſt vrai qu'elles ne ſont pas aiſées à guérir; mais ordinairement elles n'incommodent pas beaucoup le Cheval dans les commencemens: car même quand elles ſont récentes, on ne s'en aperçoit point lorſque le Cheval plie le jarret. Mais lorſque les deux jarrets ſont tendus & qu'il eſt campé, la comparaiſon fait remarquer la diférence.

On prétend que les écuries, qui ſont trop en talus, ſont capables de procurer ce mal.

Il vient auſſi à la ſuite d'un effort du jarret, & pour avoir été monté trop jeune. C'eſt pourquoi la plûpart des Chevaux Normands, qui communément ſont montez dès trois ans, y ſont fort ſujets.

Pour ôter ce mal, il faut réſoudre & reſſerrer; ainſi, prenez trois onces de galbanum & autant de maſtic, avec une livre du bol du Levant, & en faites une charge avec une pinte de fort vinaigre; ou bien ſervez-vous du pain chaud & de l'eau-de-vie, comme aux molettes. Si ces remèdes ne réüſſiſſent point, ayez recours au feu pour arêter du

moins

moins les progrès de ce mal. Ou bien, faites l'opération, qui se pratique en donnant dessous une pointe de feu, qui perce la tumeur dans la partie latérale & inférieure à l'endroit le plus gros, pour donner écoulement aux eaux rousses qui y sont contenues; vous mettrez dedans une tente chargée de supuratif & par dessus une emplâtre d'onguent de cé-ruse qui envelope tout le jarret, pour resserrer la tumeur & en faire sortir les eaux qui y sont contenues; bassinez ensuite de quatre en quatre heures avec de la lie de vin aromatique; & sondez de jour à autre avec la spatule graissée de basilicum, de crainte que le trou ne se rebouche trop tôt. Il faut avoir soin de saigner le Cheval & de le purger, crainte de forbure.

De la Courbe.

C'est une tumeur longue & dure, qui fait enfler le gros nerf ou tendon du jarret à la partie interne, & cause quelquefois enflure & douleur jusqu'au bas du pied. Cette tumeur est un amas d'humeurs gluantes & visqueuses échapées par la rupture de quelques filamens nerveux du jarret, qui aura été forcé par trop de travail, ou dans une grande jeunesse. Elle augmente depuis la grosseur d'une aveline ou d'une noix, jusqu'à un volume excessif, & naît plus bas que le vessigon. Quand elle est récente, on aplique dessus un rétoir, c'est ce que les Apoticaires apellent un *Vésicatoire* pour les hommes; mais si elle est ancienne, le feu même y fait peu de chose; il est pourtant seul capable de l'arêter. Il est vrai qu'il ne la dissipe pas toujours, mais du moins il en empêche le progrès.

Lorsqu'on ne veut pas mettre le feu aux courbes & aux vessigons, on se sert du remède suivant, qui réüssit souvent; une once de racine d'élébore noire, une once d'euforbe, une once de cantarides: il faut pulvériser ces drogues séparément, ensuite toutes les trois ensemble; mêler le tout avec huile de laurier & thérébentine de Venise, deux fois plus d'huile de laurier que de thérébentine: le tout mélangé dans un pot, jusqu'à ce que cela vienne comme de la pâte liquide ou thériaque; lorsque l'on veut se servir de cet onguent, il faut raser le poil le plus près que l'on poura, & avec une spatule l'étendre sur la partie; cinq ou six heures après on commencera à voir couler des eaux rousses à travers la peau; le lendemain, il faut avec la même spatule ôter délicatement l'onguent de la veille, y en remettre de nouveau, & continuer de même pendant sept à huit jours; il ne faut pas que le Cheval se couche pendant qu'on lui apliquera le remède, & encore sept à huit jours après, il ne faut pas non plus s'étonner si le jarret & la jambe s'enflent; car au bout de trois semaines, en promenant doucement le Cheval tous les jours, la jambe & le jarret désenflent sans y rien faire, & le poil reviendra par la suite comme auparavant.

De la Varisse.

La Varisse est une tumeur molle, longue, située ordinairement à la partie latérale interne de la jambe, tant postérieure qu'inférieure, pro-

venant d'une dilatation de veine, qui eſt gorgée de ſang. Cette tumeur n'eſt point de conſéquence dans les commencemens, mais elle dépare un Cheval, & peut éfrayer un Acheteur, qui ne ſait ce que c'eſt, quoique le Cheval n'en boite pas & ne laiſſe pas de travailler auſſi-bien qu'à ſon ordinaire. Cette maladie eſt, auſſi-bien que la précédente, le fruit d'un travail outré ou prématuré.

On peut, ſi l'on veut, barer la veine au deſſus & au deſſous, & froter l'enflure qui ſurvient avec de l'huile de laurier; mais à cauſe de l'enflure qui ſurvient en barant la veine, on devroit préférer deux ou trois raies de feu qui n'entameroient point la veine, & pouroient la reſſerrer, ou du moins, comme aux maux précédens, l'empêcher de groſſir.

De l'Eparvin.

On diſtingue trois ſortes d'éparvins. L'éparvin ſec, l'éparvin de bœuf, & l'éparvin calleux.

L'on apelle éparvin ſec, une maladie du jarret où il ne paroît ni tumeur ni ulcére, mais dont on s'aperçoit aiſément, parce que le Cheval harpe au ſortir de l'écurie, relève ſa jambe plus haut que les autres, & la rabat plus vîte contre terre. Ce mouvement eſt ſi marqué & ſi ſenſible, qu'il n'eſt pas poſſible de s'y méprendre, parce qu'il a quelque choſe qui tient du convulſif: Lorſqu'un Cheval a deux éparvins ſecs, c'eſt-à-dire, qu'il trouſſe également les deux jambes, cela ne laiſſe pas de lui donner de l'agrément pour le manège; mais s'il n'en a qu'à un jarret, il paroît marcher comme s'il étoit boiteux. Les Chevaux de chaſſe ou de campagne qui ont des éparvins, ne ſont ni ſi vîtes ni ſi commodes que les autres, & quoique ce mal ne ſoit pas douloureux dans les commencemens, il fait enfin boiter un Cheval.

L'autre eſpèce que l'on nomme éparvin de bœuf, parce que ces animaux ſont fort ſujets à cette maladie, ſe remarque par une tumeur qui vient ſur les petits oſſelets du jarret, à la partie interne ſur le vaiſſeau, comme une eſpèce de ſur-os, inſenſible d'abord, mais qui croît avec le tems conſidérablement, & eſt toujours aſſez molle; le Cheval n'en boite pas toujours.

Mais quoique l'on voye quelques Chevaux avoir de ces ſortes d'éparvins & n'en pas boiter, il ne faut pas s'y fier; car il y en a une troiſiéme eſpèce, qui vrai-ſemblablement n'eſt que cette ſeconde eſpèce dégénérée ou plûtôt augmentée, & qui n'en difére, qu'en ce que la tumeur eſt dure, calleuſe, & que le Cheval en boite tout bas. Cette eſpèce eſt la pire de toutes, & eſt très dificile à guérir.

On diſtingue l'éparvin de la courbe, en ce qu'il ne vient jamais ſi haut que celle-ci.

Comme l'éparvin ſec n'eſt autre choſe qu'une grande roideur dans le jarret, on employe tout ce qu'il y a de plus émolliant pour aſſouplir cette partie, & en rendre les reſſorts plus liants.

Vous n'avez qu'à prendre un demi-verre de quelque huile émollian-

te, comme huile de lys ou autre, avec un verre de vin, battre le tout ensemble & en oindre le jarret.

Il y a des gens qui, pour ce mal, barent la veine & coupent le nerf qui est à côté de la veine, ce que quelques uns assurent avoir vu réüssir sur le champ. Cette observation donneroit lieu de penser, que ce mal ne seroit qu'un dessèchement ou obstruction du nerf, qui se racourcit, & tient la partie comme bridée; vous observerez aussi, qu'en parlant ici du nerf, nous entendons proprement le nerf & non le tendon. C'est pourquoi nous avons employé le mot de tendon, de crainte d'équivoque, par tout où il convenoit, quoique ce mot soit peu connu dans la Cavalerie, & qu'on y substitue ordinairement celui de nerf qui est impropre.

Les Marchands de Chevaux se servent, pour toutes les grosseurs du jarret, d'un mêlange de blancs d'œufs, de vinaigre & de terre glaize; mais le bol, qui coûte un peu plus, est aussi plus éficace, & par conséquent préférable; mais tous ces remèdes ne font que pallier le mal pour quelques jours; il faut donc avoir recours au feu, qui est le seul remède éficace pour ce mal.

Du Jardon ou *de la Jarde.*

C'est une tumeur calleuse & dure, qui fait une grande douleur à la jointure où elle vient: elle est quelquefois si grande, qu'elle embrasse la partie interne & externe du jarret, & monte quelquefois au dessus des osselets. Cette maladie vient encore plus bas que la courbe, & commence par le dehors du jarret.

Elle est communément héréditaire, elle peut être cependant le fruit d'un effort, comme d'un arêt trop subit au bout d'une course précipitée.

Il n'y a guéres d'autre remède à ce mal, que le feu; cependant pour le donner avec succès, & de façon qu'il paroisse moins, on peut amolir la partie avec des emplâtres résolutifs tels que le *Diachylon cum gummi*, & le *Diabotanon* mêlez ensemble, & un tiers d'onguent d'altheâ. Au bout de sept à huit jours, vous trouverez la dureté amolie, & peut-être même dissipée; mais comme il est impossible que ce soulagement soit de durée, que le mal soit dissipé ou non, on met le feu dessus en forme de plume, & on bare la veine avec le feu légérement dans deux ou trois endroits.

Du Capelet.

On apelle *Capelet* de petites tumeurs, qui viennent au bas de la partie postérieure du canon. Mais ce nom est plus particuliérement consacré à une tumeur, qui vient sur la pointe du jarret, qui ne fait pas grande douleur dans l'abord, & provient ou de coups, ou de ce que le Cheval s'est froté contre quelque chose de dur, comme il arive aux Chevaux de carosse qui se donnent des coups ou se frotent aux panoniers, aux piliers ou aux bares de l'écurie. On guérit ce mal assez aisément dans les commencemens, & il ne le faut pas négliger alors, parce que l'on n'en vient pas aisément à bout, quand il est vieux, & que le Cheval n'est plus capable d'un grand travail.

Pour emporter ce mal, il faut froter plusieurs jours de suite la tumeur avec de l'eau-de-vie camfrée ; ensuite y apliquer la charge du vessigon. Si cela ne sufit pas, vous userez de l'emplâtre de Soleysel, qui est excellent pour ce mal. On le compose ainsi.

Prenez galbanum une once, gomme ammoniac trois onces, opopanax une once & demie ; faites infuser le tout pendant deux jours entiers dans une chopine de vinaigre chaud ; puis faites cuire jusqu'à ce que le vinaigre soit à moitié consumé, & le passez chaud à travers un linge ; puis remettez ce mêlange sur le feu pour le faire épaissir ; & quand il commencera à s'épaissir, ajoûtez-y poix noire & poix résine, de chaque quatre onces, thérébentine deux onces ; mêlez le tout & en faites un emplâtre que vous apliquerez sur le mal & vous le renouvellerez tous les neuf jours jusqu'à ce que la tumeur disparoisse. Si ce remède ne sufisoit pas, passez un séton au travers de la tumeur, pour en faire sortir les eaux rousses, qui pouroient gâter le tendon, ou bien mettez-y le feu en étoile.

Des Solandres & des Rapes.

La Solandre est précisément au pli du jarret, ce qu'est la malandre à celui du genou : l'une & l'autre sont des crevasses, qui suintent des eaux ; ordinairement elles sont longitudinales de haut en bas : quand elles sont transversales, on les apelle *Rapes.*

La solandre est plus rébelle que la malandre ; c'est pourquoi on saigne & on purge de deux mois en deux mois les Chevaux ataquez de solandres.

On fait une charge avec les herbes aromatiques boüillies dans cinq à six pintes de lie de vin, avec chopine d'eau-de-vie & demi-livre de sain-doux ou vieux-oing. Quand l'inflammation est passée, on se sert de la moutarde ordinaire, pour achever de dessècher.

Des queues de Rat ou *Arêtes.*

On apelle *Arête* ou *queue de Rat,* une espèce de croûte dure & écailleuse, qui vient tout du long du tendon, qui va aboutir au pâturon, & qui fait tomber le poil. Il en est de sèches & d'humides ; c'est-à-dire, qu'à quelques unes, il suinte des eaux rousses de dessous ces croûtes ; à d'autres non.

L'on se sert pour ce mal de dessicatifs. En voici qui sont éprouvez ; mais on en peut faire une infinité d'autres sortes. Prenez noix de galle, alun & couperose, de chaque un demi-quarteron ; faites boüillir le tout dans deux pintes d'eau & en lavez la partie.

Ou bien, prenez vert de gris deux onces, couperose autant, incorporez dans un quarteron de miel & en frotez les arêtes, & la guérison suivra en peu de tems.

Des Eaux.

Ces eaux sont une humidité blanche, gluante, visqueuse & puante, qui suinte au travers du cuir, sans y faire d'ouvertures. Ce mal com-

mence par les côtez du pâturon, gagne toute la jambe en remontant, & fait tomber le poil par ſon âcreté corroſive. L'enflure & la douleur en ſont les premiers ſignes. Quand le mal vieillit, il ſurvient des crevaſſes & des poireaux, qui rendent le mal preſque incurable; car dans cet état les eaux détachent quelquefois le ſabot d'avec la couronne, au talon.

Les Chevaux Flamands & Hollandois ſont plus ſujets à ce mal que ceux des autres Pays, tant comme une maladie héréditaire, que comme provenant de l'humidité des marécages & pâturages trop aquatiques, où ils ont été nouris. Les Chevaux fatiguez peuvent auſſi gagner ce mal, & c'eſt une marque d'une jambe uſée.

Quand il y a inflammation, on ſe ſert du cataplâme ſuivant, qu'on apelle *Emplâtre blanche:* on le compoſe ainſi. Prenez un demi-litron des quatre farines, faites-en de la boüillie dans trois demi-ſeptiers de lait. Lorſque la boüillie ſera un peu cuitte, il faut y mettre dedans une demi-livre de thérébentine, demi-livre de miel, demi-livre de poix graſſe, demi-livre de ſuif de mouton, deux gros ognons de lys, demi-livre de ſain-doux; le tout mêlé enſemble. Il faut que cette boüillie ne ſoit ni trop claire ni trop épaiſſe, & l'aplication s'en doit faire ſur du linge & des étoupes.

S'il n'y a point d'inflammation, ou l'inflammation étant paſſée, on lave la jambe enflée avec la compoſition ſuivante.

Prenez ſix pintes d'eau, demi-livre d'alun, autant de couperoſe blanche, un quarteron de noix de galle, & deux gros d'arſenic, le tout en poudre; faites tiédir ſeulement dans un pot & en baſſinez la partie.

On peut encore ſe ſervir de cette préparation-ci, qui n'eſt pas fort diférente.

Prenez deux livres de miel, demi-livre d'alun, autant de couperoſe, un quarteron de noix de galle, une once de ſublimé, le tout en poudre paſſée au tamis; mettez ſur le feu, & auſſi-tôt que le miel commence à boüillir, retirez & en oignez la partie.

Ce même remède eſt bon pour les poireaux.

Des Mules Traverſieres.

Cette maladie provenant de l'acrimonie d'une humeur qui cautériſe la partie où elle a ſon cours, ſe trouve placée naturellement à la ſuite des eaux. Cette maladie eſt proprement une crevaſſe qui ſe forme dans les plis de la partie poſtérieure du boulet, & deſcendant même dans le pâturon, où elle détache la corne du talon d'avec le cuir, & alors elles ſont dites *Mules nerveuſes*, qui ſont les plus dangereuſes. Cette maladie eſt fort douloureuſe, en ce que la douleur ſe trouve préciſément dans le centre du mouvement, qui eſt la jointure, ce qui la renouvelle à chaque pas.

Pour panſer ce mal, il faut faire brûler dans une poële, une demi-livre de beure ſalé, & en faire des onctions.

Ou bien, faire légérement boüillir demi-livre de miel avec couperoſe blanche & noix de galle, de chaque une once, & en uſer de même.

On peut encore ſe ſervir d'une pinte de lait, dans laquelle on aura fait bouillir un quarteron de couperoſe blanche.

Poireaux ou *Verrues.*

Tout le monde connoît cette tumeur à laquelle les hommes ſont ſujets, ainſi que les animaux. Cette tumeur provient de l'extravaſion ſurabondante du ſuc nerveux qui compoſe le rézeau de la peau, & forme ces éminences grenues & canelées qui couvrent la ſuperficie de cette excroiſſance; ſa ſubſtance eſt d'une dureté plus grande que celle de la peau, & aproche de la conſiſtance de cette corne particuliere aux Chevaux, que l'on apelle châteigne. Ce mal eſt incommode & dangereux. Incommode, parce qu'il revient auſſi ſouvent qu'on le guérit; & dangereux, parce qu'à la fin il devient incurable.

Il faut couper les poireaux & apliquer deſſus la poudre pour les boutons du farcin, étendue ſur un plumaceau, réïterer au bout des vingt-quatre heures, s'il convient, & apliquer enſuite l'onguent déſſicatif des eaux.

Du Fic.

Le Fic eſt une excroiſſance ſpongieuſe & fibreuſe, aprochant de la nature de la corne ramolie, qui naît à la fourchette dans les pieds élevez & creux, qui ont le talon large. Cette maladie eſt ordinairement un reflux de quelqu'humeur maligne, dont on a ſuprimé le cours par des remèdes aſtringens, comme des eaux deſſèchées, d'un reſte de forbure ou de farcin. Ce mal eſt plus commun, par cette raiſon, aux Chevaux qui ont les jambes rondes & gorgées, qu'aux autres, lorſqu'on les traite avec des deſſicatifs trop forts; il arive alors, que la matiere ſoufle au poil & ofenſe auparavant le tendon & le petit pied; ce qui eſt très dangereux. Ce mal eſt beaucoup plus conſidérable que le précédent & eſt auſſi traître; car après avoir été guéri en aparence, on ne doit pas être ſurpris de le voir reparoître deux ou trois mois après. Ce mal étant négligé, élargit & aplatit conſidérablement le pied, & le rend très diforme. Quand ce mal n'a pas ateint le tendon, le Cheval ne paroît pas en boiter aux premiers pas qu'il fait; mais on découvre bien-tôt ſon mal.

Les pieds de derriere, comme plus ſujets à être dans l'humidité, ſont auſſi plus ſouvent ataquez de ce mal: comme les pieds de devant, par une raiſon contraire, ſont plus ſujets aux ſeimes.

Il ſeroit inutile de ſonger à guérir un fic, s'il y avoit des eaux à la jambe, parce que la ſource du mal ne tariroit pas, & prendroit ſon cours par le fic; c'eſt-à-dire, par le mal même que l'on voudroit guérir, & abreuveroit continuellement une partie que l'on veut deſſècher. Il faut premierement ſonger à guérir les eaux, comme il a été preſcrit; après cela parer le pied, pour pouvoir facilement couper la ſole tout au tour du fic, avec la feuille de ſauge ou le biſtouri. Il eſt à remarquer que de cette premiere opération dépend ſouvent la promte ou la longue guériſon du fic, parce que ce mal ayant des racines, qui s'étendent avant ſous la ſole, ſi

on les emporte entieres en les détachant avec dexterité, le mal guérit promtement; & si vous en laissez quelques racines, le mal sera plus long & plus dificile à traiter qu'auparavant. Quand la sole est levée, vous ratissez bien exactement tout ce qui paroît tenir de la nature du fic avec la feuille de sauge, évitant cependant, autant que faire se peut, de couper une artére qui pouroit fournir du sang. S'il y avoit hémorrhagie, vous apliqueriez dessus, pour premier apareil, un restrainctif fait avec suie de cheminée & thérébentine cuites ensemble en remuant toujours, afin que la matiere ne se grumelle point, étendue sur des étoupes: s'il n'y a point d'hémorrhagie, vous étendez sur des plumaceaux l'onguent suivant à froid.

Prenez deux livres de miel, chopine d'eau-de-vie, six onces de vert de gris passé au tamis, six onces de couperose blanche, quatre onces de litarge, deux gros d'arsenic & demi-quarteron de noix de galle, le tout en poudre très fine, que vous mêlangerez ensemble dans un pot de terre bien net, & que vous ferez épaissir insensiblement sur un petit feu, jusqu'à ce que la composition soit sufisamment épaisse; il faut la remuer de tems en tems, pour qu'elle soit bien liée.

Les deux premiers apareils doivent rester en place au moins deux fois vingt-quatre heures chacun: en levant l'apareil, il faut éxaminer si l'on n'a point laissé de racine à ce fic, bien essuyer avec des étoupes bien sèches; & si l'on ne trouve point qu'il ait été laissé de racines, laver avec de l'eau seconde & panser avec l'onguent décrit ci-dessus, mais ne mettant de l'onguent que dessus le fic, & ayant soin de mettre par dessus les plumaceaux des rouleaux ou petits plumaceaux épais, & seulement imbibez d'eau-de-vie des deux côtez du fic, pour l'empêcher de s'étendre; puis vous remettez les éclisses, & vous tenez le pied le plus sèchement qu'il est possible.

Si à la levée du troisiéme apareil, il vous semble que le fic s'élargisse au lieu de se resserrer, ajoûtez à une partie de votre composition trois onces de bonne eau forte, & pansez avec. Si le fic au pansement suivant paroît diminué, prenez l'onguent simple; & ne vous servez de celui où vous aurez ajoûté l'eau forte, que lorsque les chairs surmonteront.

Si le fic gagnoit le dedans du sabot ou le tendon, traitez-le alors comme le javar encorné; faites-en de même, quand la matiere soufle au poil; & vous servez le moins que vous pourez de cauteres violents.

Si le Cheval perd l'apétit, donnez-lui des lavemens avec le sel polycresse, & lui faites manger tous les jours du foie d'antimoine dans du son moüillé, à la dose d'une once.

Quand la cure est achevée, il n'y a pas d'inconvenient, pour éviter la récidive, de barer les deux veines du pâturon.

CHAPITRE III.

Des Opérations de Chirurgie qui se pratiquent sur les Chevaux.

NOus avons reservé pour la fin de cet Ouvrage, une courte peinture des Opérations manuelles ou chirurgiques, que les Maréchaux pratiquent sur le corps des Chevaux, & la maniere de les panser après que les Opérations sont faites. Comme les mêmes Opérations se pratiquent en diférentes ocasions, & pour diférentes maladies, on eût été embarassé de leur donner une place convenable dans le cours du Livre, & l'on aura l'avantage de voir en abregé une espèce de Chirurgie entiere pour les Chevaux. On auroit pû enfler ce Chapitre d'un plus grand détail; mais ne voulant rien avancer, ni extraire des Auteurs, même les meilleurs, dont l'expérience, qui est le plus sur garant auquel on se puisse fier, ne nous ait bien assuré; nous nous contenterons de faire les observations sur les opérations qui ont été faites en présence de tout le monde.

De la Saignée.

La saignée est une des opérations qui se pratiquent le plus fréquemment sur les animaux aussi-bien que sur l'homme. Cette opération n'est autre chose qu'une incision faite à un vaisseau pour en tirer du sang. Comme il y a deux sortes de vaisseaux qui en contiennent; savoir, les veines & les arteres, on fait aussi incision à ces deux espèces de vaisseaux.

Il n'y a point de partie qui ne contienne des veines & des arteres: Il n'y auroit point aussi de partie exemte de la saignée, si la grosseur ou la petitesse des vaisseaux ne réduisoit les saignées à un petit nombre de parties, dans lesquelles on en trouve d'une grosseur moyenne. Les dernieres ramifications des vaisseaux, que l'on nomme *les Extrémitez capillaires*, fourniroient trop peu de sang, & les gros vaisseaux tels que les grosses arteres en fourniroient tant, & avec tant d'impétuosité, que l'on auroit de la peine à en arêter le cours.

On a donc réduit au nombre suivant ou à peu près celui des saignées praticables, ou du moins nécessaires.

On fait communément cette opération à la langue, au palais, au col, aux ars, aux flancs, au plat de la cuisse en dedans, à la pince & à la queue.

Dans les saignées qui se pratiquent sur les hommes, les Chirurgiens sont en usage de poser une ligature sur le vaisseau dont ils veulent tirer du sang pour en intercepter le cours.

Ils ne font dans cet usage que parce que les vaisseaux de l'homme étant extrêmement fins, déliez & roulans; ils auroient de la peine, sans cette précaution, à les ouvrir transversalement, & à les assujettir sous la lancette. Mais comme ces vaisseaux sont infiniment plus gros dans les Chevaux, cette précaution devient inutile; c'est pourquoi on peut les faire toutes, & réellement on les fait toutes sans ligature.

On se sert de divers instrumens pour faire cette opération.

Elle se pratique avec la lancette, la flamme, la corne de chamois, un clou à atacher les fers, &c.

La flamme est l'instrument le plus usité pour les saignées que l'on fait aux Chevaux; on va décrire celle où les autres instrumens s'employent.

De la Saignée au col.

La saignée au col est la seule où l'on employe la ligature; car je ne parle pas de celle qui se fait au pâturon, quand on veut barer la veine, parce que l'on en tire du sang, plûtôt pour assurer de la ligature du vaisseau, que pour faire une saignée.

On passe une corde autour du col le plus près que faire se peut du garrot & des épaules. On la serre par le moyen d'un nœud coulant, qui est à un des bouts de la corde: Quelques personnes sont dans l'usage d'arêter ce nœud coulant par un autre nœud serré; mais cette métode est dangereuse, parce que quand on veut le défaire, si le Cheval vient à tomber en défaillance (ce qui arive quelquefois) on est trop longtems à défaire ce nœud.

Il faut pour la même raison faire atention à ne pas trop serrer cette corde, parce qu'en comprimant trop les vaisseaux du col, le Cheval s'étourdiroit, tomberoit sur la place, & de sa chute pouroit se tuer, ce que l'on a vu ariver plus d'une fois. S'il a un filet dans la bouche, on a soin de le remuer, afin que le mouvement des machoires fasse gonfler la veine; s'il n'a qu'un licol, on procure le même effet, en lui mettant les doits ou un bâton dans la bouche. Quand on a trouvé le moment où la veine est susisamment gonflée, on pose la flamme dessus, & avec une clef ou le manche du brochoir, on donne un coup sec sur le dos de cet instrument pour couper le cuir, qui est fort dur, & le vaisseau d'un seul coup.

Il y a du danger à donner le coup trop foiblement; il y en a à le donner trop fort.

En le donnant trop mollement, on entame le cuir sans ouvrir le vaisseau, & l'on ne tire point de sang, ou l'on fait une saignée baveuse. En donnant le coup trop violemment, on pouroit estropier un Cheval; mais l'usage fait prendre un juste milieu, que les Livres ne peuvent indiquer.

Quand on a tiré la quantité de sang que l'on souhaite, il faut avant de refermer la veine, presser légérement les environs de la saignée à un pouce de distance autour de l'ouverture, ce qui se fait communément en passant dessus, la corde même qui a servi de ligature. Il est bon d'user de cette précaution, parce que l'on a vu quelquefois des inflammations & des abscès se former à l'ocasion du sang caillé, épanché aux environs de la saignée, & être suivis de la gangrène, sur tout dans les grandes chaleurs de l'Eté.

Ensuite on pince les deux lèvres de la plaie que l'on a faite, & on les perce d'outre en outre avec une épingle, autour de laquelle on tortille, ou en croix de S. André, ou en rond, cinq ou six crins que l'on

arache de la criniere du Cheval même, & on les noüe d'un double nœud.

Le lieu de cette saignée est quatre doits au dessous de la fourchette. On apelle fourchette une bifurcation de la veine, qui paroît manifestement sur le col. Plus haut on n'auroit qu'un petit vaisseau; & plus bas on trouveroit trop de chair à percer, avant de rencontrer le vaisseau. C'est environ deux ou trois doits au dessous de l'endroit du col, où répond l'angle de la machoire inférieure, qu'on apelle la ganache. Cette saignée peut cependant se pratiquer sans passer la corde avec le nœud coulant, & l'on est même quelquefois obligé de s'en abstenir, par éxemple, à des Chevaux qui ont une galle vive sur le col, ou une plaie considérable sur laquelle il faudroit que la corde apuyât; on fait prendre alors par un serviteur la peau à pleine main, vers le bas du gozier, & on la fait tirer du côté adverse assez fortement pour faire gonfler la veine que l'on veut saigner, & quand la veine paroît assez grosse, on saisit le moment pour donner le coup de flamme, comme dans la précédente maniere.

De la Saignée à la Langue.

Toutes les autres saignées se font sans corde, même celle de la langue. On se contente de la tirer doucement dehors, de crainte de l'aracher. On la retourne un peu, on la moüille avec une éponge, & on coupe avec la flamme ou une lancette, ou un clou à ferrer plus communément, les vaisseaux qui paroissent à la partie inférieure, on la laisse saigner à discrétion, parce que le sang s'arête de soi-même, & que ces vaisseaux en fournissent peu. Cette saignée se pratique ordinairement pour les avives.

De la Saignée au Palais.

Pour celle du palais, rien n'est plus commun. Les Palfreniers sont dans l'usage de la faire sans demander avis, aussi-tôt qu'ils voyent leurs Chevaux dégoûtez, ils ont un morceau de corne de cerf amenuisé & pointu par le bout, ou une corne de chamois, qu'ils enfoncent le matin à jeun dans le troisiéme ou quatriéme sillon du palais. Cette saignée, si on la faisoit plus loin, ne seroit pas sans danger; car on auroit de la peine à étancher le sang. Quand cet accident arive, il faut faire un plumaceau avec de la filasse, & le saupoudrer de vitriol, l'apliquer sur le mal, & par dessus mettre un gros tampon de filasse que l'on apuye par un bandage qui passe par dessus le nez, & on atache le Cheval avec son licol un peu haut par les deux côtez, & il faut le laisser cinq ou six heures sans le délier, & sans lever l'apareil, ni par conséquent lui donner à manger. Cette saignée se pratique aussi pour le lampas, parce qu'elle dégorge les vaisseaux, dont la plenitude cause cette maladie.

De la Saignée qui se pratique aux Ars.

Cette saignée passe parmi les Maréchaux pour la plus dificile de toutes. On ne fait point de ligature pour faire paroître le vaisseau, parce

qu'il paroît assez manifestement & est à fleur de peau : mais comme ce vaisseau roule aisément, il faut poser la pointe de la flamme bien juste sur le milieu de la rondeur du vaisseau, & on donne un coup de manche du brochoir, un peu plus fort qu'à celle du col, à cause de la dureté du cuir, ensuite on fait la ligature, ainsi qu'il a été dit, avec cinq ou six crins tortillez autour d'une épingle. Cette saignée se pratique pour les efforts du genou, pour les efforts d'épaule, écars & autres accidens semblables.

De la Saignée aux Flancs.

Quoique cette saignée ne soit pas si dificile que la précédente, on met cependant quelquefois plus de tems à la faire.

Il passe tout du long des côtes du Cheval, de la partie antérieure à la partie postérieure sur le ventre, un vaisseau qui est quelquefois très gros, & quelquefois paroît très peu.

Quand il paroît peu, on est obligé de moüiller le poil avec de l'eau chaude & une éponge, & on coupe cette veine avec la flamme, en donnant comme à la précédente, un coup sec avec le manche du brochoir.

Il y a cependant quelques personnes, qui sans donner de coup sur la flamme, coupent transversalement le vaisseau avec le tranchant de la flamme; mais cette maniere est plus en usage pour la saignée qui se pratique au plat de la cuisse en dedans.

De la Saignée au plat de la cuisse en dedans.

On ne moüille point le vaisseau dans cette partie, parce qu'il est assez aparent, & on ne se sert point de l'éponge, parce que la peau y est plus tendre, on tranche le vaisseau en travers avec la pointe de la flamme, & on se retire promtement, dans la crainte de recevoir une ruade du Cheval.

Il y a cependant des Maréchaux qui font cette opération avec la même tranquilité que les précédentes, ils ajustent leur flamme sur le vaisseau, donnent un coup du manche du brochoir, & ensuite en font la ligature, comme il a été dit.

La saignée aux flancs se pratique pour les tranchées; & celle au plat de la cuisse en dedans pour des efforts de hanche, de jarret ou de rein.

De la Saignée à la Queue.

On saigne à la queue pour un ébranlement ou effort de reins. Cette saignée se pratique de diférentes façons, ou en coupant un ou deux nœuds en entier, ou en fendant la queue par une incision cruciale, ou en figure de T, ou en donnant dedans, plusieurs coups de flamme.

Si c'est un Cheval à courte queue, on n'en coupe point de nœud, parce que la moëlle alongée, perçant jusqu'au trois ou quatriéme, il pouroit en survenir des accidens, outre la difformité qui en résulteroit; on se contente de faire une incision longitudinale à la partie inférieure,

& une tranſverſale au bout; ou bien on fait l'inciſion tranſverſale à un ou deux pouces de diſtance du bout, ce qui forme une croix; c'eſt ce que les Maréchaux apellent faire le gâteau.

Quand on veut ſaigner un Cheval à la queue pour le guérir des démangeaiſons qu'il a dans cette partie, l'uſage n'eſt point de fendre la queue, ni de faire d'inciſion cruciale, ni d'en couper de nœuds; mais ſeulement d'y donner pluſieurs coups de flamme deſſous & ſur les côtez, pour en faire ſortir du ſang. Il y a des perſonnes qui ne veulent point que l'on faſſe aucune eſpèce de ſaignée à la queue dans cette maladie; & leur raiſon eſt, qu'autant de coups de flamme que l'on donne, ſont autant de plaies douloureuſes, qui pour former leurs cicatrices, ſe recouvrent de nouvelles galles plus incommodes que la premiere, & obligent le Cheval à ſe froter de nouveau, & à remuer la queue perpetuellement; c'eſt pourquoi on préfére de la baſſiner avec de l'eau & du ſel ou autres remèdes convenables.

A ceux qui ont la queue longue, on ne doit pas craindre d'en couper un ou deux nœuds, dans l'apréhenſion de perdre les crins; car le reſtant du tronçon les fournit aſſez longs après; quoique cependant on puiſſe regarder cette pratique comme inutile & plus douloureuſe que néceſſaire.

A toutes ces ſaignées, on laiſſe couler le ſang auſſi abondamment qu'il peut, & on ne cherche point à l'étancher; excepté quand on coupe deux nœuds, alors on arête le ſang avec le feu, que l'on y met avec le brûlequeux; on met enſuite de la poix ou du crin tortillé, ſur l'endroit que l'on vient de cautériſer, avec le feu que l'on y remet de nouveau de la même maniere.

Cette ſaignée ſe pratique ordinairement pour un effort, ou pour un ébranlement de reins.

De la Saignée à la Pince.

On ſaigne auſſi à la pince pour des efforts d'épaule, pour des jambes gorgées, pour un étonnement de ſabot, &c.

On déferre le pied & on le pare mince, à peu près comme ſi on vouloit le ferrer à neuf, & on creuſe avec le coin du boutoir, de la largeur d'une piece de douze ſols. Il faut dans cette opération conduire l'inſtrument avec beaucoup de douceur, quand on commence à apercevoir le ſang, parce que ſi la plaie étoit trop profonde, il pouroit ſurvenir une inflammation qui y formeroit un petit ulcére, qui ſuinteroit peut-être longtems, ce qui arive quelquefois.

Il faut remarquer que le lieu de cette ſaignée, eſt le bout de la pince, & qu'il faut s'éloigner de la fourchette, pour éviter le tendon, qui s'élargit en patte d'oie, & va s'implanter dans l'os du petit pied, juſqu'à la pointe de la fourchette, tant à la jambe de devant qu'à celle de derriere.

On tire environ deux livres de ſang, & on bouche le trou avec du poivre, & du ſel mis en poudre ſur un plumaceau; on met par

dessus une bonne emmiélure étendue sur un plumaceau, beaucoup plus large que le premier, pour empêcher que la corne ne se dessèche, après avoir ferré le Cheval à quatre clous seulement ; & l'on met une ou deux éclisses pour tenir le tout en état.

De la Saignée au Larmier.

Pour la saignée au larmier, elle n'est point d'usage aujourdui, & on ne la fait que quand on veut barrer cette veine, seulement pour assurer le maître du Cheval, qu'on a surement lié le vaisseau.

Toutes ces opérations se font ordinairement à la main, mais en voici une qui, plus douloureuse & plus longue que les précédentes, demande communément que le Cheval soit mis dans le travail pour la sureté de l'Opérateur, du Cheval même, & des Assistans.

De la maniere d'églander.

On églande ordinairement un Cheval à qui les glandes s'engorgent & s'endurcissent dans la braie, ou vers l'angle de la machoire, c'est-à-dire, derriere la ganache. Après l'avoir mis au travail, lié, & suspendu comme il doit être ; ou renversé par terre, si c'est en campagne ou à l'armée, & les jambes liées pour éviter accident, on leve la tête haute avec une corde, on fend la peau avec un bistouri, faisant une incision longitudinale sur la glande, & ensuite avec les doits ou avec la corne de chamois, qui est une corne courbe, pointue, lisse & polie, on cerne la glande & on la souleve, pour connoître & couper toutes les ataches & adhérences, évitant soigneusement les veines, les nerfs & les artéres. Si cependant on avoit fait ouverture de quelque vaisseau, il faudroit en faire la ligature, en passant par dessous une aiguille courbe enfilée d'un fil ciré double, & embrassant un peu de chair ou autre substance, hors les nerfs, dans la ligature que l'on assure d'un nœud double en rosette. Au défaut de la ligature, qui demande une sorte de dexterité, on peut apliquer par dessus un plumaceau chargé de vitriol en poudre : mais si on peut saisir le vaisseau, la ligature est préférable.

Il y a des gens qui sont dans l'usage de fendre la peau & la glande tout à la fois, & qui y mettent du sublimé corrosif mêlé avec de la salive & de l'eau-de-vie, ou de l'onguent doux. D'autres se servent de réalgal, mais rarement a-t'-on un bon succès de caustiques dans les parties glanduleuses.

On panse la plaie avec de l'égyptiac, & on lave tous les jours la plaie avec du vin chaud avant le pansement ; & si les chairs surmontoient, on feroit un liniment sur les chairs baveuses avec de l'huile de vitriol, & on rempliroit toute la cavité avec de la filasse trempée dans une eau de vitriol.

De la Castration.

Il faut renverser le Cheval par terre, lui lier avec une corde la jambe du montoir de derriere, lui passer cette corde par dessus le col, & fen-

dre avec un biſtouri bien tranchant la premiere peau du ſcrotum où de la bourſe, c'eſt la même choſe, & faire cette inciſion à la partie latérale. Après la premiere peau, s'en préſente une ſeconde, que l'on fend encore, ſuivant la même direction; on fait ſortir le teſticule que l'on tire doucement à ſoi; puis avec un fer à châtrer, qui s'ouvre & ſe ferme comme une eſpèce de compas, on embraſſe & on ſerre tout le paquet des vaiſſeaux ſpermatiques, ayant la précaution de gliſſer deſſous les deux jambes, du fer, un linge moüillé en double, de crainte qu'en paſſant le feu, on ne brûle tous les vaiſſeaux & les parties voiſines. Quand on a ſerré le fer & arêté la vis avec un biſtouri, on coupe le teſticule à l'épaiſſeur de deux écus près du fer, puis on apuye un fer rouge ſur le bout des cordons coupez. On frote enſuite avec une maſſe, compoſée avec de la poix blanche & du vert de gris, & l'on y repaſſe un autre fer rouge; on en fait autant à l'autre teſticule & l'opération eſt faite.

Quand tout cela eſt fini, il faut détacher le Cheval, & le laiſſer relever, puis le mener à la riviere, s'il en eſt proche; ou bien on le lave avec un ſeau d'eau fraîche. Si c'eſt en Eté, on continue de quatre heures en quatre heures à le laver avec de l'eau fraîche. Si c'eſt en Hiver, on fait tiédir l'eau. Il faut que cette plaie ſupure & qu'il tombe une eſcare. C'eſt pourquoi, ſi cette plaie ſe refermoit, on la rouvriroit avec le doit oint de ſain-doux ou de crême.

Il faut, ſi on le peut, ôter les vilenies & le camboui, qui ſe trouvent dans le fourreau, avec un peu d'huile d'olive.

Du Lavement, & de la maniere de vuider un Cheval.

Autrefois ce n'étoit pas une choſe aiſée que de donner un lavement à un Cheval; on ſe ſervoit d'une corne percée comme un entonoir, que l'on fouroit dans l'anus du Cheval, & l'on verſoit avec un pot le lavement dans la corne: Il falloit bien des cérémonies pour le faire entrer, comme de lui mettre les pieds de devant en un lieu plus bas que ceux de derriere, remuer la langue du Cheval, lui fraper ſur les rognons, & encore avoit-on bien de la peine, & quelquefois on ne réüſſiſſoit pas. Aujourdui la ſeringue ſuplée ſurement & bien plus commodément à ce long procedé. Mais malgré la commodité de cette invention on pouroit ne pas réüſſir encore à donner le remède, lorſque les matieres ſe trouvent amaſſées en ſi grande quantité à l'extrêmité du rectum, qu'elles y forment une maſſe de la groſſeur de la tête d'un homme. C'eſt pourquoi il faut alors vuider le Cheval de ces groſſes matieres, ce qu'un homme fait, en graiſſant ſon bras & la main d'abord, avec du ſain-doux, vieux-oing, huile, beure ou autre corps gras ſemblable, & l'introduiſant doucement juſques dans le boyau, d'où il tire à poignées tout autant de fiente qu'il en rencontre. Quelquefois la rétention ſeule de ces groſſes matieres, que le Cheval veut faire ſortir par de vains efforts, lui cauſent un batement de flancs & des tranchées, dont il eſt ſoulagé auſſi-tôt que l'opération eſt faite. Quand le Cheval a quelque dificulté d'uriner, on

presse la vessie, en étendant & en apuyant la main dessus, ce qui fait uriner le Cheval sur le champ : mais il n'est pas sûr d'y apuyer trop fortement.

Du Séton, & de l'Ortie.

Le Séton est un morceau de corde faite avec moitié chanvre & moitié crin, ou un morceau de cuir, ou quelqu'autre corps semblable, que l'on introduit entre cuir & chair par une ouverture, & que l'on fait ressortir par une autre, pour donner issue à des matieres qui étoient enfermées & qui croupissoient dans quelque partie.

L'Ortie est un pareil morceau de corde, cuir, ou fer battu, ou de plume, que l'on introduit par une ouverture, & que l'on ne peut retirer que par son entrée.

Ces opérations se pratiquent à diférentes parties du corps, sur le toupet, au bas de la criniere, au garrot, & à d'autres parties: mais la principale, étant celle qui se fait à l'épaule, on jugera aisément, par la description de celle-ci, comment elles se pratiquent aux autres parties.

Quand on veut apliquer un séton ou une ortie à l'épaule, si c'est un Cheval qui ait le poitrail fort large, & par conséquent qui ait les épaules fort grosses, on commence par lui broyer l'épaule avec une tuile, une brique ou quelque corps qui soit fort dur, pour que la peau se détache plus facilement; il faut avoir pris la précaution de renverser le Cheval sur du fumier ou de la paille, sur tout s'il est méchant; car il y a des Chevaux si patiens, qu'il sufiroit de les retenir. Quand on a broyé cette partie, on coupe avec un rasoir ou un bistouri le cuir en travers, à trois doits au dessus de la jointure du coude; puis avec un morceau de cerceau poli, un cierge, ou encore une spatule de fer bien lisse & polie, destinée à cet usage, on sépare la peau d'avec la partie externe du corps de l'épaule, en remontant jusques vers le garrot ou le bas de la criniere, & promenant la spatule en long & en large devant & derriere l'épaule, afin que les sérositez & les glaires s'amassent dans cet espace: ensuite on fait entrer avec la spatule un morceau de cuir replié, long de dix-huit ou vingt pouces, & large de sept à huit lignes, & afin qu'il ne glisse pas, & qu'il ne sorte pas avant qu'on veuille le retirer, on fait avec la spatule une petite coche entre cuir & chair à la partie inférieure de l'incision, pour y loger le bout excédent de ce cuir. C'est ainsi que se pratique l'ortie. Pour en faire un séton, il n'y a qu'à faire une contr'-ouverture à la partie supérieure de l'épaule, & mettre un morceau de cuir beaucoup plus long, ou une corde faite avec moitié crin & moitié filasse, & la remuer tous les jours dans le pansement pour la nétoyer & l'enduire de nouveau de supuratif ou de quelqu'autre onguent semblable. En tirant cette corde, on ne l'ôte point entiérement pour cela, on ne fait que la passer & repasser. Quand on ne fait qu'une ortie, on l'enduit la premiere fois de supuratif, & on la laisse en place quinze à dix-huit jours; car quoique les Maréchaux soient dans l'usage de ne la laisser en place que neuf jours par complaisance, pour des Particuliers impa-

tiens, qui veulent voir promtement la décision de la cure, soit en bien, soit en mal, l'expérience fait voir dans les maux un peu graves, que ce terme est trop court.

Il faut après que l'opération est faite, empêcher le Cheval de se coucher pendant tout le tems qu'il porte le séton ou l'ortie, pour donner une pente continuelle aux humeurs, ce que l'on fait communément en le suspendant: Car tout le monde sait que les Chevaux dorment aisément debout; le régime qu'il faut faire observer au Cheval, consiste à lui ôter l'avoine, le mettre au son & à la paille pour nouriture, & l'eau de son pour boisson.

Il ne faut pas oublier, après l'opération, de froter l'épaule avec l'onguent ou huile rosat, & l'eau-de-vie, & les jours suivans d'y apliquer matin & soir une charge résolutive & spiritueuse, pour fortifier la partie; on peut employer, par exemple, l'emmiélure rouge, & à son défaut l'emmiélure commune, & y ajoûter un demi-septier d'eau-de-vie.

Quand on passe des sétons ou des orties à d'autres parties, comme à la nuque, au col, sur les rognons & ailleurs, on fait l'ouverture & le détachement de la peau proportionné à la grandeur de la partie.

Quelquefois on passe un séton au travers d'une tumeur; en ce cas, la matiere a cavé dessous sufisamment, & il est inutile de séparer davantage le cuir d'avec la chair.

Il y a des Maréchaux très sensez, qui prétendent avec quelque apparence de raison, que cette opération pratiquée, comme on vient de le décrire, ne sert qu'à dessécher le dessus de l'épaule. Or comme cette opération ne se pratique que pour des écarts, ou une épaule entr'ouverte, ce qui n'arive point sans que la lymphe du sang remplisse le vuide qui se forme par le déchirement du tissu cellulaire qui joint l'épaule au cofre, & que cette lymphe épanchée, venant à prendre dans son séjour une consistance de gelée, forme ce qu'on apelle des glaires, auxquelles il faut procurer une issue, pour empêcher un Cheval de boiter, ils prétendent avec raison, que le séton passé en dessus, n'en peut aucunement procurer l'issue, & en proposent deux autres, qui y remédieroient fort bien, si elles étoient sans danger.

L'une, est de faire faire au séton, le tour des bords de l'omoplate; (c'est l'os de l'épaule, qu'on nomme vulgairement le *Palleron* ou la *Palette*) ou au moins le demi-tour de ces bords, qui joignent l'épaule au cofre.

L'autre, est de cerner l'épaule par dessous, en commençant sous le pli du coude, au dessus de l'ars, & faisant faire à la spatule le même chemin, sous l'omoplate même, qu'on lui fait faire dessus dans l'opération qui a été décrite plus haut.

Cette maniere d'opérer est fort bien imaginée, puisqu'elle ataque le mal dans son principe, donnant un écoulement à des humeurs qui n'en peuvent avoir, après s'être infiltrées par un écart entre l'épaule & le cofre.

Mais

Mais le danger qu'il y a de rencontrer un gros rameau de veine qui va se rendre dans la souclaviére, fait que cette opération ne peut réüssir qu'entre les mains d'un homme qui sache parfaitement la situation de ce rameau, & la structure de cette partie, sans quoi le Cheval courroit risque de perdre la vie avec son sang; car ce malheur est sans remède.

L'effet de ce remède, est de procurer une supuration abondante, qui commence à couler dès les premiers jours, par l'ouverture que l'on a faite dans l'opération. Ce pus est formé par les fibres meurtries & déchirées, qui se trouvent détruites par l'introduction de la spatule entre le cuir & le corps de l'épaule. Ces membranes machées par la dureté du fer, venant à se corompre & à se détacher du vif, & abreuvées par un suc gelatineux qui découle & suinte par le bout des vaisseaux rompus, forment ce suc épais d'un blanc couleur de soufre, qui découle de ces parties. Les parties voisines abreuvées aussi d'un suc étranger ou surabondant, soit par dépôt ou collection d'humeur de quelque genre que ce puisse être, se dégorgeant dans cette ouverture, passent par la même voie, jusqu'à ce que la partie soit revenue dans son premier état.

Maniere de Dessoler.

Il y a des Chevaux si doux, qu'on peut les dessoler à la main: mais quand ils sont méchans, ou qu'on s'en méfie, on les met dans le travail, ou bien on les renverse par terre; on les prépare ordinairement la veille en y mettant une emmiélure. Ensuite on pare le pied le plus mince qu'on peut, on ouvre bien les talons, & avec le boutoir même, on coupe & on cerne la sole tout autour du sabot, y laissant pourtant à l'entour l'épaisseur de deux écus de sole. Il faut prendre garde de trop enfoncer le boutoir; il sufit de couper assez avant pour qu'il en sorte une petite rosée de sang. Quand avec le boutoir on a détaché de tous côtez les plus fortes adhérences de la sole, on repasse le bistouri dans la rénure qui a été faite, & en soulevant la sole par un côté, on coupe avec le bistouri toutes les adhérences qui sont dessous, en frapant légérement sur le dos du bistouri avec le manche du brochoir: quand les côtez sont bien détachez, on enleve la sole avec un instrument apellé *le Leve-sole*, on la saisit avec les triquoises, & on l'arache. Quand tout cela est fait, on passe une corde autour du pâturon pour resserrer les vaisseaux, étancher le sang, & se donner le tems de reconnoître le véritable état du pied. Si c'est pour encastelure, ou pour un clou de rue qui ait blessé la fourchette, on fend la fourchette d'un bout à l'autre, pour desserrer les talons & donner une plus libre circulation dans la partie, en dégorgeant les sucs qui y sont étranglez. S'il se trouve des chairs fongueuses, baveuses ou surabondantes, il faut bien se donner de garde d'y mettre aucun caustique pour les guérir; ce seroit rendre le mal incurable; il faut couper, l'incision étant beaucoup moins douloureuse. S'il y a quelque bleime ou chair meurtrie, on y donne quelques coups de bistouri ou de renette pour la même raison; on fait lâcher ensuite pour un moment la corde

qui lie la jambe dans le pâturon, pour laiſſer couler le ſang, & aroſer la partie, & lui ſervir de baume. Quand on croit la partie aſſez dégorgée, on fait reſſerrer la corde, on lave la plaie avec de l'oxycrat ou de l'eau-de-vie, on ferre à quatre ou cinq clous, & enſuite on aplique des plumaceaux couverts de thérébentine, ou imbibez ſeulement d'eau-de-vie & d'oxycrat, & des écliſſes par deſſus, retenues par une autre écliſſe tranſverſale qui s'arête entre les éponges du fer & les deux côtez du talon, & on ne doit lever l'apareil au plûtôt que quatre jours après; car c'eſt une régle générale, que moins une plaie eſt expoſée à l'air, plus promtement elle guérit. C'eſt la pouriture ſeule, la trop grande quantité de pus, & la crainte, qui font lever un premier apareil; car on a vu des Chevaux, auxquels un ſeul apareil a ſufi, après avoir été deſſolez, & la ſole entiérement revenue au bout de quinze jours, pendant leſquels on n'avoit point levé l'apareil pour quelques raiſons particuliéres.

Il faut avoir ſoin de mettre un reſtrainctif avec bol & vinaigre, ou avec la ſuie de cheminée, le vinaigre & les blancs d'œufs autour du boulet toutes les vingt-quatre heures, de crainte que la matiere ne ſoufle au poil.

De l'Amputation de la Queue.

Toutes les ſaiſons de l'année ne ſont pas propres à faire cette opération; le grand froid la rend mortelle; le grand chaud la rend incommode à cauſe des mouches, & de la gangrène qui peut s'y mettre.

Elle ſe fait de diverſes manieres: on ſe ſert du biſtouri; on ſe ſert du boutoir; on ſe ſert d'un couteau. A un jeune poulain on peut la couper dans un joint avec le biſtouri, ſans aucune dificulté. A un Cheval fait, on la coupoit anciennement, en mettant le boutoir ſous la queue à l'endroit où on vouloit la couper, & en donnant deſſus un grand coup de maillet, mais c'étoit faire au Cheval un double mal, meurtriſſure d'un côté & inciſion de l'autre. Aujourdui on s'y prend d'une autre maniere, on met la queue ſur une buche de bout, on met un grand couteau fait exprès ſur l'endroit où on veut la ſéparer, on donne ſur le couteau un grand coup de maillet ou de marteau, on panche le couteau un peu pour la couper en flute, afin que le Cheval la porte par la ſuite de meilleure grace, puis on y met le feu, en la levant le plus haut qu'on peut avec le brûle-queue, qui eſt un fer fait comme une clef des roues d'un caroſſe, avec cette diférence, que l'extrêmité utile eſt ronde, & non quarrée, afin que la queue puiſſe y entrer. Les Anglois ont, à ce que l'on dit, l'uſage de couper deux nerfs à côté de la queue, qui font que leurs Chevaux la portent haute toute leur vie. Il y a encore une autre métode, c'eſt après avoir coupé la queue ſans aucune cérémonie, d'y atacher une corde, laquelle paſſe par une poulie atachée au plancher de l'écurie, & au bout de cette corde, y ſuſpendre un poids d'une certaine peſanteur, de ſorte que le Cheval, étant ou couché, ou relevé, ait

toujours la queue ſoulevée, juſqu'à ce que la cicatrice ſoit formée. Il faut obſerver de couper les crins avec des ciſeaux, à l'endroit où l'on veut couper la queue ; on la peut faire auſſi courte & auſſi longue que l'on veut : mais aux Juments, il faut de néceſſité la laiſſer aſſez longue pour qu'elle couvre la nature.

Maniere de barrer les Veines.

On s'y prend de deux manieres pour faire cette opération. On ſe ſert du feu, (nous en parlerons ci-après) ; on ſe ſert de la ligature.

On barre la veine à preſque toutes les parties du corps, ſavoir, au larmier, au bras, à ſix doits au deſſus du genou, au jarret, & au pâturon dans ſa partie latérale.

Quand on veut barrer la veine au larmier, il faut mettre une corde au col du Cheval, comme ſi on l'y vouloit ſaigner, afin que la veine du larmier, qui eſt une ramification de la jugulaire externe, puiſſe ſe gonfler. On lui met la main dans la bouche pour lui faire remuer la langue & les machoires, ce qui aide encore à groſſir le vaiſſeau. Quand il paroît aſſez plein on coupe la peau longitudinalement ſur le vaiſſeau pour le découvrir. On le détache le plus adroitement que faire ſe peut avec la corne de chamois, que l'on introduit ſous la veine en gliſſant haut & bas de la longueur d'un bon pouce, on enfile la corne de chamois qui a un trou fait exprès pour cet uſage, d'une ſoie torſe doublée juſqu'à la groſſeur d'un fil gros de Cordonnier, & on la cire ou on l'enduit de poix noire ou graſſe, on paſſe la corne enfilée de cette ſoie ſous le vaiſſeau, & l'on fait la premiere ligature du côté que la veine ſe va rendre dans la jugulaire, on aſſure la ligature d'un double nœud, enſuite de quoi l'on fait une légére piqûre longitudinale à trois ou quatre lignes près de la ligature, pour en tirer du ſang, & pour aſſurer le Maître qu'on a ſurement lié la veine ; enſuite on fait une ſeconde ligature, qui ſoit auſſi forte au moins que la premiere, pour arêter le ſang ; & enſuite on aplique une charge deſſus, pour empêcher l'inflammation, & l'on fait quelques ſaignées au Cheval, pour diminuer le volume du ſang, qui cauſe quelquefois une enflure très conſidérable ; on laiſſe tomber les ſoies d'elles-mêmes, ce qui n'arive qu'après pluſieurs ſemaines.

Dans toute opération, & particuliérement dans celle-là, il faut obſerver que le biſtouri & autres inſtrumens dont on ſe ſert, ſoient bien nets. On a vu des Chevaux prendre le farcin pour avoir été panſez avec des inſtrumens mal eſſuyez, & le mal commençoit à l'endroit de l'opération.

Lorſqu'on la fait au bras, il faut choiſir l'endroit le moins charnu, qui eſt environ à ſix doits au deſſus du genou, on n'y fait point de ligature avec la corde, parce que la veine eſt aſſez aparente.

Il en eſt de même du jarret.

Quand on la veut faire au pâturon, on peut mettre la corde au deſſus du boulet ou du genou. Cela eſt alors indiférent. Mais il faut

obferver de ne la jamais faire aux jambes gorgées actuellement.

Du Feu.

Il n'y a point de remède qui foit d'une utilité fi univerfelle que celui-là dans les maladies des Chevaux : il étoit même anciennement en grande faveur dans la Médecine pour les hommes, & ce feroit peut-être une queftion qui ne feroit pas mal fondée, de favoir, fi la cruauté aparente de ce remède a du être une raifon fufifante pour le faire tomber dans un fi grand difcrédit. Si la Chirurgie moderne a perfectionné la dextérité de la main pour faire les opérations les plus hardies, elle a peut-être perdu auffi, en s'atachant trop à la main, une reffource infinie pour traiter un nombre de maladies que l'antiquité guériffoit par le moyen du feu, & que la Chirurgie moderne abandonne comme incurables, ou qu'elle entreprend fans fuccès, malgré le haut point de perfection auquel elle eft parvenue. Laiffons ces conjectures qui ne font pas de notre reffort, & revenons à la maniere de donner le Feu.

Le feu eft en ufage pour les mêmes raifons, & à peu près dans les mêmes cas pour lefquels on employe le féton & l'ortie; c'eft-à-dire, lorfqu'il y a quelque tumeur extraordinaire, caufée par l'extravafion d'un fuc, qui par fon féjour peut fe corompre, altérer & même détruire une partie, ou par fon déplacement en embaraffer le mouvement. Les tiraillements violens & fréquens, les fupurations abondantes, qui font fouvent acompagnées ou précédées de grandes inflammations, étant fort à craindre dans les parties tendineufes & ligamenteufes, qui font dans le voifinage des jointures, parce que ces parties prêtent peu & fe gangrènent plûtôt que de s'alonger ou fe dilater au-delà d'une certaine mefure proportionnée à leur reffort, par ces raifons, dis-je, on a banni de ces parties, l'ufage du féton & de l'ortie, que l'on n'employe que dans les parties graffes & charnues où tous ces accidens, lors même qu'ils arivent, font moins dangereux. Outre cet avantage du feu fur le féton & l'ortie, il y en a un autre à confiderer; c'eft que le feu eft réfolutif par lui-même; ce n'eft pas affez de donner une iffue à un fuc étranger à une partie; il faut encore donner à ce fuc, fouvent épaiffi, la fluidité & la facilité néceffaire pour fortir par l'ouverture qu'on a pratiquée : c'eft ce qu'on apelle *Digérer, réfoudre* une humeur. Or, il eft dans tous les corps animaux des matieres d'une nature finguliere, ou qui aquierent cette nature par leur déplacement & leur féjour, & qui deviennent les unes comme une gelée épaiffie; d'autres femblables à du fuif; d'autres à de la cire; d'autres à de la gomme; d'autres à une réfine mêlée de matieres terreftres, &c. Ces fortes de matieres ne peuvent que rarement, fur tout quand elles ont aquis une forte de confiftance, fe réfoudre par des réfolutifs tirez des plantes dont on compofe les charges (ou cataplâmes) ordinaires; la chaleur actuelle du feu, infiniment plus vive que celle de tous ces *Topiques*, eft beaucoup plus propre à fondre ces matieres, à détruire cette glu & ces ataches rameufes & intrinfeques, qui en liant toutes les particules d'un fluide, & embaraffant leur mouvement, en

ôtent la fluidité. Cette activité propre au feu, le rend le plus résolutif de tous les remèdes. Il fait plus; il racourcit toutes les fibres: (expérience aisée à faire, en présentant un morceau de cuir à l'ardeur du feu), & par conséquent rétablit leur ressort, qui, quoique d'une maniere imperceptible, ne laisse pas d'être dans une alternative perpetuelle de contraction & de relâchement; cette action seroit inutile sur des sucs épaissis à un certain point; aussi la nature seule guérit rarement ces maux; mais ces sucs étant fondus par la chaleur du feu, & ce ressort augmenté, cette humeur acheve de se briser & de s'atenuer à la longue, & de rentrer insensiblement dans les voies de la circulation. La cicatrice que laisse le feu ayant outre cela durci les environs de la tumeur, ou plûtôt le centre, sert de digue pour empêcher un nouveau dépôt. C'est par cette raison, que si le feu ne domine pas une tumeur, du moins l'empêche-t'-il de croître.

L'action du feu a encore un avantage sur le séton & l'ortie, elle est plus limitée, ne pénétre au dedans qu'autant qu'on le veut, & ne détruit rien qu'à l'extérieur, excepté quand on s'en sert pour faire des ouvertures d'abscès, comme au mal de Taupe, aux tumeurs sur le garrot, &c. auquel cas, la destruction ne vient point du feu, la matiere à laquelle on veut donner issue, ayant fait auparavant tout le désordre; mais toutes les fois que l'on donne le feu à quelque partie, on n'y fait pas pour cela une ouverture, & la maniere ordinaire de le donner, est presque toujours superficielle, en apuyant plus ou moins fort, & en promenant le feu dans un espace plus ou moins grand, suivant l'étendue du mal, & la figure de la partie. C'est pourquoi on donne tantôt de simples petites raies de feu, tantôt des pointes, des boutons, des étoiles. Quelquefois quand le mal est grand, on le donne en forme de feüilles de fougere, de feüilles de palme, de pates d'oye. D'autres fois, on met des roues de feu avec une semence autour, c'est-à-dire, que l'on fait d'abord un cercle avec un couteau rougi au feu, & qu'ensuite on y fait des rayons avec le même couteau, & sur toutes ces lignes, on apuie d'espace en espace, quelques pointes de feu avec un poinçon de fer aussi rougi au feu. Pour apliquer le feu de toutes ces manieres diférentes, on se sert de divers instrumens; savoir, de pieces de monnoie, de couteaux, de boutons ronds, de boutons plats, de pointes d'S, selon le besoin des diférentes parties.

Quelques personnes sont scrupuleuses sur le choix des matieres dont ces instrumens doivent être faits; les uns prétendent qu'on doit préférer l'or; d'autres tiennent pour l'argent; quelques uns pour le cuivre, & le plus grand nombre pour le fer.

Le feu de l'or & de l'argent, est reconnu presque universellement pour être trop violent, le cuivre seroit plus doux; mais les Maréchaux sont plus acoutumez à connoître le juste degré de chaleur du fer, que des autres métaux.

Quant aux diverses manieres de l'apliquer, la situation ou la conformation de la partie en détermine la figure: Par exemple, on barre

les veines avec le feu, & cet usage est moins douloureux & moins dangereux que la maniere précédente ; car le feu ne cause pas une inflammation si grande, particulierement aux jambes, que l'on a vu quelquefois devenir de la grosseur du corps d'un homme, ce qui n'arive jamais par le feu: On le met avec le couteau de feu, en faisant une croix ou une étoile sur la veine, ou en tirant dessus, deux ou trois petites raies: on évite outre cela le danger du farcin, dont nous avons parlé.

On barre ainsi la veine au larmier, au jarret, au bras, à la cuisse, &c.

On perce des abscès avec des pointes de feu, sur tout au garrot, au toupet, pour le mal de taupe, sur les rognons, & aux endroits où nous avons dit que venoient les cors, quand il y a du pus.

A l'épaule, pour un écart; ou à la hanche, pour un effort, on le met en figure de roue : quelquefois au lieu de faire des rayons, après avoir tracé le cercle, on y dessine avec une pointe de feu les armes du Maître, un pot de fleur, une couronne, ou autre chose semblable, suivant le goût de celui qui travaille, mais la figure n'y fait rien. Quand il faut beaucoup de raies & de boutons de feu, on peut y faire quelque dessein, mais il seroit ridicule de tracer une figure de feu à un endroit où il ne faut que deux ou trois raies, comme à un sur-os, où une petite étoile sufit; à une fusée, où on le met en fougere, ou pate d'oye, c'est-à-dire, à peu près comme les rayons d'un éventail, ou quelquefois en raies, dispofées comme les barbes d'une plume.

Ce qu'on apelle grains d'orge & semence de feu, c'est la même chose, ce sont de petites pointes de feu, plus petites que les autres, & que l'on sème sur des lignes où on a déja passé légérement le feu.

A la couronne, lorsque la matiere soufle au poil, ou qu'on veut rélargir le sabot & lui faire reprendre nouriture, on aplique de petites raies.

Quand la corne est éclatée, on y met une S de feu pour réünir les deux quartiers séparez par une seime, afin qu'il s'y fasse une avalure qui les puisse réünir. On apelle avalure, une corne plus tendre, formée par un suc gelatineux qui succède à la place de la corne qui a été emportée, & qui est moins sèche & moins cassante que la corne vieille, & qui par conséquent donne le tems au reste du sabot qui est fendu, de se rejoindre, à l'aide des bons remèdes qu'on y aplique, ou plûtôt qui sert d'une espèce de glu pour réünir la division : S'il y avoit inflammation à la seime au lieu d'une S, on mettroit aux deux côtez, deux petites raies de feu.

Pour les courbes, éparvins, vessigons, &c. on le met en palme ou fougere.

Il y a plusieurs choses à observer pour donner utilement le feu, qui ordinairement est un remède très éficace.

Premierement, le tems, est celui de nécessité, sans s'embarasser du cours de la Lune ni des Planetes.

Secondement, il est à propos, s'il y a inflammation à la partie malade, de l'ôter auparavant, par le moyen des remèdes émollians, dans la crainte de l'augmenter par le feu.

Troiſiémement, il ne faut jamais faire chaufer les fers au feu du charbon de terre, parce qu'il chaufe trop vivement, mais ſeulement à celui du charbon de bois.

Quatriémement, il faut qu'ils ſoient rouges, non flambants.

Cinquiémement, il faut avoir la main légére; bien entendu pourtant qu'il faut apuyer aſſez, pour que la chair prenne une couleur de ceriſe, & ne ſe pas contenter de brûler ſeulement le poil; mais ne pas enfoncer lourdement juſqu'à ce que l'on ait percé le cuir.

Sixiémement, il ne faut point d'impatience quand on a donné le feu à un Cheval, ni pour le panſement, ni pour le ſuccès de la cure. Je dis pour le panſement, parce qu'il ne faut point faire marcher un Cheval, ſi on lui a donné le feu aux jambes, que pluſieurs jours après que l'eſcare eſt tombée, ce qui n'arive guéres qu'au bout de quinze jours, & elle eſt bien autant & plus à ſe guérir. On ne doit pas non plus être inquiet pour le ſuccès de la cure, parce qu'il arive ſouvent qu'un Cheval auquel on aura donné le feu pour boiter, boitera encore ſix mois, & même un an après; mais quoique l'effet de ce remède ſoit lent, il opére cependant aſſez ſurement; & s'il n'emporte le mal, du moins il en arête le progrès.

Quand on a apliqué le feu, on frote la brûlure avec du miel & du ſain-doux, ou du miel & de l'eau-de-vie, ou bien on y met un ciroëne avec de la cire jaune fondue avec partie égale de poix noire, & de la tondure de drap ou des os calcinez, ou de la ſavate brûlée par deſſus; mais le miel & l'eau-de-vie font l'eſcare moins grande.

Septiémement, il faut empêcher que le Cheval ne ſe frote, & qu'il ne ſe morde, ce qui arive ſouvent; car il s'arache juſqu'au vif. Il faut alors leur mettre un colier, le chapelet & même les entraves, & mettre ſur la plaie, de l'alun calciné ou du colcothar en poudre, ou de l'eau vulneraire, une fois le jour, ou de l'eau ſeconde.

Huitiémement, ſi le feu agiſſoit peu, ou que les plaies ſe refermaſſent trop vîte, il n'y auroit qu'à paſſer deux ou trois fois avec un pinceau de l'huile de vitriol ſur les raies, cela rendroit le feu qu'on auroit donné beaucoup plus réſolutif & plus actif.

Neuviémement, quand le feu a fait trop d'impreſſion, on lave la brûlure avec de l'eau vulneraire ou de l'eau ſeconde, une fois ou deux par jour.

Maniere d'énerver.

Sur les os des pinnes ou aîles du nez, dont on a parlé dans l'Oſtéologie, il ſe trouve de chaque côté un muſcle qui vient juſqu'au bout du nez. Ce muſcle eſt fort ſenſible au toucher, & roule ſous le doit, comme une corde, de la groſſeur d'un gros tuyau de plume: parvenus l'un & l'autre juſqu'au bout du nez, ils ſe réüniſſent par leurs tendons, qui s'épanoüiſſent en une aponévroſe, laquelle ſe perd dans la lèvre ſupérieure, & c'eſt ce double muſcle que l'on doit couper dans l'énervation.

On faiſoit anciennement cette opération, en fendant les nazeaux par le bout, on trouvoit l'extrêmité aponévrotique, ou la réünion de ces

tendons, desquels nous venons de parler; on la saisissoit avec des triquoises ou tenailles communes; ou bien on la passoit dans un morceau de bois fendu que l'on serroit fortement par dessus avec une forte ficelle, on y passoit une corne de chamois, puis on la tiroit à soi pour sentir toutes ses adhérences, & reconnoître la direction de ses fibres, que l'on coupoit avec un bistouri, après avoir fendu la peau à un pouce au dessous de l'os de la pommette à droite & à gauche; puis d'une facade on l'arachoit fortement, & l'opération étoit faite. Mais cette métode est absolument mauvaise, elle cause une inflammation & une enflure terrible à la tête du Cheval, qui en périt souvent.

Il est à remarquer, que plus on coupe haut ces muscles, & plus l'inflammation est à craindre, à cause que le tiraillement se fait dans une plus grande longueur.

On s'y prend aujourdui d'une autre maniere. On fait une incision longitudinale de deux pouces de longueur sur la partie charnue du muscle même, à côté du nez, à quatre ou cinq doits au dessous de l'œil; on découvre le muscle & on le coupe le plus haut que faire se peut, on saisit le bout d'en-bas, qui se retire fort promtement, & on en coupe environ un pouce ou un pouce & demi de longueur. On panse la plaie avec du beure frais ou du supuratif, & on empêche que le Cheval ne se frote.

Cette opération se pratique pour décharger les vues grasses, pour les Chevaux lunatiques, pour diminuer le volume des têtes trop grosses; mais elle n'opére que comme pouroit faire un séton; elle empêche, dit-on, les Chevaux de broncher.

Cette opération se pratique aussi aux ars. Les Maréchaux ne sont pas parfaitement d'acord sur la partie que l'on doit couper; les uns prétendant que c'est un gros tendon, large d'un pouce antérieur au pli du bras; les autres, un autre tendon latéral, beaucoup plus mince; les uns & les autres disant, en avoir vu de bons & de mauvais succès. Cette derniere opération se pratique, en fendant la peau longitudinalement de haut en bas, dissequant le tendon du muscle qui se présente, passant la corne de chamois dessous, & coupant tout en travers ce tendon sur la corne. Il est à observer que les Chevaux n'ont point de convulsion, quand on leur coupe les tendons, quoiqu'ils ne soient pas entiérement achevez de couper, comme cela arive aux hommes; & même qu'ils soufrent cette opération assez tranquilement; l'on n'est pas même obligé de les lier, & il sufit de leur lever une jambe: Elle se pratique pour les jambes arquées ou bouletées, que les Maréchaux apellent *Juquées* ou *Piedsbots*.

Du Polipe ou *de la Souris*.

Les Chevaux sont aussi sujets que les hommes, à une maladie qu'on apelle *Polipe*. C'est une excroissance fongueuse, qui prend son origine vers la voûte du palais, descend dans le nez & embarasse la respiration, & fait soufler le Cheval. Il n'y a point d'autre remède à cette maladie,

que

que d'emporter ce corps étranger. On introduit la corne de chamois dans le nez ; on perce la fubftance fpongieufe de ce corps étranger, & on l'atire à foi ; on donne la corne à tenir à un ferviteur, fans quiter prife, & l'on introduit le biftouri le plus avant que faire fe peut dans les nazeaux, & on coupe le plus près de la racine que l'on peut, en remontant.

Les Maréchaux apellent ce mal *Souris*, & l'opération *Defouricher*, mais cette opération n'eft pas ordinaire, quoi qu'utile & peu dangereufe.

De la maniere de couper la Langue.

Il y a des Chevaux qui ont la vilaine habitude de tirer la langue, & qui la laiffent pendre en dehors d'une longueur affez confidérable. Quoique ce foient d'ailleurs de très beaux Chevaux, rien n'eft plus défagréable à la vue. Cela peut provenir d'un relâchement dans la partie, auffibien que de mauvaife habitude. On effaye diférens moyens pour les corriger de ce défaut. On leur met des drogues âcres & défagréables fur le bout de la langue pour la leur faire retirer ; on la pince, on la pique, on y cingle de petits coups pendant plufieurs jours, & quand ce n'eft qu'une mauvaife habitude, on la leur fait perdre quelquefois à force de foins & d'affiduitez. Mais fi ce défaut vient de mauvaife conformation ou d'un relâchement dans la partie, & que toutes ces tentatives deviennent inutiles, on a recours à l'opération, qui confifte à en couper un petit bout de chaque côté. Ce qui fe fait en la tirant un peu fur le côté, la tenant ferme dans la main, ou fur un petit bout de planche, & en coupant avec un rafoir bien tranchant, les deux côtez du petit bout, afin que la langue refte toujours un peu pointue, parce que fi on la coupoit tranfverfalement, elle pafferoit par la fuite par deffus le mors, & outre cela le Cheval auroit de la peine à ramaffer fon avoine dans la mangeoire.

Obfervation fur la maniere de faire avaler les breuvages & les pilulles, & fur l'ufage du billot.

L'ufage ordinaire, lorfqu'on veut faire avaler un breuvage à un Cheval, eft de lui lever la tête haute, de lui tenir la bouche ouverte avec un baillon, & lui couler dedans, la potion tout doucement avec la corne. Dans certaines maladies où il ne peut ouvrir la bouche, on lui met la corne dans les nazeaux, & le breuvage paffe par la communication de la voûte du palais, entre la bouche & le nez. Dans d'autres maladies, on le fait pour déterger quelqu'ulcére qui fe peut trouver dans les nazeaux, comme dans la gourme & la morve. Quelquefois on ufe de cette métode, quoiqu'il n'y ait point d'ulcéres dans les nazeaux, & que le Cheval puiffe ouvrir aifément la bouche, mais feulement parce qu'il feroit dangereux de lui faire lever la tête, qu'il eft obligé de lever plus haut, quand il prend par la bouche. Pour les pilulles, on fe faifit de la langue, on la tient ferme & on met la pilulle deffus avec un petit bâton,

Mm

& elle se fond ou tombe insensiblement dans l'ésophage, si elle ne couloit pas aisément, on lui feroit tomber sur la langue quelques goutes d'huile pour faciliter la descente. Après avoir pris les pilulles, on peut lui couler sur la langue un petit verre de vin pour achever de précipiter les pilulles. Mais voici ce qu'il faut observer.

1. Qu'il est dangereux de faire lever la tête trop haut, parce que le Cheval s'engoue plus facilement.

2. Que quand il tousse, il faut cesser pour un moment le breuvage & les pilulles, & lui laisser baisser la tête, parce qu'on a vu des Chevaux qui ont péri d'une médecine, non par la qualité des drogues, mais par la quantité de liqueur qui étoit tombée dans la trachée artére, & avoit sufoqué le Cheval.

3. De ne point tirer la langue trop fort, parce que ses adhérences étant foibles, on pouroit l'aracher.

4. De ne lui point faire avaler trop vîte par la même raison.

5. De laisser le Cheval quatre ou cinq heures au filet sans manger.

Le billot n'est point sujet à ces inconvéniens, c'est un bâton fait en forme de mors, autour duquel on met les médicamens convenables, incorporez, s'il le faut avec sufisante quantité de beure ou de miel, & que l'on envelope d'un linge pour retenir le tout; aux deux bouts de ce mors, est atachée une corde que l'on passe par dessus les oreilles, comme une têtiere. On laisse le Cheval à ce billot jusqu'à ce qu'il ait sucé tout le médicament. Cette maniere de faire prendre les remèdes, est assez commode & sans aucun danger.

D'autres ne mettent point de bâton dans le billot: ils mettent le médicament sur un linge, qu'ils roulent ensuite & nouent par les deux bouts, & ils l'atachent comme le précédent.

Maniere de faire des Pelotes blanches ou *Etoiles.*

Il y a plusieurs manieres pour faire une pelote blanche, mais la meilleure est celle qui suit.

Il faut avec un poinçon, fait en forme d'une grosse aléne de Cordonnier, percer la peau au milieu du front, de travers en travers, & détacher la peau de l'os avec ledit poinçon: il faut prendre ensuite quatre petites lames de plomb, étroites & longues d'environ quatre doits, & à chaque trou que l'on fait, y passer une lame, en sorte que les deux bouts de ladite lame, sortent par les deux extrêmitez: on en met de cette façon quatre en forme d'étoile, qui passent les uns sur les autres, & forment une espèce de bosse dans le milieu du front. Cela étant fait, il faut avec une ficelle serrer les extrêmitez desdites lames, en serrant la ficelle de plus en plus, & l'arêter; on laisse le plomb & la ficelle deux fois vingt-quatre heures, on l'ôte ensuite, on laisse supurer la plaie sans y toucher; il s'y fait une espèce de croûte, le poil tombe de soi-même, & celui qui revient est blanc.

D'autres se servent d'une tuile ou brique, en frotent la partie jusqu'à ce que le poil soit tombé & la peau écorchée, & frotent ensuite l'endroit avec du miel.

D'autres se servent d'une pomme qu'ils font rotir au feu, & l'apliquent toute brûlante sur la partie ; ce qui forme une escare, & le premier poil qui revient est blanc.

D'autres rasent la partie, la frotent avec du jus d'ognon ou de poireau, apliquent ensuite sur l'endroit rasé, une mie de pain sortant du four, l'y laissent jusqu'à ce qu'elle soit refroidie, & frotent ensuite la partie avec le miel.

Maniere de faire des marques noires sur le corps d'un Cheval blanc ou gris.

Il faut prendre environ une demi-livre de chaux vive, un quarteron de savon d'Espagne coupé bien menu, & une demi-livre de litarge d'or en poudre, dans un pot où on aura mis de l'eau de pluie sufisamment ; on met cette composition sur le charbon, on remue comme pour faire de la boüillie ; lorsque le tout est cuit & bien mêlé ensemble, on le laisse refroidir en le remuant toujours, jusqu'à ce que l'on puisse y toucher avec la main ; on l'aplique ensuite sur le poil qu'on veut teindre en noir, après quoi on met un linge blanc avec un bandeau léger, jusqu'à ce que la matiere soit sèche ; on lave ensuite la place avec de l'eau fraîche. Afin que cette teinture dure longtems, il faut l'apliquer lorsque le Cheval aura mué, & cela durera un an sans changer de couleur.

Pour faire des marques de couleur de poil de châteigne, il faut prendre une livre d'eau forte, une once d'argent brûlé, une once de vitriol en poudre, une once de noix de galle en poudre ; mettre le tout dans une grande bouteille, ayant auparavant fait consumer l'argent par l'eau forte ; on laisse le tout ensemble l'espace de neuf jours avant que de s'en servir, & il faut que ce soit avec un pinceau, & plus délicatement qu'avec l'autre composition : si l'on veut seulement une couleur d'alzan, il faut mettre plus ou moins d'argent brûlé dans de l'eau forte, & la couleur sera plus ou moins foncée.

Pour faire croître le Crin & la Queue.

La principale cause que la plûpart des queues des Chevaux ne sont pas longues, & garnies de poil, c'est le peu d'atention des Palfreniers, qui lavent superficiellement le haut de la queue, & n'ôtent pas la crasse qui est à la racine des crins, qui cause des démangeaisons au Cheval, qui l'obligent à se froter & déchirer sa queue. La même chose arive aux crins de l'encolure si l'on n'en a pas soin. On trouve à certaines queues de gros crins courts, qui consument la nouriture des autres crins, il faut les aracher. Quelquefois aussi ce sont des cirons qui rongent la racine des crins ; en ce cas, il faut se servir du remède suivant, & prendre une once de vif-argent amorti dans une once de thérébentine, l'incorporer dans du sain-doux, jusqu'à ce qu'il vienne couleur de cendre, & en froter la racine des crins pendant quatre jours.

Les remèdes les plus communs dont on se sert pour faire croître les crins & la queue sont les suivans.

Quelques uns mettent infuſer dans un ſeau d'eau des feüilles de noyer, & en lavent les crins & la queue.

D'autres ſe ſervent de la racine de roſeaux qu'ils font boüillir.

D'autres prennent l'eau avec laquelle on lave la viande de boucherie avant de la mettre au pot.

D'autres prennent de la leſſive & du ſavon noir mêlez enſemble, mais il ne faut pas que la leſſive ſoit trop forte, elle feroit tomber les crins & de l'une de ces eaux on lave les crins & la queue juſqu'à la racine.

On aſſure que le remède ſuivant eſt excellent, non ſeulement pour faire croître les crins, mais pour les faire revenir où ils ſont tombez.

Deux poignées de crote de Chevre fraîche, une demi-livre de miel, une once d'alun en poudre, une chopine de ſang de Porc; faire boüillir le tout enſemble, & en froter les crins.

On ſe ſert auſſi, pour faire revenir les crins & le poil après une bleſſure, de coques de noix ou noiſettes brûlées & pulvériſées, que l'on met dans partie égale de miel, huile d'olive & vin, & l'on en frote les crins.

Du jus d'ortie avec du miel & du ſain-doux mêlez enſemble font le même effet.

Il faut tous les mois couper le bout de la queue, non ſeulement pour la rendre égale, mais encore pour la faire croître. Il ne faut pas qu'elle paſſe le fanon, le Cheval en reculant, marcheroit deſſus & ſe l'aracheroit.

Quand un Cheval a la queue blanche, & qu'on veut la conſerver propre, il faut, après l'avoir peignée & lavée, l'enfermer dans un ſac; autrement la fiente & l'urine la rendroient jaune.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES ET ARTICLES
contenus dans ce Volume.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du nom & de la situation des Parties extérieures du Cheval. Page 1

ARTICLE PREMIER.

De la situation & de la division particuliere des Parties de l'Avant-main. Page 2

ARTICLE II. *De la situation des Parties du Corps.* 4

ARTICLE III. *De la situation des Parties de l'Arriere-main.* la même.

CHAPITRE II. *De la beauté & des défauts des Parties extérieures du Cheval.* 5

ARTICLE PREMIER.

De la beauté & des défauts des Parties de l'Avant-main. la même.

De la Tête. la même.

Des Oreilles. 6

Du Front. la même.

Des Salieres. 7

Des Yeux. la même.

De la Ganache. 8

De la Bouche & de ses Parties extérieures. la même.

Des Lèvres. 9

Des Nazeaux. la même.

De la Barbe. la même.

De la Langue & des autres Parties intérieures de la Bouche. 10

Du Palais. la même.

Des Barres. la même.

De l'Encolure. la même.

Du Garrot. 11

Des Epaules. la même.

Du Poitrail. 13

Des Jambes de devant. la même.

Du Coude. 14

Du Bras. la même.

Du Genou. la même.

Du Canon. 15

Du Nerf de la jambe. Page 15
Du Boulet. 16
Du Pâturon. la même.
De la Couronne. 17
Du Pied en général & de ses parties. la même.
ARTICLE II. *De la beauté & des défauts des parties extérieures du Corps.* 18
Des Reins. la même.
Des Côtez. 19
Du Ventre. la même.
Des Flancs. 20
ARTICLE III. *De la beauté & des défauts des parties extérieures de l'Arriere-main.* la même.
De la Croupe. la même.
Des Hanches. 21
De la Queue. la même.
Des Fesses & des Cuisses. la même.
Des Jarrets. la même.
ARTICLE IV. *Récapitulation des qualitez & des défauts dont on a parlé dans les trois Articles précédens, avec la maniere d'examiner un Cheval avant que de l'acheter.* 22
CHAPITRE III. *De l'Age du Cheval.* 25
CHAPITRE IV. *De la diférence des Poils.* 27
CHAPITRE V. *Remarques sur les Chevaux de diférens Pays.* 30
CHAPITRE VI. *De la Bride.* 32

ARTICLE PREMIER.

Du Mors. 33
ARTICLE II. *De la Branche.* 34
ARTICLE III. *De la Gourmette.* 35
ARTICLE IV. *De la maniere d'ordonner la Bride, suivant la diférence des Bouches.* 36
Des Bouches trop sensibles. 37
Des Bouches foibles. 38
Des Bouches fortes. la même.
Des Bouches pesantes. la même.
Des Bouches trop, ou trop peu fendues. 39
Des Chevaux qui s'arment. la même.
CHAPITRE VII. *De la Ferrure.* 40

ARTICLE PREMIER.

Des Instrumens dont on se sert pour ferrer un Cheval; des termes usitez parmi les Maréchaux; des noms des parties du Fer & de leur diférence. 41
ARTICLE II. *Des Regles pour bien ferrer.* 42
Des Talons bas. 44
Des Pieds plats. la même.
Des Pieds combles. 45

Des Pieds encastelez. Page 45
Des Chevaux droits sur membres, bouletez, qui ont les jambes arquées, & qui sont rampins. 47
Des Chevaux qui bronchent, & de ceux qui se coupent. la même.
CHAPITRE VIII. *De la Selle.* 48

ARTICLE PREMIER.

Des parties de la Selle. la même.
Des Arçons. 49
Des Bandes. la même.
Des Bâtes. la même.
Des Panneaux. 50
Du Siége. la même.
Des Quartiers. la même.
Des Contre-sanglots. la même.
ARTICLE II. *Des diférentes Selles & de leur usage.* la même.
CHAPITRE IX. *De la maniere de nourir les Chevaux; de les panser, & de les gouverner en voyage.* 52

ARTICLE PREMIER.

De la nouriture du Cheval. 53
ARTICLE II. *De la maniere de panser les Chevaux.* 54
ARTICLE III. *De la maniere de gouverner un Cheval en voyage.* 56

SECONDE PARTIE.

De la maniere de dresser les Chevaux, suivant les diférens usages auxquels on les destine.

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi il y a si peu d'hommes de Cheval; & des qualitez nécessaires pour le devenir. Page 59
CHAPITRE II. *Des diférentes natures de Chevaux; de la cause de leur indocilité, & des vices qui en résultent.* 62
CHAPITRE III. *Des Instrumens dont on se sert pour dresser les Chevaux.* 66
CHAPITRE IV. *Des termes de l'Art.* 70
CHAPITRE V. *Des diférens mouvemens des jambes des Chevaux, selon la diférence de leurs alures.* 74

ARTICLE PREMIER.
Des Alures naturelles.

Le Pas. la même.
Le Trot. 75
Le Galop. la même.

ARTICLE II.
Des Alures défectueuses.

L'Amble. 77

L'Entrepas, ou *Traquenard.* Page 78
L'Aubin. la même.
ARTICLE III. *Des Alures artificielles.* la même.
Airs bas ou près de terre. 79
Passage. la même.
Piafer. la même.
Galopade. la même.
Changement de main. la même.
Volte. 80
Passade. la même.
Pirouette. 81
Terre-à-terre. la même.
Airs Relevez. la même.
Pesade. la même.
Mézair. la même.
Courbette. la même.
Croupade. la même.
Balotade. 82
Capriole. la même.
Le Pas-&-le Saut. la même.
CHAPITRE VI. *De la belle posture de l'Homme de cheval; & de ce qu'il faut observer avant que de monter.* la même.
CHAPITRE VII. *De la main de la bride & de ses effets.* 86
CHAPITRE VIII. *Des Aides & des Châtimens nécessaires pour dresser les Chevaux.* 90
Des Aides. 91
Des Châtimens. 93
CHAPITRE IX. *De la nécessité du Trot pour assouplir les jeunes Chevaux, & de l'utilité du Pas.* 94
Du Pas. 98
CHAPITRE X. *De l'Arêt, du demi-Arêt, & du Reculer.* 100
De l'Arêt. la même.
Du demi-Arêt. 102
Du Reculer. 103
CHAPITRE XI. *De l'Epaule en dedans.* 104
CHAPITRE XII. *De la Croupe au mur.* 109
CHAPITRE XIII. *De l'utilité des Piliers.* 114
CHAPITRE XIV. *Du Passage.* 117
CHAPITRE XV. *Des Changemens de main, & de la maniere de doubler.* 121
CHAPITRE XVI. *Du Galop.* 125
CHAPITRE XVII. *Des Voltes; des Demi-voltes; des Passades; des Pirouettes, & du Terre-à-terre.* 129
ARTICLE PREMIER.
Des Voltes. la même.
ARTICLE II. *Des Demi-voltes.* 134
ARTICLE III. *Des Passades.* 136
ART.

ARTICLE IV. *De la Pirouette* Page 137
ARTICLE V. *Du Terre-à-terre* 138
CHAPITRE XVIII. *Des Airs relevez.* 140

ARTICLE PREMIER.

Des Pesades. 141
ARTICLE II. *Du Mézair.* 142
ARTICLE III. *Des Courbettes.* 143
ARTICLE IV. *De la Croupade & de la Balotade* 146
ARTICLE V. *Des Caprioles.* 148
Le Pas-&-le-Saut, & le Galop-Gaillard. 149
CHAPITRE XIX. *Des Chevaux de Guerre* 150
CHAPITRE XX. *Des Chevaux de Chasse* 153
CHAPITRE XXI. *Des Chevaux de Carosse* 158
CHAPITRE XXII. *Des Tournois, des Joûtes, des Carousels, & des Courses de Têtes & de Bague* 160

ARTICLE PREMIER.

Des Tournois. 161
ARTICLE II. *Des Joûtes.* 162
ARTICLE III. *Des Carousels.* la même.
ARTICLE IV. *Des Courses.* 165
ARTICLE V. *De la Course des Têtes.* 166
ARTICLE VI. *De la Course de Bague* 169
ARTICLE VII. *De la Foule* 170

TROISIE'ME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Hippostéologie, ou *Traité des Os du Cheval.* Page 173

ARTICLE PREMIER.

Des Os de l'Avant-main.

De la Tête 176
Des Os du Col, ou *Vertébres.* 180
ARTICLE II. *Des Os du Corps.* 182
ARTICLE III. *Des Os de l'Arriere-main.* 183
CHAPITRE II. *Des Maladies du Cheval.* 185

ARTICLE PREMIER.

Des Maladies de l'Avant-main.

Du mal de Tête 186
Du Feu. 187
Mal de Tête de Contagion. 189
Du mal des Yeux; de la Fluxion & du Coup sur l'Oeil. la même.
Du Cheval Lunatique 190

Du Dragon.	Page 192
De la Taie.	la même.
De l'Onglet.	la même.
De l'Etranguillon ou *Esquinancie.*	193
Des Avives.	194
De la Gourme.	la même.
De la Fausse Gourme.	196
Du Rûme ou *Morfondement.*	197
De la Morve.	la même.
Du Lampas ou *Féve.*	199
Barbillons.	la même.
Cirons.	200
Des Surdens.	la même.
Des Barres & de la Langue blessées.	la même.
Du Pissanesse ou *Pinsanesse.*	201
Du Tic.	la même.
Du Mal de Cerf.	202
Maniere de faire l'Onguent des Nerfs.	203
Du Vertigo.	la même.
Du Mal de Taupe.	204
Tumeurs & blessures sur le Garrot.	205
De l'Effort d'épaule, ou *du Cheval entr'ouvert,* ou *Faux écart.*	la même.
De l'Ecorchure entre les ars, ou *du Cheval frayé entre les ars.*	207
De l'Ancœur, Avant-cœur, ou *Anti-cœur.*	la même.
De la Loupe.	la même.
Des Malandres.	208
Du Sur-os, de l'Osselet, & de la Fusée.	209
Du Nerf féru.	210
De l'Entorse ou *Mémarchure.*	la même.
De l'Effort du Genou.	212
Des Jambes foulées, travaillées, ou *usées.*	la même.
Blessure sur le Boulet.	213
Des Molettes, du Ganglion, & de l'Osselet du Boulet.	la même.
De la Forme.	214
De l'Ateinte du Javar, de l'Ateinte encornée, du Javar encorné.	la même.
De l'Enchevêtrure.	217
De la Forbure.	la même.
De la Crapaudine.	220
Des Peignes & Grapes.	la même.
Matiere souflée au Poil.	221
Méchans Pieds.	la même.
De l'Encastelure.	222
Onguent de Pied.	la même.
Fourchette neuve.	223
De l'Ognon dans le Pied.	la même.
Du Cheval dessolé de nouveau.	la même.

De la Bleime. Page 224
Des Seimes. la même.
De la Solbature & des Pieds douloureux. 226
De l'Etonnement de Sabot. la même.
Des Teignes. 227
De l'Encloueure. la même.

ARTICLE II.

Des Maladies du Corps.

De la Fiévre. 229
Du Farcin. 231
De la Pousse. 232
De la Courbature. 234
De la Toux. 235
De la Gras-fondure. la même.
Du Flux de Ventre. 236
Des Vers. 237
De la Jaunisse. 238
Des Tranchées. 239
De la Rétention d'urine. 240
De la Fortraiture. la même.
Des Chevaux maigres & dégoûtez. la même.
Blessures & Enflures sous la Selle & sur le Rognon; & des Cors. 241
De l'Effort de Reins. 242
De la Galle. la même.
De l'Enflure des Bourses & sous le Ventre, & des autres Enflures. 243

ARTICLE III.

Des Maladies de l'Arriere-main.

Du Cheval Epointé, Ehanché, & de l'Effort du Jarret. 244
De l'Enflure de la Cuisse. 245
Du Fondement qui tombe, ou qui sort. 246
De la Chute du Membre & de la Matrice. la même.
Des Hernies. la même.
Du Vessigon. 248
De la Courbe. 249
De la Varisse. la même.
De l'Eparvin. 250
Du Jardon, ou *de la Jarde.* 251
Du Capelet. la même.
Des Solandres & des Rapes. 252
Des Queues de Rat, ou *Arêtes.* la même.
Des Eaux. la même.
Des Mules Traversieres. 253
Poireaux, ou *Verrues.* 254
Du Fic. la même.

CHAPITRE III.

Des Operations de Chirurgie qui se pratiquent sur les Chevaux. 256

De la Saignée la même.

De la Saignée au Col. 257

De la Saignée à la Langue 258

De la Saignée au Palais. la même.

De la Saignée qui se pratique aux Ars. la même.

De la Saignée aux Flancs. 259

De la Saignée au plat de la Cuisse en dedans. la même.

De la Saignée à la Queue. la même.

De la Saignée à la Pince 260

De la Saignée au Larmier. 261

De la maniere d'Eglander. la même.

De la Castration. la même.

Du Lavement, & de la maniere de vuider un Cheval. 262

Du Séton, & de l'Ortie 263

Maniere de dessoler. 265

De l'Amputation de la Queue. 266

Maniere de barrer les veines. 267

Du Feu. 268

Maniere d'Enerver. 271

Du Polipe, ou *de la Souris.* 272

De la maniere de couper la Langue 273

Observation sur la maniere de faire avaler les Breuvages & les Pilulles, & sur l'usage du Billot. la même.

Maniere de faire des Pelotes blanches ou *Etoiles.* 274

Maniere de faire des marques noires sur le corps d'un Cheval blanc ou *gris.* 275

Pour faire croître le Crin & la Queue la même.

Fin de la Table.


VIRTUTIS PRÆMIUM BELLICÆ